1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3218/736
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto 2
N.° d'ord. 18/17

Pabst. XXIII 40

58151/2 SEA

ŒUVRES

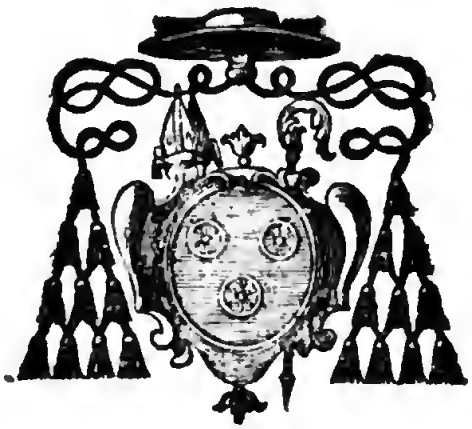
DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

ÉVÉQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS, & Ordinaire en ſon Conſeil d'Etat, Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN, *&c.*

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur du Roi.
ANTOINE BOUDET, Libraire-Imprimeur.

M. DCC. XLVIII.

AVEC PRIVILE'GE DE SA MAJESTE'.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

L'Excellent Diſcours de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle formera la Partie la plus conſidérable de ce Volume. M. de Meaux le compoſa en 1679. en même tems que la *Politique, tirée de l'Ecriture Sainte*. Ces deux Ouvrages furent faits pour ſervir à l'inſtruction particuliere de M. le Dauphin, Fils de Louis XIV.

Le premier étoit diviſé en deux Parties, & l'une & l'autre devoient ſuivre le fil de l'Hiſtoire, depuis l'origine du monde juſqu'au ſiécle de Louis le Grand. M. Boſſuet n'a mis la derniere main qu'à la premiere Partie, qui commence avec le monde, & finit au regne de Charlemagne : elle eſt écrite avec tant de netteté, d'élégance & de préciſion, que l'on regrettera toujours de n'avoir que la moitié d'un préſent auſſi utile qu'il eſt intéreſſant.

M. Boſſuet a eu deux objets principaux dans la compoſition de ce Diſcours : la Religion & les Empires ſous quelques noms que ceux-ci aient paru : ces derniers naiſſent & ſe détruiſent tour à tour, les plus puiſſans ſont ceux dont la ruine fait plus de bruit ; mais aucun n'a une durée conſtante. La Religion au contraire toujours la même, demeure ferme & inébranlable au milieu de ces violentes ſecouſſes qui changent ſucceſſivement la face de l'Univers : voilà ce que M. de Meaux veut imprimer dans l'eſprit de ſon Lecteur, & ce qu'il y grave en effet par ces caractères lumineux qui portent avec eux l'ordre, la clarté & l'évidence.

Ce Diſcours eſt diviſé en trois Parties. Dans la premiere, M. Boſſuet expoſe en abbrégé, ſuivant l'ordre des tems, les faits qui concernent, & la Religion, & les Empires. Il rapporte enſuite ces faits en particulier dans les deux autres Parties. La ſeconde ne regarde que l'établiſſement & la durée perpétuelle de la Religion. On voit dans la troiſiéme la fondation & la ruine des différens Empires.

PREMIERE PARTIE.

Pour éviter la confuſion que la multitude des faits pourroit jetter dans l'eſprit, M. de Meaux établit des Epoques, c'eſt-à-dire, des points fixes fondés ſur des événemens célébres, par le moyen deſquels on raconte, ſans confondre les tems, les faits principaux qui les précédent, ou qui les ſuivent. Ce Prélat compte douze Epoques juſqu'à Charlemagne.

La Ire commence avec le monde. Dieu, par ſa pa-

role toute-puiſſante, tire du néant le Ciel & la Terre, & fait l'Homme à ſon image. L'Homme dans le Paradis Terreſtre trouve ſa félicité dans ſa propre innocence ; c'eſt l'âge d'Or des tems fabuleux. La déſobéiſſance d'Adam perd toute ſa poſtérité : la Terre ſe remplit d'hommes, les crimes augmentent, Dieu les punit par un Déluge univerſel, dont il ne ſauve que Noé & ſa famille.

Le Déluge forme la IIe Epoque ; la mémoire de cet événement ſe conſerve par toute la Terre, dans les Annales & dans la Tradition des anciens Peuples. Peu après les jours des hommes ſont abbrégés, la façon de vivre change, les déréglemens ſe multiplient, l'orgueil des hommes les porte à conſtruire la Tour de Babel, monument fameux de leur foibleſſe. Les enfans de Noé ſe diſperſent ; Japheth peuple une partie de l'Occident ; Cham & ſon fils vont en Egypte & en Phénicie ; de Sem vient le Peuple Hébreu ; le fier Nemrod établit ſa domination à Babylone ; Ninive eſt bâtie ; différens Royaumes s'élévent ; on établit des Loix ; les mœurs ſe policent ; on invente les Arts ; tout le genre-humain s'inſtruit. La connoiſſance de Dieu, & ſon culte ſe conſervoient chez la plûpart ; mais en général il s'affoibliſſoit peu à peu : les Traditions, ſeules dépoſitaires de la Religion commencent à s'obſcurcir, les Fables leur ſuccédent ; l'Idolâtrie s'introduit dans le monde. Pour empêcher le progrès d'un déſordre ſi affreux, Dieu ſépare un Peuple élû du milieu de la corruption. Abraham eſt choiſi pour être le Pere de tous les Croyans.

La vocation d'Abraham forme la IIIe Epoque. Ce

Patriarche béni de Dieu, & de la race duquel devoit ſortir Jeſus-Chriſt, méne une vie ſimple & paſtorale, magnifique néanmoins par ſa généroſité à exercer l'hoſpitalité à l'égard de tous les Etrangers. Iſaac ſon fils, & Jacob ſon petit-fils, imitateurs de ſa foi, vivent avec la même ſimplicité. Celui-ci eſt le Pere des douze Patriarches, dont les douze Tribus du Peuple Hébreu prennent leur nom. Joſeph, l'un de ces Patriarches, devient odieux à ſes freres, eſt vendu par eux à des Marchands Egyptiens ; ſa chaſteté lui attire des perſécutions, ſon mérite l'éléve peu après ; il gagne l'affection du Roi Pharaon, qui le rend maître abſolu en Egypte ; ſon pere Jacob vient l'y trouver avec ſes enfans ; la famille de ce Patriarche forme enfin un peuple nombreux qui cauſe de l'ombrage aux Egyptiens, ils veulent le faire périr. Dieu ſuſcite Moyſe, qui délivre Iſraël de la captivité : la Mer Rouge s'entr'ouvre miraculeuſement pour lui donner un libre paſſage, & engloutit dans ſes eaux Pharaon & les Egyptiens qui le pourſuivoient.

La IVe Epoque commence au tems où Moyſe ſe trouve dans le déſert avec le Peuple Hébreu ſorti d'Egypte. Ici finit la Loi de nature, c'eſt-à-dire, ce tems où les hommes n'avoient pour ſe gouverner que la raiſon naturelle, & les Traditions de leurs Ancêtres. Dieu donne à Moyſe ſa Loi écrite ſur la pierre, c'eſt ſur ces deux Tables ſi connues, que Dieu grave de ſa main les dix grands Commandemens qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu, & des devoirs de la ſociété humaine : le Sacerdoce eſt établi peu après, Dieu lui-même régle les fonctions des Prêtres,

& les cérémonies de la Religion. Moyſe écrit le premier l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, en la commençant dès l'origine du monde ; il meurt ; cette Hiſtoire eſt continuée par Joſué & par ſes Succeſſeurs. Les Iſraëlites dans la ſuite libres & captifs tour à tour, ſelon leur fidélité, ou leur déſobéiſſance, ont toujours parmi eux des Perſonnages d'autorité, qui, conduits par la main de Dieu, les délivrent de leurs ennemis, tels ſont entre autres la Prophéteſſe Débora, Barac, Gédéon & Jephté : ſous celui-ci arrive le fameux incendie de Troye.

La ruine de Troye, après un ſiége de dix ans, forme la Ve Epoque. Ici commence ce qu'on lit de plus remarquable dans les tems fabuleux, & dans les fictions héroïques d'Homère & de Virgile, les deux plus grands Poëtes de la Gréce & de l'Italie. Sous Laomédon, pere de Priam, Roi de Troye, paroiſſent ces Héros fameux de la Toiſon d'Or, Jaſon, Hercule, Orphée, &c. Sous Priam, & dans le tems même du Siége de Troye, Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulyſſe, Hector, &c. & parmi le Peuple de Dieu, on voit Samſon, ſi renommé par ſa force & par ſa foibleſſe, & Samuel, Juge irréprochable, Prophéte choiſi de Dieu pour ſacrer les Rois. Saül eſt le premier de ces Rois, David lui ſuccéde ; après lui regne Salomon, Prince ſage, juſte, pacifique, jugé digne d'élever un Temple au Créateur.

Le regne de Salomon commence la VIe Epoque. Ce Prince, ſi célébre pour ſa ſageſſe, donne pendant longtems les plus grands exemples de piété, & finit par de honteuſes foibleſſes qui le conduiſent à l'Idolâtrie. A ſa

mort ſon Royaume eſt partagé ; les douze Tribus ſe diviſent ſous Roboam ſon fils. Cette diviſion donne la naiſſance à deux Royaumes, celui d'Iſraël, & celui de Juda : l'Idolâtrie regne dans le premier, la Religion ſe ſoutient dans le ſecond, mais avec bien des traverſes. Ici M. de Meaux parle de différens Royaumes qui floriſſoient dans ce tems-là.

La VIIe. Epoque commence à la fondation de Rome par Romulus, pendant que Joathan, fils d'Oſias regnoit en Judée. Rome naiſſante voit l'Empire des Aſſyriens ſe détruire ; ſur ces ruines s'élévent trois grands Royaumes ; celui des Médes, de Ninive & de Babylone. L'impie Achaz, fils de Joathan, regne en Judée, le pieux Ezéchias ſon fils lui ſuccéde, après ſa mort Manaſsès parvient au Thrône ; alors les crimes ſe multiplient parmi le Peuple de Dieu. Joſias, fils d'Amon, & petit-fils de Manaſsès, ſuſpend pour quelque tems la punition dont le Seigneur menace ſon Peuple, mais bientôt le tems de la miſéricorde eſt écoulé. Nabuchodonoſor II. fils de Nabopalaſſar, Roi des Chaldéens, attaque Jéruſalem, la prend, la ruine, & brûle le Temple ; cependant la puiſſance des Rois d'Aſſyrie s'augmente, les Médes ſe rendent redoutables, & s'agrandiſſent du côté de l'Orient. Le Roi de Babylone déclare la guerre à Cyaxare, appellé par Daniel Darius le Méde ; celui-ci nomme pour Général de ſes armées le jeune Cyrus, fils de Cambyſe, Roi de Perſe.

C'eſt au regne de Cyrus que commence la VIIIe. Epoque. Alors finit la captivité de Babylone, qui avoit duré 70 ans, le peuple revient à Jéruſalem, on rebâtit le Temple. Les cérémonies de la Religion s'y obſervent comme

comme auparavant. Dans ce même tems Servius Tullius agrandit Rome, & veut la mettre en République ; arrivent alors les révolutions que tout le monde ſçait. Eſdras, Docteur de la Loi, & Néhémie, Gouverneur du Peuple de Dieu nouvellement rétabli en Judée, réforment les abus, & font obſerver la Loi de Moyſe : Eſdras met en ordre les Livres Saints. Il ramaſſe les anciens Mémoires du Peuple de Dieu, dont il forme les Paralipoménes. M. de Meaux reprend ici l'Hiſtoire profane : on voit entre autres les différentes Guerres des Romains avec les Carthaginois, ceux-ci ſuccombent ſous les efforts de Scipion, ſurnommé l'Afriquain, à cauſe de ſes conquêtes en Afrique.

La IXe Époque ſe prend à la ruine de Carthage. Annibal, Général des Carthaginois, veut ſe relever de ſa défaite. Ce grand Capitaine, réduit à chercher un aſyle chez les Etrangers, remue tout l'Orient contre les Romains, il attire leurs armes en Aſie ; par ſes conſeils, Antiochus, Roi de Syrie, leur fait la guerre, il eſt vaincu. Antiochus Epiphanès ſon fils ſe rétablit, après avoir eſſuyé bien des traverſes : il tourne ſes armes contre les Juifs, & entreprend de détruire la Loi de Moyſe, le Temple & la Nation. Les Machabées lui réſiſtent, il meurt en impie ; ſon fils Antiochus Eupator recommence la guerre contre les Juifs, les victoires des Machabées continuent. Démétrius ſuccéde à Eupator, & perſécute les Juifs ; Simon Machabée prend leur défenſe, & eſt protégé par les Romains ; avec ce ſecours il ſe rend redoutable, & parvient enfin à chaſſer les ennemis de toutes les places de la Judée. Ses enfans ſuccédent au Pontificat, tout le Peuple ſe ſoumet à eux. Pendant ce tems,

les Romains continuent d'agrandir leur domination : les Guerres inteſtines déchirent le ſein de la République, chacun veut dominer, Marius & Sylla excitent des troubles, Catilina forme une Conjuration, Pompée regne dans le Sénat, Céſar devient ſon rival, & le défait à la bataille de Pharſale : Brutus & Caſſius croient garantir la République de la tyrannie, en tuant Céſar : Rome ſe voit expoſée à de nouveaux troubles ſous le Triumvirat de Lépide, de Marc-Antoine, & du jeune Céſar Octavien. Ces deux derniers ruinent le parti de Lépide; ils tournent enſuite leurs armes l'un contre l'autre. Antoine eſt défait à la Bataille d'Actium : tout céde à la fortune de Céſar; la paix eſt rendue à l'Univers; Jeſus-Chriſt vient au monde.

La naiſſance de Jeſus-Chriſt forme la Xe Epoque, la plus conſidérable de toutes, non-ſeulement par l'importance d'un ſi grand événement, mais encore parce que c'eſt par elle que toute la Chrétienté commence à compter ſes années. M. Boſſuet donne ici une explication bien claire & bien ſimple des 70 ſemaines, dont il eſt parlé dans le Prophéte Daniel, ſans entrer dans les détails embarraſſans des différentes ſupputations des Chronologiſtes. Après la mort de Jeſus-Chriſt, commencent les perſécutions faites aux Chrétiens. Saint Etienne eſt lapidé; cependant les Gentils ſe convertiſſent. Saint Pierre & Saint Paul ſont martyriſés ſous Néron. On reſpire un peu ſous Tite & Veſpaſien. La perſécution recommence : Domitien regne; ſous cet Empereur, Saint Jean eſt exilé à Pathmos, où il écrit ſon Apocalypſe; quelque tems après il écrit l'Evangile qui porte ſon nom. Depuis ce tems les perſécutions continuent, la Religion

ſe répand, l'Egliſe encore naiſſante, rendue féconde par le ſang des Martyrs, remplit toute la terre ; pourſuivie & maltraitée pendant près de trois cens ans, elle donne les plus grands exemples de ferveur & de patience. La paix lui eſt enfin accordée par l'Empereur Conſtantin, qui embraſſe publiquement le Chriſtianiſme.

Cette célébre converſion, qui arriva l'an 312. de Notre-Seigneur, forme la XIe Epoque. La Croix de Jeſus-Chriſt devient alors un ſigne honorable. Cinquante ans après l'Empereur Julien ſe rend fameux par ſon apoſtaſie ; il perſécute les Chrétiens, & ceux-ci lui demeurent fidéles. Cet Empereur périt miſérablement dans la Guerre contre les Perſes. L'Egliſe dans la ſuite eſt affligée par les Héréſies, contre leſquelles on tient pluſieurs Conciles généraux. L'Empire Romain eſt déchiré par diverſes révolutions, qui enfin l'anéantiſſent.

La XIIe & derniere Epoque eſt fixée au tems de Charlemagne. Ce Prince eſt appellé à l'Empire, il l'accepte, & lui donne une nouvelle forme ; protecteur de l'Egliſe & de la Religion, il rétablit la Diſcipline Eccléſiaſtique, aſſemble des Conciles, & fonde la grandeur temporelle du S. Siége.

SECONDE PARTIE.

M. de Meaux s'attache ici uniquement à démontrer la ſuite conſtante de la Religion depuis le commencement du monde. Il expoſe les différens états du Peuple de Dieu, d'abord ſous la Loi de nature, & ſous les Patriarches. Il paſſe enſuite à Moyſe, & à la Loi écrite ; de-là il vient à David & aux Prophétes, il fait

voir l'état de la Religion dans le tems de la captivité des Juifs, & après leur retour. Jeſus-Chriſt paroît, l'Evangile eſt publié, les perſécutions s'élévent, la Religion ſubſiſte toujours, en vain les hommes font les derniers efforts pour l'abattre, l'enfer qui les ſoutient, ne peut faire réuſſir leurs projets, l'Egliſe d'abord victorieuſe de l'Idolâtrie triomphe enſuite de toutes les erreurs.

M. Boſſuet finit cette ſeconde Partie par une réflexion très-importante ſur l'authenticité des Livres Saints, & ſur le rapport qu'ils ont entre eux.

Les Miracles éclatans que les Hébreux ont vûs de leurs yeux, & qui ſervent à préſent à confirmer notre foi, ſont conſervés encore aujourd'hui dans des actes authentiques que ce même Peuple nous a tranſmis ; ces actes ſont les Livres de l'ancien Teſtament, les plus anciens qu'il y ait au monde, & les ſeuls de l'Antiquité où la connoiſſance du vrai Dieu ſoit enſeignée. Les Livres que les autres Peuples regardoient comme Divins, ont diſparu même avant la fin de l'Idolâtrie. Les Romains eux-mêmes ont été les premiers à détruire ceux où Numa avoit écrit les Myſtères de la Religion qu'il avoit inventée : on a parlé long-tems parmi eux des Livres des Sibylles, mais on n'a jamais pû en montrer un ſeul, ni même aucun Oracle qui en eût été tiré. Les Juifs ſont donc les ſeuls dont les Livres aient été conſtamment en vénération ; on ne les a point cachés myſtérieuſement aux yeux des Peuples, ils ont été, & ſont encore aujourd'hui dans les mains de tout le monde.

Les Miracles de Jeſus-Chriſt ont été écrits avec la

même exactitude, les actes en ſont répandus par toute la terre, on les a examinés, on les a combattus, on n'a pû ni les détruire, ni les ébranler. Les différens Livres qui compoſent le Nouveau Teſtament ont entre eux un rapport évident, les Actes des Apôtres ſont une ſuite de l'Hiſtoire de l'Evangile, leurs Epîtres ont avec eux une liaiſon néceſſaire, & la Collection de ces Ecritures ſe rapporte à l'Ancien Teſtament, qu'elles réclament preſque à chaque page, tout y parle de Moyſe, tout y eſt fondé ſur Moyſe, c'eſt lui qui a dit, c'eſt lui qui a écrit, ſon témoignage eſt ſûr. Jeſus-Chriſt lui-même rappelle toujours la Loi de Moyſe, les Ecrits des Prophétes & des Pſeaumes. Ce ſont autant de témoins qui dépoſent en ſa faveur.

M. de Meaux ſe propoſe ici les objections que l'incrédulité forme contre la vérité des Ecritures, & il les détruit avec autant de ſolidité que de préciſion. Je n'entrerai point dans ce détail; il faut le lire dans l'Ouvrage même. Je rapporterai ſeulement ce qu'il dit de l'objection générale, qu'il y a des difficultés dans les Saintes Ecritures: il y en a ſans doute, dit M. Boſſuet, qui n'y ſeroient pas ſi le Livre étoit moins ancien, & ſi l'on eût été moins ſcrupuleux à le donner tel qu'on le trouvoit, ou enfin, ſi l'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faiſoit de la peine. Il y a les difficultés qui naiſſent de l'ancienneté, lorſque les lieux ont changé de nom, ou de ſituation, lorſque les dates ſont oubliées, lorſque les généalogies ne ſont plus connues, & qu'il eſt impoſſible de remédier aux fautes d'un Copiſte négligent; mais trouve-t-on de réelles difficultés dans le fond ou dans la ſuite de l'Hiſtoire? Non, tout y eſt

ſuivi, & l'obſcurité même que l'on y trouve, ne ſert qu'à rendre ſon antiquité plus vénérable. Les difficultés que l'on forme contre les Livres du Nouveau Teſtament n'ont pas plus de force, aucune n'attaque ni le fond de la Doctrine, ni la vérité de l'Hiſtoire, pourquoi donc ce Livre Saint trouve-t-il tant d'Adverſaires? Eſt-ce après un mûr examen qu'on s'éléve contre lui, a-t-on juſqu'à préſent propoſé quelque objection ſérieuſe qui puiſſe détourner un eſprit raiſonnable de s'y ſoumettre? Nullement. La force d'objection eſt dans la dépravation du cœur de l'homme: on veut rejetter ce Livre, parce qu'on le regarde en quelque façon comme l'ennemi du genre-humain; il oblige les hommes à ſoumettre leur eſprit à Dieu, & à réprimer leurs paſſions; c'en eſt aſſez, on lui déclare une guerre continuelle, & on le ſacrifie à l'incrédulité & au libertinage.

TROISIE'ME PARTIE.

M. de Meaux ne parle ici que des Empires & des révolutions qu'ils ont eſſuyées; l'élévation & la chûte des Empires, & les cauſes qui ont produit de ſi fameux événemens, forment un ſpectacle intéreſſant pour tout le monde, mais bien plus encore pour un Prince deſtiné à occuper un Thrône.

M. Boſſuet paſſe rapidement ſur les Royaumes de Scithie & d'Ethiopie, pour s'arrêter aux Egyptiens, qui ſont les premiers Peuples policés. Il fait une deſcription magnifique de leurs mœurs, de leur prudence, de leur gouvernement, & de leur amour pour les ſciences; amis de la paix, ils ſe conſervent durant 1300 ans, ſans

connoître la guerre : Séſoſtris eſt le premier de leurs Rois qui ſe rend redoutable par les armes, l'Empire ſubſiſte encore 300 ans après lui. Il eſt enfin affoibli par les Rois de Babylone, & entiérement détruit par Cambyſe.

On voit enſuite les Empires des Aſſyriens, anciens & nouveaux, c'eſt-à-dire, les Royaumes de Ninive & de Babylone, détruits l'un & l'autre par les Médes & les Perſes, ſous la conduite du grand Cyrus. L'Empire des Perſes, ſi redoutable ſous le regne de ce Prince, ſe ſeroit peut-être accrû ſous ſes ſucceſſeurs, ſi un faſte exceſſif, & l'amour des plaiſirs n'avoient pas contribué à corrompre les mœurs de leurs Sujets. Ils furent aſſez longtems guerriers, & ils jetterent l'épouvante parmi certains Peuples qui ne ſçavoient point faire la guerre. C'eſt ainſi qu'ils conquirent l'Egypte, l'Aſie Mineure, & quelques Colonies Grecques que le luxe Aſiatique avoit amollies. Ils n'eurent pas les mêmes ſuccès contre les Grecs, ils firent d'abord quelques conquêtes, mais ils trouverent bien-tôt de puiſſans obſtacles. Agéſilas, Roi de Lacédémone, fit voir dans l'Aſie Mineure qu'on pouvoit battre les Perſes. Alexandre le Grand, Prince d'une fermeté & d'un courage au-deſſus de tous les obſtacles, ruine entiérement l'Empire des Perſes : il meurt à la fleur de ſon âge ; ſa mort détruit toutes ſes conquêtes ; ſes propres Etats deviennent le partage de nouveaux Princes, qui ſont eux-mêmes obligés dans la ſuite de recevoir la Loi des Romains. Dans toutes ces révolutions, M. Boſſuet fait remarquer les cauſes qui les ont occaſionnées, & les deſſeins particuliers de la Providence, devant laquelle les Empires & les Conquérans ſont comme un

vil amas de pouſſiere qu'elle diſſipe d'un ſouffle, quand elle le veut.

M. de Meaux finit ſon Diſcours par l'Empire Romain ; il en raconte l'origine, les progrès, les variations, la décadence. Cet Empire, formé d'abord par une troupe de Brigands, reconnoît Romulus pour ſon Chef, il établit des Loix ; Numa les perfectionne ; Tullius Hoſtilius forme une diſcipline militaire, à laquelle Ancus Martius joint des cérémonies de Religion. Tarquin l'Ancien établit un Sénat ; Servius Tullius forme le projet de l'établiſſement d'une République ; la Royauté eſt abolie ; les Conſuls commandent tour à tour ; les Guerres ſont heureuſes ; les conquêtes s'augmentent ; les diviſions inteſtines s'élévent ; on fait des Loix pour les réprimer.

Carthage menace l'Empire Romain, & le met ſur le penchant de ſa ruine : Scipion délivre ſa Patrie, ruine Carthage, & mérite le ſurnom d'Afriquain. Les guerres civiles naiſſent dans la ſuite par l'ambition des trois plus grands Hommes de l'Etat ; Céſar ſe défait de ſes Concurrens, & ſe fait Empereur. Les regnes de ſes Succeſſeurs ſont agités par les guerres civiles ; l'Empire dans la ſuite eſt trouvé un fardeau trop peſant pour un ſeul homme : on voit pendant long tems la Couronne ſur la tête de deux Empereurs qui commandent en même tems. L'Empire eſt affoibli par les Barbares ; Rome & l'Italie ſont abandonnées par les Empereurs qui ſe renferment en Orient. Rome réduite à l'extrémité par les Lombards, ſe livre aux François ; Pepin, Roi de France, paſſe les Monts, & réduit les Lombards. Charlemagne vient enſuite, il éteint entiérement leur domination

tion, & ſe fait couronner Roi d'Italie. Ce Prince eſt élû Empereur par les Romains l'an 800. il fonde alors un nouvel Empire.

M. Boſſuet, en finiſſant ce Diſcours, fait des réflexions très-ſolides ſur les cauſes de l'élévation & de la chûte de l'Empire Romain ; & en général, quoiqu'il ne s'agiſſe point ici directement de la Religion, ce Prélat y raméne ſon Lecteur de tems en tems : il fait voir le doigt de Dieu marqué dans toutes les variations que différens Etats ont eſſuyées, elles ont toutes ſervi à la Religion, & à la conſervation du Peuple de Dieu : en effet, pendant que les plus puiſſantes Monarchies ſont abattues ſous les coups violens qu'on leur porte, la Religion, quoique ſouvent attaquée, ſe ſoutient par ſes propres forces : marque certaine que c'eſt dans elle ſeule que conſiſte la véritable grandeur, que c'eſt ſur elle ſeule que l'on peut fonder de ſolides eſpérances.

Cet Ouvrage a été imprimé pour la premiere fois en 1681. *in*-4°. On en a enſuite multiplié les éditions à Paris, à Lyon & à Amſterdam. M. de la Barre, qu'il ne faut pas confondre avec M. de la Barre de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, a donné la ſuite de cet Ouvrage depuis Charlemagne juſqu'à Louis XIV.

Le Comte Philippe Verzano publia à Modéne en 1712. une Traduction qu'il avoit faite en Italien du Diſcours de M. Boſſuet, & de la continuation dont on vient de parler. La même année il parut à Veniſe une nouvelle Traduction de l'un & de l'autre par un Carme qui s'eſt caché ſous le nom de Selvaggio Cantulini.

En 1718. M. l'Abbé de Partenay, Aumônier de Madame la Ducheſſe de Berri, en publia une Traduction en Latin, ſous ce titre : *Commentarii Univerſam complectentes Hiſtoriam ab orbe condito ad Carolum Magnum, &c.* Cet Ouvrage eſt dédié à M. le Duc d'Orléans, alors Régent. L'habile Traducteur, loin de reſter au-deſſous de ſon Original, a trouvé le moyen, par la variété & l'élégance de ſes expreſſions, d'ajoûter de nouvelles graces à un Ouvrage déja ſi excellent par lui-même. „ M. l'Abbé de Partenay, diſent les Journa- „ liſtes de Trévoux, (Avril 1718.) a fait un choix „ très-juſte pour exercer le talent qu'il a pour la Lan- „ gue Latine : ſon nom ira avec celui du célébre Boſ- „ ſuet, en tous lieux, & paſſera à tous les tems. Que „ ſçait-on ! peut-être l'Original ſouffrira du change- „ ment, à quoi notre Langue eſt ſujette, & vieillira ; „ & cependant la Traduction conſervera ce qu'elle a „ de beauté. „ Les Journaliſtes rapportent enſuite quelques endroits de la Traduction Latine, afin que le Lecteur ſoit en état d'en juger par lui-même, nous avons cru à leur exemple en devoir donner auſſi une idée : nous nous contenterons de citer ſeulement la Traduction d'un endroit de la premiere Partie où M. Boſſuet, en parlant du renouvellement du Monde après le Déluge, s'exprime ainſi : *Tout commence : il n'y a point d'Hiſtoire ancienne où il ne paroiſſe, non-ſeulement, &c.* (pag. 10. de ce Volume.) Voici comment M. l'Abbé de Partenay l'a rendu en Latin.

Tunc cunctarum exordia rerum. Nulla priſca Hiſtoria extabat, quæ non tantùm his primis temporibus, ſed etiam multò pòſt mundi recèns nati certa ſigna non contineret. Con-

ſtitutis Legibus effera hominum corda manſueſcunt, regnis nova forma accedit, paulatim mortales, experientiâ duce, docti evadunt, & inventas perficiunt Artes. Quò magis creſcunt, eò magis finitimas terras excolunt : montes tranſcendunt, flumina trajiciunt, & fluctibus maris audacter ſe credunt. Tellus, initio horrida ſylva, aliam induit formam: Campi ſe ſe explicant, paſcua amœna apparent, villæ & oppida aſſurgunt. Quædam animalia laqueo capiuntur, alia cicurantur, & ad uſus humanos accommodantur. Ferarum domandarum ſtatim cura ſubit. Primi Heroës in his bellis ſibi famam comparant. Hinc arma, poſteà tot hominum millibus exitioſa, excogitantur & fabricantur. Nemrodus, primus Bellator & Victor in Scripturis robuſtus venator nuncupatur.

M. l'Abbé de Partenay a fait auſſi une élégante Traduction de l'Hiſtoire des Variations de M. de Meaux : Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur des Lettres, & plus encore pour le bien des Proteſtans étrangers, que l'Auteur ſe déterminât à la faire imprimer.

Après l'Hiſtoire Univerſelle, on trouvera la Lettre que M. de Meaux écrivit au Pape en 1679. au ſujet de l'éducation de M. le Dauphin.

Innocent XI. en faiſant remettre à M. Boſſuet un Bref, par lequel il approuvoit authentiquement ſon Livre de l'Expoſition de la Doctrine Catholique, ordonna à ſon Nonce de témoigner à ce Prélat le plaiſir qu'il lui feroit s'il vouloit bien lui rendre lui-même un compte fidéle de la méthode dont il s'étoit ſervi pour l'inſtruction de M. le Dauphin. M. de Meaux écrivit au Saint Pere une Lettre Latine, dans laquelle il ſatisfit au déſir de Sa Sainteté ; cette piéce que l'on peut regarder

comme un chef-d'œuvre de Latinité & d'éloquence, donne le modéle de l'éducation la plus ſainte, la plus ſçavante, & la plus digne d'un Prince. Le Pape lui répondit par un Bref que l'on verra immédiatement après la Lettre de M. de Meaux.

Nous avons placé enſuite les Oraiſons Funébres que ce grand Prélat a prononcées en différentes circonſtances. On y verra dans un grand jour toute la beauté & la ſolidité de ſon génie. Plus attentif à toucher qu'à plaire, il s'éléve au-deſſus de l'art pour ſe livrer à la nature, qui eſt ſi féconde en riches productions, lorſqu'on ſçait la conſulter, & qu'on eſt en état de l'entendre. M. Boſſuet ne connoiſſoit point la gêne de ces ornemens compaſſés, de ces antithèſes, de ces chûtes de mots, qui ne font ordinairement que chatouiller les oreilles, & amuſer agréablement l'eſprit. Sa mâle & vive éloquence trouvoit dans le fond même de ſon ſujet de quoi éclairer l'eſprit, & frapper le cœur. Les traits lumineux qu'il lançoit étoient autant d'éclairs qui pénétroient juſqu'à l'ame, & qui y portoient la vive lumiere de la vérité & de la Religion : peu eſclave du ſtyle, il le négligeoit quelquefois, & ſon Diſcours alors n'en étoit que plus énergique. C'eſt ce que l'on a toujours remarqué dans ſes Ouvrages, & principalement dans ſes Oraiſons Funébres.

La premiere eſt celle de Nicolas Cornet, Grand Maître du Collége de Navarre. Ce Docteur avoit préſidé aux études que M. Boſſuet avoit faites à Paris : ce digne Eléve, par reconnoiſſance, ſe chargea de prononcer le Diſcours Funébre que la Maiſon de Navarre crut devoir ordonner, pour faire honneur à la mémoire

d'un de ſes Docteurs, qui s'étoit rendu recommandable par les ſervices qu'il lui avoit rendus. Il y eut le 27 Juin 1663. un ſervice ſolemnel dans la Chapelle du Collége de Navarre, où aſſiſterent M. de la Mothe Houdancourt, Archevêque d'Auch, qui y officia pontificalement, M. l'Archevêque de Paris, & MM. les Evêques d'Amiens, de Laon, de Soiſſons, de Chartres, de Châlons, de Lizieux, du Puy, de Rennes, de Valence, & de Lavaur; il y eut outre cela un concours très-nombreux de ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans tous les Ordres. Ce fut en préſence de cette illuſtre Aſſemblée que M. Boſſuet, qui n'étoit encore que ſimple Docteur, prononça l'Oraiſon Funébre de M. Cornet. Cette Piéce eſt devenue extrêmement rare; elle n'a été imprimée qu'une ſeule fois en 1698. *in*-12. chez Henry Wetſtein, à Amſterdam.

La ſeconde eſt celle de Henriette-Marie de France, Fille de Henri IV. & de Marie de Médicis, mariée à Charles I. Roi d'Angleterre, qui eut la tête tranchée à Londres en 1649. Il y avoit déja quelques années que les troubles d'Angleterre avoient obligé cette Princeſſe de ſe réfugier en France; elle ſouffrit tous ſes malheurs avec une conſtance vraîment héroïque; & quelques années avant ſa mort, elle eut la conſolation de voir ſon Fils Charles II. rétabli ſur le Thrône de ſes Peres. Cette Princeſſe mourut ſubitement à Colombe, près Paris; ſon corps fut porté à ſaint Denis, & ſon cœur en l'Egliſe des Religieuſes de Sainte Marie de Chaillot. Ce fut là que M. Boſſuet, alors Evêque de Condom, prononça ſon Oraiſon Funébre, le ſeize Novembre mil ſix cent quatre vingt-ſeize, en pré-

ſence de Monſieur, Frere de Louis XIV. & de Madame.

En 1670. Henriette-Anne, fille de Charles I. & de la Reine d'Angleterre dont on vient de parler, & femme de Philippe de France, Duc d'Orléans, Frere du Roi, mourut à Saint Cloud le 30 Juin; ſon corps fut porté à Saint Denis le 4 Juillet, & le 21 d'Août il y eut un Service ſolemnel, où M. Boſſuet fit l'Oraiſon Funébre de cette Princeſſe, en préſence de M. le Prince.

Marie-Thérèſe d'Autriche, Fille de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, & d'Eliſabeth de France, mariée à Louis XIV. en 1660. mourut à Verſailles le trente Juillet 1683. On fit ſon ſervice à Saint Denis le premier Septembre ſuivant. M. de Meaux prononça ſon Oraiſon Funébre en préſence de M. le Dauphin.

L'Oraiſon Funébre d'Anne de Gonzague de Cléves, Princeſſe Palatine, fut prononcée par M. Boſſuet dans l'Egliſe des Carmélites du Fauxbourg Saint Jacques, le 9 Août 1685. en préſence de M. le Duc, de Madame la Ducheſſe, & de M. le Duc de Bourbon. Elle étoit Fille de Charles de Gonzague, Duc de Nevers, de Rhétel & de Mantoue, & de Catherine de Lorraine. Elle avoit épouſé le Prince Edouard, Comte Palatin du Rhin. Cette Princeſſe demeurée veuve dans un âge peu avancé, ſe livra au monde, & perdit de vûe pendant quelque tems la voie de la Religion & de la piété. Elle revint enfin à elle-même; elle fit une pénitence ſincère de ſon incrédulité, & elle ſe rendit célébre dans la ſuite de ſa vie,

par ſon eſprit, ſa piété & ſa charité envers les pauvres. Les contraſtes de la vie de cette Princeſſe ſont dépeints dans le Diſcours de M. de Meaux avec une force, une énergie & une onction dignes des tems Apoſtoliques.

En 1686. le 26 Janvier, M. Boſſuet prononça à Saint Gervais l'Oraiſon Funébre de M. le Tellier, Chancelier de France, ſon ancien ami. Ce Magiſtrat, après avoir paſſé ſucceſſivement dans ſa jeuneſſe par pluſieurs charges de la Judicature dans leſquelles il s'étoit diſtingué par ſa droiture & ſon habileté, fut appellé à la Cour ſur la fin du regne de Louis XIII. Il eut la confiance de la Reine Régente, & du Cardinal Mazarin, ſous la minorité de Louis XIV. Il fut alors employé dans les affaires les plus délicates. Il ſoutint au milieu des troubles de ce tems-là la même réputation d'intégrité, de déſintéreſſement & de probité qu'il s'étoit acquiſe dans des tems moins agités. Louis XIV. l'honora d'une eſtime & d'une affection particuliere; il lui en donna des preuves à la mort de M. d'Aligre, Chancelier de France. Ce Monarque nomma M. Le Tellier pour lui ſuccéder dans cette place, dont il remplit dignement les fonctions juſqu'à ſa mort. M. Boſſuet obſerve dans ſon Oraiſon Funébre que la derniere fonction dont il s'eſt acquitté dans l'exercice de ſa Charge, a été de ſceller la révocation du fameux Edit de Nantes. Ce digne Magiſtrat dit alors, qu'après ce triomphe de la Foi, & un ſi glorieux monument de la piété du Roi, il ne ſe ſoucioit plus de voir finir ſes jours. Il mourut le 28 Octobre 1685. âgé de quatre-vingt-trois ans.

L'année ſuivante on célébra dans l'Egliſe de Notre-Dame le ſervice ſolemnel de Louis de Bourbon, Prince de Condé, & premier Prince du Sang. Toutes les années de la vie glorieuſe de ce Prince ont été ſignalées par des exploits héroïques qui lui ont acquis un nom immortel ; il ne s'eſt pas moins rendu célébre par les vifs ſentimens de piété qu'il a fait paroître dans les derniers tems de ſa vie. La vie héroïque de ce Prince toujours couronné par la victoire, & ſa vie pénitente ſur la fin de ſes jours ſont peintes dans le Diſcours funébre avec ces couleurs expreſſives qui ne pouvoient être employées que par un génie auſſi ſublime & auſſi pénétré de la Religion que l'étoit M. de Meaux : Ce Prélat donne à la valeur du Héros le tribut de loüange qui lui eſt dû ; mais ce n'eſt point un ſtérile tableau de la gloire des Conquérans, expoſé aux yeux d'un Spectateur curieux : l'Orateur raméne tout à la Religion, & en même tems qu'il remplit de la maniere la plus ſublime la fonction de Panégyriſte, il s'acquite des devoirs d'un Orateur Chrétien.

C'eſt la derniere Piéce que M. Boſſuet ait prononcé dans ce genre. Quoiqu'on y apperçoive par-tout le même feu & la même vivacité que dans toutes ſes autres Piéces d'éloquence, ce Prélat dit en finiſſant qu'il n'éprouvoit plus la même force, & que le poids des années commençoit à ſe faire ſentir : *Agréez*, dit-il, en s'adreſſant au Prince dont il fait l'éloge, *agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ſes diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous*

à

à rendre la mienne ſainte : heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

On pourroit regarder comme une eſpéce de diſcours funébre le Sermon que M. Boſſuet prononça aux Carmélites du Fauxbourg Saint Jacques, le jour que Madame la Ducheſſe de la Valliere y fit profeſſion. Le ſacrifice que l'on fait en entrant en Religion eſt une véritable mort, qui forme un ſpectacle plus ou moins attendriſſant à proportion que la victime a été plus attachée au monde, ou qu'elle y a paru avec plus d'éclat.

Françoiſe de la Baume-le-Blanc de la Valliere, fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, devint en 1661. la Favorite de Louis XIV. pour lequel elle avoit conçu une tendreſſe qu'elle n'eut pas le courage de diſſimuler. Le Roi la fit Ducheſſe de Vaujour, Paire de France, & Baronne de Saint Criſtophe en Anjou. Au poſte près qu'elle occupoit à la Cour, elle ſe conduiſit avec une ſageſſe & une douceur qui la firent aimer de tout le monde ; généreuſe, déſintéreſſée, elle ne fit uſage de ſa faveur que pour rendre tous les ſervices dont elle fut capable. Dieu l'ayant éclairée ſur ſon état, elle ne différa point d'en faire pénitence ; elle alla ſe jetter dans le Couvent des Carmélites où elle prit l'habit ſous le nom de Sœur Louiſe de la Miſéricorde : la Reine lui donna ſolemnellement le voile le jour de ſa Profeſſion qui fut le quatriéme Juin 1675. elle y a vécu trente-cinq ans dans les plus grandes auſtérités & dans la pra-

tique de l'humilité la plus profonde ; la veille de ſa mort elle ſe leva à trois heures du matin pour aller adorer le Saint Sacrement, mais elle ſe trouva ſi mal en chemin, qu'il fallut la rapporter. Elle mourut le *6.* Juin 1710.

M. Boſſuet prit pour texte de ſon Sermon ce Paſſage de l'Ecriture, *Ecce nova facio omnia* : Je vais renouveller toutes choſes. Ces paroles qui s'entendent du grand changement qui doit ſe faire à la conſommation des ſiécles, ſont appliquées ici au changement que l'Eſprit Saint opère dans un cœur qu'il convertit : on avoit alors un exemple illuſtre d'une converſion bien frappante. Quatre mots ſuffiſent à M. Boſſuet pour exprimer le contraſte étonnant d'une vie paſſée dans les délices, & d'une vie qu'on conſacroit à une pénitence qui ne devoit finir qu'à la mort. *Qu'avons-nous vû ? Que voyons-nous ? Quel état, & quel état ! Je n'ai pas beſoin de parler, les choſes parlent aſſez d'elles-mêmes, Madame*, s'écrie-t-il, en adreſſant la parole à la Reine qui étoit préſente, *voici un objet bien digne de votre piété*, &c. Le reſte du Diſcours eſt rempli d'une morale évangélique, propre à porter l'effroi dans le cœur des gens du monde, & à encourager l'illuſtre Pénitente qui venoit ſe ſacrifier. Sur la fin de ſon Diſcours il adreſſe la parole à Madame de la Valliere qui étoit à une Tribune d'en-haut avec la Reine, *Deſcendez*, lui dit-il, *allez à l'Autel, victime de la pénitence, allez achever votre ſacrifice, le feu eſt allumé, l'encens eſt prêt, le glaive eſt tiré . . . . . le ſacré Pontife vous attend avec ce voile myſtérieux que vous demandez, enveloppez-vous dans ce voile, vivez cachée à vous-même, auſſi-bien qu'à tout le monde, & connue de*

Dieu ſortez de vous-même, & prenez un ſi noble eſſor, que vous ne trouviez de repos que dans l'eſſence éternelle du Pere, du Fils, &c.

Ce Volume eſt terminé par le Diſcours que M. Boſſuet prononça à l'Académie, lorſqu'il y fut reçu à la place de M. du Châtelet le 8 Juin 1671.

TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

Avertiſſement de l'Editeur, j.
Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, 1.
Lettre au Pape Innocent XI. au ſujet de l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin, 330.
Lettre du Pape Innocent XI. en réponſe à celle de M. Boſſuet ſur l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin, 357.
Oraiſon Funébre de Meſſire Nicolas Cornet, Grand Maître de Navarre, 361.
Oraiſon Funébre de Henriette-Marie de France, Reine de la Grand'Bretagne, 376.
Oraiſon Funébre de Henriette-Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans, 400.
Oraiſon Funébre de Marie-Thérèſe d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine de France, & de Navarre, 422.
Oraiſon Funébre d'Anne de Gonzague de Cléves, Princeſſe Palatine, 448.
Oraiſon Funébre de Meſſire Michel Le Tellier, Chancelier de France, 474.
Oraiſon Funébre de Louis de Bourbon, Prince de Condé, 501.
Sermon prononcé à la Profeſſion de Madame de la Valliere, Ducheſſe de Vaujour, 527.
Diſcours de M. Boſſuet, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe, 564.

DISCOURS

DISCOURS
SUR L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

AVANT-PROPOS.

Deſſein général de cet Ouvrage : ſa diviſion en trois Parties.

QUAND l'Hiſtoire ſeroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux Princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les paſſions & les intérêts, les tems & les conjonctures, les bons & les mauvais conſeils. Les Hiſtoires ne ſont compoſées que des actions qui les occupent, & tout ſem-

ble y être fait pour leur uſage. Si l'expérience leur eſt néceſſaire pour acquérir cette prudence qui fait bien regner, il n'eſt rien de plus utile à leur inſtruction, que de joindre aux exemples des ſiécles paſſés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs Sujets & de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuſes qui leur arrivent; par le ſecours de l'Hiſtoire, ils forment leur jugement, ſans rien haſarder, ſur les événemens paſſés. Lorſqu'ils voient juſqu'aux vices les plus cachés des Princes, malgré les fauſſes loüanges qu'on leur donne pendant leur vie, expoſés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cauſe la flatterie, & ils connoiſſent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il ſeroit honteux, je ne dis pas à un Prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre-humain, & les changemens mémorables que la ſuite des tems a faits dans le monde. Si l'on n'apprend de l'Hiſtoire à diſtinguer les tems, on repréſentera les hommes ſous la Loi de nature, ou ſous la Loi écrite, tels qu'ils ſont ſous la Loi Evangélique; on parlera des Perſes vaincus ſous Alexandre, comme on parle des Perſes victorieux ſous Cyrus; on fera la Gréce auſſi libre du tems de Philippe, que du tems de Thémiſtocle, ou de Miltiade; le Peuple Romain auſſi fier ſous les Empereurs que ſous les Conſuls; l'Egliſe auſſi tranquille ſous Dioclétien que ſous Conſtantin; & la France agitée de Guerres Civiles du tems de Charles IX. & d'Henri III. auſſi puiſſante que du tems de Louis XIV. où réunie ſous un ſi grand Roi, ſeule elle triomphe de toute l'Europe.

C'eſt, MONSEIGNEUR, pour éviter ces inconvé-

niens, que vous avez lû tant d'Hiſtoires anciennes & modernes. Il a fallu, avant toutes choſes, vous faire lire dans l'Ecriture l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, qui fait le fondement de la Religion. On ne vous a pas laiſſé ignorer l'Hiſtoire Grecque, ni la Romaine : &, ce qui vous étoit plus important, on vous a montré avec ſoin l'Hiſtoire de ce grand Royaume, que vous êtes obligé de rendre heureux. Mais de peur que ces Hiſtoires, & celles que vous avez encore à apprendre, ne ſe confondent dans votre eſprit, il n'y a rien de plus néceſſaire que de vous repréſenter diſtinctement, mais en raccourci, toute la ſuite des ſiécles.

Cette maniere d'Hiſtoire Univerſelle eſt à l'égard des Hiſtoires de chaque Pays & de chaque Peuple, ce qu'eſt une Carte générale à l'égard des Cartes particulieres. Dans les Cartes particulieres vous voyez tout le détail d'un Royaume, ou d'une Province en elle-même : dans les Cartes univerſelles vous apprenez à ſituer ces parties du monde dans leur tout : vous voyez ce que Paris ou l'Iſle de France eſt dans le Royaume, ce que le Royaume eſt dans l'Europe, ce que l'Europe eſt dans l'Univers.

Ainſi les Hiſtoires particulieres repréſentent la ſuite des choſes qui ſont arrivées à tout un Peuple dans tout leur détail ; mais afin de tout entendre, il faut ſçavoir le rapport que chaque Hiſtoire peut avoir avec les autres, ce qui ſe fait par un abbrégé où l'on voit, comme d'un coup d'œil, tout l'ordre des tems.

Un tel abbrégé, MONSEIGNEUR, vous propoſe un grand ſpectacle. Vous voyez tous les ſiécles précédens ſe développer, pour ainſi dire, en peu d'heures devant vous : vous voyez comme les Empires ſe ſuccédent les uns aux autres, & comme la Religion dans ſes différens états ſe

ſoutient également depuis le commencement du monde juſqu'à notre tems.

C'eſt la ſuite de ces deux choſes, je veux dire celle de la Religion & celle des Empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire : Et comme la Religion & le Gouvernement politique ſont les deux points ſur leſquels roulent les choſes humaines, voir ce qui regarde ces choſes, renfermé dans un abbrégé, & en découvrir par ce moyen tout l'ordre & toute la ſuite, c'eſt comprendre dans ſa penſée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, & tenir, pour ainſi dire, le fil de toutes les affaires de l'Univers.

Comme donc en conſidérant une Carte univerſelle, vous ſortez du Pays où vous êtes né, & du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable que vous embraſſez par la penſée avec toutes ſes Mers & tous ſes Pays : ainſi en conſidérant l'abbrégé chronologique, vous ſortez des bornes étroites de votre âge, & vous vous étendez dans tous les ſiécles.

Mais de même que pour aider ſa mémoire dans la connoiſſance des lieux, on retient certaines Villes principales, autour deſquelles on place les autres chacune ſelon ſa diſtance : ainſi dans l'ordre des ſiécles, il faut avoir certains tems marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reſte.

C'eſt ce qui s'appelle Epoque, d'un mot Grec qui ſignifie *s'arrêter*, parce qu'on s'arrête là, pour conſidérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui eſt arrivé devant ou après, & éviter par ce moyen les anachroniſmes, c'eſt-à-dire, cette ſorte d'erreur qui fait confondre les tems.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'Epoques, telles que ſont dans les tems de l'Hiſtoire ancienne, Adam,

ou la Création : Noé, ou le Déluge : la Vocation d'Abraham, ou le commencement de l'Alliance de Dieu avec les hommes ; Moyſe, ou la Loi écrite : la priſe de Troye : Salomon, ou la Fondation du Temple : Romulus, ou Rome bâtie : Cyrus, ou le Peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone : Scipion, ou Carthage vaincue : la Naiſſance de JESUS-CHRIST : Conſtantin, ou la Paix de l'Egliſe : Charlemagne, ou l'établiſſement du nouvel Empire.

Je vous donne cet établiſſement du nouvel Empire ſous Charlemagne, comme la fin de l'Hiſtoire ancienne, parce que c'eſt là que vous verrez finir rout-à-fait l'ancien Empire Romain : c'eſt pourquoi je vous arrête à un point ſi conſidérable de l'Hiſtoire Univerſelle. La ſuite vous en ſera propoſée dans une ſeconde Partie, qui vous ménera juſqu'au ſiécle que nous voyons illuſtré par les actions immortelles du Roi votre Pere, & auquel l'ardeur que vous témoignez à ſuivre un ſi grand exemple, fait encore eſpérer un nouveau luſtre.

Après vous avoir expliqué en général le deſſein de cet Ouvrage, j'ai trois choſes à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en eſpère.

Il faut premiérement que je parcoure avec vous les Epoques que je vous propoſe : & que vous marquant en peu de mots les principaux événemens qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre eſprit à mettre ces événemens dans leur place, ſans y regarder autre choſe que l'ordre des rems. Mais comme mon intention principale eſt de vous faire obſerver dans cette ſuite des tems, celle de la Religion, & celle des Empires : après avoir fait aller enſemble, ſelon le cours des années, les fairs qui regardent ces deux choſes, je reprendrai en particu-

lier avec les réflexions néceſſaires, premiérement ceux qui nous font entendre la durée perpétuelle de la Religion, & enfin ceux qui nous découvrent les cauſes des grands changemens arrivés dans les Empires.

Après cela, quelque partie de l'Hiſtoire ancienne que vous liſiez, tout vous tournera à profit. Il ne paſſera aucun fait dont vous n'apperceviez les conſéquences. Vous admirerez la ſuite des conſeils de Dieu dans les affaires de la Religion : vous verrez auſſi l'enchaînement des affaires humaines, & par-là vous connoîtrez avec combien de réflexion & de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIERE PARTIE.

Les Epoques, ou la ſuite des Tems.

PREMIERE ÉPOQUE.

Adam, ou la Création.

PREMIER AGE DU MONDE.

LA premiere Epoque vous préſente d'abord un grand ſpectacle : Dieu qui crée le Ciel & la Terre par ſa parole, & qui fait l'Homme à ſon image. C'eſt par où commence Moyſe, le plus ancien des Hiſtoriens, le plus ſublime des Philoſophes, & le plus ſage des Légiſlateurs. *Ans du monde.* 1. *Ans dev. J. C.* 4004.

Il poſe ce fondement tant de ſon hiſtoire, que de ſa doctrine & de ſes Loix. Après il nous fait voir tous les hommes renfermés en un ſeul homme, & ſa femme même tirée de lui : la concorde des mariages & la ſociété du genre-humain établie ſur ce fondement ; la perfection & la puiſſance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en ſon entier : ſon empire ſur les animaux : ſon innocence tout enſemble, & ſa félicité dans le Paradis, dont la mémoire s'eſt conſervée dans l'âge d'or des Poëtes : le précepte divin donné à nos premiers parens : la malice de l'eſprit tentateur, & ſon apparition ſous la forme du ſerpent : la chûte d'Adam & d'Eve, funeſte à toute leur poſtérité : le premier Homme juſtement puni dans tous ſes enfans, & le genre-humain maudit de Dieu : la premiere promeſſe de la rédemption, & la victoire future des hommes ſur le démon qui les a perdus.

La terre commence à ſe remplir, & les crimes s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam & d'Eve, fait voir au monde naiſſant la premiere action tragique ; & la vertu commence dès-lors 129. 3875. *Gen. V.* 3, 4, 8.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

à être perſécutée par le vice. Là paroiſſent les mœurs contraires des deux freres : l'innocence d'Abel, ſa vie paſtorale, & ſes offrandes agréables : celles de Caïn rejettées, ſon avarice, ſon impiété, ſon parricide, & la jalouſie mere des meurtres : le châtiment de ce crime : la conſcience du parricide agitée de continuelles frayeurs : la premiere ville bâtie par ce méchant, qui ſe cherchoit un aſyle contre la haine & l'horreur du genre-humain : l'invention de quelques arts par ſes enfans : la tyrannie des paſſions, & la prodigieuſe malice du cœur humain toujours porté à faire le mal : la poſtérité de Seth fidéle à Dieu malgré cette dépravation : le pieux Hénoch miraculeuſement tiré du monde qui n'étoit pas digne de le poſſéder : la diſtinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes, c'eſt-à-dire, de ceux qui vivoient ſelon l'eſprit, d'avec ceux qui vivoient ſelon la chair : leur mélange, & la corruption univerſelle du monde : la ruine des hommes réſolue par un juſte jugement de Dieu : ſa colère dénoncée aux pécheurs par ſon ſerviteur Noé, leur impénitence, & leur endurciſſement puni enfin par le déluge, Noé & ſa famille réſervés pour la réparation du genre-humain.

Ans du monde. *Ans av. J. C.*
2287. 3017.
1536. 2468.
1656. 2348.

Voilà ce qui s'eſt paſſé en 1656. ans. Tel eſt le commencement de toutes les Hiſtoires, où ſe découvre la toute-puiſſance, la ſageſſe, & la bonté de Dieu : l'innocence heureuſe ſous ſa protection : ſa juſtice à venger les crimes, & en même tems ſa patience à attendre la converſion des pécheurs : la grandeur & la dignité de l'homme dans ſa premiere inſtitution : le génie du genre-humain, depuis qu'il fut corrompu : le naturel de la jalouſie, & les cauſes ſecrétes des violences & des guerres, c'eſt-à-dire, tous les fondemens de la Religion & de la Morale.

Avec le genre-humain, Noé conſerva les arts, tant ceux qui ſervoient de fondement à la vie humaine & que les hommes ſçavoient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient inventés depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'abord, & apparemment de leur Créateur, ſont (*a*) l'agriculture, l'art (*b*) paſtoral, celui (*c*) de ſe vêtir, & peut-être celui de ſe loger : auſſi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en Orient vers les lieux d'où le genre-humain s'eſt répandu.

(a) *Gen. II.* 15. *III.* 17, 18, 19. *IV.* 2.
(b) *Ibid. IV.* 2.
(c) *Ibid. III.* 21.

La tradition du Déluge univerſel ſe trouve par toute la terre. L'Arche où ſe ſauverent les reſtes du genre-humain, a été de tout tems célébre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après le Déluge. Pluſieurs autres circonſtances de cette fameuſe

meuſe Hiſtoire * ſe trouvent marquées dans les annales & dans les traditions des anciens peuples : les tems conviennent, & tout ſe rapporte autant qu'on le pouvoit eſpérer dans une antiquité ſi reculée.

SECONDE ÉPOQUE.

Noé, ou le Déluge.

SECOND AGE DU MONDE.

Ans du monde.	*Ans dev. J. C.*
1656.	2348.
1657.	2347.
1757.	2247.

PRE's du Déluge ſe rangent le décroiſſement de la vie humaine : le changement dans le vivre, & une nouvelle nourriture ſubſtituée aux fruits de la terre ; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix ſeulement ; la confuſion des langues arrivée à la tour de Babel, premier monument de l'orgueil & de la foibleſſe des hommes ; le partage des trois enfans de Noé, & la premiere diſtribution des terres.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des Nations & des Peuples s'eſt conſervée parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y eſt demeuré célébre ſous le nom fameux de Japhet. Cham & ſon fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmis les Egyptiens & les Phéniciens ; & la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple Hébreu, qui en eſt ſorti.

Un peu après ce premier partage du genre-humain, Nemrod, homme farouche, devient par ſon humeur violente, le premier des Conquérans, & telle eſt l'origine des Conquêtes. Il établit ſon Royaume à Babylone, au même lieu où la Tour avoit été commencée, & déja élevée fort haut ; mais non pas autant que le ſouhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même tems Ninive fut bâtie, & quelques anciens Royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers tems, & on trouve dans la ſeule Egypte quatre Dynaſties ou principautés, celle de Thébes, celle de Thin, celle de Memphis & celle de Tanis : c'étoit la Capitale de la baſſe Egypte. On peut auſſi rapporter à ce tems les commencemens des loix & de la police des Egyptiens ; celui de leurs Pyramides qui durent encore, & celui des obſervations aſtronomiques tant de ces peu-

* *Beroſ. Chald. Hiſt. Chald. Hieron. Ægypt. Phan. hiſt. Mnaſ. Nic. Damaſ. liv. XCVI. Abyd. de Med. & Aſſyr. Ap. Joſ. Antiq. l. 1. c. 4. & l. 1. cont. Apion. & Euſeb. lib. IX. Prap. Ev. c. 11, 12. Plut. Opuſc. Pluſne Solert. terr. an. aquat. Lucian. de Dea Syr.*

Gen. X. 9, 10, 11.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ples, que des Chaldéens. Auſſi voit-on remonter juſqu'à ce tems, & pas plus haut, les obſervations que les Chaldéens, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, les premiers obſervateurs des Aſtres, donnerent dans Babylone à Calliſthène pour Ariſtote.

Ans du monde. *Ans av. J. C.*
1771. 2233.
Porphyr. ap. Symp. lib. II. de cœlo.

Tout commence : il n'y a point d'hiſtoire ancienne où il ne paroiſſe non-ſeulement dans ces premiers tems, mais encore long-tems après, des veſtiges manifeſtes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs ſe polir, & les Empires ſe former. Le genre-humain ſort peu-à-peu de l'ignorance ; l'expérience l'inſtruit, & les arts ſont inventés ou perfectionés. A meſure que les hommes ſe multiplient, la terre ſe peuple de proche en proche : on paſſe les montagnes & les précipices ; on traverſe les fleuves, & enfin les mers ; & on établit de nouvelles habitations. La terre qui n'étoit au commencement qu'une forêt immenſe, prend une autre forme : les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux Bourgades, & enfin aux Villes. On s'inſtruit à prendre certains animaux, à apprivoiſer les autres, & à les accoutumer au ſervice. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers Héros ſe ſignalerent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes, que les hommes tournerent après contre leurs ſemblables : Nemrod, le premier guerrier & le premier Conquérant, eſt appellé dans l'Ecriture *un fort chaſſeur*. Avec les animaux l'homme ſçut encore adoucir les fruits & les plantes : il plia juſqu'aux métaux à ſon uſage, & peu-à-peu il y fit ſervir toute la nature. Comme il étoit naturel que le tems fît inventer beaucoup de choſes, il devoit auſſi en faire oublier d'autres, du moins à la plûpart des hommes. Ces premiers arts que Noé avoit conſervés, & qu'on voit auſſi toujours en vigueur dans les contrées où ſe fit le premier établiſſement du genre-humain, ſe perdirent à meſure qu'on s'éloigna de ce pays. Il fallut, ou les rapprendre avec le tems, ou que ceux qui les avoient conſervés, les reportaſſent aux autres. C'eſt pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondemens des arts demeurerent en leur entier, & là même on apprenoit tous les jours beaucoup de choſes importantes. La connoiſſance de Dieu & la mémoire de la création s'y conſerva, mais elle alloit s'affoibliſſant peu-à-peu. Les anciennes Traditions s'oublioient & s'obſcurciſſoient ; les fables qui leur ſuccéderent, n'en retenoient plus que de groſſieres idées : les fauſſes divinités ſe multiplioient ; & c'eſt ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

Gen. X. 8, 9.

TROISIÈME ÉPOQUE.

La vocation d'Abraham, ou le commencement du Peuple de Dieu, & de l'Alliance.

Ans du monde. Ans dev. J. C.

TROISIE'ME AGE DU MONDE.

QUATRE cens vingt-ſix ans après le Déluge, comme les Peuples marchoient chacun en ſa voie, & oublioient celui qui les avoit faits, ce grand Dieu, pour empêcher les progrès d'un ſi grand mal, au milieu de la corruption, commença à ſe ſéparer un Peuple élû. Abraham fut choiſi pour être la tige & le Pere de tous les croyans. Dieu l'appella dans la terre de Chanaan où il vouloit 2083. 1921.
établir ſon culte, & les enfans de ce Patriarche, qu'il avoit réſolu de multiplier comme les étoiles du Ciel, & comme le ſable de la mer. A la promeſſe qu'il lui fit de donner cette terre à ſes deſcendans, il joignit quelque choſe de bien plus illuſtre; & ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue ſur tous les Peuples du monde en Jeſus-Chriſt ſorti de ſa race. C'eſt ce Jeſus-Chriſt, *Heb. VII. 1, 2, 3, & ſeq.*
qu'Abraham honore en la perſonne du grand Pontife Melchiſédech qui le repréſente; c'eſt à lui qu'il paye la dîme du butin qu'il avoit gagné ſur les Rois vaincus; & c'eſt par lui qu'il eſt béni. Dans des richeſſes immenſes, & dans une puiſſance qui égaloit celle des Rois, Abraham conſerva les mœurs antiques: il mena toujours une vie ſimple & paſtorale, qui toutefois avoit ſa magnificence, que ce Patriarche faiſoit paroître, principalement en exerçant l'hoſpitalité envers tout le monde. Le Ciel lui donna des hôtes: les Anges lui apprirent les conſeils de Dieu: il y crut, & parut 2148. 1856.
en tout, plein de foi & de piété. De ſon tems Inachus le plus ancien de tous les Rois connus par les Grecs, fonda le Royaume d'Argos. Après Abraham, on trouve Iſaac ſon fils, & Jacob ſon petit-fils, imitateurs de ſa foi & de ſa ſimplicité dans la même vie paſtorale. Dieu leur réitère auſſi les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à leur pere, & les conduit comme lui en toutes choſes. Iſaac bénit Jacob au préjudice d'Eſaü ſon frere aîné; & trompé en ap- 2245. 1759.
parence, il exécuta en effet les conſeils de Dieu, & régla la deſtinée des deux Peuples. Eſaü eut encore le nom d'Edom, d'où

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ans du monde. *Ans av. J. C.*

ſont nommés les Iduméens dont il eſt le pere. Jacob, que Dieu protégeoit, excella en tout au-deſſus d'Eſaü. Un Ange contre qui il eut un combat plein de myſtère, lui donna le nom d'Iſraël, d'où ſes enfans ſont appellés *Iſraëlites*. De lui nâquirent les douze Patriarches, Peres des douze Tribus du Peuple Hébreu : entr'autres Lévi, d'où devoient ſortir les Miniſtres des choſes ſacrées ; Juda, d'où devoit ſortir avec la race Royale le Chriſt, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs ; & Joſeph, que Jacob aima plus que tous ſes autres enfans. Là ſe déclarerent de nouveaux ſecrets de la Providence divine. On y voit avant toutes choſes, l'innocence & la ſageſſe du jeune Joſeph toujours ennemi des vices, & ſoigneux de les réprimer dans ſes freres ; ſes ſonges myſtérieux & prophétiques ; ſes freres jaloux, & la jalouſie, cauſe pour la ſeconde fois d'un
2276. 1728. particide ; la vente de ce grand homme ; la fidélité qu'il garde à ſon maître & ſa chaſteté admirable ; les perſécutions qu'elle lui
2287. 1717. attire ; ſa priſon & ſa conſtance ; ſes prédictions ; ſa délivrance mi-
2289. 1715. raculeuſe ; cette fameuſe explication des ſonges de Pharaon ; le
2298. 1706. mérite d'un ſi grand homme reconnu ; ſon génie élevé & droit, & la protection de Dieu qui le fait dominer par-tout où il eſt ; ſa prévoyance ; ſes ſages conſeils & ſon pouvoir abſolu dans le Royaume de la baſſe Egypte ; par ce moyen le ſalut de ſon pere Jacob & de ſa famille. Cette famille chérie de Dieu, s'établit ainſi dans cette partie de l'Egypte, dont Tanis étoit la Capitale, & dont
2315. 1689. les Rois prenoient tous le nom de Pharaon. Jacob meurt, & un peu devant ſa mort, il fait cette célébre Prophétie, où découvrant à ſes enfans l'état de leur poſtérité, il découvre en particulier à Juda, le tems du Meſſie qui devoit ſortir de ſa race. La maiſon de ce Patriarche devient un grand Peuple en peu de tems ; cette prodigieuſe multiplication excite la jalouſie des Egyptiens : les Hébreux ſont injuſtement haïs, & impitoyablement perſécutés : Dieu fait naître Moyſe leur libérateur, qu'il délivre des eaux du Nil, & le
2433. 1571. fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon ; elle l'éléve
2440. 1556. comme ſon fils ; & le fait inſtruire dans toute la ſageſſe des Egyptiens. En ces tems les Peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la Gréce. La colonie que Cécrops amena d'Egypte, fonda douze Villes ou plûtôt douze Bourgs, dont il compoſa le Royaume d'Athènes, & où il établit avec les loix de ſon pays, les Dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le Déluge de Deucalion dans la Theſſalie, confondu par les Grecs avec le Déluge univerſel. Hellen, fils de Deucalion regna en Phrie, pays de la Teſ-

Marm. Arund. ſeu Æra Att.

salie, & donna son nom à la Gréce. Ses Peuples auparavant appellés *Grecs*, prirent toujours le nom d'Hellènes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ le même tems, Cadmus fils d'Agénor, transporta en Gréce une colonie de Phéniciens, & fonda la Ville de Thébes dans la Béotie. Les Dieux de Syrie & de Phénicie entrerent avec lui dans la Gréce. Cependant Moyse s'avancoit en âge. A quarante ans il mépriſa les richeſſes de la Cour d'Egypte, & touché des maux de ſes freres les Iſraëlites, il ſe mit en péril pour les ſoulager. Ceux-ci, loin de profiter de ſon zéle & de ſon courage, l'expoſerent à la fureur de Pharaon qui réſolut ſa perte. Moyſe ſe ſauva d'Egype en Arabie, dans la terre de Madian, où ſa vertu, toujours ſecourable aux oppreſſés, lui fit trouver une retraite aſſûrée. Ce grand homme perdant l'eſpérance de délivrer ſon Peuple, ou attendant un meilleur tems, avoit paſſé quarante ans à paître les troupeaux de ſon beau-pere Jethro, quand il vit dans le déſert le buiſſon ardent, & entendit la voix du Dieu de ſes peres, qui le renvoyoit en Egypte pour tirer ſes freres de la ſervitude. Là paroiſſent l'humilité, le courage & les miracles de ce divin Légiſlateur, l'endurciſſement de Pharaon, & les terribles châtimens que Dieu lui envoie; la Pâque; & le lendemain le paſſage de la mer rouge: Pharaon, & les Egyptiens enſevelis dans les eaux, & l'entiére délivrance des Iſraëlites.

Ans du monde.	*Ans dev. J. C.*
2473.	1531.
2513.	1491.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Moyſe, ou la Loi Ecrite.

QUATRIE'ME AGE DU MONDE.

LES tems de la loi écrite commencent. Elle fut donnée à Moyſe 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le Déluge, & la même année que le Peuple Hébreu ſortit d'Egypte. Cette date eſt remarquable, parce qu'on s'en ſert pour déſigner tout le tems qui s'écoule depuis Moyſe juſqu'à Jeſus-Chriſt. Tout ce tems eſt appellé *le tems de la Loi écrite*, pour le diſtinguer du tems précédent, qu'on appelle *le tems de la Loi de nature*, où les hommes n'avoient pour ſe gouverner, que la raiſon naturelle, & les traditions de leurs ancêtres.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Dieu donc ayant affranchi ſon Peuple de la tyrannie des Egyptiens pour le conduire en la terre où il veut être ſervi; avant que de l'y établir, lui propoſe la Loi ſelon laquelle il y doit vivre. Il écrit de ſa propre main ſur deux tables qu'il donne à Moyſe au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'eſt-à-dire, le Décalogue, ou les dix Commandemens qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu & de la ſociété humaine. Il dicte au même Moyſe les autres préceptes, par leſquels il établit le tabernacle, figure du tems futur; l'Arche où Dieu ſe montroit préſent par ſes oracles, & où les tables de la Loi étoient renfermées; l'élévation d'Aaron frere de Moyſe; le ſouverain ſacerdoce, ou le Pontificat, dignité unique donnée à lui & à ſes enfans; les cérémonies de leur ſacre, & la forme de leurs habits myſtérieux; les fonctions des Prêtres, enfans d'Aaron; celles des Lévites, avec les autres obſervances de la Religion; & ce qu'il y a de plus beau, les régles des bonnes mœurs, la police & le gouvernement de ſon Peuple élû, dont il veut être lui-même le Légiſlateur. Voilà ce qui eſt marqué par l'Epoque de la Loi écrite. Après, on voit le voyage continué dans le déſert, les révoltes, les idolâtries, les châtimens, les conſolations du Peuple de Dieu, que ce Légiſlateur tout-puiſſant forme peu-à-peu par ce moyen; le ſacre d'Eléazar, ſouverain Pontife, & la mort de ſon pere Aaron; le zéle de Phinées, fils d'Eléazar, & le ſacerdoce aſſûré à ſes deſcendans par une promeſſe particuliere. Durant ce tems, les Egyptiens continuent l'établiſſement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Gréce, où Danaüs Egyptien, ſe fait Roi d'Argos, & dépoſſéde les anciens Rois venus d'Inachus. Vers la fin des voyages du Peuple de Dieu dans le déſert, on voit commencer les combats, que les prieres de Moyſe rendent heureux. Il meurt, & laiſſe aux Iſraëlites toute leur hiſtoire qu'il avoit ſoigneuſement digérée dès l'origine du monde juſques au tems de ſa mort. Cette hiſtoire eſt continuée par l'ordre de Joſué & de ſes ſucceſſeurs. On la diviſa depuis en pluſieurs livres, & c'eſt de-là que nous ſont venus le livre de Joſué, le livre des Juges, & les quatre livres des Rois. L'hiſtoire que Moyſe avoit écrite, & où toute la Loi étoit renfermée, fut auſſi partagée en cinq livres, qu'on appelle *Pentateuque*, & qui ſont le fondement de la Religion. Après la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Joſué, la conquête & le partage de la Terre-Sainte, & les rébellions du Peuple châtié & rétabli à pluſieurs fois. Là, ſe voient les victoires d'Othoniel, qui

Ans du monde. J. C. *Ans dev.*

Heb. IX. 9, 23.

2552. 1452.
2553. 1451.
2559. 1445.
2599. 1405.

le délivre de la tyrannie de Chuſan, Roi de Méſopotamie, & 80 ans après celle d'Aod ſur Eglon, Roi de Moab. Environ ce tems, Pelops Phrygien, fils de Tentale, regne dans la Péloponèſe, & donne ſon nom à cette fameuſe Contrée. Bel, Roi des Chaldéens, reçoit de ſes Peuples les honneurs divins. Les Iſraëlites ingrats retombent dans la ſervitude. Jabin, Roi de Chanaan, les aſſujettit; mais Débora, la Prophéteſſe, qui jugeoit le Peuple, & Barac, fils d'Abinoem, défont Siſara, Général des armées de ce Roi. Trente ans après, Gédéon victorieux ſans combattre, pourſuit & abat les Madianites. Abimélech ſon fils uſurpe l'autorité par le meurtre de ſes freres, l'exerce tyranniquement, & la perd enfin avec la vie. Jephté enſanglante ſa victoire par un ſacrifice qui ne peut être excuſé que par un ordre ſecret de Dieu, ſur lequel il ne lui a pas plû de nous rien faire connoître. Durant ce ſiécle, il arrive des choſes très-conſidérables parmi les Gentils. Car en ſuivant la ſupputation d'Hérodote qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces tems, 514 ans devant Rome, & du tems de Débora, Ninus fils de Bel, & la fondation du premier Empire des Aſſyriens. Le ſiége en fut établi à Ninive, Ville ancienne, & déja célébre, mais ornée & illuſtrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Aſſyriens, ont leur fondement dans l'antiquité de la Ville, & Hérodote, qui ne leur en donne que 520, ne parle que de la durée de l'Empire qu'ils ont commencé, ſous Ninus, fils de Bel, à étendre dans la haute Aſie. Un peu après, & durant le regne de ce Conquérant, on doit mettre la fondation, ou le renouvellement de l'ancienne Ville de Tyr, que la navigation & ſes colonies rendent ſi célébre. Dans la ſuite, & quelque tems après Abimélech, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphitrion, & ceux de Théſée, Roi d'Athènes, qui ne fit qu'une ſeule Ville des douze Bourgs de Cecrops, & donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens. Durant le tems de Jephté, pendant que Sémiramis, veuve de Ninus, & tutrice de Ninias, augmentoit l'Empire des Aſſyriens par ſes Conquêtes, la célébre Ville de Troye, déja priſe une fois par les Grecs ſous Laomédon ſon troiſiéme Roi, fut réduite en cendre, encore par les Grecs, ſous Priam, fils de Laomédon, après un ſiége de dix ans.

Ans du monde	*Ans dev. J. C.*
2679.	1325.
2682.	1322.
2699.	1305.
2719.	1285.
2759.	1245.
2768.	1236.
2817.	1187.

Herod. l. 1. c. 26.

2737. 1267. *Gen. X. 11.*

Joſ. XIX. 29.

Joſeph. Antiq. 8, 2.

2752. 1252.

2820. 1184.

CINQUIÉME ÉPOQUE.

La prise de Troye.

CINQUIE'ME AGE DU MONDE.

Ans du monde. *Ans dev. J. C.*

CETTE Epoque de la ruine de Troye, arrivée environ l'an 308. après la sortie d'Egypte, & 1164. après le Déluge, est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand événement
2810. 1184. célébré par les deux plus grands Poëtes de la Gréce & de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les tems appellés *fabuleux* ou *héroïques* ; fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces tems sont enveloppées ; héroïque, à cause de ceux que les Poëtes ont appellé *les enfans des Dieux & les Héros*. Leur vie n'est pas éloignée de cette prise ; car du tems de Laomédon, pere de Priam, paroissoient tous les Héros de la Toison d'Or, Jason, Hercule, Orphée, Castor & Pollux, & les autres qui sont connus ; & du tems de Priam même, durant le dernier siége de Troye, on voit les Achilles, les Agamemnon, les Ménélas, les Ulysse, Hector, Sarpedon, fils de Jupiter, Enée, fils de Venus, que les Romains reconnoissoient pour leur fondateur, & tant d'autres, dont des familles illustres & des Nations entiéres ont fait gloire de descendre. Cette Epoque est donc propre pour rassembler ce que les tems fabuleux ont de plus certain & de plus beau. Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte, est en toutes
2887. 1177. façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson, & sa
2888. 1176. foiblesse étonnante : Eli, souverain Pontife, vénérable par sa piété,
2909. 1095. & malheureux par le crime de ses enfans : Samuël juge irreprochable, & Prophéte choisi de Dieu pour sacrer les Rois : Saül, premier Roi du Peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les Prêtres, sa désobéissance mal excusée par le prétexte de la Religion, sa réprobation, sa chûte funeste. En ce tems, Codrus, Roi d'Athènes, se dévoüa à la mort pour le salut de son Peuple, & lui donna la victoire par sa mort. Ses enfans Médon & Nilée disputerent entr'eux le Royaume. A cette occasion, les Athéniens abolirent la Royauté, & déclarerent Jupiter le seul Roi du Peuple d'Athènes. Ils créérent des Gouverneurs ou Présidens perpétuels,

pétuels, mais ſujets à rendre compte de leur adminiſtration. Ces Magiſtrats futent appellés *Archontes*. Médon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette Magiſtrature, & elle demeura long-tems dans ſa famille. Les Athéniens répandirent leurs Colonies dans cette partie de l'Aſie mineure, qui fut appellée *Ionie*. Les Colonies Æoliennes ſe firent à peu près dans le même tems, & toute l'Aſie mineure ſe remplit de Villes Grecques. Après Saül, paroît un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliath, & de tous les ennemis du Peuple de Dieu; grand Roi, grand Conquérant, grand Prophête, digne de chanter les merveilles de la toute-puiſſance divine: homme enfin ſelon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même, & qui par ſa pénitence, a fait même tourner ſon crime à la gloire de ſon Créateur. A ce pieux guerrier ſuccéda ſon fils Salomon, ſage, juſte, pacifique, dont les mains pures de ſang, furent jugées dignes de bâtir le Temple de Dieu.

	Ans du monde.	Ans dev. J. C.
	2949.	1055.
	1970.	1034.
	2990.	1014.
	2992.	1012.

SIXIÉME ÉPOQUE.

Salomon, ou le Temple achevé.

CINQUIE'ME AGE DU MONDE.

CE fut environ l'an 3000 du monde, le 488. depuis la ſortie d'Egypte, & pour ajuſter les tems de l'hiſtoire ſainte avec ceux de la profane, 180 ans après la priſe de Troye, 250 devant la fondation de Rome, & 1000 ans devant Jeſus-Chriſt, que Salomon acheva ce merveilleux édifice. Il en célébra la dédicace avec une piété & une magnificence extraordinaires. Cette célébre action eſt ſuivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de honteuſes foibleſſes. Il s'abandonne à l'amour des femmes, ſon eſprit baiſſe, ſon cœur s'affoiblit & ſa piété dégénère en idolâtrie. Dieu juſtement irrité, l'épargne en mémoire de David ſon ſerviteur; mais il ne voulut pas laiſſer ſon ingratitude entiérement impunie: il partagea ſon Royaume après ſa mort, & ſous ſon fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune Prince lui fit perdre dix Tribus, que Jeroboam ſépara de leur Dieu, & de leur Roi. De peur qu'ils ne retournaſſent aux Rois de Juda, il défendit d'aller ſacrifier au Temple de Jéruſalem, & il érigea ſes veaux d'or, auſquels

	3000.	1005.
	3001.	1004.
	3029.	975.
III. Reg. XII. 32.		

il donna le nom du Dieu d'Iſraël, afin que le changement parût moins étrange. La même raiſon lui fit retenir la Loi de Moyſe, qu'il interprétoit à ſa mode ; mais il en faiſoit obſerver preſque toute la police, tant civile que religieuſe : de ſorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les Tribus ſéparées.

Ans du monde. *Ans J. C.*

Ainſi fut élevé le Royaume d'Iſraël contre le Royaume de Juda. Dans celui d'Iſraël, triompherent l'impiété & l'idolâtrie. La Religion ſouvent obſcurcie dans celui de Juda ne laiſſa pas de s'y conſerver. En ces tems les Rois d'Egypte étoient puiſſans. Les quatre Royaumes avoient été réunis ſous celui de Thébes. On croit que Séſoſtris, ce fameux Conquérant des Egyptiens, eſt le Seſac Roi d'Egypte, dont Dieu ſe ſervit pour châtier l'impiété de Roboam.

3033. 971. Dans le regne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuſe victoire que la piété de ce Prince lui obtint ſur les Tribus ſchiſmatiques. Son fils Aſa, dont la piété eſt loüée dans l'Ecriture, y eſt marqué comme un homme qui ſongeoit plus dans ſes maladies au ſecours de

3087. 917. la médecine, qu'à la bonté de Dieu. De ſon tems, Amri, Roi

3080. 924. d'Iſraël, bâtit Samarie, où il établit le ſiége de ſon Royaume.

3090. 914. Ce tems eſt ſuivi du regne admirable de Joſaphat, où fleuriſſent la piété, la juſtice, la navigation & l'art militaire. Pendant qu'il faiſoit voir au Royaume de Juda un autre David, Achab, & ſa femme Jéſabel qui regnoient en Iſraël, joignoient à l'idolâtrie de Jéroboam, toutes les impiétés des Gentils. Ils pétirent tous deux miſérable-

3105. 899. ment. Dieu qui avoit ſupporté leurs idolâtries, réſolut de venger ſur eux le ſang de Naboth, qu'il avoit fait mourir, parce qu'il avoit refuſé, comme l'ordonnoit la Loi de Moyſe, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ſes Peres. Leur ſentence fut prononcée par la

3107. 897. bouche du Prophéte Elie. Achab fut tué quelque tems après, mal-

3112. 892. gré les précautions qu'il prenoit pour ſe ſauver. Il faut placer vers ce tems la fondation de Carthage, que Didon, venue de Tyr, bâtit en un lieu, où à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage, & aſpirer à l'Empire de la mer. Il eſt mal aiſé de marquer le tems où elle ſe forma en République ; mais le mélange des Tyriens & des Africains, fit qu'elle fut tout enſemble guerriere & marchande. Les anciens Hiſtoriens qui mettent ſon origine devant la ruine de Troye, peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plûtôt augmentée & fortifiée, qu'elle n'en avoit poſé les fonde-

3116. 888. mens. Les affaires changerent de face dans le Royaume de Juda. Athalie, fille d'Achab & de Jéſabel, porta avec elle l'impiété dans la maiſon de Joſaphat. Joram, fils d'un Prince ſi pieux, aima mieux

imiter ſon beau-pere que ſon pere. La main de Dieu fut ſur lui. Son regne fut court, & ſa fin fut affreuſe. Au milieu de ces châtimens, Dieu faiſoit des prodiges inoüis, même en faveur des Iſraëlites qu'il vouloit rappeller à la pénitence. Ils virent, ſans ſe convertir, les merveilles d'Elie & d'Eliſée, qui prophériſerent durant les regnes d'Achab, & de cinq de ſes ſucceſſeurs. En ce tems, Homère fleurit, & Héſiode fleuriſſoit trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous repréſentent, & les veſtiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne ſimplicité, ne ſervent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, & la divine ſimplicité de l'Ecriture. Il y eut des ſpectacles effroyables dans les Royaumes de Juda & d'Iſraël. Jéſabel fut précipitée du haut d'une Tour par ordre de Jéhu. Il ne lui ſervit de rien de s'être parée; Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram, Roi d'Iſraël, fils d'Achab: toute la maiſon d'Achab fut exterminée, & peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des Rois de Juda dans ſa ruine. Le Roi Ochoſias, fils de Joram, Roi de Juda, & d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ſes freres, comme allié & ami des enfans d'Achab. Auſſi-tôt que cette nouvelle fut portée à Jéruſalem, Athalie réſolut de faire mourir tout ce qui reſtoit de la famille Royale, ſans épargner ſes enfans, & de regner par la perte de tous les ſiens. Le ſeul Joas, fils d'Ochoſias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de ſon ayeule. Jéſabeth, ſœur d'Ochoſias, & femme de Joïada, ſouverain Pontife, le cacha dans la maiſon de Dieu, & ſauva ce précieux reſte de la maiſon de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivoit ſans crainte. Lycurgue donnoit des loix à Lacédémone. Il eſt repris de les avoir faites toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos, dont il avoit ſuivi les inſtitutions, & d'avoir peu pourvû à la modeſtie des femmes, pendant que pour faire des Soldats, il obligeoit les hommes à une vie ſi laborieuſe & ſi tempérante. Rien ne remuoit en Judée contre Athalie: elle ſe croyoit affermie par un regne de ſix ans; mais Dieu lui nourriſſoit un vengeur dans l'aſyle ſacré de ſon Temple. Quand il eut atteint l'âge de ſept ans, Joïada le fit connoître à quelques-uns des principaux Chefs de l'armée Royale, qu'il avoit ſoigneuſement ménagés, & aſſiſté des Lévites, il ſacra le jeune Roi dans le Temple. Tout le Peuple reconnut ſans peine l'héritier de David & de Joſaphat. Athalie accourue au bruit pour diſſiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du Temple, & reçut le traitement que ſes crimes méritoient. Tant que Joïada vécut, Joas fit

Ans du monde.	*Ans dev. J. C.*	
3119.	885.	*Marm. Arund.*
3120.	884.	
		Plat. de rep. lib. VIII. de leg. lib. 1. Ariſt. Polit. lib. II. cap. 9.
3126.	676.	

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

garder la Loi de Moyſe. Après la mort de ce ſaint Pontife, corrompu par les flatteries de ſes courtiſans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le Pontife Zacharie, fils de Joïada, voulut les reprendre, & Joas, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il devoit à ſon pere, le fit lapider. La vengeance ſuivit de près. L'année ſuivante, Joas battu par les Syriens, & tombé dans le mépris, fut aſſaſſiné par les ſiens, & Amaſias ſon fils, meilleur que lui, fut mis ſur le Thrône. Le Royaume d'Iſraël abattu par les victoires des Rois de Syrie, & par les guerres civiles, reprenoit ſes forces ſous Jéroboam II. plus pieux que ſes prédéceſſeurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amazias, ne gouvernoit pas avec moins de gloire le Royaume de Juda. C'eſt ce fameux Ozias frappé de la lépre, & tant de fois repris dans l'Ecriture, pour avoir en ſes derniers jours, oſé entreprendre ſur l'Office Sacerdotal, & contre la défenſe de la Loi, avoir lui-même offert de l'encens ſur l'Autel des parfums. Il fallut le ſéqueſtrer, tout Roi qu'il étoit, ſelon la Loi de Moyſe; & Joatham ſon fils, qui fut depuis ſon ſucceſſeur, gouverna ſagement le Royaume. Sous le regne d'Ozias, les Saints Prophétes, dont les principaux en ce tems furent, Oſée & Iſaïe, commencerent à publier leurs prophéties par écrit, & dans des Livres particuliers, dont ils dépoſoient les originaux dans le Temple, pour ſervir de monument à la poſtérité. Les prophéties de moindre étendue, & faites ſeulement de vive voix, s'enregiſtroient, ſelon la coutume, dans les Archives du Temple avec l'Hiſtoire du tems. Les jeux Olympiques inſtitués par Hercule, & long-tems diſcontinués, furent rétablis. De ce rétabliſſement ſont venus les Olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme, finiſſent les tems que Varron nomme fabuleux, parce que juſqu'à cette date, les hiſtoires profanes ſont pleines de confuſion & de fables; & commencent les tems hiſtoriques, où les affaires du monde ſont racontées par des relations plus fidéles & plus préciſes. La premiere Olympiade eſt marquée par la victoire de Corébe. Elles ſe renouvelloient tous les cinq ans, & après quatre ans révolus. Là, dans l'aſſemblée de toute la Gréce, à Piſe, premiérement, & dans la ſuite, à Elide, ſe célébroient ces fameux combats, où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudiſſemens incroyables. Ainſi les exercices étoient en honneur, & la Gréce devenoit tous les jours plus forte & plus polie. L'Italie étoit encore preſque toute ſauvage. Les Rois Latins de la poſtérité d'Enée regnoient en Albe. Phul étoit Roi d'Aſſyrie. On le croit pere de Sardanapale, appellé, ſelon la coutume des Orien-

Ans du monde.	*Ans dev. J. C.*
3164.	840.
3165.	839.
3179.	825.
3194.	810.
	Oſée, l. 1.
	Iſ. l. 1.
3228.	776.

taux, Sardan Pul, c'eſt-à-dire, Sardan, fils de Phul. On croit auſſi que ce Phul, ou Pul, a été le Roi de Ninive, qui fit pénitence avec tout ſon Peuple à la prédication de Jonas. Ce Prince attiré par les brouilleries du Royaume d'Iſraël, venoit l'envahir; mais appaiſé par Manahem, il l'affermit dans le Thrône qu'il venoit d'uſurper par violence, & reçut en reconnoiſſance un tribut de mille talens. Sous ſon fils Sardanapale, & après Alcmæon, dernier Archonte perpétuel des Athéniens, ce Peuple que ſon humeur conduiſoit inſenſiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ſes Magiſtrats, & réduiſit à dix ans l'adminiſtration des Archontes. Le premier de cette ſorte fut Charops. Romulus & Remus ſortis des anciens Rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le Royaume d'Albe leur grand pere Numitor, que ſon frere Amulius en avoit dépoſſédé, & incontinent après, ils fonderent Rome, pendant que Joatham regnoit en Judée.

Ans du monde.	Ans dev. J. C.
3233.	771.

SEPTIÉME ÉPOQUE.

Romulus, ou Rome fondée.

CETTE Ville qui devoit être la maîtreſſe de l'Univers, & dans la ſuite le ſiége principal de la Religion, fut fondée ſur la fin de la troiſiéme année de la VI. Olympiade, 430. ans environ après la priſe de Troye, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancêtres étoient ſortis, & 753. devant Jeſus-Chriſt. Romulus nourri durement avec les bergers, & toujours dans les exercices de la guerre, conſacra cette ville au Dieu de la guerre, qu'il diſoit ſon pere. Vers les tems de la naiſſance de Rome, arriva, par la molleſſe de Sardanapale, la chûte du premier Empire des Aſſyriens. Les Médes, peuples belliqueux, animés par les diſcours d'Arbace leur gouverneur, donnerent à tous les ſujets de ce Prince efféminé l'exemple de le mépriſer. Tout ſe révolta contre lui, & il périt enfin dans ſa Ville capitale, où il ſe vit contraint à ſe brûler lui-même avec ſes femmes, ſes eunuques, & ſes richeſſes. Des ruines de cet Empire on voit ſortir trois grands Royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques-uns appellent Pharnace, affranchit les Médes, qui, après une aſſez longue Anarchie, eurent des Rois très-puiſſans. Outre cela incontinent après

3250. Ans de Rome. 1.	754. Ans dev. J. C.
6.	748.
7.	747.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Sardanapale, on voit paroître un ſecond Royaume des Aſſyriens, dont Ninive demeura la Capitale, & un Royaume de Babylone. Ces deux derniers Royaumes ne ſont pas inconnus aux auteurs profanes, & ſont célébres dans l'hiſtoire ſainte. Le ſecond Royaume de Ninive eſt fondé par Thilgat ou Theglath, fils de Phalaſar, appellé pour cette raiſon Theglathphalaſar, à qui on donne auſſi le nom de Ninus le jeune : Baladam, que les Grecs nomment Beléſis, établit le Royaume de Babylone, où il eſt connu ſous le nom de Nabonaſſar. De-là l'Ere de Nabonaſſar, célébre chez Ptolomée & les anciens Aſtronomes, qui comptoient leurs années par le regne de ce Prince. Il eſt bon d'avertir ici que ce mot d'Ere ſignifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand événement fait remarquer. Achaz, Roi de Juda, impie & méchant, preſſé par Razin Roi de Syrie, & par Phacée, fils de Roméliás, Roi d'Iſraël, au lieu de recourir à Dieu, qui lui ſuſcitoit ces ennemis pour le punir, appella Theglathphalaſar, premier Roi d'Aſſyrie, ou de Ninive, qui réduiſit à l'extrémité le Royaume d'Iſraël, & détruiſit tout-à-fait celui de Syrie : mais en même tems il ravagea celui de Juda, qui avoit imploré ſon aſſiſtance. Ainſi les Rois d'Aſſyrie apprirent le chemin de la Terre Sainte, & en réſolurent la conquête. Ils commencerent par le Royaume d'Iſraël, que Salmanaſar, fils & ſucceſſeur de Theglathphalaſar détruiſit entiérement. Oſée, Roi d'Iſraël, s'étoit fié au ſecours de Sabacon, autrement nommé Sua, ou ſous-roi d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte. Mais ce puiſſant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanaſar. Les dix tribus où le culte de Dieu s'étoit éteint, & furent tranſportées à Ninive, & diſperſées parmi les Gentils, s'y perdirent tellement, qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. Il en reſta quelques-uns, qui furent mêlés parmi les Juifs, & firent une petite partie du Royaume de Juda. En ce tems arriva la mort de Romulus. Il fut toujours en guerre, & toujours victorieux ; mais au milieu des guerres il jetta les fondemens de la Religion & des Loix. Une longue paix donna moyen à Numa ſon ſucceſſeur d'achever l'ouvrage. Il forma la Religion, & adoucit les mœurs farouches du peuple Romain. De ſon tems les Colonies venues de Corinthe, & de quelques autres Villes de Gréce, fonderent Syracuſe en Sicile, Crotone, Tarente, & peut-être quelques autres Villes dans cette partie d'Italie, à qui de plus anciennes Colonies Grecques répandues dans tout le pays avoient déja donné le nom de

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
14.	740.
33.	721.
39.	715.
40.	714.

grande Gréce. Cependant Ezéchias, le plus pieux & le plus juſte de tous les Rois après David, regnoit en Judée. Sennachérib, fils & ſucceſſeur de Salmanaſar, l'aſſiégea dans Jéruſalem avec une armée immenſe : elle périt en une nuit par la main d'un Ange. Ezéchias délivré d'une maniere ſi admirable, ſervit Dieu, avec tout ſon peuple, plus fidélement que jamais. Mais après la mort de ce Prince, & ſous ſon fils Manaſsès, le peuple ingrat oublia Dieu, & les déſordres s'y multiplierent. L'état populaire ſe formoit alors parmi les Athéniens, & ils commencerent à choiſir les Archontes annuels, dont le premier fut Créon. Pendant que l'impiété s'augmentoit dans le Royaume de Juda, la puiſſance des Rois d'Aſſyrie, qui devoient en être les vengeurs, s'accrut ſous Aſaraddon, fils de Sennachérib. Il réunit le Royaume de Babylone à celui de Ninive, & égala dans la grande Aſie la puiſſance des premiers Aſſyriens. Sous ſon regne les Cuthéens, peuples d'Aſſyrie, depuis appellés Samaritains, furent envoyés pour habiter Samarie. Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des Idoles, & obtinrent d'Aſaraddon, un prêtre Iſraëlite, qui leur apprit le ſervice du Dieu du pays ; c'eſt-à-dire, les obſervances de la Loi de Moyſe. Dieu ne voulut pas que ſon nom fût entiérement aboli dans une terre qu'il avoit donnée à ſon Peuple, & il y laiſſa ſa Loi en témoignage. Mais leur Prêtre ne leur donna que les Livres de Moyſe, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur ſchiſme. Les Ecritures compoſées depuis par les Prophétes, qui ſacrifioient dans le Temple, étoient déteſtées parmi eux, & c'eſt pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
44.	710.
56.	698.
67.	687.
73.	681.
77.	677.

IV. Reg. XVII. 24. I. Eſd. IV. 2.

IV. Reg. XVII. 27, 28, &c.

Pendant qu'Aſaraddon & les Aſſyriens s'établiſſoient ſi puiſſamment dans la grande Aſie, les Médes commençoient auſſi à ſe rendre conſidérables. Déjocès leur premier Roi, que quelques-uns prennent pour l'Arphaxad nommé dans le Livre de Judith, fonda la ſuperbe Ville d'Ecbatanes, & jetta les fondemens d'un grand Empire. Ils l'avoient mis ſur le thrône pour couronner ſes vertus, & mettre fin aux déſordres que l'Anarchie cauſoit parmi eux. Conduits par un ſi grand Roi, ils ſe ſoutenoient contre leurs voiſins ; mais ils ne s'étendoient pas. Rome s'accroiſſoit, mais foiblement. Sous Tullus Hoſtilius ſon troiſiéme Roi, & par le fameux combat des Horaces & des Curiaces, Albe fut vaincue & ruinée : ſes citoyens incorporés à la Ville victorieuſe l'agrandirent & la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'aug-

Herod. lib. I. cap. 96.

83. 671.

menter la Ville, où il reçut les Sabins & les autres Peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, & devenoient des ſujets affectionnés. Rome, en étendant ſes conquêtes, régloit ſa milice; & ce fut ſous Tullus Hoſtilius qu'elle commença à apprendre cette belle diſcipline, qui la rendit dans la ſuite maîtreſſe de l'Univers.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

Le Royaume d'Egypte affoibli par ſes longues diviſions, ſe rétabliſſoit ſous Pſammétique. Ce Prince qui devoit ſon ſalut aux Ioniens & aux Cariens, les établit dans l'Egypte fermée juſqu'alors aux étrangers. A cette occaſion les Egyptiens entrerent en commerce avec les Grecs; & depuis ce tems auſſi l'Hiſtoire d'Egypte, juſques-là mêlée de fables pompeuſes par l'artifice des Prêtres, commence, ſelon Hérodote, à avoir de la certitude. Cependant les Rois d'Aſſyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. Saoſduchin, fils d'Aſaraddon, qu'on croit être le Nabuchodonoſor du Livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad Roi des Médes, quel qu'il ſoit. Si ce n'eſt pas Déjocès lui-même premier fondateur d'Ecbatanes, ce peut être Phraorte ou Aphraarte ſon fils qui en leva les murailles. Enflé de ſa victoire, le ſuperbe Roi d'Aſſyrie entreprit de conquérir toute la terre. Dans ce deſſein il paſſa l'Euphrate, & ravagea tout juſqu'en Judée. Les Juifs avoient irrité Dieu, & s'étoient abandonnés à l'idolâtrie à l'exemple de Manaſsès; mais ils avoient fait pénitence avec ce Prince: Dieu les prit auſſi en ſa protection. Les conquêtes de Nabuchodonoſor & d'Holopherne ſon Général, furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme. Déjocès, quoique battu par les Aſſyriens, laiſſa ſon Royaume en état de s'accroître ſous ſes ſucceſſeurs. Pendant que Phraorte ſon fils, & Cyaxare fils de Phraorte ſubjuguoient la Perſe, pouſſoient leurs conquêtes dans l'Aſie mineure juſques aux bords de l'Halys, la Judée vit paſſer le regne déteſtable d'Amon, fils de Manaſsès; & Joſias, fils d'Amon, ſage dès l'enfance, travailloit à réparer les déſordres cauſés par l'impiété des Rois ſes prédéceſſeurs. Rome qui avoit pour Roi Ancus Martius, domptoit quelques Latins ſous ſa conduite; & continuant à ſe faire des Citoyens de ſes ennemis, elle les renfermoit dans ſes murailles. Ceux de Veies, déja affoiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus pouſſa ſes conquêtes juſqu'à la mer voiſine, & bâtit la Ville d'Oſtie, à l'embouchure du Tybre. En ce tems le Royaume de Babylone fut envahi par Nabopolaſſar. Ce traître, que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait Général de ſes Armées contre Cyaxare Roi des Médes, ſe joignit

Herod. lib. II. cap. 153.

84. 670.
97. 657.
98. 656.
111. 643.
113. 641.
128. 626.

joignit avec Aſtyage fils de Cyaxare : prit Chinaladan dans Ninive, détruiſit cette grande Ville ſi long-tems maîtreſſe de l'Orient, & ſe mit ſur le Thrône de ſon maître. Sous un Prince ſi ambitieux Babylone s'enorgueillit. La Judée dont l'impiété croiſſoit ſans meſure, avoit tout à craindre. Le ſaint Roi Joſias ſuſpendit pout un peu de tems, par ſon humiliré profonde, le châtiment que ſon peuple avoit mérité; mais le mal s'augmenta ſous ſes enfans. Nabuchodonoſor II. plus terrible que ſon pere Nabopolaſſar, lui ſuccéda. Ce Prince nourri dans l'orgueil, & toujours exercé à la guerre, fit des Conquêtes prodigieuſes en Orient & en Occident, & Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en ſervitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du Peuple de Dieu. Jéruſalem fut abandonnée à ce ſuperbe vainqueur, qui la prit par trois fois, la premiere au commencement de ſon regne, & la quatriéme année du regne de Joakim, d'où commencent les 70 ans de la captivité de Babylone marqués par le Prophéte Jérémie : la ſeconde ſous Jéchonias, ou Joachin fils de Joakim; & la derniere ſous Sédécias, où la Ville fut renverſée de fond en comble, le Temple réduit en cendre, & le Roi mené captif à Babylone avec Saraïa Souverain Pontife, & la meilleure partie du Peuple. Les plus illuſtres de ces captifs furent les Prophétes Ezéchiel & Daniel. On compte auſſi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonoſor ne put forcer à adorer ſa ſtatue, ni les conſumer par les flammes. La Gréce étoit floriſſante, & ſes ſept Sages ſe rendoient illuſtres. Quelque tems devant la derniere déſolation de Jéruſalem, Solon, l'un de ces ſept Sages, donnoit des Loix aux Athéniens, & établiſſoit la liberté ſur la juſtice : les Phocéens d'Ionie menoient à Marſeille leur premiere Colonie. Tatquin l'ancien, Roi de Rome, après avoir ſubjugué une partie de la Toſcane, & orné la Ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva ſon regne. De ſon tems les Gaulois conduits par Bellovèſe, occuperent dans l'Italie tous les environs du Pô, pendant que Ségovèſe ſon frere mena bien avant dans la Germanie un autre eſſain de la nation. Servius Tullius, ſucceſſeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens diſtribués en certaines claſſes, par où cette grande Ville ſe trouva réglée comme une famille particuliere. Nabuchodonoſor embelliſſoit Babylone, qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jéruſalem & de l'Orient. Elle n'en joüit pas longtems. Ce Roi qui l'avoit ornée avec tant de magnificence, vit en mourant la perte prochaine de cette ſuperbe Ville. Son

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
130.	624.
144.	610.
147.	607.
	Jer. XXV. 11, 12. XXIX. 10.
155.	599.
156.	598.
160.	594.
176.	578.
188.	566.
192.	562.

Abid. apud Euſeb. lib. IX.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

fils Evilmerodac, que ſes débauches rendoient odieux, ne dura guère, & fut tué par Nérigliſſor ſon beau-frere, qui uſurpa le Royaume. Piſiſtrate uſurpa auſſi dans Athènes l'autorité ſouveraine, qu'il ſçut conſerver trente ans durant parmi beaucoup de viciſſitudes, & qu'il laiſſa même à ſes enfans. Nérigliſſor ne put ſouffrir la puiſſance des Médes, qui s'agrandiſſoient en Orient, & leur déclara la guerre. Pendant qu'Aſtyage, fils de Cyaxare I. ſe préparoit à la réſiſtançe, il mourut, & laiſſa cette guerre à ſoutenir à Cyaxare II. ſon fils, appellé par Daniel, Darius le Méde. Celui-ci nomma pour Général de ſon armée Cyrus, fils de Mandane ſa ſœur, & de Cambyſe Roi de Perſe, ſujet à l'Empire des Médes. La réputation de Cyrus qui s'étoit ſignalé en diverſes guerres ſous Aſtyage ſon grand-pere, réunit la plûpart des Rois d'Orient ſous les étendards de Cyaxare. Il prit dans ſa Ville capitale Crœſus Roi de Lydie, & joüit de ſes richeſſes immenſes : il dompta les autres alliés des Rois de Babylone, & étendit ſa domination non-ſeulement ſur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Aſie mineure. Enfin il marcha contre Babylone, il la prit, & la ſoumit à Cyaxare ſon oncle qui n'étant pas moins touché de ſa fidélité que de ſes exploits, lui donna ſa fille unique & ſon unique héritiere en mariage. Dans le regne de Cyaxare, Daniel déja honoré ſous les regnes précédens de pluſieurs céleſtes viſions où il vit paſſer devant lui en figures ſi manifeſtes tant de Rois & tant d'Empires, apprit par une nouvelle révélation ces ſeptante fameuſes ſemaines où les tems du Chriſt & la deſtinée du peuple Juif ſont expliquées. C'étoit des ſemaines d'années, ſi bien qu'elles contenoient 490 ans, & cette maniere de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui obſervoient la ſeptiéme année, auſſi bien que le ſeptiéme jour avec un repos religieux. Quelque tems après cette viſion, Cyaxare mourut auſſi-bien que Cambyſe pere de Cyrus; & ce grand homme qui leur ſuccéda, joignit le Royaume de Perſe, obſcur juſqu'alors, au Royaume des Médes ſi fort augmenté par ſes conquêtes. Ainſi il fut maître paiſible de tout l'Orient, & fonda le plus grand Empire qui eût été dans le monde. Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la ſuite de nos époques, c'eſt que ce grand Conquérant, dès la premiere année de ſon regne, donna ſon décret pour rétablir le Temple de Dieu en Jéruſalem, & les Juifs dans la Judée.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*
Prap. Ev. cap. ult.
194. 560.
195. 559.
206. 548.
211. 543.
216. 538.
217. 537.
218. 536.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui eſt le plus embrouillé de toute la Chronologie ancienne, par la difficulté de concilier

l'Hiſtoire prophane avec l'Hiſtoire ſainte. Vous aurez ſans doute, MONSEIGNEUR, déja remarqué que ce que je raconte de Cyrus eſt fort différent de ce que vous en avez lû dans Juſtin : qu'il ne parle point du ſecond Royaume des Aſſyriens, ni de ces fameux Rois d'Aſſyrie & de Babylone, ſi célébres dans l'Hiſtoire ſainte ; & qu'enfin mon récit ne s'accorde guère avec ce que nous raconte cet Auteur des trois premieres Monarchies ; de celle des Aſſyriens finie en la perſonne de Sardanapale ; de celle des Médes, finie en la perſonne d'Aſtyage, grand pere de Cyrus ; & de celle des Perſes, commencée par Cyrus, & détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Juſtin, Diodore avec la plûpart des auteurs Grecs & Latins, dont les écrits nous ſont reſtés, qui racontent ces hiſtoires d'une autre maniere que celle que j'ai ſuivie, comme plus conforme à l'Ecriture.

Mais ceux qui s'étonnent de trouver l'Hiſtoire profane en quelques endroits peu conforme à l'Hiſtoire ſainte, devoient remarquer en même tems qu'elle s'accorde encore moins avec elle-même. Les Grecs nous ont raconté les actions de Cyrus en pluſieurs manieres différentes. Hérodote en remarque trois, outre celle qu'il a ſuivie ; & il ne dit pas qu'elle ſoit écrite par des Auteurs plus anciens, ni plus recevables que les autres. Il remarque encore lui-même, que la mort de Cyrus eſt racontée diverſement, & qu'il a choiſi la maniere qui lui a paru la plus vraiſemblable, ſans l'autoriſer davantage. Xénophon, qui a été en Perſe au ſervice du jeune Cyrus, frere d'Artaxerxès, nommé Mnémon, a pû s'inſtruire de plus près de la vie & de la mort de l'ancien Cyrus dans les Annales des Perſes, & dans la Tradition de ce pays ; & pour peu qu'on ſoit inſtruit de l'Antiquité, on n'héſitera pas à préférer, avec S. Jerôme, Xenophon, un ſi ſage Philoſophe, auſſi-bien qu'un ſi habile Capitaine, à Ctéſias Auteur fabuleux, que la plûpart des Grecs ont copié, comme Juſtin & les Latins ont fait les Grecs, & plûtôt même qu'Hérodote, quoiqu'il ſoit très-judicieux. Ce qui me détermine à ce choix, c'eſt que l'hiſtoire de Xenophon, plus ſuivie & plus vraiſemblable en elle-même, a encore cet avantage qu'elle eſt plus conforme à l'Ecriture, qui, par ſon antiquité, & par le rapport des affaires du Peuple Juif avec celles de l'Orient, mériteroit d'être préférée à toutes les Hiſtoires Grecques, quand d'ailleurs on ne ſçauroit pas qu'elle a été dictée par le S. Eſprit.

Lib. 1. cap. 95.

Ibid. cap. 214.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Quant aux trois premieres Monarchies, ce qu'en ont écrit la plûpart des Grecs a paru douteux aux plus ſages de la Gréce. Platon fait voir en général ſous le nom des Prêtres d'Egypte, que les Grecs ignoroient profondément les antiquités ; & Ariſtote a rangé parmi les Conteurs de Fables, ceux qui ont écrit les Aſſyriaques.

Plat. in Tim.

Ariſtot. Polit. V. 10.

C'eſt que les Grecs ont écrit tard, & qu'en voulant divertir par les hiſtoires anciennes la Gréce toujours curieuſe, ils les ont compoſées ſur des Mémoires confus, qu'ils ſe ſont contentés de mettre dans un ordre agréable, ſans ſe trop ſoucier de la vérité.

Et certainement la maniere dont on arrange ordinairement les trois premieres Monarchies eſt viſiblement fabuleuſe. Car après qu'on a fait périr ſous Sardanapale l'Empire des Aſſyriens, on fait paroître ſur le Théâtre les Médes, & puis les Perſes, comme ſi les Médes avoient ſuccédé à toute la puiſſance des Aſſyriens, & que les Perſes ſe fuſſent établis en ruinant les Médes.

Mais au contraire, il paroît certain que lorſqu'Arbace révolta les Médes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, ſans leur ſoumettre l'Empire d'Aſſyrie. Hérodote diſtingue le tems de leur affranchiſſement d'avec celui de leur premier Roi Déjocès, & ſelon la ſupputation des plus habiles Chronologiſtes, l'intervalle entre ces deux tems doit avoir été environ de quarante ans. Il eſt d'ailleurs conſtant par le témoignage uniforme de ce grand Hiſtorien & de Xenophon, pour ne point ici parler des autres, que durant le tems qu'on attribue à l'Empire des Médes, il y avoit en Aſſyrie des Rois très-puiſſans que tout l'Orient redoutoit, & dont Cyrus abattit l'Empire par la priſe de Babylone.

Herod. l. I. c. 26, 27.

Herod. l. I. Xenoph. Cyrop. V, VI, &c.

Si donc la plûpart des Grecs & les Latins qui les ont ſuivis, ne parlent point de ces Rois Babyloniens ; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand Royaume parmi les premieres Monarchies dont ils racontent la ſuite, enfin ſi nous ne voyons preſque rien dans leurs Ouvrages de ces fameux Rois Téglathphalaſar, Salmanaſar, Sennachérib, Nabuchodonoſor, & de tant d'autres ſi renommés dans l'Ecriture, & dans les hiſtoires Orientales : il le faut attribuer, ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquens dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avoit de plus recherché & de plus exact dans leurs hiſtoires.

En effet, Hérodote avoit promis une hiſtoire particuliere des Aſſyriens que nous n'avons pas, ſoit qu'elle ait été perdue, ou

Herod. l. I. c. 28, 47.

qu'il n'ait pas eu le tems de la faire ; & on peut croire d'un hiſtorien ſi judicieux, qu'il n'y auroit pas oublié les Rois du ſecond Empire des Aſſyriens, puiſque même Sennachérib, qui en étoit l'un, ſe trouve encore nommé dans les Livres que nous avons de ce grand Auteur, comme Roi des Aſſyriens & des Arabes.

Herod. liv. II. cap. 91. Strab. lib. XV. init.

Strabon, qui vivoit du tems d'Auguſte, rapporte ce que Mégaſthène, Auteur ancien, & voiſin des tems d'Alexandre, avoit laiſſé par écrit ſur les fameuſes Conquêtes de Nabuchodonoſor, Roi des Chaldéens, à qui il fait traverſer l'Europe, pénétrer l'Eſpagne, & porter ſes armes juſqu'aux Colonnes d'Hercule. Ælien nomme Tilgamus, Roi d'Aſſyrie, c'eſt-à-dire, ſans difficulté le Tilgath, ou le Téglath de l'Hiſtoire ſainte : & nous avons dans Ptolomée un dénombrement des Princes qui ont tenu les grands Empires, parmi leſquels ſe voit une longue ſuite des Rois d'Aſſyrie inconnus aux Grecs, & qu'il eſt aiſé d'accorder avec l'Hiſtoire ſacrée.

Ælian. lib. XII. Hiſt. Anim. c. 121.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les Annales des Syriens, un Béroſe, un Abydenus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long diſcours. Joſéphe & Euſèbe de Céſarée nous ont conſervé les précieux fragmens de tous ces Auteurs, & d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de leurs tems, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'Ecriture Sainte touchant les Antiquités Orientales, & en particulier touchant les Hiſtoires Aſſyriennes.

Joſeph. Ant. l. IX. c. ult. & X. c. 11. l. I. cont. Ap. Euſ. Prap. Evang. IX.

Pour ce qui eſt de la Monarchie des Médes, que la plûpart des Hiſtoriens profanes mettent la ſeconde dans le dénombrement des grands Empires, comme ſéparée de celle des Perſes, il eſt certain que l'Ecriture les unit toujours enſemble ; & vous voyez, MONSEIGNEUR, qu'outre l'autorité des Livres Saints, le ſeul ordre des faits montre que c'eſt à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Médes avant Cyrus, quoique puiſſans & conſidérables, étoient effacés par la grandeur des Rois de Babylone. Mais Cyrus ayant conquis leur Royaume par les forces réunies des Médes & des Perſes, dont il eſt enſuite devenu le maître par une ſucceſſion légitime, comme nous l'avons remarqué après Xénophon : il paroît que le grand Empire dont il a été le fondateur, a dû prendre ſon nom des deux Nations : de ſorte que celui des Médes & celui des Perſes ne ſont que la même choſe, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perſes.

On peut encore penſer qu'avant la guerre de Babylone, les

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Rois des Médes ayant étendu leurs Conquêtes du côté des Colonies Grecques de l'Aſie Mineure, ont été par ce moyen célébres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'Empire de la grande Aſie, parce qu'ils ne connoiſſoient qu'eux de tous les Rois d'Orient. Cependant les Rois de Ninive & de Babylone, plus puiſſans, mais plus inconnus à la Gréce, ont été preſque oubliés dans ce qui nous reſte d'hiſtoires Grecques; & tout le tems qui s'eſt écoulé depuis Sardanapale juſqu'à Cyrus, a été donné aux Médes ſeuls.

Ainſi il ne faut plus tant ſe donner de peine à concilier en ce point l'Hiſtoire profane avec l'Hiſtoire ſacrée. Car quant à ce qui regarde le premier Royaume des Aſſyriens, l'Ecriture n'en dit qu'un mot en paſſant; & ne nomme ni Ninus Fondateur de cet Empire, ni, à la réſerve de Phul, aucun de ſes Succeſſeurs, parce que leur hiſtoire n'a rien de commun avec celle du Peuple de Dieu. Pour les ſeconds Aſſyriens, la plûpart des Grecs, ou les ont entiérement ignorés, ou pour ne les avoir pas aſſez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des Auteurs Grecs qui arrangent à leur fantaiſie les trois premieres Monarchies, & qui font ſuccéder les Médes à l'ancien Empire d'Aſſyrie, ſans parler du nouveau, que l'Ecriture fait voir ſi puiſſant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'hiſtoire, & qu'ils ne ſont pas moins contraires aux plus curieux & aux mieux inſtruits des Auteurs de leur Nation, qu'à l'Ecriture.

Et ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les Auteurs Sacrés, plus voiſins par les tems & par les lieux des Royaumes d'Orient, écrivant d'ailleurs l'hiſtoire d'un Peuple, dont les affaires ſont ſi mêlées avec celles des grands Empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs & les Latins qui les ont ſuivis.

Si toutefois on s'obſtine à ſoutenir cet ordre célébre des trois premieres Monarchies, & que pour garder aux Médes ſeuls le ſecond rang qui leur eſt donné, on veuille leur aſſujettir les Rois de Babylone, en avoüant toutefois qu'après environ cent ans de ſujétion, ceux-ci ſe ſont affranchis par une révolte: on ſauve en quelque façon la ſuite de l'Hiſtoire ſainte; mais on ne s'accorde guère avec les meilleurs Hiſtoriens profanes, auſquels l'Hiſtoire ſainte eſt plus favorable, en ce qu'elle unit toujours l'Empire des Médes à celui des Perſes.

Il reſte encore à vous découvrir une des cauſes de l'obſcurité de ces anciennes hiſtoires. C'eſt que comme les Rois d'Orient prenoient pluſieurs noms, ou, ſi vous voulez, pluſieurs titres, qui enſuite leur tenoient lieu de nom propre, & que les peuples les traduiſoient, ou les prononçoient différemment, ſelon les divers idiomes de chaque Langue; des hiſtoires ſi anciennes, dont il reſte ſi peu de bons Mémoires, ont dû être par-là fort obſcurcies. La confuſion des noms en aura ſans doute beaucoup mis dans les choſes mêmes, & dans les perſonnes, & de-là vient la peine qu'on a de ſuiuer dans l'Hiſtoire Grecque, les Rois qui ont eu le nom d'Aſſuérus, autant inconnu aux Grecs, que connu aux Orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fût le même nom qu'Aſſuérus, compoſé du mot *Ky*, c'eſt-à-dire, Seigneur, & du mot *Axare*, qui revient manifeſtement à Axuérus ou Aſſuérus; trois ou quatre Princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en euſſent encore d'autres. Ainſi il n'y a nul doute que Darius le Méde ne puiſſe avoir été un Aſſuérus, ou Cyaxare; & tout quadre à lui donner un de ces deux noms. Si on n'étoit averti que Nabuchodonoſor, Nabucodroſor, & Nabocholaſſar ne ſont que le même nom, ou que le nom du même homme, on auroit peine à le croire; & cependant la choſe eſt certaine. C'eſt un nom tiré de Nabo, un des Dieux que Babylone adoroit, & qu'on inſéroit dans les noms des Rois en différentes manieres. Sargon eſt Sennachérib; Ozias eſt Azarias; Sédécias eſt Mathanias; Joachas s'appelloit auſſi Sellum: on croit que Soüs ou Sua, eſt le même que Sabacon, Roi d'Ethiopie: Aſaraddon, qu'on prononce indifféremment Eſar Haddon, ou Aſorhaddan, eſt nommé Aſénaphar par les Cuthéens: on croit que Sardanapale eſt le même que quelques Hiſtoriens ont nommé Sarac; & par une biſarrerie dont on ne ſçait point l'origine, ce même Roi ſe trouve nommé par les Grecs Tonos Concoléros. Nous avons déja remarqué, que Sardanapale étoit vraiſemblablement Sardan, fils de Phul ou Pul. Mais qui ſçait ſi ce Pul ou Phul, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire Sainte, n'eſt pas le même que Phalaſar: car une des manieres de varier ces noms, étoit de les abbréger, de les allonger, de les terminer en diverſes inflexions ſelon le génie des langues; ainſi Téglath Phalaſar, c'eſt-à-dire, Téglath, fils de Phalaſar, pourroit être un des fils de Phul, qui, plus vigoureux que ſon frere Sardanapale, auroit conſervé une partie de l'Empire qu'on auroit ôté à ſa maiſon; on pourroit faire une lon-

I. Eſdr. IV. 2, 10.

IV. Reg. XV. 19. I. Par. V. 26.

gue liſte des Orientaux, dont chacun a eu dans les hiſtoires pluſieurs noms différens ; mais il ſuffit d'être inſtruit en général de cette coutume. Elle n'eſt pas inconnue aux Latins, parmi leſquels les titres & les adoptions ont multiplié les noms en tant de ſortes. Ainſi le titre d'Auguſte & celui d'Africain ſont devenus les noms propres de Céſar Octavien & des Scipions : Ainſi les Nérons ont été Céſar. La choſe n'eſt pas douteuſe, & une plus longue diſcuſſion d'un fait ſi conſtant eſt inutile.

Her. l. 2. c. 153. Lib. 1. cap. 26.

Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d'années que les Egyptiens ſe donnent eux-mêmes, je les renvoie à Hérodote, qui nous aſſûre préciſément, comme on vient de voir, que leur hiſtoire n'a de certitude que depuis le tems de Pſammitique, c'eſt-à-dire, ſix à ſept cens ans avant Jeſus-Chriſt. Que ſi l'on ſe trouve embarraſſé de la durée que le commun donne au premier Empire des Aſſyriens, il n'y a qu'à ſe ſouvenir qu'Hérodote l'a réduite à 520 ans, & qu'il eſt ſuivi par Denys d'Halicarnaſſe, le plus docte des Hiſtoriens, & par Appien. Et ceux qui après tout cela ſe trouvent trop reſſerrés dans la ſupputation ordinaire des années, pour y ranger à leur gré tous les événemens & toutes les dates qu'ils croiront certaines, peuvent ſe mettre au large tant qu'il leur plaira dans la ſupputation des Septante que l'Egliſe leur laiſſe libre, pour y placer à leur aiſe tous les Rois qu'on veut donner à Ninive avec toutes les années qu'on attribue à leur regne, toutes les Dynaſties des Egyptiens en quelque ſorte qu'ils les veuillent arranger ; & encore toute l'hiſtoire de la Chine, ſans même attendre, s'ils veulent, qu'elle ſoit plus éclaircie.

Je ne prétends plus, MONSEIGNEUR, vous embarraſſer dans la ſuite des difficultés de Chronologie, qui vous ſont très-peu néceſſaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit ; & après vous en avoir dit ce qui ſuffit à notre deſſein, je reprends la ſuite de nos Epoques.

HUITIE'ME

HUITIÉME ÉPOQUE.

Cyrus, ou les Juifs rétablis.

SIXIE'ME AGE DU MONDE.

CE fut donc 218 ans après la fondation de Rome, 536 ans avant Jesus-Christ, après les 70 ans de la captivité de Babylone, & la même année que Cyrus fonda l'Empire des Perses, que ce Prince choisi de Dieu pour être le libérateur de son Peuple & le restaurateur de son Temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son Ordonnance, Zorobabel accompagné de Jesus, fils de Josédec, souverain Pontife, ramena les Captifs qui rebâtirent l'Autel, & poserent les fondemens du second Temple. Les Samaritains jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage; & sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israël, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux Dieux, ils prierent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le Temple de Dieu. Mais les enfans de Juda qui détestoient leur culte mêlé, rejetterent leur proposition. Les Samaritains irrités traverserent leur dessein par toute sorte d'artifices & de violences. Environ ce tems, Servius Tullius, après avoir agrandi la Ville de Rome, conçut le dessein de la mettre en République. Il périt au milieu de ses pensées, par les conseils de sa fille, & par le commandement de Tarquin le Superbe, son gendre. Ce Tyran envahit le Royaume, où il exerça durant un long tems toute sorte de violences. Cependant l'Empire des Perses alloit croissant: outre ces Provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéit; les Syriens & les Arabes furent assujettis; l'Egypte, si jalouse de ses loix, reçut les leurs. La conquête s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survécut guère à Smerdis son frere, qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le Mage Smerdis regna quelque tems sous le nom de Smerdis frere de Cambyse; mais sa fourbe fut bien-tôt découverte. Les sept principaux Seigneurs conjurerent contre lui, & l'un d'eux fut mis sur le Thrône. Ce fut Darius, fils d'Hystaspe, qui s'appelloit dans ses inscriptions, le meilleur & le mieux fait de tous les hommes. Plusieurs

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
218.	536.
219.	535.
	I. Esd. IV. 2, 3.
221.	533.
229.	525.
232.	522.
233.	521.
	Herod. lib. IV. cap. 159.
	I. Esdr. V. VI.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

marques le font reconnoître pour l'Aſſuérus du Livre d'Eſther, quoiqu'on n'en convienne pas. Au commencement de ſon regne le Temple fut achevé, après diverſes interruptions cauſées par les Samaritains. Une haine irréconciliable ſe mit entre les deux Peuples, & il n'y eut rien de plus oppoſé que Jéruſalem & Samarie. C'eſt du tems de Darius que commence la liberté de Rome & d'Athènes, & la grande gloire de la Gréce. Harmodius & Ariſtogiton, Athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Piſiſtrate, & ſont tués par ſes Gardes. Hippias, frere d'Hipparque, tâche envain de ſe ſoutenir. Il eſt chaſſé : la tyrannie des Piſiſtratides eſt entiérement éteinte. Les Athéniens affranchis dreſſent des Statues à leurs Libérateurs, & rétabliſſent l'état Populaire. Hippias ſe jette entre les bras de Darius, qu'il trouva déja diſpoſé à entreprendre la conquête de la Gréce, & n'a plus d'eſpérance qu'en ſa protection. Dans le tems qu'il fut chaſſé, Rome ſe défit auſſi de ſes Tyrans. Tarquin le Superbe avoit rendu par ſes violences la Royauté odieuſe : l'impudicité de Sexte ſon fils acheva de la détruire. Lucréce deshonorée ſe tua elle-même, ſon ſang & les harangues de Brutus animerent les Romains. Les Rois furent bannis, & l'Empire Conſulaire fut établi ſuivant les projets de Servius Tullius ; mais il fut bien-tôt affoibli par la jalouſie du Peuple. Dès le premier Conſulat, Publius Valérius Conſul, célébre par ſes victoires, devint ſuſpect à ſes Citoyens ; & il fallut pour les contenter, établir la Loi qui permit d'appeller au Peuple du Sénat & des Conſuls dans toutes les cauſes où il s'agiſſoit de châtier un Citoyen. Les Tarquins chaſſés trouverent des Défenſeurs : le Rois voiſins regarderent leur banniſſement comme une injure faite à tous les Rois ; & Porſenna, Roi des Cluſſiens, Peuple d'Etrurie, prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, & preſque priſe, elle fut ſauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune Citoyen, ſe brûla la main qui avoit manqué Porſenna ; Clélie, jeune fille, étonna ce Prince par ſa hardieſſe ; Porſenna laiſſa Rome en paix, & les Tarquins demeurerent ſans reſſource. Hippias pour qui Darius ſe déclara, avoit de meilleures eſpérances. Toute la Perſe ſe remuoit en ſa faveur, & Athènes étoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faiſoit les préparatifs, Rome qui s'étoit ſi bien défendue contre les Etrangers, penſa périr par elle-même : la jalouſie s'étoit réveillée entre les Patriciens & le Peuple : la puiſſance Conſulaire, quoique déja modérée par la Loi de P. Valérius, parut encore trop exceſ-

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
241.	513.
244.	510.
245.	509.
247.	507.
254.	500.
261.	493.

sive à ce Peuple trop jaloux de sa liberté. Il se retira au Mont Aventin : les conseils violens furent inutiles : le Peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéramens, & donner au Peuple des Tribuns pour le défendre contre les Consuls. La Loi qui établit cette nouvelle Magistrature, fut appellée *la Loi Sacrée*, & ce fut là que commencerent les Tribuns du Peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Gréce. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses Soldats ; mais Miltiade défit cette Armée immense dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens. Rome battoit tous ses Ennemis aux environs, & sembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé Patricien, & le plus grand de ses Capitaines, chassé, malgré ses services, par la faction Populaire, médita la ruine de sa Patrie, mena les Volsques contre elle, la réduisit à l'extrémité, & ne put être appaisé que par sa mere. La Gréce ne joüit pas long-tems du repos que la bataille de Marathon lui avoit donné. Pour venger l'affront de la Perse & de Darius, Xerxès son fils & son successeur, & petit-fils de Cyrus par sa mere Atosse, attaqua les Grecs avec onze cens mille Combattans, (d'autres disent dix-sept cens mille,) sans compter son Armée navale de douze cens Vaisseaux. Léodinas, Roi de Sparte, qui n'avoit que trois cens hommes lui en tua vingt mille au passage des Thermopyles, & périt avec les siens. Par les conseils de Thémistocle, Athénien, l'Armée navale de Xerxès est défaite la même année, près de Salamine. Ce Prince repasse l'Hellespont avec frayeur ; & un an après, son Armée de terre, que Mardonius commandoit, est taillée en piéces auprès de Platée, par Pausanias, Roi de Lacédémone, & par Aristide, Athénien, appellé le Juste. La bataille se donna le matin, & le soir de cette fameuse journée, les Grecs Ioniens, qui avoient secoüé le joug des Perses, leur tuerent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Léotychides. Ce Général pour encourager ses Soldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Gréce. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plûtôt par une heureuse rencontre ; & tous les Grecs de l'Asie Mineure se mirent en liberté. Cette Nation remportoit par-tout de grands avantages ; & un peu auparavant, les Carthaginois, puissans alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination, à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succès, ils ne cesserent de

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
264.	490.
265.	489.
266.	488.
274.	480.
275.	479.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

puis de faire de nouveaux deſſeins ſur une Iſle ſi commode à leur aſſûrer l'Empire de la mer, que leur République affectoit. La Gréce le tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'Orient & les Perſes. Pauſanias venoit d'affranchir l'Iſle de Chypre de leur joug, quand il conçut le deſſein d'aſſervir ſon pays. Tous ſes projets furent vains, quoique Xerxès lui promît tout : le traître fut trahi par celui qu'il aimoit le plus, & ſon infâme amour lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban, ſon Capitaine des Gardes : ſoit que ce perfide voulût occuper le Thrône de ſon Maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un Prince dont il n'avoit pas exécuté aſſez promptement les ordres cruels. Artaxerxe à la longue main ſon fils commença ſon regne, & reçut peu de tems après une Lettre de Thémiſtocle, qui, proſcrit par ſes Citoyens, lui offroit ſes ſervices contre les Grecs. Il ſçut eſtimer autant qu'il devoit un Capitaine ſi renommé, & lui fit un grand établiſſement malgré la jalouſie des Satrapes. Ce Roi magnanime protégea le Peuple Juif, & dans ſa vingtiéme année que les ſuites rendent mémorable, il permit à Néhémias de rétablir Jéruſalem avec ſes murailles. Ce décret d'Artaxerxe diffère de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le Temple, & celui-ci étoit fait pour la Ville. A ce décret prévû de Daniel, & marqué dans ſa prophétie, les 490 ans de ſes ſemaines commencent. Cette importante date a de ſolides fondemens. Le banniſſement de Thémiſtocle eſt placé dans la chronique d'Eusèbe à la derniere année de la 76 Olympiade, qui revient à la 280. de Rome. Les autres Chronologiſtes le mettent un peu au-deſſous : la différence eſt petite, & les circonſtances du tems aſſûrent la date d'Eusèbe. Elles ſe tirent de Thucydide, Hiſtorien très-exact, & ce grave Auteur contemporain preſque, auſſi-bien que Concitoyen de Thémiſtocle, lui fait écrire ſa Lettre au commencement du regne d'Artaxerxe. Cornélius Népos, Auteur ancien, & judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide : raiſonnement d'autant plus ſolide, qu'un autre Auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec lui. C'eſt Charon de Lampſaque, cité par Plutarque; & Plutarque ajoûte lui-même, que les Annales, c'eſt-à-dire, celles de Perſe, ſont conformes à ces deux Auteurs. Il ne les ſuit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raiſon ; & les Hiſtoriens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxe, ne ſont ni du tems, ni d'une ſi grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
277.	477.
278.	476.
280.	474.
281.	473.
287.	467.
300.	454.

Ariſt. Polit. c. 10.

I. Eſd. VII. VIII. ibid. I.

I. Eſd. VI. 3. II. Eſd II. 1. 2.

Dan. IX. 25.

Thucyd. lib. 1.

Corn. Nep. in Themiſt.

Plutarq. in Them.

de la 76 Olympiade, & approchant de l'année 280 de Rome, par où la vingtiéme année de ce Prince doit arriver vers la fin de la 81 Olympiade, & environ l'an 300 de Rome. Au reſte ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les Auteurs, ſont réduits à conjecturer que ſon pere l'avoit du moins aſſocié au Royaume quand Thémiſtocle écrivit ſa Lettre; & en quelque façon que ce ſoit, notre date eſt aſſûrée. Ce fondement étant poſé, le reſte du compte eſt aiſé à faire, & la ſuite le rendra ſenſible. Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillerent à rétablir leur Ville & ſes murailles, comme Daniel l'avoit prédit. Néhémias conduiſit l'ouvrage avec beaucoup de prudence & de fermeté au milieu de la réſiſtance des Samaritains, des Arabes & des Ammonites. Le Peuple fit un effort, & Eliaſib, ſouverain Pontife, l'anima par ſon exemple. Cependant les nouveaux Magiſtrats qu'on avoit donnés au Peuple Romain, augmentoient les diviſions de la Ville, & Rome formée ſous des Rois, manquoit des Loix néceſſaires à la bonne conſtitution d'une République. La réputation de la Gréce, plus célébre encore par ſon gouvernement que par ſes victoires, excita les Romains à ſe régler ſur ſon exemple. Ainſi ils envoyerent des Députés pour rechercher les Loix des Villes de Gréce, & ſur-tout celles d'Athènes, plus conformes à l'état de leur République. Sur ce modéle, dix Magiſtrats abſolus, qu'on créa l'année d'après ſous le nom de Décemvirs, rédigerent les Loix des douze Tables qui ſont le fondement du Droit Romain. Le Peuple ravi de l'équité avec laquelle ils les compoſerent, leur laiſſa empiéter le pouvoir ſuprême, dont ils uſerent tyranniquement. Il ſe fit alors de grands mouvemens par l'intempérance d'Appius Clodius, un des Décemvirs, & par le meurtre de Virginie, que ſon pere aima mieux tuer de ſa propre main que de la laiſſer abandonnée à la paſſion d'Appius. Le ſang de cette ſeconde Lucréce réveilla le Peuple Romain, & les Décemvirs furent chaſſés. Pendant que les Loix Romaines ſe formoient ſous les Décemvirs, Eſdras, Docteur de la Loi, & Néhémias, Gouverneur du Peuple de Dieu, nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus, & faiſoient obſerver la Loi de Moyſe qu'ils obſervoient les premiers. Un des principaux Articles de leur réformation, fut d'obliger tout le Peuple, & principalement les Prêtres à quitter les femmes étrangères, qu'ils avoient épouſées contre la défenſe de la Loi. Eſdras mit en ordre les Livres Saints, dont il fit une exacte réviſion, & ramaſſa les anciens Mémoires du Peuple de Dieu,

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
	Dan. IX. 25.
302.	452.
303.	451.
304.	450.
305.	449.
	I. Eſd. IX. 10.
	II. Eſd. XIII. Deut. XXIII. 13.

pour en compoſer les deux Livres des Paralipoménes ou chroniques, auſquels il ajoûta l'hiſtoire de ſon tems, qui fut achevée par Néhémias. C'eſt par leurs Livres que ſe termine cette longue hiſtoire que Moyſe avoit commencée, & que les Auteurs ſuivans continuerent ſans interruption juſqu'au rétabliſſement de Jéruſalem. Le reſte de l'hiſtoire Sainte n'eſt pas écrit dans la même ſuite. Pendant qu'Eſdras & Néhémias faiſoient la derniere partie de ce grand Ouvrage, Hérodote, que les Auteurs profanes appellent *le Pere de l'Hiſtoire*, commençoit à écrire. Ainſi les derniers Auteurs de l'hiſtoire Sainte ſe rencontrent avec le premier Auteur de l'hiſtoire Grecque, & quand elle commence, celle du Peuple de Dieu, à la prendre ſeulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze ſiécles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'hiſtoire qu'il nous a laiſſée ; & les Grecs n'avoient beſoin d'être informés que des Peuples, que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faiſoit connoître. La Judée qui commençoit à peine à ſe relever de ſa ruine, n'attiroit pas les regards. Ce fut dans des tems ſi malheureux que la langue Hébraïque ceſſa d'être vulgaire. Durant la captivité, & enſuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue Chaldaïque, aſſez approchante de la leur, & qui avoit preſque le même génie. Cette raiſon leur fit changer l'ancienne figure des lettres Hébraïques, & ils écrivirent l'Hébreu avec les lettres des Chaldéens, plus uſitées parmi eux, & plus aiſées à former. Ce changement fut aiſé entre deux langues voiſines, dont les lettres étoient de même valeur, & ne différoient que dans la figure. Depuis ce tems on ne trouve l'Ecriture Sainte parmi les Juifs qu'en lettres Chaldaïques ; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs deſcendans ont perſévéré dans cet uſage juſqu'à nos jours, & nous ont par ce moyen conſervé le Pentateuque qu'on appelle *Samaritain*, en anciens caractères Hébraïques tels qu'on les trouve dans les médailles & dans les monumens des ſiécles paſſés.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

Les Juifs vivoient avec douceur ſous l'autorité d'Artaxerxe. Ce Prince réduit par Cimon, fils de Miltiade, Général des Athéniens, à faire une paix honteuſe, déſeſpéra de vaincre les Grecs par la force, & ne ſongea plus qu'à profiter de leurs diviſions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ces deux Peuples jaloux l'un de l'autre, partagerent toute la Gréce.

323. 431. Péricle, Athénien, commença la guerre du Péloponnèſe, durant laquelle Théramène, Thraſybule, & Alcibiade, Athéniens, ſe ren-

dent célébres. Braſidas & Myndare Lacédémoniens y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura vingt-ſept ans, & finit à l'avantage de Lacédémone, qui avoit mis dans ſon parti Darius, nommé *le Bâtard*, fils & ſucceſſeur d'Artaxerxe. Lyſandre, Général de l'Armée navale des Lacédémoniens, prit Athènes, & en changea le Gouvernement. Mais la Perſe s'apperçut bien-tôt qu'elle avoit rendu les Lacédémoniens trop puiſſans. Ils ſoutinrent le jeune Cyrus dans ſa révolte contre Artaxerxe ſon aîné, appellé *Mnémon*, à cauſe de ſon excellente mémoire, fils & ſucceſſeur de Darius. Ce jeune Prince ſauvé de la priſon & de la mort par ſa mere Paryſatis, ſonge à la vengeance, gagne les Satrapes par ſes agrémens infinis, traverſe l'Aſie Mineure, va préſenter la bataille au Roi ſon frere dans le cœur de ſon Empire, le bleſſe de ſa propre main, & ſe croyant trop tôt vainqueur, périt par ſa témérité. Les dix mille Grecs qui le ſervoient, font cette retraite étonnante, où commandoit à la fin Xénophon, grand Philoſophe & grand Capitaine, qui en a écrit l'hiſtoire. Les Lacédémoniens continuoient à attaquer l'Empire des Perſes, qu'Agéſilas, Roi de Sparte, fit trembler dans l'Aſie Mineure; mais les diviſions de la Gréce le rappellerent en ſon pays. En ce tems la Ville de Veies qui égaloit preſque la Ville de Rome, après un ſiége de dix ans, & beaucoup de divers ſuccès, fut priſe par les Romains ſous la conduite de Camille. Sa généroſité lui fit encore une autre conquête. Les Faliſques qu'il aſſiégeoit, ſe donnerent à lui, touchés de ce qu'il leur avoit renvoyé leurs enfans, qu'un Maître d'Ecole lui avoit livrés. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahiſons, ni profiter de la perfidie d'un lâche qui abuſoit de l'obéiſſance d'un âge innocent. Un peu après les Gaulois Sénonois entrerent en Italie, & aſſiégerent Cluſium. Les Romains perdirent contre eux la fameuſe bataille d'Allia. Leur Ville fut priſe & brûlée. Pendant qu'ils ſe défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille qu'ils avoient banni. Les Gaulois demeurerent ſept mois maîtres de Rome; & appellés ailleurs par d'autres affaires, ils ſe retirerent chargés de butin. Durant les brouilleries de la Gréce, Epaminondas, Thébain, ſe ſignala par ſon équité & par ſa modération, autant que par ſes victoires. On remarque qu'il avoit pour régle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnémon, & dans les premieres d'Ochus. Sous un ſi grand Capitaine, les Thébains ſont victorieux, & la puiſſance de Lacédémone eſt abat-

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
350.	404.
353.	401.
358.	396.
360.	394.
363.	391.
364.	390.
	Polyb. l. 1. c. 6. Lib. II. c. 18. 22.
383.	371.
395.	359.

tue. Celle des Rois de Macédoine commence avec Philippe pere d'Alexandre le Grand: malgré les oppoſitions d'Ochus & d'Arſes ſes fils, Rois des Perſes, & malgré les difficultés plus grandes encore que lui ſuſcitoit dans Athènes l'éloquence de Démoſthène, puiſſant défenſeur de la liberté. Ce Prince victorieux durant vingt ans, aſſujettit toute la Gréce, où la bataille de Chéronée qu'il gagna ſur les Athéniens & ſur leurs Alliés, lui donna une puiſſance abſolue. Dans cette fameuſe bataille, pendant qu'il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre à l'âge de dix-huit ans enfoncer les troupes Thébaines de la diſcipline d'Epaminondas, & entre autres la troupe Sacrée, qu'on appelloit *des Amis*, qui ſe croyoit invincible. Ainſi maître de la Gréce, & ſoutenu par un fils d'une ſi grande eſpérance, il conçut de plus hauts deſſeins, & ne médita rien moins que la ruine des Perſes, contre leſquels il fut déclaré Capitaine général. Mais leur perte étoit réſervée à Alexandre. Au milieu des ſolemnités d'un nouveau mariage, Philippe fut aſſaſſiné par Pauſanias, jeune homme de bonne maiſon, à qui il n'avoit pas rendu juſtice. L'Eunuque Bagoas tua dans la même année Arſes, Roi de Perſe, & fit regner à ſa place Darius, Fils d'Arſame, ſurnommé Codomanus. Il mérite par ſa valeur qu'on ſe range à l'opinion, d'ailleurs la plus vraiſemblable, qui le fait ſortir de la famille Royale. Ainſi deux Rois courageux commencerent enſemble leur regne, Darius, fils d'Arſame, & Alexandre, fils de Philippe. Ils ſe regardoient d'un œil jaloux, & ſembloient nés pour diſputer l'Empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre ſon Rival. Il vengea la mort de ſon pere; il dompta les Peuples rébelles qui mépriſoient ſa jeuneſſe; il battit les Grecs, qui tenterent vainement de ſecoüer le joug; & ruina Thébes, où il n'epargna que la Maiſon & les deſcendans de Pindare, dont la Gréce admiroit les Odes. Puiſſant & victorieux, il marche avec tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius, qu'il le défait en trois batailles rangées, entre triomphant dans Babylone & dans Suſe, détruit Perſépolis, ancien Siége des Rois de Perſe, pouſſe ſes Conquêtes juſqu'aux Indes, & vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
416.	338.
417.	337.
418.	336.
419.	335.
420.	334.
421.	333.
423.	331.
424.	330.
427.	327.
430.	324.
421.	333.

De ſon tems Manaſſès, frere de Jaddus, ſouverain Pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avoit épouſé la fille de Sanaballat, Samaritain, que Darius avoit fait Satrape de ce pays. Plûtôt que de répudier cette Etrangère, à quoi le Conſeil de Jéruſalem, & ſon frere Jaddus, vouloient l'obliger, il embraſſa le Schiſme

me des Samaritains. Pluſieurs Juifs pour éviter de pareilles cenſures, ſe joignirent à lui. Dès-lors, il réſolut de bâtir un Temple près de Samarie ſur la montagne de Gariſim, que les Samaritains croyoient bénite, & de s'en faire le Pontife. Son beau-pere très-accrédité auprès de Darius, l'aſſûra de la protection de ce Prince, & les ſuites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva : Sanaballat quitta ſon Maître, & mena des Troupes aux Victorieux durant le Siége de Tyr. Ainſi il obtint tout ce qu'il voulut, le Temple de Gariſim fut bâti, & l'ambition de Manaſſès fut ſatisfaite. Les Juifs cependant toujours fidéles aux Perſes, refuſerent à Alexandre le ſecours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jéruſalem, réſolu de ſe venger ; mais il fut changé à la vûe du ſouverain Pontife, qui vint au-devant de lui avec les Sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, & précédés de tout le Peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédiſoient ſes victoires : c'étoit celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, & ils lui garderent la même fidélité qu'ils avoient toujours gardée aux Rois de Perſe.

Ans de Rome. 422. *Ans av. J. C.* 332.

Durant ſes conquêtes, Rome étoit aux mains avec les Samnites ſes voiſins, & avoit une peine extrême à les réduire, malgré la valeur & la conduite de Papyrius Curſor, le plus illuſtre de ſes Généraux. Après la mort d'Alexandre, ſon Empire fut partagé. Perdiccas, Ptolomée, fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lyſimaque, Antipater, & ſon fils Caſſander, en un mot, tous ſes Capitaines nourris dans la guerre ſous un ſi grand Conquérant, ſongerent à s'en rendre maîtres par les armes ; ils immolérent à leur ambition toute la famille d'Alexandre, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, & juſqu'à ſes ſœurs ; on ne vit que des batailles ſanglantes & d'effroyables révolutions. Au milieu de tant de déſordres, pluſieurs Peuples de l'Aſie Mineure & du voiſinage, s'affranchirent, & formerent les Royaumes de Pont, de Bithynie & de Pergame. La bonté du pays les rendit enſuite riches & puiſſans. L'Arménie ſecoüa auſſi dans le même tems le joug des Macédoniens, & devint un grand Royaume. Les deux Mithridates pere & fils, fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puiſſantes Monarchies qui ſe ſoient élevées alors, furent celle d'Egypte fondée par Ptolomée, fils de Lagus, d'où viennent les Lagides, & celle d'Aſie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, ces vaſtes & riches Provinces de la haute Aſie, qui compoſoient l'Em-

428. 429. 430.

430. 324.

430. 436. 438.
443. 445.

431. 323.
442. 312.

pire des Perſes ; ainſi tout l'Orient reconnut la Gréce, & en apprit le langage. La Gréce elle-même étoit opprimée par les Capitaines d'Alexandre. La Macédoine, ſon ancien Royaume, qui donnoit des maîtres à l'Orient, étoit en proie au premier venu. Les enfans de Caſſander ſe chaſſerent les uns les autres de ce Royaume. Pyrrhus, Roi des Epirotes, qui en avoit occupé une partie, fut chaſſé par Démétrius Poliorcéte, fils d'Antigonus, qu'il chaſſa auſſi à ſon tour : il eſt lui-même chaſſé encore une fois par Lyſimaque, & Lyſimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus, chaſſé d'Egypte par ſon pere Ptolomée I. tua en traître, malgré ſes bienfaits. Ce perfide n'eut pas plûtôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par les Gaulois, & périt dans un combat qu'il leur donna. Durant les troubles de l'Orient, ils vinrent dans l'Aſie Mineure, conduits par leur Roi Brennus, & s'établirent dans la Gallogréce ou Galatie, nommée ainſi de leur nom, d'où ils ſe jetterent dans la Macédoine qu'ils ravagerent, & firent trembler toute la Gréce ; mais leur armée périt dans l'entrepriſe ſacrilége du Temple de Delphes. Cette Nation remuoit par-tout, & partout elle étoit malheureuſe. Quelques années devant l'affaire de Delphes, les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles & leurs victoires fréquentes rendoient la terreur des Romains, furent excités contr'eux par les Samnites, les Brutiens & les Etruriens. Ils remporterent d'abord une nouvelle victoire, mais ils en ſouillerent la gloire en tuant des Ambaſſadeurs. Les Romains indignés marchent contr'eux, les défont, entrent dans leurs terres, où ils fondent une Colonie ; les battent encore deux fois ; en aſſujettiſſent une partie, & réduiſent l'autre à demander la paix. Après que les Gaulois d'Orient eurent été chaſſés de la Gréce, Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcéte, qui regnoit depuis douze ans dans la Gréce, mais fort peu paiſible, envahit ſans peine la Macédoine. Pyrrhus étoit occupé ailleurs. Chaſſé de ce Royaume, il eſpéra de contenter ſon ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appellé par les Tarentins. La bataille que les Romains venoient de gagner ſur eux & ſur les Samnites, ne leur laiſſoit que cette reſſource. Il remporta contre les Romains des victoires qui le ruinoient. Les Eléphants de Pyrrhus les étonnerent ; mais le Conſul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvoit être vaincu. Le Roi & le Conſul ſembloient ſe diſputer la gloire de la généroſité, plus encore que celle des armes. Pyrrhus rendit au Conſul tous les priſonniers ſans rançon,

Ans de Rome.	*Ans av. J. C*
458.	296.
460.	294.
465.	289.
468.	286.
473.	281.
474.	280.
475.	279.
476.	278.
471.	283.
472.	282.
477.	277.
474.	280.
475.	279.

Polyb. lib. II. 20.

disant qu'il falloit faire la guerre avec le fer, & non point avec l'argent, & Fabrice renvoya au Roi son perfide Médecin, qui étoit venu lui offrir d'empoisonner son Maître. En ce tems la Religion & la Nation Judaïque commencent à éclater parmi les Grecs. Ce Peuple bien traité par les Rois de Syrie, vivoit tranquillement selon ses Loix. Antiochus, surnommé *le Dieu*, petit-fils de Séleucus, les répandit dans l'Asie Mineure, d'où ils s'étendirent dans la Gréce, & joüirent par-tout des mêmes droits & de la même liberté que les autres Citoyens. Ptolomée, fils de Lagus, les avoit déja établis en Egypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe, leurs écritures furent tournées en Grec, & on vit paroître cette célébre Version, appellée *la Version des Septante*. C'étoit de sçavans vieillards, qu'Eléazar, souverain Pontife, envoya au Roi qui les demandoit. Quelques-uns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq Livres de la Loi. Le reste des Livres sacrés pourroit dans la suite avoir été mis en Grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Egypte & dans la Gréce, où ils oublierent non-seulement leur ancienne langue, qui étoit l'Hébreu, mais encore le Chaldéen, que la captivité leur avoit appris. Ils firent un Grec mêlé d'Hébraïsme, qu'on appelle *le langage Helléniſtique*; les Septante & tout le nouveau Testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs, leur Temple fut célébre par toute la terre, & tous les Rois d'Orient y présentoient leurs offrandes. L'Occident étoit attentif à la guerre des Romains & de Pyrrhus. Enfin ce Roi fut défait par le Consul Curius, & repassa en Epire. Il n'y demeura pas long-tems en repos, & voulut se récompenser sur la Macédoine des mauvais succès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thessalonique, & contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste du Royaume. Il reprit cœur pendant que Pyrrhus inquiet & ambitieux, faisoit la guerre aux Lacédémoniens & aux Argiens. Les deux Rois ennemis furent introduits dans Argos en même tems par deux cabales contraires, & par deux portes différentes. Il se donna dans la Ville un grand combat : une mere qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus qu'il avoit blessé, écrasa ce Prince d'un coup de pierre. Antigonus défait d'un tel ennemi, rentra dans la Macédoine, qui après quelques changemens, demeura paisible à sa famille. La ligue des Achéens l'empêcha de s'accroître. C'étoit le dernier rempart de la liberté de la Gréce, & ce fut elle qui en produisit les derniers Héros avec Aratus & Philopœmen. Les Tarentins, que Pyrrhus entretenoit d'espérance, appellerent

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
476.	278.
Joseph. Ant. XII. 3.	
477.	277.
Joseph. lib. I. Antiq. cap. 1. lib. XII. cap. 2.	
479.	275.
480.	274.
482.	272.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ans de Rome. *Ans av. J. C.*

les Carthaginois après ſa mort. Ce ſecours leur fut inutile ; ils furent battus avec les Brutiens & les Samnites leurs Alliés. Ceux-ci après ſoixante-douze ans de guerres continuelles, furent forcés à ſubir le joug des Romains. Tarente les ſuivit de près : les Peuples voiſins ne tinrent pas : ainſi tous les anciens Peuples d'Italie furent ſubjugués. Les Gaulois ſouvent battus n'oſoient remuer. Après quatre cens quatre-vingts ans de guerre, les Romains ſe virent les maîtres en Italie, & commencerent à regarder les affaires du dehors : ils entrerent en jalouſie contre les Carthaginois trop puiſſans dans leur voiſinage, par les conquêtes qu'ils faiſoient dans la Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre ſur eux & ſur l'Italie, en ſecourant les Tarentins. La République de Carthage tenoit les deux côtés de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle poſſédoit preſque toute entiere, elle s'étoit étendue du côté d'Eſpagne par le Détroit. Maîtreſſe de la mer & du commerce, elle avoit envahi les Iſles de Corſe & de Sardaigne. La Sicile avoit peine à ſe défendre, & l'Italie étoit menacée de trop près pour ne pas craindre. De-là les guerres Puniques, malgré les Traités mal obſervés de part & d'autre. La premiere apprit aux Romains à combattre ſur mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connoiſſoient pas ; & le Conſul Duilius qui donna la premiere Bataille Navale, la gagna. Régulus ſoutint cette gloire, & aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux ſerpent contre lequel il fallut employer toute ſon armée. Tout céde : Carthage réduite à l'extrémité, ne ſe ſauve que par le ſecours de Xantippe, Lacédémonien. Le Général Romain eſt battu & pris : mais ſa priſon le rend plus illuſtre que ſes victoires. Renvoyé ſur ſa parole pour ménager l'échange des priſonniers, il vient ſoutenir dans le Sénat la Loi qui ôtoit toute eſpérance à ceux qui ſe laiſſoient prendre, & retourne à une mort aſſûrée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-tems douteuſe entre les deux Peuples, & les Romains furent prêts à céder, mais ils réparerent leur Flotte. Une ſeule bataille décida, & le Conſul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer tribut, & à quitter avec la Sicile toutes les Iſles qui étoient entre la Sicile & l'Italie. Les Romains gagnerent cette Iſle toute entiere, à la réſerve de ce qu'y tenoit Hiéron, Roi de Syracuſe, leur Allié. Après la guerre achevée, les Carthaginois penſerent périr par le ſoulévement de leur armée.

490. 264.

494. 260.

495. 259.

498. 256.

499. 255.

513. 241.

Polyb. lib. I. c. 62, 63. lib. II. cap. 1.

Polyb. lib. I, II. 1.

Ils l'avoient compoſée, ſelon leur coutume, de Troupes Etrangères qui ſe révolterent pour leur pays. Leur cruelle domination fit joindre à ces Troupes mutinées preſque toutes les Villes de leur Empire, & Carthage étroitement aſſiégée étoit perdue ſans Amilcar, ſurnommé *Barcas*. Lui ſeul avoit ſoutenu la derniere guerre. Ses Citoyens lui dûrent encore la victoire qu'ils remporterent ſur les Rebelles: il leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur Garniſon ouvrit aux Romains. De peur de s'embatraſſer avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda malgré elle une Iſle ſi importante, & augmenta ſon tribut. Elle ſongeoit à rétablir en Eſpagne ſon Empire ébranlé par la révolte: Amilcar paſſa dans cette Province avec ſon fils Annibal âgé de neuf ans, & y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adreſſe que de valeur, ſon fils ſe formoit ſous un ſi grand Capitaine, & tout enſemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son Allié Aſdrubal fut donné pour ſucceſſeur à ſon pere. Il gouverna ſa Province avec beaucoup de prudence, & y bâtit Carthage la neuve qui tenoit l'Eſpagne en ſujétion. Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, Reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la piraterie ſur toute la Côte. Enflée du butin qu'elle faiſoit ſur les Grecs & ſur les Epirotes, elle mépriſa les Romains & tua leur Ambaſſadeur. Elle fut bientôt accablée: les Romains ne lui laiſſerent qu'une petite partie de l'Illyrie, & gagnerent l'Iſle de Corfou, que cette Reine avoit uſurpée. Ils ſe firent alors reſpecter en Gréce par une ſolemnelle Ambaſſade, & ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puiſſance. Les grands progrès d'Aſdrubal leur donnoient de la jalouſie; mais les Gaulois d'Italie les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Eſpagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos. La jeuneſſe qui s'étoit élevée durant ce tems ne ſongeoit plus aux pertes paſſées, & commençoit à menacer Rome: les Romains pour attaquer avec ſûreté de ſi turbulens voiſins, s'aſſûrerent des Carthaginois. Le Traité fut conclu avec Aſdrubal qui promit de ne paſſer point au-delà de l'Ebre. La guerre entre les Romains & les Gaulois ſe fit avec fureur de part & d'autre: les Tranſalpins ſe joignirent aux Ciſalpins: tous furent battus. Concolitanus, un des Rois Gaulois, fut pris dans la bataille: Anéroeſtus, un autre Roi, ſe tua lui-même. Les Romains victorieux paſſerent le Pô pour la premiere fois, réſolus d'ôter aux Gaulois les environs de ce Fleuve dont ils étoient en poſſeſſion depuis tant de ſiécles.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
516.	238.
Polyb. lib. I. c. 79, 83, 88.	
524.	230.
525.	229.
526.	228.
Polyb. lib. II. 12, 22.	
Ibid. ead. lib. c. 21.	
530.	224.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*	
		La victoire les ſuivit par-tout : Milan fut pris ; preſque tout le pays fut aſſujetti. En ce tems Aſdrubal mourut ; & Annibal, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, fut mis à ſa place. Dès-lors on prévit la guerre. Le nouveau Gouverneur entreprit ouvertement de dompter l'Eſpagne ſans aucun reſpect des Traités. Rome alors
534.	220.	écouta les plaintes de Sagonte ſon Allié. Les Ambaſſadeurs Ro-
535.	219.	mains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'étoient plus d'humeur à céder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injuſtement enlevée, & le tribut augmenté, leur tenoient au cœur. Ainſi la faction qui vouloit qu'on abandonnât Annibal, ſe trouva foible. Ce Général ſongeoit à tout. De ſecrettes Ambaſſades l'avoient aſſûré des Gaulois d'Italie, qui n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embraſſerent cette occaſion de ſe relever. Annibal traverſe l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule Tranſalpine, les Alpes, & tombe comme en un moment ſur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier ſon Armée, & font un dernier effort pour leur liberté. Quatre batailles perdues
536.	218.	font croire que Rome alloit tomber. La Sicile prend le parti du
537.	217.	Vainqueur. Hiéronyme, Roi de Syracuſe, ſe déclare contre les
538.	216.	Romains : preſque toute l'Italie les abandonne ; & la derniere reſ-
539.	215.	ſource de la République ſemble périr en Eſpagne avec les deux
542.	212.	Scipions. Dans de telles extrêmités, Rome dut ſon ſalut à trois grands hommes. La conſtance de Fabius Maximus, qui ſe mettant au deſſus des bruits populaires, faiſoit la guerre en retraite, fut un rempart à ſa Patrie. Marcellus, qui fit lever le ſiége de Nole, & prit Syracuſe, donnoit vigueur aux troupes par ſes actions.
540.	214.	Mais Rome qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans
542.	212.	le jeune Scipion quelque choſe de plus grand. Les merveilleux ſuccès de ſes conſeils confirmerent l'opinion qu'on avoit qu'il étoit
543.	211.	de race divine, & qu'il converſoit avec les Dieux. A l'âge de
544.	210.	vingt-quatre ans il entreprend d'aller en Eſpagne où ſon pere & ſon oncle venoient de périr ; il attaque Carthage la neuve, comme s'il eût agi par inſpiration, & ſes Soldats l'emporterent d'abord. Tous ceux qui le voient, ſont gagnés au Peuple Romain : les Car-
548.	206.	thaginois lui quittent l'Eſpagne : à ſon abord en Afrique, les Rois
551.	203.	ſe donnent à lui : Carthage tremble à ſon tour, & voit ſes armées défaites : Annibal victorieux durant ſeize ans eſt vainement rappellé,
552.	202.	& ne peut défendre ſa Patrie : Scipion y donne la Loi : le nom d'Africain eſt ſa récompenſe : le Peuple Romain ayant abattu les Gaulois & les Africains, ne voit plus rien à craindre, & combat dorénavant ſans péril.

Au milieu de la premiere guerre Punique, Théodote, Gouverneur de la Bactrienne, enleva mille Villes à Antiochus appellé *le Dieu*, fils d'Antiochus Soter, Roi de Syrie. Preſque tout l'Orient ſuivit cet exemple. Les Parthes ſe révolterent ſous la conduite d'Arſace, Chef de la Maiſon des Arſacides, & fondateur d'un Empire qui s'étendit peu à peu dans toute la haute Aſie.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

Les Rois de Syrie & ceux d'Egypte, acharnés les uns contre les autres, ne ſongeoient qu'à ſe ruiner mutuellement ou par la force, ou par la fraude. Damas & ſon territoire qu'on appelloit *la Cœléſyrie*, ou la Syrie baſſe, & qui confinoit aux deux Royaumes, fut le ſujet de leurs guerres, & les affaires de l'Aſie étoient entierement ſéparées de celles de l'Europe. 504. 250.

Durant tous ces tems la Philoſophie floriſſoit dans la Gréce. La Secte des Philoſophes Italiques, & celle des Ioniques, la rempliſſoient de grands hommes, parmi leſquels il ſe mêla beaucoup d'extravagans à qui la Gréce curieuſe ne laiſſa pas de donner le nom de Philoſophes. Du tems de Cyrus & de Cambyſe, Pythagore commença la Secte Italique dans la grande Gréce aux environs de Naples. A peu près dans le même tems Thalès, Miléſien, forma la Secte Ionique. De-là ſont ſortis ces grands Philoſophes, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Parménides, Anaxagore, qui un peu avant la guerre du Péloponèſe fit voir le monde conſtruit par un Eſprit éternel; Socrate, qui un peu après ramena la Philoſophie à l'étude des bonnes mœurs, & fut le pere de la Philoſophie morale; Platon ſon Diſciple, Chef de l'Académie; Ariſtote, Diſciple de Platon & Précepteur d'Alexandre, Chef des Péripatéticiens; ſous les Succeſſeurs d'Alexandre, Zénon, nommé *Cittien*, d'une Ville de l'Iſle de Chypre où il étoit né, Chef des Stoïciens, & Epicure, Athénien, Chef des Philoſophes qui portent ſon nom, ſi toutefois on peut nommer Philoſophes ceux qui nioient ouvertement la Providence, & qui ignorant ce que c'eſt que le devoir, définiſſoient la vertu par le plaiſir. On peut compter parmi les plus grands Philoſophes Hippocrate le pere de la Médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux tems de la Gréce. Les Romains avoient dans le même tems une autre eſpéce de Philoſophie, qui ne conſiſtoit point en diſpute, ni en diſcours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie ruſtique, & dans ceux de la guerre, où ils faiſoient leur gloire de celle de leur Patrie & du nom Romain: ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie & de Carthage.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

Scipion, ou Carthage vaincue.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

L'An 552. de la fondation de Rome, environ 250 ans après celle de la Monarchie des Perſes, & 202 ans avant Jeſus-Chriſt,
552. 202. Carthage fut aſſujettie aux Romains. Annibal ne laiſſoit pas ſous main de leur ſuſciter des ennemis par-tout où il pouvoit : mais il ne fit qu'entraîner tous ſes amis anciens & nouveaux dans la ruine
556. 198. de ſa Patrie & dans la ſienne. Par les victoires du Conſul Fla-
558. 196. minius, Philippe, Roi de Macédoine, allié des Carthaginois fut abattu, les Rois de Macédoine réduits à l'étroit, & la Gréce affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvoient encore redoutable après ſa perte. Ce
559. 195. grand Capitaine réduit à ſe ſauver de ſon pays, remua l'Orient
561. 193. contre eux, & attira leurs armes en Aſie. Par ſes puiſſans raiſonnemens, Antiochus, ſurnommé le Grand, Roi de Syrie, devint jaloux de leur puiſſance, & leur fit la guerre : mais il ne ſuivit pas en la faiſant les conſeils d'Annibal, qui l'y avoit engagé. Battu par mer & par terre, il reçut la Loi que lui impoſa le Conſul Lucius Scipion, frere de Scipion l'Africain, il fut renfermé dans le Mont-
572. 182. Taurus. Annibal réfugié chez Pruſias, Roi de Bythinie, échappa aux Romains par le poiſon. Ils ſont redoutés par toute la terre, & ne veulent plus ſouffrir aucune puiſſance que la leur. Les Rois étoient obligés de leur donner leurs enfans pour ôtage de leur foi. Antiochus, depuis appellé l'Illuſtre, ou Epiphane, ſecond fils d'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, demeura longtems à Rome en cette qualité : mais ſur la fin du regne de Seleucus Philopator
578. 176. ſon frere aîné, il fut rendu, & les Romains vouloient avoir en ſa place Démétrius Soter fils du Roi, alors âgé de dix ans. Dans ce
579. 175. contretems, Seleucus mourut, & Antiochus uſurpa le Royaume ſur ſon neveu. Les Romains étoient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Perſé inquiétoit ſes voiſins, & ne vouloit plus s'en
581. 173. tenir aux conditions impoſées au Roi Philippe ſon pere. Ce fut alors que commencerent les perſécutions du Peuple de Dieu. Antiochus l'Illuſtre regnoit comme un furieux : il tourna toute ſa fureur contre les Juifs, & entreprit de ruiner le Temple, la Loi de

de Moyſe, & toute la nation. L'autorité des Romains l'empêcha de ſe rendre maître de l'Egypte. Ils faiſoient la guerre à Perſé, qui plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ſes Alliés par ſon avarice, & ſes armées par ſa lâcheté. Vaincu par le Conſul Paul Emile, il fut contraint de ſe livrer entre ſes mains. Gentius, Roi de l'Illyrie ſon Allié, abattu en trente jours par le Préteur Anicius, venoit d'avoir un ſort ſemblable. Le Royaume de Macédoine, qui avoit duré 700 ans, & avoit, pendant près de 200 ans donné des maîtres non-ſeulement à la Gréce, mais encore à tout l'Orient, ne fut plus qu'une Province Romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le Peuple de Dieu. On voit paroître alors la réſiſtance de Mathathias ſacrificateur, de la race de Phinée, & imitateur de ſon zéle; les ordres qu'il donne en mourant pour le ſalut de ſon Peuple; les victoires de Judas le Machabée ſon fils, malgré le nombre infini de ſes ennemis, l'élévation de la famille des Aſmonéens, ou des Machabées, la nouvelle dédicace du Temple que les Gentils avoient profané; le gouvernement de Judas, & la gloire du Sacerdoce rétablis; la mort d'Antiochus digne de ſon impiété & de ſon orgueil; ſa fauſſe converſion durant ſa derniere maladie, & l'implacable colére de Dieu ſur ce Roi ſuperbe. Son fils Antiochus Eupator encore en bas âge lui ſuccéda, ſous la tutelle de Lyſias ſon Gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter qui étoit en ôtage à Rome, crut ſe pouvoir rétablir; mais il ne put obtenir du Sénat d'être renvoyé dans ſon Royaume: la politique Romaine aimoit mieux un Roi enfant. Sous Antiochus Eupator la perſécution du Peuple de Dieu, & les victoires de Judas le Machabée, continuent. La diviſion ſe met dans le Royaume de Syrie. Démétrius s'échappe de Rome; les Peuples le reconnoiſſent; le jeune Antiochus eſt tué avec Lyſias ſon tuteur. Mais les Juifs ne ſont pas mieux traités ſous Démétrius que ſous ſes prédéceſſeurs, il éprouve le même ſort; ſes Généraux ſont battus par Judas le Machabée; & la main du ſuperbe Nicanor, dont il avoit ſi ſouvent menacé le Temple, y eſt attachée. Mais un peu après Judas accablé par la multitude, fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frere Jonathas ſuccéde à ſa charge, & ſoutient ſa réputation. Réduit à l'extrémité, ſon courage ne l'abandonna pas. Les Romains ravis d'humilier les Rois de Syrie, accorderent aux Juifs leur protection, & l'alliance que Judas avoit envoyé leur demander, fut accordée, ſans aucun ſecours toutefois: mais la gloire du nom Ro-

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
583.	171.
586.	168.
587.	167.
588.	166.
589.	165.
590.	164.
591.	163.
592.	162.
593.	161.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

main ne laiſſoit pas d'être un grand ſupport au Peuple affligé. Les troubles de la Syrie croiſſent tous les jours. Alexandre Balas, qui ſe vantoit d'être fils d'Antiochus l'Illuſtre, fut mis ſur le Thrône par ceux d'Antioche. Les Rois d'Egypte, perpétuels ennemis de la Syrie, ſe méloient dans ſes diviſions pour en profiter. Ptolomée Philométor ſoutint Balas. La guerre fut ſanglante : Démétrius Soter y fut tué, & ne laiſſa, pour venger ſa mort, que deux jeunes Princes encore en bas âge, Démétrius Nicanor, & Antiochus Sidétes. Ainſi l'uſurpateur demeura paiſible, & le Roi d'Egypte lui donna ſa fille Cléopatre en mariage. Balas, qui ſe crut au-deſſus de tout, ſe plongea dans la débauche, & s'attira le mépris de tous ſes ſujets. En ce tems Philométor jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs. Ces ſchiſmatiques toujours opoſés au Peuple de Dieu, ne manquoient point de ſe joindre à leurs ennemis, & pour plaire à Antiochus l'Illuſtre leur perſécuteur, ils avoient conſacré leur Temple de Gariſim à Jupiter Hoſpitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laiſſerent pas de ſoutenir, quelque tems après à Alexandrie devant Ptolomée Philométor, que ce Temple devoit l'emporter ſur celui de Jéruſalem. Les parties conteſterent devant le Roi, & s'engagerent de part & d'autre, à peine de la vie, à juſtifier leurs prétentions par les termes de la Loi de Moyſe. Les Juifs gagnerent leur cauſe, & les Samaritains furent punis de mort ſelon la convention. Le même Roi permit à Onias, de la race Sacerdotale, de bâtir en Egypte le Temple d'Héliopolis, ſur le modéle de celui de Jéruſalem, entrepriſe qui fut condamnée par tout le conſeil des Juifs, & jugée contraire à la Loi. Cependant Carthage rennoit & ſouffroit avec peine les Loix que Scipion l'Africain lui avoit impoſées. Les Romains réſolurent ſa perte totale, & la troiſiéme guerre Punique fut entrepriſe. Le jeune Démétrius Nicator ſorti de l'enfance ſongeoit à ſe rétablir ſur le Thrône de ſes ancêtres, & la molleſſe de l'uſurpateur lui faiſoit tout eſpérer. A ſon approche Balas ſe troubla : ſon beau-pere Philométor ſe déclara contre lui, parce que Balas ne voulut pas lui laiſſer prendre ſon Royaume : l'ambitieuſe Cléopatre ſa femme le quitta pour épouſer ſon ennemi, & il périt enfin de la main des ſiens, après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des bleſſures qu'il y reçut, & la Syrie fut délivrée de deux ennemis. On vit tomber en ce même tems deux grandes Villes. Carthage fut priſe, & réduite en cendre par Scipion Æmilien, qui confirma par cette victoire le nom

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
600.	154.
604.	150.
606.	148.
608.	146.

II. Mach. VI. 2. *Joſ. Ant. XII. 7.*

Joſeph. Ant. lib. XIII. cap. 6. *Ibid.*

d'Africain dans ſa maiſon, & ſe montra digne héritier du grand Scipion ſon ayeul. Corinthe eut la même deſtinée, & la République, ou la ligue des Achéens périt avec elle. Le Conſul Mummius ruina de fond en comble cette Ville, la plus voluptueuſe de la Gréce, & la plus ornée. Il en tranſporta à Rome les incomparables Statues, ſans en connoître le prix. Les Romains ignoroient les arts de la Gréce, & ſe contentoient de ſçavoir la guerre, la politique, & l'agriculture. Durant les troubles de Syrie les Juifs ſe fortifierent : Jonathas ſe vit recherché des deux parties, & Nicator victorieux le traita de frere. Il en fut bientôt récompenſé. Dans une ſédition, les Juifs accourus le tirerent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneurs; mais quand le Roi ſe crut aſſûré, il reprit les deſſeins de ſes ancêtres, & les Juifs furent tourmentés comme auparavant. Les troubles de Syrie recommencerent : Diodore, ſurnommé Tryphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le Dieu, & lui ſervit de tuteur pendant ſon bas âge. L'orgueil de Démétrius ſouleva les Peuples : toute la Syrie étoit en feu : Jonathas ſçut profiter de la conjoncture, & renouvella l'alliance avec les Romains. Tout lui ſuccédoit, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ſes enfans. Son frere Simon, le plus prudent & le plus heureux des Machabées, lui ſuccéda ; & les Romains le favoriſerent, comme ils avoient fait ſes prédéceſſeurs. Tryphon ne fut pas moins infidéle à ſon pupille Antiochus, qu'il l'avoit été à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moyen des Médecins, ſous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, & ſe rendit maître d'une partie du Royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicator, Roi légitime, & après avoir obtenu de lui la liberté de ſon pays, il la ſoutint par les armes contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chaſſés de la Citadelle qu'ils tenoient dans Jeruſalem ; & enſuite de toutes les places de la Judée. Ainſi les Juifs affranchis du joug des Gentils par la valeur de Simon, accorderent les droits Royaux à lui & à ſa famille, & Démétrius Nicator conſentit à ce nouvel établiſſement. Là commence le nouveau Royaume du Peuple de Dieu, & la Principauté des Aſmonéens, toujours jointe au ſouverain Sacerdoce. En ces tems l'Empire des Parthes s'étendit ſur la Bactrienne & ſur les Indes par les victoires de Mithridate le plus vaillant des Arſacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius Nicator, appellé par les Peuples de cette contrée que Mithridate venoit de ſou-

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
610.	144.
611.	143.
612.	142.
613.	141.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

mettre, eſpéroit de réduire à l'obéiſſance les Parthes, que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta pluſieurs victoires, & prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piége qu'un Général de Mithridate lui avoit tendu : ainſi il demeura priſonnier des Parthes. Tryphon, qui ſe croyoit aſſûré par le malheur de ce Prince, ſe vit tout d'un coup abandonné des ſiens. Ils ne pouvoient plus ſouffrir ſon orgueil. Durant la priſon de Démétrius leur Roi légitime, ils ſe donnerent à ſa femme Cléopatre & à ſes enfans ; mais il fallut chercher un défenſeur à ces Princes encore en bas âge. Ce ſoin regardoit naturellement Antiochus Sidétes, frere de Démétrius : Cléopatre le fit reconnoître dans tout le Royaume. Elle fit plus : Phraate, frere & ſucceſſeur de Mithridate, traita Nicator en Roi, & lui donna ſa fille Rodogune en mariage. En haine de cette rivale, Cléopatre, à qui elle ôtoit la Couronne avec ſon mari, épouſa Antiochus Sidétes, & ſe réſolut à regner par toute ſorte de crimes. Le nouveau Roi attaqua Tryphon : Simon ſe joignit à lui dans cette entrepriſe, & le Tyran, forcé dans toutes ſes places, finit comme il le méritoit. Antiochus, maître du Royaume, oublia bientôt les ſervices que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, & le fit périr. Pendant qu'il ramaſſoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hircan, fils de Simon, ſuccéda au Pontificat de ſon pere, & tout le Peuple ſe ſoumit à lui. Il ſoutint le ſiége dans Jéruſalem avec beaucoup de valeur, & la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes pour délivrer ſon frere captif, lui fit accorder aux Juifs des conditions ſupportables. En même tems que cette paix ſe conclut, les Romains, qui commençoient à être trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs eſclaves. Eunus, eſclave lui-même, les ſouleva en Sicile ; & il fallut employer à les réduire toute la puiſſance Romaine. Un peu après, la ſucceſſion d'Attalus, Roi de Pergame, qui fit par ſon teſtament le Peuple Romain ſon héritier, mit la diviſion dans la Ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le ſéditieux Tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers hommes de Rome, le fit périr : tout le Sénat le tua par la main de Scipion Naſica, & ne vit que ce moyen d'empêcher la dangereuſe diſtribution d'argent dont cet éloquent Tribun flattoit le peuple. Scipion Emilien rétabliſſoit la diſcipline militaire ; & ce grand homme, qui avoit détruit Carthage, ruina encore en Eſpagne Numance, la ſeconde terreur

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
614.	140.
615.	139.
619.	135.
621.	133.

des Romains. Les Parthes ſe trouverent foibles contre Sidétes: ſes troupes, quoique corrompues par un luxe prodigieux, eurent un ſuccès ſurprenant. Jean Hircan, qui l'avoit ſuivi dans cette guerre avec les Juifs, y ſignala ſa valeur, & fit reſpecter la Religion Judaïque, lorſque l'armée s'arrêta pour lui donner le loiſir de célébrer un jour de fête. Tout cédoit, & Phraate vit ſon Empire réduit à ſes anciennes limites; mais loin de déſeſpérer de ſes affaires, il crut que ſon priſonnier lui ſerviroit à les rétablir, & à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprouva un ſort bizarre. Il fut ſouvent relâché, & autant de fois retenu, ſuivant que l'eſpérance ou la crainte prévalent dans l'eſprit de ſon beau-pere; enfin un moment heureux, où Phraate ne vit de reſſource que dans la diviſion qu'il vouloit faire en Syrie par ſon moyen, le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le ſort tourna: Sidétes, qui ne pouvoit ſoutenir ſes effroyables dépenſes que par des rapines inſupportables, fut accablé tout d'un coup par un ſoulévement général des peuples, & périt avec ſon armée tant de fois victorieuſe. Ce fut envain que Phraate fit courir après Démétrius: il n'étoit plus tems; ce Prince étoit rentré dans ſon Royaume. Sa femme Cléopatre, qui ne vouloit que regner, retourna bientôt avec lui, & Rodogune fut oublié. Hircan profita du tems. Il prit Sichem aux Samaritains, & renverſa de fond en comble le temple de Gariſim, deux cens ans après qu'il avoit été bâti par Sannabalat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte ſur cette montagne, & les deux peuples demeurerent irréconciliables. L'année d'après toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hircan au Royaume de Judée, reçut la Loi de Moyſe avec la circonciſion. Les Romains continuérent leur protection à Hircan, & lui firent rendre les Villes que les Syriens lui avoient ôtées. L'orgueil & les violences de Démétrius Nicator ne laiſſerent pas la Syrie longtems tranquille. Les Peuples ſe révolterent. Pour entretenir leur révolte, l'Egypte ennemie leur donna un Roi: ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu, & Cléopatre, qui crut regner plus abſolument ſous ſes enfans que ſous ſon mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux ſon fils aîné Seleucus, qui vouloit regner malgré elle. Son ſecond fils Antiochus, appellé Grypus, avoit défait les rebelles, & revenoit victorieux: Cléopatre lui préſenta en cérémonie la coupe empoiſonnée, que ſon fils averti de ſes deſſeins pernicieux lui fit avaler. Elle laiſſa en mourant une ſemence éter-

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
622.	132.
624.	130.
625.	129.
626.	128.
629.	125.
630.	124.
633.	121.

Nic. Damaſc. ap. Joſeph. XIII. 16.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

nelle de diviſion entre les enfans qu'elle avoit eus des deux freres Démétrius Nicator & Antiochus Sidetes. La Syrie ainſi agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hircan prit Samarie, & ne put convertir les Samaritains. Cinq ans après il mourut : la Judée demeura paiſible à ſes deux enfans, Ariſtobule & Alexandre Jannée, qui regnerent l'un après l'autre ſans être incommodés des Rois de Syrie. Les Romains laiſſoient ce riche Royaume ſe conſumer par lui-même, & s'étendoient du côté de l'Occident. Durant les guerres de Démétrius Nicator & de Zébina, ils commencerent à s'étendre au-delà des Alpes, & Sextius, vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans la Ville d'Aix une colonie qui porte encore ſon nom. Les Gaulois ſe défendoient mal. Fabius dompta les Allobroges & tous les Peuples voiſins ; & la même année que Grypus fit boire à ſa mere le poiſon qu'elle lui avoit préparé, la Gaule Narbonnoiſe réduite en Province reçut le nom de Province Romaine. Ainſi l'Empire Romain s'agrandiſſoit, & occupoit peu à peu toutes les terres & toutes les mers du monde connu. Mais autant que la face de la république paroiſſoit belle au-dehors par ſes conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition déſordonnée de ſes citoyens & par ſes guerres inteſtines. Les plus illuſtres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencerent les diviſions, qui ne finirent qu'avec la République. Gayus, frere de Tibérius, ne put ſouffrir qu'on eût fait mourir un ſi grand homme d'une maniere tragique. Animé à la vengeance par des mouvemens qu'on crut inſpirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres ; & à la veille de tout détruire, il périt d'une mort ſemblable à celle qu'il vouloit venger. L'argent faiſoit tout à Rome. Jugurtha, Roi de Numidie, ſouillé du meurtre de ſes freres que le Peuple Romain protégeoit, ſe défendit plus longtems par ſes largeſſes, que par ſes armes ; & Marius, qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement, qu'en animant le Peuple contre la Nobleſſe. Les eſclaves armerent encore une fois dans la Sicile, & leur ſeconde révolte ne coûta pas moins de ſang aux Romains que la premiere. Marius battit les Teutons, les Cymbres & les autres Peuples du Nord qui pénétroient dans les Gaules, dans l'Eſpagne & dans l'Italie. Les victoires qu'il en remporta, furent une occaſion de propoſer de nouveaux partages de terre : Métellus, qui s'y oppoſoit, fut contraint de céder au tems, & les divi-

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
645.	109.
650.	104.
651.	103.
629.	125.
630.	124.
631.	123.
633.	121.
635.640.641.	
648.	106.
651.	103.
652.	102.
654.	100.
660.	94.
666.	88.
668.	86.

sions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, Tribun du Peuple. Pendant que Rome protégeoit la Cappadoce contre Mithridate, Roi de Pont, & qu'un si grand ennemi cédoit aux forces Romaines avec la Gréce, qui étoit entrée dans ses intérêts : l'Italie exercée aux armes par tant de guerres soutenues contre les Romains, ou avec eux, mit leur Empire en péril par une révolte universelle. Rome se vit déchirée dans les mêmes tems par les fureurs de Marius & de Sylla, dont l'un avoit fait trembler le Midi & le Nord, & l'autre étoit vainqueur de la Gréce & de l'Asie. Sylla, qu'on nommoit l'heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa Dictature tyrannique mit en servitude. Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple. Chacun voulut dominer. Sertorius, zélé partisan de Marius, se cantonna dans l'Espagne, & se ligua avec Mithridate. Contre un si grand Capitaine, la force fut inutile, & Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division. Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crût pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux Préteurs & aux Consuls, que Mithridate en faisoit à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance Romaine : Crassus avoit peine à la finir, & il fallut envoyer contr'eux le grand Pompée. Lucullus prenoit le dessus en Orient. Les Romains passerent l'Euphrate ; mais leur Général invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate souvent battu, sans jamais perdre courage, se relevoit : & le bonheur de Pompée sembloit nécessaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers des pirates, qui les infestoient depuis la Syrie jusqu'aux Colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevoit de soumettre ce vaillant Roi, l'Arménie où il s'étoit réfugié, l'Ibérie & l'Albanie qui le soutenoient, la Syrie déchirée par ses factions, la Judée où la division des Asmonéens ne laissa à Hircan II. fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance, & enfin tout l'Orient; mais il n'eut pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le Consul Cicéron, qui sauvoit la Ville des feux que lui préparoit Catilina, suivi de la plus illustre Noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron, plûtôt que par les armes de C. Antonius son Collégue. La liberté du Peuple Romain n'en fut pas plus assûrée. Pompée regnoit dans le Sénat, & son grand nom le rendoit maî-

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
663.	91.
666. 667. & suiv.	
972.	82.
675.	79.
680.	74.
681.	73.
683.	71.
686.	68.
687.	67.
689.	65.
691.	63.

tre abſolu de toutes les délibérations. Jules-Céſar en domptant les Gaules, fit à ſa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un ſi grand ſervice le mit en état d'établir ſa domination dans ſon pays. Il voulut premiérement égaler, & enſuite ſurpaſſer Pompée. Les immenſes richeſſes de Craſſus lui firent croire qu'il pourroit partaget la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre contre les Parthes, funeſte à lui & à ſa patrie. Les Arſacides vainqueurs inſulterent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains, & à l'avarice inſatiable de leur Général. Mais la honte du nom Romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Craſſus. Sa puiſſance contrebalançoit celle de Pompée & de Céſar, qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par ſa mort, la digue qui les retenoit, fut rompue. Les deux rivaux qui avoient en main toutes les forces de la République, déciderent leur querelle à Pharſale par une bataille ſanglante. Céſar victorieux parut en un moment par tout l'Univers, en Egypte, en Aſie, en Mauritanie, en Eſpagne: vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome & dans tout l'Empire. Brutus & Caſſius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant comme un tyran, malgré ſa clémence. Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide, & du jeune Céſar Octavien, petit-neveu de Jules Céſar, & ſon fils par adoption, trois inſupportables tyrans, dont le Triumvirat & les proſcriptions font encore horreur en les liſant. Mais elles furent trop violentes pour durer longtems. Ces trois hommes partagent l'Empire. Céſar garde l'Italie, & changeant incontinent en douceur ſes premieres cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ſes Collégues. Les reſtes de la République périſſent avec Brutus & Caſſius. Antoine & Céſar, après avoir ruiné Lépide, ſe tournent l'un contre l'autre. Toute la puiſſance Romaine ſe met ſur la mer. Céſar gagne la bataille Actiaque: les forces de l'Egypte & de l'Orient qu'Antoine menoit avec lui, ſont diſſipées, tous ſes amis l'abandonnent, & même ſa Cléopatre, pour laquelle il s'étoit perdu. Hérode, Iduméen, qui lui devoit tout, eſt contraint de ſe donner au vainqueur, & ſe maintient par ce moyen dans la poſſeſſion du Royaume de Judée, que la foibleſſe du vieux Hircan avoit fait perdre entiérement aux Aſmonéens. Tout céde à la fortune de Céſar: Alexandrie lui ouvre ſes portes: l'Egypte devient une Province Romaine: Cléopatre qui déſeſpère de la pouvoir conſerver, ſe tue elle-même après Antoine: Rome

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
696. & ſ.	58.
700.	54.
701.	53.
705.	49.
706.	48.
707.	47.
708.	46.
709.	45.
710.	44.
711.	43.
712.	42.
718.	36.
722.	32.
723.	31.
724.	30.
727.	27.

tend

tend les bras à Céſar, qui demeure ſous le nom d'Auguſte, & ſous le titre d'Empereur, ſeul maître de tout l'Empire. Il dompte vers les Pyrénées, les Cantabres & les Aſturiens révoltés : l'Ethiopie lui demande la paix : les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris ſur Craſſus avec tous les priſonniers Romains : les Indes recherchent ſon alliance : ſes armes ſe font ſentir aux Rhétes, ou Griſons, que leurs montagnes ne peuvent défendre : la Pannonie le reconnoît, la Germanie le redoute, & le Veſer reçoit ſes Loix. Victorieux par mer & par terre, il ferme le Temple de Janus. Tout l'Univers vit en paix ſous ſa puiſſance, & Jeſus-Chriſt vient au monde.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
730.	24.
732.	22.
734.	20.
739.	15.
742.	12.
747.	7.
753.	
754.	

DIXIÉME ÉPOQUE.

Naiſſance de JESUS-CHRIST.

SEPTIE'ME ET DERNIER AGE DU MONDE.

NOUS voilà enfin arrivés à ces tems tant deſirés par nos Peres, de la venue du Meſſie. Ce nom veut dire le Chriſt ou l'Oint du Seigneur ; & Jeſus-Chriſt le mérite comme Pontife, comme Roi, & comme Prophéte. On ne convient pas de l'année préciſe où il vint au monde, & on convient que ſa vraie naiſſance devance de quelques années notre Ere vulgaire, que nous ſuivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans diſputer davantage ſur l'année de la naiſſance de Notre-Seigneur, il ſuffit que nous ſçachions qu'elle eſt arrivée environ l'an quatre mil du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après ; & les autres préciſément en cette année : diverſité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle de la naiſſance de Notre-Seigneur. Quoi qu'il en ſoit, ce fut environ ce tems, mille ans après la Dédicace du Temple, & l'an ſept cent cinquante-quatre de Rome, que Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils d'Abraham & de David dans le tems, nâquit d'une Vierge. Cette Epoque eſt la plus conſidérable de toutes, non-ſeulement par l'importance d'un ſi grand événement ; mais encore parce que c'eſt elle d'où il y a pluſieurs ſiécles que les Chrétiens commencent à compter leurs

Ans de Jeſus-Chriſt. 1.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt à peu près avec le tems où Rome retourne à l'état Monarchique ſous l'Empire paiſible d'Auguſte. Tous les arts fleurirent de ſon tems, & la Poëſie latine fut portée à ſa derniere perfection par Virgile & par Horace, que ce Prince n'excita pas ſeulement par ſes bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui.

Ans de Jeſus-Chriſt.

La naiſſance de Jeſus-Chriſt fut ſuivie de près de la mort d'Hérode. Son Royaume fut partagé entre ſes enfans, & le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguſte acheva ſon regne avec beaucoup de gloire. Tibère qu'il avoit adopté lui ſuccéda ſans contradiction, & l'Empire fut reconnu pour héréditaire dans la maiſon des Céſars. Rome eut beaucoup à ſouffrir de la cruelle politique de Tibère : le reſte de l'Empire fut aſſez tranquille. Germanicus, neveu de Tibère, appaiſa les armées rebelles, refuſa l'Empire, battit le fier Arminius, pouſſa ſes conquêtes juſqu'à l'Elbe ; & s'étant attiré avec l'amour de tous les Peuples la jalouſie de ſon oncle, ce barbare le fit mourir, ou de chagrin, ou par le poiſon. A la quinziéme année de Tibère, Saint Jean-Baptiſte paroît, Jeſus-Chriſt ſe fait baptiſer par ce divin Précurſeur : le Pere Eternel reconnoît ſon Fils bien-aimé par une voix qui vient d'en-haut : le Saint Eſprit deſcend ſur le Sauveur, ſous la figure pacifique d'une Colombe ; toute la Trinité ſe manifeſte. Là commence, avec la 70 Semaine de Daniel, la prédication de Jeſus-Chriſt. Cette derniere ſemaine étoit la plus importante & la plus marquée. Daniel l'avoit ſéparée des autres, comme la ſemaine où l'alliance devoit être confirmée, & au milieu de laquelle les anciens ſacrifices devoient perdre leur vertu. Nous la pouvons appeller la Semaine des Myſtères. Jeſus-Chriſt y établit ſa miſſion & ſa doctrine par des miracles innombrables, & enſuite par ſa mort. Elle arriva la quatriéme année de ſon miniſtère, qui fut auſſi la quatriéme année de la derniere ſemaine de Daniel ; & cette grande ſemaine ſe trouve de cette ſorte juſtement coupée au milieu par cette mort.

8.
14.
16.
17.
19.
28.
30.
Dan. IX. 27.
33.

Ainſi le compte des ſemaines eſt aiſé à faire, ou plûtôt il eſt tout fait. Il n'y a qu'à ajoûter à 453 ans, qui ſe trouveront depuis l'an 300 de Rome, & le 20 d'Artaxerxe, juſqu'au commencement de l'Ere vulgaire, les 30 ans de cette Ere qu'on voit aboutir à la quinziéme année de Tibère, & au Baptême de Notre-Seigneur ; il ſe fera de ces deux ſommes 483 ans ; des ſept ans qui reſtent encore pour en achever 490, le quatriéme qui fait le milieu, eſt celui où Jeſus-Chriſt eſt mort ; & tout ce que Daniel a

prophétiſé eſt viſiblement renfermé dans le terme qu'il s'eſt preſcrit. On n'auroit pas même beſoin de tant de juſteſſe, & rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles ſe contenteroient de le trouver, en quelque point que ce fût, entre les deux extrémités; ce que je dis, afin que ceux qui croiroient avoir des raiſons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Notre-Seigneur, ne ſe gênent pas dans leur calcul, & que ceux qui voudroient tenter d'embarraſſer une choſe claire par des chicanes de Chronologie, ſe défaſſent de leur inutile ſubtilité.

Ans de Jeſus-Chriſt.

Les ténébres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, & au moment que Jeſus-Chriſt fut crucifié, ſont priſes pour une éclipſe ordinaire par les Auteurs payens, qui ont remarqué ce mémorable événement. Mais les premiers Chrétiens qui en ont parlé aux Romains, comme d'un prodige marqué, non-ſeulement par leurs Auteurs, mais encore par les Regiſtres publics, ont fait voir que ni au tems de la pleine lune où Jeſus-Chriſt étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipſe eſt obſervée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût ſurnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un tems où ſon livre étoit entre les mains de tout le monde, auſſi-bien que les Hiſtoires Syriaques de Thalus qui l'a ſuivi: & la quatriéme année de la 202 Olympiade marquée dans les Annales de Phlégon, eſt conſtamment celle de la mort de Notre-Seigneur.

Matth. XXVII. 45. Phleg. 13. Olymp. Thal. Hiſt. 3. Tertull. Apol. 21. Orig. 2. cont. Celſ. & Tr. 35. in Matth. Euſeb. & Hieron. in Chron. Jul. Afric. ibid.

Pour achever les Myſtères, Jeſus-Chriſt ſort du tombeau le troiſiéme jour; il apparoît à ſes Diſciples, il monte aux Cieux en leur préſence; il leur envoie le Saint-Eſprit; l'Egliſe ſe forme; la perſécution commence; Saint Etienne eſt lapidé; Saint Paul eſt converti. Un peu après Tibére meurt. Caligula ſon petit-neveu, ſon fils par adoption, & ſon ſucceſſeur, étonne l'Univers par ſa folie cruelle & brutale: il ſe fait adorer, & ordonne que ſa ſtatue ſoit placée dans le Temple de Jéruſalem. Chéreas délivre le monde de ce monſtre. Claudius regne malgré ſa ſtupidité. Il eſt deshonoré par Meſſaline ſa femme, qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine, fille de Germanicus. Les Apôtres tiennent le Concile de Jéruſalem, où Saint Pierre parle le premier comme il fait par-tout ailleurs. Les Gentils convertis y ſont affranchis des cérémonies de la Loi. La ſentence en eſt prononcée au nom du Saint-Eſprit & de l'Egliſe.

37.

40.
41.
48.

49.
Act. XV.
50.

Saint Paul & Saint Barnabé portent le décret du Concile aux Egliſes, & enſeignent aux Fidéles à s'y ſoumettre. Telle fut la forme du premier Concile. Le ſtupide Empereur deshérita ſon fils Britannicus, & adopta Néron, fils d'Agrippine. En récompenſe elle empoiſonna ce trop facile mari. Mais l'Empire de ſon fils ne lui fut pas moins funeſte à elle-même, qu'à tout le reſte de la République. Corbulon fir tour l'honneur de ce regne par les victoires qu'il remporta ſur les Parthes & ſur les Arméniens. Néron commença dans le même tems la Guerre contre les Juifs, & la perſécution contre les Chrétiens. C'eſt le premier Empereur qui ait perſécuté l'Egliſe. Il fir mourir à Rome Saint Pierre & Saint Paul. Mais comme dans le même tems il perſécutoit tout le genre humain, on ſe révolta contre lui de tous côtés, il apprit que le Sénat l'avoir condamné, & ſe tua lui-même. Chaque Armée fit un Empereur : la querelle ſe décida auprès de Rome, & dans Rome même, par d'effroyables combats. Galba, Othon & Vitellius y périrent : l'Empire affligé ſe repoſa ſous Veſpaſien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrémité : Jéruſalem fut priſe & brûlée. Tite, fils & ſucceſſeur de Veſpaſien, donna au monde une courte joie : & ſes jours, qu'il croyoit perdus, quand ils n'étoient pas marqués de quelque bienfait, ſe précipiterent trop vîte. On vit revivre Néron en la perſonne de Domitien. La perſécution ſe renouvella. Saint Jean ſorti de l'huile bouillante, fut relegué dans l'Iſle de Pathmos, où il écrit ſon Apocalypſe. Un peu après il écrivit ſon Evangile âgé de 90 ans, & joignit la qualité d'Evangéliſte à celle d'Apôtre & de Prophéte. Depuis ce tems les Chrétiens furent toujours perſécutés, tant ſous les bons que ſous les mauvais Empereurs. Ces perſécutions ſe faiſoient, tantôt par les ordres des Empereurs, & par la haine particuliere des Magiſtrats, tantôt par le ſoulévement des Peuples, & tantôt par des Décrets prononcés authentiquement dans le Sénat ſur les reſcrits des Princes, ou en leur préſence. Alors la perſécution étoit la plus univerſelle, & la plus ſanglante, & ainſi la haine des Infidéles toujours obſtinés à perdre l'Egliſe, s'excitoit de tems en tems elle-même à de nouvelles fureurs. C'eſt par ces renouvellemens de violences que les Hiſtoires Eccléſiaſtiques comptent dix perſécutions ſous dix Empereurs. Dans de ſi longues ſouffrances, les Chrétiens ne firent jamais la moindre ſédition. Parmi tous les Fidéles, les Evêques étoient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les Egliſes, l'Egliſe de Rome fut perſécutée avec

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ans de Jeſus-Chriſt. Act. XVI. 4.
14.
58 60.
62, 63, &c
66.
67.
68.
69.
70.
79.
93.
95.

le plus de violence ; & les Papes confirmerent ſouvent par leur ſang l'Evangile qu'ils annonçoient à toute la terre. Domitien eſt tué : l'Empire commence à reſpirer ſous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires : mais pour faire durer le repos public, il choiſit Trajan pour ſon ſucceſſeur. L'Empire tranquille au-dedans, & triomphant au-dehors, ne ceſſe d'admirer un ſi bon Prince. Auſſi avoit-il pour maxime, qu'il falloit que ſes Citoyens le trouvaſſent tel qu'il eût voulu trouver l'Empereur s'il eût été ſimple Citoyen. Ce Prince dompta les Daces, & Décébale leur Roi étendit ſes Conquêtes en Orient, donna un Roi aux Parthes, & leur fit craindre la puiſſance Romaine : heureux que l'ivrognerie & ſes infâmes amours, vices ſi déteſtables dans un ſi grand Prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la juſtice. A des tems ſi avantageux pour la République, ſuccéderent ceux d'Adrien, mêlés de bien & de mal. Ce Prince maintint la diſcipline militaire, vécut lui-même militairement & avec beaucoup de frugalité, ſoulagea les Provinces, fit fleurir les Arts, & la Gréce qui en étoit la mere. Les Barbares furent tenus en crainte par ſes armes & par ſon autorité. Il rebâtit Jéruſalem, à qui il donna ſon nom, & c'eſt de-là que lui vient le nom d'Ælia ; mais il en bannit les Juifs toujours rebelles à l'Empire. Ces opiniâtres trouverent en lui un impitoyable vengeur. Il deshonora par ſes cruautés & par ſes amours monſtrueuſes un regne ſi éclatant. Son infâme Antinoüs, dont il fit un Dieu, couvre de honte toute ſa vie. L'Empereur ſembla réparer ſes fautes, & rétablir ſa gloire effacée, en adoptant Antonin le pieux, qui adopta Marc-Auréle le ſage & le Philoſophe. En ces deux Princes paroiſſent deux beaux caractères. Le Pere, toujours en paix, eſt toujours prêt dans le beſoin à faire la Guerre : le Fils eſt toujours en Guerre, toujours prêt à donner la paix à ſes Ennemis & à l'Empire. Son pere Antonin lui avoit appris, qu'il valoit mieux ſauver un ſeul Citoyen, que de défaire mille ennemis. Les Parthes & les Marcomans éprouverent la valeur de Marc-Auréle : les derniers étoient des Germains que cet Empereur achevoit de dompter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains. La gloire d'un ſi beau nom ne fut effacée, ni par la molleſſe de Lucius Verus, frere de Marc-Auréle & ſon Collégue dans l'Empire, ni par les brutalités de Commode ſon fils & ſon ſucceſſeur. Celui-ci indigne d'avoir un tel Pere, en oublia les enſeignemens & les exemples. Le Sénat & les Peuples le

Ans de Jeſus-Chriſt.
96.
97.
98.
102.
106.
115. 116.
117.
120. 125.
123. 126.
130.
131.
135.
138.
139. 161.
162.
169.
180.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

déteſterent; ſes plus aſſidus courtiſans & ſa maîtreſſe le firent mourir. Son ſucceſſeur Pertinax, vigoureux défenſeur de la diſcipline militaire, ſe vit immolé à la fureur des ſoldats licencieux, qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la ſouveraine puiſſance. L'Empire mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le Juriſconſulte Didius Julianus hazarda ce hardi marché, il lui en coûta la vie : Sévère, Africain, le fit mourir ; vengea Pertinax, paſſa de l'Orient en Occident, triompha en Syrie, en Gaule & dans la Grande Bretagne. Rapide conquérant, il égala Céſar par ſes victoires; mais il n'imita pas ſa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ſes enfans. Baſſien, ou Caracalla ſon fils aîné, faux imitateur d'Alexandre, auſſitôt après la mort de ſon pere, tua ſon frere Géta Empereur comme lui, dans le ſein de Julie leur mere commune, paſſa ſa vie dans la cruauté & dans le carnage, & s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avoit gagné le cœur des ſoldats & des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin, mais il n'en ſçut pas ſoutenir la gloire. Le Syrien Héliogabale, ou plûtôt Alagabale ſon fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des ſoldats, & la victoire ſur Macrin, devint auſſitôt après, par ſes infâmies, l'horreur du genre-humain, & ſe perdit lui-même. Alexandre Sévère, fils de Mammée, ſon parent & ſon ſucceſſeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il ſe plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ſes ſoldats, qu'à vaincre ſes ennemis. Sa mere qui le gouvernoit, fut cauſe de ſa perte, comme elle l'avoit été de ſa gloire. Sous lui Artaxerxe, Perſien, tua ſon maître Artaban, dernier Roi des Parthes, & rétablit l'Empire des Perſes en Orient.

Ans de Jeſus-Chriſt.
192.
193.
194. 195.
198. *&c.*
207. 209.
210.
211. 212.
218.
222.
233.
235.

Tertull. adv. Jud. 7. Apolog. 37.

En ces tems l'Egliſe, encore naiſſante, rempliſſoit toute la terre, & non-ſeulement l'Orient, où elle avoit commencé, c'eſt-à-dire, la Paleſtine, la Syrie, l'Egypte, l'Aſie mineure & la Gréce; mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverſes nations des Gaules, toutes les Provinces d'Eſpagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande Bretagne, dans les endroits impénétrables aux armes Romaines, & encore hors de l'Empire, l'Arménie, la Perſe, les Indes, les Peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, & juſqu'aux Iſles les plus inconnues. Le ſang de ſes Martyrs la rendoit féconde. Sous Trajan, Saint Ignace Evêque d'Antioche fut expoſé aux bêtes farouches. Marc-Auréle, malheureuſement pré-

107.
163.
167.

venu des calomnies dont on chargeoit le Chriſtianiſme, fit mourir Saint Juſtin le Philoſophe, & l'Apologiſte de la Religion Chrétienne. Saint Polycarpe, Evêque de Smyrne, diſciple de Saint Jean, à l'âge de 80 ans, fut condamné au feu ſous le même Prince. Les Saints Martyrs de Lyon & de Vienne endurerent des ſupplices inoüis, à l'exemple de Saint Photin leur Evêque âgé de 90 ans. L'Egliſe Gallicane remplit tout l'Univers de ſa gloire. Saint Irénée, diſciple de Saint Polycarpe, & ſucceſſeur de Saint Photin, imita ſon prédéceſſeur, & mourut martyr ſous Sévère, avec un grand nombre de fidéles de ſon Egliſe. Quelquefois la perſécution ſe ralentiſſoit. Dans une extrême diſette d'eau que Marc-Auréle ſouffrit en Germanie, une Légion Chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la ſoif de ſon armée, & accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ſes ennemis. Le nom de Foudroyante fut donné ou confirmé à la Légion par ce miracle. L'Empereur en fut touché, & écrivit au Sénat en faveur des Chrétiens. A la fin ſes devins lui perſuaderent d'attribuer à ſes Dieux & à ſes prieres un miracle que les Payens ne s'aviſoient pas ſeulement de ſouhaiter. D'autres cauſes ſuſpendoient ou adouciſſoient quelquefois la perſécution pour un peu de tems; mais la ſuperſtition, vice que Marc-Auréle ne put éviter, la haine publique, & les calomnies qu'on impoſoit aux Chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des Payens ſe rallumoit, & tout l'Empire ruiſſeloit du ſang des Martyrs. La Doctrine accompagnoit les ſouffrances. Sous Sévère, & un peu après, Tertullien, Prêtre de Carthage, éclaira l'Egliſe par ſes écrits, la défendit par un admirable apologétique, & la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuſe ſévérité, & ſéduit par les viſions du faux Prophéte Montanus. A peu près dans le même tems le ſaint prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du Paganiſme pour le confondre. Origène, fils du Saint martyr Léonide, ſe rendit célébre par toute l'Egliſe dès ſa premiere jeuneſſe, & enſeigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le Philoſophe Ammonius fit ſervir à la Religion la Philoſophie Platonicienne, & s'attira le reſpect même des Payens. Cependant les Valentiniens, les Gnoſtiques, & d'autres ſectes impies combattoient l'Evangile par de fauſſes traditions : Saint Irénée leur oppoſe la tradition & l'autorité des Egliſes Apoſtoliques, ſur-tout celle de Rome, fondée par les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, & la principale de toutes. Tertullien fait la même choſe. L'Egliſe n'eſt ébranlée, ni par

Ans de Jeſus-Chriſt.
177.
202.
174.
215.
Iren. lib. III. 1, 2, 3.
De Præſc. adv. Har. cap. 36.

les héréſies, ni par les ſchiſmes, ni par la chûte de ſes Docteurs les plus illuſtres. La ſainteté de ſes mœurs eſt ſi éclatante, qu'elle lui attire les loüanges de ſes ennemis.

Ans de Jeſus-Chriſt. 235. 236. 237. 238. 242. 244. 245.

Les affaires de l'Empire ſe brouilloient d'une terrible maniere. Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avoit tué, ſe rendit le maître, quoique de race Gothique. Le Sénat lui oppoſa quatre Empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans. Parmi eux étoient les deux Gordiens, pere & fils, chéris du peuple Romain. Le jeune Gordien leur fils, quoique dans une extrême jeuneſſe, montra une ſageſſe conſommée, défendit à peine contre les Perſes l'Empire affoibli par tant de diviſions. Il avoit repris ſur eux beaucoup de places importantes. Mais Philippe, Arabe, tua un ſi bon Prince; & de peur d'être accablé par deux Empereurs, que le Sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuſe avec Sapor, Roi de Perſe. C'eſt le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'Empire. On dit qu'il embraſſa la Religion Chrétienne dans un tems où tout-à-coup il parut meilleur, & il eſt vrai qu'il fut favorable aux Chrétiens. En haine de cet Empereur, Déce, qui le tua, renouvella la perſécution avec plus de violence que jamais. L'Egliſe s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules; & l'Empire perdit bientôt Déce, qui le défendoit vigoureuſement. Gallus & Voluſien paſſerent bien vîte : Emilien ne fit que paroître; la ſouveraine puiſſance fut donnée à Valérien; & ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités. Il ne fut cruel qu'aux Chrétiens. Sous lui le Pape Saint Etienne, & Saint Cyprien, Evêque de Carthage, malgré toutes leurs diſputes, qui n'avoient point rompu la Communion, reçurent tous deux la même Couronne. L'erreur de Saint Cyprien, qui rejettoit le Baptême donné par les Hérétiques, ne nuiſit ni à lui, ni à l'Egliſe. La tradition du ſaint Siége ſe ſoutint par ſa propre force contre les ſpécieux raiſonnemens, & contre l'autorité d'un ſi grand homme, encore que d'autres grands hommes défendiſſent la même Doctrine. Une autre diſpute fit plus de mal. Sabellius confondit enſemble les trois Perſonnes divines, & ne connut en Dieu qu'une ſeule perſonne ſous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Egliſe, & Saint Denys, Evêque d'Alexandrie, découvrit au Pape Saint Sixte II. les erreurs de cet Héréſiarque. Ce ſaint Pape ſuivit de près au martyre Saint Etienne ſon prédéceſſeur : il eut la tête tranchée, & laiſſa un plus grand combat à ſoutenir

Euſeb. lib. VI. cap. 39. 249.

Greg. Tur. lib. I. Hiſt. Franc. 28. 251. 254. 257. 258. 259.

257. *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. VII. cap. 6.* 259.

tenir à ſon Diacre Saint Laurent. C'eſt alors qu'on voit commencer l'inondation des Barbares. Les Bourguignons & d'autres peuples Germains, les Goths autrefois appellés les Grecs, & d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin & au de-là du Danube, entrerent dans l'Europe : l'Orient fut envahi par les Scythes Aſiatiques & par les Perſes. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent enſuite par une infidélité ; & après lui avoir laiſſé achever ſa vie dans un pénible eſclavage, ils l'écorcherent pour faire ſervir ſa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien ſon fils & ſon collégue acheva de tout perdre par ſa molleſſe. Trente Tyrans partagerent l'Empire. Odenat, Roi de Palmyre, Ville ancienne, dont Salomon eſt le fondateur, fut le plus illuſtre de tous : il ſauva les provinces d'Orient des mains des Barbares, & s'y fit reconnoître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées, qu'elle commanda ſeule après ſa mort, & ſe rendit célébre par toute la terre pour avoir joint la chaſteté avec la beauté, & le ſçavoir avec la valeur. Claudius II. & Aurélien après lui, rétablirent les affaires de l'Empire. Pendant qu'ils abattoient les Goths avec les Germains par des victoires ſignalées, Zénobie conſervoit à ſes enfans les conquêtes de leur pere. Cette Princeſſe penchoit au Judaïſme. Pour l'attirer, Paul Samoſat, Evêque d'Antioche, homme vain & inquiet, enſeigna ſon opinion Judaïque ſur la perſonne de Jeſus-Chriſt, qu'il ne faiſoit qu'un pur homme. Après une longue diſſimulation d'une ſi nouvelle Doctrine, il fut convaincu & condamné au Concile d'Antioche. La Reine Zénobie ſoutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme ſi célébre. Parmi de perpétuels combats il ſçut faire garder aux gens de guerre la diſcipline Romaine, & montra, qu'en ſuivant les anciens ordres & l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au-dedans & au-dehors ſans être à charge à l'Empire. Les Francs commencerent alors à ſe faire craindre. C'étoit une ligue de Peuples Germains, qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avoit battus étant Particulier, & les tint en crainte étant Empereur. Un tel Prince ſe fit haïr par ſes actions ſanguinaires. Sa colère trop redoutée lui cauſa la mort. Ceux qui ſe croyoient en péril, le prévinrent, & ſon Secretaire menacé ſe mit à la tête de la conjuration. L'armée qui le vit périr par la conſpiration de tant de chefs, refuſa d'élire un Empereur, de peur de mettre ſur le Thrône un

Ans de Jeſus-Chriſt.
258. 259. 260.
261.
264.
268.
270.
Euſeb. Hiſt. Eccl. VII. cap. 27, & ſeq. Athan. ad ſolit. Theod. lib. II. bar. fab... Niceph. lib. VI. cap. 27.
273.
274.
Hiſt. Aug. Aurel. cap. 7 Flor. cap. 2. Prob. cap. 11, 12. Firm. &c. cap. 13.
275.

des assassins d'Aurélien; & le Sénat rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau Prince étoit vénérable par son âge & par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, & périt avec lui dans une sédition le sixiéme mois de son regne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frere Florien prétendit l'Empire par droit de

Ans de Jesus-Christ.

276. succession, comme le plus proche héritier: ce droit ne fut pas reconnu, Florien fut tué, & Probus forcé par les soldats à recevoir
277. 278. l'Empire, quoiqu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre.
280. Tout fléchit sous un si grand Capitaine; les Germains & les
282. Francs qui vouloient entrer dans les Gaules, furent repoussés; & en Orient, aussi bien qu'en Occident, tous les Barbares respecterent les armes Romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, & fit espérer à l'Empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole, & de la régle sévère que son Empereur lui faisoit garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand Prince, elle honora sa mémoire, & lui donna pour successeur Carus, qui n'étoit pas
283. moins zélé que lui pour la discipline. Ce vaillant Prince vengea son prédécesseur, & réprima les Barbares, à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses avec Numérien son second fils; & opposa aux ennemis du côté du Nord, son fils aîné Carinus, qu'il fit César. C'étoit la seconde dignité, & le plus proche dégré pour parvenir à l'Empire. Tout l'Orient trembla devant Carus; la Mésopotamie se soumit; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédoit, le Ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de regner! Loin d'être touché de ses maux son beau-pere Aper le tua; mais Dioclétien vengea sa mort, & parvint enfin à
284. l'Empire, qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveil-
285. la malgré sa molleſſe, & battit Dioclétien; mais en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens, dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'Empire fut défait du plus violent & du plus perdu de tous les hommes. Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec
286. une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous côtés au-dedans & au-dehors, il nomma Maximien
291. Empereur avec lui, & sçut néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque Empereur fit un César. Constantius Chlorus & Galérius furent élevés à ce haut rang. Les quatre Princes soutinrent à

peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome qu'il trouvoit trop libre, & s'établit à Nicomédie, où il ſe fit adorer à la mode des Orientaux. Cependant les Perſes vaincus par Galérius abandonnerent aux Romains de grandes Provinces & des Royaumes entiers. Après de ſi grands ſuccès, Galérius ne veut plus être ſujet, & dédaigne le nom de Céſar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baiſſer l'eſprit de Dioclétien, & Galérius, quoique ſon gendre, le força de quitter l'Empire. Il fallut que Maximien ſuivît ſon exemple. Ainſi l'Empire vint entre les mains de Conſtantius Chlorus & de Galérius; & deux nouveaux Céſars, Sévère & Maximien, furent créés en leur place par les Empereurs qui ſe dépoſoient. Les Gaules, l'Eſpagne, & la Grande Bretagne furent heureuſes, mais trop peu de tems, ſous Conſtantius Chlorus. Ennemi des exactions, & accuſé par-là de ruiner le fiſc, il montra qu'il avoit des thréſors immenſes dans la bonne volonté de ſes ſujets. Le reſte de l'Empire ſouffroit beaucoup ſous tant d'Empereurs & tant de Céſars : les Officiers ſe multiplioient avec les Princes : les dépenſes & les exactions étoient infinies. Le jeune Conſtantin, fils de Conſtantius Chlorus ſe rendoit illuſtre : mais il ſe trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours cet Empereur, jaloux de ſa gloire, l'expoſoit à de nouveaux périls. Il lui falloit combattre les bêtes farouches par une eſpéce de jeu; mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Conſtantin échappé de ſes mains, trouva ſon pere expirant. En ce tems Maxence, fils de Maximien, & gendre de Galérius, ſe fit Empereur à Rome malgré ſon beau-pere; & les diviſions inteſtines ſe joignirent aux autres maux de l'Etat. L'image de Conſtantin, qui venoit de ſuccéder à ſon pere, portée à Rome ſelon la coutume, y fut rejettée par les ordres de Maxence. La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoître les nouveaux Princes. On ſe prépare à la guerre de tous côtés. Le Céſar Sévère, que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome. Pour ſe donner de l'appui dans ſa frayeur, il rappella ſon pere Maximien. Le vieillard ambitieux quitta ſa retraite où il n'étoit qu'à regret, & tâcha en vain de retirer Dioclétien ſon collégue du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, Empereur pour la ſeconde fois, les ſoldats de Sévère le quittent. Le vieil Empereur le fait tuer; & en même tems pour s'appuyer contre Galérius, il donne à Conſtantin ſa fille Fauſte. Il falloit auſſi de l'appui à Ga-

Ans de Jeſus-Chriſt. 297. *Euſeb. Hiſt. l. VIII. 13. Orat. Conſt. ad Sanct. cœt.* 25. *Lact. de mort. perſec. cap.* 17, 18. 304. *Lact. ibid.* 24. 306. *Lact. de mort. perſec. cap.* 26, 27. 307.

lérius après la mort de Sévère : c'eſt ce qui le fit réſoudre à nommer Licinius Empereur : mais ce choix piqua Maximin, qui en qualité de Céſar, ſe croyoit plus proche du ſuprême honneur. Rien ne put lui perſuader de ſe ſoumettre à Licinius, & il ſe rendit indépendant dans l'Orient. Il ne reſtoit preſque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chaſſé d'Italie. Le reſte de l'Occident obéiſſoit à Maximien, à ſon fils Maxence, & à ſon gendre Conſtantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'Empire, ſes enfans que les étrangers. Il tâcha de chaſſer de Rome ſon fils Maxence, qui le chaſſa lui-même. Conſtantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé ſa fille Fauſte contre ſon mari. Elle le trompoit, & Maximien qui penſoit avoir tué Conſtantin, en tuant l'Eunuque qu'on avoit mis dans ſon lit, fut contraint de ſe donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume, & Maxence, ſous prétexte de venger ſon pere, ſe déclare contre Conſtantin, qui marche à Rome avec ſes troupes. En même tems il fait renverſer les ſtatues de Maximien ; celles de Dioclétien qui y étoient jointes eurent le même ſort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris, & il mourut quelque tems après, autant de chagrin que de vieilleſſe.

Ans de Jeſus-Chriſt.
Lact. ibid. 28, 29, 30, 31, 32.
310.
Lact. ibid. 42, 43.
312.
Euſeb. VIII. Hiſt. Eccl. 16. *de vitâ Conſt. lib.* 57. *Lact. de mort. perſec.* 9, *& ſeq.*

En ces tems, Rome toujours ennemie du Chriſtianiſme, fit un dernier effort pour l'éteindre, & acheva de l'établir. Galérius, marqué par les Hiſtoriens comme l'Auteur de la derniere perſécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'Empire, le contraignit à faire ce ſanglant Edit, qui ordonnoit de perſécuter les Chrétiens plus violemment que jamais. Maximien qui les haïſſoit, & n'avoit jamais ceſſé de les tourmenter, animoit les Magiſtrats & les bourreaux ; mais ſa violence, quelqu'extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximin & de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux ſupplices. La pudeur des Vierges Chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur Foi. On recherchoit les Livres Sacrés avec des ſoins extraordinaires pour en abolir la mémoire : & les Chrétiens n'oſoient les avoir dans leurs maiſons, ni preſque les lire. Ainſi après trois cens ans de perſécution, la haine des perſécuteurs devenoit plus âpre. Les Chrétiens les laſſerent par leur patience. Les Peuples touchés de leur ſainte vie, ſe convertiſſoient en foule. Galérius déſeſpéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordi-

302.
311.

naire, il révoqua ſes Edits, & mourut de la mort d'Antiochus, avec une auſſi fauſſe pénitence. Maximin continua la perſécution : mais Conſtantin le Grand, Prince ſage & victorieux, embraſſa publiquement le Chriſtianiſme.

Ans de Jeſus-Chriſt. 312.

ONZIÉME ÉPOQUE.

Conſtantin, ou la Paix de l'Egliſe.

CETTE célébre Déclaration de Conſtantin arriva l'an 312 de Notre-Seigneur. Pendant qu'il aſſiégeoit Maxence dans Rome, une Croix lumineuſe lui parut en l'air devant tout le monde, avec une inſcription qui lui promettoit la victoire ; la même choſe lui eſt confirmée dans un ſonge. Le lendemain il gagna cette célébre Bataille, qui défit Rome d'un tyran, & l'Egliſe d'un perſécuteur. La Croix fut étalée comme la défenſe du Peuple Romain & de tout l'Empire. 313. Un peu après Maximin fut vaincu par Licinius, qui étoit d'accord avec Conſtantin, & il fit une fin ſemblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Egliſe. Conſtantin la combla d'honneurs. La victoire le ſuivit par-tout, & les Barbares furent réprimés, tant par lui que par ſes enfans. Cependant Licinius ſe brouille avec lui, & renouvelle la perſécution Battu par mer & par terre, il eſt contraint de quitter l'Empire, & enfin de perdre la vie. En ce tems Conſtantin aſſembla à 315. Nicée en Bithynie le premier Concile Général, où trois cens 324. dix-huit Evêques qui repréſentoient toute l'Egliſe, condamnerent 325. le Prêtre Arius, ennemi de la Divinité du Fils de Dieu, & dreſſerent le Symbole où la conſubſtantialité du Pere & du Fils eſt établie. Les Prêtres de l'Egliſe Romaine, envoyés par le Pape Saint Sylveſtre, précéderent tous les Evêques dans cette aſſemblée ; & un ancien Auteur Grec compte parmi les Légats du ſaint Siége, le célébre Oſius, Evêque de Cordoue, qui préſida au Concile. Conſtantin y prit ſa ſéance, & en reçut les déciſions comme un Oracle du Ciel. Les Ariens cacherent leurs erreurs, & 326. rentrerent dans ſes bonnes graces en diſſimulant. Pendant que ſa valeur maintenoit l'Empire dans une ſouveraine tranquillité, le repos de ſa famille fut troublé par les artifices de Fauſte ſa femme. Criſpe, fils de Conſtantin, mais d'un autre mariage, accuſé par cette marâtre de l'avoir voulu corrompre, trouva ſon pere inſle-

Gel. Cyriz. Hiſt. Conc. lib. II. 6, 27.

xible. Sa mort fut bientôt vengée. Fauſte convaincue fut ſuffoquée dans le bain. Mais Conſtantin deshonoré par la malice de ſa femme, reçut en même tems beaucoup d'honneur par la piété de ſa mere. Elle découvrit dans les ruines de l'ancienne Jéruſalem la vraie Croix féconde en miracles. Le ſaint Sépulcre fut auſſi trouvé. La nouvelle Ville de Jéruſalem, qu'Adrien avoit fait bâtir, la Grotte où étoit né le Sauveur du monde, & tous les ſaints Lieux furent ornés de Temples ſuperbes par Héléne & par Conſtantin. Quatre ans après l'Empereur rebâtit Byſance, qu'il appella Conſtantinople, & en fit le ſecond ſiége de l'Empire. L'Egliſe paiſible ſous Conſtantin fut cruellement affligée en Perſe. Une infinité de Martyrs ſignalerent leur Foi. L'Empereur tâcha en vain d'appaiſer Sapor, & de l'attirer au Chriſtianiſme. La protection de Conſtantin ne donna aux Chrétiens perſécutés qu'une favorable retraite. Ce Prince béni de toute l'Egliſe, mourut plein de joie & d'eſpérance, après avoir partagé l'Empire entre ſes trois fils Conſtantin, Conſtance & Conſtant. Leur concorde fut bientôt troublée. Conſtantin périt dans la guerre qu'il eut avec ſon frere Conſtant, pour les limites de leur Empire. Conſtance & Conſtant ne furent guère plus unis. Conſtant ſoutint la foi de Nicée, que Conſtance combattoit. Alors l'Egliſe admira les longues ſouffrances de Saint Athanaſe, Patriarche d'Alexandrie, & défenſeur du Concile de Nicée. Chaſſé de ſon ſiége par Conſtance, il fut rétabli canoniquement par le Pape S. Jules premier, dont Conſtant appuya le Décret. Ce bon Prince ne dura guère. Le tyran Magnence le tua par trahiſon; mais bientôt après vaincu par Conſtance, il ſe tua lui-même. Dans la bataille où ſes affaires furent ruinées, Valens, Evêque Arien, ſecrettement averti par ſes amis, aſſûra Conſtance que l'armée du Tyran étoit en fuite, & fit croire au foible Empereur qu'il le ſçavoit par révélation. Sur cette fauſſe révélation Conſtance ſe livre aux Ariens. Les Evêques Orthodoxes ſont chaſſés de leurs ſiéges : toute l'Egliſe eſt remplie de confuſion & de trouble : la conſtance du Pape Libère céde aux ennuis de l'exil; les tourmens font ſuccomber le vieil Oſius, autrefois le ſoutien de l'Egliſe. Le Concile de Rimini, ſi ferme d'abord, fléchit à la fin par ſurpriſe & par violence : rien ne ſe fait dans les formes : l'autorité de l'Empereur eſt la ſeule Loi : mais les Ariens qui font tout par-là, ne peuvent s'accorder entr'eux, & changent tous les jours leur Symbole : la Foi de Nicée ſubſiſte : Saint Athanaſe & Saint Hilaire, Evêque de Poitiers, ſes principaux défenſeurs, ſe

330.

336.

337.

340.

341. *Soc. Hiſt. Eccl. II. 15. Sozom. III. 8.*

350.

351.

353.

357.

359.

rendent célébres par toute la Terre. Pendant que l'Empereur Conſtance, occupé des affaires de l'Arianiſme, faiſoit négligemment celles de l'Empire, les Perſes remporterent de grands avantages. Les Allemands & les Francs tenterent de toutes parts l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'Empereur, les arrêta & les battit. L'Empereur lui même défit les Sarmates, & marcha contre les Perſes. Là paroît la révolte de Julien contre l'Empereur, ſon Apoſtaſie, la mort de Conſtance, le regne de Julien, ſon gouvernement équitable, & le nouveau genre de perſécution qu'il fit ſouffrir à l'Egliſe. Il en entretint les diviſions ; il exclut les Chrétiens non-ſeulement des honneurs, mais des études, & en imitant la ſainte diſcipline de l'Egliſe, il crut tourner contr'elle ſes propres armes. Les ſupplices furent ménagés, & ordonnés ſous d'autres prétextes que celui de la Religion. Les Chrétiens demeurerent fidéles à leur Empereur ; mais la gloire qu'il cherchoit trop, le fit périr, il fut tué dans la Perſe où il s'étoit engagé témérairement. Jovien ſon ſucceſſeur, zélé Chrétien, trouva les affaires déſeſpérées, & ne vécut que pour conclurre une paix honteuſe. Après lui Valentinien fit la guerre en grand Capitaine ; il y mena ſon fils Gratien dès ſa premiere jeuneſſe ; maintint la diſcipline militaire, battit les Barbares, fortifia les Frontieres de l'Empire, & protégea en Occident la Foi de Nicée. Valence ſon frere, qu'il fit ſon Collégue, la perſécutoit en Orient ; & ne pouvant gagner ni abattre Saint Baſile & Saint Grégoire de Nazianze, il déſeſpéroit de la pouvoir vaincre. Quelques Ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens Dogmes de la Secte. Aërius, Prêtre Arien, eſt noté dans les Ecrits des ſaints Peres comme l'Auteur d'une nouvelle Héréſie, pour avoir égalé la Prêtriſe à l'Epiſcopat, & avoir jugé inutiles les Prieres & les Oblations que toute l'Egliſe faiſoit pour les morts. Une troiſiéme erreur de cet Héréſiarque, étoit de compter parmi les ſervitudes de la Loi, l'obſervance de certains jeûnes marqués ; & de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand ſaint Epiphane ſe rendit célébre par ſon Hiſtoire des Héréſies, où il eſt réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait Evêque de Tours, & remplit tout l'Univers du bruit de ſa ſainteté & de ſes miracles, durant ſa vie, & après ſa mort. Valentinien mourut après un diſcours violent qu'il fit aux ennemis de l'Empire ; ſon impétueuſe colère qui le faiſoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son ſucceſſeur Gratien vit ſans envie l'élévation de ſon jeune frere Valentinien II. qu'on fit

Ans de Jeſus-Chriſt.
357. 358. 359. 360. 361.
363. 364. 366. 367. 368. 370. 371. *&c.*
Epiph. hær. 75. *Aug. hær.* 53.
375.

Empereur, encore qu'il n'eût que neuf ans. Sa mere Juſtine, protectrice des Ariens, gouverna durant ſon bas âge. On voit ici en peu d'années de merveilleux événemens : la révolte des Goths contre Valens : ce Prince quitter les Perſes pour réprimer les rebelles : Gratien accourir à lui après avoir remporté une victoire ſignalée ſur les Allemands. Valens qui veut vaincre ſeul, précipite le combat, où il eſt tué auprès d'Andrinople : les Goths victorieux le brûlent dans un village où il s'étoit retiré. Gratien accablé d'affaires, aſſocie à l'Empire le grand Théodoſe, & lui laiſſe l'Orient. Les Goths ſont vaincus : tous les Barbares ſont tenus en crainte ; & ce que Théodoſe n'eſtimoit pas moins, les Hérétiques Macédoniens qui nioient la Divinité du S. Eſprit, ſont condamnés au Concile de Conſtantinople. Il ne s'y trouva que l'Egliſe Grecque : le conſentement de tout l'Occident, & du Pape ſaint Damaſe, le fit appeller *ſecond Concile Général.* Pendant que Théodoſe gouvernoit avec tant de force & tant de ſuccès, Gratien qui n'étoit pas moins vaillant, ni moins pieux, abandonné de ſes troupes, toutes compoſées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime. L'Egliſe & l'Empire pleurerent ce bon Prince. Le tyran regna dans les Gaules, & ſembla ſe contenter de ce partage. L'Impératrice Juſtine publia ſous le nom de ſon fils, des Edits en faveur de l'Arianiſme. Saint Ambroiſe, Evêque de Milan ne lui oppoſa que la ſaine Doctrine, les prieres & la patience ; & ſçut par de telles armes, non-ſeulement conſerver à l'Egliſe les Baſiliques que les Hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune Empereur. Cependant Maxime remue ; & Juſtine ne trouve rien de plus fidéle que le ſaint Evêque, qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ſes diſcours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien eſt contraint de prendre la fuite avec ſa mere. Maxime ſe rend maître à Rome, où il rétablit les ſacrifices des faux Dieux par complaiſance pour le Sénat preſqu'encore tout Payen. Après qu'il eut occupé tout l'Occident, & dans le tems qu'il ſe croyoit le plus paiſible, Théodoſe aſſiſté des Francs le défit dans la Pannonie, l'aſſiégea dans Aquilée, & le laiſſa tuer par les Soldats. Maître abſolu des deux Empires, il rendit celui d'Occident à Valentinien qui ne le garda pas long-tems. Ce jeune Prince éleva & abaiſſa trop Arbogaſte, un Capitaine des Francs, vaillant déſintéreſſé, mais capable de maintenir par toute ſorte de crimes le pouvoir qu'il s'étoit acquis ſur les troupes. Il éleva le tyran Eugène qui ne ſçavoit que diſcourir, & tua Valentinien qui ne vouloit

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ans de Jeſus-Chriſt.

377. 378. 379. 381. 383. 386. 387. 388. 392.

loit plus avoir pour maître le ſuperbe Franc. Ce coup déteſtable fut fait dans les Gaules auprès de Vienne. Saint Ambroiſe, que le jeune Empereur avoit mandé pour recevoir de lui le Baptême, déplora ſa perte, & eſpéra bien de ſon ſalut. Sa mort ne demeura pas impunie. Un miracle viſible donna la victoire à Théodoſe ſur Eugène & ſur les faux Dieux, dont ce tyran avoir rétabli le culte. Eugène fut pris : il fallut le ſacrifier à la vengeance publique, & abattre la rébellion par ſa mort. Le fier Arbogaſte ſe tua lui-même, plûtôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur que tout le reſte des rebelles venoit d'éprouver. Théodoſe, ſeul Empereur, fut la joie & l'admiration de tout l'Univers. Il appuya la Religion ; il fit taire les Hérétiques ; il abolir les ſacrifices impurs des Payens ; il corrigea la molleſſe, & réprima les dépenſes ſuperflues. Il avoüa humblement ſes fautes & il en fit pénitence. Il écouta ſaint Ambroiſe, célébre Docteur de l'Egliſe, qui le reprenoit de ſa colère, ſeul vice d'un ſi grand Prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par néceſſité. Il rendit les Peuples heureux, & mourut en paix, plus illuſtre par ſa Foi, que par ſes victoires. De ſon tems S. Jérôme, Prêtre, retiré dans la ſainte Grotte de Bethléem, entreprit des travaux immenſes pour expliquer l'Ecriture, en lut tous les Interprétres, déterra toutes les Hiſtoires Saintes & Profanes, qui la peuvent éclaircir, & compoſa ſur l'Original Hébreu la Verſion de la Bible, que toute l'Egliſe a reçue ſous le nom de *Vulgate*. L'Empire qui paroiſſoit invincible ſous Théodoſe, changea tout-à-coup ſous ſes deux fils. Arcade eut l'Orient, & Honorius l'Occident ; tous deux gouvernés par leurs Miniſtres, ils firent ſervir leur puiſſance à des intérêts particuliers. Rufin & Eutrope, ſucceſſivement favoris d'Arcade, & auſſi méchans l'un que l'autre, périrent bien-tôt ; & les affaires n'en allerent pas mieux ſous un Prince foible. Sa femme Eudoxe lui fit perſécuter ſaint Jean Chryſoſtôme, Patriarche de Conſtantinople, & la lumiere de l'Orient. Le Pape S. Innocent, & tout l'Occident, ſoutinrent ce grand Evêque contre Théophile, Patriarche d'Alexandrie, Miniſtre des violences de l'Impératrice. L'Occident étoit troublé par l'inondation des Barbares. Radagaiſe, Goth & Payen, ravagea l'Italie. Les Vandales, Nation Gothique & Arienne, occuperent une partie de la Gaule, & ſe répandirent dans l'Eſpagne. Alaric, Roi des Viſigots, Peuples Ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes Provinces, déja occupées par les Vandales. Stilicon embarraſſé de tant de Barbares, les bat, les ménage, s'entend &

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

An de Jeſus-Chriſt.

394.

390.

395.

386. 387.

395.

399.

403. 404.

406. *& ſuiv.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

rompt avec eux, ſacrifie tout à ſon intérêt, & conſerve néanmoins l'Empire qu'il avoit deſſein d'uſurper. Cependant Arcade mourut, & crut l'Orient ſi dépourvû de bons ſujets, qu'il mit ſon fils Théodoſe, âgé de huit ans, ſous la tutelle d'Iſdegerde, Roi de Perſe. Mais Pulchérie, ſœur du jeune Empereur, ſe trouva capable des grandes affaires. L'Empire de Théodoſe ſe ſoutint par la prudence & par la piété de cette Princeſſe. Celui d'Honorius ſembloit proche de ſa ruine. Il fit mourir Stilicon, & ne ſçut pas remplir la place d'un ſi habile Miniſtre. La révolte de Conſtantin, la perte entiere de la Gaule & de l'Eſpagne, la priſe & le ſac de Rome par les armes d'Alaric & des Viſigots, furent la ſuite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, & il ne ſongeoit qu'à abolir le nom Romain; mais pour le bonheur de l'Empire, il prit Placidie, ſœur de l'Empereur. Cette Princeſſe captive, qu'il épouſa, l'adoucit. Les Gots traiterent avec les Romains, & s'établirent en Eſpagne, en ſe réſervant dans les Gaules les Provinces qui tiroient vers les Pyrénées. Leur Roi Vallia conduiſit ſagement ces grands deſſeins; l'Eſpagne montra ſa conſtance, & ſa foi ne s'altéra pas ſous la domination de ces Ariens. Cependant les Bourguignons, Peuples Germains, occuperent le voiſinage du Rhin, d'où peu-à-peu ils gagnerent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublierent pas; réſolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la Royauté Pharamon, fils de Marcomir; & la Monarchie de France, la plus ancienne & la plus noble de toutes celles qui ſont au monde, commença ſous lui. Le malheureux Honorius mourut ſans enfans, & ſans pourvoir à l'Empire. Théodoſe nomma Empereur ſon couſin Valentinien III. fils de Placidie & de Conſtance ſon ſecond mari, & le mit, durant ſon bas âge, ſous la tutelle de ſa mere, à qui il donna le titre d'Impératrice. En ces tems Céleſtius & Pélage nierent le péché originel, & la grace par laquelle nous ſommes Chrétiens. Malgré leurs diſſimulations, les Conciles d'Afrique les condamnerent. Les Papes S. Innocent & S. Zozime, que le Pape S. Céleſtin ſuivit depuis, autoriſerent la condamnation, & l'étendirent par tout l'Univers. S. Auguſtin confondit ces dangereux Hérétiques, & éclaira toute l'Egliſe par ſes admirables Ecrits. Le même Pere, ſecondé de S. Proſper ſon Diſciple, ferma la bouche aux demi-Pélagiens, qui attribuoient le commencement de la juſtification & de la foi aux ſeules forces du Libre-Arbitre. Un ſiécle ſi malheureux

Ans de Jeſus-Chriſt.
408.
409.
410.
413.
414. 415.
420.
423.
424.
412. 413.
416.
417.

à l'Empire, & où il s'éleva tant d'Héréſies, ne laiſſa pas d'être heureux au Chriſtianiſme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle héréſie ne le corrompit. L'Egliſe, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les perſécutions, Dieu ſe plut à faire éclater la gloire de ſes Martyrs : toutes les hiſtoires & tous les écrits ſont pleins des miracles que leur ſecours imploré, & leurs tombeaux honorés opéroient par toute la terre. Vigilance qui s'oppoſoit à des ſentimens ſi reçus, réfuté par S. Jérôme, demeura ſans ſuite. La Foi Chrétienne s'affermiſſoit, & s'étendoit tous les jours. Mais l'Empire d'Occident n'en pouvoit plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalouſies de ſes Généraux. Par les artifices d'Aëtius, Boniface, Comte d'Afrique, devint ſuſpect à Placidie. Le Comte maltraité, fit venir d'Eſpagne Genſéric & les Vandales, que les Gots en chaſſoient, & ſe repentit trop tard de les avoir appellés. L'Afrique fut ôtée à l'Empire. L'Egliſe ſouffrit des maux infinis par la violence de ces Ariens, & vit couronner une infinité de Martyrs. Deux furieuſes Héréſies s'élevèrent : Neſtorius, Patriarche de Conſtantinople, diviſa la Perſonne de JESUS-CHRIST ; & vingt ans après, Eutychès, Abbé, en confondit les deux Natures. S. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, s'oppoſa à Neſtorius, qui fut condamné par le Pape S. Céleſtin. Le Concile d'Ephèſe, troiſiéme général, en exécution de cette Sentence, dépoſa Neſtorius, & confirma le Décret de S. Céleſtin, que les Evêques du Concile appelle leur Pere dans leur définition. La Sainte Vierge fut reconnue pour mere de Dieu, & la Doctrine de S. Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodoſe, après quelques embarras, ſe ſoumit au Concile, & bannit Neſtorius. Eutychès, qui ne put combattre cette Héréſie, qu'en ſe jettant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejetté. Le Pape S. Léon le Grand le condamna, & le réfuta tout enſemble par une Lettre qui fut révérée dans tout l'Univers. Le Concile de Chalcédoine, quatriéme général, où ce grand Pape tenoit la premiere place, autant par ſa Doctrine, que par l'autorité de ſon Siége, anathématiſa Eutychès & Dioſcore, Patriarche d'Alexandrie, ſon Protecteur. La Lettre du Concile à S. Léon, fait voir que ce Pape y préſidoit par ſes Légats, comme le Chef à ſes membres. L'Empereur Marcien aſſiſta lui-même à cette grande Aſſemblée, à l'exemple de Conſtantin, & en reçut les Déciſions avec le même reſpect. Un peu auparavant, Pulchérie l'avoit élevé à l'Empire, en l'épouſant. Elle fut reconnue pour Impératrice après

Ans de Jeſus-Chriſt.
416. *Hier. Cont. Vigil. Gennad. de ſcript. Eccl.*
417.
429.
430.
431. *Part. II. Conc. Eph. Act. I. Sent. depoſ. Neſtor.*
448.
451. *Relat. S. Syn. Chalc. ad Leon. Conc. Part. III.*

la mort de ſon frere, qui n'avoit point laiſſé de fils. Mais il falloit donner un Maître à l'Empire, la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le tems de ces deux Conciles, Théodoret, Evêque de Cyr, ſe rendit célébre; & ſa Doctrine ſeroit ſans tache, ſi les Ecrits violens qu'il publia contre S. Cyrille, n'avoient eu beſoin de trop grands éclairciſſemens. Il les donna de bonne foi, & fut compté parmi les Evêques Orthodoxes. Les Gaules commençoient à reconnoître les Francs. Aëtius les avoit défendues contre Pharamon & contre Clodion le Chevelu; mais Mérovée fut plus heureux, & y fit un plus ſolide établiſſement, à peu près dans le même tems que les Anglois, Peuples Saxons, occuperent la Grande-Bretagne. Ils lui donnerent leur nom, & y fonderent pluſieurs Royaumes. Cependant les Huns, Peuple des Palus-Méotides, déſolerent tout l'Univers avec une armée immenſe, ſous la conduite d'Attila leur Roi, le plus affreux de tous les hommes.

Ans de Jeſus-Chriſt.

452. Aëtius qui le défit dans les Gaules, ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les Iſles de la mer Adriatique ſervirent de retraite à pluſieurs contre ſa fureur. Veniſe s'éleva au milieu des eaux. Le Pape S. Léon, plus puiſſant qu'Aëtius, & que les armées Romaines, ſe fit reſpecter par ce Roi barbare & payen, & ſauva Rome du pillage; mais elle y fut expoſée bientôt après par les débauches

454. 455. de ſon Empereur Valentinien. Maxime dont il avoit violé la femme, trouva moyen de le perdre, en diſſimulant ſa douleur, & ſe faiſant un mérite de ſa complaiſance. Par ſes conſeils trompeurs, l'aveugle Empereur fit mourir Aëtius, le ſeul rempart de l'Empire. Maxime, auteur du meurtre, en inſpire la vengeance aux amis d'Aëtius, & fait tuer l'Empereur. Il monte ſur le thrône par ces dégrés, & contraint l'Impératrice Eudoxe, fille de Théodoſe le jeune, à l'épouſer. Pour ſe retirer de ſes mains, elle ne craignit point de ſe mettre en celles de Genſéric. Rome eſt en proie au Barbare, le ſeul S. Léon l'empêche d'y mettre tout à feu & à ſang: le Peuple déchire Maxime, & ne reçoit dans ſes maux que cette triſte conſolation. Tout ſe brouille en Occident: on y voit pluſieurs Empereurs s'élever, & tomber preſqu'en même tems. Majorien

456. fut le plus illuſtre. Avitus ſoutint mal ſa réputation, & ſe ſauva par

457. un Evêché. On ne put plus défendre les Gaules contre Mérovée,

458. 465. ni contre Childéric ſon fils; mais le dernier penſa périr par ſes dé-

474. bauches. Si ſes Sujets le chaſſerent, un fidele ami qui lui reſta, le

475. 476. fit rappeller. Sa valeur le fit craindre de ſes ennemis, & ſes Conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'Empire d'O-

rient étoit paiſible ſous Léon Thracien, ſucceſſeur de Macien, & ſous Zénon, gendre & ſucceſſeur de Léon. La révolte de Baſiliſque bien-tôt réprimée, ne cauſa qu'une courte inquiétude à cet Empereur; mais l'Empire d'Occident périt ſans reſſource. Auguſte, qu'on nomme *Auguſtule*, fils d'Oreſte, fut le dernier Empereur reconnu à Rome, & incontinent après il fut dépoſſédé par Odoacre, Roi des Hérules. C'étoit des Peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue. En Orient, l'Empereur Zénon entreprit de ſe ſignaler d'une maniere inoüie. Il fut le premier Empereur qui ſe mêla de régler les queſtions de la Foi. Pendant que les demi-Eutychiens s'oppoſoient au Concile de Chalcédoine, il publia contre le Concile ſon Hénotique, c'eſt-à-dire ſon Décret d'union déteſté par les Catholiques, & condamné par le Pape Félix III. Les Hérules furent bien-tôt chaſſés de Rome par Théodoric, Roi des Oſtrogots, c'eſt-à-dire Gots Orientaux, qui fonda le Royaume d'Italie, & laiſſa, quoiqu'Arien, un aſſez libre exercice à la Religion Catholique. L'Empereur Anaſtaſe la troubloit en Orient. Il marcha ſur les pas de Zénon ſon prédéceſſeur, & appuya les Hérétiques. Par là il aliéna les eſprits des Peuples, & ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéiſſoit à Théodoric. Odoacre, preſſé dans Ravenne, tâcha de ſe ſauver par un Traité que Théodoric n'obſerva pas, & les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenoit encore la Provence. De ſon tems S. Benoît, retiré en Italie dans un déſert, commençoit dès ſes plus tendres années à pratiquer les ſaintes maximes, dont il compoſa depuis cette belle Régle que tous les Moines d'Occident reçurent avec le même reſpect que les Moines d'Orient ont pour celle de S. Baſile. les Romains acheverent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childéric. Il gagna auſſi ſur les Allemands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embraſſer la Religion Chrétienne, à laquelle Clotilde ſa femme ne ceſſoit de le porter. Elle étoit de la Maiſon des Rois de Bourgogne, & Catholique zélée, encore que ſa Famille & ſa Nation fût Arienne. Clovis, inſtruit par S. Vaaſt, fut baptiſé à Reims avec ſes François par S. Remi, Evêque de cette ancienne Métropole. Seul de tous les Princes du monde, il ſoutint la Foi Catholique, & mérita le titre de *Très-Chrétien* à ſes ſucceſſeurs. Par la bataille où il tua de ſa propre main Alaric, Roi des Viſigots, Toloſe & l'Aquitaine furent jointes à ſon Royaume. Mais la victoire des Oſtro-

Ans de Jeſus-Chriſt.

482.
483.
490. 491.
492.
493.
494.
495.
506.
507.
508.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

gots l'empêcha de tout prendre juſqu'aux Pyrénées, & la fin de ſon regne ternit la gloire des commencemens. Ses quatre enfans partagerent le Royaume, & ne ceſſerent d'entreprendre les uns ſur les autres. Anaſtaſe mourut frappé du foudre. Juſtin de baſſe naiſſance, mais habile & très-Catholique, fut fait Empereur par le Sénat. Il ſe ſoumit avec tout ſon Peuple, aux Décrets du Pape S. Hormiſdas, & mit fin aux troubles de l'Egliſe d'Orient. De ſon tems Boëce, homme célébre par ſa doctrine, auſſi-bien que par ſa naiſſance, & Symmaque ſon beau-pere, tous deux élevés aux Charges les plus éminentes, furent immolés aux jalouſies de Théodoric, qui les ſoupçonna, ſans ſujet, de conſpirer contre l'Etat. Le Roi troublé de ſon crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui ſervoir, & mourut quelque tems après. Amalaſonte, ſa fille, & mere d'Atalaric, qui devenoit Roi par la mort de ſon ayeul, eſt empêchée par les Gots de faire inſtruire le jeune Prince, comme méritoit ſa naiſſance, & contrainte de l'abandonner aux gens de ſon âge, elle voit qu'il ſe perd, ſans pouvoir y apporter de reméde. L'année d'après Juſtin mourut, après avoir aſſocié à l'Empire ſon neveu Juſtinien, dont le long regne eſt célébre par les travaux de Tribonien, Compilateur du Droit Romain, & par les exploits de Béliſaire & de l'Eunuque Narſès. Ces deux fameux Capitaines réprimerent les Perſes, & défirent les Oſtrogots & les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie & Rome; mais l'Empereur jaloux de leur gloire, ſans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarraſſoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'aſſiſtance. Le Royaume de France s'augmentoit. Après une longue guerre, Childebert & Clotaire, enfans de Clovis, conquirent le Royaume de Bourgogne, & en même tems immolerent à leur ambition les enfans mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entre eux le Royaume. Quelque tems après, & pendant que Béliſaire attaquoit ſi vivement les Oſtrogots, ce qu'ils avoient dans les Gaules, fut abandonné aux François. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des Princes qui faiſoient autant de Royaumes, l'empêchoient d'être réunie ſous une même domination. Ses principales parties furent la Neuſtrie, c'eſt-à-dire, la France Occidentale, & l'Auſtraſie, c'eſt-à-dire, la France Orientale. La même année que Rome fut repriſe par Narſès, Juſtinien fit tenir à Conſtantinople le cinquiéme Concile général, qui confirma les précédens, & condamna quelques écrits favorables à Neſtorius. C'eſt ce qu'on

Ans de Jeſus-Chriſt.
510.
518.
526.
527.
529. 530. &c.
533. 534.
552. 553.
532.
553.

appelloit *les trois Chapitres*, à cauſe des trois Auteurs déja morts il y avoit long-tems, dont il s'agiſſoit alors. On condamna la mémoire & les écrits de Théodore, Evêque de Mopſueſte, une Lettre d'Ibas, Evêque d'Edeſſe, & parmi les écrits de Théodoret ceux qu'il avoit compoſés contre S. Cyrille. Les Livres d'Origène qui troubloient tout l'Orient depuis un ſiécle, furent auſſi réprouvés. Ce Concile, commencé avec de mauvais deſſeins, eut une heureuſe concluſion, & fut reçu du Saint Siége qui s'y étoit oppoſé d'abord. Deux ans après le Concile, Narſès, qui avoit ôté l'Italie aux Gots, la défendit contre les François, & remporta une pleine victoire ſur Bucelin, Général des Troupes d'Auſtraſie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guère aux Empereurs. Sous Juſtin II. neveu de Juſtinien, & après la mort de Narſès, le Royaume de Lombardie fut fondé par Alboin. Il prit Milan & Pavie: Rome & Ravenne ſe ſauverent à peine de ſes mains; & les Lombards firent ſouffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal ſecourue par ſes Empereurs, que les Avares, Nation Scytique, les Saraſins, Peuple d'Arabie, & les Perſes, plus que tous les autres, tourmentoient de tous côtés en Orient. Juſtin, qui ne croyoit que lui-même, & ſes paſſions, fut toujours battu par les Perſes, & par leur Roi Chroſroës. Il ſe troubla de tant de pertes, juſqu'à tomber en phrénéſie. Sa femme Sophie ſoutint l'Empire. Le malheureux Prince revint trop tard à ſon bon ſens, & reconnut en mourant la malice de ſes flatteurs. Après lui, Tibère II. qu'il avoit nommé Empereur, réprima ſes ennemis, ſoulagea les Peuples, & s'enrichit par ſes aumônes. Les victoires de Maurice Cappadocien, Général de ſes armées, firent mourir de dépit le ſuperbe Chroſroës. Elles furent récompenſées de l'Empire que Tibère lui donna en mourant, avec ſa fille Conſtantine. En ce tems l'ambitieuſe Frédégonde, femme du Roi Chilpéric I. mettoit toute la France en combuſtion, & ne ceſſoit d'exciter des guerres cruelles entre les Rois François. Au milieu des malheurs de l'Italie, & pendant que Rome étoit affligée d'une peſte épouvantable, S. Grégoire le Grand fut élevé, malgré lui, ſur le Siége de S. Pierre. Ce grand Pape appaiſe la peſte par ſes prieres, inſtruit les Empereurs, & tout enſemble leur fait rendre l'obéiſſance qui leur eſt dûe; conſole l'Afrique, & la fortifie, confirme en Eſpagne les Viſigots convertis de l'Arianiſme, & Récaréde le Catholique, qui venoit de rentrer au ſein de l'Egliſe, convertit l'Angleterre; réforme la Diſcipline dans la France, dont

Ans de Jeſus-Chriſt.

555.

567.

568.

570. 571. 574.

579. 580.

581. 583.

590.

il exalte les Rois, toujours Orthodoxes au-deſſus de tous les Rois de la terre, fléchit les Lombards; ſauve Rome & l'Italie, que les Empereurs ne pouvoient aider: réprime l'orgueil naiſſant des Patriarches de Conſtantinople; éclaire toute l'Egliſe par ſa Doctrine; gouverne l'Orient & l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, & donne au monde un parfait modéle du Gouvernement Eccléſiaſtique. L'Hiſtoire de l'Egliſe n'a rien de plus beau que l'entrée du Saint Moine Auguſtin dans le Royaume de Cant avec quarante de ſes Compagnons, qui précédés de la croix & de l'Image du grand Roi Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, faiſoient des vœux ſolemnels pour la converſion de l'Angleterre. Saint Grégoire qui les avoit envoyés, les inſtruiſoit par des Lettres véritablement Apoſtoliques, & apprenoit à Saint Auguſtin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faiſoit par ſon miniſtère. Berthe, Princeſſe de France, attira au Chriſtianiſme le Roi Edhilberth ſon mari. Les Rois de France & la Reine Brunehault protégèrent la nouvelle Miſſion. Les Evêques de France entrerent dans cette bonne œuvre, & ce furent eux qui, par ordre du Pape, ſacrerent Saint Auguſtin. Le renfort que Saint Grégoire envoya au nouvel Evêque, produiſit de nouveaux fruits, & l'Egliſe Anglicane prit ſa forme. L'Empereur Maurice ayant éprouvé la fidélité du Saint Pontife, le corrigea par ſes avis, & reçut de lui cette loüange ſi digne d'un Prince Chrétien, que la bouche des Hérétiques n'oſoit s'ouvrir de ſon tems. Un ſi pieux Empereur fit pourtant une grande faute. Un nombre infini de Romains périrent entre les mains des Barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit incontinent après les remords du bon Empereur; la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plûtôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas, qui égorge à ſes yeux toute ſa famille; Maurice tué le dernier, & ne diſant autre choſe parmi tous ſes maux, que ce verſet du Pſalmiſte: *Vous êtes juſte, ô Seigneur, & tous vos jugemens ſont droits.* Phocas élevé à l'Empire par une action ſi déteſtable, tâcha de gagner les Peuples en honorant le Saint Siége, dont il confirma les priviléges. Mais ſa Sentence étoit prononcée. Héraclius proclamé Empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva, que ſouvent les débauches nuiſent plus aux Princes que les cruautés, & Photin dont il avoit débauché la femme, le livra à Héraclius, qui le fit mourir. La France vit un peu après une Tragédie bien plus étrange. La Reine Brunehault livrée à Clotaire II. fut immolée à l'ambition de ce Prince;

Ans de Jeſus-Chriſt.
597. *Bed. lib. I. Greg. lib. IX. Ep. 58. ind. 4.*
601.
604.
601.
602.
Pſal. 118. v. 137.
606.
610.

Prince ; ſa mémoire fut déchirée, & ſa vertu tant loüée par le Pape Saint Grégoire, a peine encore à ſe défendre. L'Empire cependant étoit déſolé. Le Roi de Perſe Choſroës II. ſous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il pouſſa ſes Conquêtes ſous Héraclius. On vit l'Empereur battu, & la vraie Croix enlevée par les Infidéles, puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur ; la Perſe pénétrée par les Romains, Choſroës tué par ſon fils, & la ſainte Croix reconquiſe. Pendant que la puiſſance des Perſes étoit ſi bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'Empire, & contre toute la Chrétienté. Mahomet s'érigea en Prophéte parmi les Saraſins : il fut chaſſé de la Mecque par les ſiens. A ſa fuite commence la fameuſe Hégyre, d'où les Mahométans comptent leurs années. Le faux Prophéte donna ſes victoires pour toutes marques de ſa Miſſion. Il ſoumit en neuf ans toute l'Arabie, de gré ou de force, & jetta les fondemens de l'Empire des Caliphes. A ces maux ſe joignit l'Héréſie des Monothélites, qui par une biſarrerie preſqu'inconcevable, en reconnoiſſant deux natures en Notre-Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une ſeule volonté. L'homme, ſelon eux, n'y vouloit rien, & il n'y avoit en Jeſus-Chriſt que la ſeule volonté du Verbe. Ces Hérétiques cachoient leur venin ſous des paroles ambiguës, un faux amour de la paix leur fit propoſer qu'on ne parlât ni d'une, ni de deux volontés. Ils impoſerent par ces artifices au Pape Honorius I. qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, & conſentit au ſilence où le menſoge & la vérité furent également ſupprimés. Pour comble de malheur, quelque tems après l'Empereur Héraclius entreprit de décider la queſtion de ſon autorité, & propoſa ſon Ecthèſe, ou expoſition favorable aux Monothélites ; mais les artifices des Hérétiques furent enfin découverts. Le Pape Jean IV. condamna l'Ecthèſe. Conſtant petit-fils d'Héraclius, ſoutint l'Edit de ſon ayeul par le ſien appellé *Type*. Le Saint Siége & le Pape Théodore s'oppoſe à cette entrepriſe : le Pape S. Martin I. aſſemble le Concile de Latran, où il anathématiſe le Type & les Chefs des Monothélites. Saint Maxime, célébre par tout l'Orient pour ſa piété & pour ſa Doctrine, quitte la Cour infectée de la nouvelle Héréſie ; reprend ouvertement les Empereurs qui avoient oſé prononcer ſur les queſtions de la Foi, & ſouffre des maux infinis pour la Religion Catholique. Le Pape traîné d'exil en exil, & toujours durement traité par l'Empereur, meurt enfin parmi les ſouffrances ſans ſe plaindre, ni ſe

Ans de Jeſus-Chriſt.
614.
720. 621.
622. 623.
625. 626.
622.
629.
633.
639.
640.
648.
649.
650.
654.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

relâcher de ce qu'il doit à ſon miniſtère. Cependan la nouvelle Egliſe Anglicane fortifiée par les ſoins des Papes Boniface V. & Honorius, ſe rendoit illuſtre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les tems des Apôtres; & il n'y avoit rien de plus éclatant que la ſainteté de ſes Rois. Eduin embraſſa avec tout ſon Peuple la foi qui lui avoit donné la victoire ſur ſes ennemis, & convertit ſes voiſins. Oſwalde ſervit d'interpréte aux Prédicateurs de l'Evangile, & renommé par ſes Conquêtes, il leur préféra la gloire d'être Chrétien. Les Merciens furent convertis par le Roi Nortombelland Oſuin : leur voiſins & leurs Succeſſeurs ſuivirent leurs pas; & leurs bonnes œuvres furent immenſes. Tout périſſoit en Orient. Pendant que les Empereurs ſe conſument dans des diſputes de Religion, & inventent des héréſies; les Saraſins pénétrent l'Empire; ils occupent la Syrie & la Paleſtine; la ſainte Cité leur eſt aſſujettie, la Perſe leur eſt ouverte par ſes diviſions, & ils prennent ce grand Royaume ſans réſiſtance. Ils entrent en Afrique en état d'en faire bien-tôt une de leurs Provinces : l'Iſle de Chypre leur obéit; & ils joignent en moins de trente ans toutes ſes Conquêtes à celles de Mahomet. l'Italie toujours malheureuſe & abandonnée gémiſſoit ſous les armes des Lombards. Conſtant déſeſpéra de les chaſſer, & ſe réſolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards même, il ne vint à Rome que pour en piller les tréſors : les Egliſes ne s'en ſauverent pas : il ruina la Sardaigne & la Sicile, & devenu odieux à tout le monde, il périt de la main des ſiens. Sous ſon fils Conſtantin Pogonat, c'eſt-à-dire, le Barbu, les Saraſins s'emparerent de la Cilicie & de la Licie, Conſtantinople aſſiégée ne fut ſauvée que par un miracle. Les Bulgares, Peuples venus de l'embouchure du Volga, ſe joignirent à tant d'ennemis dont l'Empire étoit accablé, & occuperent cette partie de la Thrace appellée depuis *Bulgarie*, qui étoit l'ancienne Myſie. L'Egliſe Anglicane enfantoit de nouvelles Egliſes; & ſaint Wilfrid, Evêque d'York, chaſſé de ſon Siége, convertit la Friſe. Toute l'Egliſe reçut une nouvelle lumiere par le Concile de Conſtantinople, ſixiéme général, où le Pape ſaint Agathon préſida par ſes Légats, & expliqua la Foi Catholique par une Lettre admirable. Le Concile frappa d'anathême un Evêque célébre par ſa Doctrine, un Patriarche d'Alexandrie, quatre Patriarches de Conſtantinople, c'eſt-à-dire, tous les Auteurs de la Secte des Monothélites : ſans épargner le Pape Honorius qui les avoit ménagés. Après la mort d'A-

Ans de Jeſus-Chriſt.
627.
634.
635.
634. 635.
636.
637.
647.
648.
663.
668.
671.
672.
678.
680.

gathon, qui arriva durant le Concile, le Pape S. Léon II. en confirma les déciſions, & en reçur tous les anathêmes. Conſtantin Pogonat, imitateur du grand Conſtantin & de Marcien, entra au Concile à leur exemple; & comme il y rendit les mêmes ſoumiſſions, il y fut honoré des mêmes titres d'Orthodoxe, de Religieux, de pacifique Empereur, & de Reſtaurateur de la Religion. Son fils Juſtinien II. lui ſuccéda encore enfant. De ſon tems la foi s'étendoit & éclatoit vers le Nord, ſaint Kilien envoyé par le Pape Conon, prêcha l'Evangile dans la Franconie. Du tems du Pape Serge, Céadual, un des Rois d'Angleterre, vint reconnoître en perſonne l'Egliſe Romaine, d'où la foi avoit paſſé en ſon Iſle; & après avoir reçu le Baptême par les mains du Pape, il mourut ſelon qu'il l'avoit lui-même déſiré. La maiſon de Clovis étoit tombée dans une foibleſſe déplorable : de fréquentes minorités avoient donné occaſion de jetter les Princes dans une molleſſe dont ils ne ne ſortoient point étant majeurs. De-là ſort une longue ſuite de Rois fainéans qui n'avoient que le nom de Roi, & laiſſoient tout le pouvoir aux Maires du Palais. Sous ce Titre, Pepin Hériſtel gouverna tout, & éleva ſa maiſon à de plus hautes eſpérances. Par ſon autorité, & après le martyre de ſaint Vigbert, la foi s'établit dans la Friſe, que la France venoit d'ajoûter à ſes conquêtes. Saint Swibert, ſaint Willebrod, & d'autres hommes Apoſtoliques répandirent l'Evangile dans les Provinces voiſines. Cependant la minorité de Juſtinien s'étoit heureuſement paſſée : les victoires de Léonce avoient abattu les Saraſins, & rétabli la gloire de l'Empire en Orient. Mais ce vaillant Capitaine arrêté injuſtement, & relâché mal-à-propos, coupa le nez à ſon maître, & le chaſſa. Ce Rebelle ſouffrit un pareil traitement de Tibère, nommé *Abſimare*, qui lui-même ne dura guère. Juſtinien retabli fut ingrat envers ſes amis, & en ſe vengeant de ſes ennemis, il en fit de plus redoutables, qui le tuerent. Les images de Philippique ſon ſucceſſeur, ne furent pas reçues dans Rome à cauſe qu'il favoriſoit les Monothélites, & ſe déclaroit ennemi du Concile ſixiéme. On élût à Conſtantinople Anaſtaſe II. Prince Catholique, & créva les yeux à Philippique. En ce tems les débauches du Roi Roderic ou Lodrique firent livrer l'Eſpagne aux Maures; c'eſt ainſi qu'on appelloit les Saraſins d'Afrique. Le Comte Julien, pour venger ſa fille dont Rodéric abuſoit, appella ces Infidéles. Ils viennent avec des troupes immenſes : ce Roi périt : l'Eſpagne eſt ſoumiſe, & l'Empire des Gots y eſt éteint. L'Egliſe d'Eſpagne fut miſe alors

Ans de Jeſus-Chriſt.
685.
686.
689.
693.
695.
694.
696.
702.
711.
713.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

à une nouvelle épreuve ; mais comme elle s'étoit conſervée ſous les Ariens, les Mahométans ne purent l'abattre. Ils la laiſſerent d'abord avec aſſez de liberté ; mais dans les ſiécles ſuivans il fallut ſoutenir de grands combats ; & la chaſteté eut ſes Martyrs auſſi-bien que la foi, ſous la tyrannie d'une Nation auſſi brutale qu'infidéle. L'Empereur Anaſtaſe ne dura guère. L'armée força Théodoſe III. à prendre la pourpre. Il fallut combattre : le nouvel Empereur gagna la bataille, & Anaſtaſe fut mis dans un Monaſtère. Les Maures, maîtres de l'Eſpagne, eſpéroient s'étendre bien-tôt au-delà des Pyrénées, mais Charles Martel deſtiné à les réprimer, s'étoit élevé en France, & avoit ſuccédé, quoique bâtard, au pouvoir de ſon pere Pepin Hériſtel, qui laiſſa l'Auſtraſie à ſa maiſon comme une eſpéce de Principauté ſouveraine, & le commandement en Neuſtrie par la charge de Maire du Palais. Charles réunit tout par ſa valeur. Les affaires d'Orient étoient brouillées. Léon Iſaurien, Préfet d'Orient, ne reconnut pas Théodoſe, qui quitta ſans répugnance l'Empire qu'il n'avoit accepté que par force ; & retiré à Ephèſe, ne s'occupa plus que des véritables grandeurs. Les Saraſins reçurent de grands coups durant l'Empire de Léon. Ils leverent honteuſement le Siége de Conſtantinople. Pélage qui ſe cantonna dans les montagnes d'Aſturies, avec ce qu'il y avoit de plus réſolu parmi les Gots, après une victoire ſignalée, oppoſa à ces Infidéles un nouveau Royaume, par lequel ils devoient un jour être chaſſés de l'Eſpagne. Malgré les efforts & l'armée immenſe d'Abdérame leur Général, Charles Martel gagna ſur eux la fameuſe bataille de Tours. Il périt un nombre infini de ces Infidéles ; Abdérame lui-même y demeura ſur la place. Cette victoire fut ſuivie d'autres avantages, par leſquels Charles arrêta les Maures, & étendit le Royaume juſqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent preſque rien qui n'obéît aux François, & tous reconnoiſſent Charles Martel. Puiſſant en paix, en guerre, & maître abſolu du Royaume, il regna ſous pluſieurs Rois qu'il fit & défit à ſa fantaiſie, ſans oſer prendre ce grand Titre. La jalouſie des Seigneurs François vouloit être ainſi trompée. La Religion s'établiſſoit en Allemagne. Le Prêtre S. Boniface convertit ces Peuples, & en fut fait Evêque par le Pape Grégoire II. qui l'y avoit envoyé. L'Empire étoit alors aſſez paiſible ; mais Léon y mit le trouble pour long-tems. Il entreprit de renverſer, comme des Idoles, les Images de JESUS-CHRIST & de ſes Saints. Comme il ne put attirer à ſes ſentimens ſaint Germain, Patriarche de Conſtantinople, il agit de ſon auto-

Ans de Jeſus-Chriſt.
715.
716.
718.
719.
725.
733.
726.

rité, & après une Ordonnance du Sénat, on lui vit d'abord briſer une Image de JESUS-CHRIST, qui étoit poſée ſur la grande Porte de l'Egliſe de Conſtantinople. Ce fut par-là que commencerent les violences des Iconoclaſtes, c'eſt-à-dire, des Briſes-Images. Les autres Images que les Empereurs, les Evêques, & tous les Fidéles avoient érigées depuis la paix de l'Egliſe dans les lieux publics & particuliers, furent auſſi abattues. A ce ſpectacle le Peuple s'émût. Les Statues de l'Empereur furent renverſées en divers endroits. Il ſe crut outragé en ſa perſonne : on lui reprocha un ſemblable outrage qu'il faiſoit à JESUS-CHRIST, & à ſes Saints, & que de ſon aveu propre l'injure faite à l'Image retomboit ſur l'Original. L'Italie paſſe encore plus avant : l'impiété de l'Empereur fut cauſe qu'on lui refuſa les Tributs ordinaires. Luitprand, Roi des Lombards, ſe ſervit du même prétexte pour prendre Ravenne, réſidence des Exarques. On nommoit ainſi les Gouverneurs que les Empereurs envoyoient en Italie. Le Pape Grégoire II. s'oppoſa au renverſement des Images; mais en même tems il s'oppoſoit aux ennemis de l'Empire, & tâchoit de retenir les Peuples dans l'obéiſſance. La paix ſe fit avec les Lombards, & l'Empereur exécuta ſon Décret contre les Images plus violemment que jamais. Mais le célébre Jean de Damas lui déclara qu'en matiere de Religion, il ne connoiſſoit de Décret que ceux de l'Egliſe, & ſouffrit beaucoup. L'Empereur chaſſa de ſon Siége le Patriarche ſaint Germain, qui mourut en exil âgé de 90 ans. Un peu après les Lombards reprirent les armes, & dans les maux qu'ils faiſoient ſouffrir au Peuple Romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel, dont le Pape Grégoire II. avoit imploré l'aſſiſtance. Le nouveau Royaume d'Eſpagne, qu'on appelloit dans ces premiers tems le Royaume *d'Oviéde*, s'augmentoit par les victoires, & par la conduite d'Alphonſe, gendre de Pélage, qui, à l'exemple de Récarde, dont il étoit deſcendu, prit le nom de *Catholique*. Léon mourut, & laiſſa l'Empire, auſſi bien que l'Egliſe, dans une grande agitation. Artabaze, Préteur d'Arménie, ſe fit proclamer Empereur au lieu de Conſtantin Copronyme, fils de Léon, & rétablit les Images. Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau : l'Exarcat de Ravenne fut en péril, & l'Italie dut ſon ſalut à la prudence du Pape S. Zacharie. Conſtantin, embarraſſé dans l'Orient, ne ſongeoit qu'à s'établir ; il battit Artabaze, prit Conſtantinople, & la remplit de ſupplices. Les deux enfans de Charles Martel, Carloman & Pe-

Ans de Jeſus-Chriſt.

730.

739. 740.

741.

742.
743.

747.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

pin avoient ſuccédé à la puiſſance de leur pere ; mais Carloman, dégoûté du ſiécle, au milieu de ſa grandeur & de ſes victoires, embraſſa la vie Monaſtique. Par ce moyen, ſon frere Pepin réunit en ſa perſonne toute la puiſſance. Il ſçut la ſoutenir par un grand mérite, & prit le deſſein de s'élever à la Royauté. Childéric, le plus miſérable de tous les Princes, lui en ouvrit le chemin, & joignit à la qualité de fainéant celle d'inſenſé. Les François dégoûtés de leurs Fainéans, & accoutumés depuis tant de tems à la Maiſon de Charles Martel, féconde en grands hommes, n'étoient plus embarraſſés que du ſerment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponſe du Pape Zacharie, ils ſe crurent libres, & d'autant plus dégagés du ſerment qu'ils avoient prêté à leur Roi, que lui & ſes devanciers ſembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laiſſant attacher tout le pouvoir à la charge de Maire du Palais. Ainſi Pepin fut mis ſur le Thrône, & le nom de Roi fut réuni avec l'autorité. Le Pape Etienne III. trouva dans le nouveau Roi le même zéle que Charles Martel avoit eu pour le ſaint Siége contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le ſecours de l'Empereur, il ſe jetta entre les bras des François. Le Roi le reçut en France avec repect, & voulut être ſacré & couronné de ſa main. En même tems il paſſa les Alpes, délivra Rome & l'Exarcat de Ravenne, & réduiſit Aſtolphe, Roi des Lombards, à une paix équitable. Cependant l'Empereur faiſoit la guerre aux Images. Pour s'appuyer de l'autorité Eccléſiaſtique, il aſſembla un nombreux Concile à Conſtantinople. On n'y vit pourtant point paroître, ſelon la coutume, ni les Légats du ſaint Siége, ni les Evêques, ou les Légats des autres Siéges Patriarchaux. Dans ce Concile, non-ſeulement on condamna comme idolâtre tout l'honneur rendu aux Images, en mémoire des Originaux ; mais encore on y condamna la Sculpture & la Peinture, comme des Arts déteſtables. C'étoit l'opinion des Saraſins, dont on diſoit que Léon avoit ſuivi les conſeils, quand il renverſa les Images. Il ne parut pourtant rien contre les Reliques. Le Concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, & il frappa d'anathême ceux qui refuſoient d'avoir recours aux prieres de la Sainte Vierge & des Saints. Les Catholiques, perſécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux Images, répondoient à l'Empereur qu'ils aimoient mieux endurer toutes ſortes d'extrémités que de ne pas honorer Jeſus-Chriſt juſques dans ſon ombre. Cependant Pepin repaſſa les Alpes, & châtia l'infidéle Aſtolphe

Ans de Jeſus-Chriſt.
752.

753.

754.

Conc. Nic. II. Act. 6.

Ibid. defin. Pſeudoſyn. C. P.

Ibid. Pſeudoſyn. C. P. Can. IX & XI.

qui refuſoit d'exécuter le Traité de Paix. L'Egliſe Romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux Prince. Ils lui donna les Villes reconquiſes ſur les Lombards, & ſe moqua de Copronyme qui les redemandoit, lui qui n'avoit pû les défendre. Depuis ce tems, les Empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent mépriſables par leur foibleſſe, & odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme Protecteur du Peuple Romain & de l'Egliſe Romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à ſa Maiſon, & aux Rois de France. Charlemagne, fils de Pepin, la ſoutint avec autant de courage que de piété. Le Pape Adrien eut recours à lui contre Didier, Roi des Lombards, qui avoit pris pluſieurs Villes, & menaçoit toute l'Italie. Charlemagne paſſa les Alpes. Tout fléchit, Didier fut livré : les Rois Lombards, ennemis de Rome & des Papes, furent détruits : Charlemagne ſe vit couronner Roi d'Italie, & prit le titre de Roi des François & des Lombards. En même tems il exerça dans Rome même l'autorité ſouveraine en qualité de Patrice, & confirma au ſaint Siége les donations du Roi ſon pere. Les Empereurs avoient peine à réſiſter aux Bulgares, & ſoutenoient vainement contre Charlemagne les Lombards dépoſſédés. La querelle des Images duroit toujours. Léon IV. fils de Copronyme, ſembloit d'abord s'être adouci ; mais il renouvella la perſécution auſſi-tôt qu'il ſe crut maître. Il mourut bien-tôt. Son fils Conſtantin, âgé de dix ans, lui ſuccéda, & regna ſous la tutelle de l'Impératrice Irène ſa mere. Alors les choſes commencerent à changer de face. Paul, Patriarche de Conſtantinople, déclara ſur la fin de ſa vie, qu'il avoit combattu les Images contre ſa conſcience, & ſe retira dans un Monaſtère, où il déplora, en préſence de l'Impératrice, les malheurs de l'Egliſe de Conſtantinople, ſéparée des quatre Siéges Patriarchaux, & lui propoſa la célébration d'un Concile univerſel, comme l'unique reméde d'un ſi grand mal. Taraiſe, ſon ſucceſſeur, ſoutint que la queſtion n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parce qu'on avoit commencé par une Ordonnance de l'Empereur, qu'un Concile tenu contre les formes avoit ſuivie ; au lieu qu'en matiere de Religion, c'eſt au Concile à commencer, & aux Empereurs à appuyer le jugement de l'Egliſe. Fondé ſur cette raiſon, il n'accepta le Patriarchat qu'à condition qu'on tiendroit le Concile univerſel : il fut commencé à Conſtantinople, & continué à Nicée. Le Pape y envoya ſes Légats ; le Concile

Ans de Jeſus-Chriſt.

755.

772.

773.

774.

780.

784.

587.

Conc. Nic. II. Act. 7.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ans de Jesus-Christ.

des Iconoclaſtes fut condamné : ils ſont déteſtés, comme gens qui, à l'exemple des Saraſins, accuſoient les Chrétiens d'idolâtrie. On décida que les Images ſeroient honorées en mémoire & pour l'amour des Originaux ; ce qui s'appelle dans le Concile, *Culte relatif, Adoration & Salutation honoraire* ; qu'on oppoſe *au culte ſuprême, & à l'adoration de latrie, ou d'entiere ſujétion*, que le Concile réſerve à Dieu ſeul. Outre les Légats du ſaint Siége, & la préſence du Patriarche de Conſtantinople, il y parut des Légats des autres Siéges Patriarchaux opprimés alors par les Infidéles. Quelques-uns leur ont conteſté leur Miſſion ; mais ce qui n'eſt pas conteſté, c'eſt que loin de les déſavoüer, tous ces Siéges ont accepté le Concile, ſans qu'il y paroiſſe de contradiction, & il a été reçu par toute l'Egliſe. Les François, environnés d'idolâtres, ou de nouveaux Chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, & d'ailleurs embarraſſés du terme équivoque d'adoration, héſiterent long-tems. Parmi toutes les Images, ils ne vouloient rendre honneur qu'à celle de la Croix, abſolument différente des figures que les Payens croyoient pleines de divinité. Ils conſerverent pourtant en lieu honorable, & même dans les Egliſes, les autres Images, & déteſterent les Iconoclaſtes. Ce qui reſta de diverſité, ne fit aucun ſchiſme. Les François connurent enfin que les Peres de Nicée ne demandoient pour les Images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux Reliques, au Livre de l'Evangile ; & la Croix & ce Concile fut honoré par toute la Chrétienté ſous le nom de ſeptiéme Concile général.

Ainſi nous avons vû les ſept Conciles généraux que l'Orient & l'Occident, l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine reçoivent avec une égale révérence. Les Empereurs convoquoient ces grandes Aſſemblées par l'autorité ſouveraine qu'ils avoient ſur tous les Evêques, ou du moins ſur les principaux, d'où dépendoient tous les autres, & qui étoient alors Sujets de l'Empire. Les voitures publiques leur étoient fournies par l'ordre des Princes. Ils aſſembloient les Conciles en Orient, où ils faiſoient leur réſidence, & y envoyoient ordinairement des Commiſſaires pour maintenir l'ordre. Les Evêques ainſi aſſemblés portoient avec eux l'autorité du Saint-Eſprit, & la tradition des Egliſes. Dès l'origine du Chriſtianiſme, il y avoit trois ſiéges Patriarchaux, qui précédoient tous les autres, celui de Rome, celui d'Alexandrie, & celui d'Antioche.

Le

Le Concile de Nicée avoit approuvé que l'Evêque de la Cité ſainte eût le même rang. Le ſecond & le quatriéme Concile éleverent le ſiége de Conſtantinople, & voulurent qu'il fût le ſecond. Ainſi il ſe fit cinq ſiéges, que dans la ſuite des tems on appella *Patriarchaux*. La préſence leur étoit donnée dans le Concile. Entre ces ſiéges, le ſiége de Rome étoit toujours regardé comme le premier, & le Concile de Nicée régla les autres ſur celui-là. Il y avoit auſſi des Evêques Métropolitains qui étoient les Chefs des Provinces, & qui précédoient les autres Evêques. On commença aſſez tard à les appeller *Archevêques*; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le Concile étoit formé, on propoſoit l'Ecriture ſainte, on liſoit les paſſages des anciens Peres témoins de la Tradition : c'étoit la Tradition qui interprétoit l'Ecriture : on croyoit que ſon vrai ſens étoit celui donr les ſiécles paſſés étoient convenus, & nul ne croyoit avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refuſoient de ſe ſoumettre aux déciſions du Concile, étoient frappés d'anathême. Après avoir expliqué la Foi, on régloit la diſcipline Eccléſiaſtique, & on dreſſoit les Canons, c'eſt-à-dire, les régles de l'Egliſe. On croyoit que la Foi ne changeoit jamais, & qu'encore que la diſcipline pût recevoir divers changemens ſelon les tems & ſelon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reſte, les Papes n'aſſiſterent que par leurs Légats aux premiers Conciles généraux; mais ils en approuverent expreſſément la Doctrine, & il n'y eut dans l'Egliſe qu'une ſeule Foi.

Ans de Jeſus-Chriſt.

Conc. Nic. can. 7. Conc. C. P. I. can. 3. Conc. Chalced. can. 28. Conc. Nic. can. 6.

Conſtantin & Irène firent religieuſement exécuter les Décrets du ſeptiéme Concile; mais le reſte de leur conduite ne ſe ſoutint pas. Le jeune Prince, à qui ſa mere fit épouſer une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours deshonnêtes; & las d'obéir aveuglément à une mere ſi impérieuſe, il tâchoit de l'éloigner des affaires où elle ſe maintenoit malgré lui. Alphonſe *le Chaſte* regnoit en Eſpagne. La continence perpétuelle que garda ce Prince, lui mérita ce beau titre, & le rendit digne d'affranchir l'Eſpagne de l'infâme tribut de cent filles, que ſon oncle Mauregat avoit accordé aux Maures. Soixante & dix mille de ces infidéles tués dans une bataille avec Mugait leur Général, firent voir la valeur d'Alphonſe. Conſtantin tâchoit auſſi de ſe ſignaler contre les Bulgares; mains les ſuccès ne répondoient pas à ſon attente. Il détruiſit à la fin tout le pouvoir d'Irène; & incapable de ſe

787.

793.

796.

gouverner lui-même, autant que de souffrir l'empire d'autrui, il répudia sa femme Marie, pour épouser Théodore, qui étoit à elle. Sa mere irritée fomenta les troubles que causa un si grand scandale. Constantin périt par ses artifices. Elle gagna le Peuple en modérant les impôts, & mit dans ses intérêts les Moines avec le Clergé par une piété apparente. Enfin, elle fut reconnue seule Impératrice. Les Romains mépriserent ce gouvernement, & se tournerent à Charlemagne qui subjuguoit les Saxons, réprimoit les Sarasins, détruisoit les Hérésies, protégeoit les Papes, attiroit au Christianisme les Nations infidéles, rétablissoit les sciences & la discipline Ecclésiastique, assembloit de fameux Conciles, où sa profonde Doctrine étoit admirée, & faisoit ressentir, non-seulement à la France & à l'Italie, mais encore à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie, & par-tout les effets de sa piété & de sa justice.

DOUZIÉME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'Etablissement du nouvel Empire.

ENFIN l'an 800 de Notre-Seigneur, ce grand protecteur de Rome & d'Italie, ou, pour mieux dire, de toute l'Eglise & de toute la Chrétienté, élû Empereur par les Romains, sans qu'il y pensât, & couronné par le Pape Léon III. qui avoit porté le Peuple Romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel Empire & de la grandeur temporelle du saint Siége.

Voilà, MONSEIGNEUR, les douze Epoques que j'ai suivies dans cet abbrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer, selon l'ordre des tems, les grands événemens de l'Histoire ancienne, & les ranger, pour ainsi dire, chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet abbrégé cette célébre division que font les Chronologistes de la durée du monde en sept âges. Le commencement de chaque âge nous sert d'Epoque; si j'y en mêle quelques autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, & que l'ordre des tems se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des tems, je ne prétends pas, MONSEIGNEUR, que vous vous chargiez ſcrupuleuſement de toutes les dates; encore moins que vous entriez dans toutes les diſputes des Chronologiſtes, où le plus ſouvent il ne s'agit que de peu d'années. La Chronologie contentieuſe qui s'arrête ſcrupuleuſement à ces minuties, a ſon uſage ſans doute; mais elle n'eſt pas votre objet, & ſert peu à éclairer l'eſprit d'un grand Prince. Je n'ai point voulu rafiner ſur cette diſcuſſion des tems; & parmi les calculs déja faits, j'ai ſuivi celui qui m'a paru le plus vraiſemblable, ſans m'engager à le garantir.

Que dans la ſupputation qu'on fait des années depuis le tems de la Création juſqu'à Abraham, il faille ſuivre les Septante qui font le monde plus vieux, ou l'Hébreu qui le fait plus jeune de pluſieurs ſiécles: encore que l'autorité de l'original Hébreu ſemble devoir l'emporter, c'eſt une choſe ſi indifférente en elle-même, que l'Egliſe, qui a ſuivi avec ſaint Jérôme la ſupputation de l'Hébreu dans notre Vulgate, y a laiſſé celle des Septante dans ſon Martyrologe. En effet, qu'importe à l'Hiſtoire de diminuer, ou de multiplier des ſiécles vuides où auſſi-bien l'on n'a rien à raconter? N'eſt-ce pas aſſez que les tems, où les dates ſont importantes, aient des caractères fixes, & que la diſtribution en ſoit appuyée ſur des fondemens certains; & quand même dans ces tems il y auroit de la diſpute pour quelques années, ce ne ſeroit preſque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plûtôt ou plus tard, la fondation de Rome, ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, vous avez pû reconnoître que cette diverſité ne fait rien à la ſuite des Hiſtoires, ni à l'accompliſſement des conſeils de Dieu. Vous devez éviter les Anachroniſmes qui brouillent l'ordre des affaires, & laiſſer diſputer des autres entre les ſçavans.

Je ne veux pas non plus charger votre mémoire du compte des Olympiades, quoique les Grecs qui s'en ſervent, les rendent néceſſaires à fixer les tems. Il faut ſçavoir ce que c'eſt, afin d'y avoir recours dans le beſoin; mais au reſte il ſuffira de vous attacher aux dates que je vous propoſe comme les plus ſimples & les plus ſuivies, qui ſont celles du monde juſqu'à Rome, celles de Rome juſqu'à Jeſus-Chriſt, & celles de Jeſus-Chriſt dans toute la ſuite.

Mais le vrai deſſein de cet abbrégé n'eſt pas de vous expliquer

l'ordre des tems, quoiqu'il ſoit abſolument néceſſaire pour lier toutes les Hiſtoires, & en montrer le rapport. Je vous ai dit, MONSEIGNEUR, que mon principal objet eſt de vous faire conſidérer dans l'ordre des tems la ſuite du Peuple de Dieu, & celle des grands Empires.

Ces deux choſes roulent enſemble dans ce grand mouvement des ſiécles où elles ont, pour ainſi dire, un même cours : mais il eſt beſoin, pour les entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, & de conſidérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

SECONDE PARTIE.

La ſuite de la Religion.

CHAPITRE PREMIER.

La Création, & les premiers Tems.

LA Religion, & la ſuite du Peuple de Dieu conſidérée de cette ſorte, eſt le plus grand & le plus utile de tous les objets qu'on puiſſe propoſer aux hommes. Il eſt beau de ſe remettre devant les yeux les états différens du Peuple de Dieu ſous la Loi de nature & ſous les Patriarches: ſous Moyſe, & ſous la Loi écrite: ſous David, & ſous les Prophétes: depuis le retour de la captivité, juſqu'à Jeſus-Chriſt, & enfin ſous Jeſus-Chriſt même, c'eſt-à-dire, ſous la Loi de grace, & ſous l'Evangile: dans les ſiécles qui ont attendu le Meſſie, & dans ceux où il a paru, dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un ſeul Peuple, & dans ceux où, conformément aux anciennes Prophéties, il a été répandu par toute la terre: dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes & groſſiers, ont eu beſoin d'être ſoutenus par des récompenſes & des châtimens temporels, & dans ceux où les Fidéles mieux inſtruits ne doivent plus vivre que par la Foi, attachés aux biens éternels, & ſouffrant, dans l'eſpérance de les poſſéder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Aſſûrément, MONSEIGNEUR, on ne peut rien concevoir qui ſoit plus digne de Dieu, que de s'être premiérement choiſi un Peuple qui fût un exemple palpable de ſon éternelle Providence; un Peuple, dont la bonne ou la mauvaiſe fortune dépendît de la piété, & dont l'état rendît témoignage à la ſageſſe & à la juſtice

de celui qui le gouvernoit. C'eſt par où Dieu a commencé, & c'eſt ce qu'il a fait voir dans le Peuple Juif. Mais après avoir établi par tant de preuves ſenſibles ce fondement immuable, que lui ſeul conduit, à ſa volonté, tous les événemens de la vie préſente; il étoit tems d'élever les hommes à de plus hautes penſées, & d'envoyer Jeſus-Chriſt, à qui il étoit réſervé de découvrir un nouveau Peuple, ramaſſé de tous les Peuples du monde, les ſecrets de la vie future.

Vous pourrez ſuivre aiſément l'Hiſtoire de ces deux Peuples, & remarquer comme Jeſus-Chriſt fait l'union de l'un & de l'autre, puiſqu'ou attendu, ou donné, il a été dans tous les tems la conſolation & l'eſpérance des enfans de Dieu.

Voilà donc la Religion toujours uniforme, ou plûtôt toujours la même dès l'origine du monde: on y a toujours reconnu le même Dieu, comme Auteur, & le même Chriſt, comme Sauveur du genre-humain.

Ainſi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la Religion que vous profeſſez, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que vos Ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les Protecteurs.

Quel témoignage n'eſt-ce pas de ſa vérité, de voir que dans les tems où les Hiſtoires Profanes n'ont à nous conter que des Fables, ou tout au plus des faits confus & à demi oubliés, l'Ecriture, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, le plus ancien Livre qui ſoit au monde, nous raméne par tant d'événemens précis, par la ſuite même des choſes à leur véritable principe, c'eſt-à-dire, à Dieu, qui a tout fait; nous marque ſi diſtinctement la création de l'Univers: celle de l'homme en particulier, le bonheur de ſon premier état, les cauſes de ſes miſères & de ſes foibleſſes, la corruption du monde, & le Déluge, l'origine des Arts, & celle des Nations, la diſtribution des terres: enfin la propagation du genre-humain, & d'autres faits de même importance, dont les Hiſtoires humaines ne parlent qu'en confuſion, & nous obligent à chercher ailleurs les ſources certaines?

Que ſi l'antiquité de la Religion lui donne tant d'autorité, ſa ſuite continuée ſans interruption, & ſans altération durant tant de ſiécles, & malgré tant d'obſtacles ſurvenus, fait voir manifeſtement que la main de Dieu la ſoutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux, que de la voir toujours ſubſiſter ſur les mêmes fondemens, dès le commencement du mon-

de, ſans que ni l'idolâtrie & l'impiété qui l'environnoit de toutes parts, ni les Tyrans qui l'ont perſécutée, ni les Hérétiques & les infidéles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ſes Sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du tems, qui ſeule ſuffit pour abattre toutes les choſes humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer.

Si maintenant nous venons à conſidérer quelle idée cette Religion dont nous révérons l'antiquité, nous donne de ſon objet, c'eſt-à-dire, du premier Etre, nous avouerons qu'elle eſt au-deſſus de toutes les penſées humaines, & digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours ſervi les Hébreux & les Chrétiens, n'a rien de commun avec les Divinités pleines d'imperfection, & même de vice, que le reſte du monde adoroit. Notre Dieu eſt un infini, parfait, ſeul digne de venger les crimes, & de couronner la vertu, parce qu'il eſt ſeul la ſainteté même.

Il eſt infiniment au-deſſus de cette cauſe premiere, & de ce premier Moteur que les Philoſophes ont connu, ſans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont propoſé un Dieu, qui trouvant une matiere éternelle & exiſtante par elle-même, auſſi-bien que lui, l'a miſe en œuvre, & l'a façonnée comme un Artiſan vulgaire, contraint dans ſon ouvrage par cette matiere, & par ſes diſpoſitions qu'il n'a pas faites, ſans jamais pouvoir comprendre que ſi la matiere eſt d'elle-même, elle n'a pas dû attendre ſa perfection d'une main étrangère, & que ſi Dieu eſt infini & parfait, il n'a eu beſoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même, & de ſa volonté toute-puiſſante. Mais le Dieu de nos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu, dont Moyſe nous a écrit les merveilles, n'a pas ſeulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans ſa matiere & dans ſa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui ſeul. Il nous eſt repréſenté comme celui qui fait tout & qui fait tout par ſa parole, tant à cauſe qu'il fait tout par raiſon, qu'à cauſe qu'il fait tout ſans peine, & que pour faire de ſi grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un ſeul mot, c'eſt-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de vouloir.

Et pour ſuivre l'Hiſtoire de la Création, puiſque nous l'avons commencée, Moyſe nous a enſeigné que ce puiſſant Architecte, à qui les choſes coûtent ſi peu, a voulu les faire à pluſieurs repriſes, & créer l'Univers en ſix jours, pour montrer qu'il n'agit

pas avec une néceſſité, ou par une impétuoſité aveugle, comme ſe le ſont imaginé quelques Philoſophes. Le Soleil jette d'un ſeul coup, ſans ſe retenir, tout ce qu'il y a de rayons; mais Dieu qui agit par intelligence, & avec une ſouveraine liberté, applique ſa vertu où il lui plaît, & autant qu'il lui plaît; & comme en faiſant le monde par ſa parole, il montre que rien ne le peine, en le faiſant à pluſieurs repriſes, il fait voir qu'il eſt le maître de ſa matiere, de ſon action, de toute ſon entrepriſe, & qu'il n'a, en agiſſant, d'autre régle que ſa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir auſſi que tout ſort immédiatement de ſa main. Les Peuples & les Philoſophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, & aidée, ſi vous voulez, de la chaleur du Soleil, avoit produit d'elle-même par ſa propre fécondité, les plantes & les animaux, ſe ſont trop groſſiérement trompés. L'Ecriture nous a fait entendre que les élémens ſont ſtériles, ſi la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, ſi Dieu, qui en avoit fait & préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par ſa volonté toute-puiſſante, & n'avoit encore donné à chaque choſe les ſemences propres pour ſe multiplier dans tous les ſiécles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naiſſance & leur accroiſſement par la chaleur du Soleil, pourroient croire qu'il en eſt le Créateur, mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes & de toute ſorte de plantes, avant que le Soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu ſeul.

Il a plû à ce grand Ouvrier de créer la lumiere, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le Soleil & dans les Aſtres, parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands & magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient pas eux-mêmes, ni la matiere précieuſe & éclatante dont ils ont été compoſés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il eſt fait par Moyſe, nous découvre ce grand ſecret de la véritable Philoſophie, qu'en Dieu ſeul réſide la fécondité & la puiſſance abſolue. Heureux, ſage, tout-puiſſant, ſeul ſuffiſant à lui-même, il agit ſans néceſſité comme il agit ſans beſoin: jamais contraint ni embarraſſé par ſa matiere dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par ſa ſeule volonté

volonté le fond de ſon Etre. Par ce droit ſouverain, il la tourne, il la façonne, il la meut ſans peine : tout dépend immédiatement de lui ; & ſi, ſelon l'ordre établi de la nature, une choſe dépend de l'autre, par exemple, la naiſſance & l'accroiſſement des plantes, de la chaleur du Soleil : c'eſt à cauſe que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'Univers, a voulu les lier les unes aux autres, & faire éclater ſa ſageſſe par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte ſur la création de l'Univers, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Juſqu'ici Dieu avoit tout fait en commandant : *Que la lumiere ſoit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux ſe retirent ; que la terre ſoit découverte, & qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour & la nuit ; que les oiſeaux & les poiſſons ſortent du ſein des eaux ; que la terre produiſe les animaux ſelon leurs eſpéces differentes.* Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moyſe lui fait tenir un nouveau langage : *Faiſons l'homme*, dit-il, *à notre image & reſſemblance.* *Gen. I. 3, 6, 11, 16, 20, 24.*

Ce n'eſt plus cette parole impérieuſe & dominante, c'eſt une parole plus douce, quoique non moins efficace Dieu tient conſeil en lui-même ; Dieu s'excite en lui-même comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre ſurpaſſe tous les ouvrages qu'il avoit faits juſqu'alors. *Ibid. 26.*

Faiſons l'homme. Dieu parle en lui-même : il parle à quelqu'un qui fait comme lui ; à quelqu'un dont l'homme eſt la créature & l'image ; il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choſes ont été faites, à celui qui dit dans ſon Evangile, *Tout ce que le Pere fait, le Fils le fait ſemblablement.* En parlant à ſon Fils, ou avec ſon Fils, il parle en même tems avec l'Eſprit tout-puiſſant, égal & coéternel à l'un & à l'autre. *Joan. V. 19.*

C'eſt une choſe inoüie dans tout le langage de l'Ecriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel ; *faiſons.* Dieu même dans l'Ecriture, ne parle ainſi que deux ou trois fois ; & ce langage extraordinaire commence à paroître, lorſqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, & en quelque façon de conduite, ce n'eſt pas qu'il change en lui-même, mais il nous montre qu'il va commencer ſuivant des conſeils éternels ; un nouvel ordre de choſes.

Ainſi l'homme ſi fort élevé au-deſſus des autres créatures dont Moyſe nous avoit décrit la génération, eſt produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à ſe déclarer, en faiſant la créature raiſonnable dont les opérations intellectuelles ſont une image imparfaite de ces éternelles opérations par leſquelles Dieu eſt fécond en lui-même.

La parole de conſeil dont Dieu ſe ſert, marque que la créature qui va être faite, eſt la ſeule qui peut agir par conſeil & par
Gen. II. 7. intelligence. Tout le reſte n'eſt pas moins extraordinaire. Juſques-là nous n'avions point vû dans l'hiſtoire de la Genèſe, le doigt de Dieu appliqué ſur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre ; & cette terre arrangée ſous une telle main reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le Ciel ; & cette conformation qui lui eſt particuliere, lui montre ſon origine & le lieu où il doit tendre.

Cette attention particuliere, qui paroît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout ſoit conduit immédiatement par ſa ſageſſe.

Mais la maniere dont il produit l'ame, eſt beaucoup plus merveilleuſe : il ne la tire point de la matiere, il l'inſpire d'en-haut ; c'eſt un ſouffle de vie qui vient de lui-même.

Gen. I. 20, 24. Quand il créa les bêtes, il dit, *Que l'eau produiſe les poiſſons* ; & il créa de cette ſorte les monſtres marins & toute ame vivante & mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore, *Que la terre produiſe toute ame vivante, & les bêtes à quatre pieds, & les reptiles.*

C'eſt ainſi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute & beſtiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du ſein des eaux & de la terre ; mais cette ame dont la vie devoit être une imitation de la ſienne, qui devoit vivre comme lui, de raiſon & d'intelligence, qui lui devoit être unie en la contemplant & en l'aimant, & qui pour cette raiſon étoit faite à ſon image, ne pouvoit être tirée de la matiere. Dieu, en façonnant la matiere, peut bien former un beau corps ; mais en quelque ſorte qu'il la tourne & la façonne, jamais il n'y trouvera ſon image & ſa reſſemblance. L'ame faite à ſon image, & qui peut être heureuſe en le poſſédant, doit être produite par une nouvelle Création, elle doit venir d'en-haut,
Gen. II. 7. & c'eſt ce qui ſignifie *ce ſouffle de vie*, que Dieu tire de la bouche.

Souvenons-nous que Moyſe propoſe aux hommes charnels par des images ſenſibles des vérités pures & intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu ſouffle à la maniere des animaux. Ne croyons pas que notre ame ſoit un air ſubtil, ni une vapeur déliée. Le ſouffle que Dieu inſpire & qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'eſt ni air, ni vapeur. Ne croyons pas que notre ame ſoit une portion de la nature Divine, comme l'ont rêvé quelques Philoſophes. Dieu n'eſt pas un tout qui ſe partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne ſeroient pas faites. Car le Créateur, l'Etre incréé ne ſeroit pas compoſé de créatures. L'ame eſt faite, & tellement faite, qu'elle n'eſt rien de la nature Divine; mais ſeulement une choſe faite à l'image & à la reſſemblance de la nature Divine; une choſe qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'eſt ce que veut dire ce ſouffle Divin; c'eſt ce que nous repréſente cet eſprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naiſſent d'un ſeul mariage, afin d'être à jamais, quelque diſperſés & multipliés qu'ils ſoient, une ſeule & même famille.

Nos premiers parens ainſi formés ſont mis dans ce jardin délicieux, qui s'appelle *le Paradis*: Dieu ſe devoit à lui-même de rendre ſon image heureuſe.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire ſentir qu'il a un maître: un précepte attaché à une choſe ſenſible, parce que l'homme étoit fait avec des ſens; un précepte aiſé, parce qu'il vouloit lui rendre la vie commode, tant qu'elle ſeroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une ſi facile obſervance: il écoute l'eſprit tentateur, il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement, ſa perte eſt inévitable, mais il la faut conſidérer dans ſon origine, auſſi-bien que dans ſes ſuites.

Dieu avoit fait au commencement ſes Anges, eſprits purs & ſéparés de toute matiere. Lui qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la ſainteté, & ils pouvoient aſſûrer leur félicité en ſe donnant volontairement à leur Créateur. Mais tout ce qui eſt tiré du néant eſt défectueux. Une partie de ces Anges ſe laiſſa ſéduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui ſe plaît en elle-même, & non pas en Dieu! Elle perd en un moment tous ſes dons. Etrange effet du péché! Ces eſprits lumineux devinrent eſprits de ténébres: ils n'eurent plus de lumieres qui ne ſe tournaſſent en ruſes malicieuſes. Une maligne envie prit en eux la

place de la charité, leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil, leur félicité fut changée en la triſte conſolation de ſe faire des compagnons dans leur miſère, & leurs bienheureux exercices au miſérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit auſſi été le plus ſuperbe, ſe trouva le plus malfaiſant comme le plus malheureux. L'homme *que Dieu avoit mis un peu au-deſſous des Anges*, en l'uniſſant à un corps, devint à un eſprit ſi parfait un objet de jalouſie : il voulut l'entraîner dans ſa rébellion, pour enſuite l'envelopper dans ſa perte. Ecoutons comme il lui parle, & pénétrons le fond de ſes artifices. Il s'adreſſe à Eve comme à la plus foible, mais en la perſonne d'Eve, il parle à ſon mari auſſi-bien qu'à elle : *Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défenſe ?* S'il vous a fait raiſonnables, vous devez ſçavoir la raiſon de tout : ce fruit n'eſt pas un poiſon : *vous n'en mourrez pas.* Voilà par où commence l'eſprit de révolte. On raiſonne ſur le précepte, & l'obéiſſance eſt miſe en doute. *Vous ſerez comme des Dieux*, libres & indépendans, heureux en vous-mêmes, ſages par vous-mêmes : *vous ſçaurez le bien & le mal*, rien ne vous ſera impénétrable. C'eſt par ces motifs que l'eſprit s'éléve contre l'ordre du Créateur, & au-deſſus de la régle. Eve à demi gagnée regarda le fruit dont la beauté promettoit *un goût excellent.* Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'eſprit & le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus ſurnaturelles, & des dons intellectuels aux objets ſenſibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en préſenta elle-même à ſon mari. Le voilà dangereuſement attaqué. L'exemple & la complaiſance fortifient la tentation : il entre dans les ſentimens du tentateur ſi bien ſecondé ; une trompeuſe curioſité, une flatteuſe penſée d'orgueil, le ſecret plaiſir d'agir de ſoi-même & ſelon ſes propres penſées, l'attire & l'aveugle : il veut faire une dangereuſe épreuve de ſa liberté, il goûte avec le fruit défendu, la pernicieuſe douceur de contenter ſon eſprit : les ſens mêlent leur attrait à ce nouveau charme ; il les ſuit, il s'y ſoumet, & il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

Pſ. 8. 6.

Gen. 3. 1.

Ibid. 4.

Ibid. 5.

Ibid. 6.

En même tems tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le Ciel n'a plus cet air ſerein : les animaux qui lui étoient tous, juſqu'aux plus odieux, & au plus farouches, un divertiſſement innocent, prennent pour lui des formes hideuſes : Dieu qui avoit tout fait pour ſon bonheur, lui tourne en un moment tout

Gen. 3. 7.

en ſupplice. Il ſe fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rébellion de ſes ſens lui fait remarquer en lui je ne ſçai quoi de honteux. Ce n'eſt plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus ſupporter ſa honte, & voudroit pouvoir la couvrir à ſes propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus inſupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à ſa reſſemblance, & qui lui avoit donné des ſens, comme un ſecours néceſſaire à ſon eſprit, ſe plaiſoit à ſe montrer à lui ſous une forme ſenſible, l'homme ne peut plus ſouffrir ſa préſence. Il cherche le fond des forêts pour ſe dérober à celui qui faiſoit auparavant tout ſon bonheur. Sa conſcience l'accuſe avant que Dieu parle. Ses malheureuſes excuſes achévent de le confondre. Il faut qu'il meure : le reméde d'immortalité lui eſt ôté, & une mort plus affreuſe, qui eſt celle de l'ame, lui eſt figurée par cette mort corporelle à laquelle il eſt condamné. *Ibid.*

Mais voici notre Sentence prononcée dans la ſienne. Dieu qui avoit réſolu de récompenſer ſon obéiſſance dans toute ſa poſtérité, auſſi-tôt qu'il s'eſt révolté, le condamne & le frappe ; non-ſeulement en ſa perſonne, mais encore dans tous ſes enfans, comme dans la plus vive & la plus chère partie de lui-même : nous ſommes tous maudits dans notre principe ; notre naiſſance eſt gâtée & infectée dans ſa ſource.

N'examinons point ici ces régles terribles de la juſtice Divine, par leſquelles la race humaine eſt maudite dans ſon origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un ſeul homme dans celui dont il veut tous les faire ſortir. Regardons-nous auſſi comme dégradés dans notre Pere rebelle, comme flétris à jamais par la ſentence qui le condamne ; comme bannis avec lui, & exclus du Paradis où il devoit nous faire naître.

Les régles de la juſtice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la juſtice Divine dont elles ſont une ombre ; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abyſme. Croyons que la juſtice, auſſi-bien que la miſéricorde de Dieu, ne veulent pas être meſurées ſur celles des hommes, & qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus & bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu ſur le genre-humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le

jour de notre perte. Sous la figure du ſerpent dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuſes inſinuations & des détours fallacieux de l'eſprit malin : Dieu fait voir à Eve notre mere, ſon ennemi vaincu, & lui montre cette ſemence bénite par laquelle ſon vainqueur devoit avoir *la tête écraſée*, c'eſt-à-dire, devoit voir ſon orgueil dompté, & ſon Empire abattu par toute la terre.

Gen. III. 14, 15.

Cette ſemence bénite étoit Jeſus-Chriſt fils d'une Vierge ; ce Jeſus-Chriſt en qui ſeul Adam n'avoit point péché, parce qu'il devoit ſortir d'Adam d'une maniere Divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Eſprit. C'étoit donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produiroit, ſelon les diverſes leçons de ce paſſage, que la perte du genre-humain devoit être réparée, & la puiſſance ôtée au Prince du monde, *qui ne trouve rien du ſien en Jeſus-Chriſt.*

Jean. 14, 30.

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il falloit que le genre-humain connût par une longue expérience le beſoin qu'il avoit d'un tel ſecours. L'homme fut donc laiſſé à lui-même, ſes inclinations ſe corrompirent, ſes débordemens allerent à l'excès, & l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le ſouvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'eſt celle du Déluge univerſel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les Nations auſſi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne penſent plus que le monde va tout ſeul ; & que ce qui a été, ſera toujours comme de lui-même. Dieu qui a tout fait, & par qui tout ſubſiſte, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'eſt-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de ſon Ouvrage.

Il n'avoit beſoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole, mais il trouve plus digne de lui de faire ſervir ſes Créatures d'inſtrument à ſa vengeance, & il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juſte. Dieu avant que de le ſauver du Déluge des eaux, l'avoit préſervé par ſa grace du Déluge de l'iniquité. Sa famille fut réſervée pour repeupler la terre qui n'alloit plus être qu'une immenſe ſolitude. Par les ſoins de cet homme juſte, Dieu ſauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils ſont faits pour lui & qu'il s'en ſerve pour la gloire de leur Créateur.

Le monde ſe renouvelle, & la terre ſort encore une fois du

ſeindes eaux ; mais dans ce renouvellement il demeure une impreſſion éternelle de la vengeance Divine. Juſqu'au Déluge toute la nature étoit plus forte & plus vigoureuſe ; par cette immenſe quantité d'eaux que Dieu amena ſur la terre, & par le long ſéjour qu'elles y firent, les ſucs qu'elle enfermoit furent altérés ; l'air chargé d'une humidité exceſſive, fortifia les principes de la corruption, & la premiere conſtitution de l'Univers ſe trouvant affoiblie, la vie humaine qui ſe pouſſoit juſqu'à près de mille ans, ſe diminua peu à peu : les herbes & les fruits n'eurent plus leur premiere force, & il fallut donner aux hommes une nourriture plus ſubſtancielle dans la chair des animaux. *Gen. IX. 3.*

Ainſi devoient diſparoître & s'effacer peu-à-peu les reſtes de la premiere inſtitution ; & la nature changée avertiſſoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui, depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reſte cette longue vie des premiers hommes marquée dans les Annales du Peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres Peuples, & leurs anciennes Traditions en ont conſervé la mémoire. La mort qui s'avançoit, fit ſentir aux hommes une vengeance plus prompte ; & comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fuſſent auſſi, pour ainſi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur ſupplice. *Manech. Beroſ. Heſtia. Nic. Damas, & al. apud Joſeph. ant. lib. I. 4. Heſiod. Op.*

Le ſeul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puiſqu'en devenant plus foibles, ils devenoient en même tems plus voraces & plus ſanguinaires.

Avant le tems du Déluge, la nourriture que les hommes prenoient ſans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, & dans les herbes qui auſſi-bien ſéchoient ſi vîte, étoit ſans doute quelque reſte de la premiere innocence, & de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir il faut répandre du ſang malgré l'horreur qu'il nous cauſe naturellement ; & tous les rafinemens dont nous nous ſervons pour couvrir nos tables, ſuffiſent à peine à nous déguiſer les cadavres qu'il nous faut manger pour nous aſſouvir.

Mais ce n'eſt là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déja raccourcie, s'abbrége encore par les violences qui s'introduiſent dans le genre-humain. L'homme qu'on voyoit dans les premiers tems épargner la vie des bêtes, s'eſt accoutumé à n'épargner plus la vie de ſes ſemblables. C'eſt en vain que Dieu défendit auſſitôt après le Déluge de verſer le ſang humain ; en vain pour ſau-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ver quelques veſtiges de la premiere douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réſervé le ſang. Les meurtres ſe multiplierent ſans meſure. Il eſt vrai qu'avant le Déluge, Caïn avoit ſacrifié ſon frere à ſa jalouſie. Lameth ſorti de Caïn avoit fait le ſecond meurtre, & on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le Déluge que parurent ces ravageurs de Provinces, que l'on a nommés conquérans, qui pouſſés par la ſeule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejetton de Cham, maudit par ſon pere, commença à faire la guerre ſeulement pour s'établir un Empire. Depuis ce tems l'ambition s'eſt joüée, ſans aucune borne, de la vie des hommes; ils en ſont venus à ce point de s'entretuer ſans ſe haïr; le comble de la gloire & le plus beau de tous les arts a été de ſe tuer les uns les autres.

Gen. IX. 4.
Gen. IV. 8.
Ibid. 23.
Gen. X. 9.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'Hiſtoire de Moyſe nous les repréſente: commencement heureux d'abord, pleins enſuite de maux infinis; par rapport à Dieu qui fait tout, toujours admirables, tels enfin que nous apprenons en les repaſſant dans notre eſprit, à conſidérer l'Univers & le genre-humain toujours ſous la main du Créateur, tiré du néant par ſa parole, conſervé par ſa bonté, gouverné par ſa ſageſſe, puni par ſa juſtice, délivré par ſa miſéricorde, & toujours aſſujetti à ſa puiſſance.

Ce n'eſt pas ici l'Univers tel que l'ont conçu les Philoſophes, formé, ſelon quelques-uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, ſelon les plus ſages, a fourni ſa matiere à ſon Auteur, qui par conſéquent n'en dépend, ni dans le fond de ſon être, ni dans ſon premier état, & qui l'aſtreint à certaines Loix que lui-même ne peut violer.

Moyſe & nos anciens Peres, dont Moyſe a recueilli les traditions, nous donnent d'autres penſées. Le Dieu qu'il nous a montré, a bien une autre puiſſance: il peut faire & défaire ainſi qu'il lui plaît: il donne des Loix à la nature, & les renverſe quand il veut.

Si pour ſe faire connoître dans le tems que la plûpart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnans, & a forcé la nature à ſortir de ſes Loix les plus conſtantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître abſolu, & que ſa volonté eſt le ſeul lien, qui entretient l'ordre du monde.

C'eſt juſtement ce que les hommes avoient oublié: la ſtabilité d'un

d'un ſi bel ordre ne ſervoit plus qu'à leur perſuader que cet ordre avoit toujours été, & qu'il étoit de ſoi-même ; par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les aſtres, les élémens, & enfin tous ces grands corps qui le compoſent. Dieu donc a témoigné au genre-humain une bonté digne de lui, en renverſant dans des occaſions éclatantes cet ordre, qui non-ſeulement ne les frappoit plus, parce qu'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité & l'indépendance.

L'Hiſtoire du Peuple de Dieu atteſtée par ſa propre ſuite, & par la Religion, tant de ceux qui l'ont écrite, que de ceux qui l'ont conſervée avec tant de ſoin, a gardé comme dans un fidéle Regiſtre la mémoire de ces miracles, & nous donne par-là l'idée véritable de l'Empire ſuprême de Dieu, maître tout-puiſſant de ſes Créatures, ſoit pour les tenir ſujettes aux Loix générales qu'il a établies, ſoit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il eſt néceſſaire de réveiller par quelque coup ſurprenant le genre-humain endormi.

Voilà le Dieu que Moyſe nous a propoſé dans ſes écrits, comme le ſeul qu'il falloit ſervir : voilà le Dieu que les Patriarches ont adoré avant Moyſe ; en un mot, le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob, à qui notre pere Abraham a bien voulu immoler ſon fils unique, dont Melchiſédech, figure de Jeſus-Chriſt, étoit le Pontife, à qui notre pere Noé a ſacrifié en ſortant de l'Arche ; que le juſte Abel avoit reconnu en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux : que Seth donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ſes enfans appellés auſſi les enfans de Dieu : qu'Adam même avoit montré à ſes deſcendans comme celui des mains duquel il s'étoit vû récemment ſorti, & qui ſeul pouvoit mettre fin aux maux de ſa malheureuſe poſtérité.

La belle Philoſophie que celle qui nous donne des idées ſi pures de l'Auteur de notre Etre ! La belle Tradition que celle qui nous conſerve la mémoire de ſes œuvres magnifiques ! Que le Peuple de Dieu eſt ſaint ! puiſque par une ſuite non interrompue, depuis l'origine du monde juſqu'à nos jours, il a toujours conſervé une Tradition & une Philoſophie ſi ſainte.

CHAPITRE II.

Abraham, & les Patriarches.

MAIS comme le Peuple de Dieu a pris ſous le Patriarche Abraham une forme plus réglée, il eſt néceſſaire, MONSEIGNEUR, de vous arrêter un peu ſur ce grand homme.

Il nâquit environ trois cens cinquante ans après le Déluge, dans un tems où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très-longue. Noé ne faiſoit que de mourir, Sem ſon fils aîné vivoit encore, & Abraham a pû paſſer avec lui preſque toute ſa vie.

Repréſentez-vous donc le monde encore nouveau, & encore, pour ainſi dire, tout trempé des eaux du Déluge, lorſque les hommes ſi près de l'origine des choſes n'avoient beſoin pour connoître l'unité de Dieu & le ſervice qui lui étoit dû, que de la Tradition qui s'en étoit conſervée depuis Adam & depuis Noé; Tradition d'ailleurs ſi conforme aux lumieres de la raiſon, qu'il ſembloit qu'une vérité ſi claire & ſi importante ne pût jamais être obſcurcie, ni oubliée parmi les hommes. Tel eſt le premier état de la Religion qui dure juſqu'à Abraham, où, pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à conſulter que leur raiſon & leur mémoire.

Mais la raiſon étoit foible & corrompue; & à meſure qu'on s'éloignoit de l'origine des choſes, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs Ancêtres. Les enfans indociles, ou mal appris, n'en vouloient plus croire leurs Grands-peres décrépits, qu'ils ne connoiſſoient qu'à peine après tant de générations; le ſens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choſes intellectuelles, & les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie ſe répandoit par tout l'Univers.

L'eſprit qui avoit trompé le premier homme, goûtoit alors tout le fruit de la ſéduction, & voyoit l'effet entier de cette parole, *Vous ſerez comme des Dieux.* Dès le moment qu'il la proféra, il ſongeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la Créature, & à diviſer un Nom dont la majeſté conſiſte à être incommunicable. Son projet lui réuſſiſſoit. Les hommes enſevelis

dans la chair & dans le ſang, avoient pourtant conſervé une idée obſcure de la Puiſſance Divine qui ſe ſoutenoit par ſa propre force; mais qui brouillée avec les images venues par leurs ſens, leur faiſoit adorer toutes les choſes où il paroiſſoit quelque activité & quelque puiſſance. Ainſi le Soleil & les Aſtres qui ſe faiſoient ſentir de ſi loin, le feu & les élémens dont les effets étoient ſi univerſels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands Rois, les grands Conquérans qui pouvoient tout ſur la terre, & les Auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes porterent la peine de s'être ſoumis à leurs ſens: les ſens déciderent de tout, & firent, malgré la raiſon, tous les Dieux qu'on adora ſur la Terre.

Que l'homme parut alors éloigné de ſa premiere inſtitution, & que l'image de Dieu y étoit gâtée! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverſes inclinations qui ſe déclaroient tous les jours de plus en plus; & cette pente prodigieuſe qu'il avoit à s'aſſujettir à toute autre choſe qu'à ſon Seigneur naturel, ne montroit-elle pas trop viſiblement la main étrangère, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été ſi profondément altérée dans l'eſprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Pouſſé par cette aveugle impreſſion qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, ſans que rien le pût retenir. Un ſi grand mal faiſoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre-humain, & n'éteignît tout-à-fait la connoiſſance de Dieu, ce grand Dieu appella d'en-haut ſon ſerviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir ſon culte, & conſerver l'ancienne croyance, tant de la création de l'Univers, que de la Providence particuliere avec laquelle il gouverne les choſes humaines.

Abraham a toujours été célébre dans l'Orient. Ce n'eſt pas ſeulement les Hébreux qui le regardent comme leur pere. Les Iduméens ſe glorifient de la même origine. Iſmaël, fils d'Abraham, eſt connu parmi les Arabes, comme celui d'où ils ſont ſortis. La Circonciſion leur eſt demeurée comme la marque de leur origine, & ils l'ont reçue de tout tems, non pas au huitiéme jour, à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'Ecriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Iſmaël: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres Peuples Arabes ſe reſſouviennent d'Abraham & de Cétura, & ce ſont les mêmes que l'Ecriture fait ſortir de ce mariage. Ce Patriarche étoit Chaldéen, & ces Peuples renommés pour leurs obſervations Aſtronomiques, ont compté

Gen. XVI, XVII.

Gen. XVII. 25.

Joſeph. Ant. l. 13.

Gen. XXV.

Alex. Polyh.

Abraham comme un de leurs plus ſçavans Obſervateurs. Les Hiſtoriens de Syrie l'ont fait Roi de Damas, quoiqu'étranger, & venu des environs de Babylone; & ils racontent qu'il quitta le Royaume de Damas pour s'établir dans le Pays des Chananéens, depuis appellé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'Hiſtoire du Peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons vû qu'Abraham ſuivoit le genre de vie que ſuivirent les anciens hommes, avant que tout l'Univers eût été réduit en Royaumes. Il regnoit dans ſa famille, avec laquelle il embraſſoit cette vie paſtorale tant renommée pour ſa ſimplicité & ſon innocence; riche en Troupeaux, en Eſclaves, & en Argent; mais ſans Terres & ſans Domaine; & toutefois il vivoit dans un Royaume étranger, reſpecté, & indépendant comme un Prince. Sa piété & ſa droiture protégées de Dieu, lui attiroient ce reſpect. Il traitoit d'égal avec les Rois qui recherchoient ſon alliance, & c'eſt de-là qu'eſt venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait Roi. Quoique ſa vie fût ſimple & pacifique, il ſçavoit faire la Guerre, mais ſeulement pour défendre ſes Alliés opprimés, il les défendit, & les vengea par une Victoire ſignalée: il leur rendit toutes leurs richeſſes repriſes ſur leurs ennemis, ſans réſerver autre choſe que la dîme qu'il offrit à Dieu, & la part qui appartenoit aux Troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reſte, après un ſi grand ſervice, il refuſa les préſens des Rois avec une magnanimité ſans exemple, & ne put ſouffrir qu'aucun homme ſe vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, & qu'il ſuivoit ſeul avec une foi & une obéiſſance parfaite.

apud Joſ. Ant. l. 16. Beroſ. Hecat. Eup. Alex. Polyb. & al. apud Joſ. ant. l. 8. & Euſ. prap. Ev. IX. 16, 17, 18, 19, 20. & XIII. 11. Nic. Damaſ. lib. IV. Hiſt. univ. in excerpt. Valeſ. pag. 191. & ap. Joſep. ant. l. 8. & Euſ. prad. Ev. IX. 16.

Gen. XIII. & c Gen. XIV, XXI. 22, 27. XXIII. 6. Gen. XIV.

Guidé par cette foi, il avoit quitté ſa terre natale pour venir aux pays que Dieu lui montroit. Dieu qui l'avoit appellé, & qui l'avoit rendu digne de ſon alliance, la conclut à ces conditions.

Gen. XII, XVII.

Il lui déclara qu'il ſeroit le Dieu de lui & de ſes enfans, c'eſt-à-dire, qu'il ſeroit leur Protecteur, & qu'ils le ſerviroient comme le ſeul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre.

Gen. XII, XVII. Gen. XII. 2. XV. 4, 5. XVIII. 19.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour ſervir de demeure fixe à ſa poſtérité, & de ſiége à la Religion.

Il n'avoit point d'enfans, & ſa femme Sara étoit ſtérile. Dieu lui jura par ſoi-même, & par ſon éternelle vérité, que de lui & de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du Ciel & le ſable de la Mer.

Gen. XII. 3. XVIII. 18.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promeſſe Divine. Tous les Peuples ſe précipitoient dans l'idolâtrie. Dieu promit au

ſaint Patriarche qu'en lui & en ſa ſemence toutes ces nations aveugles, qui oublioient leur Créateur, ſeroient bénites, c'eſt-à-dire, rappellées à ſa connoiſſance, où ſe trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole, Abraham eſt fait le pere de tous les croyans, & ſa poſtérité eſt choiſie pour être la ſource d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la Terre.

En cette promeſſe étoit renfermée la venue du Meſſie tant de fois prédit à nos peres, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les Gentils, & de tous les Peuples du monde.

Ainſi ce germe béni, promis à Eve, devint auſſi le germe & le rejetton d'Abraham.

Tel eſt le fondement de l'alliance : telles en ſont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la Circonciſion, cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce ſaint homme appartenoit à Dieu avec toute ſa famille. *Gen. XVII.*

Abraham étoit ſans enfans quand Dieu commença à bénir ſa race. Dieu le laiſſa pluſieurs années ſans lui en donner. Après il eut Iſmaël, qui devoit être pere d'un grand Peuple, mais non pas de ce Peuple Elû, tant promis à Abraham. Le Pere du Peuple Elû devoit ſortir de lui & de ſa femme Sara qui étoit ſtérile. Enfin, treize ans après Iſmaël, il vint cet enfant tant déſiré : il fut nommé Iſaac, c'eſt-à-dire *ris*, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promeſſe, qui marque par ſa naiſſance que les vrais enfans de Dieu naiſſent de la Grace. *Gen. XII, XV. 2. XVI. 3, 4. XVII. 20. XXI. 13.* *Gen. XXI. 2.*

Il étoit déja grand ce bénit enfant, & dans un âge où ſon pere pouvoit eſpérer d'en avoir d'autres enfans, quand tout à coup Dieu lui commanda de l'immoler. A quelles épreuves la foi eſt-elle expoſée ? Abraham mena Iſaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée, & il alloit ſacrifier ce fils, en qui ſeul Dieu lui promettoit de le rendre pere, & de ſon Peuple & du Meſſie. Iſaac préſentoit le ſein à l'épée que ſon pere tenoit toute prête à frapper. Dieu content de l'obéiſſance du pere & du fils, n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image ſi vive & ſi belle de l'oblation volontaire de Jeſus-Chriſt, & qu'ils ont goûté en eſprit les amertumes de ſa Croix, ils ſont jugés vraîment dignes d'être de ſes ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu lui confirme toutes ſes promeſſes, & bénit de nouveau non-ſeulement ſa famille, mais encore par ſa famille toutes les nations de l'Univers. *Gen. XXII.* *Gen. XXII. 18.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

En effet, il continua ſa protection à Iſaac ſon fils, & à Jacob ſon petit-fils. Ils furent ſes imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne maniere de vie, qui étoit la vie Paſtorale, à l'ancien gouvernement du genre-humain, où chaque pere de famille étoit Prince dans ſa maiſon. Ainſi, dans les changemens qui s'introduiſoient tous les jours parmi les hommes, la ſainte Antiquité revivoit dans la Religion, & dans la conduite d'Abraham, & de ſes enfans.

Gen. XXV. 11. XXVI. 4. XXVIII. 13, 14. Auſſi Dieu réitéra-t-il à Iſaac & à Jacob les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à Abraham; & comme il s'étoit appellé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Iſaac, & de Dieu de Jacob.

Sous ſa protection, ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan; mais comme des Etrangers, *Act. VII. 5.* & ſans y poſſéder *un pied de terre*, juſqu'à ce que la famine attira Jacob en Egypte, où ſes enfans multipliés, devinrent bientôt un grand Peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reſte, quoique ce Peuple, que Dieu faiſoit naître dans ſon Alliance, dût s'étendre par la génération, & que la bénédiction dût ſuivre le ſang, ce grand Dieu ne laiſſa pas d'y marquer l'élection de ſa grace. Car après avoir choiſi Abraham du milieu des Nations, parmi les enfans d'Abraham, il choiſit Iſaac, & des deux jumeaux d'Iſaac, il choiſit Jacob, à qui il donna le nom d'Iſraël.

Jacob eut douze enfans, qui furent les douze Patriarches, Auteurs des douze Tribus. Tous devoient entrer dans l'Alliance; mais Juda fut choiſi parmi tous ſes freres pour être le Pere des Rois du Peuple Saint, & le Pere du Meſſie tant promis à ſes Ancêtres.

Le tems devoit venir que dix Tribus étant retranchées du Peuple de Dieu pour leur infidélité, la poſtérité d'Abraham ne conſervoit ſon ancienne bénédiction, c'eſt-à-dire, la Religion, la terre de Chanaan, & l'eſpérance du Meſſie, qu'en la ſeule Tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reſte des Iſraélites, qu'on appella Juifs, & à tout le Pays qu'on nomma Judée.

Ainſi l'élection divine paroît toujours, même dans ce Peuple charnel, qui devoit ſe conſerver par la propagation ordinaire.

Gen. XLIX. Jacob vit en eſprit le ſecret de cette élection. Comme il étoit prêt à expirer, & que ſes enfans autour de ſon lit demandoient la bénédiction d'un ſi bon pere, Dieu lui découvrit l'état des douze Tribus, quand elles ſeroient dans la Terre promiſe: il l'expliqua

en peu de paroles, & ce peu de paroles renferme des Myſtères innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des freres de Juda ſoit exprimé avec une magnificence extraordinaire, & reſſente un homme tranſporté hors de lui-même par l'Eſprit de Dieu : quand il vient à Juda, il s'éléve encore plus haut. *Juda*, dit-il, *tes freres te loueront ; ta main ſera ſur le col de tes ennemis ; les enfans de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un jeune Lion. Mon fils, tu es allé au butin. Tu t'es repoſé comme un Lion & comme une Lionne : Qui oſera le réveiller ? Le ſceptre*, (c'eſt-à-dire l'autorité,) *ne ſortira point de Juda, & on verra toujours des Capitaines & des Magiſtrats, ou des Juges nés de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, & qui ſera l'attente des Peuples*, ou, comme porte une autre Leçon, qui peut-être n'eſt pas moins ancienne, & qui au fond ne diffère pas de celle-ci, *juſqu'à ce que vienne celui à qui les choſes ſont réſervées*, & le reſte, comme nous venons de le rapporter. *Ibid. 8.*

La ſuite de la Prophétie regarde à la lettre la Contrée que la Tribu de Juda devoit occuper dans la Terre Sainte. Mais les dernieres paroles que nous avons vûes, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne ſignifient autre choſe que celui qui devoit être l'Envoyé de Dieu, le Miniſtre & l'Interpréte de ſes volontés, l'accompliſſement de ſes promeſſes, & le Roi du nouveau Peuple, c'eſt-à-dire, le Meſſie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expreſſément qu'au ſeul Juda, dont ce Meſſie devoit naître : il comprend dans la deſtinée de Juda ſeul, la deſtinée de toute la Nation, qui, après ſa diſperſion, devoit voir les reſtes des autres Tribus réunies ſous les étendards de Juda.

Tous les termes de la Prophétie ſont clairs : il n'y a que le mot de ſceptre que l'uſage de notre Langue nous pourroit faire prendre pour la ſeule Royauté, au lieu que dans la Langue Sainte, il ſignifie en général, la puiſſance, l'autorité, la Magiſtrature. Cet uſage du mot de ſceptre ſe trouve à toutes les pages de l'Ecriture : il paroît même manifeſtement dans la Prophétie de Jacob, & le Patriarche veut dire qu'aux jours du Meſſie, toute autorité ceſſera dans la Maiſon de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un Etat.

Ainſi les tems du Meſſie ſont marqués ici par un double changement. Par le premier, le Royaume de Juda & du Peuple Juif eſt menacé de ſa derniere ruine. Par le ſecond, il doit s'élever un nouveau Royaume, non pas d'un ſeul Peuple, mais de tous les Peuples, dont le Meſſie doit être le Chef & l'eſpérance.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Dans le ſtyle de l'Ecriture, le Peuple Juif eſt appellé en nombre ſingulier, & par excellence, *le Peuple, ou le Peuple de Dieu*, & quand on trouve *les Peuples*, ceux qui ſont exercés dans les Ecritures, entendent les autres Peuples qu'on voit auſſi promis au Meſſie dans la Prophétie de Jacob.

Iſ. LXV. &c. Rom. X. 21. Iſ. II. 2, 3. XLIX. 6, 18. LI. 4, 5, &c.

Cette grande Prophétie comprend en peu de paroles toute l'Hiſtoire du Peuple Juif, & du Chriſt qui lui eſt promis. Elle marque toute la ſuite du Peuple de Dieu, & l'effet en dure encore.

Auſſi ne prétends-je pas vous en faire un Commentaire, vous n'en aurez pas beſoin, puiſqu'en remarquant ſimplement la ſuite du Peuple de Dieu, vous verrez le ſens de l'Oracle ſe développer de lui-même, & que les ſeuls événemens en ſeront les Interprétes.

CHAPITRE III.

Moyſe, la Loi Ecrite, & l'introduction du Peuple dans la Terre promiſe.

APRE'S la mort de Jacob, le Peuple de Dieu demeura en Egypte juſqu'au tems de la Miſſion de Moyſe, c'eſt-à-dire, environ deux cens ans.

Ainſi il ſe paſſa quatre cens trente ans avant que Dieu donnât à ſon Peuple la terre qu'il lui avoit promiſe.

Il vouloit accoutumer ſes Elûs à ſe fier à ſa promeſſe, aſſûrés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, & toujours dans les tems marqués par ſon éternelle Providence.

Gen. XV. 16. Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner & la terre, & les dépouilles, n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit, pour les livrer à la dure & impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer ſur eux par les mains de ſon Peuple élû.

Ibid. Il falloit donner à ce Peuple le tems de ſe multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit deſtinée, & l'occuper par force, en exterminant ſes Habitans maudits de Dieu.

Il vouloit qu'ils éprouvaſſent en Egypte une dure & inſupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inoüis, ils aimaſſent leur Libérateur, & célébraſſent éternellement ſes miſéricordes.

Voilà

Voilà l'ordre des conſeils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi & patience.

Le tems étant arrivé, il écoute les cris de ſon Peuple cruellement affligé par les Egyptiens, & il envoie Moyſe pour délivrer ſes enfans de leur tyrannie.

Il ſe fait connoître à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparoît d'une maniere également magnifique & conſolante; il lui déclare qu'il eſt celui qui eſt. Tout ce qui eſt devant lui n'eſt qu'une ombre. *Je ſuis*, dit-il, *celui qui ſuis*: L'être & la perfection m'appartiennent à moi ſeul. Il prend un nouveau nom, qui déſigne l'être & la vie en lui comme dans leur ſource; & c'eſt ce grand nom de Dieu terrible, myſtérieux, incommunicable, ſous lequel il veut dorénavant être ſervi. *Exod. III.* *Ibid. 14.*

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Egypte, ni l'endurciſſement de Pharaon, ni le paſſage de la Mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette raiſonnante, le bruit effroyable qui parut au Peuple ſur le Mont Sinaï. Dieu y gravoit de ſa main ſur deux Tables de pierre les Préceptes fondamentaux de la Religion & de la ſociété: il dictoit le reſte à Moyſe à haute voix. Pour maintenir cette Loi dans ſa vigueur, il eut ordre de former une Aſſemblée vénérable de ſeptante Conſeillers, qui pouvoit être appellée le Sénat du Peuple de Dieu, & le Conſeil perpétuel de la Nation. Dieu parut publiquement, & fit publier ſa Loi en ſa préſence, avec une démonſtration étonnante de ſa majeſté & de ſa puiſſance. *Exod. 24. num. 11.*

Juſques-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût ſervir de régle aux hommes. Les enfans d'Abraham avoient ſeulement la Circonciſion, & les Cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'Alliance que Dieu avoit contractée avec ſa Race élûe. Ils étoient ſéparés par cette marque des Peuples qui adoroient les fauſſes Divinités: au reſte, ils ſe conſervoient dans l'Alliance de Dieu, par le ſouvenir qu'ils avoient des promeſſes faites à leurs peres, & ils étoient connus comme un Peuple qui ſervoit le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. Dieu étoit ſi fort oublié, qu'il falloit le diſcerner par le nom de ceux qui avoient été ſes Adorateurs, & dont il étoit auſſi le Protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner plus longtems à la ſeule mémoire des hommes le Myſtère de la Religion, & de ſon Alliance. Il étoit tems de donner de plus fortes barrieres à l'ido-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

lâtrie qui inondoit tout le genre-humain, & achevoit d'y éteindre le reſte de la lumiere naturelle.

L'ignorance & l'aveuglement s'étoient prodigieuſement accrus depuis le tems d'Abraham. De ſon tems, & un peu après, la connoiſſance de Dieu paroiſſoit encore dans la Paleſtine & dans l'Egypte. Melchiſédech, Roi de Salem, étoit *le Pontife du Dieu très-haut, qui a fait le Ciel & la Terre.* Abimélec, Roi de Gérare, & ſon ſucceſſeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en ſon nom, & admiroient ſa puiſſance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon, Roi d'Egypte; mais dans le tems de Moyſe, ces Nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les Peuples de l'Univers, mais *comme le Dieu des Hebreux.* On adoroit juſqu'aux bêtes & juſqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un Temple d'Idoles. Le genre-humain s'égara juſqu'à adorer ſes vices & ſes paſſions: & il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puiſſance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puiſſant, comme il ſe ſentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aiſément que cette force étoit hors de lui, & s'en fit bientôt un Dieu. C'eſt par-là que l'amour impudique eut tant d'Autels, & que des impuretés, qui font horreur, commencerent à être mêlées dans les Sacrifices.

Gen. XIV. 18, 19.

Gen. XXI. 22, 23. XXVI. 28, 29.

Gen. XII. 17, 18.

Exod. V. 1, 2, 3. IX. 1, &c.

Exod. VIII. 26.

Levit. XX. 23.

La cruauté y entra en même tems: l'homme coupable, qui étoit troublé par le ſentiment de ſon crime, & regardoit la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiſer par les victimes ordinaires. Il fallut verſer le ſang humain avec celui des bêtes: une aveugle frayeur pouſſoit les peres à immoler leurs enfans, & à les brûler à leurs yeux au lieu d'encens. Ces Sacrifices étoient communs dès le tems de Moyſe, & ne faiſoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Iſraélites.

Herod. lib. II. Caſ. de Bell. Gall. VI. Diod. lib. I. V. Plin. lib. XXX. Athen. lib. XIII. Porph. de abſt. l. II. Jorn. de reb. Get. &c.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces Peuples. On ſçait que dans tous les Peuples du monde, ſans en excepter aucun, les hommes ont ſacrifié leurs ſemblables; & il n'y a point eu d'endroit ſur la terre où on n'ait ſervi de ces triſtes & affreuſes Divinités, dont la haine implacable pour le genre-humain exigeoit de telles Victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer juſqu'à

l'œuvre de ſes mains. Il crut pouvoir renfermer l'eſprit divin dans des Statues, & il oublia ſi profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à ſon tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourroit croire, ſi l'expérience ne nous faiſoit voir qu'une erreur ſi ſtupide & ſi brutale n'étoit pas ſeulement la plus univerſelle, mais encore la plus enracinée, & la plus incorrigible parmi les hommes? Ainſi il faut reconnoître, à la confuſion du genre-humain, que la premiere des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impreſſion eſt la plus puiſſante, étoit la plus éloignée de la vûe des hommes. La Tradition qui la conſervoit dans leurs eſprits, quoique claire encore, aſſez préſente, ſi on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir: des Fables prodigieuſes & auſſi pleines d'impiété que d'extravagance, prenoient ſa place. Le moment étoit venu où la vérité mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvoit plus ſe conſerver ſans être écrite: & Dieu ayant réſolu d'ailleurs de former ſon Peuple à la vertu par des Loix plus expreſſes & en plus grand nombre, il réſolut en même tems de les donner par écrit.

Moyſe fut appellé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'Hiſtoire des ſiécles paſſés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſaac, celle de Jacob, celle de Joſeph, ou plutôt celle de Dieu même, & de ſes faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les Traditions de ſes ancêtres. Il nâquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de ſon tems avoient pû converſer pluſieurs années avec ce ſaint Patriarche: la mémoire de Joſeph, & des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand Miniſtre des Rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit juſqu'à Noé, qui avoit vû les enfans d'Adam, & touchoit, pour ainſi parler, à l'origine des choſes.

Ainſi les Traditions anciennes du genre humain, & celles de la famille d'Abraham n'étoient pas mal-aiſées à recueillir: la mémoire en étoit vive; & il ne faut pas s'étonner ſi Moyſe, dans ſa Genèſe, parle des choſes arrivées dans les premiers ſiécles, comme de choſes conſtantes, dont même on voyoit encore, & dans les Peuples voiſins, & dans la terre de Chanaan, des monumens remarquables.

Dans le tems qu'Abraham, Iſaac & Jacob avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monumens des choſes qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité; les puits qu'ils avoient creuſés dans ces Pays ſecs pour abreu-

ver leurs familles & leurs troupeaux; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, & où il leur étoit apparu; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité; les tombeaux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non-seulement dans tout le Pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs Nations célébres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi, quand le Peuple Hébreu entra dans la Terre promise, tout y célébroit leurs ancêtres; & les Villes & les Montagnes, & les pierres même y parloient de ces hommes merveilleux, & des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne & véritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquités, sçavent combien les premiers tems étoient curieux d'ériger, & de conserver de tels monumens, & combien la postérité retenoit soigneusement les occasions qui les avoit fait dresser. C'étoit une des manieres d'écrire l'Histoire: on a depuis façonné & poli les pierres; & les Statues ont succédé après les colomnes aux masses grossieres & solides que les premiers tems érigeoient.

On a même de grandes raisons de croire que dans la ligne où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des mémoires des anciens tems. Car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assûré qu'il se faisoit des Cantiques que les peres apprenoient à leurs enfans; Cantiques qui se chantant dans les Fêtes & dans les Assemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siécles passés.

De-là est née la Poësie changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les Odes & dans les Cantiques employés par tous les Anciens, & encore à présent par les Peuples qui n'ont pas l'usage des Lettres, à louer la Divinité & les grands hommes.

Le style de ces Cantiques hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives & impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les Peuples du monde, celui où de tels Cantiques ont été le plus en usage, a été le Peuple de Dieu. Moyse en mar-

que un grand nombre, qu'il déſigne par les premiers Vers, parce que le Peuple ſçavoit le reſte. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier nous met devant les yeux le paſſage triomphant de la Mer Rouge, & les ennemis du Peuple de Dieu, les uns déja noyés, & les autres à demi vaincus par la terreur. Par le ſecond, Moyſe confond l'ingratitude du Peuple, en célébrant les bontés & les merveilles de Dieu. Les ſiécles ſuivans l'ont imité. C'étoit Dieu & ces œuvres merveilleuſes qui faiſoient le ſujet des Odes qu'ils ont compoſées : Dieu les inſpiroit lui-même, & il n'y a proprement que le Peuple de Dieu, où la Poëſie ſoit venue par enthouſiaſme.

Discours sur l'Histoire Universelle.

Num. XXI. 14, 17, 18, 27, &c. Exod. XV. Deut. XXXII.

Jacob avoit prononcé dans ce langage myſtique les oracles qui contenoient la deſtinée de ſes enfans, afin que chaque Tribu retînt plus aiſément ce qui la touchoit, & apprit à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ſes prédictions, que fidéle à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour conſerver juſqu'à Moyſe la mémoire des choſes paſſées. Ce grand homme inſtruit par tous ces moyens & élevé au-deſſus par le Saint-Eſprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude & une ſimplicité qui attire la croyance & l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

Il a joint aux choſes paſſées, qui contenoient l'origine & les anciennes Traditions du Peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faiſoit actuellement pour ſa délivrance. De cela il n'allégue point aux Iſraélites d'autres témoins que leurs yeux. Moyſe ne leur compte point des choſes qui ſe ſoient paſſées dans des retraites impénétrables, & dans des antres profonds : il ne parle point en l'air : il particulariſe & circonſtancie toutes choſes comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs Loix & toutes leurs Républiques ſur les merveilles qu'ils ont vûes. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout-à-coup en différentes occaſions pour les délivrer, & pour punir leurs ennemis; la mer ſéparée en deux, la terre entr'ouverte; un pain céleſte; des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge; le Ciel qui leur donnoit un ſignal viſible pour marquer leur marche, & d'autres miracles ſemblables qu'ils ont vû durer quarante ans.

Le Peuple d'Iſraël n'étoit pas plus intelligent ni plus ſubtil que les autres Peuples, qui s'étant livrés à leurs ſens, ne pouvoient concevoir un Dieu inviſible. Au contraire, il étoit groſſier & rebelle autant ou plus qu'aucun autre Peuple. Mais ce Dieu inviſi-

ble dans sa nature se rendoit tellement sensible par de continuels miracles, & Moyse les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce Peuple charnel se laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisoit tout par sa parole; d'un Dieu qui n'étoit qu'esprit, que raison & intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolâtrie si fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la seule postérité de ce Patriarche en étoit exemte. Leurs ennemis leur rendoient ce témoignage; & les Peuples où la vérité de la Tradition n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte, s'écrioient avec étonnement: *On ne voit point d'idoles en Jacob; on n'y voit point de présages superstitieux. On n'y voit point de divinations, ni de sortiléges; c'est un Peuple qui se fie au Seigneur son Dieu, dont la puissance est invincible.*

Num. XXIII. 21, 22, 23.

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, & la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moyse répéte souvent, que dans la Terre promise ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les Fêtes, les Sacrifices, & tout le Service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le Peuple erroit dans le désert, Moyse construisit le Tabernacle, Temple portatif, où les enfans d'Israël portoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le Ciel & la Terre, & qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, & de les conduire.

Deut. XII. 14, 15, 16, 17, &c.

Sur ce principe de Religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la Loi: Loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante & simple, qui lioit la société des hommes entr'eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions, il ajoûta des Cérémonies majestueuses, des Fêtes qui rappelloient la mémoire des miracles par lesquels le Peuple d'Israël avoit été délivré; & ce qu'aucun autre Législateur n'avoit osé faire, des assûrances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la Loi, au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste & inévitable vengeance. Il falloit être assûré de Dieu pour donner ce fondement à ses Loix, & l'événement a justifié que Moyse n'avoit pas parlé de lui-même.

Deut. XVII, XVIII, &c.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le Peuple de Dieu des autres Peuples, & servoient comme de barriere à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce Peuple choisi avec tous les autres. Pour

maintenir la Religion & toutes les traditions du Peuple de Dieu, parmi les douze Tribus, une Tribu eſt choiſie à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes & les oblations, le ſoin des choſes ſacrées. Lévi & ſes enfans ſont eux-mêmes conſacrés à Dieu comme la dîme de tout le Peuple. Dans Lévi, Aaron eſt choiſi pour être ſouverain Pontife, & le Sacerdoce eſt rendu héréditaire dans ſa famille.

Ainſi les Autels ont leurs Miniſtres : la Loi a ſes Défenſeurs particuliers, & la ſuite du Peuple de Dieu eſt juſtifiée par la ſucceſſion de ſes Pontifes, qui va ſans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette Loi, c'eſt qu'elle préparoit la voie à une Loi plus auguſte, moins chargée de cérémonies, & plus féconde en vertus.

Moyſe, pour tenir le Peuple dans l'attente de cette Loi, leur confirme la venue de ce grand Prophéte qui devoit ſortir d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. *Dieu*, dit-il, *vous ſuſcitera du milieu de votre nation, & du nombre de vos freres, un Prophéte ſemblable à moi. Ecoutez-le.* Ce Prophéte ſemblable à Moyſe, Légiſlateur comme lui, qui peut-il être? ſinon le Meſſie, dont la Doctrine devoit un jour régler & ſanctifier tout l'Univers. *Deut. XVII. 15, 18.*

Juſqu'à lui, il ne devoit point s'élever en tout Iſraël un Prophéte ſemblable à Moyſe, à qui Dieu parlât face à face, & qui donnât des Loix à ſon Peuple. Auſſi juſqu'au tems du Meſſie, le Peuple dans tous les tems & dans toutes les difficultés, ne ſe fonde que ſur Moyſe. Comme Rome révéroit les Loix de Romulus, de Numa, & des XII. Tables : comme Athènes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conſervoit & reſpectoit celles de Lycurgue; le Peuple Hébreu alléguoit ſans ceſſe celles de Moyſe. Au reſte, le Légiſlateur y avoit ſi bien réglé toutes choſes, que jamais on n'a eu beſoin d'y rien changer. C'eſt pourquoi le corps du Droit Judaïque n'eſt pas un Recueil de diverſes Loix faites dans des tems & dans des occaſions différentes. Moyſe éclairé de l'eſprit de Dieu, avoit tout prévû. On ne voit point d'Ordonnances, ni de David, ni de Salomon, ni de Joſaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la juſtice. Les bons Princes n'avoient qu'à faire obſerver la Loi de Moyſe, & ſe contentoient d'en recommander l'obſervance à leurs Succeſſeurs. Y ajoûter, ou en retrancher un ſeul article, étoit un attentat que le Peuple eût regardé avec horreur. On avoit beſoin de la Loi à chaque *Deut. XXXIV. 10.* *III. Reg. &c.* *Deut. IV. 2. &c. 12, 32. &c.*

moment pour régler non-ſeulement les Fêtes, les Sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques & particulieres, les Jugemens, les Contrats, les Mariages, les Succeſſions, les Funérailles, la forme même des habits, & en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre Livre où on étudiât des préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter & le méditer nuit & jour, en recueillir des ſentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfans apprenoient à lire. La ſeule régle d'éducation qui étoit donnée à leurs parens, étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire obſerver cette ſainte Loi, qui ſeule pouvoit les rendre ſages dès l'enfance. Ainſi elle devoit être entre les mains de tout le monde. Outre la Lecture aſſidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faiſoit tous les ſept ans dans l'Année ſolemnelle de la rémiſſion & du repos, une lecture publique, & comme une nouvelle publication à la fête des Tabernacles, où tout le Peuple étoit aſſemblé durant huit jours. Moyſe fit dépoſer auprès de l'Arche l'Original de la Loi; mais de peur que dans la ſuite des tems elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes; outre les Copies qui couroient parmi le Peuple, on en faiſoit des Exemplaires authentiques, qui ſoigneuſement revûs & gardés par les Prêtres & les Lévites, tenoient lieu d'Originaux. Les Rois (car Moyſe avoit bien prévû que ce Peuple voudroit enfin avoir des Rois comme tous les autres) les Rois, dis-je, étoient obligés par une Loi expreſſe du Deutéronome, à recevoir des mains des Prêtres un de ces Exemplaires ſi religieuſement corrigés, afin qu'ils le tranſcriviſſent & le luſſent toute leur vie. Les Exemplaires ainſi revûs par autorité publique, étoient en ſinguliere vénération à tout le Peuple; on les regardoit comme ſortis immédiatement des mains de Moyſe, auſſi purs & auſſi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette ſévère & religieuſe correction, ayant été trouvé dans la Maiſon du Seigneur ſous le regne de Joſias, & peut-être étoit-ce l'original même que Moyſe avoit fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce ſaint Roi, & lui fut une occaſion de porter ce Peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les tems la lecture publique de cette Loi, ſont innombrables. En un mot, c'étoit un Livre parfait, qui étant joint par Moyſe à l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, lui apprenoit tout enſemble ſon Origine, ſa Religion, ſa Police, ſes Mœurs, ſa Philoſophie, tout ce qui ſert à régler la vie, tout ce qui unit & forme

Deut. XXXI. 10.
II. Eſd. VIII. 17, 18.
Deut. XXXI. 26.
Deut. XVII. 18.
IV. Reg. XXII. 8.
II. Par. XXXIV. 15. &c.

forme la ſociété, les bons & les mauvais exemples, la récompenſe des uns, & les châtimens rigoureux qui avoient ſuivi les autres.

Par cette admirable diſcipline, un Peuple ſorti de l'eſclavage, & tenu quarante ans dans un déſert, arrive tout formé à la Terre qu'il doit occuper. Moyſe le méne à la porte, & averti de ſa fin prochaine, il commet ce qui reſte à faire à Joſué. Mais avant que de mourir, il compoſa ce long & admirable Cantique, qui commence par ces paroles. *O Cieux, écoutez ma voix; que la Terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche.* Dans ce ſilence de toute la nature, il parle d'abord au Peuple avec une force inimitable, & prévoyant ſes infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il ſort de lui-même, comme trouvant tout diſcours humain au-deſſous d'un ſujet ſi grand: il rapporte ce que Dieu dit, & le fait parler avec tant de hauteur & tant de bonté, qu'on ne ſçait ce qu'il inſpire le plus, ou la crainte & la confuſion, ou l'amour & la confiance.

Deut. XXXI.

Deut. XXXII. 1, &c.

Tout le Peuple apprit par cœur ce divin Cantique par ordre de Dieu & de Moyſe. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui n'avoit rien oublié pour conſerver parmi les ſiens la mémoire des bienfaits & des préceptes de Dieu. Il laiſſa ſes enfans au milieu de leurs Citoyens ſans aucune diſtinction, & ſans aucun établiſſement extraordinaire. Il a été admiré non-ſeulement de ſon Peuple, mais encore de tous les Peuples du monde; & aucun Légiſlateur n'a jamais eu un ſi grand nom parmi les hommes.

Deut. XXXI. 22.

Tous les Prophétes qui ont ſuivi dans l'ancienne Loi, & tout ce qu'il y a eu d'Ecrivains ſacrés, ont tenu à gloire d'être ſes Diſciples. En effet, il parle en maître; on remarque dans ſes Ecrits un caractère tout particulier, & je ne ſçai quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit: il a dans ſa ſimplicité un ſublime ſi majeſtueux que rien ne le peut égaler, & ſi en entendant les autres Prophétes on croit entendre des hommes inſpirés de Dieu, c'eſt, pour ainſi dire, Dieu même en perſonne qu'on croit entendre dans la voix & dans les écrits de Moyſe.

On tient qu'il a écrit le Livre de Job. La ſublimité des penſées & la majeſté du ſtyle, rendent cette Hiſtoire digne de Moyſe. De peur que les Hébreux ne s'enorgueilliſſent, en s'attribuant à eux ſeuls la grace de Dieu: il étoit bon de leur faire entendre qu'il avoit eu ſes Elûs, même dans la race d'Eſaü. Quelle Doctrine

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

étoit plus importante ? Et quel entretien plus utile pouvoit donner Moyſe au Peuple affligé dans le déſert, que celui de la patience de Job, qui livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute ſorte de peines, ſe voit privé de ſes biens, de ſes enfans, & de toute conſolation ſur la terre ; incontinent après, frappé d'une horrible maladie, & agité au-dedans par la tentation du blaſphême & du déſeſpoir : qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidéle ſoutenue du ſecours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables, & malgré les plus noires penſées que l'eſprit malin puiſſe ſuggérer, ſçait non-ſeulement conſerver une confiance invincible, mais encore s'élever par ſes propres maux à la plus haute contemplation, & reconnoître dans les peines qu'elle endure avec le néant de l'homme, le ſuprême empire de Dieu, & ſa ſageſſe infinie ? Voilà ce qu'enſeigne le Livre de Job. Pour garder le caractère du tems, on voit la foi du ſaint homme couronnée par des proſpérités temporelles : mais cependant le Peuple de Dieu apprend à connoître quelle eſt la vertu des ſouffrances, & à goûter la grace qui devoit un jour être attachée à la Croix.

Job. ch. 13, 14, 15, 16, 21, 19, 25.

Moyſe l'avoit goûtée, lorſqu'il préféra les ſouffrances & l'ignominie qu'il falloit ſubir avec ſon Peuple, aux délices & à l'abondance de la maiſon du Roi d'Egypte. Dès-lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jeſus-Chriſt. Il les goûta encore davantage dans ſa fuite précipitée, & dans ſon exil de quarante ans. Mais il avala juſqu'au fond le Calice de Jeſus-Chriſt, lorſque choiſi pour ſauver ce Peuple, il lui en fallut ſupporter les révoltes continuelles, où ſa vie étoit en péril. Il apprit ce qu'il en coûte à ſauver les enfans de Dieu, & fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde.

Exod. II. 10, 11, 15. *Heb. XI.* 24, 25, 26.

Num. XIV. 10.

Ce grand homme n'eut pas même la conſolation d'entrer dans la terre promiſe : il la vit ſeulement du haut d'une montagne, & n'eut point de honte d'écrire qu'il en étoit exclus par une incrédulité, qui toute légère qu'elle paroiſſoit, mérita d'être châtiée ſi ſévérement dans un homme dont la Grace étoit ſi éminente. Moyſe ſervit d'exemple à la ſévère jalouſie de Dieu, & au jugement qu'il exerce avec une ſi terrible exactitude ſur ceux que ſes dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Num. XX. 12. *XVII.* 12.

Mais un plus haut myſtère nous eſt montré dans l'excluſion de Moyſe. Ce ſage Légiſlateur qui ne fait pas tant de merveilles que de conduire les enfans de Dieu dans le voiſinage de leur terre, nous ſert lui-même de preuve, que *ſa Loi ne mène rien à la per-*

Heb. VII. 19.

fection ; & que ſans nous pouvoir donner l'accompliſſement des promeſſes, elle nous les fait *ſaluer de loin*, ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage, c'eſt un Joſué, c'eſt un Jeſus, car c'étoit le vrai nom de Joſué, qui par ce nom & par ſon office repréſentoit le Sauveur du monde : c'eſt cet homme ſi fort au-deſſous de Moyſe en toutes choſes, & ſupérieur ſeulement par le nom qu'il porte ; c'eſt lui, dis-je, qui doit introduire le Peuple de Dieu dans la Terre-Sainte. *Ibid. XI. 15.*

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere ; les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, & le Soleil s'arrête au milieu du Ciel : Dieu établit ſes enfans dans la terre de Chanaan, dont il chaſſe par même moyen des Peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ſes fidéles, il leur inſpiroit un extrême éloignement de leur impiété ; & le châtiment qu'il en fit par leur miniſtère, les remplit eux-mêmes de crainte pour la juſtice divine dont ils exécutoient les Décrets. Une partie de ces Peuples que Joſué chaſſa de leur terre, s'établirent en Afrique, où l'on trouva longtems après, dans une inſcription ancienne, le monument de leur fruit, & des victoires de Joſué. Après que ces victoires miraculeuſes eurent mis les Iſraélites en poſſeſſion de la plus grande partie de la terre promiſe à leurs peres, Joſué, & Eléazar ſouverain Pontife, avec les chefs des douze Tribus, leur en firent le partage, ſelon la Loi de Moyſe, & aſſignerent à la Tribu de Juda le premier & le plus grand lot. Dès le tems de Moyſe, elle s'étoit élevée au-deſſus des autres en nombre, en courage, & en dignité. Joſué mourut, & le Peuple continua la conquête de la Terre-Sainte. Dieu voulut que la Tribu de Juda marchât à la tête, & déclara qu'il avoit livré le Pays entre ſes mains. En effet, elle défit les Chananéens, & prit Jéruſalem, qui devoit être la Cité ſainte, & la Capitale du Peuple de Dieu. C'étoit l'ancienne Salem, où Melchiſédech avoit regné du tems d'Abraham ; Melchiſédech, ce *Roi de juſtice* (car c'eſt ce que veut dire ſon nom) & en même tems *Roi de paix*, puiſque *Salem* veut dire *paix* : qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand Pontife qui fût au monde, comme ſi Jéruſalem eût été dès-lors deſtinée à être une Ville ſainte, & le chef de la Religion. Cette Ville fut donnée d'abord aux enfans de Benjamin, qui foibles & en petit nombre, ne purent chaſſer les Jébuſéens anciens habitans du pays, & demeurerent parmi eux. Sous les Juges, le Peuple de Dieu eſt diverſement traité, ſelon qu'il fait bien ou mal. Après la

Prob. lib. II. de Bell. Vand. Joſ. XIII, XIV. & ſeq. Num. XXVI. 53. XXXIV. 17. Joſ. XIV, XV. Nem. II. 3, 9. VII. 12. X. 14. II. Par. V. 2. Judic. I. 1, 2. Ibid. 4, 8.

Heb. VII. 1, 2.

Judic. I. 21.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

mort des vieillards qui avoient vû les miracles de la main de Dieu ; la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, & la pente universelle du genre-humain entraîne le Peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il eſt puni ; autant de fois qu'il ſe repent, il eſt délivré. La foi de la providence, & la vérité des promeſſes & des menaces de Moyſe ſe confirme de plus en plus dans le cœur des vrais fidéles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le Peuple demanda un Roi, & Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ſes péchés : il réſolut enfin d'établir une famille Royale, d'où le Meſſie ſortiroit, & il la choiſit dans
I. Reg. XVI. Juda. David, un jeune berger ſorti de cette Tribu, le dernier des enfans de Jeſſé, dont ſon pere, ni ſa famille ne connoiſſoit pas le mérite, mais que Dieu trouva ſelon ſon cœur, fut ſacré par Samuel dans Bethléem ſa patrie.

CHAPITRE IV.

David, Salomon, les Rois & les Prophétes.

ICI le Peuple de Dieu prend une forme plus auguſte. La Royauté eſt affermie dans la maiſon de David. Cette maiſon commence par deux Rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David belliqueux & conquérant ſubjugue les ennemis du Peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes dans tout l'Orient ; & Salomon renommé par ſa ſageſſe au-dedans & au-dehors, rend ce Peuple heureux par une paix profonde. Mais la ſuite de la Religion nous demande ici quelques remarques particulieres ſur la vie de ces deux grands Rois.

II. Reg. V. 6, 7, 8, 9. I. Paral. XI. 5, 6, 7, 8. David regna d'abord ſur Juda, puiſſant & victorieux, & enſuite il fut reconnu par tout Iſraël. Il prit ſur les Jébuſéens la fortereſſe de Sion, qui étoit la citadelle de Jéruſalem. Maître de cette Ville, il y établit par ordre de Dieu, le ſiége de la Royauté & celui de la Religion. Sion fut ſa demeure : il bâtit autour, & la nomma la Cité de David, Joab fils de ſa ſœur bâtit le reſte de la Ville, *I. Paral. II. 16.* & Jéruſalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occuperent tout le pays, & Benjamin petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'Arche d'Alliance bâtie par Moyſe, où Dieu repoſoit ſur les

Chérubins, & où les deux Tables du Décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquiſe par le tout-puiſſant ſecours de Dieu, afin que Dieu regnât dans Sion, & qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jéruſalem, & de tout le Royaume. Mais le Tabernacle où le Peuple avoit ſervi Dieu dans le déſert, étoit encore à Gabaon; & c'étoit là que s'offroient les ſacrifices, ſur l'Autel que Moyſe avoit élevé. Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un Temple où l'Autel fut réuni avec l'Arche, & où ſe fit tout le ſervice. Quand David eut défait tous ſes ennemis, & qu'il eut pouſſé les conquêtes du Peuple de Dieu juſqu'à l'Euphrate: paiſible & victorieux, il tourna toutes ſes penſées à l'établiſſement du culte divin; & ſur la même montagne où Abraham prêt à immoler ſon fils unique, fut retenu par la main d'un Ange, il déſigna par ordre de Dieu le lieu du Temple.

I. Par. XVI. 39, XXI. 29.

II. Reg. VIII.

I. Part. XVIII.

II. Reg. XXIV. 25.

I. Part. XXI, XXII, & ſeq.

Joſeph. ant. VII. 10.

Il en fit tous les deſſeins; il en amaſſa les riches & précieux matériaux; il y deſtina les dépouilles des Peuples & des Rois vaincus. Mais ce Temple qui devoit être diſpoſé par le conquérant, devoit être conſtruit par le pacifique. Salomon le bâtit ſur le modéle du Tabernacle. L'Autel des Holocauſtes, l'Autel des Parfums, le Chandelier d'Or, les Tables des Pains de Propoſition, tout le reſte des meubles ſacrés du Temple, fut pris ſur des piéces ſemblables que Moyſe avoit fait faire dans le déſert. Salomon n'y ajoûta que la magnificence & la grandeur. L'Arche que l'homme de Dieu avoit conſtruite fut poſée dans le ſaint des ſaints, lieu inacceſſible, ſymbole de l'impénétrable Majeſté de Dieu & du Ciel interdit aux hommes juſqu'à ce que Jeſus-Chriſt leur en eût ouvert l'entrée par ſon ſang. Au jour de la Dédicace du Temple, Dieu y parut dans ſa Majeſté. Il choiſit ce lieu pour y établir ſon nom & ſon culte. Il y eut défenſe de ſacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de ſon Temple. Jéruſalem devint une Cité ſainte, image de l'Egliſe, où Dieu devoit habiter comme dans ſon véritable Temple, & du Ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifeſtation de ſa gloire.

III. Reg. VI. VII, VIII.

II. Par. III. IV, V. VI. VII.

Après que Salomon eut bâti le Temple, il bâtit encore le Palais des Rois, dont l'Architecture étoit digne d'un ſi grand Prince. Sa maiſon de Plaiſance qu'on appelle *Le Bois du Liban*, étoit également ſuperbe & délicieuſe. Le Palais qu'il éleva pour la Reine, fut une nouvelle décoration à Jéruſalem. Tout étoit grand dans ces Edifices: les ſales, les veſtibules, les galeries, les promenoirs,

III. Reg. VII. X.

le Thrône du Roi, & le Tribunal où il rendoit la Juſtice: le Cédre fut le ſeul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluiſoit d'or & de pierreries. Les Citoyens & les Etrangers admiroient la majeſté des Rois d'Iſraël. Le reſte répondoit à cette magnificence, les villes, les arſenaux, les chevaux, les chariots, la garde du Prince. Le commerce, la navigation, & le bon ordre, avec une paix profonde, avoit rendu Jéruſalem la plus riche ville de l'Orient. Le Royaume étoit tranquille & abondant: tout y repréſentoit la gloire céleſte. Dans les combats de David, on voyoit les travaux par leſquels il falloit mériter; & on voyoit dans le regne de Salomon combien la joüiſſance en étoit paiſible.

III. Reg. X. II. Par. VIII. IX.

Au reſte, l'élévation de ces deux grands Rois & de la famille Royale fut l'effet d'une élection particuliere. David célébre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles: *Dieu a choiſi les Princes dans la Tribu de Juda. Dans la maiſon de Juda, il a choiſi la maiſon de mon pere. Parmi les enfans de mon pere, il lui a plû de m'élire Roi ſur tout ſon Peuple d'Iſraël; & parmi mes enfans (car le Seigneur m'en a donné pluſieurs) il a choiſi Salomon, pour être aſſis ſur le Thrône du Seigneur, & regner ſur Iſraël.*

I. Par. XXVIII. 4, 5.

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroît d'abord. Ce Meſſie tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit auſſi être le fils de David & de tous les Rois de Juda. Ce fut en vûe du Meſſie & de ſon regne éternel, que Dieu promit à David que ſon Thrône ſubſiſteroit éternellement. Salomon choiſi pour lui ſuccéder, étoit deſtiné à repréſenter la perſonne du Meſſie. C'eſt pourquoi Dieu dit de lui, *Je ſerai ſon pere, & il ſera mon fils:* choſe qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun Roi, ni d'aucun homme.

II. Reg. VII. 14. I. Par. XXII. 10.

Auſſi du tems de David, & ſous les Rois ſes enfans, le myſtère du Meſſie ſe déclara-t-il plus que jamais par des Prophéties magnifiques & plus claires que le Soleil.

David l'a vû de loin: & l'a chanté dans ſes Pſeaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne penſoit qu'à célébrer la gloire de Salomon ſon fils; & tout d'un coup ravi hors de lui-même, & tranſporté bien loin au-delà, il a vû celui *qui eſt plus que Salomon en gloire*, auſſi-bien qu'en *ſageſſe*. Le Meſſie lui a paru aſſis ſur un Thrône plus durable que le Soleil & que la Lune. Il a vû à ſes pieds *toutes les Nations* vaincues enſemble *bénites en lui*, conformément à la promeſſe faite à Abraham. Il a élevé ſa vûe plus haute encore: il l'a vû *dans les lumieres des Saints, & devant*

Matth. VI. 29. XII. 42. Pſal. LXXI. 5, 11, 17.

Pſ. CIX.

l'Aurore, ſortant éternellement du ſein de ſon pere, *Pontife éternel*, & ſans ſucceſſeur, ne ſuccédant auſſi à perſonne, créé extraordinairement, non ſelon l'ordre d'Aaron, mais *ſelon l'ordre de Melchiſédech*, ordre nouveau que la Loi ne connoiſſoit pas. Il l'a vû *aſſis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des Cieux *ſes ennemis abattus*. Il eſt étonné d'un ſi grand ſpectacle: & ravi de la gloire de ſon fils, il l'appelle *ſon Seigneur*.

Il l'a vû *Dieu, que Dieu avoit oint* pour le faire regner ſur toute la terre *par ſa douceur, par ſa vérité & par ſa juſtice*. Il a aſſiſté en eſprit au conſeil de Dieu, & a oüi de la propre bouche du Pere Eternel cette parole qu'il adreſſe à ſon fils unique. *Je t'ai engendré aujourd'hui*, à laquelle Dieu joint la promeſſe d'un Empire perpétuel; *qui s'étendra ſur tous les Gentils, & n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les Peuples frémiſſent en vain; les Rois & les Princes font des complots inutiles*. Le Seigneur ſe rit du haut des Cieux de leurs projets inſenſés, & établit malgré eux l'Empire de ſon Chriſt. Il l'établit ſur eux-mêmes, & il faut qu'ils ſoient les premiers ſujets de ce Chriſt dont ils vouloient ſecoüer le joug. Et encore que le regne de ce grand Meſſie ſoit ſouvent prédit dans les Ecritures ſous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ſes entrailles. Cette inſtruction étoit néceſſaire au Peuple de Dieu. Si ce Peuple encore infirme avoit beſoin d'être attiré par des promeſſes temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laiſſer regarder les grandeurs humaines comme ſa ſouveraine félicité, & comme ſon unique récompenſe. C'eſt pourquoi Dieu montre de loin ce Meſſie tant promis & tant déſiré, le modéle de la perfection, & l'objet de ſes complaiſances, abyſmé dans la douleur. La croix paroît à David comme le Thrône véritable de ce nouveau Roi. Il voit *ſes mains & ſes pieds percés, tous ſes os marqués ſur ſa peau*, par tout le poids de ſon corps violemment ſuſpendu; *ſes habits partagés, ſa robbe jettée au ſort, ſa langue abreuvée de fiel & de vinaigre, ſes ennemis frémiſſant autour de lui, & s'aſſouviſſant de ſon ſang*. Mais il voit en même tems les glorieuſes ſuites de ſes humiliations, *tous les Peuples de la terre ſe reſſouvenir de leur Dieu* oublié depuis tant de ſiécles, *les pauvres venir* les premiers *à la table* du Meſſie, & enſuite *les riches & les puiſſans, tous l'adorer & le bénir*, lui, préſidant *dans la grande* & nombreuſe *Egliſe*, c'eſt-à-dire, dans l'aſſemblée des Nations converties, & *y annonçant à ſes freres le nom de Dieu*, & ſes vérités éternelles. David qui a vû ces choſes, a reconnu en les voyant,

Pſ. XLIV. 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Pſal. II. 7, 8.

Ibid. 1, 2, 4, 9.

Ibid. 10, &c.

Pſ. XXI. 17, 18, 19.

Pſ. LXVIII. 22.

Pſ. XXI. 8, 13, 14, 17, 21, 22.

Ibid. 26, 27, *& ſeq.*

que le Royaume de ſon fils n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il ſçait que le monde paſſe; & un Prince toujours ſi humble ſur le thrône voyoit bien qu'un thrône n'étoit pas un bien, où ſe duſſent terminer ſes eſpérances.

Les autres Prophétes n'ont pas moins vû le Myſtère du Meſſie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de ſon regne. L'un voit *Béthléem la plus petite Ville de Juda* illuſtrée par ſa naiſſance; & en même tems élevé plus haut, il voit une autre naiſſance par laquelle *il ſort de toute éternité* du ſein de ſon Pere: l'autre voit la virginité de ſa mere, *un Emmanuel, un Dieu avec nous* ſortir de ce ſein virginal, & un enfant *admirable* qu'il appelle *Dieu*. Celui-ci le voit entrer *dans ſon Temple*, cet autre le voit *glorieux dans ſon tombeau* où la mort a été vaincue. En publiant ſes magnificences, ils ne taiſent pas ſes opprobres. Ils l'ont vû *vendu*. Ils ont ſçu le nombre & l'emploi des *trente piéces d'argent dont il a été acheté*. En même tems qu'ils l'ont vû *grand & élevé*, ils l'ont vû *mépriſé & méconnoiſſable au milieu des hommes*: *l'étonnement du monde*, autant par ſa baſſeſſe que par ſa grandeur; *le dernier des hommes*; *l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés*; *bienfaiſant & méconnu*; *défiguré par ſes plaies, & par-là guériſſant les nôtres*; *traité comme un criminel*; *mené au ſupplice avec des méchans, & ſe livrant, comme un agneau* innocent, paiſiblement *à la mort*: *une longue poſtérité naître de lui* par ce moyen, & la vengeance déployée ſur ſon Peuple incrédule. Afin que rien ne manque à la Prophétie, ils ont compté les années juſqu'à ſa venue; & à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoître.

Mich. V. 2.
Iſ. VII. 14.
Ibid. IX. 6.
Mal. III. 1.
Iſ. XII. 10.
LV. 9.
Zac. XI. 12, 13.
Iſ. LII. 13. LIII. 1.
Dan. IX.

Non-ſeulement les Prophétes voyoient Jeſus-Chriſt, mais encore ils en étoient la figure, & repréſentoient ſes myſtères, principalement celui de la Croix. Preſque tous, ils ont ſouffert perſécution pour la juſtice, & nous ont figuré dans leurs ſouffrances l'innocence & la vérité perſécutée en Notre-Seigneur. On voit Elie & Eliſée toujours menacés. Combien de fois Iſaïe a-t-il été la riſée du Peuple & des Rois, qui à la fin, comme porte la Tradition conſtante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joïada eſt lapidé; Ezéchiel paroît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie ſont continuels, & inexplicables; Daniel ſe voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits & maltraités; & tous nous ont fait voir par leur exemple, que ſi l'infirmité de l'ancien Peuple demandoit en général d'être ſoutenue

par

par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Iſraël, & les hommes d'une ſainteté extraordinaire étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, & buvoient par avance, pour ſe ſanctifier dans le calice préparé au Fils de Dieu, calice d'autant plus rempli d'amertume, que la perſonne de Jeſus-Chriſt étoit plus ſainte.

Mais ce que les Prophétes ont vû le plus clairement, & ce qu'ils ont auſſi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'eſt la bénédiction répandue ſur les Gentils par le Meſſie. *Ce rejetton de Jeſſé* & de David a paru au ſaint Prophéte Iſaïe, *comme un ſigne* donné de Dieu *aux Peuples & aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent.* L'homme de douleurs dont les plaies *devoient faire notre guériſon*, étoit choiſi *pour laver les Gentils par une ſainte aſperſion*, qu'on reconnoît dans ſon ſang & dans le Baptême. *Les Rois* ſaiſis de reſpect en ſa préſence *n'oſent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais oüi parler de lui, le voient; & ceux à qui il étoit inconnu, ſont appellés pour le contempler.* C'eſt *le témoin donné aux Peuples; c'eſt le chef & le précepteur des Gentils.* Sous lui *un Peuple inconnu ſe joindra au Peuple de Dieu, & les Gentils y accoururent de tous côtés.* C'eſt *le Juſte de Sion qui s'élévera comme une lumiere; c'eſt ſon Sauveur qui ſera allumé comme un flambeau.* Les *Gentils verront ce Juſte, & tous les Rois connoîtront cet homme tant célébré par les prophéties de Sion.*

Iſ. XI. 10. *Ibid.* LII. 13, 14, 15. LIII. *Ibid.* LV, 4, 5. *Ibid.* LXII, 1, 2.

Le voici mieux décrit encore, & avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, ſinguliérement *choiſi de Dieu, & l'objet de ſes complaiſances déclare aux Gentils leur jugement; les Iſles attendent ſa Loi.* C'eſt ainſi que les Hébreux appellent l'Europe & les Pays éloignés. *Il ne fera aucun bruit*: à peine l'entendra-t-on, tant il ſera doux & paiſible. *Il ne foulera pas aux pieds un roſeau briſé, ni n'éteindra un reſte fumant de toile brûlée.* Loin d'accabler les infirmes & les pécheurs, ſa voix charitable les appellera, & ſa main bienfaiſante ſera leur ſoutien. *Il ouvrira les yeux des aveugles, & tirera les captifs de leur priſon.* Sa puiſſance ne ſera pas moindre que ſa bonté. Son caractère eſſentiel eſt de joindre enſemble la douceur avec l'efficace: c'eſt pourquoi cette voix ſi douce paſſera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre, & ſans cauſer aucune ſédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. *Il n'eſt ni rebutant, ni impétueux*; & celui que l'on connoiſſoit à peine quand il étoit dans la Judée, ne ſera pas ſeulement le fondement *de l'alliance du Peuple*, mais encore *la lumiere de tous les Gentils.* Sous ſon regne admirable *les Aſſyriens & les*

Ibid. XLII. 1, 2, 3, 4, 5, 6. XLIX. 6.

Iſ. XIX. 24, 25.

Egyptiens ne ſeront plus avec les Iſraëlites qu'un même Peuple de Dieu. Tout devient Iſraël, tout devient ſaint. Jéruſalem n'eſt plus une Ville particuliere : c'eſt l'image d'une nouvelle ſociété où tous les Peuples ſe raſſemblent. L'Europe, l'Afrique, & l'Aſie reçoivent des Prédicateurs dans leſquels *Dieu a mis ſon ſigne, afin qu'ils découvrent ſa gloire aux Gentils.* Les Elûs juſqu'alors appellés du nom d'Iſraël, *auront un autre nom* où ſera marqué l'accompliſſement des promeſſes, & un *amen* bienheureux. *Les Prêtres & les Lévites* qui juſqu'alors ſortoient d'Aaron, *ſortiront dorénavant du milieu de la Gentilité.* Un nouveau ſacrifice, plus pur & plus agréable que les anciens, ſera ſubſtitué à leur place, & on ſçaura pourquoi David avoit célébré un Pontife d'un nouvel ordre. *Le Juſte deſcendra du Ciel comme une roſée, la terre produira ſon germe, & ce ſera le Sauveur avec lequel on verra naître la juſtice.* Le Ciel & la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui ſera tout enſemble céleſte & terreſtre : de nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ſes exemples & dans ſa Doctrine; & la Grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par ſa venue, & Dieu *jure par lui-même, que tout genou fléchira devant lui, & que toute langue reconnoîtra ſa ſouveraine puiſſance.*

Iſ. LX. 1, 2, 3, 4, 11. LXI. 1, 2, 3, 11. LXII. 1, 2, 11. LXV. 1, 2, 15, 16. LXVI. 19, 20. 21.

Malach. I. 10, 11.

Pſal. CIX. Iſ. XLV. 8, 23, 24.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux Prophétes ſous les Rois enfans de David, & à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'Hiſtoire du Fils de Dieu, qui devoit auſſi être fait le Fils d'Abraham, & de David. C'eſt ainſi que tout eſt ſuivi dans l'ordre des Conſeils divins. Ce Meſſie montré de loin, comme le fils d'Abraham, eſt encore montré de plus près comme le fils de David. Un exemple éternel lui eſt promis, la connoiſſance de Dieu répandue par tout l'Univers eſt marquée comme le ſigne certain, & comme le fruit de ſa venue ; la converſion des Gentils, & la bénédiction de tous les Peuples du monde promiſe depuis ſi long-tems à Abraham, à Iſaac & à Jacob, eſt de nouveau confirmée, & tout le Peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, & s'oblige de le protéger lui & les Rois ſes deſcendans, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moyſe ; ſinon il leur dénonce de rigoureux châtimens. David qui s'oublie pour un peu de tems, les éprouve le premier : mais ayant réparé ſa faute par ſa pénitence,

II. Reg. VII. 8, & ſeq. III. Reg. IX. 4, & ſeq. II. Par. VII. 17, & ſeq. II Reg. XI. 12, & ſeq. III. Reg. XI.

il eſt comblé de biens, & propoſé comme le modéle d'un Roi accompli. Le thrône eſt affermi dans ſa maiſon. Tant que Salomon ſon fils imite ſa piété, il eſt heureux; il s'égare dans ſa vieilleſſe, & Dieu qui l'épargne pour l'amour de ſon ſerviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la perſonne de ſon fils. Ainſi il fait voir aux peres, que ſelon l'ordre ſecret de ſes jugemens, il fait durer après leur mort leurs récompenſes ou leurs châtimens; & il les tient ſoumis à ſes Loix par leur intérêt le plus cher, c'eſt-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ſes décrets, Roboam, téméraire par lui-même, eſt livré à un conſeil inſenſé: ſon Royaume eſt diminué de dix Tribus. Pendant que ces dix Tribus rebelles & ſchiſmatiques ſe ſéparent de leur Dieu & de leur Roi, les enfans de Juda fidéles à Dieu & à David qu'il avoit choiſi, demeurent dans l'alliance & dans la foi d'Abraham. Les Lévites ſe joignent à eux avec Benjamin: le Royaume du Peuple de Dieu ſubſiſte par leur union ſous le nom de Royaume de Juda; & la Loi de Moyſe s'y maintient dans toutes ſes obſervances. Malgré toutes ſes idolâtries & la corruption effroyable des dix Tribus ſéparées, Dieu ſe ſouvient de ſon alliance avec Abraham, Iſaac & Jacob. Sa Loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles: il ne ceſſe de les rappeller à la pénitence par des miracles innombrables, & par les continuels avertiſſemens qu'il leur envoie par ſes Prophétes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus ſupporter, & les chaſſe de la terre promiſe, ſans eſpérance d'y être jamais rétablis.

II. Reg. XII.

IV. Reg. XVII. 6, 7, & ſeq.

L'Hiſtoire de Tobie arrivée en ce même tems, & durant les commencemens de la captivité des Iſraëlites, nous fait voir la conduite des Elûs de Dieu, qui reſterent dans les Tribus ſéparées. Ce ſaint homme en demeurant parmi eux avant la captivité, ſçut non-ſeulement ſe conſerver pur des idolâtries de ſes freres, mais encore pratiquer la Foi, & adorer Dieu publiquement dans le Temple de Jéruſalem, ſans que les mauvais exemples, ni la crainte l'en empêchaſſent. Captif & perſécuté à Ninive, il perſiſta dans la piété avec ſa famille; & la maniere admirable dont lui & ſon fils ſont récompenſés de leur Foi, même ſur la terre, montre que malgré la captivité & la perſécution, Dieu avoit des moyens ſecrets de faire ſentir à ſes ſerviteurs les bénédictions de la Loi, en les élevant toutefois par les maux qu'il avoient à ſouffrir à de plus hautes penſées. Par les exemples de Tobie & par ſes ſaints avertiſſemens, ceux d'Iſraël étoient excités à reconnoître, du

Tob I. 5, 6, 7.

Ibid. II. 12. 21. 22.

moins ſous la verge, la main de Dieu qui les châtioit; mais preſque tous demeuroient dans l'obſtination: ceux de Juda, loin de profiter des châtimens d'Iſraël, en imite les mauvais exemples. Dieu ne ceſſe de les avertir par ſes Prophétes, qu'il leur envoie coup ſur coup, „ s'éveillant la nuit, & ſe levant dès le matin, „ comme il dit lui-même, pour marquer ſes ſoins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contr'eux, & les menace de les traiter comme leurs freres rebelles.

IV. Reg. XVII. 19. XXIII. 6, 27. II. Par. XXXVI. 15. Jer. XXIX. 19.

CHAPITRE V.

La vie & le Miniſtère prophétique : Les Jugemens de Dieu déclarés par les Prophétes.

IL n'y a rien de plus remarquable dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu que ce miniſtère des Prophétes. On voit des hommes ſéparés du reſte du Peuple par une vie retirée, & par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans une eſpéce de communauté, ſous un Supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre & pénitente étoit la figure de la mortification, qui devoit être annoncée ſous l'Evangile. Dieu ſe communiquoit à eux d'une façon particuliere, & faiſoit éclater aux yeux du Peuple cette merveilleuſe communication ; mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les tems de déſordres où il ſembloit que l'idolâtrie alloit abolir la Loi de Dieu. Durant ces tems malheureux les Prophétes faiſoient retentir de tous côtés, & de vive voix, & par écrit, les menaces de Dieu, & le témoignage qu'ils rendoient à ſa vérité. Les écrits qu'ils faiſoient, étoient entre les mains de tout le Peuple, & ſoigneuſement conſervés en mémoire perpétuelle aux ſiécles futurs. Ceux du Peuple qui demeuroient fidéle à Dieu, s'uniſſoient à eux ; & nous voyons même qu'en Iſraël où regnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de Fidéles célébroit avec les Prophétes, le Sabbat & les Fêtes établies par la Loi de Moyſe. C'étoient eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Pluſieurs d'eux ont ſouffert la mort: & on a vû à leur exemple dans les tems les plus mauvais, c'eſt-à-dire, dans le regne même de Manaſſès, une infinité de Fidé-

I. Reg. XXVIII. 14. III. Reg. XIX. 19. IV. Reg. I. 8. Iſ. XX. 2. Zach. XIII. 5. I. Reg. X. 19. XIX. 26. III. Reg. XVIII. IV. Reg II. 3, 15, 18, 19, 25. IV. 10, 58. VI. 1, 2. Exod. XXVII. 14, 6. Iſ. XXX. 8. XXXIV. 16. Jer. XXII. 30. XXVI. 2, 11, 36. II. Par. XXXVI. 22. I. Eſd. I. 1. Dan. IX. 2. IV. Reg. IV. 23. IV. Reg. XXI. 16.

les répandre leur ſang pour la vérité, enſorte qu'elle n'a pas été un ſeul moment ſans témoignage.

Ainſi la ſociété du Peuple de Dieu ſubſiſtoit toujours : les Prophétes y demeuroient unis : un grand nombre de Fidéles perſiſtoient hautement dans la Loi de Dieu avec eux & avec *les Sacrificateurs Enfans de Sadoc, qui*, comme dit Ezéchiel, *dans le tems d'égarement avoient perſiſté dans l'obſervance des cérémonies du Sanctuaire.* *Ezech. XLIV. 15. XLVIII. 11.*

Cependant, malgré les Prophétes, malgré les Prêtres fidéles, & le Peuple uni avec eux dans la pratique de la Loi, l'idolâtrie qui avoit ruiné Iſraël, entraînoit ſouvent dans Juda même, & les Princes & le gros du Peuple. Quoique les Rois oubliaſſent le Dieu de leurs peres, il ſupporta longtems leurs iniquités à cauſe de David ſon ſerviteur. David eſt toujours préſent à ſes yeux. Quand les Rois, enfans de David, ſuivent les bons exemples de leur pere, Dieu fait des miracles ſurprenans en leur faveur : mais ils ſentent, quand ils dégénèrent, la force invincible de ſa main, qui s'appeſantit ſur eux. Les Rois d'Egypte, les Rois de Syrie, & ſur-tout les Rois d'Aſſyrie & de Babylone, ſervent d'inſtrument à ſa vengeance. L'impiété s'augmente, & Dieu ſuſcite en Orient un Roi plus ſuperbe & plus redoutable que tous ceux qui avoient paru juſqu'alors : c'eſt Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, le plus terrible des Conquérans. Il le montre de loin aux Peuples & aux Rois comme le vengeur deſtiné à les punir. Il approche, & la frayeur marche devant lui. Il prend une premiere fois Jéruſalem, & tranſporte à Babylone une partie de ſes habitans. Ni ceux qui reſtent dans le Pays, ni ceux qui ſont tranſportés, quoiqu'avertis les uns par Jérémie, & les autres par Ezéchiel, ne font pénitence. Ils préfèrent à ces ſaints Prophétes « des Prophétes qui leur prêchoient » des illuſions », & les flattoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, le joug de Jéruſalem eſt aggravé ; mais elle n'eſt pas tour-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à ſon comble, l'orgueil croît avec la foibleſſe ; Nabuchodonoſor met tout en poudre.

Jer. XXV. &c. Ezech. XXVI. &c. IV. Reg. XXIV. 1, 2. II. Par. XXXVI. Jer. XIV. 34. III. Reg. XXV.

Dieu n'épargna pas ſon ſanctuaire. Ce beau Temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel ſi les enfans d'Iſraël euſſent perſévéré dans la piété, fut conſumé par le feu des Aſſyriens. C'étoit en vain que les Juifs diſoient ſans ceſſe, « le Temple de Dieu, » le Temple de Dieu, le Temple de Dieu, eſt parmi nous », comme ſi ce Temple ſacré eût dû les protéger tout ſeul, Dieu avoit ré-

IV. Reg. XXI. VIII. Reg. IX. 1. Jer. VII.

Discours sur l'Histoire Universelle.

solu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fidéles. Ainſi il détruiſit le Temple de Jéruſalem, il en donna le tréſor au pillage, & tant de riches vaiſſeaux conſacrés par des Rois pieux, furent abandonnés à un Roi impie.

Mais la chûte du Peuple de Dieu devoit être l'inſtruction de tout l'Univers. Nous voyons en la perſonne de ce Roi impie & enſemble victorieux, ce que c'eſt que les Conquérans. Ils ne ſont pour la plûpart que des inſtrumens de la vengeance divine. Dieu exerce par eux ſa juſtice, & puis il l'exerce ſur eux-mêmes. Nabuchodonoſor revêtu de la puiſſance divine, & rendu invincible par ce miniſtère, punit tous les ennemis du Peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites & les Moabites, il renverſe les Rois de Syrie : l'Egypte ſous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, eſt la proie de ce Roi ſuperbe, & lui devient tributaire : ſa puiſſance n'eſt pas moins fatale à la Judée même, qui ne ſçait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout eſt abattu par la juſtice divine dont Nabuchodonoſor eſt le miniſtre ; il tombera à ſon tour, & Dieu qui emploie la main de ce Prince pour châtier ſes enfans & abattre ſes ennemis, le réſerve à ſa main toute-puiſſante.

IV. Reg. XXXIV. 7.

CHAPITRE VI.

Jugemens de Dieu ſur Nabuchodonoſor, ſur les Rois ſes Succeſſeurs, & ſur tout l'Empire de Babylone.

IL n'a pas laiſſé ignorer à ſes enfans la deſtinée de ce Roi qui les châtioit, & de l'Empire des Chaldéens, ſous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fuſſent ſurpris de la gloire des impies & de leur regne orgueilleux, les Prophétes leur en dénonçoient la courte durée. Iſaïe qui a vû la gloire de Nabuchodonoſor & ſon orgueil inſenſé longtems avant ſa naiſſance, a prédit ſa chûte ſoudaine & celle de ſon Empire, Babylone n'étoit preſque rien, quand ce Prophéte a vû ſa puiſſance, & un peu après, ſa ruine. Ainſi les révolutions des Villes & des Empires qui tourmentoient le Peuple de Dieu, ou profitoient de ſa perte, étoient écrites dans ſes Prophéties. Ces oracles étoient ſuivis d'une

Iſ. XIII. 14. 21, 45, 46, 47, 48.

prompte exécution ; & les Juifs ſi rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, ſelon les prédictions de leurs Prophétes, non-ſeulement Samarie, Idumée, Gaza, Aſcalon, Damas, les Villes des Ammonites & des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais encore les Capitales des grands Empires : mais Tyr la maîtreſſe de la Mer ; mais Thanis ; mais Memphis ; mais Thébes à 100 portes, avec toutes les richeſſes de Séſoſtris ; mais Ninive même, le ſiége des Rois d'Aſſyrie ſes perſécuteurs ; mais la ſuperbe Babylone victorieuſe de toutes les autres, & riche de leurs dépouilles.

Il eſt vrai que Jéruſalem périt en même tems pour ſes péchés ; mais Dieu ne la laiſſa pas ſans eſpérance. Iſaïe qui avoit prédit ſa perte, avoit vû ſon glorieux rétabliſſement, & lui avoit même nommé Cyrus ſon libérateur, deux cens ans avant qu'il fût né. Jérémie, dont les prédictions avoient été ſi préciſes, pour marquer à ce Peuple ingrat ſa perte certaine, lui avoit promis ſon retour après ſoixante & dix ans de captivité. Durant ces années, ce Peuple abattu étoit reſpecté dans ſes Prophétes : ces captifs prononçoient aux Rois & aux Peuples leurs terribles deſtinées. Nabuchodonoſor qui vouloit ſe faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des ſecrets divins, qu'il lui découvroit : il apprend de lui la ſentence bientôt ſuivie de l'exécution. Ce Prince victorieux triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande Ville, la plus forte & la plus belle que le Soleil eût jamais vûe. C'étoit là que Dieu l'attendoit pour foudroyer ſon orgueil. Heureux & invulnérable, pour ainſi parler, à la tête de ſes armées, & durant tout le cours de ſes Conquêtes, il devoit périr dans ſa maiſon ſelon l'oracle d'Ezéchiel. Lorſqu'admirant ſa grandeur, & la beauté de Babylone, il s'éléve au-deſſus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'eſprit & le range parmi les bêtes. Il revient au tems marqué par Daniel, & reconnoît le Dieu du Ciel qui lui avoit fait ſentir ſa puiſſance : mais ſes Succeſſeurs ne profitent pas de ſon exemple. Les affaires de Babylonne ſe brouillent, & le tems marqué par les Prophéties pour le rétabliſſement de Juda, arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paroît à la tête des Médes & des Perſes : tout céde à ce redoutable Conquérant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, & ſa marche eſt ſouvent interrompue. Les nouvelles de ſa venue viennent de loin à loin, comme l'avoit prédit Jérémie : enfin il ſe détermine. Babylone, ſouvent menacé par les Prophétes, & toujours ſuperbe & impénitente, voit arriver ſon vainqueur qu'elle

Iſ. XL. 44, 45.

Jer. XXV. 11. 12. XXXIX. 10.

Dan. II. 46. Dan. IV. 1. Jer. XXVII. Ibid. XXVI.

Ezech. XXI. 30. Dan. IV. 32.

Herodot. lib. I. Xenop. l. II, III. &c. Padag. Jerem. LL. 46. Herodot. lib. I.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

mépriſe. Ses richeſſes, ſes hautes murailles, ſon Peuple innombrable, ſa prodigieuſe enceinte, qui enfermoit tout un grand Pays, comme l'atteſtent tous les anciens, & ſes proviſions infinies lui enflent le cœur. Aſſiégée durant un long tems ſans ſentir aucune incommodité, elle ſe rit de ſes ennemis, & des foſſés que Cyrus creuſoit autour d'elle : on n'y parle que de feſtins & de réjoüiſſances. Son Roi Balthazar, petit-fils de Nabuchodonoſor auſſi ſuperbe que lui, mais moins habile, fait une fête ſolemnelle à tous les Seigneurs. Cette fête eſt célébrée avec des excès inoüis. Balthazar fait apporter les vaiſſeaux ſacrés enlevés du Temple de Jéruſalem, & mêle la profanation avec le luxe. La colère de Dieu ſe déclara, une main céleſte écrit des paroles terribles ſur la muraille de la ſale où ſe faiſoit le feſtin. Daniel en interpréte le ſens; & ce Prophéte qui avoit prédit la chûte funeſte de l'ayeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du Décret de Dieu, Cyrus ſe fait tout-à-coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate détourné dans les foſſés qu'il lui préparoit depuis ſi long-tems, lui découvrit ſon lit immenſe, il entre par ce paſſage imprévû. Ainſi fut livrée en proie « aux Médes, & aux » Perſes, & à Cyrus ». comme avoient dit les Prophétes, cette » ſuperbe Babylone. ». Ainſi périt avec elle le Royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres Royaumes, « & le marteau » qui avoit briſé tout l'Univers, fut briſé lui-même ». Jérémie l'avoit prédit. Le Seigneur « rompit la verge dont il avoit frappé » tant de Nations ». Iſaïe l'avoit prévû. Les Peuples accoutumés au joug des Rois Chaldéens, les voyoient eux-mêmes ſous le joug : *Vous voilà*, dirent-ils, *bleſſés comme nous ; vous êtes devenus ſemblables à nous ; vous, qui diſiez dans votre cœur, j'éleverai mon Thrône au-deſſus des Aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-Haut.* C'eſt ce qu'avoit prononcé le même Iſaïe. *Elle tombe, elle tombe*, comme l'avoit dit ce Prophéte, *cette grande Babylone, & ſes idoles ſont briſées. Bel eſt renverſé, & Nabo*, ſon grand Dieu, d'où les Rois prenoient leur nom, *tombe par terre*, car les Perſes leurs ennemis, adorateurs du Soleil, ne ſouffroient point les idoles, ni les Rois qu'on avoit fait Dieux. Mais comment périt cette Babylone ? comme les Prophétes l'avoient déclaré. *Ses eaux furent deſſéchées*, comme avoit prédit Jérémie, pour donner paſſage à ſon vainqueur ; enivrée, endormie, trahie par ſa propre joie, ſelon le même Prophéte, elle ſe trouva au pouvoir de ſes ennemis, *& priſe comme dans un filet ſans le ſçavoir.* On paſſe tous ſes Habitans au fil de l'épée,

Xenop. lib. VII. Pædag.
Ariſt. 3. Polit. 3.
Dan. V.
Iſ. XIII. 17. XXI. 2. XIV. XLV. XLVII.
Jer. LI. 11, 28.
Iſ. XV. 16, 17.
Jer. L. 23.
Iſ. XV. 5, 6.
Ibid. 10.
Iſ. XXI. 9.
Jer. L. 15, 36, 37, 38.
Iſ. XIII. 15, 16, 17, 18.
Ibid. L. 24. 57.
Jer. L. 38. LI. 36.

pée : car *les Médes*, ſes Vainqueurs, comme avoit dit Iſaïe, *ne cherchoient ni l'or ni l'argent*, mais la vengeance, mais à aſſouvir leur haine par la perte d'un Peuple cruel, que ſon orgueil faiſoit l'ennemi de tous les Peuples du monde. *Les couriers venoient l'un ſur l'autre annoncer au Roi que l'ennemi entroit dans la Ville* : Jérémie l'avoit ainſi remarqué. Ses Aſtrologues en qui elle croyoit, & qui lui promettoient un Empire éternel, *ne purent la ſauver de ſon vainqueur*. C'eſt Iſaïe & Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord. Dans cet effroyable carnage, les Juifs avertis de loin, échapperent ſeuls au glaive du Victorieux. Cyrus devenu par cette Conquête le maître de tout l'Orient, reconnoît dans ce Peuple tant de fois vaincu, je ne ſçai quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ſes victoires, il avoue qu'il doit ſon Empire *au Dieu du Ciel*, que les Juifs ſervoient, & ſignale la premiere année de ſon regne par le rétabliſſement de ſon Temple & de ſon Peuple.

Jer. L. 36. Iſ. LVII. 12. 13, 14. Jer. LI. 31. Iſ. LXVIII. 20. Jer. L. 28. LI. 6, 10, 50, &c. II. Par. XXXVI. 22. I. Eſd. I. 2.

CHAPITRE VII.

Diverſité des Jugemens de Dieu : Jugement de rigueur ſur Babylone : Jugement de miſéricorde ſur Jéruſalem.

QUI n'admireroit ici la Providence Divine, ſi évidemment déclarée ſur les Juifs & ſur les Chaldéens, ſur Jéruſalem & ſur Babylone ? Dieu les veut punir toutes deux ; & afin qu'on n'ignorât pas que c'eſt lui ſeul qui le fait, il ſe plaît à le déclarer par cent Prophéties. Jéruſalem & Babylone, toutes deux menacées dans le même tems, & par les mêmes Prophétes, tombent l'une après l'autre dans le tems marqué. Mais Dieu découvre ici le grand ſecret des deux châtimens dont il ſe ſert : un châtiment de rigueur ſur les Chaldéens : un châtiment paternel ſur les Juifs qui ſont ſes enfans. L'orgueil des Chaldéens, (c'étoit le caractère de la Nation, & l'eſprit de tout cet Empire), eſt abattu ſans retour. « Le » Superbe eſt tombé, & ne ſe relévera pas, » diſoit Jérémie, & Iſaac devant lui ; « Babylone la glorieuſe, dont les Chaldéens in- » ſolens s'enorgueilliſſoient, a été faite comme Sodome & com- » me Gomorrhe » à qui Dieu n'a laiſſé aucune reſſource. Il n'en eſt pas ainſi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfans dé-

Jer. L. 31, 32, 40. Iſ. XIII. 19.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

sobéiſſans, qu'il remet dans leur devoir par le châtiment, & puis touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. " Ne crains, ô Ja-
„ cob, *dit le Seigneur*, parce que je ſuis avec toi. Je châtierai avec
„ juſtice, & ne te pardonnerai pas comme ſi tu étois innocent;
„ mais je ne te détruirai pas, comme je détruirai les Nations par-
„ mi leſquelles je t'ai diſperſé „. C'eſt pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, eſt livrée à un autre Peuple; & Jéruſalem rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ſes enfans de tous côtés.

Jer. XLVI. 28.

CHAPITRE VIII.

Retour du Peuple ſous Zorobabel, Eſdras & Néhémias.

CE fut Zorobabel, de la Tribu de Juda, & du ſang des Rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, & rempliſſent tout le Pays. Les dix Tribus diſperſées ſe perdent parmi les Gentils, à la réſerve de ceux qui, ſous le nom de Juda, & réunis ſous ſes étendards, rentrent dans la terre de leurs peres.

Cependant l'Autel ſe redreſſe, le Temple ſe rebâtit, les murailles de Jéruſalem ſont relevées. La jalouſie des Peuples voiſins eſt reprimée par les Rois de Perſe, devenus les protecteurs du Peuple de Dieu. Le Pontife rentre en exercice avec tous les Prêtres qui prouverent leur deſcendance par les Regiſtres publics: les autres ſont rejettés. Eſdras, Prêtre lui-même, & Docteur de la Loi, & Néhémias, Gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, & font garder la Loi dans ſa pureté. Le Peuple pleure avec eux les tranſgreſſions qui lui avoient attiré ces grands châtimens, & reconnoît que Moyſe les avoit prédits. Tous enſemble liſent dans les Saints Livres les menaces de l'homme de Dieu: ils en voient l'accompliſſement: l'Oracle de Jérémie, & le retour tant promis après les ſoixante-dix ans de captivité, les étonne & les conſole: ils adorent les Jugemens de Dieu, & réconciliés avec lui, ils vivent en paix.

I. Eſd. II. 26.

II. Eſd. I. 8, 9.

I. Eſd. I. 2.

CHAPITRE IX.

Dieu prêt à faire ceſſer les Prophéties, répand ſes lumieres plus abondamment que jamais.

DIEU qui fait tout en ſon tems, avoit choiſi celui-ci pour faire ceſſer les voies extraordinaires, c'eſt-à-dire, les Prophéties, dans ſon Peuple déſormais aſſez inſtruit. Il reſtoit environ cinq cens ans juſqu'aux jours du Meſſie. Dieu donna à la Majeſté de ſon Fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir ſon Peuple en attente de celui qui devoit être l'accompliſſement de tous leurs Oracles.

Mais vers la fin des tems, où Dieu avoit réſolu de mettre fin aux Prophéties, il ſembloit qu'il vouloit répandre toutes ſes lumieres; & découvrir tous les conſeils de ſa Providence: tant il exprima clairement les ſecrets des tems à venir. *Dan.* 2, 3, 5, 8, 27.

Durant la captivité, & ſur-tout vers les tems qu'elle alloit finir, Daniel, révéré par ſa piété, même par les Rois Infidéles, & employé par ſa prudence aux plus grandes affaires de leur Etat, vit par ordre, à diverſes fois, & ſous des figures différentes, quatre Monarchies, ſous leſquelles devoient vivre les Iſraélites. Il les marque par leurs caractères propres. On voit paſſer comme un torrent l'Empire d'un Roi des Grecs, c'étoit celui d'Alexandre. Par ſa chûte on voit établir un autre Empire moindre que le ſien, & affoibli par ſes diviſions. C'eſt celui de ſes Succeſſeurs, parmi leſquels il y en a quatre marqués dans la Prophétie, Antipater, Séleucus, Ptolomée, & Antigonus ſont viſiblement déſignés. Il eſt conſtant par l'Hiſtoire qu'ils furent plus puiſſans que les autres, & les ſeuls, dont la puiſſance ait paſſé à leurs enfans. On voit leurs guerres, leurs jalouſies, & leurs alliances trompeuſes: la dureté & l'ambition des Rois de Syrie: l'orgueil & les autres marques qui déſignent Antiochus l'Illuſtre, implacable ennemi du Peuple de Dieu, la briéveté de ſon regne, & la prompte punition de ſes excès. On voit naître enfin ſur la fin, & comme dans le ſein de ces Monarchies, le regne *du Fils de l'Homme*. A ce nom, vous reconnoiſſez Jeſus-Chriſt, mais ce regne du Fils de l'Homme eſt encore appellé *le regne des Saints du Très-Haut*. Tous les *Ibid.* II. 7, 8, 10, 11. *Ibid.* VII. 6, 8, 21, 22. *Ibid.* VIII. 8. *Ibid.* XI. *Dan.* II. 44, 45. VII. 13, 14, 27.

Peuples ſont ſoumis à ce grand & pacifique Royaume ; l'éternité lui eſt promiſe, & il doit être le ſeul *dont la puiſſance ne paſſera pas à un autre Empire.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Quand viendra ce Fils de l'Homme, & ce Chriſt tant déſiré, & comment il accomplira l'ouvrage qui lui eſt commis, c'eſt-à-dire, la Rédemption du genre-humain, Dieu le découvre manifeſtement à Daniel pendant qu'il eſt occupé de la captivité de ſon Peuple dans Babylone, & des ſoixante & dix ans dans leſquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ſes freres : il eſt tout-à-coup élevé à des Myſtères plus hauts. Il voit un autre nombre d'années, & une autre délivrance bien plus importante. Au milieu des ſeptante années prédites par Jérémie, il voit ſeptante ſemaines, à commencer depuis l'Ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtiéme année de ſon regne, pour rebâtir la Ville de Jéruſalem. Là eſt remarquée en termes précis, ſur la fin de ces ſemaines, « la rémiſſion des péchés, le regne éternel de la Juſtice, l'entier accompliſſement des Prophéties & l'onction du Saint des Saints. Le Chriſt doit faire ſa charge, & paroître comme conducteur du Peuple après ſoixante-neuf ſemaines ; (car le Prophéte le répéte encore) " Le Chriſt doit être mis à mort : il doit mourir de mort violente ; il faut qu'il ſoit immolé, pour accomplir les myſtères. Une ſemaine eſt marquée entre les autres, & c'eſt la derniere & la ſoixante-dixiéme : c'eſt celle où le Chriſt ſera immolé, où " l'Alliance ſera confirmée, & au milieu de laquelle l'Hoſtie & les Sacrifices ſeront abolis ; ſans doute par la mort du Chriſt : car c'eſt enſuite de la mort du Chriſt que ce changement eſt marqué " Après cette mort du Chriſt, & l'abolition des Sacrifices, on ne voit plus qu'horreur & confuſion : on voit " la ruine de la Cité ſainte, & du Sanctuaire ; un Peuple & un Capitaine qui vient pour tout perdre, l'abomination dans le Temple ; la derniere & irrémédiable déſolation du Peuple ingrat envers ſon Sauveur ".

Dan. IX. 23. &c.

Ibid. 24.

Ibid. 25, 26.

Ibid. 27.

Ibid 26, 27.

Voyez ci-deſſus, I. Part. VII, & VIII. Epoq. l'an 219 & 280 de Rome.

Nous avons vû que ces ſemaines, réduites en ſemaines d'années, ſelon l'uſage de l'Ecriture, ſont 490 ans, & nous ménent préciſément depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe, à la derniere ſemaine, ſemaine pleine de myſtères, où Jeſus-Chriſt immolé met fin, par ſa mort, aux Sacrifices de la Loi, & en accomplit les figures. Les Docteurs ſont de différentes ſupputations pour faire quadrer ce tems au juſte. Celle que je vous ai propoſée eſt ſans

Ibid.

embarras. Loin d'obſcurcir la ſuite de l'Hiſtoire des Rois de Perſe, elle l'éclaircit ; quoiqu'il n'y auroit rien de fort ſurprenant, quand il ſe trouveroit quelqu'incertitude dans les dates de ces Princes, & le peu d'années dont on pourroit diſputer ſur un compte de 490 ans, ne feront jamais une importante queſtion. Mais pourquoi diſcourir davantage ? Dieu a retranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune réplique. Un événement manifeſte nous met au-deſſus de tous les rafinemens des Chronologiſtes ; & la ruine totale des Juifs, qui a ſuivi de ſi près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clair-voyans l'accompliſſement de la Prophétie.

Il ne reſte plus qu'à vous en faire remarquer une circonſtance. Daniel nous découvre un nouveau myſtère. L'Oracle de Jacob nous avoit appris que le Royaume de Juda devoit ceſſer à la venue du Meſſie ; mais il ne nous diſoit pas que ſa mort ſeroit la cauſe de la chûte de ce Royaume. Dieu a révélé ce ſecret important à Daniel, il lui déclare que la ruine des Juifs ſera la ſuite de la mort du Chriſt & de leur méconnoiſſance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit. La ſuite des événemens vous en fera bien-tôt un beau Commentaire.

CHAPITRE X.

Prophéties de Zacharie & d'Aggée.

VOUS voyez ce que Dieu montra au Prophéte Daniel un peu devant les victoires de Cyrus, & le rétabliſſement du Temple. Du tems qu'il ſe bâtiſſoit, il ſuſcita les Prophétes Aggée & Zacharie ; & incontinent après il envoya Malachie, qui devoit fermer les Prophéties de l'ancien Peuple.

Que n'a pas vû Zacharie ? on diroit que le Livre des Décrets divins air été ouvert à ce Prophéte, & qu'il y ait lû toute l'Hiſtoire du Peuple de Dieu depuis la captivité.

Les perſécutions des Rois de Syrie, & les guerres qu'ils font à Juda, lui ſont découvertes dans toute leur ſuite. Il voit Jéruſalem priſe & ſaccagée : un pillage effroyable, & des déſordres infinis ; le Peuple en fuite dans le déſert, incertain de ſa condition, entre la mort & la vie, à la veille de ſa derniere déſolation, une *Zach. XV.*

nouvelle lumiere lui paroître tout-à-coup. Les ennemis ſont vaincus; les idoles ſont renverſées dans toute la Terre Sainte : on voit la paix & l'abondance dans la Ville, & dans le Pays, & le Temple eſt révéré dant tout l'Orient.

Zach. XIV. 14. Une circonſtance mémorable de ces guerres eſt révélée au Prophéte : *Juda même combattra*, dit-il, *contre Jéruſalem, c'eſt-à-dire*, *Zach. XI. 10.* que Jéruſalem devoit être trahie par ſes enfans, & que parmi ſes *Zach. X. 6.* ennemis il ſe trouveroit beaucoup de Juifs.

Ibid. 11. *Zach. IX. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.* Quelquefois il voit une longue ſuite de proſpérités, Juda eſt rempli de force : les Royaumes qui l'ont oppreſſé, ſont humiliés; les voiſins qui n'ont ceſſé de le tourmenter, ſont punis; quelques-uns ſont convertis & incorporés au Peuple de Dieu. Le Prophéte voit ce Peuple comblé des bienfaits divins, parmi leſquels il leur *Zach. XI.* compte le triomphe auſſi modeſte que glorieux *du Roi pauvre, du Roi pacifique, du Roi Sauveur, qui entre monté ſur un Ane dans ſa Ville de Jéruſalem.*

Après avoir raconté les proſpérités, il reprend dès l'origine toute la ſuite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le Temple; tout le Pays ruiné, avec la Ville capitale; des meurtres, des violences, un Roi qui les autoriſe. Dieu a pitié de ſon Peuple abandonné; il s'en rend lui-même le Paſteur; & ſa protection le ſoutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, & les affaires vont en décadence. Le tems de ce changement eſt déſigné par un *Zach. XI. 8.* caractère certain, & trois Paſteurs, c'eſt-à-dire, ſelon le ſtyle ancien, trois Princes dégradés en un même mois, en marquent le commencement. Au milieu de ces malheurs, paroît encore un plus grand malheur. Un peu après ſes diviſions, & dans les tems de la décadence, Dieu " eſt acheté trente deniers ,, par ſon Peuple *Ibid. 12, 13.* ingrat; & le Prophéte voit tout, juſqu'au " Champ du Potier, ou du Sculpteur, " auquel cet argent eſt employé. Delà ſuivent d'extrêmes déſordres parmi les Paſteurs du Peuple : enfin ils ſont aveuglés, & leur puiſſance eſt détruite.

Zach. XIII. 7. Que dirai-je de la merveilleuſe viſion de Zacharie, qui voit *Zach. XII. 10.* " le Paſteur frappé, & les Brebis diſperſées ? Que dirai-je du ,, regard que jette le Peuple ſur ſon Dieu qu'il a percé, " & des *Zach. II. 8, 9, 10, 11.* larmes que lui fait verſer une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, & que celle de Joſias ? Zacharie a vû toutes ces *II Eſt. III. 12.* choſes, mais ce qu'il a vû de plus grand, " c'eſt le Seigneur en- ,, voyé par le Seigneur pour habiter dans Jéruſalem, d'où il ap- ,, pelle les Gentils pour aggréger à ſon Peuple, & demeurer au

„ milieu d'eux „. Aggée dit moins de choſes, mais ce qu'il dit eſt ſurprenant. Pendant qu'on bâtit le ſecond Temple, & que les vieillards qui avoient vû le premier, fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier Edifice, avec la magnificence de l'autre, le Prophéte qui voit plus loin, & publie la gloire du ſecond Temple; & le préfère au premier. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle Maiſon; c'eſt que " le déſiré des „ Gentils arrivera: „ ce Meſſie promis depuis deux mille ans, & dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paroîtra dans ce nouveau Temple. *La paix y ſera établie, tout l'Univers émû* rendra témoignage à la venue de ſon Rédempteur; il n'y a plus *qu'un peu de tems* à l'attendre, & les tems deſtinés à cette attente ſont dans leur dernier période.

Agg. II. 7, 8, 7, 8, 9,

CHAPITRE XI.

La Prophétie de Malachie, qui eſt le dernier des Prophétes, & l'achévement du ſecond Temple.

ENFIN le Temple s'achéve, les Victimes ſont immolées; mais les Juifs avares y offrent des Hoſties défectueuſes. Malachie qui les entreprend, eſt élevé à une plus haute conſidération; & à l'occaſion des Offrandes immondes des Juifs, il voit *l'offrande* toujours *pure*, & jamais ſouillée, *qui ſera préſentée à Dieu*, non plus ſeulement comme autrefois dans le Temple de Jéruſalem, mais *depuis le Soleil levant juſqu'au Soleil couchant*: non plus par les Juifs, mais *par les Gentils*, parmi leſquels il prédit *que le nom de Dieu ſera grand.* *Mal. I. 11.*

Il voit auſſi, comme Aggée, la gloire du ſecond Temple, & le Meſſie qui l'honore de ſa préſence; mais il voit en même tems que le Meſſie eſt le Dieu à qui ce Temple eſt dédié. *J'envoie mon Ange*, dit le Seigneur, *pour me préparer les voies, & incontinent vous verrez arriver dans ſon ſaint Temple le Seigneur que vous cherchez, & l'Arche de l'Alliance que vous déſirez.* *Mal. III. I.*

Un Ange eſt un Envoyé; mais voici un Envoyé d'une dignité merveilleuſe, un Envoyé qui a un Temple; un Envoyé qui eſt Dieu, & qui entre dans le Temple comme ſa propre demeure; un Envoyé déſiré par tout le Peuple, qui vient faire une nouvelle Al-

liance, & qui eſt appellé pour cette raiſon l'Ange de l'Alliance, ou du Teſtament.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

C'étoit donc dans le ſecond Temple que ce Dieu Envoyé de Dieu, devoit paroître; mais un autre Envoyé précéde, & lui prépare les voies. Là nous voyons le Meſſie précédé par ſon Précurſeur. Le caractère de ce Précurſeur eſt encore montré au Prophéte. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par ſa ſainteté, par l'auſtérité de ſa vie, & par ſon autorité & par ſon zéle.

Mal. III. 1, 4, 5, 6.

Ainſi le dernier Prophéte de l'ancien Peuple, marque le premier Prophéte qui devoit venir après lui; c'eſt-à-dire, cet *Elie*, Précurſeur du Seigneur qui devoit paroître. Juſqu'à ce tems, le Peuple de Dieu n'avoit point à attendre de Prophéte; la Loi de Moyſe lui doit ſuffire: & c'eſt pourquoi Malachie finit par ces mots: *Souvenez-vous de la Loi que j'ai donnée ſur le Mont Horeb à Moyſe mon Serviteur, pour tout Iſraël. Je vous enverrai le Prophéte Elie, qui unira les cœurs des peres avec le cœur des enfans*, qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

Mal. III. 4, 5, 6.

A cette Loi de Moyſe, Dieu avoit joint les Prophétes qui avoient parlé en conformité, & l'Hiſtoire du Peuple de Dieu faite par les mêmes Prophétes, dans laquelle étoient confirmées, par des expériences ſenſibles, les promeſſes & les menaces de la Loi. Tout étoit ſoigneuſement écrit: tout étoit dirigé par l'ordre des tems; & voilà ce que Dieu laiſſa pour l'inſtruction de ſon Peuple, quand il fit ceſſer les Prophéties.

CHAPITRE XII.

Les tems du ſecond Temple. Fruits des châtimens & des Prophéties précédentes. Ceſſation de l'Idolâtrie, & des faux Prophétes.

DE telles inſtructions firent un grand changement dans les mœurs des Iſraélites. Ils n'avoient plus beſoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeſte, ni de ces prodiges inoüis que Dieu faiſoit ſi ſouvent pour leur ſalut. Les témoignages qu'ils avoient reçus leur ſuffiſoient; & leur incrédulité, non-ſeulement convaincue par l'événement, mais encore ſi ſouvent punie, les avoient enfin rendu dociles.

C'eſt

C'eſt pourquoi depuis ce tems on ne les voit plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étoient ſi étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejetté le Dieu de leurs peres. Ils ſe ſouvenoient toujours de Nabuchodonoſor, & de leur ruine ſi ſouvent prédite dans toutes ſes circonſtances, & toutefois plûtôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins en admiration de leur établiſſement fait contre toute apparence dans le tems, & par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voyoient le ſecond Temple ſans ſe ſouvenir pourquoi le premier avoit été renverſé, & comment celui-ci avoit été rétabli; ainſi ils ſe confirmoient dans la foi de leurs Ecritures, auſquelles tout leur Etat rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux Prophétes. Ils s'étoient défaits tout enſemble de la pente qu'ils avoient à les croire, & de celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Zacharie avoit prédit par un même oracle que ces deux choſes leur arriveroient. Sa Prophétie eut un manifeſte accompliſſement. Les faux Prophétes ceſſerent ſous le ſecond Temple: le Peuple rebuté de leurs tromperies n'étoit plus en état de les écouter. Les vrais Prophétes de Dieu étoient lûs & relûs ſans ceſſe: il ne leur falloit point de Commentaire; & les choſes qui arrivoient tous les jours, en exécution de leurs Prophéties, en étoient de trop fidéles Interprétes.

Zach. XIII. 2, 3, 4, 5.

CHAPITRE XIII.

La longue paix dont ils joüiſſent, par qui prédite.

EN effet tous leurs Prophétes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Iſaïe & Ezéchiel, des bienheureux tems qui devoient ſuivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines ſont réparées, les Villes & les Bourgades ſont magnifiquement rebâties, le Peuple eſt innombrable, les ennemis ſont à bas, l'abondance eſt dans les Villes & dans la Campagne; on y voit la joie, le repos, & enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir ſon Peuple dans une durable & parfaite tranquillité. Ils en joüirent ſous les Rois de Perſe. Tant que cet Empire ſe ſoutint, les favorables Décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, aſſûrerent le repos.

Iſ. XLI. 11, 12, 13. XLIII. 18, 19. XLVII. 18, 19, 20, 21. LII. 1, 2, 7. LIV. LV. &c. LX. 15, 16, &c. Ezech. XXXVI. 38. 11, 12, 13, 14. Jer. XLVI. 27.

des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur derniere ruine ſous Aſſuérus, quel qu'il ſoit, Dieu, fléchi par leur larmes, changea tout-à-coup le cœur du Roi, & tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi. Hors de cette conjoncture, qui paſſa ſi vîte, ils furent toujours ſans crainte. Inſtruits par leurs Prophétes à obéir aux Rois, à qui Dieu les avoit ſoumis, leur fidélité fut inviolable. Auſſi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut aſſez léger qu'ils payoient à leurs Souverains, qui étoient plûtôt leurs Protecteurs que leurs Maîtres; ils vivoient ſelon leurs propres Loix: la puiſſance Sacerdotale fut conſervée en ſon entier: les Pontifes conduiſoient le Peuple: le Conſeil public, établi premiérement par Moyſe, avoit toute ſon autorité, & ils exerçoient entre eux la puiſſance de vie & de mort, ſans que perſonne ſe mêlât de leur conduite. Les Rois l'ordonnoient ainſi. La ruine de l'Empire des Perſes ne changea point leurs affaires. Alexandre reſpecta leurs Temples, admira leurs Prophéties, & augmenta leurs Priviléges. Ils eurent un peu à ſouffrir ſous ces premiers Succeſſeurs. Ptolomée, fils de Lagus, ſurprit Jéruſalem, & en emmena en Egypte cent mille Captifs; mais il ceſſa bientôt de les haïr. Pour mieux dire, il ne les haït jamais: il ne vouloit que les ôter aux Rois de Syrie ſes ennemis. En effet, il ne les eut pas plûtôt ſoumis, qu'il les fit Citoyens d'Alexandrie, Capitale de ſon Royaume, ou plûtôt il leur confirma le droit qu'Alexandre, Fondateur de cette Ville, leur y avoit déja donné; & ne trouvant rien dans tout ſon Etat de plus fidéle que les Juifs, il en remplit ſes Armées, & leur confia les places les plus importantes. Si les Lagides les conſidèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, ſous l'Empire deſquels ils vivoient. Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche; & Antiochus le Dieu, ſon petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les Villes de l'Aſie Mineure, nous les avons vûs ſe répandre dans toute la Gréce, y vivre ſelon leur Loi, & y joüir des mêmes droits que les autres Citoyens, comme ils faiſoient dans Alexandrie, & dans Antioche. Cependant leur Loi eſt tournée en Grec par les ſoins de Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte. La Religion Judaïque eſt connue parmi les Gentils, le Temple de Jéruſalem eſt enrichi par les dons des Rois & des Peuples; les Juifs vivent en paix & en liberté ſous la puiſſance des Rois de Syrie, & ils n'avoient guére goûté une telle tranquillité ſous leurs propres Rois.

Eſth. IV, V. VII, VIII, IX.

Jer. XXVII. 12, 17. XL. 9.

Jer. L. 11, 12.

I. Eſd. VII. 25, 26.

Joſeph. ant. XI, 8. 2. cont. Ap.

d. ant. XII. 11. II. cont. Ap.

Joſeph. ant. XII. 3. II. cont. Ap.

Joſeph. Præf. ant. & l. XII. 2. & II. cont. Ap.

CHAPITRE XIV.

Interruption & rétabliſſement de la paix : Diviſion dans ce Peuple Saint : Perſécution d'Antiochus, tout cela prédit.

ELLE ſembloit devoit être éternelle s'ils ne l'euſſent eux-mêmes troublée par leurs diſſenſions. Il y avoit trois cens ans qu'ils joüiſſoient de ce repos tant prédit par leurs Prophétes, quand l'ambition & les jalouſies qui ſe mirent parmi eux, les penſerent perdre. Quelques-uns des plus puiſſans trahirent leur Peuple pour flatter les Rois ; ils voulurent ſe rendre illuſtres à la maniere des Grecs, & préférerent cette vaine pompe à la gloire ſolide que leur acquéroit parmi leurs Citoyens l'obſervance des Loix de leurs ancêtres. Ils célébrerent des jeux comme les Gentils. Cette nouveauté ébloüit les yeux du Peuple, & l'idolâtrie revêtue de cette magnificence parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changemens ſe mêlerent les diſputes pour le ſouverain Sacerdoce qui étoit la dignité principale de la Nation. Les ambitieux s'attachoient aux Rois de Syrie pour y parvenir, & cette dignité ſacrée fut le prix de la flatterie de ſes courtiſans. Les jalouſies & les diviſions des Particuliers ne tarderent pas à cauſer, ſelon la coutume, de grands malheurs à tout le Peuple, & à la Ville ſainte. Alors arriva ce que nous avons remarqué qu'avoit prédit Zacharie : *Juda même combattit contre Jéruſalem*, & cette Ville fut trahie par ſes Citoyens. Antiochus Illuſtre, Roi de Syrie, conçut le deſſein de perdre ce Peuple diviſé, pour profiter de ſes richeſſes. Ce Prince parut alors avec tous les caractères que Daniel avoit marqués : ambitieux, avare, artificieux, cruel, inſolent, impie, inſenſé, enflé de ſes victoires, & puis irrité de ſes pertes. Il entre dans Jéruſalem, en état de tout entreprendre : les factions des Juifs, *& non pas ſes propres forces* l'enhardiſſoient ; & Daniel l'avoit ainſi prévû. Il exerce des cruautés inoüies : ſon orgueil l'emporte aux derniers excès, *& il vomit des blaſphêmes contre le Très-Haut*, comme l'avoit prédit le même Prophéte, en exécution de ſes Prophéties, *& à cauſe des péchés du Peuple, la force lui eſt donnée contre le ſacrifice perpétuel.* Il profane le Temple de Dieu, que les Rois ſes ancêtres avoient révéré :

I. Mac. I. 12, 13, &c. II. Mac. III, IV. 1, &c. 14, 15, 19, &c.

Zach. XIV. 14. Voyez ci-deſſus, chapitre X.

Dan. VII. 24, 25. VIII. 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25.

Polyb. lib. XXVI. & in excerp. & ap. Ath. lib. X.

Dan. VIII. 24.

Dan. VII. 8, 12, 25. VIII. 25.

Dan. VIII. 11, 12, 13, 14.

Discours sur l'Histoire Universelle.

il le pille, & répare par les richeſſes qu'il y trouve, les ruines de ſon tréſor épuiſé. Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ſes ſujets, & en effet pour aſſouvir ſon avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes Dieux que les Grecs: ſur-tout il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le Temple même: & plus impie que Nabuchodonoſor, il entreprend de détruire les fêtes, la Loi de Moyſe, les ſacrifices, la Religion, & tout le Peuple. Mais les ſuccès de ce Prince avoient leurs bornes marquées par les Prophéties. Mathathias s'oppoſe à ſes violences, & réunit les gens de bien. Judas Machabée, ſon fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inoüis, & purifie le Temple de Dieu *trois ans & demi* après ſa profanation, comme l'avoit prédit Daniel. Il pourſuit les Iduméens & tous les autres Gentils qui ſe joignent à Antiochus; & leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux & humble, tel que l'avoit vû Iſaïe, chantant les loüanges de Dieu qui avoit livré entre ſes mains les ennemis de ſon Peuple: & encore tout rouge de leur ſang, il continue ſes victoires, malgré les armées prodigieuſes des Capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné *que ſix ans* à ce Prince impie, pour tourmenter le Peuple de Dieu, & voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas. Il tombe dans une profonde mélancolie, & meurt, comme avoit prédit le ſaint Prophéte, miſérable, *mais non de main d'homme*, après avoir reconnu, mais trop tard, la puiſſance du Dieu d'Iſraël.

I. Mach. I. 43, 46, 47. II. Mach. I. 6, 1. 2. Dan. VIII. 25. XII. 7, 11. Joſeph. Prol. lib. de Bell. Judaïc. & lib. I. 1, 6, 12. Iſ. LXIII. I. Mach. IV. 15. V. 3, 26, 28, 36, 54. Dan. VIII. 24. I. Mach. VI. II. Mach. IX. Dan. VIII. 25.

Je n'ai plus beſoin de vous raconter de quelle ſorte ſes ſucceſſeurs pourſuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Juda ſon Libérateur, ni les victoires de ſes deux freres Jonathas & Simon, ſucceſſivement ſouverains Pontifes dont la valeur rétablit la gloire ancienne du Peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les Rois de Syrie & tous les Peuples voiſins conjurés contr'eux; & ce qui étoit de plus déplorable, ils virent à diverſes fois ceux de Juda même armés contre leur Patrie & contre Jéruſalem, choſe inoüie juſqu'alors; mais, comme on a dit, expreſſément marquée par les Prophétes. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides & invincibles. Le Peuple fut toujours heureux ſous leur conduite; & enfin du tems de Simon, affranchi du joug des Gentils, il ſe ſoumit à lui & à ſes enfans, du conſentement des Rois de Syrie.

Zach. XIV. 14. I. Mach. I. 11. IX. 11, 20, 21, 22. XVI. II. Mach. IV. 22, & ſeq.

Mais l'Acte par lequel le Peuple de Dieu tranſporte à Simon

toute la puiſſance publique, & lui accorde des droits Royaux, eſt remarquable. Le Décret porte *qu'il en joüira lui & ſa poſtérité juſqu'à ce qu'il vienne un fidéle & véritable Prophéte.*

Le Peuple accoutumé dès ſon origine à un Gouvernement divin, & ſçachant que depuis le tems que David avoit été mis ſur le Thrône par ordre de Dieu, la ſouveraine puiſſance appartenoit à ſa maiſon, à qui elle devoit être à la fin rendue au tems du Meſſie, quoique d'une maniere plus myſtérieuſe & plus haute qu'on ne l'attendoit, mit expreſſément cette reſtriction au pouvoir qu'il donna à ſes Pontifes, & continua de vivre ſous eux dans l'eſpérance de ce Chriſt tant de fois promis. *I. Mach. XIV. 41.*

C'eſt ainſi que ce Royaume abſolument libre, uſa de ſon droit, & pourvût à ſon Gouvernement. La poſtérité de Jacob, par la Tribu de Juda, & par les reſtes qui ſe rangerent ſous ſes étendards, ſe conſerva en corps d'Etat, & joüit indépendamment & paiſiblement de la terre qui lui avoit été aſſignée.

En vertu du Décret du Peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, ſuccéda à ſon pere. Sous lui les Juifs s'aggrandiſſent par des Conquêtes conſidérables. Ils ſoumettent Samarie: (Ezéchiel & Jérémie l'avoient prédit:) ils domptent les Iduméens, les Philiſthins, & les Ammonites leurs perpétuels ennemis, & ces Peuples embraſſent leur Religion: (Zacharie l'avoit marqué.) Enfin malgré la haine & la jalouſie des Peuples qui les environnent ſous l'autorité de leurs Pontifes qui deviennent enfin leurs Rois, ils fondent le nouveau Royaume des Aſmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais, ſi on excepte les tems de David & de Salomon.

Ezech. XVI. 53, 55, 61. Jer. XXXI. 5. I. Mac. X. 30. Joſeph. ant. XV. 8, 17, 18. Zach. IX. 12, & ſeq.

Voilà de quelle maniere le Peuple de Dieu ſubſiſta toujours parmi tant de changemens: & ce Peuple tantôt châtié, & tantôt conſolé dans ſes diſgraces, par les différens traitemens qu'il reçoit ſelon ſes mérites, rend un témoignage public à la Providence qui régit le monde.

CHAPITRE XV.

Attente du Meſſie, ſur quoi fondée : Préparation à ſon Regne, & la converſion des Gentils.

MAIS en quelqu'état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des tems du Meſſie, où il eſpéroit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues; & il n'y a perſonne qui ne voie que cette foi du Meſſie, & de ſes merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur eſt venue de leurs Patriarches & de leurs Prophétes dès l'origine de leur Nation. Car dans cette longue ſuite d'années, où eux-mêmes reconnoiſſoient que par un conſeil de la Providence, il ne s'élevoit plus parmi eux aucun Prophéte, & que Dieu ne leur faiſoit point de nouvelles prédictions, ni de nouvelles promeſſes, cette foi du Meſſie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle ſe trouva ſi bien établie, quand le ſecond Temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de Prophéte pour y confirmer le Peuple. Ils vivoient ſur la foi des anciennes Prophéties qu'ils avoient vû accomplir ſi préciſément à leurs yeux en tant de chefs : le reſte depuis ce tems, ne leur a jamais paru douteux, & ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, ſi fidéle en tout, n'accomplît encore en ſon tems ce qui regardoit le Meſſie, c'eſt-à-dire, la principale de ſes promeſſes, & le fondement de toutes les autres.

Joſeph. l. cont. Apion.

En effet, toute leur hiſtoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Eſprit leur avoit laiſſés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils joüirent durant trois cens ans d'une paix profonde; ſi leur Temple fut révéré, & leur Religion honorée dans tout l'Orient; ſi enfin leur paix fut troublée par leurs diſſenſions; ſi ce ſuperbe Roi de Syrie fit des efforts inoüis pour les détruire, s'il prévalut quelque tems : ſi un peu après il fut puni ; ſi la Religion Judaïque & tout le Peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, & le Royaume de Juda accru ſur la fin des tems par de nouvelles Conquêtes : on a vû que tout cela ſe trouvoit écrit dans leurs Prophétes. Oui, tout y étoit marqué, juſqu'au tems que devoient durer les perſécutions, juſqu'aux lieux où

se donnerent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces Prophéties: le détail seroit la matiere d'un plus long discours; mais vous en voyez assez, pour demeurer convaincu de ces fameuses prédictions qui sont le fondement de notre croyance: plus on les approfondit, plus on y trouve de vérité, & les Prophéties du Peuple de Dieu ont eu durant tous ces tems un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les Payens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'Apostat, ennemis d'ailleurs des écritures, ont voulu donner des exemples des prédictions Prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs.

Porph. de abstin. l. 4. Ibid. Porph. & Jul. apud Cor. lib. V. & VI. in Julian.

Et je puis même vous dire avec vérité, que si durant cinq cens ans le Peuple de Dieu fut sans Prophéte, tout l'état de ces tems étoit Prophétique: l'œuvre de Dieu s'acheminoit, & les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté, & plus grande & plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le Peuple dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Gréce même, commençoit à faire éclater parmi les Gentils le nom & la gloire du Dieu d'Israël. Les Ecritures qui devoient un jour être la lumiere du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'Univers: leur antiquité est reconnue. Pendant que le Temple est révéré, & les Ecritures répandues parmi les Gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, & en jette de loin les fondemens.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs, étoit une espéce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs Philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, & qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les Histoires Grecques font foi que cette belle Philosophie venoit d'Orient, & des endroits où les Juifs avoient été dispersés; mais de quelqu'endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les Gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre-humain, & fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

CHAPITRE XVI.

Prodigieux aveuglement de l'Idolâtrie avant la venue du Meſſie.

COMME toutefois la converſion de la Gentilité étoit une œuvre réſervée au Meſſie, & le propre caractère de ſa venue, l'erreur & l'impiété prévaloient par-tout. Les Nations les plus éclairées & les plus ſages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans, & les plus aveugles ſur la Religion; tant il eſt vrai qu'il y faut être élevé par une grace particuliere, & par une ſageſſe plus qu'humaine. Qui oſeroit raconter les cérémonies des Dieux immortels, & leurs myſtères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalouſies, & tous leurs autres excès étoient le ſujet de leurs fêtes, de leurs ſacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures que l'on conſacroit dans leurs Temples. Ainſi le crime étoit adoré, & reconnu néceſſaire au culte des Dieux. Le plus grave des Philoſophes défend de boire avec excès, ſi ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus & à l'honneur de ce Dieu. Un autre, après avoir ſévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des Dieux qui vouloient être honorés par ces infâmies. On ne peut lire ſans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Venus, les proſtitutions qui étoient établies pour l'adorer. La Gréce, toute polie & toute ſage qu'elle étoit, avoit reçu ces myſtères abominables. Dans les affaires preſſantes, les Particuliers & les Républiques voüoient à Venus des Courtiſanes, & la Gréce ne rougiſſoit pas d'attribuer ſon ſalut aux prieres qu'elles faiſoient à leur Déeſſe. Après la défaite de Xerxès & de ſes formidables Armées, on mit dans le Temple un Tableau où étoient repréſentés leurs vœux & leurs proceſſions avec cette inſcription de Simonides, Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la Déeſſe Venus, qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Gréce.*

Plat. de leg. VI.

Ariſt. VIII. Polit.

Baruch. VI. 10, 42, 43.

Herod. lib. I.

Strab. lib. XV.

Athen. lib. XIII.

S'il falloit adorer l'amour, ce devoir être du moins l'amour honnête, mais il n'en étoit pas ainſi. Solon, qui le pourroit croire, & qui attendroit d'un ſi grand nom une ſi grande infamie? Solon, dis-je, établit à Athènes le Temple de Venus la proſtituée, ou de l'Amour

Ibid.

l'Amour impudique. Toute la Gréce étoit pleine de Temples conſacrés à ce Dieu, & l'Amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le Pays.

Cependant ils déteſtoient l'adultère dans les hommes & dans les femmes : la ſociété conjugale étoit ſacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la Religion, ils paroiſſoient comme poſſédés par un eſprit étranger, & leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité Romaine n'a pas traité la Religion plus ſérieuſement, puiſqu'elle conſacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du Théâtre, & les ſanglans ſpectacles des Gladiateurs ; c'eſt-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare.

Mais je ne ſçai ſi les folies ridicules qu'on mêloit dans la Religion n'étoient pas encore plus pernicieuſes, puiſqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le reſpect qui eſt dû aux choſes divines, au milieu des impertinences que contoient les fables, dont la repréſentation, ou le ſouvenir faiſoient une ſi grande partie du culte divin ? Tout le ſervice public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plûtôt une dériſion du nom de Dieu ; & il falloit bien qu'il y eût quelque puiſſance ennemie de ce Nom ſacré, qui ayant entrepris de le ravilir, pouſſât les hommes à l'employer dans des choſes ſi mépriſables, & même à le prodiguer à des ſujets ſi indignes.

Il eſt vrai que les Philoſophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit : mais ils n'oſoient l'avoüer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime, qu'il falloit que chacun ſuivît la Religion de ſon pays. Platon ſon diſciple, qui voyoit la Gréce & tous les pays du monde remplis d'un culte inſenſé & ſcandaleux, ne laiſſe pas de poſer comme un fondement de la république, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la Religion qu'on trouve établie, & que c'eſt avoir perdu le ſens que d'y penſer.* Des Philoſophes ſi graves, & qui ont dit de ſi belles choſes ſur la Nature divine, n'ont oſé s'oppoſer à l'erreur publique, & ont déſeſpéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accuſé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime ; & Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'Univers, dit qu'il eſt difficile de le trouver, & qu'il eſt défendu de le déclarer au Peuple. Il proteſte de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'expoſer une ſi grande vérité à la moquerie.

Xenoph. mem. l. I.

Plat. de leg. V.

Apol. Soc. apud plat. & Xenoph.

Ep. II. ad Dionyſ.

Diog. Laert. l. 2. Soc. III. Plat.

Dans quel abyſme étoit le genre-humain, qui ne pouvoit ſup-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

porter la moindre idée du vrai Dieu : Athènes, la plus polie & la plus ſçavante de toutes les Villes Grecques, prenoit pour Athées ceux qui parloient des choſes intellectuelles ; & c'eſt une des raiſons qui avoit fait condamner Socrate. Si quelques Philoſophes oſoient enſeigner que les ſtatues n'étoient pas des Dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils ſe voyoient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis comme des impies par Sentence de l'Aréopage. Toute la terre étoit poſſédée de la même erreur : la vérité n'y oſoit paroître. Ce grand Dieu Créateur du monde n'avoit de Temple, ni de culte qu'en Jéruſalem. Quand les Gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faiſoient autre honneur au Dieu d'Iſraël, que de le joindre aux autres Dieux. La ſeule Judée connoiſſoit ſa ſainte & ſévère jalouſie, & ſçavoit que partager la Religion entre lui & les autres Dieux, étoit la détruire.

Ibid. l. 2. Stilp.

CHAPITRE XVII.

Corruptions & ſuperſtitions parmi les Juifs : fauſſes Doctrines des Phariſiens.

CEPENDANT à la fin des tems, les Juifs mêmes qui le connoiſſoient & qui étoient les dépoſitaires de la Religion, commencerent (tant les hommes vont toujours affoibliſſant la vérité) non point à oublier le Dieu de leurs peres, mais à mêler dans la Religion des ſuperſtitions indignes de lui. Sous le regne des Aſmonéens, & dès le tems de Jonathas, la Secte des Phariſiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur Doctrine, & par l'obſervance exacte de la Loi : joint que leur conduite étoit douce, quoique réguliere, & qu'ils vivoient entr'eux en grande union. Les récompenſes & les châtimens de la vie future qu'ils ſoutenoient avec zéle, leur attiroient beaucoup d'honneur. A la fin, l'ambition ſe mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, & en effet ils ſe donnerent un pouvoir abſolu ſur le Peuple, ils ſe rendirent les arbitres de la Doctrine & de la Religion, qu'ils tournerent inſenſiblement à des pratiques ſuperſtitieuſes, utiles à leur intérêt & à la domination qu'ils vouloient établir ſur les conſciences ; le vrai eſprit de la Loi étoit prêt à ſe perdre.

Joſeph antiq. XIII. 9.

Ibid. 18.

Id. lib. II. de Bell. Jud. 7.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil & la présomption ; mais une présomption, qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs accoutumés à ses bienfaits, & éclairés depuis tant de siécles de sa connoissance, oublierent que sa bonté seule les avoit séparés des autres Peuples, & regarderent sa Grace comme une dette. Race élûe & toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugerent les seuls dignes de connoître Dieu, & se crurent d'une autre espéce que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regardent les Gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair, leur paroissoit une distinction qui les mettoit actuellement au-dessus de tous les autres ; & enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature, & non par Grace ; erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les Pharisiens, qui cherchant à se glotifier de leurs lumieres, & de l'exacte observance des cérémonies de la Loi, introduisirent cette opinion vers la fin des tems. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplierent sans bornes les pratiques extérieures, & débiterent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la Loi de Dieu, comme des Traditions authentiques.

CHAPITRE XVIII.

Suite des corruptions parmi les Juifs : Signal de leur décadence, selon que Zacharie l'avoit prédit.

ENCORE que ces sentimens n'eussent point passé par Décret public en Dogme de la Synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le Peuple, qui devenoit inquiet, turbulent, & séditieux. Enfin les divisions qui devoient être selon leurs Prophétes, le commencement de leur décadence, éclaterent à l'occasion des brouilleries survenues dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jesus-Christ, quand Hyrcan & Aristobule, enfans d'Alexandre Jannée, entrerent en guerre pour le Sacerdoce, auquel la Royauté étoit annexée. C'est ici le moment fatal où l'Histoire marque la premiere cause de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux freres appellerent pour les régler, les assujettit tous deux, en même tems qu'il dépossséda Antiochus, sur-

Zach. XI. 6, 7, 8, &c.

Joseph. antiq. XIV. 8, 10. VIII. 1. Bell. Jud. 4, 1. Appian. Bell. Syr. Mithrid. & Liv. lib. V.

nommé l'Aſiatique, dernier Roi de Syrie. Ces trois Princes dégradés enſemble, & comme par un ſeul coup, furent le ſignal de la décadence marquée en termes précis par le Prophéte Zacharie. Il eſt certain par l'Hiſtoire, que ce changement des affaires de la Syrie & de la Judée fut fait en même tems par Pompée, lorſqu'après avoir achevé la Guerre de Mithridate, prêt à retourner à Rome, il régla les affaires d'Orient. Le Prophéte n'a remarqué que ce qui faiſoit à la ruine des Juifs; qui de deux freres qu'ils avoient vû Rois, en virent l'un priſonnier ſervir au triomphe de Pompée, & l'autre (c'eſt le foible Hyrcan) à qui le même Pompée ôta avec le diadême une grande partie de ſon Domaine, ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt. Ce fut alors que les Juifs furent faits Tributaires des Romains; & la ruine de la Syrie attira la leur, parce que ce grand Royaume réduit en Province dans leur voiſinage, y augmenta tellement la puiſſance des Romains, qu'il n'y avoit plus de ſalut qu'à leur obéir. Les Gouverneurs de Syrie firent de continuelles entrepriſes ſur la Judée: les Romains s'y rendirent maîtres abſolus, & en affoiblirent le Gouvernement en beaucoup de choſes. Par eux enfin, le Royaume de Juda paſſa des mains des Aſmonéens à qui il s'étoit ſoumis, en celles d'Hérode étranger & Iduméen. La politique cruelle & ambitieuſe de ce Roi, qui ne profeſſoit, qu'en apparence, la Religion Judaïque, changea les maximes du Gouvernement ancien. Ce ne ſont plus ces Juifs, maîtres de leur ſort, ſous le vaſte Empire des Perſes & des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix. Hérode qui les tient de près aſſervis ſous ſa puiſſance, brouille toutes choſes, confond à ſon gré la ſucceſſion des Pontifes, affoiblit le Pontificat qu'il rend arbitraire, énerve l'autorité du Conſeil de la Nation, qui ne peut plus rien; toute la puiſſance publique paſſe entre les mains d'Hérode & des Romains dont il eſt l'eſclave, & il ébranle les fondemens de la République Judaïque.

Zach. XI. 8.

Voyez ci-deſſus, chap. X.

Les Phariſiens & le Peuple qui n'écoutoient que leurs ſentimens, ſouffroient cet état avec impatience. Plus ils ſe ſentoient preſſés du joug des Gentils, plus ils conçûrent pour eux de dédain & de haine. Ils ne voulurent plus de Meſſie qui ne fût guerrier & redoutable aux puiſſances qui les captivoient. Ainſi oubliant tant de Prophéties qui leur parloient ſi expreſſément de ſes humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoique bien différens de ceux qu'ils vouloient.

CHAPITRE XIX.

Jeſus-Chriſt, & ſa Doctrine.

DANS ce déclin de la Religion & des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode, dans le tems que les Phariſiens introduiſoient tant d'abus, Jeſus-Chriſt eſt envoyé ſur la terre pour rétablir le Royaume dans la maiſon de David, d'une maniere plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, & pour prêcher la doctrine que Dieu avoit réſolu de faire annoncer à tout l'Univers. Cet admirable enfant appellé par Iſaïe, le Dieu fort, le Pere du ſiécle futur, & l'auteur de la paix, naît d'une Vierge à Bethléem, & il y vient reconnoître l'origine de ſa race. Conçû du Saint-Eſprit, Saint par ſa naiſſance, ſeul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devoit nous ſauver de nos péchés. Auſſitôt après ſa naiſſance, une nouvelle étoile, figure de la lumiere qu'il devoit donner aux Gentils, ſe fait voir en Orient, & améne au Sauveur, encore enfant, les prémices de la Gentilité convertie. Un peu après ce Seigneur tant déſiré vient à ſon ſaint Temple, où Siméon le regarde, non-ſeulement comme *la gloire d'Iſraël*, mais encore comme *la lumiere des Nations infideles*. Quand le tems de prêcher ſon Evangile approcha, Saint Jean-Baptiſte qui lui devoit préparer les voies, appella tous les pécheurs à la pénitence, & fit retentir de ſes cris tout le déſert où il avoit vécu dès ſes premieres années avec autant d'auſtérité que d'innocence. Le Peuple, qui depuis cinq cens ans n'avoit point vû de Prophétes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur; tant ſa ſainteté parut admirable; mais lui-même il montroit au Peuple celui dont *il étoit indigne de délier les ſouliers*. Enfin Jeſus-Chriſt commence à prêcher ſon Evangile, & à révéler les ſecrets qu'il voyoit de toute éternité au ſein de ſon pere. Il poſe les fondemens de ſon Egliſe par la vocation de douze pêcheurs, & met S. Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative ſi manifeſte, que les Evangéliſtes, qui dans le dénombrement qu'ils font des Apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer S. Pierre devant tous les autres comme le premier. Jeſus-Chriſt parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ſes bienfaits; ſecourable

Iſ. IX. 6.

Matt. I. 21.

Luc. II. 32.

Joan. I. 27.

Matt. X. 2. Marc. III. 16. Luc. VI. 14. Act. I. 13. Matt. XVI. 18.

aux malades, miſéricordieux envers les pécheurs dont il ſe montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faiſant reſſentir aux hommes une autorité & une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en ſa perſonne. Il annonce de hauts myſtères, mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus ; il donne en même tems de grandes lumieres, de grands exemples, & de grandes graces. C'eſt par-là auſſi qu'il paroît *plein de grace & de vérité, & nous recevons tous de ſa plénitude.*

Joan. I. 14, 15, 16.

Tout ſe contient en ſa perſonne ; ſa vie, ſa doctrine, ſes miracles. La même vérité y reluit par-tout : tout court à y faire voir le maître du genre-humain, & le modéle de la perfection.

Lui ſeul vivant au milieu des hommes, & à la vûe de tout le monde, a pû dire, ſans craindre d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché ?* Et encore, *Je ſuis la lumiere du monde ; ma nourriture eſt de faire la volonté de mon Pere ; celui qui m'a envoyé, eſt avec moi, & ne me laiſſe pas ſeul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.*

Joan. VIII. 46.

Ibid. XII. 29. IV. 34.

Ses miracles ſont d'un ordre particulier & d'un caractère nouveau. Ce ne ſont point *des ſignes dans le Ciel*, tels que les Juifs les demandoient : il les fait preſque ſur tous les hommes mêmes, & pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puiſſance, & ne ſurprennent pas tant les ſpectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons & les maladies obéiſſent à ſa parole, les aveugles nés reçoivent la vûe, les morts ſortent du tombeau, & les péchés ſont remis. Le principe en eſt en lui-même ; ils coulent de ſource ; *Je ſens*, dit-il, *qu'une vertu eſt ſortie de moi.* Auſſi perſonne n'en avoit-il fait ni de ſi grands, ni en ſi grand nombre ; & toutefois il promet que ſes Diſciples feront en ſon nom encore *de plus grandes choſes*, tant eſt féconde & inépuiſable la vertu qu'il porte en lui-même.

Matt. XVI. 1.

Luc. VI. 19. VIII. 46.

Joan. XIV. 12.

Qui n'admireroit pas la condeſcendance avec laquelle il tempère la hauteur de ſa doctrine ? C'eſt du lait pour les enfans, & tout enſemble du pain pour les forts. On le voit plein des ſecrets de Dieu, mais on voit qu'il n'eſt pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu ſe communique ; il en parle naturellement, comme étant né dans ce ſecret, & dans cette gloire ; & *ce qu'il a ſans meſure*, il le répand avec meſure, afin que notre foibleſſe le puiſſe porter.

Quoiqu'il ſoit envoyé pour tout le monde, il ne s'adreſſe d'abord qu'aux brebis perdues de la maiſon d'Iſraël, auſquelles il étoit auſſi particuliérement envoyé : mais il prépare la voie à la converſion des Samaritains & des Gentils. Une femme Samaritaine le reconnoît pour le Chriſt que ſa Nation attendoit, auſſi-bien que celle des Juifs, & apprend de lui le myſtère du culte nouveau qui ne ſeroit plus attaché à un certain lieu. Une femme Chananéenne & idolâtre lui arrache, pour ainſi dire, quoique rebutée, la guériſon de ſa fille. Il reconnoît en divers endroits les enfans d'Abraham dans les Gentils, & parle de ſa doctrine comme devant être prêchée, contredite, & reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vû de ſemblable, & ſes Apôtres en ſont étonnés. Il ne cache point aux ſiens les triſtes épreuves par leſquelles ils doivent paſſer ; il leur fait voir les violences & la ſéduction employées contr'eux, les perſécutions, les fauſſes doctrines, les faux freres, la guerre au-dedans & au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des tems, l'affoibliſſement de cette foi & le refroidiſſement de la charité parmi ſes Diſciples ; au milieu de tant de périls, ſon Egliſe eſt la vérité toujours invincible.

Joan. III. 34. Joan. IV. 12, 21, 25. Matt. XV. Matt. VIII. 10, 11. Luc. XVIII. 8. Matt. XXIV. 1. Matt. XVI. 18.

Voici donc une nouvelle conduite, un nouvel ordre de choſes : on ne parle plus aux enfans de Dieu de récompenſes temporelles ; Jeſus-Chriſt leur montre une vie future, & les tenant ſuſpendus dans cette attente, il leur apprend à ſe détacher de toutes les choſes ſenſibles. La Croix & la patience deviennent leur partage ſur la terre, & *le Ciel* leur eſt propoſé, comme devant *être emporté par force.* Jeſus-Chriſt qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier, il prêche des vérités pures qui étourdiſſent les hommes groſſiers, & néanmoins ſuperbes : il découvre l'orgueil caché, & l'hypocriſie des Phariſiens & des Docteurs de la Loi, qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur miniſtère, & *la Chaire de Moyſe où ils ſont aſſis.* Il fréquente le Temple dont il fait reſpecter la ſainteté, & renvoie aux Prêtres les Lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre & réprimer les abus, ſans préjudice du miniſtère établi de Dieu, & montre que le corps de la Synagogue ſubſiſtoit malgré la corruption des Particuliers. Mais elle penchoit viſiblement à ſa ruine. Les Pontifes & les Phariſiens animoient contre Jeſus-Chriſt le Peuple Juif, dont la Religion ſe tournoit en ſuperſtition. Ce Peu-

Matth. XI. 12. Matt. XXIII. 2.

ple ne peut ſouffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques ſolides, mais difficiles. Le plus Saint & le meilleur de tous les hommes, la ſainteté, la bonté même, devient le plus envié & le plus haï. Il ne ſe rebute pas, & ne ceſſe de faire du bien à ſes Citoyens, mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtiment avec larmes, & dénonce à Jéruſalem ſa chûte prochaine. Il prédit auſſi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, ſeroient livrés à l'erreur, & deviendroient le joüet des faux Prophétes. Cependant la jalouſie des Phariſiens & des Prêtres le méne à un ſupplice infâme, ſes Diſciples l'abandonnent; un d'eux le trahit, le premier & le plus zélé de tous, le renie trois fois. Accuſé devant le Conſeil, il honore juſqu'à la fin le miniſtère des Prêtres, & répond en termes précis au Pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé, où la Synagogue devoit être réprouvée. Le Pontife & tout le Conſeil condamne Jeſus-Chriſt, parce qu'il ſe diſoit le Chriſt Fils de Dieu. Il eſt livré à Ponce-Pilate, Préſident Romain, ſon innocence eſt reconnue par ſon Juge, que la politique & l'intérêt font agir contre ſa conſcience : le Juſte eſt condamné à mort; le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéiſſance qui fut jamais : Jeſus, maître de ſa vie & de toutes choſes, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, & offre le Sacrifice qui devoit être l'expiation du genre-humain. A la Croix, il regarde dans les Prophéties ce qui lui reſtoit à faire : il l'achéve, & dit enfin, *Tout eſt conſommé.* A ce mot, tout change dans le monde : la Loi ceſſe, ſes Figures paſſent, ſes Sacrifices ſont abolis par une Oblation plus parfaite. Cela fait, Jeſus-Chriſt expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut; le Centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il eſt vraîment le Fils de Dieu, & les Spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troiſiéme jour il reſſucite; il paroît aux ſiens qui l'avoient abandonné, & qui s'obſtinoient à ne pas croire ſa réſurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils ſont convaincus. Pour confirmer la foi de ſa réſurrection, il ſe montre à diverſes fois, & en diverſes circonſtances. Ses Diſciples le voient en particulier, & le voient auſſi tous enſemble, il paroît une fois à plus de cinq cens hommes aſſemblés. Un Apôtre qui l'a écrit, aſſûre que la plûpart d'eux vivoient encore dans le tems qu'il l'écrivoit. Jeſus-Chriſt reſſuſcité donne à ſes Apôtres tout le tems qu'ils veulent pour le bien conſidérer; & après s'être mis entre leurs mains en toutes les manieres

Joan. XIX. 30.

I. Cor. XV. 6.

nieres qu'ils le ſouhaitent, enſorte qu'il ne puiſſe plus leur reſter le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vû, de ce qu'ils ont oüi, & de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puiſſe douter de leur bonne foi, non plus que de leur perſuaſion, il les oblige à ſceller leur témoignage de leur ſang. Ainſi leur prédication eſt inébranlable, le fondement en eſt un fait poſitif, atteſté unanimement par ceux qui l'ont vû. Leur ſincérité eſt juſtifiée par la plus forte épreuve qu'on puiſſe imaginer, qui eſt celle des tourmens, & de la mort même. Telles ſont les inſtructions que reçurent les Apôtres. Sur ce fondement douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient ſi oppoſé aux Loix qu'ils avoient à leur preſcrire, & aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jéruſalem, & de-là de ſe répandre par toute la terre, pour *inſtruire toutes les Nations, & les baptiſer au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit.* Jeſus-Chriſt leur promet *d'être avec eux tous les jours juſqu'à la conſommation des ſiécles*, & aſſûre par cette parole la perpétuelle durée du miniſtère Eccléſiaſtique. Cela dit, il monte aux Cieux en leur préſence.

Luc. XXIV. 4. *Act. I.* 8.

Matth. XXVIII. 19, 20.

Les promeſſes vont être accomplies : les Prophéties vont avoir leur dernier éclairciſſement. Les Gentils ſont appellés à la connoiſſance de Dieu par les ordres de Jeſus-Chriſt reſſuſcité : une nouvelle cérémonie eſt inſtituée par la génération du nouveau Peuple ; & les Fidéles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Iſraël, ce Dieu un & indiviſible, auquel ils ſont conſacrés par le Baptême, eſt tout enſemble Pere, Fils & Saint-Eſprit.

Là donc nous ſont propoſées les profondeurs incompréhenſibles de l'Etre divin, la grandeur ineffable de ſon unité, & les richeſſes infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au dehors, capable de ſe communiquer ſans diviſion à trois Perſonnes égales.

Là ſont expliqués les myſtères qui étoient enveloppés, & comme ſcellés dans les anciennes Ecritures. Nous entendons le ſecret de cette parole, *Faiſons l'homme à notre Image*, & la Trinité marquée dans la création de l'homme, eſt expreſſément déclarée dans ſa génération.

Gen. I. 26.

Nous apprenons ce que c'eſt que cette Sageſſe *conçue*, ſelon Salomon, *devant tous les tems dans le ſein de Dieu.* Sageſſe qui fait tous ſes délices, & par qui ſont ordonnés tous ſes ouvrages. Nous ſçavons qui eſt celui que David a vû *engendré devant l'Aurore* ; & le

Prov. VIII. 22.

Pſalm. CIX.

Discours sur l'Histoire Universelle.

nouveau Teſtament nous enſeigne que c'eſt le Verbe, la parole intérieure de Dieu, & ſa penſée éternelle, qui eſt toujours dans ſon ſein, & par qui toutes choſes ont été faites.

Par-là nous répondons à la myſtérieuſe queſtion qui eſt propoſée dans les Proverbes : *Dites-moi le nom de Dieu, & le nom de ſon Fils, ſi vous le ſçavez.* Car nous ſçavons que ce nom de Dieu, ſi myſtérieux, & ſi caché, eſt le nom du Pere, entendu en ce ſens profond qui le fait concevoir dans l'éternité Pere d'un Fils égal à lui, & que le nom de ſon Fils eſt le nom de Verbe ; Verbe qu'il engendre éternellement en ſe contemplant lui-même, qui eſt l'expreſſion parfaite de ſa vérité, ſon Image, ſon Fils unique, *l'éclat de ſa clarté, & l'empreinte de ſa ſubſtance.*

Prov. XXX. 4.

Heb. I. 3.

Avec le Pere & le Fils, nous connoiſſons auſſi le S. Eſprit, l'amour de l'un & de l'autre, leur éternelle union. C'eſt cet Eſprit qui fait les Prophétes, & qui eſt en eux pour leur découvrir les conſeils de Dieu, & les ſecrets de l'avenir ; Eſprit dont il eſt écrit, *le Seigneur m'a envoyé, & ſon Eſprit*, qui eſt diſtingué du Seigneur, & qui eſt auſſi le Seigneur même, puiſqu'il envoie les Prophétes, & qu'il leur découvre les choſes futures. Cet Eſprit qui parle aux Prophétes, & qui parle par les Prophétes, eſt uni au Pere & au Fils, & intervient avec eux dans la conſécration du nouvel homme.

Iſ. XLVIII. 16.

Ainſi le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, un ſeul Dieu en trois Perſonnes, montré plus obſcurément à nos peres, eſt clairement révélé dans la nouvelle Alliance. Inſtruits d'un ſi haut myſtère, & étonnés de ſa profondeur incompréhenſible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les Séraphins que vit Iſaïe, & nous adorons avec eux celui qui eſt trois fois Saint.

Iſ. VI.

C'étoit au Fils unique, *qui étoit dans le ſein du Pere*, & qui, ſans en ſortir, venoit à nous ; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables ſecrets de la Nature divine, que Moyſe & les Prophétes n'avoient qu'effleurés.

Joan. I. 18.

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Meſſie promis comme un homme, qui devoit ſauver les autres hommes, étoit en même tems monté comme Dieu en nombre ſingulier ; & abſolument à la maniere dont le Créateur nous eſt déſigné ; & c'eſt auſſi ce qu'il a fait, en nous enſeignant que, quoique Fils d'Abraham, *il étoit devant qu'Abraham fût fait ;* qu'*il eſt deſcendu du Ciel, & toutefois qu'il eſt au Ciel* : qu'il eſt Dieu, Fils de Dieu, & tout enſemble homme, Fils de l'homme ; le vrai Emmanuel, Dieu avec nous ; en un mot le Verbe fait chair, uniſſant en ſa Perſonne

Joan. VIII. 58.

Ibid. III. 13.

la nature humaine avec la divine ; afin de réconcilier toutes choſes en lui-même.

Ainſi nous ſont révélés les deux principaux myſtères, celui de la Trinité, & celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés, nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous ſoient toujours préſens, & que nous reconnoiſſions la dignité de notre nature.

En effet, ſi nous impoſons ſilence à nos ſens, & que nous nous renfermions pour un peu de tems au fond de notre ame, c'eſt-à-dire, dans cette partie, où la vérité ſe fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La penſée que nous ſentons naître comme le germe de notre eſprit, comme le fil de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Pere céleſte. C'eſt pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le ſein du Pere, non comme naiſſent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y ſentons, quand nous contemplons la vérité.

Greg. Naz. Orat. 36. Aug. de Trinit. IX. 4. & ſeq. & in Joan. Evang. Tr. 1. &c. de Civ. XI. 26, 27, 28.

Mais la fécondité de notre eſprit ne ſe termine pas à cette parole intérieure, à cette penſée intellectuelle, à cette image de la vérité qui ſe forme en nous. Nous aimons, & cette parole intérieure, & l'eſprit où elle naît ; & en l'aimant nous ſentons en nous quelque choſe qui ne nous eſt pas moins précieux que notre eſprit & notre penſée, qui eſt le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, & ne fait avec eux qu'une même vie.

Ainſi autant qu'il ſe peut trouver de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, dis-je, ſe produit en Dieu l'amour éternel, qui ſort du Pere qui penſe, & du Fils qui eſt ſa penſée, pour faire avec lui & ſa penſée une même nature, également heureuſe & parfaite.

En un mot, Dieu eſt parfait, & ſon Verbe, Image vivante d'une vérité infinie, n'eſt pas moins parfait que lui ; & ſon amour, qui, ſortant de la ſource inépuiſable du bien, en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie ; & puiſque nous n'avons point d'autre idée de Dieu, que celle de la perfection, chacune de ces trois choſes conſidérée en elle-même, mérite d'être appellée *Dieu* ; mais parce que ces trois choſes conviennent néceſſairement à une même nature, ces trois choſes ne ſont qu'un ſeul Dieu.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de ſéparé dans cette Trinité adorable ; & quelqu'incompréhenſible que ſoit cette égalité, notre ame, ſi nous l'écoutons, nous en dira quelque choſe.

Aug. loc. cit.

Elle eſt, & quand elle ſçait parfaitement ce qu'elle eſt, ſon intelligence répond à la vérité de ſon Etre, & quand elle aime ſon Etre avec ſon intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, ſon amour égale la perfection de l'un & de l'autre. Ces trois choſes ne ſe ſéparent jamais, & s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous ſommes, & que nous aimons ; & nous aimons à être, & à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même ? Et non-ſeulement une de ces choſes n'eſt pas meilleure que l'autre, mais les trois enſemble ne ſont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puiſque chacune enferme le tout, & que dans les trois conſiſte la félicité, & la dignité de la nature raiſonnable. Ainſi, & infiniment au-deſſus eſt parfaite, inſéparable, une en ſon eſſence, & enfin égale en tout ſens, la Trinité que nous ſervons, & à laquelle nous ſommes conſacrés par notre Baptême.

Mais nous-mêmes qui ſommes l'image de la Trinité, nous mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation.

Aug. Ep. IV. ad Voluſ. c. 3. de Civ. X. 29.

Cyr. Ep. ad Valerian. p. III. Conc. Ep. & c. Symb. Ath. &c.

Notre ame, d'une nature ſpirituelle & incorruptible, a un corps corruptible qui lui eſt uni, & de l'union de l'un & de l'autre réſulte un tout, qui eſt l'homme, eſprit & corps tout enſemble, incorruptible & corruptible, intelligent & purement brut. Ces attributs conviennent au tout, par rapport à chacune de ſes deux parties ; ainſi le Verbe divin, dont la vertu ſoutient tout, s'unit d'une façon particuliere, ou plûtôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jeſus-Chriſt, Fils de Marie ; ce qui fait qu'il eſt Dieu & homme tout enſemble, engendré dans l'éternité, & engendré dans le tems, toujours vivant dans le ſein du Pere, & mort ſur la Croix pour nous ſauver.

Mais, où Dieu ſe trouve mêlé, jamais les comparaiſons tirées des choſes humaines ne ſont qu'imparfaites. Notre ame n'eſt pas devant notre corps, & quelque choſe lui manque lorſqu'elle en eſt ſéparée. Le Verbe parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préſide au corps, & y fait divers changemens, elle-même en ſouffre à ſon tour. Si le corps eſt mû au commandement, & ſelon la volonté

de l'ame, l'ame eſt troublée, l'ame eſt affligée, & agitée en mille manieres, ou fâcheuſes, ou agréables, ſuivant les diſpoſitions du corps : enſorte que comme l'ame éléve le corps à elle en le gouvernant, elle eſt abaiſſée au-deſſous de lui par les choſes qu'elle en ſouffre. Mais en Jeſus-Chriſt le Verbe préſide à tout, le Verbe tient tout ſous ſa main. Ainſi l'homme eſt élevé, & le Verbe ne ſe rabaiſſe par aucun endroit : immuable & inaltérable, il domine en tout, & par toute la nature qui lui eſt unie.

De-là vient qu'en Jeſus-Chriſt l'homme abſolument ſoumis à la direction intime du Verbe qui l'éléve à ſoi, n'a que des penſées & des mouvemens divins. Tout ce qu'il penſe, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au-dedans, tout ce qu'il montre au-dehors, eſt animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'eſt-à-dire, digne de la raiſon même, de la ſageſſe même, & de la vérité même. C'eſt pourquoi tout eſt lumiere en Jeſus-Chriſt ; ſa conduite eſt une régle, ſes miracles ſont des inſtructions, ſes paroles ſont eſprit & vie.

Il n'eſt pas donné à tous de bien entendre ces ſublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuſe image des choſes divines, que ſaint Auguſtin, & les autres Peres ont cru ſi certaine. Les ſens nous gouvernent trop, & notre imagination qui ſe veut mêler dans toutes nos penſées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter ſur une lumiere ſi pure. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes : nous ignorons les richeſſes que nous portons dans le fond de notre nature ; & il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puiſſent appercevoir. Mais ſi peu que nous entrions dans ce ſecret, & que nous ſçachions remarquer en nous l'image des deux myſtères qui ſont le fondement de notre foi, c'en eſt aſſez pour nous élever au-deſſus de tout, & rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Auſſi Jeſus-Chriſt nous appelle-t-il à une gloire immortelle, & c'eſt le fruit de la foi que nous avons pour les myſtères.

Ce Dieu homme, cette vérité & cette ſageſſe incarnée qui nous fait croire de ſi grandes choſes ſur ſa ſeule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire & bienheureuſe viſion, comme la récompenſe certaine de notre foi.

De cette ſorte, la Miſſion de Jeſus-Chriſt eſt relevée infiniment au-deſſus de celle de Moyſe.

Moyſe étoit envoyé pour réveiller par des récompenſes temporelles les hommes ſenſuels & abrutis. Puiſqu'ils étoient deve-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

nus tout corps & tout chair, il les falloit d'abord prendre par les ſens, leur inculquer par ce moyen la connoiſſance de Dieu, & l'horreur de l'idolâtrie, à laquelle le genre-humain avoit une inclination ſi prodigieuſe.

Tel étoit le miniſtère de Moyſe, il étoit réſervé à Jeſus-Chriſt d'inſpirer à l'homme des penſées plus hautes, & de lui faire connoître dans une pleine évidence la dignité, l'immortalité, & la félicité éternelle de ſon ame.

Durant les tems d'ignorance, c'eſt-à-dire, durant les tems qui ont précédé Jeſus-Chriſt, ce que l'ame connoiſſoit de ſa dignité & de ſon immortalité, l'induiſoit le plus ſouvent à errer. Le culte des hommes morts faiſoit preſque tout le fond de l'idolâtrie: preſque tous les hommes ſacrifioient aux mânes, c'eſt-à-dire, aux ames des morts. De ſi anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien étoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, & nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premieres Traditions du genre-humain. Mais l'homme qui gâtoit tout, en avoit étrangement abuſé, puiſqu'elle le portoit à ſacrifier aux morts. On alloit même juſqu'à cet excès de leur ſacrifier des hommes vivans: on tuoit leurs eſclaves, & même leurs femmes, pour les aller ſervir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient avec beaucoup d'autres Peuples; & les Indiens marqués par les Auteurs Payens parmi les premiers défenſeurs de l'immortalité de l'ame, ont auſſi été les premiers à introduire ſur la terre, ſous prétexte de Religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens ſe tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future; & ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces Peuples: tant il eſt dangereux d'enſeigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a ſuivi, & d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il eſt avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

Cæſ. de Bell. Gal. VI.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plûpart des Philoſophes n'ont pû voir l'ame immortelle, ſans la croire une portion de la Divinité, une Divinité elle-même, un Etre éternel, incréé, auſſi-bien qu'incorruptible, & qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croient la tranſmigration des ames; qui les faiſoient rouler des Cieux à la terre, & puis de la terre aux Cieux: des animaux dans les hommes, & des hommes dans les animaux; de la félicité à la misère, & de la misère à la félicité, ſans que ces révolutions euſſent jamais ni de terme, ni d'ordre certain? Combien étoit obſcurcie la juſtice, la

Providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs ! Et qu'il étoit néceſſaire de connoître Dieu, & les régles de ſa ſageſſe, avant que de connoître l'ame, & ſa nature immortelle !

C'eſt pourquoi la Loi de Moyſe ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame, & de ſa félicité. Nous avons vû l'ame au commencement faite par la puiſſance de Dieu, auſſi-bien que les autres créatures : mais avec ce caractère particulier, qu'elle étoit faite à ſon Image, & par ſon ſouffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par ſon fond, & qu'elle ne ſe crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les ſuites de cette Doctrine, & les merveilles de la vie future ne furent pas alors univerſellement développées, & c'étoit au jour du Meſſie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes Ecritures. Salomon avoit dit, que *comme le corps retourne à la terre d'où il eſt ſorti, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Les Patriarche & les Prophétes ont vécu dans cette eſpérance, & Daniel avoit prédit qu'il viendroit un tems *où ceux qui dorment dans la pouſſiere s'éveilleroient, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toujours.* Mais en même tems que ces choſes lui ſont révélées, il lui eſt ordonné de ſceller *le Livre, & de le tenir fermé juſqu'au tems ordonné de Dieu*, afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre ſaiſon, & d'un autre ſiécle.

Eccl. XII. 7.

Dan. XII. 8, 9.

Ibid. 4.

Encore donc que les Juifs euſſent dans leurs Ecritures quelques promeſſes des félicités éternelles, & que vers les tems du Meſſie, où elles devoient être déclarées, ils en parlaſſent beaucoup davantage, comme il paroît par les Livres de la Sageſſe, & des Machabées, toutefois cette vérité faiſoit ſi peu un Dogme formel & univerſel de l'ancien Peuple, que les Saducéens, ſans la reconnoître, non-ſeulement étoient admis dans la Synagogue, mais encore élevés au Sacerdoce. C'eſt un des caractères du Peuple nouveau, de poſer pour fondement de la Religion la foi de la vie future, & ce devoit être le fruit de la venue du Meſſie.

C'eſt pourquoi non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuſe étoit réſervée aux enfans de Dieu, il nous a dit en quoi elle conſiſtoit. La vie bienheureuſe eſt d'être avec lui dans la gloire de Dieu ſon Pere ; la vie bienheureuſe eſt de voir la gloire qu'il a dans le ſein de ſon Pere dès l'origine du

Joan. XVII.

monde : la vie bienheureuſe eſt que Jeſus-Chriſt ſoit en nous, comme dans ſes membres, & que l'amour éternel que le Pere a pour ſon Fils, s'étendant ſur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuſe, en un mot, eſt de connoître le ſeul vrai Dieu, & Jeſus-Chriſt qu'il a envoyé ; mais le connoître de cette maniere qui s'appelle la claire vûe, la *vûe face à face*, & à découvert, la vûe qui réforme en nous & y achéve l'image de Dieu, ſelon ce que dit S. Jean, *que nous lui ſerons ſemblables, parce que nous le verrons tel qu'il eſt.*

I. Cor. XIII. 9, 12.

I. Joan. III. 2.

Cette vûe ſera ſuivie d'un amour immenſe, d'une joie inexplicable, & d'un triomphe ſans fin. Un *Alleluia* éternel, & un *Amen* éternel, dont on entend retentir la céleſte Jéruſalem, font voir toutes les misères bannies, & tous les déſirs ſatisfaits, il n'y a plus qu'à loüer la Bonté divine.

Apoc. VII. 12. XIX. 1, 2, 3, 4, 5, & 6.

Avec de ſi nouvelles récompenſes, il falloit que Jeſus-Chriſt proposât auſſi de nouvelles idées de vertu ; des pratiques plus parfaites & plus épurées. La fin de la Religion, l'ame des vertus & l'abbrégé de la Loi ; c'eſt la charité. Mais juſqu'à Jeſus-Chriſt on peut dire que la perfection & les effets de cette vertu n'étoient pas entiérement connus. C'eſt Jeſus-Chriſt proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu ſeul, pour établir le regne de la charité, & nous en découvrir tous les devoirs, il nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes, & perſécuter ſans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propoſe l'amour du prochain, juſqu'à étendre ſur tous les hommes cette inclination bienfaiſante, ſans en excepter nos Perſécuteurs : il nous propoſe la modération des déſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, c'eſt-à-dire, ce qui tient le plus vivement, & le plus intimement à notre cœur : il nous propoſe la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, juſqu'à nous réjoüir des ſouffrances qu'il nous envoie : il nous propoſe l'humilité, juſqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, & croire que nulle injure ne nous peut mettre ſi bas devant les hommes, que nous ne ſoyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'eſt par-là que le mariage eſt réduit à ſa forme primitive : l'amour conjugal n'eſt plus partagé : une ſi ſainte ſociété n'a plus de fin que celle de la vie ; & les enfans ne voient plus chaſſer leur mere pour mettre à ſa place une marâtre. Le célibat eſt montré comme une imitation de la vie des Anges, uniquement

uniquement occupés de Dieu, & des chaſtes délices de ſon amour. Les Supérieurs apprennent qu'ils ſont ſerviteurs des autres, & dévoüés à leur bien; les Inférieurs reconnoiſſent l'ordre de Dieu dans les puiſſances légitimes, & lors même qu'elles abuſent de leur autorité: cette penſée adoucit les peines de la ſujétion, & ſous des maîtres fâcheux, l'obéiſſance n'eſt plus fâcheuſe au vrai Chrétien.

A ces préceptes, il joint des conſeils de perfection éminente: renoncer à tout plaiſir; vivre dans le corps, comme ſi on étoit ſans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres, pour ne poſſéder que Dieu ſeul; vivre de peu, & preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence divine.

Mais la Loi la plus propre à l'Evangile, eſt celle de porter ſa Croix. La Croix eſt la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'eſpérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du Ciel. Jeſus-Chriſt eſt mort à la Croix, il a porté ſa Croix toute ſa vie; c'eſt à la Croix qu'il veut qu'on le ſuive, & il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du ſiécle futur, eſt un compagnon de ſa Croix: *Tu ſeras*, dit-il, *aujourd'hui avec moi en Paradis.* Auſſitôt qu'il fut à la Croix, le voile qui couvroit le Sanctuaire fut déchiré du haut en bas, & le Ciel fut ouvert aux ames ſaintes. C'eſt au ſortir de la Croix, & des horreurs du ſupplice, qu'il parut à ſes Apôtres glorieux & vainqueur de la mort, afin qu'ils compriſſent que c'eſt par la Croix qu'il devoit entrer dans ſa gloire, & qu'il ne montroit point d'autre voie à ſes enfans. *Luc. XXIII. 45.*

Ainſi fut donnée au monde, en la perſonne de Jeſus-Chriſt, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien & n'attend rien ſur la terre; que les hommes ne récompenſent que par de continuelles perſécutions; qui ne ceſſe de leur faire du bien, & à qui ſes propres bienfaits attirent le dernier ſupplice. Jeſus-Chriſt meurt, ſans trouver ni reconnoiſſance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ſes amis, ni équité dans ſes Juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le ſauve pas; ſon Pere même, en qui ſeul il avoit mis ſon eſpérance, retire toutes les marques de ſa protection: le Juſte eſt livré à ſes ennemis, & il meurt abandonné de Dieu & des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien, que dans les plus grandes extrémités, il n'a beſoin d'aucune conſolation humaine, ni même d'aucune marque ſenſible du ſecours Divin: qu'il aime

Discours sur l'Histoire Universelle.

ſeulement, & qu'il ſe confie, aſſûré que Dieu penſe à lui, ſans lui en donner aucune marque, & qu'une éternelle félicité lui eſt réſervée.

Sec. apud Plat. Dialog. II. de Reg.

Le plus ſage des Philoſophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme de tous les méchans, celui-là ſeroit le plus méchant, qui ſçauroit ſi bien couvrir ſa malice, qu'il paſsât pour homme de bien, & joüît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu : ainſi le plus vertueux devoit être ſans difficulté celui à qui ſa vertu attire par ſa perfection la jalouſie de tous les hommes, enſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voie expoſé à toutes ſortes d'injures juſqu'à être mis ſur la Croix, ſans que ſa vertu puiſſe lui donner ce foible ſecours de l'exemter d'un tel ſupplice. Ne ſemble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuſe idée de vertu dans l'eſprit d'un Philoſophe, que pour la rendre effective en la perſonne de ſon Fils, & faire voir que le juſte a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir ſur la terre.

Etablir cette vérité, & la montrer accomplie ſi viſiblement en ſoi-même aux dépens de ſa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme, & Dieu l'a trouvé ſi grand, qu'il l'a réſervé à ce Meſſie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même perſonne avec ſon Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réſerver de plus grand à un Dieu venant ſur la terre? Et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute ſa pureté, & le bonheur éternel où la conduiſent les maux les plus extrêmes?

Mais ſi nous venons à conſidérer ce qu'il y a de plus haut & de plus intime dans le myſtère de la Croix, quel eſprit humain le pourra comprendre? Là, nous ſont montrées des vertus que le ſeul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit, comme lui, ſe mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur ſubſtituant une victime d'une dignité & d'un mérite infini, & faire que déſormais il n'y eût plus que lui ſeul à offrir à Dieu? Tel eſt l'acte de Religion que Jeſus-Chriſt exerce à la Croix. Le Pere éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les Anges, ou parmi les hommes, une obéiſſance égale à celle que lui rend ſon Fils bien-aimé, lorſque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirai-je de la parfaite union de tous les déſirs avec la divine volonté, & de l'amour par lequel il ſe tient uni *à Dieu qui étoit en lui, ſe réconciliant le monde*?

II. Cor. V. 19.

Dans cette union incompréhenſible, il embraſſe tout le genre-humain; il pacifie le Ciel & la Terre; il ſe plonge avec une ardeur immenſe dans ce déluge de ſang où il devoit être baptiſé avec tous les ſiens, & fait ſortir de ſes plaies le feu de l'amour divin qui devoit embraſer toute la terre. Mais voici ce qui paſſe toute intelligence, la juſtice pratiquée par ce Dieu-Homme qui ſe laiſſe condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. Maintenant le monde eſt jugé, & le Prince de ce monde va être chaſſé, comme le prononce Jeſus-Chriſt lui-même. L'enfer qui avoit ſubjugué le monde, le va perdre; en attaquant l'innocent, il ſera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs: la malheureuſe obligation par laquelle nous étions livrés aux Anges rebelles, eſt anéantie: Jeſus-Chriſt l'a attachée à ſa Croix, pour y être effacée de ſon Sang: l'Enfer dépouillé gémit: la Croix eſt un lieu de triomphe à notre Sauveur, & les puiſſances ennemies ſuivent en tremblant le char du Vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux: la Juſtice Divine eſt elle-même vaincue; le pécheur qui lui étoit dû comme ſa victime, eſt arraché de ſes mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jeſus-Chriſt s'unit éternellement les Elûs pour qui il ſe donne: ils ſont ſes membres & ſon corps: le Pere Eternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef: ainſi il étend ſur eux l'amour infini qu'il a pour ſon Fils. C'eſt ſon Fils lui-même qui le lui demande: il ne veut pas être ſéparé des hommes qu'il a rachetés: O mon Pere, je veux, dit-il, qu'ils ſoient avec moi: ils ſeront remplis de mon eſprit: ils joüiront de ma gloire: ils partageront avec moi juſqu'à mon Thrône.

Luc. XII. 49, 50.

Joan. XII. 31.

Col. II. 13, 14, 15.

Joan. XVII. 24, 25, 26.

Apoc. III. 21.

Après un ſi grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puiſſent exprimer nos reconnoiſſances. O merveille, s'écrie un grand Philoſophe & un grand Martyr: ô échange incompréhenſible, & ſurprenant artifice de la ſageſſe divine! Un ſeul eſt frappé, & tous ſont délivrés. Dieu frappe ſon fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de ſon fils innocent. *Le juſte paye ce qu'il ne doit pas, & acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent, car qu'eſt-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que ſa juſtice? Comment pouvoit être mieux expiée la rébellion des ſerviteurs, que par l'obéiſſance du Fils? L'iniquité de pluſieurs eſt cachée dans un ſeul juſte, & la juſtice d'un ſeul fait que pluſieurs ſont juſtifiés.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre?

Juſt. Epiſt. ad Diornet.

Celui qui nous a aimés étant pécheurs, juſqu'à donner ſa vie pour nous, que nous refuſera-t-il après qu'il nous a réconciliés & juſtifiés par ſon ſang? Tout eſt à nous par Jeſus-Chriſt, la grace, la ſainteté, la vie, la gloire, la béatitude, le Royaume du Fils de Dieu eſt notre héritage: il n'y a rien au-deſſus de nous, pourvû ſeulement que nous ne nous raviliſſions pas nous-mêmes.

Rom. V. 6, 7, 8, 9, 10.

Pendant que Jeſus-Chriſt comble nos déſirs, & ſurpaſſe nos eſpérances, il conſomme l'œuvre de Dieu commencée ſous les Patriarches & dans la Loi de Moyſe.

Alors Dieu vouloit ſe faire connoître par des expériences ſenſibles; il ſe montroit magnifique en promeſſes temporelles, bon en comblant ſes enfans des biens qui flattent les ſens, puiſſant en les délivrant des mains de leurs ennemis; fidéle en les amenant dans la Terre promiſe à leurs Peres; juſte par les récompenſes & les châtimens qu'il leur envoyoit manifeſtement ſelon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jeſus-Chriſt venoit enſeigner. Si Dieu eſt bon juſqu'à nous donner ce que demandent nos ſens, combien plûtôt nous donnera-t-il ce que demande notre eſprit fait à ſon image? S'il eſt ſi tendre & ſi bienfaiſant envers ſes enfans, renfermera-t-il ſon amour & ſes libéralités dans ce peu d'années qui compoſent notre vie? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité & qu'une terre fertile en grains & en huile? N'y aura-t-il point un Pays où il répande avec abondance les biens véritables?

Il y en aura un ſans doute, & Jeſus-Chriſt nous le vient montrer. Car enfin le Tout-puiſſant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, ſi toute la magnificence ne ſe terminoit qu'à des grandeurs expoſées à nos ſens infirmes. Tout ce qui n'eſt pas éternel ne répond ni à la majeſté d'un Dieu éternel, ni aux eſpérances de l'homme à qui il a fait connoître ſon éternité; & cette immuable fidélité qu'il garde à ſes ſerviteurs, n'aura jamais un objet qui lui ſoit proportionné, juſqu'à ce qu'elle s'étende à quelque choſe d'immortel & de permanent.

Heb XI. 8, 9, 10, 13, 14, 15, 16.

Il falloit donc qu'à la fin Jeſus-Chriſt nous ouvrît les Cieux pour y découvrir à notre foi cette Cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que ſi Dieu prend pour ſon titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toujours vivans devant lui. Dieu n'eſt pas le Dieu des morts: il n'eſt pas digne de lui de ne

Matt. XXII. 32. Luc. XX. 38.

faire comme les hommes, qu'accompagner ſes amis juſqu'aux tombeaux, ſans leur laiſſer au-delà aucune eſpérance; & ce lui ſeroit une honte de ſe dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le Ciel une Cité éternelle, où Abraham & ſes enfans puiſſent vivre heureux.

C'eſt ainſi que les vérités de la vie future nous ſont développées par Jeſus-Chriſt. Il nous les montre, même dans la Loi. La vraie Terre promiſe, c'eſt le Royaume céleſte. C'eſt après cette bienheureuſe Patrie que ſoupiroient Abraham, Iſaac & Jacob: la Paleſtine ne méritoit pas de déterminer tous leurs vœux, ni d'être le ſeul objet d'une ſi longue attente de nos Peres. *Heb. XI. 14, 15, 16.*

L'Egypte d'où il faut ſortir, le déſert où il faut paſſer, la Babylone dont il faut rompre les priſons pour entrer ou pour retourner à notre Patrie, c'eſt le monde avec ſes plaiſirs, & ſes vanités: c'eſt là que nous ſommes vraîment captifs & errans, ſéduits par le péché & ſes convoitiſes; il nous faut ſecoüer ce joug pour trouver dans Jéruſalem & dans la Cité de notre Dieu la liberté véritable, & un Sanctuaire non fait de main d'homme, où la gloire du Dieu d'Iſraël nous apparoiſſe. *II. Cor. V. 1.*

Par cette doctrine de Jeſus-Chriſt, le ſecret de Dieu nous eſt découvert, la Loi eſt toute ſpirituelle, ſes promeſſes nous introduiſent à celles de l'Evangile, & y ſervent de fondement. Une même lumiere nous paroît par-tout: elle ſe léve ſous les Patriarches: ſous Moyſe & ſous les Prophétes elle s'accroît: Jeſus-Chriſt plus grand que les Patriarches, plus autoriſé que Moyſe, plus éclairé que tous les Prophétes, nous la montre dans ſa plénitude.

A ce Chriſt, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient ſur la terre, comme parle S. Auguſtin, la place de la vérité, & la fait voir perſonnellement réſidente au milieu de nous; à lui, dis-je, étoit réſervé de nous montrer toute vérité, c'eſt-à-dire, celle des Myſtères, celles des Vertus, & celle des Récompenſes que Dieu a deſtinées à ceux qu'il aime.

C'étoit de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Meſſie. Il n'y a rien de ſi grand que de porter en ſoi-même, & de découvrir aux hommes la vérité toure entiere qui les nourrit, qui les dirige, & qui épure leurs yeux juſqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le tems que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit auſſi ordonné qu'elle ſeroit annoncée par toute la terre & dans tous les tems. Dieu n'a donné à Moyſe qu'un

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

seul Peuple, & un tems déterminé : tous les siécles, & tous les Peuples du monde sont donnés à Jesus-Christ : il a ses Elûs partout, & son Eglise répandue dans tout l'Univers, ne cessera jamais de les enfantet. *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les Nations, les baptisant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit, & leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; & voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siécles.*

Matth. XXVIII. 19, 20.

CHAPITRE XX.

La Descente du Saint Esprit ; l'établissement de l'Eglise ; les Jugemens de Dieu sur les Juifs & sur les Gentils.

POUR répandre dans tous les lieux & dans tous les siécles de si hautes vérités, & pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jesus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses Apôtres, & animer éternellement le corps de l'Eglise.

Luc. XXIV. 40. Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité. Je vous enverrai, dit Jesus-Christ à ses Apôtres, ce que mon Pere a promis, c'est-à-dire, le Saint-Esprit ; en attendant, tenez-vous en repos dans Jérusalem ; n'entreprenez rien jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut.

Pour se conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au tems arrêté : les Langues de feu tombées sur les Disciples de Jesus-Christ marquent l'efficace de leur parole, la prédication commence ; les Apôtres rendent témoignage à Jesus-Christ ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vû ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles ; en deux prédications de Saint Pierre 8000 Juifs se convertissent, & pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'Eglise est fondée dans Jérusalem, & parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les Disciples de Jesus-Christ font voir au monde une charité, une force, & une douceur qu'aucune société n'avoit jamais eûe. La persécution s'éléve ; la Foi s'augmente ; les enfans de Dieu apprennent de plus en plus

à ne désirer que le Ciel, les Juifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, & avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés, leur état & leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élûs, Saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, Centurion Romain. Il apprend premiérement par une céleste vision, & après par expérience, que les Gentils sont appellés à la connoissance de Dieu. Jesus-Christ qui les vouloit convertir, parle d'enhaut à Saint Paul qui en devoit être le Docteur ; & par un miracle inoüi jusqu'alors, en un instant, de persécuteur, il le fait non-seulement défenseur, mais encore zélé prédicateur de la Loi : il lui découvre le secret profond de la vocation des Gentils par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Evangile. Saint Paul tend les mains aux Gentils ; il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions. Si le Christ devoit souffrir, & s'il étoit le premier qui devoit annoncer la vérité au Peuple & aux Gentils, après être ressuscité des morts ; il prouve l'affirmative par Moyse & par les Prophétes, & appelle les idolâtres à la connoissance de Dieu, au nom de Jesus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : S. Paul fait voir que leur vocation est un effet de la Grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni Gentils. La fureur & la jalousie transporte les Juifs ; ils font des complots terribles contre Saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les Gentils, & les améne au vrai Dieu : ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jesus-Christ. Tout l'Empire s'émeut contre l'Eglise naissante, & Néron persécuteur de tout le genre-humain, fut le premier persécuteur des fidéles. Ce Tyran fait mourir Saint Pierre & Saint Paul. Rome est consacrée par leur sang ; & le martyre de Saint Pierre, Prince des Apôtres, établit dans la Capitale de l'Empire le siége principal de la Religion. Cependant le tems approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impénitens ; le désordre se met parmi eux ; un faux zéle les aveugle, & les rend odieux à tous les hommes, leurs faux Prophétes les enchantent par les promesses d'un regne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun Empire légitime, & ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains qui les accablent ; Tite même qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que prêter sa main à Dieu irrité contr'eux. Adrien achéve de les exterminer. Ils périssent avec toutes les mar-

Act. XXVI. 23.

Philost. Vit. Apoll. Tyan. l. VII.

Discours sur l'Histoire Universelle.

ques de la vengeance divine : chaſſés de leur terre, eſclaves par tout l'Univers, ils n'ont plus ni Temple, ni Autel, ni ſacrifice, ni pays, & on ne voit en Juda aucune forme de Peuple.

Dieu cependant avoit pourvû à l'éternité de ſon culte : les Gentils ouvrent les yeux, & s'uniſſent en eſprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham, & devenus ſes enfans par la Foi, ils héritent des promeſſes qui lui avoient été faites. Un nouveau Peuple ſe forme, & le nouveau ſacrifice tant célébré par les Prophétes, commence à s'offrir par toute la terre.

Joſeph. de Bell. Jud. lib. VII, XVI.

Ainſi fut accompli de point en point l'ancien Oracle de Jacob : Juda eſt multiplié dès le commencement plus que tous ſes freres ; & ayant toujours conſervé une certaine prééminence, il reçoit enfin la Royauté, comme héréditaire. Dans la ſuite, le Peuple de Dieu eſt réduit à ſa ſeule race ; & renfermé dans ſa Tribu, il prend ſon nom. En Juda ſe continue ce grand Peuple promis à Abraham, à Iſaac & à Jacob ; en lui ſe perpétuent les autres promeſſes, le culte de Dieu, le Temple, les Sacrifices, la poſſeſſion de la Terre promiſe, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de Peuple réglé, & de Royaume uſant de ſes Loix. On y voit naître toujours, ou des Rois, ou des Magiſtrats & des Juges, juſqu'à ce que le Meſſie vienne : il vient, & le Royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il eſt détruit tout-à-fait, & le Peuple Juif eſt chaſſé ſans eſpérance de la terre de ſes peres. Le Meſſie devient l'attente des Nations, & il regne ſur un nouveau Peuple.

Rom. XI. 17.

Mais pour garder la ſucceſſion & la continuité, il falloit que ce nouveau Peuple fût enté, pour ainſi dire, ſur le premier, &, comme dit S. Paul, l'Olivier ſauvage ſur le franc Olivier, afin de participer à ſa bonne ſéve. Auſſi eſt-il arrivé que l'Egliſe établie premiérement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils, pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même Peuple, & les rendre participans de ſes graces & de ſes promeſſes.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules ſous Veſpaſien & ſous Tite, ne regarde plus la ſuite du Peuple de Dieu. C'eſt un châtiment des rébelles, qui, par leur infidélité envers la ſemence promiſe à Abraham & à David, ne ſont plus Juifs, ni fils d'Abraham que ſelon la chair, & renoncent à la promeſſe par laquelle les Nations devoient être bénies.

Ainſi cette derniere & épouvantable déſolation des Juifs n'eſt plus une tranſmigration comme celle de Babylone ; ce n'eſt pas une

une ſuſpenſion du Gouvernement, & de l'Etat du Peuple de Dieu, ni du ſervice ſolemnel de la Religion ; le nouveau Peuple déja formé, & continué avec l'ancien en Jeſus-Chriſt, n'eſt pas tranſporté ; il s'étend & ſe dilate ſans interruption depuis Jéruſalem, où il devoit naître, juſqu'aux extrémités de la terre. Les Gentils aggrégés aux Juifs deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai Royaume de Juda oppoſé à cet Iſraël ſchiſmatique, & retranché du Peuple de Dieu, le vrai Royaume de David par l'obéiſſance qu'ils rendent aux Loix & à l'Evangile de Jeſus-Chriſt, Fils de David.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Après l'établiſſement de ce nouveau Royaume, il ne faut pas s'étonner ſi tout périt dans la Judée. Le ſecond Temple ne ſervoit plus de rien depuis que le Meſſie y eut accompli ce qui étoit marqué dans les Prophéties. Ce Temple avoit eu la gloire qui lui étoit promiſe, quand le Déſiré des Nations y étoit venu. La Jéruſalem viſible avoit fait ce qui lui reſtoit à faire, puiſque l'Egliſe y avoit pris ſa naiſſance, & que de-là elle étendoit tous les jours ſes branches par toute la terre. La Judée n'eſt plus rien à Dieu, ni à la Religion, non plus que les Juifs ; & il eſt juſte qu'en punition de leur endurciſſement, leurs ruines ſoient diſperſées par toute la terre.

C'eſt ce qui leur devoit arriver au tems du Meſſie ſelon Jacob, ſelon Daniel, ſelon Zacharie, & ſelon tous leurs Prophétes ; mais comme ils doivent revenir un jour à ce Meſſie qu'ils ont méconnu, & que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuiſé ſes miſéricordes ſur la race, quoiqu'infidéle, de ce Patriarche, il a trouvé un moyen dont il n'y a dans le monde que ce ſeul exemple, de conſerver les Juifs hors de leur Pays & dans leur ruine plus longtems même que les Peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reſte ni des anciens Aſſyriens, ni des anciens Médes, ni des anciens Perſes, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en eſt perdue, & ils ſe ſont confondus avec d'autres Peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes Nations ſi célébres dans les Hiſtoires, leur ont ſurvécu ; & Dieu, en les conſervant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux reſtes d'un Peuple autrefois ſi favoriſé. Cependant leur endurciſſement ſert au ſalut des Gentils, & leur donne cet avantage de trouver en des mains non ſuſpectes les Ecritures qui ont prédit Jeſus-Chriſt & ſes Myſtères. Nous voyons entr'autres choſes dans ces Ecritures, & l'aveuglement & les malheurs des Juifs qui

Oſée, III. 4, 5. Iſ. LIX. 20, 21. Zac. XI. 13, 16, 17. Rom. XI. 11, &c.

Iſ. VI. 52 ; 53, 65. Dan. IX. Matt. XIII. Joan. XII. Act. XXVIII. Rom. XI.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

les conſervent ſi ſoigneuſement : ainſi nous profitons de leur diſgrace : leur infidélité fait un des fondemens de notre foi, ils nous apprennent à craindre Dieu, & nous ſont un ſpectacle éternel des jugemens qu'il exerce ſur ſes enfans ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos peres.

Rom. XI. 1, 2, &c.

Un myſtère ſi merveilleux & ſi utile à l'inſtruction du genre-humain, mérite bien d'être conſidéré. Mais nous n'avons pas beſoin des diſcours humains pour l'entendre : le Saint-Eſprit a pris ſoin de nous l'expliquer par la bouche de S. Paul, & je vous prie d'écouter ce que cet Apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'Evangile, & de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde conſidération de ce que doit devenir un Peuple honoré de tant de graces, & nous découvre tout enſemble le profit que nous tirons de leur chûte, & les fruits que produira un jour leur converſion. Les Juifs ſont-ils donc tombés, dit-il, *pour ne ſe relever jamais ? A Dieu ne plaiſe. Mais leur chûte a donné occaſion au ſalut des Gentils, afin que le ſalut des Gentils leur causât une émulation* qui les fît rentrer en eux-mêmes. *Que ſi leur chûte a été la richeſſe des Gentils* qui ſe ſont convertis en ſi grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude ? Si leur réprobation a été la réconciliation du monde, leur rappel ne ſera-t-il pas une réſurrection de mort à vie ? Que ſi les prémices tirées de ce Peuple ſont ſaintes, la maſſe l'eſt auſſi ; ſi la racine eſt ſainte, les rameaux le ſont auſſi ; & ſi quelques-unes des branches ont été retranchées, & que toi, Gentil, qui n'étois qu'un Olivier ſauvage, tu aies été enté parmi les branches qui ſont demeurées ſur l'Olivier franc, en ſorte que tu participes au ſuc découlé de ſa racine, garde-toi de t'élever contre les branches naturelles. Que ſi tu t'élèves, ſonge que ce n'eſt pas toi qui portes la racine, mais que c'eſt la racine qui te porte. Tu diras peut-être, les branches naturelles ont été coupées, afin que je fuſſe enté en leur place. Il eſt vrai, l'incrédulité a cauſe ce retranchement, & c'eſt ta foi qui te ſoutient. Prens donc garde de ne t'enfler pas ; mais demeure dans la crainte ; car ſi Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins.*

Ibid. II. &c.

Qui ne trembleroit en écoutant ces paroles de l'Apôtre ? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de ſiécles ſi terriblement ſur les Juifs, puiſque S. Paul nous avertit de la part de Dieu, que notre ingratitude nous peut attirer un ſemblable traitement ? Mais écoutons la ſuite de ce grand My-

ſtère. L'Apôtre continue à parler aux Gentils convertis. *Conſidérez*, leur dit-il, *la clémence & la ſévérité de Dieu ; ſa ſévérité envers ceux qui ſont déchûs de ſa grace, & ſa clémence envers vous, ſi toutefois vous demeurez fermes en l'état où ſa bonté vous a mis ; autrement vous ſerez retranchés comme eux. Que s'ils ceſſent d'être incrédules, ils ſeront entés de nouveau, parce que Dieu* qui les a retranchés, *eſt aſſez puiſſant pour les faire encore reprendre. Car ſi vous avez été détachés de l'Olivier ſauvage où la Nature vous avoit fait naître, pour être entés dans l'Olivier franc contre l'ordre naturel, combien plus facilement les branches naturelles de l'Olivier même ſeront-elles entées ſur leur propre tronc ?* Ici l'Apôtre s'éléve au-deſſus de tout ce qu'il vient de dire, & entrant dans les profondeurs des conſeils de Dieu, il pourſuit ainſi ſon diſcours. *Je ne veux pas, mes Freres, que vous ignoriez ce Myſtère, afin que vous appreniez à ne préſumer pas de vous-mêmes C'eſt qu'une partie des Juifs eſt tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude des Gentils entrât cependant dans l'Egliſe, & qu'ainſi tout Iſraël fût ſauvé ſelon qu'il eſt écrit : Il ſortira de Sion un Libérateur qui bannira l'impiété de Jacob ; & voici l'alliance que je ferai avec eux, lorſque j'aurai effacé leurs péchés.*

Rom. XI. 22, & ſeq. Ibid. 25, & ſeq.

Iſ. LIX. 20.

Ce paſſage d'Iſaïe, que Saint Paul cite ici ſelon les Septante, comme il avoit accoutumé, à cauſe que leur Verſion étoit connue par toute la Terre, eſt encore plus fort dans l'Original, & pris dans toute ſa ſuite. Car le Prophéte y prédit avant toutes choſes la converſion des Gentils par ces paroles : Ceux d'Occident craindront le nom du Seigneur, & ceux d'Orient verront ſa gloire. Enſuite, ſous la figure d'un fleuve rapide pouſſé par un vent impétueux, Iſaïe voit de loin les perſécutions qui feront croître l'Egliſe. Enfin le Saint-Eſprit lui apprend ce que deviendront les Juifs, & lui déclare, *que le Sauveur viendra à Sion, & s'approchera de ceux de Jacob, qui alors ſe convertiront de leurs péchés, & voici*, dit le Seigneur, *l'alliance que je ferai avec eux. Mon eſprit qui eſt en toi*, ô Prophéte, *& les paroles que j'ai miſes en ta bouche demeureront éternellement, non-ſeulement dans ta bouche, mais encore dans la bouche de tes enfans, & des enfans de tes enfans, maintenant & à jamais*, dit le Seigneur.

Iſ. LIX. 20, 21.

Il nous fait donc voir clairement qu'après la converſion des Gentils, le Sauveur que Sion avoit méconnu, & que les enfans de Jacob avoient rejetté, ſe tournera vers eux, effacera leurs péchés, & leur rendra l'intelligence des Prophéties qu'ils auront perdues durant un long tems, pour paſſer ſucceſſivement, & de main

en main dans toute la poſtérité, & n'être plus oubliée juſqu'à la fin du monde, & autant de tems qu'il plaira à Dieu le faire durer après ce merveilleux événement.

Ainſi les Juifs reviendront un jour, & ils reviendront pour ne s'égarer jamais ; mais ils ne reviendront qu'après que l'Orient & l'Occident, c'eſt-à-dire, tout l'Univers, auront été remplis de la crainte & de la connoiſſance de Dieu.

Le Saint-Eſprit fait voir à S. Paul, que ce bienheureux retour des Juifs ſera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs Peres. C'eſt pourquoi il achéve ainſi ſon raiſonnement. Quant à l'Evangile, dit-il, que nous vous prêchons maintenant, les Juifs ſont ennemis pour l'amour de vous, ſi Dieu les a réprouvés, ç'a été, ô Gentils, pour vous appeller ; mais quant à l'élection par laquelle ils étoient choiſis dès le tems de l'alliance jurée avec Abraham, *ils lui demeurent toujours chers, à cauſe de leurs Peres ; car les dons & la vocation de Dieu ſont ſans repentance. Et comme vous ne croyiez point autrefois, & que vous avez maintenant obtenu miſéricorde à cauſe de l'incrédulité des Juifs :* Dieu ayant voulu vous choiſir pour les remplacer : *ainſi les Juifs n'ont point crû que Dieu vous ait voulu faire miſéricorde, afin qu'un jour ils la reçoivent : car Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour faire miſéricorde à tous* ; & afin que tous connuſſent le beſoin qu'ils ont de ſa grace. *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu ! que ſes jugemens ſont incompréhenſibles, & que ſes voies ſont impénétrables ! Car qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans ſes conſeils ? Qui lui a donné le premier pour en tirer récompenſe, puiſque c'eſt de lui, & par lui, & en lui, que ſont toutes choſes : la gloire lui en ſoit rendue durant tous les ſiécles.*

Rom. XI. 28, &c.

Voilà ce que dit S. Paul ſur l'élection des Juifs, ſur leur chûte, ſur leur retour, & enfin ſur la converſion des Gentils, qui ſont appellés pour tenir leurs places, & pour les ramener à la fin des ſiécles à la bénédiction promiſe à leurs Peres, c'eſt-à-dire, au Chriſt qu'ils ont renié. Ce grand Apôtre nous fait voir la grace qui paſſe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre, & nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les Idolâtres, elle ſe réſerve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurciſſement & la perfidie Judaïque.

Par ce profond conſeil de Dieu, les Juifs ſubſiſtent encore au milieu des Nations où ils ſont diſperſés & captifs ; mais ils ſubſiſ-

tent avec le caractère de leur réprobation, déchûs visiblement par leur infidélité des promesses faites à leurs Peres, bannis de la Terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver, esclaves par-tout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de Peuple.

Ils sont tombés en cet état trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jesus-Christ, & après avoir employé à persécuter ses disciples le tems qui leur avoit été laissé pour se reconnoître. Mais pendant que l'ancien Peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau Peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils; l'alliance faite autrefois avec Abraham, s'étend selon la promesse à tous les Peuples du monde qui avoient oublié Dieu: l'Eglise Chrétienne appelle à lui tous les hommes, & tranquille durant plusieurs siécles, parmi des persécutions inoüies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'étoit là, MONSEIGNEUR, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, & l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par Jesus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille, & de peuple en peuple: les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés; & malgré toute la puissance Romaine, on voyoit les Chrétiens sans révolte, sans faire aucun trouble, & seulement en souffrant toutes sortes d'inhumanités, changer la face du monde, & s'étendre par tout l'Univers.

La promptitude inoüie avec laquelle se fit ce grand changement, est un miracle visible. Jesus-Christ avoit prédit que son Evangile seroit bientôt prêché par toute la terre: cette merveille devoit arriver incontinent après sa mort; & il avoit dit qu'après qu'on l'auroit élevé de terre, c'est-à-dire, qu'on l'auroit attaché à la Croix, il attireroit à lui toutes choses. Ses Apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, & S. Paul disoit déja aux Romains que leur foi étoit annoncée dans tout le monde. Il disoit aux Colossiens que l'Evangile étoit oüi de toute créature qui étoit sous le Ciel, qu'il étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit par tout l'Univers. Une Tradition constante nous apprend que S. Thomas le porta aux Indes, & les autres en d'autres Pays éloignés. Mais on n'a pas besoin des Histoires pour confirmer cette vérité; l'effet parle, & on voit assez avec combien de raison S. Paul applique aux Apôtres ce passage du Psalmiste, *Leur voix s'est fait entendre par toute la terre, & leur parole a été portée jusqu'aux extré-*

Joan. VIII. 28. XII. 32.

Rom. I. 8. Col. I. 5, 6, 23.

Greg. Naz. Orat. XXV.

Rom. X. 18.

mités du monde. Sous leurs Disciples il n'y avoit presque plus de Pays si reculé & si inconnu où l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après Jesus-Christ, S. Justin comptoit déja parmi les Fidéles beaucoup de Narions sauvages, & jusqu'à ces Peuples vagabonds qui erroient deçà & delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération; c'étoit un fait constant & notoire, qu'il avançoit en présence des Empereurs, & à la face de tout l'Univers. Saint Irénée vient un peu après, & on voit croître le dénombrement qui se faisoit des Eglises. Leur Concorde étoit admirable: ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyoit dans l'Egypte & dans l'Orient, & comme *il n'y avoit qu'un même soleil dans tout l'Univers, on voyoit dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même lumiere de la vérité.*

Just. Apol. II. & adv. Tryph.

Iren. l. 2, 3.

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisiéme siécle, Tertullien & Origène font voir dans l'Eglise des Peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origène excéptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. Que pouvoit avoir vû le monde pour se rendre si promptement à Jesus-Christ? S'il a vû des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; & s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vû, ne seroit-ce pas un nouveau miracle plus grand & plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des Mystères si hauts; d'avoir inspiré à tant de sçavans une humble soumission, & d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules.

Tertull. adv. Jud. VII. Apolog. XXXVII. Orig. Tr. XXVIII. in Matth. hom. IV. in Ezech. Arn. lib. II. Aug. XXI. de Civ. 7. XII. 5.

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des Mystères, les vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les Disciples de Jesus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ses enfans un exercice ordinaire; & pour imiter le Sauveur, ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples, ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des Vierges qui ont imité sur la terre la vie des Anges, ni des Pasteurs charitables qui se sont fait tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non-seulement leurs veilles & leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de

la pénitence & de la mortification ? Les Juges n'exercent pas plus ſévérement la juſtice ſur les criminels, que les pécheurs pénitens l'ont exercée ſur eux-mêmes. Bien plus, les innocens ont puni en eux, avec une rigueur incroyable, cette pente prodigieuſe que nous avons au péché. La vie de S. Jean-Baptiſte, qui parut ſi ſurprenante aux Juifs, eſt devenue commune parmi les Fidéles; les déſerts ont été peuplés de ſes imitateurs; & il y a eu tant de ſolitaires, que des ſolitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des ſolitudes plus profondes, tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'Evangile. L'Egliſe n'eſt pas moins riche en exemples qu'en préceptes; & ſa Doctrine a paru ſainte en produiſant une infinité de Saints. Dieu qui ſçait que les plus fortes vertus naiſſent parmi les ſouffrances, l'a fondée par le martyre, & l'a tenue durant trois cens ans dans cet état, ſans qu'elle eût un ſeul moment pour ſe repoſer. Après qu'il eut fait voir par une ſi longue expérience qu'il n'avoit pas beſoin du ſecours humain, ni des puiſſances de la terre pour établir ſon Egliſe, il y appella enfin les Empereurs, & fit du grand Conſtantin un protecteur déclaré du Chriſtianiſme. Depuis ce tems les Rois ont accouru de toutes parts à l'Egliſe; & tout ce qui étoit écrit dans les Prophéties touchant ſa gloire future, s'eſt accompli aux yeux de toute la Terre.

Que ſi elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'eſt pas moins contre les diviſions inteſtines. Ces héréſies, tant prédites par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres, ſont arrivées, & la Foi perſécutée par les Empereurs, ſouffroit en même tems des Hérétiques une perſécution plus dangereuſe. Mais cette perſécution n'a jamais été plus violente que dans le tems où l'on vit ceſſer celle des Payens. L'Enfer fit alors ſes plus grands efforts; pour détruire par elle-même cette Egliſe que les attaques de ſes ennemis déclarés avoient affermie. A peine commençoit-elle à reſpirer par la paix que lui donna Conſtantin, & voilà qu'Arius, ce malheureux Prêtre, lui ſuſcite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais ſoufferts. Conſtance, fils de Conſtantin, ſéduit par les Ariens, dont il autoriſe le Dogme, tourmente les Catholiques par toute la terre, nouveau Perſécuteur du Chriſtianiſme, & d'autant plus redoutable, que ſous le nom de Jeſus-Chriſt, il fait la guerre à Jeſus-Chriſt même. Pour comble de malheur, l'Egliſe ainſi diviſée, tombe entre les mains de Julien l'Apoſtat, qui

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

met tout en œuvre pour détruire le Chriſtianiſme, & n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux Ariens que Conſtance, mais plus violent. D'autres Empereurs protégent d'autres héréſies, avec une pareille fureur, l'Egliſe apprend par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à ſouffrir ſous les Empereurs Chrétiens, qu'elle avoit ſouffert ſous les Empereurs Infidéles; & qu'elle doit verſer du ſang pour défendre non-ſeulement tout le corps de ſa Doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vû attaqué par ſes enfans. Mille ſectes & mille héréſies ſorties de ſon ſein ſe ſont élevées contre elle. Mais ſi elle les a vû s'élever, ſelon les prédictions de Jeſus-Chriſt, elle les a vû tomber toutes, ſelon ſes promeſſes, quoique ſouvent ſoutenues par les Empereurs, & par les Rois. Ses véritables enfans ont été, comme dit Saint Paul, reconnus par cette épreuve; la vérité n'a fait que ſe fortifier, quand elle a été conteſtée, & l'Egliſe eſt demeurée inébranlable.

CHAPITRE XXI.

Réflexions particulieres ſur le châtiment des Juifs, & ſur les Prédictions de JESUS-CHRIST, *qui l'avoient marqué.*

PENDANT que j'ai travaillé à vous faire voir ſans interruption la ſuite des Conſeils de Dieu dans la perpétuité de ſon Peuple, j'ai paſſé rapidement ſur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me ſoit permis d'y revenir, pour ne vous pas laiſſer perdre de ſi grandes choſes.

Et premiérement, MONSEIGNEUR, je vous prie de conſidérer avec une attention plus particuliere la chûte des Juifs, dont toutes les circonſtances rendent témoignage à l'Evangile. Ces circonſtances nous ſont expliquées par des Auteurs Infidéles, par des Juifs, & par des Payens, qui, ſans entendre la ſuite des Conſeils de Dieu, nous ont raconté les faits importans, par leſquels il lui a plû de la déclarer.

Nous avons Joſéphe, Auteur Juif, Hiſtorien très-fidéle, & très-inſtruit des affaires de ſa Nation, dont auſſi il a illuſtré les Antiquités

Antiquités par un ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre, où elle a péri, après avoir été préſent à tout, & y avoir lui-même ſervi ſon Pays avec un commandement conſidérable.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Les Juifs nous fourniſſent encore d'autres Auteurs très-anciens, dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens Commentaires ſur les Livres de l'Ecriture, & entr'autres les Paraphraſes Chaldaïques, qu'ils impriment avec leurs Bibles. Ils ont leur Livre, qu'ils nomment Talmud, c'eſt-à-dire, Doctrine, qu'ils ne reſpectent pas moins que l'Ecriture elle-même. C'eſt un ramas des Traités & des Sentences de leurs anciens Maîtres; & encore que les parties, dont ce grand ouvrage eſt compoſé, ne ſoient pas toutes de la même antiquité, les derniers Auteurs qui y ſont cités, ont vécu dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Là, parmi une infinité de Fables impertinentes qu'on voit commencer, pour la plûpart, après les tems de Notre-Seigneur, on trouve de beaux reſtes des anciennes Traditions du Peuple Juif, & des preuves pour le convaincre.

Et d'abord, il eſt certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance Divine ne s'eſt jamais plus terriblement, ni plus manifeſtement déclarée, qu'elle fit dans leur derniere déſolation.

C'eſt une Tradition conſtante, atteſtée dans leur Talmud, & confirmée par tous les Rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jéruſalem, ce qui revient à peu près au tems de la mort de Jeſus-Chriſt, on ne ceſſoit de voir dans le Temple des choſes étranges. Tous les jours il y paroiſſoit de nouveaux prodiges; de ſorte qu'un fameux Rabbin s'écria un jour : » O Temple, ô Temple, » qu'eſt-ce qui t'émeut, & pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? »

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les Prêtres dans le Sanctuaire le jour de la Pentecôte, & cette voix manifeſte qui ſortit du fond de ce lieu ſacré, « Sortons d'ici, « ſortons d'ici ? » Les Saints Anges, Protecteurs du Temple, déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parce que Dieu, qui y avoit établi ſa demeure durant tant de ſiécles, l'avoit réprouvé.

R. Johanan. fils de Zacai. Tr. de feſt. expiat.

Joſéphe & Tacite même ont raconté ce Prodige. Il ne fut apperçu que des Prêtres. Mais voici un autre Prodige qui a éclaté aux yeux de tout le Peuple; & jamais aucun autre Peuple n'avoit rien vû de ſemblable. *Quatre ans devant la guerre déclarée, un Payſan*, dit Joſéphe, *ſe mit à crier : Une voix eſt ſortie du côté de l'Orient, une voix eſt ſortie du côté de l'Occident, une voix eſt ſortie du côté des quatre Vents : voix contre Jéruſalem & contre le Temple :*

Joſeph. lib. VII. de Bell. Jud. c. 12. Tacit. hiſt. lib. V. c. 13. Lib. VII. de Bell. Jud. c. 12.

voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées : voix contre tout le Peuple. Depuis ce tems, ni jour ni nuit il ne ceſſa de crier, « Malheur, malheur à Jéruſalem. » Il redoubloit ſes cris les jours de Fêtes. Aucune autre parole ne ſortit jamais de ſa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudiſſoient, ceux qui lui donnoient ſes néceſſités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole, « Malheur à Jéruſalem. „ Il fut pris, interrogé, & condamné au fouet par les Magiſtrats : à chaque demande, & à chaque coup, il répondoit, ſans jamais ſe plaindre, « Malheur à Jéruſalem. „ Renvoyé comme un inſenſé, il couroit tout le Pays, en répétant ſans ceſſe ſa triſte prédiction. Il continua pendant ſept ans à crier de cette ſorte, ſans ſe relâcher & ſans que ſa voix s'affoiblît. Au tems du dernier Siége de Jéruſalem, il ſe renferma dans la Ville, tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute ſa force. " Malheur au Temple, malheur à la „ Ville, malheur à tout le Peuple. „ A la fin il ajoûta, " Malheur à moi-même; „ & en même tems il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, MONSEIGNEUR, que la vengeance Divine s'étoit comme rendue viſible en cet homme, qui ne ſubſiſtoit que pour prononcer ſes Arrêts; qu'elle l'avoit rempli de ſa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du Peuple par ſes cris, & qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit ſi long-tems annoncée, afin de la rendre plus ſenſible & plus préſente, quand il en ſeroit non-ſeulement le Prophéte & le témoin, mais encore la victime.

Ce Prophéte des malheurs de Jéruſalem s'appelloit *Jeſus*. Il ſembloit que le nom de *Jeſus*, nom de ſalut & de paix, devoit tourner aux Juifs qui le mépriſoient en la perſonne de notre Sauveur, à un funeſte préſage; & que ces ingrats ayant rejetté un Jeſus qui leur annonçoit la grace, la miſéricorde & la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jeſus, qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, & l'inévitable Décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les Jugemens de Dieu ſous la conduite de ſes Ecritures : Jéruſalem & ſon Temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonoſor; l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux tems, la juſtice de Dieu s'eſt déclarée par les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conſeils de Dieu, poſons

avant toutes choſes cette vérité ſi ſouvent établie dans les ſaintes Lettres; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine eſt, lorſqu'en punition de nos péchés précédens elle nous livre à notre ſens réprouvé, enſorte que nous ſommes ſourds à tous les ſages avertiſſemens, aveugles aux voies du ſalut qui nous ſont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvû qu'il nous flatte; hardis à tout entreprendre, ſans jamais meſurer nos forces avec celles des ennemis que nous irrirons.

Ainſi périrent la premiere fois ſous la main de Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, Jéruſalem & ſes Princes. Foibles & toujours battus par ce Roi victorieux, ils avoient ſouvent éprouvé qu'ils ne faiſoient contre lui que de vains efforts, & avoient été obligés à lui jurer fidélité. Le Prophéte Jérémie leur déclaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce Prince, & qu'il n'y avoit de ſalut pour eux qu'à ſubir le joug. Il diſoit à Sédécias, Roi de Judée, & à tout ſon Peuple, *Soumettez-vous à Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, afin que vous viviez: car pourquoi voulez-vous périr, & faire de cette Ville une ſolitude?* Ils ne crurent point à ſa parole. Pendant que Nabuchodonoſor les tenoit étroitement renfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur Ville, ils ſe laiſſoient enchanter par leurs faux Prophétes, qui leur rempliſſoient l'eſprit de victoires imaginaires, & leur diſoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés, *J'ai briſé le joug du Roi de Babylone: vous n'avez plus que deux ans à porter ce joug: & après vous verrez ce Prince contraint à vous rendre les vaiſſeaux ſacrés qu'il a enlevés du Temple.* Le Peuple ſéduit par ces promeſſes, ſouffroient la faim & la ſoif & les plus dures extrémités, & fir tant par ſon audace inſenſée qu'il n'y eut plus pour lui de miſéricorde. La Ville fut renverſée, le Temple fut brûlé, tout fut perdu.

II. Par. XXVI. 13. Jerem. XXVII. 11, 17.

Jer. XXVIII. 2. 3.

IV. Reg. XXV.

A ces marques, les Juifs connurent que la main de Dieu étoit ſur eux. Mais afin que la vengeance divine leur fût auſſi manifeſte dans ſa derniere ruine de Jéruſalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vû dans l'une & dans l'autre la même ſéduction, & la même témériré, & le même endurciſſement.

Quoique leur rébellion eût attiré ſur eux les armes Romaines, & qu'ils ſecouaſſent témérairement un joug ſous lequel tout l'Univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre: au contraire, il leur fit ſouvent offrir le pardon, non-ſeulement au commencement de la guerre, mais encore lorſqu'ils ne pouvoient plus

échapper de ſes mains. Il avoit déja élevé autour de Jéruſalem une longue & vaſte muraille munie de tours & de redoutes auſſi forte que la Ville même, quand il leur envoya Joſéphe leur Citoyen, un de leurs Capitaines, un de leurs Prêtres qui avoit été pris dans cette guerre, en défendant ſon Pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir? Par combien de fortes raiſons les invita-t-il à rentrer dans l'obéiſſance? Il leur fit voir le Ciel & la Terre conjurés contr'eux, leur perte inévitable dans la réſiſtance & tout enſemble leur ſalut dans la clémence de Tite. *Sauvez*, leur diſoit-il, *la Cité ſainte, ſauvez-vous vous-mêmes, ſauvez ce Temple, la merveille de l'Univers, que les Romains reſpectent, & que Tite ne voit périr qu'à regret.* Mais le moyen de ſauver des gens ſi obſtinés à ſe perdre? Séduits par leurs faux Prophétes, ils n'écoutoient pas ces ſages diſcours, ils étoient réduits à l'extrémité: la faim en tuoit plus que la guerre, & les meres mangeoient leurs enfans. Tite touché de leurs maux, prenoit ſes Dieux à témoins, qu'il n'étoit pas cauſe de leur perte. Durant ces malheurs ils ajoûtoient foi aux fauſſes prédictions qui leur promettoient l'Empire de l'Univers. Bien plus, la Ville étoit priſe; le feu y étoit déja de tous côtés; & ces inſenſés croyoient encore les faux Prophétes qui les aſſuroient que le jour de ſalut étoit venu afin qu'ils réſiſtaſſent toujours, & qu'il n'y eût plus pour eux de miſéricorde. En effet, tout fut maſſacré, la Ville fût renverſée de fond en comble, & à la réſerve de quelques reſtes de tours que Tite laiſſa pour ſervir de monument à la poſtérité, il n'y demeura pas pierre ſur pierre.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Joſeph. VII. de Bell. Jud. 4.

Joſeph. ibid. 11.

Vous voyez donc, MONSEIGNEUR, éclater ſur Jéruſalem la même vengeance qui avoit autrefois paru ſous Sédécias. Tite n'eſt pas moins envoyé de Dieu que Nabuchodonoſor: les Juifs périſſent de la même ſorte. On voit dans Jéruſalem la même rébellion, la même famine, les mêmes extrémités, les mêmes voies de ſalut ouvertes, la même ſéduction, le même endurciſſement, la même chûte; & afin que tout ſoit ſemblable, le ſecond Temple eſt brûlé ſous Tite le même mois & le même jour que l'avoit été le premier ſous Nabuchodonoſor; il falloit que tout fût marqué, & que le Peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Ibid. 9, 10.

Il y a pourtant entre ces deux chûtes de Jéruſalem & des Juifs de mémorables différences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une juſtice plus rigoureuſe & plus déclarée. Nabuchodonoſor fit mettre le feu dans le Temple: Tite n'oublia rien pour le ſauver, quoique les Conſeillers lui repréſentaſſent que tant qu'il

ſubſiſteroit, les Juifs qui y attachoient leur deſtinée, ne ceſſeroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu : c'étoit le dixiéme d'Août qui avoit déja vû brûler le Temple de Salomon. Malgré les défenſes de Tite prononcées devant les Romains & devant les Juifs, & malgré l'inclination naturelle des ſoldats, qui devoit les porter plûtôt à piller qu'à conſumer tant de richeſſes, un Soldat « pouſſé, dit Joſéphe, par une inſpiration divine », ſe fait lever par ſes compagnons à une fenêtre, & met le feu dans ce Temple auguſte. Tite accourt, Tite commande qu'on ſe hâte d'éteindre la flamme naiſſante. Elle prend par-tout en un inſtant, & cet admirable édifice eſt réduit en cendres.

Joſeph. VII. de Bell. Jud. 9, 10.

Ibid.

Que ſi l'endurciſſement des Juifs ſous Sédécias étoit l'effet le plus terrible & la marque la plus aſſûrée de la vengeance divine; que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du tems de Tite ? Dans la premiere ruine de Jéruſalem, les Juifs s'entendoient du moins entr'eux : dans la derniere, Jéruſalem aſſiégée par les Romains, étoit déchirée par trois factions ennemies. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains, alloit juſqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres : les combats du dehors coûtoient moins de ſang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les aſſauts ſoutenûs contre l'Etranger, les Citoyens recommençoient leur guerre inteſtine ; la violence & le brigandage regnoit par-tout dans la Ville. Elle périſſoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts, & cependant les chefs des factions y combattoient pour l'Empire. N'étoit-ce pas une image de l'Enfer où les damnés ne ſe haïſſent pas moins les uns les autres qu'ils haïſſent les démons qui ſont leurs ennemis communs, & où tout eſt plein d'orgueil, de confuſion & de rage ?

Joſeph. lib. VI, VII.

Confeſſons donc, MONSEIGNEUR, que la juſtice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonoſor n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le Miniſtre. Quelle Ville a jamais vû périr onze cens mille hommes en ſept mois de tems & dans un ſeul ſiége ? C'eſt ce que virent les Juifs au dernier ſiége de Jéruſalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait ſouffrir de ſemblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que ſoixante & dix ans ; il y a plus de ſeize cens ans qu'ils ſont eſclaves par tout l'Univers, & ils ne trouvent encore aucun adouciſſement à leur eſclavage.

Il ne faut plus s'étonner ſi Tite victorieux, après la priſe de Jéruſalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des Peuples

voiſins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer ſa victoire. Tant de mémorables circonſtances, la colère de Dieu ſi marquée, & ſa main qu'il voyoit encore, ſi préſente, le tenoient dans un profond étonnement ; & c'eſt ce qui lui fit dire ce que vous avez oüi, qu'il n'étoit pas le Vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible inſtrument de la vengeance divine.

Il n'en ſçavoir pas tout le ſecret : l'heure n'étoit pas encore venue où les Empereurs devoient reconnoître Jeſus-Chriſt. C'étoit le tems des humiliations & des perſécutions de l'Egliſe. C'eſt pourquoi Tite aſſez éclairé pour connoître que la Judée périſſoit par un effet manifeſte de la juſtice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir ſi terriblement. C'étoit le plus grand des crimes ; crime juſqu'alors inoüi, c'eſt-à-dire, le Déicide, qui auſſi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vû encore aucun exemple.

Mais ſi nous ouvrons un peu les yeux, & ſi nous conſidérons la ſuite des choſes, ni le crime des Juifs, ni ſon châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous ſeulement de ce que Jeſus-Chriſt leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jéruſalem & du Temple. « Il n'y reſtera pas, dit-il, pierre ſur pierre », il avoit prédit la maniere, dont cette Ville ingrate ſeroit aſſiégée, & cette effroyable circonvallation qui la devoit environner : il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ſes Citoyens, & n'avoit pas oublié les faux Prophétes, par leſquels ils devoient être ſéduits. Il avoit averti les Juifs que le tems de leur malheur étoit proche : il avoit donné des ſignes certains qui devoient en marquer l'heure préciſe : il leur avoit expliqué la longue ſuite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment ; en un mot, il avoit fait toute l'hiſtoire du ſiége & de la déſolation de Jéruſalem.

Matth. XXIV. 1, 2. Marc. XIII. 1, 2. Luc. XXI. 5, 6.

Et remarquez, MONSEIGNEUR, qu'il leur fit ces prédictions vers le tems de ſa Paſſion, afin qu'ils connuſſent mieux la cauſe de tous leurs maux. Sa Paſſion approchoit quand il leur dit, *La ſageſſe divine vous a envoyé des Prophétes, des Sages & des Docteurs ; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres : vous les flagellerez dans vos Synagogues : vous les perſecuterez de Ville en Ville : afin que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre retombe ſur vous depuis le ſang d'Abel le juſte juſqu'au ſang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez maſſacré entre le Temple & l'Autel. Je vous dis en vérité, toutes ces choſes viendront ſur la race qui eſt à pré-*

Matth. XXIII. 34, &c.

ſent. Jéruſalem, Jéruſalem qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui te ſont envoyés, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes aîles; & tu ne l'a pas voulu! le tems approche que vos maiſons demeureront déſertes.

Voilà l'hiſtoire des Juifs. Ils ont perſécuté le Meſſie & en ſa perſonne, & en celle des ſiens: ils ont remué tout l'Univers contre ſes Diſciples, & ne les ont laiſſés en repos dans aucune Ville: ils ont armé les Romains & les Empereurs contre l'Egliſe naiſſante: ils ont lapidé S. Etienne, tué les deux Jacques que leur ſainteté rendoit vénérables même parmi eux; immolé S. Pierre & S. Paul par l'épée & par les mains des Gentils. Il faut qu'ils périſſent. Tant de ſang mêlé à celui des Prophétes qu'ils ont maſſacrés, crie vengeance devant Dieu: *Leurs maiſons & leur Ville va être déſerte*: leur deſolation ne ſera pas moindre que leur crime: Jeſus-Chriſt les en avertit: le tems eſt proche; *Toutes ces choſes viendront ſur la race qui eſt à préſent*; & encore, *Cette génération ne paſſera pas ſans que ces choſes arrivent*, c'eſt-à-dire, que les hommes qui vivoient alors, en devoient être les témoins. *Matth. XXIV. 34. Marc. XIII. 30. Luc. XIX. 32.*

Mais écoutons la ſuite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faiſoit ſon entrée dans Jéruſalem quelques jours avant ſa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuſe Ville, il la regarde en pleurant, Ha, dit-il, Ville infortunée, *Si tu connoiſſois du moins en ce jour qui t'eſt encore donné pour te repentir, ce qui te pourroit apporter la paix! mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux. Viendra le tems que tes Ennemis t'environneront de tranchées, & t'enfermeront, & te ſerreront de toutes parts, & te détruiront entierement toi & tes enfans, & ne laiſſeront en toi pierre ſur pierre; parce que tu n'as pas connu le tems auquel Dieu t'a viſitée.* *Luc. XIX. 41.*

C'étoit marquer aſſez clairement & la maniere du ſiége, & les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jeſus allât au ſupplice ſans dénoncer à Jéruſalem combien elle ſeroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faiſoit. Comme il alloit au Calvaire portant ſa Croix ſur ſes épaules, *il étoit ſuivi d'une grande multitude de Peuple & de femmes qui ſe frappoient la poitrine, & qui déploroient ſa mort.* Il s'arrêta, & ſe tourna vers elles & leur dit ces mots: *Filles de Jéruſalem, ne pleurez pas ſur moi, mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans; car le tems s'approche auquel on dira; Heureuſes les ſtériles? heureuſes les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'auront point nourri! ils commen-* *Luc. XXIII. 27.*

ceront alors à dire aux montagnes, Tombez ſur nous; & aux collines, Couvrez-nous. Car ſi le bois verd eſt ainſi traité, que ſera-ce du bois ſec? Si l'innocent, ſi le juſte ſouffre un ſi rigoureux ſupplice, que doivent attendre les coupables?

Jérémie a-t-il jamais plus amérement déploré la perte des Juifs? Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs & leur déſeſpoir, & cette horrible famine, funeſte aux enfans, funeſte aux meres, qui voyoient ſécher leurs mammelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans, & qui mangerent le fruit de leurs entrailles?

CHAPITRE XXII.

Deux mémorables Prédictions de Notre-Seigneur, ſont expliquées, & leur accompliſſement eſt juſtifié par l'Hiſtoire.

TELLES ſont les prédictions qu'il a faites à tout le Peuple. Celles qu'il fit en particulier à ſes Diſciples, méritent encore plus d'attention. Elles ſont compriſes dans ce long & admirable diſcours, où il joint enſemble la ruine de Jéruſalem avec celle de l'Univers. Cette liaiſon n'eſt pas ſans myſtère, & en voici le deſſein.

Matth. XXIV. Marc XIII. Luc. XXI.

Jéruſalem, Cité bienheureuſe, que le Seigneur avoit choiſie, tant qu'elle demeura dans l'Alliance & dans la foi des promeſſes, fut la figure de l'Egliſe, & la figure du Ciel, où Dieu ſe fait voir à ſes enfans. C'eſt pourquoi nous voyons ſouvent les Prophétes joindre dans la ſuite du même diſcours ce qui regarde Jéruſalem, à ce qui regarde l'Egliſe, & à ce qui regarde la gloire céleſte. C'eſt un des ſecrets des Prophéties, & une des clefs qui en ouvrent l'intelligence; mais Jéruſalem réprouvée, & ingrate envers ſon Sauveur, devoit être l'image de l'Enfer. Ses perfides Citoyens devoient repréſenter les Damnés; le jugement terrible que Jeſus-Chriſt devoit exercer ſur eux, étoit la figure de celui qu'il exercera ſur tout l'Univers, lorſqu'il viendra à la fin des ſiécles en ſa Majeſté juger les vivans & les morts, c'eſt une coutume de l'Ecriture, & un des moyens dont elle ſe ſert pour imprimer les myſtères

myſtères dans les eſprits, de mêler pour notre inſtruction la figure à la vérité. Ainſi Notre-Seigneur a mêlé l'Hiſtoire de Jéruſalem déſolée avec celle de la fin des ſiécles; & c'eſt ce qui paroît dans le diſcours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choſes ſoient tellement confondues, que nous ne puiſſions diſcerner ce qui appartient à l'une & à l'autre. Jeſus-Chriſt les a diſtinguées par des caractères certains, que je pourrois aiſément marquer, s'il en étoit queſtion. Mais il me ſuffit de vous faire entendre ce qui regarde la déſolation de Jéruſalem & des Juifs.

Les Apôtres, (c'étoit encore au tems de la Paſſion,) aſſemblés autour de leur Maître, lui montroient le Temple, & les bâtimens d'alentour: ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la ſolidité; & il leur dit, « Voyez-vous ces grands bâ» timens? il n'y reſtera pas pierre ſur pierre. » Etonnés de cette parole, ils lui demandent le tems d'un événement ſi terrible; & lui qui ne vouloit pas qu'ils fuſſent ſurpris dans Jéruſalem, lorſqu'elle ſeroit ſaccagée; (car il vouloit qu'il y eût dans le ſac de cette Ville une image de la derniere ſéparation des bons & des mauvais,) commença à leur raconter tous les malheurs, comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

Matth. XXIV. 1, 2.

Marc. XIII. 1, 2.

Luc. XXI. 5, 6.

Premiérement, il leur marque « des peſtes, des famines, & » des tremblemens: » & les Hiſtoriens font foi, que jamais ces choſes n'avoient été plus fréquentes, ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces tems. Il ajoûte, « qu'il y auroit par tout l'U» nivers, des troubles, des bruits de guerre, des guerres ſanglan» tes; que toutes les Nations ſe ſouléveroient les unes contre les » autres, & qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. » Pouvoit-il mieux nous repréſenter les dernieres années de Néron, lorſque tout l'Empire Romain, c'eſt-à-dire, tout l'Univers, ſi paiſible depuis la victoire d'Auguſte, & ſous la puiſſance des Empereurs, commença à s'ébranler, & qu'on vit les Gaules, les Eſpagnes, tous les Royaumes dont l'Empire étoit compoſé, s'émouvoir tout-à-coup, quatre Empereurs s'élever preſqu'en même tems contre Néron, & les uns contre les autres; les Cohortes Prétoriennes, les Armées de Syrie, de Germanie, & toutes les autres qui étoient répandues en Orient & en Occident, s'entre-choquer, & traverſer ſous la conduite de leurs Empereurs d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leur querelle par de ſanglantes batailles. « Voilà de grands maux, dit le Fils de Dieu, mais ce

Matth. XXIV. 7. Marc. XIII. 8. Luc. XXI. 9.

Matth. XXIV. 6, 7. Marc. XIII. 7. Luc. XXI. 9, 10.

Matth. XXIV. 6, 8.

„ ne ſera pas encore la fin. Les Juifs ſouffriront comme les „ autres dans cette commotion univerſelle du monde ; mais il leur „ viendra bientôt après des maux plus particuliers, & ce ne ſera „ ici que le commencement de leurs douleurs. „

Marc. XIII. 7, 8. Luc. XXI. 9. Matth. XXIV. 9.

Il ajoûte que ſon Egliſe, toujours affligée depuis ſon premier établiſſement, verroit la perſécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces tems. Vous avez vû que Néron, dans ſes dernieres années, entreprit la perte des Chrétiens, & fit mourir Saint Pierre & Saint Paul. Cette perſécution excitée par les jalouſies & les violences des Juifs, avançoit leur perte ; mais elle n'en marquoit pas encore le terme précis.

Marc. XIII. 9. Luc. XXI. 12.

La venue des faux Chriſts & des faux Prophétes ſembloit être un plus prochain acheminement à la derniere ruine ; car la deſtinée ordinaire de ceux qui refuſent de prêter l'oreille à la vérité, eſt d'être entraînés à leur perte par des Prophétes trompeurs, Jeſus-Chriſt ne cache pas à ſes Apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. « Il s'élévera, dit-il, un grand nombre de faux Prophé- „ tes qui ſéduiront beaucoup de monde. „ Et encore : « Donnez- „ vous de garde des faux Chriſts & des faux Prophétes. „

Matth. XXIV. 11, 23, 24. Marc. XIII. 21, 23. Luc. XXI. 8.

Qu'on ne diſe pas que c'étoit une choſe aiſée à deviner à qui connoiſſoit l'humeur de la Nation ; car, au contraire, je vous ai fait voir que les Juifs rebutés de ces Séducteurs, qui avoient ſi ſouvent cauſé leur ruine, & ſur-tout dans le tems de Sédécias, s'en étoient tellement déſabuſés, qu'ils ceſſerent de les écouter. Plus de cinq cens ans ſe paſſerent ſans qu'il parût aucun faux Prophéte en Iſraël. Mais l'Enfer qui les inſpire, ſe réveilla à la venue de Jeſus-Chriſt, & Dieu qui tient en bride, autant qu'il lui plaît, les eſprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même tems ce ſupplice aux Juifs, & cette épreuve à ſes Fidéles. Jamais il ne parut tant de faux Prophétes, que dans les tems qui ſuivirent la mort de Notre-Seigneur. Sur-tout vers le tems de la guerre Judaïque, & ſous le regne de Néron qui la commença. Joſéphe nous fait voir une infinité de ces Impoſteurs qui attiroient le Peuple au Déſert par de vains preſtiges & des ſecrets de magie, leur promettant une prompte & miraculeuſe délivrance. C'eſt auſſi pour cette raiſon que le Déſert eſt marqué dans les prédictions de Notre-Seigneur, comme un des lieux où ſeroient cachés ces faux Délibérateurs que vous avez vû à la fin entraîner le Peuple dans ſa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom de Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivran-

Joſeph. ant. XX. 6. de Bell. II. 23.

Matth. XXIV. 16.

ce parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans les promeſſes imaginaires, & vous verrez dans la ſuite de quoi vous en convaincre.

La Judée ne fut pas la ſeule Province expoſée à ces illuſions. Elles furent communes dans tout l'Empire. Il n'y a aucun tems où toutes les Hiſtoires nous faſſent paroître un plus grand nombre de ces Impoſteurs qui ſe vantent de prédire l'avenir, & trompent les Peuples par leurs preſtiges. Un Simon le Magicien, un Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres Enchanteurs marqués dans les Hiſtoires ſaintes & profanes s'élevèrent durant ce ſiécle, où l'Enfer ſembloit faire ſes derniers efforts pour ſoutenir ſon Empire ébranlé. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt remarque en ce tems, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux Prophétes. Qui conſidérera de près ſes paroles, verra qu'ils devoient ſe multiplier devant & après la ruine de Jéruſalem, mais vers ces tems; & que ce ſeroit alors que la ſéduction, fortifiée par de faux miracles & par de fauſſes Doctrines, ſera tout enſemble ſi ſubtile & ſi puiſſante, " que les Elûs mêmes, s'il „ étoit poſſible, y ſeroient trompés. „ *Matth. XXIV. 24. Marc. XIII. 22.*

Je ne dis pas qu'à la fin des ſiécles, il ne doive encore arriver quelque choſe de ſemblable & de plus dangereux, puiſque même nous venons de voir que ce qui ſe paſſe dans Jéruſalem, eſt la figure manifeſte de ces derniers tems; mais il eſt certain que Jeſus-Chriſt nous a donné cette ſéduction comme un des effets ſenſibles de la colère de Dieu ſur les Juifs, & comme un des ſignes de leur perte. L'événement a juſtifié ſa Prophétie: tout eſt ici atteſté par des témoignages irréprochables. Nous liſons la prédiction de leurs erreurs dans l'Evangile: nous en voyons l'accompliſſement dans leurs Hiſtoires, & ſur-tout dans celle de Joſéphe.

Après que Jeſus-Chriſt a prédit ces choſes, dans le deſſein qu'il avoit de tirer les ſiens des malheurs dont Jéruſalem étoit menacée, il vient aux ſignes prochains de la derniere déſolation de cette Ville.

Dieu ne donne pas toujours à ſes Elûs de ſemblables marques. Dans ces terribles châtimens qui font ſentir ſa puiſſance à des Nations entieres, il frappe ſouvent le juſte avec le coupable: car il a de meilleurs moyens de les ſéparer, que ceux qui paroiſſoient à nos ſens. Les mêmes coups qui briſent la paille, ſéparent le bon grain; l'or s'épure dans le même feu où la paille eſt conſumée; *Aug. l. de Civit. Dei, cap. 8.*

& ſous les châtimens par leſquels les méchans ſont exterminés, les ſiécles ſe purifient. Mais dans la déſolation de Jéruſalem, afin que l'image du Jugement dernier fût plus expreſſe, & la vengeance Divine plus marquée ſur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'Evangile, fuſſent confondus avec les autres, & Jeſus-Chriſt donna à ſes Diſciples des ſignes certains auſquels ils puſſent connoître, quand il ſeroit tems de ſortir de cette Ville réprouvée. Il ſe fonda, ſelon ſa coutume, ſur les anciennes Prophéties dont il étoit l'Interpréte, auſſi-bien que la fin; & repaſſant ſur l'endroit où la derniere ruine de Jéruſalem fut montrée ſi clairement à Daniel, il dit ces paroles : *Quand vous verrez l'abomination de la déſolation que Daniel a prophétiſée, que celui qui lit, entende, quand vous la verrez établie dans le lieu Saint,* ou, comme il eſt porté dans Saint Marc, *dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux qui ſont dans la Judée, s'enfuient dans les Montagnes.* Saint Luc raconte la même choſe en d'autres termes: *Quand vous verrez les armées entourer Jéruſalem, ſçachez que ſa déſolation eſt proche; alors, que ceux qui ſont dans la Judée, ſe retirent dans les Montagnes.*

Matth. XXIV. 15.

Marc. XIII. 14.

Luc. XXI. 20, 21.

Un des Evangéliſtes explique l'autre, & en conférant ces paſſages, il nous eſt aiſé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel, eſt la même choſe que les armées autour de Jéruſalem. Les Saints Peres l'ont ainſi entendu, & la raiſon nous en convainc.

Orig. Tr. XXIX. in Matth.

Aug. ep. LXXX. ad Heſych.

Le mot d'*abomination* dans l'uſage de la Langue Sainte, ſignifie Idole; & qui ne ſçait que les Armées Romaines portoient dans leurs Enſeignes les Images de leurs Dieux, & de leurs Céſars qui étoient les plus reſpectés de tous les Dieux? Ces Enſeignes étoient aux Soldats un objet de culte; & parce que les Idoles, ſelon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la Terre Sainte, les Enſeignes Romaines en étoient bannies. Auſſi voyons-nous dans les Hiſtoires, que tant qu'il a reſté aux Romains tant ſoit peu de conſidération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les Enſeignes Romaines dans la Judée. C'eſt pour cela que Vitellius, quand il paſſa dans cette Province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ſes Troupes ſans Enſeignes; car on révéroit encore alors la Religion Judaïque, & on ne vouloit point forcer ce Peuple à ſouffrir des choſes ſi contraires à ſa Loi. Mais au tems de la derniere guerre Judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un Peuple qu'ils vou-

Joſeph. ant. XVIII. cap. 7.

loient exterminer. Ainſi quand Jéruſalem fut aſſiégée, elle étoit environnée d'autant d'Idoles qu'il y avoit d'Enſeignes Romaines; & l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas être*; c'eſt-à-dire, dans la Terre Sainte, & autour du Temple.

Eſt-ce donc là, dira-t-on, ce grand ſigne que Jeſus-Chriſt devoit donner? Etoit-il tems de s'enfuir quand Tite aſſiégea Jéruſalem, & qu'il en ferma de ſi près les avenues, qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'eſt ici qu'eſt la merveille de la Prophétie. Jéruſalem a été aſſiégée deux fois en ces tems; la premiere par Ceſtius, Gouverneur de Syrie, l'an ſoixante-huit de Notre-Seigneur; la ſeconde, par Tite, quatre ans après, c'eſt-à-dire, l'an ſoixante & douze. Au dernier Siége, il n'y avoit plus moyen de ſe ſauver. Tite faiſoit cette guerre avec trop d'ardeur: il ſurprit toute la Nation renfermée dans Jéruſalem durant la Fête de Pâques, ſans que perſonne échappât, & cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la Ville, ne laiſſoit plus d'eſpérance à ſes habitans. Mais il n'y avoit rien de ſemblable dans le Siége de Ceſtius: il étoit campé à cinquante ſtades, c'eſt-à-dire, à ſix milles de Jéruſalem. Son Armée ſe répandoit tout autour, mais ſans y faire de tranchées; & il faiſoit la guerre ſi négligemment, qu'il manqua l'occaſion de prendre la Ville, dont la terreur, les ſéditions, & même ſes intelligences lui ouvroient les portes. Dans ce tems, loin que la retraite fût impoſſible, l'Hiſtoire marque expreſſément que pluſieurs Juifs ſe retirerent. C'étoit donc alors qu'il falloit ſortir; c'étoit le ſignal que le Fils de Dieu donnoit aux ſiens. Auſſi a-t-il diſtingué très-nettement les deux Siéges: l'un, où *la Ville ſeroit entourée de foſſés & de forts*; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés: l'autre, où elle ſeroit ſeulement *enceinte de l'Armée*, & plûtôt inveſtie qu'aſſiégée dans les formes: c'eſt alors *qu'il falloit fuir & ſe retirer dans les Montagnes.*

Joſeph. II. de Bell. Jud. cap. 23, 24.
Id. cap. VI, VII.
Joſeph. lib. II. cap. 23, 24.
Joſeph. Ibid.
Luc. XIX. 41.
Luc. XXI. 20, 21.

Les Chrétiens obéirent à la parole de leur Maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jéruſalem & dans la Judée, nous ne liſons ni dans Joſéphe, ni dans les autres Hiſtoires, qu'il s'en ſoit trouvé aucun dans la Ville quand elle fut priſe. Au contraire, il eſt conſtant par l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & par tous les monumens de nos Ancêtres, qu'ils ſe retirerent à la petite Ville de *Pella*, dans un Pays de Montagnes auprès du Déſert, aux confins de la Judée & de l'Arabie.

Euſeb. III. Hiſt. Eccl. cap. 5.
Epiph. Har. VII. Nazaræorum, & lib. de pond. & menſ.

On peut connoître par là combien préciſément ils avoient été

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

avertis; & il n'y a rien de plus remarquable que cette ſéparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au Chriſtianiſme, les uns étant demeurés dans Jéruſalem pour y ſubir la peine de leur infidélité, & les autres s'étant retirés, comme Loth ſorti de Sodome, dans une petite Ville, où ils conſidéroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jeſus-Chriſt, il y eut des prédictions de pluſieurs de ſes Diſciples, entre autres celles de Saint Pierre & de Saint Paul. Comme on traînoit au ſupplice ces deux fidéles témoins de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, ils dénoncerent aux Juifs, qui les livroient aux Gentils, leur perte prochaine. Ils leur dirent, *Que Jéruſalem alloit être renverſée de fond en comble; qu'ils périroient de faim & de déſeſpoir; qu'ils ſeroient bannis à jamais de la Terre de leurs peres, & envoyés en captivité par toute la terre; que le terme n'étoit pas loin, & que tous ces maux leur arriveroient pour avoir inſulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'étoit déclaré à eux par tant de miracles.* La pieuſe antiquité nous a conſervé cette prédiction des Apôtres, qui devoit être ſuivie d'un ſi prompt accompliſſement. S. Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, ſoit par une inſpiration particuliere, ſoit en expliquant les paroles de ſon Maître; & Phlegon, Auteur Payen, dont Origène produit le témoignage, a écrit que tout ce que cet Apôtre avoit prédit, s'étoit accompli de point en point.

Lact. div. Inſt. lib. IV. cap. 21.

Phleg. lib. XIII & XIV. Chron. apud Orig. lib. II. cont. Celſ.

Ainſi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétiſé. La cauſe de leur malheur nous eſt clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Le tems des graces étoit paſſé, & leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, MONSEIGNEUR, que Tite vouloit ſauver Jéruſalem & le Temple. La Sentence étoit partie d'en-haut: il ne devoit plus y reſter pierre ſur pierre. Que ſi un Empereur Romain tenta vainement d'empêcher la ruine du Temple; un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apoſtat, après avoir déclaré la guerre à Jeſus-Chriſt, ſe crut aſſez puiſſant pour anéantir ſes prédictions. Dans le deſſein qu'il avoit de ſuſciter de tous côtés des ennemis aux Chrétiens, il s'abaiſſa juſqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur Temple, il leur donna des ſommes immenſes, & les aſſiſta de toute la force de l'Empire. Ecoutez quel en fut l'événement, & voyez comme Dieu con-

Amm. Marcel. lib. XXIII. init.

fond les Princes ſuperbes. Les Saints Peres & les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques le rapportent d'un commun accord, & le juſtifient par des monumens qui reſtoient encore de leur tems. Mais il falloit que la choſe fût atteſtée par les Payens mêmes. Ammian Marcellin, Gentil de Religion, & zélé défenſeur de Julien, l'a racontée en ces termes. *Pendant qu'Alipius, aidé du Gouverneur de la Province, avançoit l'ouvrage autant qu'il pouvoit, de terribles globes de feu ſortirent des fondemens qu'ils avoient auparavant ébranlés par des ſecouſſes violentes; les Ouvriers qui recommencerent ſouvent l'ouvrage, furent brûlés à diverſes repriſes, le lieu devint inacceſſible, & l'entrepriſe ceſſa.* *Ibid.*

Les Auteurs Eccléſiaſtiques, plus exacts à repréſenter un événement ſi mémorable, joignent le feu du Ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jeſus-Chriſt demeura ferme. Saint Jean Chryſoſtôme s'écrie: Il a bâti ſon Egliſe ſur la pierre, rien ne l'a pû renverſer: il a renverſé le Temple, rien ne l'a pû relever: *Nul ne peut abattre ce que Dieu éléve; nul ne peut relever ce que Dieu abat.* *Orat. III. in Judæos.*

Ne parlons plus de Jéruſalem, ni du Temple. Jettons les yeux ſur le Peuple même, autrefois le Temple vivant de Dieu, & maintenant l'objet de ſa haine. Les Juifs ſont plus abattus que leur Temple & que leur Ville. L'eſprit de vérité n'eſt plus parmi eux: la Prophétie y eſt éteinte: les promeſſes ſur leſquelles ils appuyoient leur eſpérance, ſe ſont évanoüies: tout eſt renverſé dans ce Peuple, *& il n'y reſte plus pierre ſur pierre.*

Et voyez juſqu'à quel point ils ſont livrés à l'erreur. Jeſus-Chriſt leur avoit dit: *Je ſuis venu à vous au nom de mon Pere, & vous ne m'avez pas reçu; un autre viendra en ſon nom, & vous le recevrez.* *Jean, V. 43.* Depuis ce tems, l'eſprit de ſéduction regne tellement parmi eux, qu'ils ſont prêts encore à chaque moment à s'y laiſſer emporter. Ce n'étoit pas aſſez que les faux Prophétes euſſent livré Jéruſalem entre les mains de Tite: les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, & l'amour qu'ils avoient pour la Jéruſalem, en avoit obligé pluſieurs à choiſir leur demeure parmi ſes ruines. Voici un faux Chriſt qui va achever de les perdre. Cinquante ans après la priſe de Jéruſalem, dans le ſiécle de la mort de Notre-Seigneur, l'infâme Barchochebas, un voleur, un ſcélérat, parce que ſon nom ſignifioit le fils de l'Etoile, ſe diſoit l'Etoile de Jacob prédite au Livre des Nombres, & ſe porta pour le Chriſt. Akibas, le plus autoriſé de tous les Rabbins, & à ſon exemple *Num. XXIV. 17.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

tous ceux que les Juifs appelloient leurs ſages, entrerent dans ſon parti, ſans que l'impoſteur leur donnât aucune marque de ſa miſſion, ſinon qu'Akibas diſoit que le Chriſt ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs ſe révolterent par tout l'Empire Romain ſous la conduite de Barchochebas, qui leur promettoit l'Empire du monde. Adrien en tua ſix cens mille : le joug de ces malheureux s'appeſantit, & ils furent bannis pour jamais de la Judée.

Euſeb. Hiſt. Eccl. IV. 6, 8. Talm. Hier. Tract. de Jejun. & in vet. Com. ſup. Lam. Jerem. Maimonid. lib. de Jur. Reg. cap. 12. II. Theſſ. II. 10.

Qui ne voit que l'eſprit de ſéduction s'eſt ſaiſi de leur cœur ? *L'amour de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux : Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire au menſonge.* Il n'y a point d'impoſture ſi groſſiere qui ne les ſéduiſe. De nos jours, un impoſteur s'eſt dit le Chriſt en Orient : tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vûs en Italie, en Hollande, en Allemagne, & à Metz, ſe préparer à tout vendre & à tout quitter pour le ſuivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Chriſt s'étoit fait Turc, & avoit abandonné la Loi de Moyſe.

CHAPITRE XXIII.

La ſuite des erreurs des Juifs, & la maniere dont ils expliquent les Prophéties.

IL ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient tombés dans de tels égaremens, ni que la tempête les ait diſſipés après qu'ils ont eu quitté leur route. Cette route leur étoit marquée dans leurs Prophéties, principalement dans celles qui déſignoient le tems du Chriſt. Ils ont laiſſé paſſer ces précieux momens ſans en profiter : c'eſt pourquoi on les voit enſuite livrés au menſonge, & ils ne ſçavent plus à quoi ſe prendre.

Donnez-moi encore un moment pour vous raconter la ſuite de leurs erreurs, & tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abyſme. Les routes par où on s'égare, tiennent toujours au grand chemin ; & en conſidérant où l'égarement a commencé, on marche plus ſûrement dans la droite voie.

Nous avons vû, MONSEIGNEUR, que deux Prophéties marquoient

marquoient aux Juifs le tems du Chriſt, celle de Jacob, & celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du Royaume de Juda au tems que le Chriſt viendroit. Mais Daniel expliquoit que la totale deſtruction de ce Royaume devoit être une ſuite de la mort du Chriſt; & Jacob diſoit clairement, que dans la décadence du Royaume de Juda, le Chriſt qui viendroit alors, ſeroit *l'attente des Peuples*; c'eſt-à-dire, qu'il en ſeroit le Libérateur, & qu'il ſe feroit un nouveau Royaume compoſé, non plus d'un ſeul Peuple, mais de tous les Peuples du monde. Les paroles de la Prophétie ne peuvent avoir d'autres ſens, & c'étoit la Tradition conſtante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette ſorte.

De là cette opinion répandue parmi les anciens Rabbins, & qu'on voit encore dans leur Talmud, que dans le tems que le Chriſt viendroit, il n'y auroit plus de Magiſtrature: de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le tems de leur Meſſie, que d'obſerver quand ils tomberoient dans cet état malheureux. *Gem. Tr. Sanhed. cap. 11.*

En effet, ils avoient bien commencé; & s'ils n'avoient eu l'eſprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Meſſie, afin d'y avoir part ſous ſon Empire, ils n'auroient pû méconnoître Jeſus-Chriſt. Le fondement qu'ils avoient poſé, étoit certain: car auſſi-tôt que la tyrannie du premier Hérode, & le changement de la République Judaïque qui arriva de ſon tems, leur eut fait voir le moment de la décadence marquée dans la Prophétie, ils ne douterent point que le Chriſt ne dût venir, & qu'on ne vît bien-tôt ce nouveau Royaume où devoient ſe réunir tous les Peuples.

Une des choſes qu'ils remarquerent, c'eſt que la puiſſance de vie & de mort leur fut ôtée. C'étoit un grand changement, puiſqu'elle leur avoit toujours été conſervée juſqu'alors, à quelque domination qu'ils fuſſent ſoumis, & même dans Babylone pendant leur captivité. L'Hiſtoire de Suſanne le fait aſſez voir, & c'eſt une tradition conſtante parmi eux. Les Rois de Perſe qui les rétablirent, leur laiſſerent cette puiſſance par un Décret exprès que nous avons remarqué en ſon lieu; & nous avons vû auſſi que les premiers Séleucides avoient plûtôt augmenté que reſtreint leurs priviléges. Je n'ai pas beſoin de parler ici encore une fois du regne des Machabées, où ils furent non-ſeulement affranchis, mais puiſſans & redoutables à leurs ennemis. Pompée qui les affoiblit à la maniere que nous avons vûe, content du tribut qu'il *Talm. Hieroſol. Tr. Sanhed.* *Dan. XIII.* *I. Eſd. VII. 25, 26.*

leur imposa, & de les mettre en état que le Peuple Romain en pût disposer dans le besoin, leur laissa leur Prince avec toute la Juridiction. On sçait assez que les Romains en usoient ainsi, & ne touchoient point au Gouvernement du dedans dans les pays à qui ils laissoient leurs Rois naturels.

Enfin les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie & de mort, seulement quarante ans avant la désolation du second Temple ; & on ne peut douter que ce ne soit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté. Car depuis que pour se venger du Sanédrin, où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût Roi, & ensuite pour s'attirer toute l'autorité à lui seul, il eut attaqué cette assemblée qui étoit comme le Sénat fondé par Moyse, & le Conseil perpétuel de la Nation où la suprême juridiction étoit exercée ; peu-à-peu ce grand corps perdit son pouvoir, & il lui en restoit bien peu quand Jesus-Christ vint au monde. Les affaires empirerent sous les enfans d'Hérode, lorsque le Royaume d'Archélaüs, dont Jérusalem étoit la Capitale, réduit en Province Romaine, fut gouverné par des Présidens que les Empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état les Juifs garderent si peu la puissance de vie & de mort, que pour faire mourir Jesus-Christ, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate ; & ce foible Gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mêmes, ils répondirent tous d'une voix, *Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne.* Aussi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir Saint Jacques, frere de Saint Jean, & qu'ils mirent Saint Pierre en prison. Quand ils eurent résolu la mort de Saint Paul, ils le livrerent entre les mains des Romains, comme ils avoient fait Jesus-Christ ; & le vœu sacrilége de leurs faux zélés qui jurerent de ne boire, ni ne manger jusqu'à ce qu'ils eussent tué ce Saint Apôtre, montre assez qu'ils se croyoient déchûs du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent Saint Etienne, ce fut tumultuairement, & par un effet de ces emportemens séditieux que les Romains ne pouvoient pas toujours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zélateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces Histoires, que par le consentement des Juifs, & par l'état de leurs affaires, que vers les tems de Notre-Seigneur, & sur-tout dans ceux où il commença d'exercer son ministère, ils perdirent entiérement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte, sans se souvenir de

Joseph. ant. XIV. 17.

Joan. XVIII. 31.

Act. XII. 1, 2, 3.

Act. XXIII. 24.

Act. VII. 56, 57.

l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédiſoit que dans le tems du Meſſie, il n'y auroit plus parmi eux ni puiſſance, ni autorité, ni Magiſtrature. Un de leurs plus anciens Auteurs le remarque; & il a raiſon d'avoüer que le ſceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du Peuple, puiſque la puiſſance publique leur étoit ôtée, & que le Sanédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus conſidérés comme Juges, mais comme ſimples Docteurs. Ainſi, ſelon eux-mêmes, il étoit tems que le Chriſt parût. Comme ils voyoient ce ſigne certain de la prochaine arrivée de ce nouveau Roi, dont l'Empire devoit s'étendre ſur tous les Peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, & on fut perſuadé dans tout l'Orient qu'on ne ſeroit pas long-tems ſans voir ſortir de Judée ceux qui regneroient ſur toute la terre.

Trakt. voc. magna. Gen. ſen comment. Gen.

Tacite & Suétone rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par un ancien oracle qu'on trouvoit dans les Livres ſacrés du Peuple Juif. Joſéphe récite cette Prophétie dans les mêmes termes, & dit, comme eux, qu'elle ſe trouvoit dans les ſaints Livres. L'autorité de ces Livres dont on avoit vû les prédictions ſi viſiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'Orient: & les Juifs plus attentifs que les autres à obſerver des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur inſtruction, reconnurent le tems du Meſſie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainſi les réflexions qu'ils firent ſur leur état, furent juſtes: & ſans ſe tromper ſur les tems du Chriſt, ils connurent qu'il devoit venir dans le tems qu'il vint en effet. Mais, ô foibleſſe de l'eſprit humain, & vanité, ſource inévitable d'aveuglement! L'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Meſſie. Ils vouloient que ce fût un Roi ſemblable aux Rois de la terre. C'eſt pourquoi les flatteurs du premier Hérode, ébloüis de la grandeur & de la magnificence de ce Prince, qui tout Tyran qu'il étoit, ne laiſſa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce Roi tant promis. C'eſt auſſi ce qui donna lieu à la Secte des Hérodiens, dont il eſt tant parlé dans l'Evangile, & que les Payens ont connue, puiſque Perſe & ſon Scholiaſte nous apprennent, qu'encore du tems de Néron, la naiſſance du Roi Hérode étoit célébrée par ſes Sectateurs avec la même ſolemnité que le Sabbath. Joſéphe tomba dans une ſemblable erreur. Cet homme *inſtruit*, comme il dit lui-même, *dans les Prophéties Judaïques*,

Suet. Veſpaſ. Tac. lib. V. Hiſt. cap. 13. Joſeph. de Bell. Jud. VII. 12. Hegeſip. de Exc. Jer. V. 44.

Epiph. lib. I. har. XX. Herodian.

Matth. XXII. 6. Marc. III, VI. 12, 13. Perſ. & ſuæ. Schol. Sat. V, XI. 180.

Joſeph. de Bell. Jud. III. 14.

comme étant Prêtre, & ſorti de la race Sacerdotale, reconnut à la vérité que la venue de ce Roi promis par Jacob, convenoit aux tems d'Hérode, où il nous montre lui-même avec tant de ſoin un commencement manifeſte de la ruine des Juifs; mais comme il ne vit rien dans ſa Nation qui remplît ces ambitieuſes idées qu'elle avoit conçues de ſon Chriſt, il pouſſa un peu plus avant le tems de la Prophétie; & l'appliquant à Veſpaſien, il aſſûra que *cet Oracle de l'Ecriture ſignifioit ce Prince déclaré Empereur dans la Judée.*

Lib. III. de Bell. Jud. XIV. 7, 12.

C'eſt ainſi qu'il détournoit l'Ecriture Sainte pour autoriſer ſa flatterie: aveugle, qui tranſportoit aux Etrangers l'eſpérance de Jacob & de Juda: qui cherchoit en Veſpaſien le fils d'Abraham & de David, & attribuoit à ce Prince idolâtre le titre de celui dont les lumieres devoient retirer les Gentils de l'idolâtrie.

La conjoncture des tems le favoriſoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Veſpaſien ce que Jacob avoit dit du Chriſt, les zélés qui défendoient Jéruſalem, ſe l'attribuoient à eux-mêmes. C'eſt ſur ce ſeul fondement qu'ils ſe promettoient l'Empire du monde, comme Joſéphe le raconte: plus raiſonnables que lui, en ce que du moins ils ne ſortoient pas de la Nation, pour chercher l'accompliſſement des promeſſes faites à leurs peres.

Joſeph. lib. VII. de Bell. Jud.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faiſoit dès-lors parmi les Gentils la prédication de l'Evangile, & à ce nouvel Empire que Jeſus-Chriſt établiſſoit par toute la terre? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un Empire où la piété regnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux Nations infidéles: & l'Empire même des Céſars n'étoit-il pas une vaine pompe en comparaiſon de celui-ci? Mais cet Empire n'étoit pas aſſez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut être déſabuſé des grandeurs humaines pour connoître Jeſus-Chriſt! Les Juifs connurent les tems: les Juifs voyoient les Peuples appellés au Dieu d'Abraham, ſelon l'Oracle de Jacob, par Jeſus-Chriſt, & par ſes Diſciples; & toutefois ils le méconnurent, ce Jeſus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant ſa vie, & après ſa mort il confirmât ſa miſſion par tant de miracles, ces aveugles le rejetterent, parce qu'il n'avoit en lui que la ſolide grandeur, deſtituée de tout l'appareil qui frappe les ſens, & qu'il venoit plûtôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures & les circonſtances du

tems, malgré leur aveuglement, ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement du tems de Notre-Seigneur à la manifestation du Messie, qu'ils soupçonnerent que Saint Jean-Baptiste le pouvoit bien être. Sa maniere de vie austère, extraordinaire, étonnante, les frappa : & au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple & commune de Jesus-Christ rebuta ces esprits grossiers, autant que superbes, qui ne pouvoient être pris que par les sens, & qui d'ailleurs éloignés d'une conversion sincère, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte, S. Jean-Baptiste qu'on jugea digne d'être le Christ, ne fut pas cru quand il montra le Christ véritable : & Jesus-Christ qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être suivi.

Luc. III. 15. Joan. I. 19, 20.

Cependant l'impression qu'ils avoient conçue que le Christ devoit paroître en ce tems, étoit si forte, qu'elle demeura près d'un siécle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des Prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, & n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis : de sorte que près de cent ans il ne se parloit parmi eux que des faux Christs qui se faisoient suivre, & des faux Prophétes qui les annonçoient. Les siécles précédens n'avoient rien vû de semblable : & les Juifs ne prodiguerent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur le Tyran tant de victoires, ni quand son frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les tems, & les autres marques ne convenoient pas, & ce n'est que dans les siécles de Jesus-Christ qu'on a commencé à parler de tous ces Messies. Les Samaritains, qui lisoient dans le Pentateuque la Prophétie de Jacob, se firent des Christs aussi-bien que les Juifs, & un peu après Jesus-Christ ils reconnurent leur Dosithée. Simon le Magicien, de même Pays, se vantoit aussi d'être le Fils de Dieu, & Ménandre, son Disciple, se disoit le Sauveur du monde. Dès le vivant de Jesus-Christ la Samaritaine avoit cru que le Messie *alloit venir* : tant il étoit constant dans la Nation, & parmi tous ceux qui lisoient l'ancien Oracle de Jacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

Orig. Tract. 27. in Matt. tom. 14. in Joan. I. cont. Celf. Iren. I. 20, 21. Epiph. Joan. IV. 25.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eut plus rien à attendre, & que les Juifs eurent vû par expérience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage : alors ils furent long-

tems ſans qu'il parût parmi eux de nouveaux Meſſies : & Barchochebas eſt le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers tems du Chriſtianiſme. Mais l'ancienne impreſſion ne put être entiérement effacée. Au lieu de croire que le Chriſt avoit paru, comme ils avoient fait encore du tems d'Adrien : ſous les Antonins, ſes ſucceſſeurs, ils s'aviſerent de dire que leur Meſſie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parce qu'il attendoit le Prophéte Elie qui devoit venir le ſacrer. Ce diſcours étoit commun parmi eux dans le tems de Saint Juſtin : & nous trouvons auſſi dans leur Talmud la Doctrine d'un de leurs Maîtres, des plus anciens, qui diſoit, *Que le Chriſt étoit venu ſelon qu'il étoit marqué dans les Prophétes ; mais qu'il ſe tenoit caché quelque part à Rome parmi les pauvres Mendians.*

Juſtin. adv. Tryph.

R. Juda, filius Levi. Gem. San. XI.

Une telle rêverie ne put pas entrer dans les eſprits : & les Juifs contraints enfin d'avoüer que le Meſſie n'étoit pas venu dans le tems qu'ils avoient raiſon de l'attendre, ſelon leurs anciennes Prophéties tomberent dans un autre abyſme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçaſſent à l'eſpérance de leur Meſſie qui leur manquoit dans le tems : & pluſieurs ſuivirent un fameux Rabbin, dont les paroles ſe trouvent encore conſervées dans le Talmud. Celui-ci voyant le terme paſſé de ſi loin, conclut que *les Iſraëlites n'avoient plus de Meſſie à attendre, parce qu'il leur avoit été donné en la perſonne du Roi Ezéchias.*

R. Hillel. ibid. Iſ. Abran de cap. fidei.

A la vérité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été déteſtée. Mais comme ils ne connoiſſent plus rien dans les tems qui leur ſont marqués par leurs Prophéties, & qu'ils ne ſçavent par où ſortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi de cette parole que nous liſons dans le Talmud, *Tous les termes qui étoient marqués pour la venue du Meſſie ſont paſſés* ; & ont prononcé d'un commun accord, *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront les tems du Meſſie :* comme on voit dans une tempête qui a écarté le Vaiſſeau trop loin de ſa route, le Pilote déſeſpéré, abandonner ſon calcul, & aller où le méne le hazard.

Gem. San. cap. 11. Moſes Maimon. in Epit. Talm. Iſ. Abran. de cap. fidei.

Depuis ce tems, toute leur étude a été d'éluder les Prophéties où le tems du Chriſt étoit marqué : ils ne ſe ſont pas ſoucié de renverſer toutes les Traditions de leurs peres, pourvû qu'ils puſſent ôter aux Chrétiens ces admirables Prophéties : & ils en ſont venus juſqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Chriſt.

Mais leurs anciens Livres les démentent. Cette Prophétie eſt

Gem. Tr. Saned. cap. 11.

entendue du Meſſie dans le Talmud, & la maniere dont nous l'expliquons, ſe trouve dans leurs Paraphraſes, c'eſt-à-dire, dans les Commentaires les plus authentiques, & les plus reſpectés qui ſoient parmi eux.

Nous y trouvons en propres termes, que la maiſon & le Royaume de Juda, auquel ſe devoit réduire un jour toute la poſterité de Jacob & tout le Peuple d'Iſraël, produiroit toujours *des Juges & des Magiſtrats*, juſqu'à la venue du Meſſie, ſous lequel il ſe formeroit un Royaume compoſé de tous les Peuples. *Paraph. Onkelos. Johanan. & Jeroſol. Vide Polyg. Ang.*

C'eſt le témoignage que rendoient encore aux Juifs dans les premiers tems du Chriſtianiſme, leurs plus célébres Docteurs & les plus reçus. L'ancienne Tradition ſi ferme & ſi établie ne pouvoit être abolie d'abord : & quoique les Juifs n'appliquaſſent pas à Jeſus-Chriſt la Prophétie de Jacob, ils n'avoient encore oſé nier qu'elle ne convînt au Meſſie. Ils n'en ſont venus à cet excès que longtems après, & lorſque preſſés par les Chrétiens, ils ont enfin apperçû que leur propre Tradition étoit contr'eux.

Pour la Prophétie de Daniel où la venue du Chriſt étoit renfermée dans le terme de 490 ans, à compter depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe à la longue main : comme ce terme menoit à la fin du quatriéme millenaire du monde, c'étoit auſſi une Tradition très-ancienne parmi les Juifs, que le Meſſie paroîtroit vers la fin de ce quatriéme millenaire, & environ deux mille ans après Abraham. Un Elie, dont le nom eſt grand parmi les Juifs, quoique ce ne ſoit pas le Prophéte, l'avoit ainſi enſeigné avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt : & la Tradition s'en eſt conſervée dans le Livre du Talmud. Vous avez vû ce terme accompli à la venue de Notre-Seigneur, puiſqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham, & vers l'an 4000. du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu : & fruſtrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Meſſie qui devoit venir. Mais cependant nos dates ſont aſſûrées de leur aveu propre, & c'eſt un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué ſi préciſément dans Daniel. *Gem. Tr. San. cap. 11.*

C'eſt encore pour eux un grand embarras de voir que ce Prophéte faſſe aller le tems du Chriſt avant celui de la ruine de Jéruſalem : de ſorte que ce dernier tems étant accompli, celui qui le précéde le doit être auſſi.

Joſéphe s'eſt ici trompé fort groſſiérement. Il a bien compté les ſemaines qui devoient être ſuivies de la déſolation du Peuple Juif : *Antiq. X. cap. ult. de Bell. Jud. VII. 4.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

& les voyant accomplies dans le tems que Tite mit le siége devant Jérusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette Ville ne fût arrivé. Mais il ne considéra pas que cette désolation devoit être précédée de la venue du Christ & de sa mort : de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la Prophétie.

Les Juifs qui sont venus après lui, ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Hérode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jérusalem : & ils veulent que cet Agrippa, Christ par son titre de Roi, soit le Christ dont il est parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car outre que cet Agrippa ne peut être ni le Juste, ni le Saint des Saints, ni la fin des Prophéties, tel que devoit être le Christ que Daniel marquoit en ce lieu : outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocens, ne pouvoit pas être la cause de leur désolation, comme devoit être la mort du Christ de Daniel : ce que disent ici les Juifs est une fable. Cet Agrippa descendu d'Hérode fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien traité par leurs Empereurs, & regna dans un canton de la Judée longtems après la prise de Jérusalem, comme l'attestent Joséphe & les autres Contemporains.

Joseph. lib. VII. de Bell. Jud.

Justus Tiber. Biblioth. Phot. cod. XXXIII.

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les Prophéties, les confond. Eux-mêmes ils ne se fient pas à des inventions si grossieres, & leur meilleure défense est dans cette Loi qu'ils ont établie de ne supputer plus les jours du Messie. Par là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, & renoncent aux Prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, & font voir la vérité de ce qu'elles disent de leur aveuglement & de leur chûte.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux Prophéties : la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le tems marqué : l'événement est plus fort que toutes leurs subtilités : & si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les Prophétes, en qui ils espérent, les ont trompés.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

Circonſtances mémorables de la chûte des Juifs : Suite de leurs fauſſes interprétations.

ET pour achever de les convaincre, remarquez deux circonſtances qui ont accompagné leur chûte, & la venue du Sauveur du monde : l'une, que la ſucceſſion des Pontifes, perpétuelle & inaltérable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la diſtinction des Tribus & des familles, toujours conſervée juſqu'à ce tems, y périt de leur aveu propre.

Cette diſtinction étoit néceſſaire juſqu'au tems du Meſſie. De Lévi devoient naître les Miniſtres des choſes Sacrées. D'Aaron devoient ſortir les Prêtres & les Pontifes. De Juda devoit ſortir le Meſſie même. Si la diſtinction des familles n'eût ſubſiſté juſqu'à la ruine de Jéruſalem, & juſqu'à la venue de Jeſus-Chriſt, les Sacrifices Judaïques auroient péri devant le tems, & David eût été fruſtré de la gloire d'être reconnu pour le pere du Meſſie. Le Meſſie eſt-il arrivé ? Le Sacerdoce nouveau, ſelon l'ordre de Melchiſédech, a-t-il commencé en ſa perſonne, & la nouvelle Royauté, qui n'étoit pas de ce monde, a-t-elle paru ? On n'a plus beſoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'eſt plus néceſſaire dans un tems où les Sacrifices devoient ceſſer, ſelon Daniel. La maiſon de David & de Juda a accompli ſa deſtinée lorſque le Chriſt de Dieu en eſt ſorti ; & comme ſi les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur eſpérance, ils oublient préciſément en ce tems la ſucceſſion des familles, juſques alors ſi ſoigneuſement & ſi religieuſement retenue. *Dan. IX. 27.*

N'omettons pas une des marques de la venue du Meſſie, & peut-être la principale, ſi nous la ſçavons bien entendre, quoiqu'elle faſſe le ſcandale & l'horreur des Juifs. C'eſt la rémiſſion des péchés annoncée au nom d'un Sauveur ſouffrant, d'un Sauveur humilié & obéiſſant juſqu'à la mort. Daniel avoit marqué parmi ſes ſemaines, la ſemaine myſtérieuſe que nous avons obſervée, où le Chriſt devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par ſa mort, où les anciens ſacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Iſaïe : nous trouverons tout le fond d'un ſi grand *Dan. IX. 26. 27.*

Mystère ; nous verrons *l'homme de douleurs qui est chargé des iniquités de tout le Peuple, qui donne sa vie pour le péché, & le guérit par ses plaies.* Ouvrez les yeux, incrédules. N'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jesus-Christ crucifié ? S'étoit-on jamais avisé d'un tel mystère ? Quelqu'autre que Jesus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang ? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, & accomplir en lui-même une si funeste Prophétie ? Il faut se taire, & adorer dans l'Evangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable.

Is. LIII.

L'embarras des Juifs est extrême dans cet endroit : ils trouvent dans leurs écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire & de ses triomphes ? Le dénouement naturel est, qu'il viendra aux triomphes par les combats, & à la gloire par les souffrances. Chose incroyable ! Les Juifs ont mieux aimé mettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud & dans d'autres Livres d'une pareille antiquité, qu'ils attendent un Messie souffrant, & un Messie plein de gloire ; l'un mort & ressuscité ; l'autre toujours heureux & toujours vainqueur ; l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse ; l'autre à qui conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur ; l'un enfin, fils de Joseph, car on n'a pû lui dénier un des caractères de Jesus-Christ, qui a été réputé fils de Joseph, & l'autre fils de David, sans jamais vouloir entendre que ce Messie, fils de David, devoit selon David, *boire du torrent* avant que *de lever la tête* ; c'est-à-dire, être affligé avant que d'être *triomphant*, comme le dit lui-même le fils de David. *O insensés & pesans de cœur, qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les Prophètes, ne falloit-il pas que le Christ souffrît ces choses, & qu'il entrât dans sa gloire par ce moyen.*

Tr. Succa & Comm. sive Paraphr. sup. Cant. cap. VII. v. 3.

Ps. CIX. Luc. XXIV. 25. & 26.

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe nous représente si vivement *l'homme de douleur frappé pour nos péchés*, & défiguré *comme un Lépreux*, nous sommes encore soutenus dans cette explication, aussi-bien que dans toutes les autres, par l'ancienne tradition des Juifs ; & malgré leurs préventions, le Chapitre tant de fois cité de leur Talmud nous enseigne que ce *Lépreux chargé des péchés du Peuple sera le Messie.* Les douleurs du Messie qui lui seront causées par nos péchés, sont célébres dans le même endroit, & dans les autres Livres des Juifs. Il y est souvent parlé de

Is. LIII.

Gem. Tr. Sanhed. lib. IX.

Ibid.

l'entrée auſſi humble que glorieuſe qu'il devoit faire dans Jéruſalem, monté ſur un âne, & cette célébre Prophétie de Zacharie lui eſt appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à ſe plaindre? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs Prophétes : leur ancienne Tradition avoit conſervé l'explication naturelle de ces célébres Prophéties ; il n'y a rien de plus juſte que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde : *Hypocrites, vous ſçavez juger par les vents, & par ce qui vous paroît dans le Ciel, ſi le tems ſera ſerein ou pluvieux ; & vous ne ſçavez pas connoître à tant de ſignes qui vous ſont donnés, le tems où vous êtes.* Matt. XVI. 2, 3, 4. Luc. XII. 56.

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raiſon de dire que *tous les termes de la venue du Meſſie ſont paſſés.* Juda n'eſt plus un Royaume, ni un Peuple : d'autres Peuples ont reconnu le Meſſie qui devoit être envoyé. Jeſus-Chriſt a été montré aux Gentils : à ce ſigne, ils ſont accourus au Dieu d'Abraham, & la bénédiction de ce Patriarche s'eſt répandue par toute la terre. L'homme de douleur a été prêché, & la rémiſſion des péchés a été annoncée par ſa mort. Toutes les ſemaines ſe ſont écoulées ; la déſolation du Peuple & du Sanctuaire, juſte punition de la mort du Chriſt, a eu ſon dernier accompliſſement ; enfin le Chriſt a paru avec tous les caractères que la Tradition des Juifs y reconnoiſſoit, & leur incrédulité n'a plus d'excuſe.

Auſſi voyons-nous depuis ce tems des marques indubitables de leur réprobation. Après Jeſus-Chriſt, ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance & dans la miſère, d'où la ſeule extrémité de leurs maux, & la honte d'avoir été ſi ſouvent en proie à l'erreur les fera ſortir, ou plûtôt la bonté de Dieu, quand le tems arrêté par ſa Providence pour punir leur ingratitude, & domter leur orgueil, ſera accompli.

Cependant ils demeurent la riſée des Peuples, & l'objet de leur averſion, ſans qu'une ſi longue captivité les faſſe revenir à eux, encore qu'elle dût ſuffire pour les convaincre.

Car enfin, comme leur dit Saint Jérôme, *Qu'attens-tu, ô Juif incrédule ? Tu as commis pluſieurs crimes durant le tems des Juges : ton idolâtrie t'a rendu l'eſclave de toutes les Nations voiſines ; mais Dieu a eu bientôt pitié de toi, & n'a pas tardé à t'envoyer des Sauveurs. Tu as multiplié tes idolâtries ſous tes Rois ; mais les abominations où tu es tombé ſous Achaz & ſous Manaſsès n'ont été punies que par ſoixante-dix ans de captivité. Cyrus eſt venu, & il t'a rendu ta Patrie, ton Temple, & tes Sacrifices. A la fin tu as été accablé par Veſpaſien* Hier. Ep. ad Dar. Tom. III. Epiſt.

& par Tite. Cinquante ans après, Adrien a achevé de t'exterminer : & il y a quatre cens ans que tu demeures dans l'oppreſſion. C'eſt ce que diſoit S. Jérôme. L'argument s'eſt fortifié depuis, & douze cens ans ont été ajoûtés à la déſolation du Peuple Juif. Diſons-lui donc, au lieu de quatre cens ans, que ſeize ſiécles ont vû durer ſa captivité, ſans que ſon joug devienne plus léger. *Qu'as-tu fait, ô Peuple ingrat ? eſclave dans tous les Pays, & de tous les Princes, tu ne ſers point les Dieux étrangers. Comment Dieu, qui t'avoit élû, t'a-t-il oublié, & que ſont devenues ſes anciennes miſéricordes ? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie te fait ſentir un châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient attiré ? Tu te tais, tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu ſi inexorable ! Souviens-toi de cette parole de tes peres : Son ſang ſur nous & ſur nos enfans : & encore, Nous n'avons point de Roi que Céſar. Le Meſſie ne ſera pas ton Roi : garde bien ce que tu as choiſi, demeure l'eſclave de Céſar & des Rois, juſqu'à ce que la plénitude des Gentils ſoit entrée, & qu'enfin tout Iſraël ſoit ſauvé.*

Matth. XXVII. 26. Joan. XIX. 15. Rom. XI. 1.

CHAPITRE XXV.

Réflexions particulieres ſur la converſion des Gentils. Profond conſeil de Dieu qui les vouloit convertir par la Croix de JESUS-CHRIST. *Raiſonnement de ſaint Paul ſur cette maniere de les convertir.*

CETTE converſion des Gentils étoit la ſeconde choſe qui devoit arriver au tems du Meſſie, & la marque la plus aſſûrée de ſa venue. Nous avons vû comme les Prophétes l'avoient clairement prédite, & leurs promeſſes ſe ſont vérifiées dans les tems de Notre-Seigneur. Il eſt certain qu'alors ſeulement, & ni plûtôt, ni plus tard, ce que les Philoſophes n'ont oſé tenter, ce que les Prophétes, ni le Peuple Juif, lorſqu'il a été le plus protégé & le plus fidéle, n'ont pû faire, douze Pêcheurs envoyés par Jeſus-Chriſt, & témoins de ſa réſurrection, l'ont accompli. C'eſt que la converſion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des Philoſophes, ni même des Prophétes : il étoit réſervé au Chriſt, & c'étoit le fruit de ſa Croix.

Il falloit, à la vérité, que ce Chriſt & ſes Apôtres fortiſſent des

Juifs, & que la prédication de l'Evangile commençât à Jéruſalem. *Une montagne élevée devoit paroître dans les derniers tems*, ſelon Iſaïe : c'étoit l'Egliſe Chrétienne, *Tous les Gentils y devoient venir, & pluſieurs Peuples devoient s'y aſſembler. En ce jour le Seigneur devoit ſeul être élevé, & les Idoles devoient être tout-à-fait briſées.* Mais Iſaïe qui a vû ces choſes, a vû auſſi en même tems que *la Loi qui devoit juger les Gentils, ſortiroit de Sion, & que la parole du Seigneur qui devoit corriger les Peuples, ſortiroit de Jéruſalem* ; ce qui a fait dire au Sauveur, *que le ſalut devoit venir des Juifs.* Et il étoit convenable que la nouvelle lumiere dont les Peuples plongés dans l'idolâtrie, devoient un jour être éclairés, ſe répandit par tout l'Univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jeſus-Chriſt, Fils de David & d'Abraham que toutes les Nations devoient être bénies & ſanctifiées. Nous l'avons ſouvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore obſervé la cauſe pour laquelle ce Jeſus ſouffrant, ce Jeſus crucifié & anéanti, devoit être le ſeul Auteur de la converſion des Gentils, & le ſeul vainqueur de l'idolâtrie.

Iſ. II. 23. *Ibid.* 2, 3. *Ibid.* 17, 18. *Ibid.* 3, 4. *Joan.* IV. 22.

Saint Paul nous a expliqué ce grand Myſtère au premier chapitre de la premiere Epître aux Corinthiens, & il eſt bon de conſidérer ce bel endroit dans toute ſa ſuite. *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé prêcher l'Evangile, non par la ſageſſe & par le raiſonnement humain, de peur de rendre inutile la Croix de Jeſus-Chriſt ; car la prédication du Myſtère de la Croix eſt folie à ceux qui périſſent, & ne paroît un effet de la puiſſance de Dieu qu'à ceux qui ſe ſauvent, c'eſt-à-dire, à nous. En effet, il eſt écrit, Je détruirai la ſageſſe des Sages, & je rejetterai la ſcience des Sçavans. Où ſont maintenant les Sages, où ſont les Docteurs ? Que ſont devenus ceux qui recherchoient les ſciences de ce ſiécle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde ?* Sans doute, puiſqu'elle n'a pû tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raiſon que S. Paul en donne. C'eſt que Dieu *voyant le monde avec la ſageſſe humaine, ne l'avoit point reconnu par les ouvrages de ſa ſageſſe*, c'eſt-à-dire, par les créatures qu'il avoit ſi bien ordonnées, il a pris une autre voie, & *a réſolu de ſauver ſes Fidéles par la folie de la prédication*, c'eſt-à-dire, par le Myſtère de la Croix, où la ſageſſe humaine ne peut rien comprendre.

I. Cor. I. 17, 18, 19, 20. *Iſ.* XXIX. 14. XXXIII. 18. *I. Cor.* I. 21.

Nouveau & admirable deſſein de la Divine Providence ! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la ſageſſe du Créateur reluiſoit dans la grandeur, dans la richeſſe & dans la diſpoſition d'un ſi bel ouvrage. L'homme

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

cependant l'a méconnu : les créatures qui ſe préſentoient pour élever notre eſprit plus haut, l'ont arrêté : l'homme aveugle & abruti les a ſervies ; & non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ſes propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfans, ont fait ſa Religion : il a oublié la raiſon : Dieu la lui veut faire oublier d'une autre ſorte. Un ouvrage dont il entendoit la ſageſſe, ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui eſt préſenté, où ſon raiſonnement ſe perd, & où tout lui paroît folie : c'eſt la Croix de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt point en raiſonnant qu'on entend ce Myſtère ; C'eſt *en captivant ſon intelligence ſous l'obéiſſance de la Foi* ; c'eſt *en détruiſant les raiſonnemens humains, & toute hauteur qui s'élève contre la ſcience de Dieu.*

II. Cor. X. 4. 5.

En effet, que comprenons-nous dans ce myſtère où le Seigneur de gloire eſt chargé d'opprobres ; où la Sageſſe divine eſt traitée de folie ; ou celui qui, aſſuré en lui-même de ſa naturelle grandeur, *n'a pas crû s'attribuer trop, quand il s'eſt dit égal à Dieu, s'eſt anéanti lui-même juſqu'à prendre la forme d'eſclave, & à ſubir la mort de la Croix ?* Toutes nos penſées ſe confondent ; &, comme diſoit S. Paul, il n'y a rien qui paroiſſe plus inſenſé à ceux qui ne ſont point éclairés d'en-haut.

Phil. II. 7. 8.

Tel étoit le reméde que Dieu préparoit à l'idolâtrie. Il connoiſſoit l'eſprit de l'homme : & il ſçavoit que ce n'étoit pas par raiſonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raiſonnement n'avoit point établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raiſonnant : car l'homme s'embrouille ſouvent à force de raiſonner ; mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrémité oppoſée : c'étoit en éteignant tout raiſonnement, & en laiſſant dominer les ſens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils ſont touchés. C'eſt par-là que la Divinité étoit devenue viſible & groſſiere. Les hommes lui ont donné leur figure, & ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices & leurs paſſions. Le raiſonnement n'avoit point de part à une erreur ſi brutale. C'étoit un renverſement du bon ſens, un délire, une phrénéſie. Raiſonnez avec un phrénétique, & contre un homme qu'une fiévre ardente fait extravaguer, vous ne faites que l'irriter, & rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cauſe, redreſſer le tempérament, & calmer les humeurs dont la violence cauſe de ſi étranges tranſports. Ainſi ce ne doit pas être le raiſonnement qui guériſſe le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les Philoſophes avec leurs diſcours pompeux, avec leur ſtyle ſublime, avec leurs raiſonnemens ſi artificieuſement arrangés ? Platon, avec ſon élo-

quence, qu'on a crû divine, a-t-il renverſé un ſeul Autel où ces monſtrueuſes Divinités étoient adorées ? Au contraire, lui & ſes Diſciples, & tous les ſages du ſiécle ont ſacrifié au menſonge : *Ils ſe ſont perdus dans leurs penſées ; leur cœur inſenſé a été rempli de ténébres, & ſous le nom de Sages qu'ils ſe ſont donnés, ils ſont devenus plus fous que les autres*, puiſque contre leurs propres lumieres, ils ont adoré les créatures.

Rom. I. 21, 22.

N'eſt-ce donc pas avec raiſon que S. Paul s'eſt écrié dans notre paſſage : *Où ſont les Sages, où ſont les Docteurs ? Qu'ont opéré ceux qui recherchoient les ſciences de ce ſiécle ?* Ont-ils pû ſeulement détruire les fables de l'idolâtrie ? Ont-ils pû ſeulement ſoupçonner qu'il fallût s'oppoſer ouvertement à tant de blaſphêmes, & ſouffrir, je ne dis pas le dernier ſupplice, mais le moindre affront pour la vérité ? Loin de le faire, *ils ont retenu la vérité captive*, & ont poſé pour maxime, qu'en matiere de la Religion, il falloit ſuivre le Peuple : le Peuple qu'ils mépriſoient tant, a été leur régle dans la matiere la plus importante de toutes, & où les lumieres ſembloient le plus néceſſaires. Qu'as-tu donc ſervi, ô Philoſophie ? *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde*, comme nous diſoit S. Paul ? *Dieu n'a-t-il pas détruit la ſageſſe des Sages, & montré l'inutilité de la ſcience des Sçavans ?*

I. Cor. I. 20.

Rom. I. 18.

I. Cor. I. 19, 20.

C'eſt ainſi que Dieu a fait voir par expérience, que la ruine de l'idolâtrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du ſeul raiſonnement humain. Loin de lui commettre la guériſon d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le myſtère de la Croix, & tout enſemble il a porté le reméde juſqu'à la ſource du mal.

L'idolâtrie, ſi nous l'entendons, prenoit ſa naiſſance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'eſt ce qui nous a fait inventer des Dieux ſemblables à nous ; des Dieux, qui, en effet, n'étoient que des hommes ſujets à nos paſſions, à nos foibleſſes, & à nos vices : de ſorte que ſous le nom de fauſſes Divinités, c'étoit en effet leurs propres penſées, leurs plaiſirs & leurs fantaiſies que les Gentils adoroient.

Jeſus-Chriſt nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ſes ignominies & ſa Croix, le rendent un objet horrible à nos ſens. Il faut ſortir de ſoi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le ſuivre. L'homme attaché à lui-même, & à tout ce que ſa corruption lui faiſoit aimer, devient capable d'adorer Dieu, & ſa vérité éternelle, dont il veut dorénavant ſuivre les régles.

Là périſſent & s'évanoüiſſent toutes les Idoles, & celles qu'on

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

adoroit ſur des Autels, & celles que chacun ſervoit dans ſon cœur. Celles-ci avoient élevé les autres. On adoroit Vénus, parce qu'on ſe laiſſoit dominer à l'amour ſenſuel, & qu'on en aimoit la puiſſance. Bacchus, le plus enjoüé de tous les Dieux, avoit des Autels, parce qu'on s'abandonnoit, & qu'on ſacrifioit, pour ainſi dire, à la joie des ſens, plus douce & plus enivrante que le vin. Jeſus-Chriſt, par le myſtère de ſa Croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des ſouffrances, au lieu de l'amour des plaiſirs. Les Idoles qu'on adoroit au-dehors, furent diſſipées, parce que
Matth. V. 8. celles qu'on adoroit au-dedans ne ſubſiſtoient plus : le cœur purifié, comme dit Jeſus-Chriſt lui-même, eſt rendu capable de voir Dieu ; & l'homme, loin de faire Dieu ſemblable à ſoi, tâche plûtôt, autant que le peut ſouffrir ſon infirmité, à devenir ſemblable à Dieu.

Le myſtère de Jeſus-Chriſt nous a fait voir comment la Divinité pouvoit, ſans ſe ravilir, être unie à notre nature, & ſe revêtir de nos foibleſſes. Le Verbe s'eſt incarné : celui qui avoit *la forme*
Phil. II. 6. & nature *de Dieu*, ſans perdre ce qu'il étoit, *a pris la forme d'eſclave*. Inaltérable en lui-même, il s'unit & s'approprie une nature étrangère. O hommes, vous vouliez des Dieux qui ne fuſſent, à dire vrai, que des hommes, & encore des hommes vicieux ! C'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propoſe ; c'eſt un Dieu & un homme tout enſemble, mais un Dieu qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous ſommes. La Divinité demeure immuable, & ſans pouvoir ſe dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'eſt-ce que Dieu a pris de nous ? nos vices & nos péchés ? à Dieu ne plaiſe : il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait, & il eſt certain qu'il n'y avoit fait ni le péché, ni le vice. Il y avoit fait la nature ; il l'a priſe. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne, parce qu'encore qu'elle ne fût pas du premier deſſein, elle étoit le juſte ſupplice du péché, & en cette qualité, elle étoit l'œuvre de la juſtice Divine. Auſſi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre ; & en prenant la peine du péché, ſans le péché même, il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on puniſſoit, mais le Juſte qui expioit les péchés des autres.

De cette ſorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs Dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme ; &

afin

afin qu'ils y paruſſent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourmens. Ne cherchons plus d'autre Dieu viſible après celui-ci : il eſt ſeul digne d'abattre toutes les Idoles ; & la victoire qu'il devoit remporter ſur elles, eſt attachée à ſa Croix.

C'eſt-à-dire, qu'elle eſt attachée à une folie apparente. *Car les Juifs*, pourſuit S. Paul, *demandent des miracles*, par leſquels Dieu, en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la ſortie d'Egypte, il les mette viſiblement au-deſſus de leurs ennemis ; *& les Grecs ou les Gentils cherchent la ſageſſe*, & des diſcours arrangés, comme ceux de leur Platon & de leur Socrate. *Et nous*, continue l'Apôtre, *nous prêchons Jeſus-Chriſt crucifié, ſcandale aux Juifs*, & non pas miracle : *folie aux Gentils*, & non pas ſageſſe ; *mais qui eſt aux Juifs & aux Gentils appellés à la connoiſſance de la vérité, la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, parce qu'en Dieu ce qui eſt fou, eſt plus ſage que toute la ſageſſe humaine, & ce qui eſt foible, eſt plus fort que toute la force humaine.* Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre ſuperbe ignorance. La ſageſſe où l'on nous méne eſt ſi ſublime, qu'elle paroît folie à notre ſageſſe ; & les régles en ſont ſi hautes, que tout nous y paroît un égarement. *I. Cor. I. 22, 23, 24, 25.*

Mais ſi cette divine ſageſſe nous eſt impénétrable en elle-même ; elle ſe déclare par ſes effets. Une vertu ſort de la Croix, & toutes les Idoles ſont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique ſoutenues par toute la puiſſance Romaine. Ce ne ſont point les Sages, ce ne ſont point les Nobles, ce ne ſont point les Puiſſans qui ont fait un ſi grand miracle. L'œuvre de Dieu a été ſuivie, & ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jeſus-Chriſt, il l'a conſommé par les humiliations de ſes Diſciples. *Conſidérez, mes freres*, c'eſt ainſi que Saint Paul achéve ſon admirable diſcours, *conſidérez ceux que Dieu a appellés parmi vous*, & dont il a compoſé cette Egliſe victorieuſe du monde. *Il y a peu de ces Sages* que le monde admire, *il y a peu de puiſſans & peu de Nobles ; mais Dieu a choiſi ce qui eſt fou ſelon le monde, pour confondre les Sages ; il a choiſi ce qui étoit foible, pour confondre les Puiſſans ; il a choiſi ce qu'il y avoit de plus mépriſable & de plus vil, & enfin ce qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul homme ne ſe glorifie devant lui.* Les Apôtres & leurs Diſciples, le rebut du monde, & le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les Empereurs & à tout l'Empire. Les hommes avoient oublié la création, & Dieu l'a renouvellée en tirant de ce néant ſon Egliſe, *I. Cor. I. 26, 27, 28, 29.*

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

qu'il a rendu toute-puiſſante contre l'erreur. Il a confondu avec les Idoles toute la grandeur humaine qui s'intéreſſoit à les défendre; & il a fait un ſi grand ouvrage, comme il a fait l'Univers, par la ſeule force de ſa parole.

CHAPITRE XXVI.

Diverſes formes de l'idolâtrie : Les ſens, l'intérêt, l'ignorance, un faux reſpect de l'Antiquité, la Politique, la Philoſophie, & les Héréſies viennent à ſon ſecours : L'Egliſe triomphe de tout.

L'IDOLATRIE nous paroît la foibleſſe même; & nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais, au contraire, ſon extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre; & un ſi grand renverſement du bon ſens montre aſſez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie; & enchanté par ſes Idoles, il étoit devenu ſourd à la voix de la nature qui crioit contr'elles. Quelle puiſſance falloit-il pour rappeller dans la mémoire des hommes le vrai Dieu ſi profondément oublié, & retirer le genre-humain d'un ſi prodigieux aſſoupiſſement?

Tous les ſens, toutes les paſſions, tous les intérêts, combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaiſir : les divertiſſemens, les ſpectacles, & enfin la licence même y faiſoient une partie du culte divin. Les Fêtes n'étoient que des jeux; & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin qu'elle l'étoit des myſtères de la Religion. Comment accoutumer des eſprits ſi corrompus à la régularité de la Religion véritable, chaſte, ſévère, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles. Saint Paul parloit à Félix, Gouverneur de Judée, *de la Juſtice, de la Chaſteté & du Jugement à venir.* Cet homme effrayé, lui dit : *Retirez-vous quant à préſent, je vous manderai quand il faudra.* Ces diſcours étoient incommodes pour un homme qui vouloit joüir ſans ſcrupule, & à quelque prix que ce fût, des biens de la terre.

Act. XXIV. 25.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puiſſant reſſort qui donne le mouvement aux choſes humaines? Dans ce grand décri de l'i-

dolâtrie que commençoient à cauſer dans toute l'Aſie les prédications de S. Paul, les Ouvriers qui gagnoient leur vie en faiſant des petits Temples d'argent de la Diane d'Ephèſe, s'aſſemblerent, & le plus accrédité d'entr'eux leur repréſenta que leur gain alloit ceſſer: & *non-ſeulement*, dit-il, *nous courons fortune de tout perdre; mais le Temple de la grande Diane va tomber dans le mépris, & la majeſté de celle qui eſt adorée dans toute l'Aſie, & même dans tout l'Univers, s'anéantira peu à peu.* *Act. XIX. 24.*

Que l'intérêt eſt puiſſant, & qu'il eſt hardi, quand il peut ſe couvrir du prétexte de la Religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces Ouvriers. Ils ſortirent tous enſemble, criant comme des furieux, *La grande Diane des Ephéſiens*, & traînant les Compagnons de Saint Paul au Théâtre, où toute la Ville s'étoit aſſemblée. Alors les cris redoublerent, & durant deux heures la place publique retentiſſoit de ces mots, *La grande Diane des Ephéſiens.* Saint Paul & ſes Compagnons furent à peine arrachés des mains du Peuple par les Magiſtrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands déſordres dans ce tumulte. Joignez à l'intérêt des Particuliers, l'intérêt des Prêtres qui alloient tomber avec leurs Dieux; joignez à tout cela l'intérêt des Villes que la fauſſe Religion rendoit illuſtres, comme la Ville d'Ephèſe, qui devoit à ſon Temple ſes priviléges, & l'abord des Etrangers dont elle étoit enrichie; quelle tempête devoit s'élever contre l'Egliſe naiſſante! & faut-il s'étonner de voir les Apôtres ſi ſouvent battus, lapidés, & laiſſés pour morts au milieu de la populace? Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine; l'intérêt de l'Etat va faire agir le Sénat, le Peuple Romain & les Empereurs. *Liv. lib. XXXIX, &c. Orat. Maecen. ap. Dion. LII.*

Il y avoit déja longtems que les Ordonnances du Sénat défendoient les Religions étrangères. Les Empereurs étoient entrés dans la même politique; & dans cette belle délibération où il s'agiſſoit de réformer les abus du Gouvernement, un des principaux Réglemens que Mécénas propoſa à Auguſte, fut d'empêcher les nouveautés dans la Religion, qui ne manquoient pas de cauſer de dangereux mouvemens dans les Etats. La maxime étoit véritable: car, qu'y a-t-il qui émouve plus violemment les eſprits, & les portent à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établiſſement de la Religion véritable n'excitoit pas de tels troubles; & c'eſt une des merveilles qui montre qu'il agiſſoit dans cet ouvrage. Car, qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cens ans entiers que l'Egliſe a eu à ſouffrir tout ce que la rage des Perſécu- *Tertul. Apol. V. Euſeb. Hiſt. Eccl. II. 2.*

teurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions & tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des Empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul Chrétien, ni bon, ni mauvais? Les Chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul; il n'y en eut jamais aucun: tant la Doctrine Chrétienne inspiroit de vénération pour la Puissance publique; & tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu, *Rendez à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu.*

Tert. Apol. XXXV, XXXVI, &c.

Matth. XXII, 21.

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumiere si claire, que jamais les Chrétiens ne cesserent de respecter l'Image de Dieu dans les Princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, & fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du Christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissoient tout l'Empire, & toutes les armées, ne se sont pas échappés une seule fois durant tant de siécles de souffrances; ils se défendoient à eux-mêmes, non-seulement les actions séditieuses, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, & nulle autre main que la sienne n'eût pû retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

Tertul. Apol. XXXVII.

A la vérité, il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, & d'ennemis des Empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéissance, & dont les vœux les plus ardens avoient pour objet le salut des Princes, & le bonheur de l'Etat. Mais la politique Romaine se croyoit attaquée dans ses fondemens, quand on mépriſoit ses Dieux. Rome se vantoit d'être une Ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des Auspices divins, & dédiée par son Auteur au Dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le Capitole que dans le Ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa Religion. C'est par-là qu'elle avoit dompté, & les Nations & leurs Dieux, car on raisonnoit ainsi en ce tems: de sorte que les Dieux Romains devoient être les maîtres des autres Dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes. Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les Dieux qu'elle avoit vaincus: le vouloir faire regner, c'étoit renverser les fondemens de l'Empire; c'étoit haïr les victoires & la puissance du Peuple Romain. Ainsi les Chrétiens, ennemis des Dieux, étoient regardés en même tems comme ennemis

Cic. Orat. pro Flacco.

Orat. Symm. ad Imp. Val. Theod. & Arc. ap. Amb. tom. V. lib. V. Ep. 30.

Zozim. hist. lib. II, VI, &c.

de la République. Les Empereurs prenoient plus de ſoin de les exterminer, que d'exterminer les Parthes, les Marcomans & les Daces : le Chriſtianiſme abattu paroiſſoit dans leurs Inſcriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils ſe vantoient à tort d'avoir détruit une Religion qui s'accroiſſoit ſous le fer & dans le feu. Les calomnies ſe joignoient en vain à la cruauté. Des hommes qui pratiquoient des vertus au-deſſus de l'homme, étoient accuſés de vices qui font horreur à la nature. On accuſoit d'inceſte ceux dont la chaſteté faiſoit les délices. On accuſoit de manger leurs propres enfans, ceux qui étoient bienfaiſans envers leurs perſécuteurs. Mais malgré la haine publique, la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun ſçait ce qu'écrivit Pline le jeune à Trajan ſur les bonnes mœurs des Chrétiens. Ils furent juſtifiés, mais ils ne furent pas exemtés du dernier ſupplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait, pour achever en eux l'Image de Jeſus-Chriſt crucifié, & ils devoient, comme lui, aller à la Croix avec une déclaration publique de leur innocence.

Plin. lib. X. Ep. 97.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute ſa force dans la violence. Encore que ſon fond fût une ignorance brutale, & une entiere dépravation du ſens humain, elle vouloit ſe parer de quelques raiſons. Combien de fois a-t-elle tâché de ſe déguiſer, & en combien de manieres s'eſt-elle transformée pour couvrir ſa honte ? Elle faiſoit quelquefois la reſpectueuſe envers la Divinité. Tout ce qui eſt Divin, diſoit-elle, eſt inconnu : il n'y a que la Divinité qui ſe connoiſſe elle-même : ce n'eſt pas à nous à diſcourir des choſes ſi hautes : c'eſt pourquoi il en faut croire les Anciens, & chacun doit ſuivre la Religion qu'il trouve établie dans ſon Pays. Par ces maximes, les erreurs groſſieres, autant qu'impies, qui rempliſſoient toute la terre, étoient ſans reméde, & la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu, étoit étouffée.

On avoit ſujet de penſer que la foibleſſe de notre raiſon égarée a beſoin d'une autorité qui la raméne au principe ; & que c'eſt de l'antiquité qu'il faut apprendre la Religion véritable. Auſſi en avez-vous vû la ſuite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité ſe pouvoit vanter le Paganiſme, qui ne pouvoit lire ſes propres hiſtoires ſans y trouver l'origine, non-ſeulement de ſa Religion, mais encore de ſes Dieux ? Varron & Cicéron, ſans compter les autres Auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien, aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que

De nat. Deor. lib. I, & III.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

les Egyptiens rempliſſoient de fables confuſes & impertinentes pour établir l'antiquité dont ils ſe vantoient ? Mais toujours y voyoit-on naître & mourir les Divinités d'Egypte ; & ce Peuple ne pouvoit ſe faire ancien, ſans marquer le commencement de ſes Dieux.

Voici une autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on ſervît tout ce qui paſſoit pour Divin. La politique Romaine, qui défendoit ſi ſévérement les Religions étrangères, permettoit qu'on adorât les Dieux des Barbares, pourvû qu'elle les eût adoptés. Ainſi elle vouloit paroître équitable envers tous les Dieux, auſſi-bien qu'envers tous les hommes. Elle encenſoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une Lettre de Julien l'Apoſtat, par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la ſainte Cité, & de ſacrifier avec eux au Dieu, Créateur de l'Univers. Nous avons vû que les Payens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout ſeul, il ne tint pas aux Empereurs que Jeſus-Chriſt même, dont ils perſécutoient les Diſciples, n'eût des Autels parmi les Romains.

Jul. Ep. ad comm. Judæor.

Quoi donc, les Romains ont-ils pû penſer à honorer comme Dieu celui que leurs Magiſtrats avoient condamné au dernier ſupplice, & que pluſieurs de leurs Auteurs ont chargés d'opprobres ! Il ne faut pas s'en étonner, & la choſe eſt inconteſtable.

Diſtinguons premiérement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits poſitifs dont on croit avoir la preuve. Il eſt certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jeſus-Chriſt, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Auſſi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris & par les menaces des Juifs. Mais ce qui eſt bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la pourſuite deſquels il a été crucifié, n'ont conſervé dans leurs anciens Livres la mémoire d'aucune action qui notât ſa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier ſupplice : par où ſe confirme manifeſtement ce que nous liſons dans l'Evangile, que tout le crime de Notre-Seigneur a été de s'être dit le Chriſt Fils de Dieu.

Tac. an. XV. 44.

En effet, Tacite nous rapporte bien le ſupplice de Jeſus-Chriſt ſous Ponce-Pilate & durant l'Empire de Tibère ; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'Auteur d'une Secte convaincue de haïr le genre-humain, ou de lui être odieuſe : tel eſt le crime de Jeſus-Chriſt & des Chrétiens ;

& leurs plus grands ennemis n'ont jamais pû les accuſer qu'en termes vagues, ſans jamais alléguer un fait poſitif qu'on leur ait pû imputer.

Il eſt vrai que dans la derniere perſécution, & trois cens ans après Jeſus-Chriſt, les Payens qui ne ſçavoient plus que reprocher ni à lui ni à ſes Diſciples, publierent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour leſquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les ſiécles précédens, & que ni ſous Néron, ni ſous Domitien qui regnoient dans l'origine du Chriſtianiſme, quelques ennemis qu'ils en fuſſent, on n'en trouve rien du tout: il paroît qu'ils ont été faits à plaiſir; & il y a parmi les Romains ſi peu de preuves conſtantes contre Jeſus-Chriſt, que ſes ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jeſus-Chriſt ſans reproche. Ajoûtons-en un ſecond, la ſainteté de ſa vie & de ſa doctrine reconnue. Un des plus grands Empereurs Romains, c'eſt Alexandre Sévère, admiroit Notre-Seigneur, & faiſoit écrire dans les ouvrages publics auſſi-bien que dans ſon Palais, quelques ſentences de ſon Evangile. Le même Empereur loüoit & propoſoit pour exemple, les ſaintes précautions avec leſquels les Chrétiens ordonnoient les Miniſtres des choſes ſacrées. Ce n'eſt pas tout: on voyoit dans ſon Palais une eſpéce de chapelle où il ſacrifioit dès le matin. Il y avoit conſacré les images *des ames ſaintes*, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée, Jeſus-Chriſt & Abraham. Il avoit une autre chapelle, ou, comme on voudra traduire le mot latin *lararium*, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achilles & de quelques autres grands hommes; mais Jeſus-Chriſt étoit placé dans le premier rang. C'eſt un Payen qui l'écrit, & il cite pour témoin un Auteur du tems d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait, & voici un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant.

Lamprid. in Alex. Sev. cap. 45, 51.

Il. cap. 29, 31.

Quoique Porphyre, en abjurant le Chriſtianiſme, s'en fût déclaré l'ennemi; il ne laiſſe pas dans le Livre intitulé, *la Philoſophie par les oracles*, d'avoüer qu'il y en a eu de très-favorables à la ſainteté de Jeſus-Chriſt.

Porph. lib. de Philoſ. per orac.

Euſeb. dem. Ev. III. 8.

Aug. de Civ. Dei. XIX. cap. 23.

A Dieu ne plaiſe que nous apprenions par les oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naiſſant. Ces oracles cités par Porphyre ſont de pures inventions: mais il eſt bon de ſçavoir ce que les Payens faiſoient dire à leurs Dieux ſur

Notre-Seigneur. Porphyre donc nous assûre qu'il y a eu des oracles *où Jesus-Christ est appellé un homme pieux & digne de l'immortalité, & les Chrétiens au contraire, des hommes impurs & séduits.* Il récite ensuite l'oracle de la Déesse Hécaté, où elle parle de Jesus-Christ comme *d'un homme illustre par sa piété, dont le corps a cédé aux tourmens, mais dont l'ame est dans le Ciel avec les ames bienheureuses. Cette ame*, disoit la Déesse de Porphyre, *par une espéce de fatalité, a inspiré l'erreur aux ames à qui le destin n'a pas assûré les dons des Dieux & la connoissance du grand Jupiter; c'est pourquoi ils sont ennemis des Dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer*, poursuit-elle, en parlant de Jesus-Christ, *& plaignez seulement l'erreur de ceux dont je vous ai raconté la malheureuse destinée.* Paroles pompeuses & entiérement vuides de sens, mais qui montrent que la gloire de Notre-Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des loüanges.

Outre l'innocence & la sainteté de Jesus-Christ, il y a encore un troisiéme point qui n'est pas moins important, c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés; & nous trouvons dans leur Talmud quelques-uns de ceux que ses Disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obscurcir, ils ont dit qu'il les avoit faits par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte, ou même par le nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable, dont la vertu peut tout selon les Juifs, & que Jesus-Christ avoit découvert, on ne sçait comment, dans le Sanctuaire; ou enfin, parce qu'il étoit un de ces Prophétes marqués par Moyse, dont les miracles trompeurs devoient porter le Peuple à l'idolâtrie. Jesus-Christ vainqueur des Idoles, dont l'Evangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche : les vrais Prophétes n'ont pas moins prêché sa divinité, qu'il a fait lui-même; & ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jesus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Tr. de Idolol. & Comm. in Ecc.

Tr. de Sabb. c. 12. lib. generat. Jesu. seu hist. Jesu.

Deut. XIII. 1, 2.

Au reste, quand ils lui reprochent qu'ils les a faits par magie; ils devroient songer que Moyse a été accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux Magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline & dans Apulée, où Moyse se trouve nommé avec Jannés & Mambré, ces célébres enchanteurs d'Egypte dont parle Saint Paul, & que Moyse avoit confondus

Plin. XXX. 1. Apul. Apol. II. Tim. III. 3.

fondus par ſes miracles. Mais la réponſe des Juifs étoit aiſée. Les illuſions des Magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moyſe, le culte du Dieu véritable & la ſainteté de vie : joint que Dieu ſçait bien ſe rendre le maître, & faire des œuvres que la puiſſance ennemie ne puiſſe imiter. Les mêmes raiſons mettent Jeſus-Chriſt au-deſſus d'une ſi vaine accuſation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne ſert plus qu'à juſtifier que ces miracles ſont inconſteſtables.

Ils le ſont en effet ſi fort, que les Gentils n'ont pû en diſconvenir non plus que les Juifs. Celſe, le grand ennemi des Chrétiens, & qui les attaque dès les premiers tems avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un ſoin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Notre-Seigneur : il s'en défend, en diſant avec les Juifs que Jeſus-Chriſt avoit appris les ſecrets des Egyptiens, c'eſt-à-dire, la magie, & qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'eſt pour la même raiſon que les Chrétiens paſſoient pour Magiciens ; & nous avons un paſſage de Julien l'Apoſtat qui mépriſe les miracles de Notre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volutien, dans ſon Epitre à ſaint Auguſtin, en fait de même ; & ce diſcours étoit commun parmi les Payens.

Orig. cont. Celſ. lib. II.

Orig. cont. Celſ. lib. II. Act. Mart. paſſim. Jul. ap. Cyr. l. VI. Ap. Aug. tom. II. Ep. 3, 4.

Il ne faut donc plus s'étonner, ſi accoutumés à faire des Dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque choſe d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jeſus-Chriſt parmi leurs Divinités. Tibère, ſur les relations qui lui venoient de Judée, propoſa au Sénat d'accorder à Jeſus-Chriſt les honneurs divins. Ce n'eſt point un fait qu'on avance en l'air, & Tertullien le rapporte comme public & notoire dans ſon Apologétique qu'il préſente au Sénat au nom de l'Egliſe, qui n'eût pas voulu affoiblir une auſſi bonne cauſe que la ſienne par des cauſes où on auroit pû aiſément la confondre. Que ſi on veut le témoignage d'un Auteur Payen, Lampridius nous dira qu'*Adrien avoit élevé à Jeſus-Chriſt des Temples qu'on voyoit encore du tems qu'il écrivoit*, & qu'Alexandre Sévère, après l'avoir révélé en particulier, lui vouloit publiquement dreſſer des Autels, & le mettre au nombre des Dieux.

Tertul. Apol. V. Euſeb. hiſt. Eccl. II. 2.

Lamp. in Alex. cap. 4. ibid.

Il y a certainement beaucoup d'injuſtice à ne vouloir croire touchant Jeſus-Chriſt, que ce qu'en écrivent ceux qui ne ſe ſont pas rangés parmi ſes Diſciples : car c'eſt chercher la foi dans les incrédules, ou le ſoin & l'exactitude dans ceux qui occupés de

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

toute autre chose tenoient la Religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jesus-Christ a eu un si grand éclat, que le monde ne s'est pû défendre de lui rendre quelque témoignage; & je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celui de tant d'Empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se mêloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jesus-Christ. Ils prétendoient qu'à la fin les Religions s'uniroient, & que les Dieux de toutes les Sectes deviendroient communs. Les Chrétiens ne connoissoient point ce culte mêlé, & ne mépriserent pas moins les condescendances, que les rigueurs de la politique Romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejetter par les Payens les Temples que les Empereurs destinoient à Jesus-Christ. Les Prêtres des Idoles, au rapport de l'Auteur Payen déja cité tant de fois, déclarerent à l'Empereur Adrien, que *s'il consacroit ces Temples bâtis à l'usage des Chrétiens, tous les autres Temples seroient abandonnés, & que tout le monde embrasseroit la Religion Chrétienne.* L'Idolâtrie même sentoit dans notre Religion une force victorieuse contre laquelle les faux Dieux ne pouvoient tenir, & justifioit elle-même la vérité de cette Sentence de l'Apôtre, *Quelle convention peut-il y avoir entre Jesus-Christ & Bélial, & comment peut-on accorder le Temple de Dieu avec les Idoles?*

Lamp. in Alex. cap. 4. ibid.

II. Cor. VI. 15, 16.

Ainsi, par la vertu de la Croix, la Religion Payenne confondue par elle-même, tomboit en ruine: & l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'Idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la Nature divine, si grande & si étendue, ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom, ni sous une seule forme; mais que Jupiter, & Mars, & Junon, & les autres Dieux, n'étoient au fond que le même Dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées & représentées par tant de mots différens. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des Dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes & à leurs mystères qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses; toute la Religion se tournoit en allégories: c'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoient être ce Dieu unique; c'étoit les étoiles: c'étoeit l'air & le feu, l'eau & la terre, & leurs divers assemblages qui étoient cachés sous les noms des Dieux & dans leurs amours. Foible & misérable refuge; car outre que les fables étoient scandaleuses & toutes les allégories froides & forcées,

Macrob. I. Sat. 17, & seq. Apul. de Deo Soc. Aug. de Civ. IV. 10, 11.

que trouvoit-on à la fin, ſinon que ce Dieu unique étoit l'Univers avec toutes ſes parties, de ſorte que le fond de la Religion étoit la nature, & toujours la créature adorée à la place du Créateur.

Ces foibles excuſes de l'Idolâtrie, quoique tirées de la Philoſophie des Stoïciens, ne contentoient guère les Philoſophes. Celſe & Porphyre chercherent de nouveaux ſecours dans la doctrine de Platon & de Pythagore, & voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſent-il, qu'un Dieu ſouverain : mais il étoit ſi grand, qu'il ne ſe mêloit pas de petites choſes. Content d'avoir fait le Ciel & les Aſtres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde qu'il avoit laiſſé former à ſes ſubalternes, & l'homme, quoique né pour le connoître, parce qu'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ſes mains. Auſſi étoit-il inacceſſible à notre nature : il étoit logé trop haut pour nous ; les eſprits céleſtes qui nous avoient faits, nous ſervoient de Médiateurs auprès de lui, & c'eſt pourquoi il les falloit adorer.

Orig. cont. Celſ. lib. V, VI, &c. Plat. Conv. Tim. &c. Porphyr. lib. II. de abſtin. Apul. de Deo. Locr. Aug. de Civ. XIII. 14, & ſeq. 18, 21, 22. IX, 5, 6, &c.

Il ne s'agit pas de réfuter ces rêveries des Platoniciens, qui auſſi bien tombent d'elles-mêmes. Le myſtère de Jeſus-Chriſt les détruiſoit par le fondement. Ce myſtère apprenoit aux hommes que Dieu qui les avoit faits à ſon image, n'avoit garde de les mépriſer : que s'ils avoient beſoin de médiateur, ce n'étoit pas à cauſe de leur nature que Dieu avoit faite, comme il avoit fait toutes les autres ; mais à cauſe de leur péché dont ils étoient les ſeuls Auteurs : au reſte que leur nature les éloignoit ſi peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en ſe faiſant homme, & leur donnoit pour médiateur non point ces eſprits céleſtes, que les Philoſophes appelloient *Démons*, & que l'Ecriture appelloit *Anges* ; mais un homme, qui joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un reméde de notre foibleſſe.

Aug. Ep. III. ad Voluſian. &c.

Que ſi l'orgueil des Platoniciens ne pouvoit pas ſe rabaiſſer juſqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-deſſous des Anges, ne laiſſoit pas d'être comme eux capable de poſſéder Dieu ; de ſorte qu'il étoit plûtôt leur frere que leur ſujet, & ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en eſprit de ſociété celui qui les avoit faits les uns & les autres à ſa reſſemblance ? C'étoit donc non-ſeulement trop de baſſeſſe, mais encore trop d'in-

gratitude au genre-humain de ſacrifier à d'autre qu'à Dieu ; & rien n'étoit plus aveugle que le Paganiſme, qui au lieu de lui réſerver le culte ſuprême, le rendoit à tant de démons

C'eſt ici que l'idolâtrie qui ſembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait ſon foible. Sur la fin des perſécutions, Porphyre preſſé par les Chrétiens fut contraint de dire que le ſacrifice n'étoit pas le culte ſuprême ; & voyez juſqu'où il pouſſa l'extravagance. Ce Dieu très-haut, diſoit-il, ne recevoit point de ſacrifice : tout ce qui eſt matériel eſt impur pour lui, & ne peut lui être offert. La parole ne doit pas être employée à ſon culte, parce que la voix eſt une choſe corporelle : il faut l'adorer en ſilence, & par de ſimples penſées ; tout autre culte eſt indigne d'une majeſté ſi haute.

Porph. lib. II. de abſtin. Aug. de Civ. X.

Ainſi Dieu étoit trop grand pour être loüé. C'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons, ce que nous penſons de ſa grandeur. Le ſacrifice, quoiqu'il ne ſoit qu'une maniere de déclarer notre dépendance profonde & une reconnoiſſance de ſa ſouveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le diſoit ainſi expreſſément ; & cela, qu'étoit-ce autre choſe qu'abolir la Religion, & laiſſer tout-à-fait ſans culte celui qu'on reconnoiſſoit pour Dieu des Dieux ?

Mais qu'étoit-ce donc que ces ſacrifices que les Gentils offroient dans tous les Temples ? Porphyre en avoit trouvé le ſecret. Il y avoit, diſoit-il, des eſprits impurs, trompeurs, malfaiſans, qui par un orgueil inſenſé vouloient paſſer pour des Dieux, & ſe faire ſervir par les hommes. Il falloit les appaiſer, de peur qu'ils ne nuiſiſſent. Les uns plus gais & plus enjoüés ſe laiſſoient gagner par des ſpectacles & des jeux : l'humeur plus ſombre des autres vouloit l'odeur de la graiſſe, & ſe repaiſſoit de ſacrifices ſanglans. Que ſert de réfuter ces abſurdités ? Enfin les Chrétiens gagnoient leur cauſe. Il demeuroit pour conſtant, que tous Dieux auſquels on ſacrifioit parmi les Gentils, étoient des eſprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la Divinité : de ſorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroiſſoit ſeulement l'effet d'une ignorance brutale : mais à remonter à la ſource, c'étoit une œuvre menée de loin, pouſſée aux derniers excès par des eſprits malicieux. C'eſt ce que les Chrétiens avoient toujours prétendu ; c'eſt ce qu'enſeignoit l'Evangile ; c'eſt ce que chantoit le Pſalmiſte :

Porph. II. de abſt. Lab. apud Aug. VII. de Civ. 13.

Pſ. XCV. 5. *Tous les Dieux des Gentils ſont des Démons, mais le Seigneur a fait les Cieux.*

Et toutefois, MONSEIGNEUR, étrange aveuglement du genre-humain! L'idolâtrie réduite à l'extrémité, & confondue par elle-même, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, & l'expliquer en paroles dont le ſon fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les eſprits. Porphyre étoit admité. Jamblique, ſon Sectateur, paſſoit pour un homme divin, parce qu'il ſçavoit envelopper les ſentimens de ſon maître de termes qui paroiſſoient myſtérieux, quoiqu'en effet ils ne ſignifiaſſent rien. Julien l'Apoſtat, tout fin qu'il étoit, fût pris par ces apparences, les Payens même le racontent. Des enchantemens vrais ou faux, que ces Philoſophes vantoient, leur auſtérité mal entendue, leur abſtinence ridicule qui alloit juſqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications ſuperſtitieuſes, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines penſées, & leurs paroles auſſi peu ſolides qu'elles ſembloient magnifiques, impoſoient au monde. Mais je ne dis pas le fond. La ſainteté des mœurs Chrétiennes, le mépris des plaiſirs qu'elle commandoit, & plus que tout cela l'humilité qui faiſoit le fond du Chriſtianiſme, offenſoit les hommes; & ſi nous ſçavons le comprendre, l'orgueil, la ſenſualité & le libertinage étoient les ſeules défenſes de l'idolâtrie.

Eunap. Maxim. Oribas Chryſant. Ep. Jul. ad Jamb. Amm. Marcell. lib. XXII, XXIII, XXV.

L'Egliſe la déracinoit tous les jours par ſa doctrine, & plus encore par ſa patience. Mais ces eſprits malfaiſans qui n'avoient jamais ceſſé de tromper les hommes, & qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublierent pas leur malice. Ils ſuſciterent dans l'Egliſe ces Héréſies que vous avez vûes. Des hommes curieux, & par-là vains & remuans voulurent ſe faire un nom parmi les Fidéles, & ne purent ſe contenter de cette ſageſſe ſobre & tempérée que l'Apôtre avoit tant recommandée aux Chrétiens. Ils entroient trop avant dans les myſtères qu'ils prétendoient meſurer à nos foibles conceptions: nouveaux Philoſophes qui mêloient les raiſonnemens humains avec la foi, & entreprenoient de diminuer les difficultés du Chriſtianiſme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Evangile. Ainſi ſucceſſivement, & avec une eſpéce de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués: la création, la Loi de Moyſe fondement néceſſaire de la nôtre, la divinité de Jeſus-Chriſt, ſon incarnation, ſa grace, ſes ſacremens, tout enfin donna matiere à des diviſions ſcandaleuſes. Celſe & les autres nous les reprochoient; l'idolâtrie ſembloit triompher. Elle regardoit le Chriſtianiſme comme une

Rom. XII. 3.

Orig. lib. V. cont. Celſ.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

nouvelle Secte de Philoſophie qui avoit le ſort de toutes les autres Sectes, & comme elles, ſe partageoit en pluſieurs autres Sectes. L'Egliſe ne leur paroiſſoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matiere de Religion, rafiner plus que nos Ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Iren. III. 1, 2, 3, 4. Tertull. de Carn. cap. 2. de præſcrip. 20, 21, 32, 36.

Dans cette confuſion de Sectes qui ſe vantoient d'être Chrétiennes, Dieu ne manqua pas à ſon Egliſe. Il ſçut lui conſerver un caractère d'autorité que les héréſies ne pouvoient prendre. Elle étoit catholique & univerſelle : elle embraſſoit tous les tems : elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apoſtolique ; la ſuite, la ſucceſſion, la chaire de l'unité, l'autorité primitive lui appartenoit. Tous ceux qui la quittoient, l'avoient premiérement reconnue, & ne pouvoient effacer le caractère de leur nouveauté, ni celui de leur rébellion. Les Payens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laiſſoient en ſon entier. Celſe qui reprochoit aux Chrétiens leurs diviſions parmi tant d'Egliſes ſchiſmatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une Egliſe diſtinguée de toutes les autres, & toujours plus forte, qu'il

Orig. lib. V. appelloit auſſi pour cette raiſon *la grande Egliſe. Il y en a*, diſoit-il, *parmi les Chrétiens qui ne reconnoiſſent pas le Créateur, ni les traditions des Juifs*, il vouloit parler des Marcionites : *mais* pourſuivoit-il, *la grande Egliſe les reçoit.* Dans le trouble qu'excita

Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. VII. c. 30. Paul de Samoſate, l'Empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie Egliſe Chrétienne à laquelle appartenoit *la maiſon de l'Egliſe*, ſoit que ce fût le lieu d'oraiſon, ou la maiſon de l'Evêque. Il l'adjugea à ceux *qui étoient en communion avec les Evêques d'Italie & celui de Rome*, parce qu'il voyoit de tout tems le gros des Chrétiens dans cette communion. Lorſque l'Empereur Conſtance brouilloit tout dans l'Egliſe, la confuſion qu'il y mettoit, en protégeant les Ariens, ne put empêcher qu'Ammian Marcellin,

Amm. Marc. lib. XXI. tout Payen qu'il étoit, ne reconnût que cet Empereur s'égaroit de la droite voie *de la Religion Chrétienne ſimple & préciſe par elle-même* dans ſes dogmes & dans ſa conduite. C'eſt que l'Egliſe véritable avoit une majeſté & une droiture que les héréſies ne pouvoient ni imiter, ni obſcurcir ; au contraire, ſans y penſer, elles rendoient témoignage à l'Egliſe Catholique. Conſtance qui perſécutoit ſaint Athanaſe défenſeur de l'ancienne foi, *ſouhaitoit avec ar-*

Id. lib. XV. *deur*, dit Ammian Marcellin, *de le faire condamner par l'autorité*

qu'avoit l'Evêque de Rome au-deſſus des autres. En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faiſoit ſentir aux Payens mêmes ce qui manquoit à ſa Secte, & honoroit l'Egliſe dont les Ariens s'étoient ſéparés : ainſi les Gentils mêmes connoiſſoient l'Egliſe Catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ſes aſſemblées, & quels étoient ſes Evêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les héréſies, quoi qu'elles fiſſent, elles ne pouvoient ſe défaire du nom de leurs Auteurs. Les Sabelliens, les Paulianiſtes, les Ariens, les Pélagiens, & les autres s'offenſoient envain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en euſſent, vouloit parler naturellement, & déſignoit chaque Secte par celui dont elle tiroit ſa naiſſance. Pour ce qui eſt de la grande Egliſe, de l'Egliſe Catholique & Apoſtolique il n'a jamais été poſſible de lui nommer un Auteur que Jeſus-Chriſt même, ni de lui marquer les premiers de ſes Paſteurs ſans remonter juſqu'aux Apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainſi quoi que fiſſent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux Payens. Elle leur ouvroit ſon ſein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux ſe perdoient peut-être dans les ſentiers détournés : mais l'Egliſe Catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plûpart de ceux qui cherchoient Jeſus-Chriſt, & l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de raſſembler les Gentils. C'étoit elle auſſi que les Empereurs infidéles attaquoient de toute leur force. Origène nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à ſouffrir pour la foi. Saint Juſtin, plus ancien que lui, a remarqué que la perſécution épargnoit les Marcionites & les autres hérétiques. Les Payens ne perſécutoient que l'Egliſe qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, & ne connoiſſoient qu'elle ſeule pour l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches ? ſa bonne ſéve ne ſe perdoit pas pour cela, elle pouſſoit par d'autres endroits, & le retranchement du bois ſuperflu ne faiſoit que rendre ſes fruits meilleurs. En effet, ſi on conſidère l'hiſtoire de l'Egliſe, on verra que toutes les fois qu'une héréſie l'a diminuée, elle a réparé ſes pertes, & en s'étendant au-dehors, & en augmentant au-dedans la lumiere & la piété, pendant qu'on a vû ſécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'Enfer qui les ſoutenoit : l'œuvre de Dieu a ſubſiſté ; l'Egliſe a triomphé de l'idolâtrie & de toutes les erreurs.

Orig. cont. Celſ. VII.

Juſt. Apol. II.

CHAPITRE XXVII.

Réflexion générale ſur la ſuite de la Religion, & ſur le rapport qu'il y a entre les Livres de l'Ecriture.

CETTE Egliſe toujours attaquée, & jamais vaincue, eſt un miracle perpétuel, & un témoignage éclatant de l'immutabilité des conſeils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choſes humaines elle ſe ſoutient toujours avec une force invincible, enſorte que, par une ſuite non interrompue depuis près de dix-ſept cens ans, nous la voyons remonter juſqu'à Jeſus-Chriſt, dans lequel elle a recueilli la ſucceſſion de l'ancien Peuple, & ſe trouve réunie aux Prophétes & aux Patriarches.

Ainſi tant de miracles étonnans que les anciens Hébreux ont vûs de leurs yeux, ſervent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à ſon unité & à ſa toute-puiſſance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conſerver la mémoire, que de laiſſer entre les mains de tout un grand Peuple les actes qui les atteſtent rédigés par l'ordre des tems ? C'eſt ce que nous avons encore dans les Livres de l'ancien Teſtament, c'eſt-à-dire, dans les Livres les plus anciens qui ſoient au monde ; dans les Livres qui ſont les ſeuls de l'antiquité où la connoiſſance du vrai Dieu ſoit enſeignée, & ſon ſervice ordonné ; dans les Livres que le Peuple Juif a toujours ſi religieuſement gardés. Ce Peuple eſt le ſeul qui ait connu dès ſon origine le Dieu créateur du Ciel & de la terre ; le ſeul par conſéquent qui devoit être le dépoſitaire des ſecrets divins. Ils les a auſſi conſervés avec une Religion qui n'a point d'exemple. Les Livres que les Egyptiens & les autres Peuples appelloient divins, ſont perdus il y a long-tems, & à peine nous en reſte-t-il quelque mémoire confuſe dans les hiſtoires anciennes. Les Livres ſacrés des Romains, où Numa, Auteur de leur Religion, en avoit écrit les myſtères, ont péri par les mains des Romains mêmes, & le Sénat les fit brûler comme tendans à renverſer la Religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laiſſé périr les Livres Sibyllins ſi long-tems révérés parmi eux comme prophétiques, & où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets

Tit. Liv. lib. XL. cap. 29. Varr. lib. de cult. Deor. ap. Aug. de Civ. VII. 34.

crets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont été les seuls dont les Ecritures sacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens ils sont le seul qui ait conservé les monumens primitifs de sa religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité & de celle de leurs ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations où il a été dispersé, avec la suite de la religion, les miracles & les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jesus-Christ est venu, & qu'envoyé par son Pere pour accomplir les promesses de la loi, il a confirmé sa mission & celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la terre; les circonstances des tems, des personnes & des lieux, ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; & si peu qu'on ait considéré les anciens monumens de l'Eglise, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion & de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux Testamens, il y a une différence à considérer, c'est que les livres de l'ancien peuple ont été composés en divers tems. Autres sont les tems de Moyse, autres ceux de Josué & des Juges, autres ceux des Rois: autres ceux où le peuple a été tiré d'Egypte, & où il a reçû la loi: autres ceux où il a conquis la Terre promise: autres ceux où il y a été rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étenduc de siécles, durant lesquels il a distribué ses miracles & ses Prophétes, afin de renouveller souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses vérités saintes. Dans le Nouveau Testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à son Eglise après Jesus-Christ. En lui est la perfection & la plénitude; & tous les Livres divins qui ont été composés dans la nouvelle alliance, l'ont été au tems des Apôtres.

C'est-à-dire, que le témoignage de Jesus-Christ, & de ceux que Jesus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa Résurrection, a suffi à l'Eglise Chrétienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les Apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais dans cette différence qui ſe trouve entre les Livres des deux Teſtamens, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choſes dans le tems qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainſi ceux qui les ſçavoient, les ont écrites: ceux qui les ſçavoient, ont reçû les livres qui en rendoient témoignage; les uns & les autres les ont laiſſés à leurs deſcendans comme un héritage précieux, & la pieuſe poſtérité les a conſervés.

C'eſt ainſi que s'eſt formé le corps des Ecritures ſaintes, tant de l'ancien que du nouveau Teſtament: Ecritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, & qu'on a auſſi conſervées avec tant de Religion, qu'on n'a pas crû pouvoir ſans impiété, y altérer une ſeule lettre.

C'eſt ainſi qu'elles ſont venues juſqu'à nous, toujours ſaintes, toujours ſacrées, toujours inviolables; conſervées les unes par la Tradition conſtante du peuple Chrétien, d'autant plus certaine, qu'elle a été confirmée par le ſang & par le martyre, tant de ceux qui ont écrit ces Livres divins, que de ceux qui les ont reçûs.

Aug. cont. Fauſt. XI. 2. XXXII. 21. XXXIII. 6. Iren. lib. II. 17. Tertull. adv. Marc. IV. 1, 4, 5. Aug. de utilit. cred. III. 17. cont. Fauſtum Manichæum, XXII. 79. XXVIII. 4. XXXII, XXXIII. Cont. adv. leg. & Proph. I. 20, &c.

Saint Auguſtin & les autres Peres demandent ſur la foi de qui nous attribuons les Livres profanes à des tems & à des Auteurs certains. Chacun répond auſſitôt que les Livres ſont diſtingués par les différens rapports qu'ils ont aux loix, aux coûtumes, aux hiſtoires, à un certain tems, par le ſtyle même qui porte imprimé le caractère des âges & des Auteurs particuliers; plus que tout cela par la foi publique, & par une Tradition conſtante. Toutes ces choſes concourent à établir les Livres divins, à en diſtinguer les tems, à en marquer les Auteurs; & plus il y a eu de Religion à les conſerver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conſerve eſt inconteſtable.

Auſſi a-t-elle toujours été reconnùe, non-ſeulement par les Orthodoxes, mais encore par les Hérétiques, & même par les Infidéles. Moyſe a toujours paſſé dans tout l'Orient, & enſuite dans tout l'Univers pour le Légiſlateur des Juifs, & pour l'Auteur des Livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains qui les ont reçûs des dix Tribus ſéparées, les ont conſervés auſſi religieuſement que les Juifs: leur Tradition & leur Hiſtoire eſt conſtante, & il ne faut que repaſſer ſur quelques endroits de la premiere partie, pour en voir toute la ſuite.

Voyez ci-deſſus I. Part. Epoq. VII, VIII, IX. An. du Monde 3000. & de Rome 177,

Deux Peuples ſi oppoſés n'ont pas pris l'un de l'autre ces Livres

divins ; tous les deux les ont reçûs de leur origine commune, dès le tems de Salomon & de David. Les anciens caractères Hébreux que les Samaritains retiennent encore, montrent aſſez qu'ils n'ont pas ſuivi Eſdras qui les a changés. Ainſi le Pentateuque des Samaritains, & celui des Juifs, ſont deux Originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la ſubſtance du Texte, juſtifie la bonne foi des deux Peuples. Ce ſont des témoins fidéles qui conviennent, ſans s'être entendus, ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, & que la ſeule Tradition immémoriale de part & d'autre a unis dans la même penſée.

Discours sur l'Histoire Universelle. 218, 305, 604, 624, &c.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique ſans aucune raiſon, que ces Livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été, ou rétablis, ou compoſés de nouveau, ou altérés par Eſdras; outre qu'ils ſont démentis par Eſdras même, le ſont auſſi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains, tel que l'avoient lû dans les premiers ſiécles Euſèbe de Céſarée, Saint Jérôme, & les autres Auteurs Eccléſiaſtiques; tels que ces Peuples l'avoient conſervé dès leur origine : & une ſecte ſi foible ſemble ne durer ſi longtems que pour rendre ſon témoignage à l'antiquité de Moyſe.

Les Auteurs qui ont écrit les quatre Evangiles ne reçoivent pas un témoignage moins aſſûré du conſentement unanime des Fidéles, des Payens, & des Hérétiques. Ce grand nombre de Peuples divers qui ont reçû & traduit ces Livres divins auſſitôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date, & de leurs Auteurs. Les Payens n'ont pas contredit cette Tradition. Ni Celſe, qui a attaqué ces Livres Sacrés, preſque dans l'origine du Chriſtianiſme, ni Julien l'Apoſtat, quoiqu'il n'ait rien ignoré, ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier, ni aucun autre Payen ne les a jamais ſoupçonné d'être ſuppoſés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes Auteurs que les Chrétiens. Les Hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces Livres, n'oſoient dire qu'ils ne fuſſent pas des Diſciples de Notre-Seigneur. Il y a eu pourtant de ces Hérétiques qui ont vû les commencemens de l'Egliſe, & aux yeux deſquels ont été écrits les Livres de l'Evangile. Ainſi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réuſſir. Il eſt vrai qu'après les Apôtres, & lorſque l'Egliſe étoit déja étendue par toute la terre, Marcion & Manes, conſtamment les plus téméraires & les plus ignorans de tous les Hérétiques, malgré la Tradition

Discours sur l'Histoire Universelle.

venue des Apôtres, continuée par leurs Diſciples & par les Evêques, à qui ils avoient laiſſé leur Chaire, & la conduite des Peuples, & reçûe unanimement par toute l'Egliſe Chrétienne, oſerent dire que trois Evangiles étoient ſuppoſés, & que celui de S. Luc qu'ils préféroient aux autres, on ne ſçait pourquoi, puiſqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falſifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures viſions, nuls faits poſitifs. Ils diſoient pour toute raiſon, que ce qui étoit contraire à leurs ſentimens, devoit néceſſairement avoir été inventé par d'autres que par les Apôtres; & alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur conteſtoit; opinions d'ailleurs ſi extravagantes, & ſi manifeſtement inſenſées, qu'on ne ſçait encore comment elles ont pû entrer dans l'eſprit humain. Mais certainement, pour accuſer la bonne foi de l'Egliſe, il falloit avoir en main des Originaux différens des ſiens, ou quelque preuve conſtante. Interpellés d'en produire, eux & leurs Diſciples, ils ſont demeurés muets, & ont laiſſé par leur ſilence une preuve indubitable qu'au ſecond ſiécle du Chriſtianiſme où ils écrivoient, il n'y avoit pas ſeulement un indice de fauſſeté, ni la moindre conjecture qu'on pût oppoſer à la Tradition de l'Egliſe.

In. Tertull. Aug. loc. cit.

Que dirai-je du conſentement des Livres de l'Ecriture, & du témoignage admirable que tous les tems du Peuple de Dieu ſe donnent les uns aux autres? Les tems du ſecond Temple ſuppoſent ceux du premier, & nous raménent à Salomon. La paix n'eſt venue que par les combats; & les conquêtes du Peuple de Dieu nous font remonter juſqu'aux Juges, juſqu'à Joſué, & juſqu'à la ſortie d'Egypte. En regardant tout un Peuple ſortir d'un Royaume où il étoit étranger, on ſe ſouvient comment il y étoit entré. Les douze Patriarches paroiſſoient auſſitôt, & un Peuple qui ne s'eſt jamais regardé que comme une ſeule famille, nous conduit naturellement à Abraham, qui en eſt la tige. Ce Peuple eſt-il plus ſage & moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châtiment; que ſes fautes paſſées lui avoient attiré. Si ce Peuple ſe glorifie d'avoir vû durant pluſieurs ſiécles des miracles que les autres Peuples n'ont jamais vûs, il peut auſſi ſe glorifier d'avoir eu la connoiſſance de Dieu, qu'aucun autre Peuple n'avoit. Que veut-on que ſignifie la Circonciſion, & la Fête des Tabernacles, & la Pâque, & les autres Fêtes célébrées dans la Nation de tems immémorial, ſinon les choſes qu'on trouve marquées dans le Livre de Moyſe? Qu'un Peuple diſtingué des

autres par une Religion, & par des mœurs ſi particulieres, qui conſerve dès ſon origine ſur le fondement de la création, & ſur la foi de la Providence, une Doctrine ſi ſuivie & ſi élevée; une mémoire ſi vive d'une longue ſuite de faits ſi néceſſairement enchaînés; des cérémonies ſi réglées, & des coutumes ſi univerſelles, ait été ſans une Hiſtoire qui lui marquât ſon origine, & ſans une Loi qui lui preſcrivît ſes coûtumes pendant mille ans qu'il eſt demeuré en état; & qu'Eſdras ait commencé à lui vouloir donner tout-à-coup, ſous le nom de Moyſe, avec l'Hiſtoire de ſes antiquités, la Loi qui formoit ſes mœurs, quand ce Peuple devenu captif, a vû ſon ancienne Monarchie renverſée de fond en comble: quelle Fable plus croyable pourroit-on jamais inventer? Et peut-on y donner créance, ſans joindre l'ignorance au blaſphême?

Pour perdre une telle Loi, quand on l'a une fois reçûe, il faut qu'un Peuple ſoit exterminé, ou que par divers changemens il en ſoit venu à n'avoir plus qu'une idée confuſe de ſon origine, de ſa Religion, & de ſes coutumes. Si ce malheur eſt arrivé au Peuple Juif, & que la Loi, ſi connue ſous Sédécias, ſe ſoit perdue ſoixante ans après, malgré les ſoins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, qui ont un recours perpétuel à cette Loi, comme à l'unique fondement de la Religion & de la Police de leur Peuple; ſi, dis-je, la Loi s'eſt perdue malgré ces grands hommes, ſans compter les autres, & dans le tems que la même Loi avoit ſes Martyrs, comme le montrent les perſécutions de Daniel, & des trois Enfans; ſi, cependant malgré tout cela, elle s'eſt perdue en ſi peu de tems, & demeure ſi profondément oubliée, qu'il ſoit permis à Eſdras de la rétablir à ſa fantaiſie: ce n'étoit pas le ſeul Livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit compoſer en même tems tous les Prophétes anciens & nouveaux, c'eſt-à-dire, ceux qui avoient écrit & devant, & durant la captivité; ceux que le Peuple avoit vû écrire, auſſi-bien que ceux dont il conſervoit la mémoire; & non-ſeulement les Prophétes, mais encore les Livres de Salomon, & les Pſeaumes de David, & tous les Livres d'Hiſtoire, puiſqu'à peine ſe trouvera-t-il dans toute cette Hiſtoire un ſeul fait conſidérable, & dans tous ces autres Livres un ſeul Chapitre, qui, détaché de Moyſe tel que nous l'avons, puiſſe ſubſiſter un ſeul moment. Tout y parle de Moyſe, tout y eſt fondé ſur Moyſe; & la choſe devoit être ainſi, puiſque Moyſe & ſa Loi, & l'Hiſtoire qu'il a écrite, étoit en effet

dans le Peuple Juif tout le fondement de la conduite publique & particuliere. C'étoit en vérité à Eſdras une merveilleuſe entrepriſe, & bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même tems avec Moyſe tant d'hommes de caractère & de ſtyle différent, & chacun d'une maniere uniforme, & toujours ſemblable à elle-même ; & faire accroire tout-à-coup à tout un Peuple que ce ſont là les Livres anciens qu'il a toujours révérés, & les nouveaux qu'il a vû faire, comme s'il n'avoit jamais ouï-parler de rien, & que la connoiſſance du tems préſent, auſſi-bien que celle du tems paſſé, fût tout-à-coup abolie. Tels ſont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-puiſſant, ni recevoir le témoignage par lequel il eſt conſtant qu'on a dit à tout un grand Peuple qu'il les avoit vûs de ſes yeux.

Mais ſi ce Peuple eſt revenu de Babylone dans la terre de ſes peres ſi nouveau & ſi ignorant, qu'à peine ſe ſouvient il qu'il eût été, enſorte qu'il ait reçû, ſans examiner, tout ce qu'Eſdras aura voulu lui donner : comment donc voyons-nous dans le Livre qu'Eſdras a écrit, & dans celui de Néhémias ſon contemporain, tout ce qu'on y dit des Livres divins? Qui auroit pû les ouïr-parler de la Loi de Moyſe en tant d'endroits, & publiquement, comme d'une choſe connue de tout le monde, & que tout le monde avoit entre ſes mains ? Euſſent-ils oſé régler par-là les Fêtes, les Sacrifices, les Cérémonies, la forme de l'Autel rebâti, les Mariages, la Police, & en un mot toutes choſes, en diſant ſans ceſſe que tout ſe faiſoit *ſelon qu'il étoit écrit dans la Loi de Moyſe, ſerviteur de Dieu* ? Comment voit-on tout le Peuple agir naturellement en conſéquence de cette Loi, comme l'ayant eu toujours préſente? Comment eſt-ce que tout ce Peuple pouvoit écouter Aggée, Zacharie & Malachie, qui prophétiſoient alors ; qui, comme les autres Prophétes leurs prédéceſſeurs ne leur prêchoient que *Moyſe, & la Loi que Dieu lui avoit donnée en Horeb :* & cela, comme une choſe connue, & de tout tems en vigueur dans la Nation ? mais comment dit-on dans le même tems, & dans le retour du Peuple, que tout ce Peuple admira l'accompliſſement de l'Oracle de Jérémie, touchant les ſoixante-dix ans de captivité? Ce Jérémie qu'Eſdras venoit de forger avec tous les autres Prophétes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance ? Par quel artifice nouveau a-t-on pû perſuader à tout un Peuple, & aux Vieillards qui avoient vû ce Prophéte, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance miraculeuſe qu'il leur avoit annoncée dans ſes écrits? Mais

I. Eſd. III. 7, 9, 10.
II. Eſd. V. 8, 9, 10, 11, 13.
I. Eſd. III. II. Eſd. VIII. 13, &c.
Mal. IV. 4.
II. Par. XXXVI. 22. I. Eſd. I. 1.

tout cela ſera encore ſuppoſé : Eſdras & Néhémias n'auront point écrit l'Hiſtoire de leur tems ; quelqu'autre l'aura ſous leur nom ; & ceux qui ont fabriqué tous les autres Livres de l'Ancien Teſtament auront été ſi favoriſés de la poſtérité, que d'autres fauſſaires leur en auront ſuppoſé à eux-mêmes, pour donner créance à leur impoſture.

On aura honte ſans doute de tant d'extravagances ; & au lieu de dire qu'Eſdras ait fait tout d'un coup paroître tant de Livres ſi diſtingués les uns des autres par les caractères du ſtyle & du tems, on dira qu'il y aura pû inſérer les miracles & les prédictions qui les font paſſer pour divins : erreur plus groſſiere encore que la précédente, puiſque ces miracles & ces prédictions ſont tellement répandus dans tous ces Livres, ſont tellement inculqués & répétés ſi ſouvent, avec tant de tours divers, & une ſi grande variété de fortes figures, en un mot, en ſont tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais ſeulement ouvert ces ſaints Livres, pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre, pour ainſi dire, tout-à-fait, que d'y inſérer les choſes que les incrédules ſont ſi fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin eſt tellement le fond de ces Livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Eſdras, ſi on veut, y ait ajoûté après coup les prédictions des choſes déja arrivées de ſon tems ; celles qui ſe ſont accomplies depuis, par exemple, ſous Antiochus & les Machabées, & tant d'autres que l'on a vûes, qui les aura ajoûtées ? Dieu aura peut-être donné à Eſdras le don de Prophétie, afin que l'impoſture d'Eſdras fût plus vraiſemblable, & on aimera mieux qu'un fauſſaire ſoit Prophéte, qu'Iſaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque ſiécle aura porté un fauſſaire heureux, que tout le Peuple en aura crû ; & de nouveaux impoſteurs, par un zéle admirable de Religion, auront ſans ceſſe ajoûté aux Livres divins, après même que le Canon en aura été clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec les Juifs par toute la terre, & qu'on les aura traduits en tant de Langues étrangères. N'eût-ce pas été, à force de vouloir établir la Religion, la détruire par les fondemens ? Tout un Peuple laiſſe-t-il donc changer ſi facilement ce qu'il croit être divin, ſoit qu'il le croie par raiſon ou par erreur ? Quelqu'un peut-il eſpérer de perſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajoûter un ſeul Chapitre, ou à l'Evangile, ou à l'Alcoran ? Mais peut-être que les Juifs étoient plus doçiles que les autres Peuples, ou qu'ils

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

étoient moins religieux à conſerver leurs ſaints Livres ? Quels monſtres d'opinions ſe faut-il mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecouer le joug de l'autorité divine, & ne régler ſes ſentimens, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée ?

CHAPITRE XXVIII.

Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture, ſont aiſées à vaincre par les hommes de bon ſens, & de bonne foi.

QU'ON ne diſe pas que la diſcuſſion de ces faits eſt embarraſſante : car quand elle le ſeroit, il faudroit, ou s'en rapporter à l'autorité de l'Egliſe & à la Tradition de tant de ſiécles, ou pouſſer l'examen juſqu'au bout, & ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de tems qu'on n'en veut donner à ſon ſalut. Mais au fond, ſans remuer avec un travail infini les Livres des deux Teſtamens, il ne faut que lire le Livre des Pſeaumes, où ſont recueillis tant d'anciens Cantiques du Peuple de Dieu, pour y voir dans la plus divine Poëſie qui fût jamais des monumens immortels de l'Hiſtoire de Moyſe : de celle des Juges, de celle des Rois, imprimés par le chant & par la meſure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau Teſtament, les ſeules Epîtres de S. Paul ſi vives, ſi originales, ſi fort du tems, des affaires & des mouvemens qui étoient alors, & enfin d'un caractère ſi marqué ; ces Epîtres, dis-je, reçûes par les Egliſes auſquelles elles étoient adreſſées, & de-là communiquées aux autres Egliſes, ſuffiroient pour convaincre les eſprits bien faits, que tout eſt ſincère & original dans les Ecritures que les Apôtres nous ont laiſſées.

Ainſi ſe ſoutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les Actes des Apôtres ne ſont que continuer l'Evangile ; leurs Epîtres le ſuppoſent néceſſairement : mais afin que tout ſoit d'accord, & les Actes, & les Epîtres & les Evangiles réclament par-tout les anciens Livres des Juifs. Saint Paul & les autres Apôtres ne ceſſent d'alléguer ce que *Moyſe a dit*, ce qu'il *a écrit*, ce que les Prophétes ont dit & écrit après Moyſe. Jeſus-Chriſt appelle en témoignage *la Loi de Moyſe, les Prophétes & les Pſeaumes*, comme des témoins qui dépoſent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ſes myſtères, *il commence par Moyſe, & par les Prophétes ;*

Act. III. 22. VII. 32. &c. Rom. X. 5, 19.

Luc. XXIV. 44.

Ibid. 27.

Joan. V. 46, 47.

&

& quand il dit aux Juifs que *Moyſe a écrit de lui*, il poſe pour fondement ce qu'il y avoit de plus conſtant parmi eux, & les raméne à la ſource même de leurs Traditions.

Voyons néanmoins ce qu'on oppoſe à une autorité ſi reconnue, & au conſentement de tant de ſiécles : car puiſque de nos jours on a bien oſé publier en toute ſorte de langues des Livres contre l'Ecriture, il ne faut point diſſimuler ce qu'on dit pour décrier ſes antiquités. Que dit-on donc pour autoriſer la ſuppoſition du Pentateuque, & que peut-on objecter à une Tradition de trois mille ans ſoutenue par ſa propre force & par la ſuite des choſes ? Rien de ſuivi, rien de poſitif, rien d'important ; des chicanes ſur des nombres, ſur des lieux, ou ſur des noms : & de telles obſervations, qui dans toute autre matiere ne paſſeroient tout au plus que pour de vaines curioſités incapables de donner atteinte au fond des choſes, nous ſont ici alléguées comme faiſant la déciſion de l'affaire la plus ſérieuſe qui fût jamais.

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'Hiſtoire de l'Ecriture. Il y en a, ſans doute, qui n'y ſeroient pas, ſi le Livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été ſuppoſé, comme on l'oſe dire, par un homme habile & induſtrieux ; ſi l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, & qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faiſoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long tems, lorſque les lieux ont changé de nom ou d'état : lorſque les dates ſont oubliées : lorſque les Généalogies ne ſont plus connues ; qu'il n'y a plus de reméde aux fautes qu'une copie tant ſoit peu négligée introduit ſi aiſément en de telles choſes ; ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laiſſent de l'obſcurité dans quelque partie de l'Hiſtoire. Mais enfin cette obſcurité eſt-elle dans la ſuite même, ou dans le fond de l'affaire ? nullement : tout y eſt ſuivi ; & ce qui reſte d'obſcur, ne ſert qu'à faire voir dans les Livres ſaints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le texte : les anciennes verſions ne s'accordent pas ; l'Hébreu en divers endroits eſt différent de lui-même ; & le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuſe d'y avoir changé exprès en faveur de leur temple de Garizim, diffère encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de-là que conclura-t-on, que les Juifs ou Eſdras auront ſuppoſé le Pentateuque au retour de la captivité ? C'eſt juſtement tout le contraire qu'il faudroit conclurre. Les différences du Samaritain ne ſervent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur texte eſt

Deut. XXVII. 4.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puiſſe s'imaginer que ces Schiſmatiques aient pris quelque choſe des Juifs & d'Eſdras, nous avons vû au contraire que c'eſt en haine des Juifs & d'Eſdras, & en haine du premier & du ſecond temple qu'ils ont inventé leur chimère de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plûtôt accuſé les impoſtures des Juifs que de les ſuivre? Ces rebelles qui ont mépriſé Eſdras & tous les Prophétes des Juifs, avec leur temple & Salomon qui l'avoit bâti, auſſi-bien que David qui en avoit déſigné le lieu, qu'ont-ils reſpecté dans leur Pentateuque, ſinon une antiquité ſupérieure non-ſeulement à celle d'Eſdras & des Prophétes, mais encore à celle de Salomon & de David, en un mot, l'antiquité de Moyſe dont les deux peuples conviennent? Combien donc eſt inconteſtable l'autorité de Moyſe & du Pentateuque que toutes les objections ne font qu'affermir?

Mais enfin d'où viennent ces variétés des textes & des verſions? D'où viennent-elles en effet, ſinon de l'antiquité du Livre même qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes depuis tant de ſiécles que la langue dans laquelle il eſt écrit, a ceſſé d'être commune? Mais laiſſons les vaines diſputes, & tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me diſe s'il n'eſt pas conſtant que de toutes les verſions, & de tout le texte, quel qu'il ſoit, il en reviendra toujours les mêmes loix, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même ſuite d'hiſtoire, le même corps de doctrine, & enfin la même ſubſtance. En quoi nuiſent après cela les diverſités des textes? Que nous falloit-il davantage que ce fonds inaltérable des Livres ſacrés, & que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence? Et pour ce qui eſt des verſions, eſt-ce une marque de ſuppoſition ou de nouveauté, que la langue de l'Ecriture ſoit ſi ancienne qu'on en ait perdu les délicateſſes, & qu'on ſe trouve empêché à en rendre toute l'élégance ou toute la force dans la derniere rigueur? N'eſt-ce pas plûtôt une preuve de la plus grande antiquité? Et ſi on veut s'attacher aux petites choſes, qu'on me diſe ſi de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a jamais rétabli un ſeul par raiſonnement ou par conjecture. On a ſuivi la foi des exemplaires; & comme la Tradition n'a jamais permis que la ſaine doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il en reſtoit, ne ſerviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par ſon propre eſprit.

Mais enfin, voici le fort de l'objection: N'y a-t-il pas des choſes ajoûtées dans le texte de Moyſe, & d'où vient qu'on trouve

ſa mort à la fin du Livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué ſon Hiſtoire aient ajoûté ſa fin bienheureuſe au reſte de ſes actions, afin de faire du tout un même corps ! Pour les autres additions, voyons ce que c'eſt. Eſt-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y ſonge ſeulement pas : il n'y en a pas le moindre ſoupçon, ni le moindre indice : ç'eût été ajoûter à l'œuvre de Dieu : la Loi l'avoit défendu, & le ſcandale qu'on eût cauſé, eût été horrible. Quoi donc ; on aura continué peut-être une Généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de Ville changé par le tems ; à l'occaſion de la Manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le tems où ceſſa cette nourriture céleſte, & ce fait écrit depuis dans un autre Livre ſera demeuré par remarque dans celui de Moyſe, comme un fait conſtant & public dont tout le peuple étoit témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Joſué, ou par Samuel, ou par quelque autre Prophéte d'une pareille antiquité ; parce qu'elles ne regardoient que des faits notoires, & où conſtamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement paſſé dans le Texte ; & la même Tradition nous les aura apportées avec tout le reſte ; auſſitôt tout ſera perdu ; Eſdras ſera accuſé, quoique le Samaritain où ces remarques ſe trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non-ſeulement au-deſſus d'Eſdras, mais encore au-deſſus du Schiſme des dix Tribus ? N'importe, il faut que tout retombe ſur Eſdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque ſeroit encore plus ancien qu'il ne faut ; & on ne pourroit aſſez révérer l'antiquité d'un Livre, dont les Notes mêmes auroient un ſi grand âge. Eſdras aura donc tout fait ; Eſdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moyſe, & lui aura fait écrire ſi groſſiérement, comme déja arrivé, ce qui s'eſt paſſé après lui. Tout un ouvrage ſera convaincu de ſuppoſition par ce ſeul endroit ; l'autorité de tant de ſiécles & ſa foi publique ne lui ſervira plus de rien : comme ſi au contraire, on ne voyoit pas que ces remarques dont on ſe prévaut, ſont une nouvelle preuve de ſincérité & de bonne foi, non-ſeulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont tranſcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un Livre divin, mais de quelque Livre que ce ſoit par des raiſons ſi légères ? Mais c'eſt que l'Ecriture eſt un livre ennemi du genre-humain ; il veut obliger les hommes à ſoumettre leur eſprit à Dieu & à réprimer leurs paſſions déréglées :

Deut. IV. 2. XII. 12. V. ſuprà, II. Part. Joſ. V. 12.

Exod. XVI. 35.

il faut qu'il périſſe ; & à quelque prix que ce ſoit, il doit être ſacrifié au libertinage.

Au reſte, ne croyez pas que l'impiété s'engage ſans néceſſité dans toutes les abſurdités que vous avez vûes. Si contre le témoignage du genre-humain, & contre toutes les régles du bon ſens, elle s'attache à ôter au Pentateuque & aux Prophéties leurs Auteurs toujours reconnus, & à leur conteſter leurs dates ; c'eſt que les dates ſont tout en cette matiere, pour deux raiſons. Premiérement, parce que des Livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y avoit revêtus de leurs circonſtances les plus particulieres, & avancés non-ſeulement comme publics, mais encore comme préſens, s'ils euſſent pû être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation : & au lieu qu'ils ſe ſoutiennent de leur propre poids, ils ſeroient tombés par eux-mêmes il y a longtems. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inſpiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre & la longue ſuite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'eſt pour éviter ces miracles & ces prédictions, que les impies ſont tombés dans toutes les abſurdités qui vous ont ſurpris. Mais qu'ils ne penſent pas à échapper à Dieu : il a réſervé à ſon Ecriture une marque de divinité qui ne ſouffre aucune atteinte. C'eſt le rapport des deux teſtamens. On ne diſpute pas du moins que tout l'ancien Teſtament ne ſoit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Eſdras qui ait pû perſuader aux Juifs d'inventer ou de falſifier leur Ecriture en faveur des Chrétiens qu'ils perſécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux Teſtamens, on prouve que l'un & l'autre eſt divin. Ils ont tous deux le même deſſein & la même ſuite : l'un prépare la voie à la perfection, que l'autre montre à découvert : l'un poſe le fondement, & l'autre achéve l'édifice : en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainſi tous les tems ſont unis enſemble, & un deſſein éternel de la divine Providence nous eſt révélé. La Tradition du peuple Juif & celle du peuple Chrétien ne ſont enſemble qu'une même ſuite de Religion, & les Ecritures des deux Teſtamens ne ſont auſſi qu'un même corps & un même livre.

CHAPITRE XXIX.

Les prédictions réduites à trois faits palpables : Parabole du Fils de Dieu, qui en établit la liaiſon.

ET à cauſe que la diſcuſſion des prédictions particulieres, quoiqu'en ſoi pleines de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas ſuivre également, Dieu en a choiſi quelques-uns qu'il a rendu ſenſibles aux plus ignorans. Ces faits illuſtres, ces faits éclatans dont tout l'Univers eſt témoin, ſont les faits que j'ai tâché juſqu'ici de vous faire ſuivre, c'eſt-à-dire, la déſolation du peuple Juif, & la converſion des Gentils arrivées enſemble, & toutes deux préciſément dans le même tems que l'Evangile a été prêché, & que Jeſus-Chriſt a paru.

Ces trois choſes unies dans l'ordre des tems, l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conſeils de Dieu. Vous les avez vû marcher enſemble dans les anciennes Prophéties : mais Jeſus-Chriſt fidéle Interpréte des Prophéties & des volontés de ſon pere, nous a encore mieux expliqué cette liaiſon dans ſon Evangile. Il le fait dans la parabole de la Vigne ſi familiere aux Prophétes. Le pere de famille avoit planté cette Vigne, c'eſt-à-dire, la Religion véritable fondée ſur ſon alliance : & l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'eſt-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverſes fois ſes ſerviteurs, qui ſont les Prophétes. Ces ouvriers infidéles les font mourir. Sa bonté le porte à leur renvoyer ſon propre fils. Ils le traitent encore plus mal que les ſerviteurs. A la fin il leur ôte ſa Vigne, & la donne à d'autres ouvriers : il leur ôte la grace de ſon alliance pour la donner aux Gentils. *Matth. XXI. 33.*

Ces trois choſes devoient donc concourir enſemble, l'envoi du Fils de Dieu, la réprobation des Juifs, & la vocation des Gentils. Il ne faut plus de Commentaire à la parabole que l'événement a interprétée.

Vous avez vû que les Juifs avouent que le Royaume de Juda & l'état de leur République a commencé à tomber dans les tems d'Hérode, & lorſque Jeſus-Chriſt eſt venu au monde. Mais ſi les altérations qu'ils faiſoient à la Loi de Dieu leur ont attiré

une diminution ſi viſible de leur puiſſance, leur derniere déſolation qui dure encore, devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime eſt viſiblement leur méconnoiſſance envers leur Meſſie, qui venoit les inſtruire & les affranchir. C'eſt auſſi depuis ce tems qu'un joug de fer eſt ſur leur tête; & ils en ſeroient accablés, ſi Dieu ne les réſervoit à ſervir un jour ce Meſſie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait avéré & public : c'eſt la ruine totale de l'état du Peuple Juif dans le tems de Jeſus-Chriſt. La converſion des Gentils qui devoit arriver dans le même tems, n'eſt pas moins avérée. En même tems que l'ancien culte eſt détruit dans Jéruſalem avec le Temple, l'idolâtrie eſt attaquée de tous côtés ; & les Peuples, qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur Créateur, ſe réveillent d'un ſi long aſſoupiſſement.

Et afin que tout convienne, les promeſſes ſpirituelles ſont développées par la prédication de l'Evangile, dans le tems que le Peuple Juif qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifeſtement pour ſon incrédulité, & captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à eſpérer. Alors le Ciel eſt promis à ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice; les ſecrets de la vie future ſont prêchés; & la vraie béatitude eſt montrée loin de ce ſéjour où regne la mort, où abonde le péché & tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un deſſein toujours ſoutenu & toujours ſuivi ; ſi on n'y voit pas un même ordre des conſeils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il a achevé à la fin des tems, & qui ſous divers états, mais avec une ſucceſſion toujours conſtante, perpétue aux yeux de tout l'Univers la ſainte ſociété où il veut être ſervi : on mérite de ne rien voir, & d'être livré à ſon propre endurciſſement comme au plus juſte & au plus rigoureux de tous les ſupplices.

Et afin que cette ſuite du Peuple de Dieu fût claire aux moins clair-voyans, Dieu la rend ſenſible & palpable par des faits que perſonne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Meſſie eſt attendu par les Hébreux, il vient, & il appelle les Gentils comme il avoit été prédit. Le Peuple qui le reconnoît comme venu, eſt incorporé au Peuple qui l'attendoit, ſans qu'il y ait entre deux un ſeul moment d'interruption :

ce Peuple eſt répandu par toute la terre : les Gentils ne ceſſent de s'y aggréger ; & cette Egliſe que Jeſus-Chriſt a établie ſur la pierre, malgré les efforts de l'Enfer, n'a jamais été renverſée.

CHAPITRE XXX.

Suite de l'Egliſe Catholique, & ſa victoire manifeſte ſur toutes les Sectes.

QUELLE conſolation aux enfans de Dieu! Mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI. qui remplit aujourd'hui ſi dignement le premier Siége de l'Egliſe, on remonte ſans interruption juſqu'à Saint Pierre, établi par Jeſus-Chriſt Prince des Apôtres : d'où en reprenant les Pontifes qui ont ſervi ſous la Loi, on va juſqu'à Aaron & juſqu'à Moyſe : delà juſqu'aux Patriarches, & juſqu'à l'origine du monde! Quelle ſuite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux! Si notre eſprit naturellement incertain, & devenu par ſes incertitudes le joüet de ſes propres raiſonnemens, a beſoin dans les queſtions où il y va du ſalut, d'être fixé & déterminé par quelque autorité certaine : quelle plus grande autorité que celle de l'Egliſe Catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des ſiécles paſſés, & les anciennes traditions du genre-humain juſqu'à ſa premiere origine!

Ainſi la ſociété que Jeſus-Chriſt attendu durant tous les ſiécles paſſés, a enfin fondée ſur la pierre, & où Saint Pierre & ſes ſucceſſeurs doivent préſider par ſes ordres, ſe juſtifie elle-même par ſa propre ſuite, & porte dans ſon éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

C'eſt auſſi cette ſucceſſion que nulle héréſie, nulle ſecte, nulle autre ſociété que la ſeule Egliſe de Dieu n'a pû ſe donner. Les fauſſes Religions ont pû imiter l'Egliſe en beaucoup de choſes; & ſur-tout, elle l'imite en diſant, comme elle, que c'eſt Dieu qui les a fondées : mais ce diſcours en leur bouche n'eſt qu'un diſcours en l'air. Car ſi Dieu a créé le genre-humain, ſi le créant à ſon image, il n'a jamais dédaigné de lui enſeigner le moyen de le ſervir & de lui plaire, toute ſecte qui ne montre pas ſa ſuc-

ceſſion depuis l'origine du monde n'eſt pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'Egliſe toutes les ſociétés, toutes les ſectes que les hommes ont établies au-dedans ou au-dehors du Chriſtianiſme. Par exemple, le faux Prophéte des Arabes a bien pû ſe dire envoyé de Dieu; après avoir trompé des Peuples ſouverainement ignorans, il a pû profiter des diviſions de ſon voiſinage, pour y étendre par les armes une Religion toute ſenſuelle : mais il n'a oſé ſuppoſer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pû donner ou à ſa Perſonne ou à ſa Religion aucune liaiſon réelle ni apparente avec les ſiécles paſſés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter eſt nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Ecritures des Chrétiens des témoignages de ſa miſſion, ſemblables à ceux que Jeſus-Chriſt trouvoit dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les Chrétiens & les Juifs avoient falſifié tous leurs Livres. Ses Sectateurs ignorans l'en ont cru ſur ſa parole ſix cens ans après Jeſus-Chriſt; & il s'eſt annoncé lui-même, non-ſeulement ſans aucun témoignage précédent, mais encore ſans que ni lui, ni les ſiens, aient oſé ou ſuppoſer, ou promettre aucun miracle ſenſible qui ait pû autoriſer ſa miſſion. De même les Héréſiarques qui ont fondé des Sectes nouvelles parmi les Chrétiens, ont bien pû rendre la foi plus facile, & en même tems moins ſoumiſe, en niant les myſtères qui paſſent les ſens. Ils ont bien pû ébloüir les hommes par leur éloquence & par une apparence de piété, les remuer par leur paſſions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté & par le libertinage, ſoit par celui de l'eſprit, ſoit même par celui des ſens: en un mot, ils ont pû facilement ou ſe tromper, ou tromper les autres : car il n'y a rien de plus humain : mais outre qu'ils n'ont pas pû même ſe vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur Religion à des faits poſitifs dont leurs Sectateurs fuſſent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pû couvrir; c'eſt celui de leur nouveauté. Il paroîtra toujours aux yeux de tout l'Univers, qu'eux & la Secte qu'ils ont établie, ſe ſera détachée de ce grand corps & de cette Egliſe ancienne que Jeſus-Chriſt a fondée, où Saint Pierre & ſes Succeſſeurs tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les Sectes les ont trouvé établis. Le moment de la ſéparation ſera toujours ſi conſtant, que les Hérétiques eux-mêmes ne le pourront déſavoüer, & qu'ils n'oſeront pas ſeulement tenter de ſe faire venir de la ſource par une ſuite qu'on ait jamais vû s'interrompre.

C'eſt

C'eſt le foible inévitable de toutes les Sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les ſiécles paſſés, ni ſe donner des Prédéceſſeurs, ou faire qu'il les ait trouvés en poſſeſſion. La ſeule Egliſe Catholique remplit tous les ſiécles précédens par une ſuite qui ne lui peut être conteſtée. La Loi vient au-devant de l'Evangile : la ſucceſſion de Moyſe & des Patriarches ne fait qu'une même ſuite avec celle de Jeſus-Chriſt, être attendu, venir, être reconnu par une poſtérité qui dure autant que le monde, c'eſt le caractère du Meſſie en qui nous croyons. « Jeſus-Chriſt eſt aujourd'hui, il étoit hier, & il eſt aux ſiécles des ſiécles. » *Heb. XIII. 8.*

Ainſi, outre l'avantage qu'a l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, d'être ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins qu'on a écrits hautement, & ſans crainte d'être démenti dans le tems qu'ils ſont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces tems, un miracle toujours ſubſiſtant, qui confirme la vérité de tous les autres, c'eſt la ſuite de la Religion toujours victorieuſe des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre ſuite, & c'eſt la ſuite viſible d'un continuel châtiment ſur les Juifs qui n'ont pas reçu le Chriſt promis à leurs peres.

Ils l'attendent néanmoins encore ; & leur attente toujours fruſtrée, fait une partie de leur ſupplice. Ils l'attendent, & font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres Livres, ils aſſûrent la vérité de la Religion ; ils en portent, pour ainſi dire, toute la ſuite écrite ſur le front ; d'un ſeul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils ſont comme on les voit, & à quoi ils ſont réſervés.

Ainſi quatre ou cinq faits authentiques & plus clairs que la lumiere du Soleil, font voir notre Religion auſſi ancienne que le monde. Ils montrent par conſéquent qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'Univers, qui, tenant tout en ſa main, a pû ſeul commencer & conduire un deſſein où tous les ſiécles ſont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propoſe à croire tant de choſes ſi dignes de lui, & tout enſemble ſi impénétrables à l'eſprit humain ; mais plûtôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la Foi ſur une autorité ſi ferme & ſi manifeſte, il reſte encore dans le monde des aveugles & des incrédules.

Nos paſſions déſordonnées, notre attachement à nos ſens, & notre orgueil indomptable en ſont la cauſe. Nous aimons mieux tout riſquer, que de nous contraindre : nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avoüer : nous aimons mieux ſatisfaire une vaine curioſité, & nourrir dans notre eſprit indocile la liberté de penſer tout ce qu'il nous plaît ; que de ployer ſous le joug de l'autorité divine.

Delà vient qu'il y a tant d'incrédules ; & Dieu le permet ainſi pour l'inſtruction de ſes enfans. Sans les Aveugles, ſans les Sauvages, ſans les Infidéles qui reſtent, & dans le ſein même du Chriſtianiſme, nous ne connoîtrions pas aſſez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyſme d'où Jeſus-Chriſt nous a tirés. Si ſa ſainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, & nous oublierions à la fin que nous ſommes ſauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres ; & les rebelles qui s'oppoſent aux deſſeins de Dieu, font éclater la puiſſance par laquelle, indépendamment de toute autre choſe, il accomplit les promeſſes qu'il a faites à ſon Egliſe.

Qu'attendons-nous donc à nous ſoumettre ? attendons-nous que Dieu faſſe toujours de nouveaux miracles, qu'il les rende inutiles en les continuant, qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le ſont au cours du Soleil, & toutes les autres merveilles de la nature ? Ou bien attendons-nous que les impies & les opiniâtres ſe taiſent : que les gens de bien & les libertins rendent un égal témoignage à la vérité : que tout le monde d'un commun accord la préfère à ſa paſſion, & que la fauſſe ſcience, que la ſeule nouveauté fait admirer, ceſſe de ſurprendre les hommes ? N'eſt-ce pas aſſez que nous voyons qu'on ne peut combattre la Religion, ſans montrer par de prodigieux égaremens, qu'on a le ſens renverſé, & qu'on ne ſe défend plus que par préſomption, ou par ignorance ? L'Egliſe victorieuſe des ſiécles & des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos eſprits les pitoyables raiſonnemens qu'on lui oppoſe : & les promeſſes divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-deſſus des ſens ?

Et qu'on ne nous diſe pas que ces promeſſes demeurent encore en ſuſpens, & que comme elles s'étendent juſqu'à la fin du monde, ce ne ſera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vû l'accompliſſement. Car au contraire, ce qui s'eſt

passé, nous assûre de l'avenir: tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accompliſſe, & que l'Egliſe, contre qui l'Enfer, ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, ſera toujours ſubſiſtante juſqu'à la conſommation des ſiécles, puiſque Jeſus-Chriſt véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à ſa durée.

Les mêmes promeſſes nous aſſûrent la vie future. Dieu qui s'eſt montré ſi fidéle en accompliſſant ce qui regarde le ſiécle préſent, ne le ſera pas moins à accomplir ce qui regarde le ſiécle futur, dont tout ce que nous voyons n'eſt qu'une préparation: & l'Egliſe ſera ſur la terre toujours immuable & invincible, juſqu'à ce que ſes enfans étant ramaſſés, elle ſoit toute entiere tranſportée au Ciel, qui eſt ſon ſéjour véritable.

Pour ceux qui ſeront exclus de cette Cité céleſte, une rigueur éternelle leur eſt réſervée: & après avoir perdu par leur faute une bienheureuſe éternité, il ne leur reſtera plus qu'une éternité malheureuſe.

Ainſi, les conſeils de Dieu ſe terminent par un état immuable: ſes promeſſes & ſes menaces ſont également certaines: & ce qu'il exécute dans le tems, aſſûre ce qu'il nous ordonne ou d'eſpérer, ou de craindre dans l'éternité.

Voilà ce que nous apprend la ſuite de la Religion miſe en abbrégé devant vos yeux. Par le tems elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre conſtant dans tous les deſſeins de Dieu, & une marque viſible de ſa puiſſance dans la durée perpétuelle de ſon Peuple. Vous reconnoiſſez que l'Egliſe a une tige toujours ſubſiſtante, dont on ne peut ſe ſéparer ſans ſe perdre; & que ceux qui, étant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur foi, s'aſſûrent la vie éternelle.

Etudiez-donc, MONSEIGNEUR, avec une attention particuliere cette ſuite de l'Egliſe, qui vous aſſûre ſi clairement toutes les promeſſes de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui ſort de cette ſuite, tout ce qui s'éléve de ſoi-même, & ne vient pas en vertu des promeſſes faites à l'Egliſe dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeller dans cette unité tout ce qui s'en eſt dévoyé, & à faire écouter l'Egliſe, par laquelle le Saint-Eſprit prononce ſes Oracles.

La gloire de vos Ancêtres eſt non-ſeulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours ſoutenue; & d'avoir

mérité par là d'être appellés ſes fils aînés, qui eſt ſans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas beſoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de Saint Loüis. Conſidérez ſeulement le tems où vous vivez, & de quel pere Dieu vous a fait naître. Un Roi ſi grand en tout ſe diſtingue plus par ſa foi que par ſes autres admirables qualités. Il protége la Religion au-dedans & au-dehors du Royaume, & juſqu'aux extrémités du monde. Ses Loix ſont un des plus fermes remparts de l'Egliſe. Son autorité révérée autant par le mérite de ſa perſonne, que par la majeſté de ſon ſceptre, ne ſe ſoutient jamais mieux que lorſqu'elle défend la cauſe de Dieu. On n'entend plus de blaſphêmes ; l'impiété tremble devant lui : c'eſt le Roi marqué par Salomon, qui diſſipe tout le mal par ſes regards. S'il attaque l'Héréſie par tant de moyens, & plus encore que n'ont jamais fait ſes prédéceſſeurs, ce n'eſt pas qu'il craigne pour ſon Thrône ; tout eſt tranquille à ſes pieds, & ſes armes ſont redoutées par toute la terre ; mais c'eſt qu'il aime ſes Peuples, & que ſe voyant élevé par la main de Dieu à une puiſſance que rien ne peut égaler dans l'Univers, il n'en connoît point de plus bel uſage que de la faire ſervir à guérir les plaies de l'Egliſe.

Imitez, MONSEIGNEUR, un ſi bel exemple, & laiſſez-le à vos deſcendans. Recommandez-leur l'Egliſe plus encore que ce grand Empire que vos Ancêtres gouvernent depuis tant de ſiécles. Que votre auguſte maiſon, la premiere en dignité qui ſoit au monde, ſoit la premiere à défendre les droits de Dieu & à étendre par tout l'Univers le regne de Jeſus-Chriſt qui la fait regner avec tant de gloire.

TROISIÉME PARTIE.

Les Empires.

CHAPITRE PREMIER.

Les révolutions des Empires ſont réglées par la Providence ; & ſervent à humilier les Princes.

QUOIQU'IL n'y ait rien de comparable à cette ſuite de la vraie Egliſe que je vous ai repréſentée, la ſuite des Empires qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'eſt guère moins profitable, je ne dirai pas ſeulement aux grands Princes comme vous ; mais encore aux Particuliers qui contemplent dans ces grands objets les ſecrets de la divine Providence.

Premiérement, ces Empires ont pour la plûpart une liaiſon néceſſaire avec l'Hiſtoire du Peuple de Dieu. Dieu s'eſt ſervi des Aſſyriens & des Babyloniens, pour châtier ce Peuple, des Perſes pour le rétablir ; d'Alexandre & de ſes premiers ſucceſſeurs, pour le protéger ; d'Antiochus l'Illuſtre & de ſes ſucceſſeurs, pour l'exercer ; des Romains, pour ſoutenir ſa liberté contre les Rois de Syrie, qui ne ſongeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré juſqu'à Jeſus-Chriſt ſous la puiſſance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu & crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, ſans y penſer, à la vengeance divine, & ont exterminé ce Peuple ingrat. Dieu qui avoit réſolu de raſſembler dans le même tems le Peuple nouveau, de toutes les Nations, a premiérement réuni les terres & les mers ſous ce même Empire. Le commerce de tant de Peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination Romaine, a été un des plus puiſſans moyens dont la Providence ſe ſoit ſer-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

vie pour donner cours à l'Evangile. Si le même Empire Romain a perſécuté durant trois cens ans ce Peuple nouveau qui naiſſoit de tous côtés dans ſon enceinte, cette perſécution a confirmé l'Egliſe Chrétienne, & a fait éclater ſa gloire avec ſa foi & ſa patience. Enfin, l'Empire Romain a cédé; & ayant trouvé quelque choſe de plus invincible que lui, il a reçu paiſiblement dans ſon ſein cette Egliſe à laquelle il avoit fait une ſi longue & ſi cruelle guerre. Les Empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Egliſe, & Rome a été le chef de l'Empire ſpirituel, que Jeſus-Chriſt a voulu étendre par toute la terre.

Quand le tems a été venu que la puiſſance Romaine devoit tomber, & que ce grand Empire qui s'étoit vainement promis l'éternité, devoit ſubir la deſtinée de tous les autres, Rome devenue la proie des Barbares a conſervé par la Religion ſon ancienne majeſté. Les Nations qui ont envahi l'Empire Romain, y ont appris peu-à-peu la piété Chrétienne qui a adouci leur barbarie; & leurs Rois, en ſe mettant chacun dans ſa Nation à la place des Empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de Protecteurs de l'Egliſe.

Mais il faut ici vous découvrir les ſecrets jugemens de Dieu ſur l'Empire Romain & ſur Rome même : myſtère que le Saint-Eſprit a révélé à Saint Jean, & que ce grand homme, Apôtre, Evangéliſte, & Prophéte a expliqué dans l'Apocalypſe. Rome qui avoit vieilli dans le culte des Idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même ſous les Empereurs Chrétiens; & le Sénat ſe faiſoit un honneur de défendre les Dieux de Romulus, auſquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne République. Les Empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps qui demandoit le rétabliſſement de ſes Idoles, & qui croyoit que corriger Rome de ſes vieilles ſuperſtitions, c'étoit faire injure au nom Romain. Ainſi cette compagnie compoſée de ce que l'Empire avoit de plus grand, & une immenſe multitude de Peuple où ſe trouvoient preſque tous les plus puiſſans de Rome ne pouvoient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Evangile, ni par un ſi viſible accompliſſement des anciennes Prophéties, ni par la converſion de preſque tout le reſte de l'Empire, ni enfin par celle des Princes, dont tous les Décrets autoriſoient le Chriſtianiſme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'Egliſe de Jeſus-Chriſt qu'ils accuſoient encore à l'exemple de leurs peres, de tous les malheurs

Zozim. IV. Orat. Symm. ap. Amb. Tom. V. liv. V. Epiſt. 30. Aug. de Civitate Dei, lib. I, &c.

de l'Empire, toujours prêts à renouveller les anciennes perſécutions, s'ils n'euſſent été réprimés par les Empereurs. Les choſes étoient encore en cet état au quatriéme ſiécle de l'Egliſe, & cent ans après Conſtantin, quand Dieu enfin ſe reſſouvint de tant de ſanglans Décrets du Sénat contre les Infidéles, & tout enſemble des cris furieux dont tout le Peuple Romain, avide du ſang Chrétien, avoit ſi ſouvent fait retentir l'Amphithéâtre. Il livra donc aux Barbares cette Ville *enivrée du ſang des Martyrs*, comme parle Saint Jean. Dieu renouvella ſur elle les terribles châtimens qu'il avoit exercés ſur Babylone : Rome même eſt appellée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle, enflée de ſes victoires, triomphante dans ſes délices & dans ſes richeſſes, ſouillée de ſes idolâtries, & perſécutrice du Peuple de Dieu, tombe auſſi, comme elle, d'une grande chûte, & Saint Jean chante ſa ruine. La gloire des conquêtes qu'elle attribuoit à ſes Dieux, lui eſt ôtée : elle eſt en proie aux Barbares, priſe trois à quatre fois, pillée, ſaccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux Chrétiens. Une autre Rome toute Chrétienne ſort des cendres de la premiere ; & c'eſt ſeulement après l'inondation des Barbares que s'achéve entiérement la victoire de Jeſus-Chriſt ſur les Dieux Romains, qu'on voit non-ſeulement détruits, mais encore oubliés.

Apoc. XVII. 16.

Apoc. XVII, XVIII.

C'eſt ainſi que les Empires du monde ont ſervi à la Religion, & à la conſervation du Peuple de Dieu : c'eſt pourquoi ce même Dieu qui a fait prédire à ſes Prophétes les divers états de ſon Peuple, leur a fait prédire auſſi la ſucceſſion des Empires. Vous avez vû les endroits où Nabuchodonoſor a été marqué comme celui qui devoit venir pour punir les Peuples ſuperbes, & ſur-tout le Peuple Juif, ingrat envers ſon Auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cens ans avant ſa naiſſance, comme celui qui devoit rétablir le Peuple de Dieu, & punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ſes admirables viſions, a fait paſſer en un inſtant devant vos yeux l'Empire de Babylone, celui des Médes & des Perſes, celui d'Alexandre & des Grecs. Les blaſphêmes & les cruautés d'un Antiochus l'Illuſtre, y ont été prophétiſées, auſſi-bien que les victoires miraculeuſes du Peuple de Dieu ſur un ſi violent perſécuteur. On y voit ces fameux Empires tomber les uns après les autres ; & le nouvel Empire que Jeſus-Chriſt devoit établir ;

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

y eſt marqué ſi expreſſément par ſes propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnoître. C'eſt l'Empire des Saints du Très-Haut ? c'eſt de l'Empire du Fils de l'homme : Empire qui doit ſubſiſter au milieu de la ruine de tous les autres, & auquel ſeul l'éternité eſt promiſe.

Les jugemens de Dieu ſur le plus grand de tous les Empires de ce monde, c'eſt-à-dire, ſur l'Empire Romain, ne nous ont pas été cachés. Vous les venez d'apprendre de la bouche de Saint Jean. Rome a ſenti la main de Dieu, & a été comme les autres, un exemple de ſa juſtice. Mais ſon ſort étoit plus heureux que celui des autres Villes. Purgée par ſes déſaſtres des reſtes de l'idolâtrie, elle ne ſubſiſte plus que par le Chriſtianiſme qu'elle annonce à tout l'Univers.

Ainſi, tous les grands Empires que nous avons vûs ſur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la Religion & à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ſes Prophétes.

Quand vous liſez ſi ſouvent dans leurs écrits que les Rois entreront en foule dans l'Egliſe, & qu'ils en ſeront les protecteurs & les nourriciers, vous reconnoiſſez à ces paroles les Empereurs & les autres Princes Chrétiens, & comme les Rois vos Ancêtres ſe ſont ſignalés plus que tous les autres, en protégeant & en étendant l'Egliſe de Dieu, je ne craindrai point de vous aſſûrer que c'eſt eux qui de tous les Rois ſont prédits le plus clairement dans ces illuſtres Prophéties.

Dieu donc qui avoit le deſſein de ſe ſervir des divers Empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger ſon Peuple, voulant ſe faire connoître pour l'Auteur d'un ſi admirable conſeil, en a découvert le ſecret à ſes Prophétes, & leur a fait prédire ce qu'il avoit réſolu d'exécuter. C'eſt pourquoi comme les Empires entroient dans l'ombre des deſſeins de Dieu ſur le Peuple qu'il avoit choiſi; la fortune de ces Empires ſe trouve annoncée par les mêmes oracles du S. Eſprit qui prédiſent la ſucceſſion du Peuple fidéle.

Plus vous vous accoutumerez à ſuivre les grandes choſes, & à les rappeller à leurs principes, plus vous ſerez en admiration de ces conſeils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre eſprit, & que vous appreniez à rapporter les choſes

choſes humaines aux ordres de cette Sageſſe éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ſes volontés par ſes Prophétes touchant les Rois & les Monarchies qu'il éléve ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands Empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, & il apprend aux Rois ces deux vérités fondamentales : premiérement, que c'eſt lui qui forme les Royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; & ſecondement, qu'il ſçait les faire ſervir, dans les tems & dans l'ordre qu'il a réſolu, aux deſſeins qu'il a ſur ſon peuple.

C'eſt ce qui doit tenir tous les Princes dans une entiere dépendance, & les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour ſa gloire dans toutes les occaſions qu'il leur en préſente.

Mais cette ſuite des Empires, même à la conſidérer plus humainement, a de grandes utilités ; principalement pour les Princes, puiſque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition ſi éminente, eſt ſi fortement rabattue par ce ſpectacle. Car ſi les hommes apprennent à ſe modérer en voyant mourir les Rois, combien plus ſeront-ils frappés en voyant mourir les Royaumes mêmes ; & où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines.

Ainſi quand vous voyez paſſer, comme en un inſtant devant vos yeux, je ne dis pas les Rois & les Empereurs, mais ces grands Empires qui ont fait trembler tout l'Univers : quand vous voyez les Aſſyriens anciens & nouveaux, les Médes, les Perſes, les Grecs, les Romains, ſe préſenter devant vous ſucceſſivement, & tomber, pour ainſi dire, les uns ſur les autres : ce fracas effroyable vous fait ſentir qu'il n'y a rien de ſolide parmi les hommes, & que l'inconſtance & l'agitation eſt le propre partage des choſes humaines.

CHAPITRE II.

Les Révolutions des Empires ont des causes particulieres, que les Princes doivent étudier.

MAIS ce qui rendra ce spectacle plus utile & plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non-seulement sur l'élévation & sur la chûte des Empires, mais encore sur les causes de leur progrès, & sur celle de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers, & qui tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout, dépendissent les unes des autres: ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite & ses proportions: je veux dire que les hommes & les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient destinés, & qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu vouloit que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siécles précédens.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, & ce qui les fait réussir: la vraie science de l'Histoire est de remarquer dans chaque tems ces secrettes dispositions qui ont préparé les grands changemens & les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux; c'est-à-dire, de considérer ces grands événemens qui décident à tout coup de la fortune des Empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre de plus haut: & il lui faut observer les inclinations & les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère tant des peuples dominans en général, que des Princes en particulier, & enfin de tous les hommes extraordinaires, qui par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal au changement des Etats & à la fortune publique.

J'ai tâché de vous préparer à ces importantes réflexions dans la premiere partie de ce discours: vous y aurez pû observer le génie des peuples & celui des grands hommes qui les ont conduits. Les

événemens qui ont porté coup dans la ſuite ont été montrés : & afin de vous retenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde que je voulois principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les ſuites n'ont pas été ſi conſidérables. Mais parce qu'en nous attachant à la ſuite, nous avons paſſé trop vîte ſur beaucoup de choſes pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, & accoutumer votre eſprit à rechercher les effets dans leurs cauſes les plus éloignées.

Par là vous apprendrez ce qu'il eſt ſi néceſſaire que vous ſçachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres : la fortune ſemble ſeule décider de l'établiſſement & de la ruine des Empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu ſanglant où les peuples ont diſputé de l'Empire & de la puiſſance, qui a prévû de plus loin, qui s'eſt le plus appliqué, qui a duré le plus longtems dans les grands travaux, & enfin qui a ſçû le mieux, ou pouſſer, ou ſe ménager ſuivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, & a fait ſervir la fortune même à ſes deſſeins.

Ainſi ne vous laſſez point d'examiner les cauſes des grands changemens, puiſque rien ne ſervira jamais tant à votre inſtruction : mais recherchez-les ſur-tout dans la ſuite des grands Empires, où la grandeur des événemens les rend plus palpables.

CHAPITRE III.

Les Scythes, les Ethiopiens & les Egyptiens.

JE ne compterai pas ici parmi les grands Empires celui de Bacchus, ni celui d'Hercule, ces célébres vainqueurs des Indes de l'Orient. Leurs hiſtoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de ſuivi : il les faut laiſſer célébrer aux Poëtes qui en ont fait le plus grand ſujet de leurs fables.

Herod. lib. I. cap. 103. Strab. init. l. XV. Juſt. lib. I. 2.

Je ne parlerai pas non plus de l'Empire que le Madyes d'Hérodote, qui reſſemble aſſez à l'Indathyrſe de Mégaſthène, & au Tanaüs de Juſtin, établi pour un peu de tems dans la grande Aſie.

Les Scythes que ce Prince menoit à la guerre, ont plûtôt fait des courſes que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre, & en pouſſant les Cimmériens, qu'ils entrerent dans la Médie, battirent les Médes, & leur enleverent cette partie de l'Aſie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquérans n'y regnerent que 28 ans. Leur impiété, leur avarice, & leur brutalité la leur fit perdre; & Cyaxare fils de Phraorte, ſur lequel ils l'avoient conquiſe, les en chaſſa. Ce fut plûtôt par adreſſe que par force. Réduit à un coin de ſon Royaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-être ils n'avoient pû forcer, il attendit avec patience que ces conquérans brutaux euſſent excité la haine publique, & ſe défiſſent eux-mêmes, par le déſordre de leur gouvernement.

Lib. XV. init. Nous trouvons encore dans Strabon qui l'a tiré du même Mégaſthène, un Téarcon Roi d'Ethiopie: ce doit être le Tharaca de l'Ecriture, dont les armes furent redoutées du tems de Sennacherib, Roi d'Aſſyrie. Ce Prince pénétra juſqu'aux Colomnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique, & paſſa juſqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les Hiſtoriens que quatre ou cinq mots, & dont la domination n'a aucune ſuite!

IV. Reg. XIX. 9. Iſ. XXXII. 4.

Herod. lib. III. cap. 20. Les Ethiopiens dont il étoit Roi, étoient, ſelon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes, & de la plus belle taille. Leur eſprit étoit vif & ferme; mais ils prenoient peu de ſoin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robuſtes & dans leurs bras nerveux. Les Rois étoient électifs, & ils mettoient ſur le Thrône le plus grand & le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorſque Cambyſe leur envoya, pour les ſurprendre, des Ambaſſadeurs & des préſens tels que les Perſes les donnoient, de la pourpre & des braſſelets d'or, & des compoſitions de parfums, ils ſe moquerent de ſes préſens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, auſſi-bien que ſes Ambaſſadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais leur Roi voulut auſſi faire un préſent à ſa mode au Roi de Perſe; & prenant en main un Arc qu'un Perſe eût à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit: « Voici le Conſeil que le Roi d'Ethiopie » donne au Roi de Perſe. Quand les Perſes ſe pourront ſervir auſſi » aiſément que je viens de faire d'un Arc de cette grandeur & de » cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils » amènent plus de troupes que n'en a Cambyſe. En attendant,

» qu'ils rendent graces aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur » des Ethiopiens le déſir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'Arc, & le donna aux Ambaſſadeurs. On ne peut dire quel eût été l'événement de la guerre. Cambyſe irrité de cette réponſe, s'avança vers l'Ethiopie comme un inſenſé, ſans ordre, ſans convois, ſans diſcipline, & vit périr ſon armée, faute de vivres, au milieu des ſables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas ſi juſtes qu'ils s'en vantoient, ni ſi renfermés dans leur pays. Leurs voiſins les Egyptiens avoient ſouvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de ſuivi dans les conſeils des nations ſauvages & mal cultivées, ſi la nature y commence ſouvent de beaux ſentimens, elle ne les achéve jamais. Auſſi n'y voyons-nous que peu de choſes à apprendre & à imiter. N'en parlons pas davantage, & venons aux peuples policés.

Les Egyptiens ſont les premiers où l'on ait ſçû les régles du gouvernement. Cette nation grave & ſérieuſe connut d'abord la vraie fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode & les peuples heureux. La rempérature toujours uniforme du pays y faiſoit les eſprits ſolides & conſtans. Comme la vertu eſt le fondement de toute la ſociété, ils l'ont ſoigneuſement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoiſſance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables. Les bienfaits ſont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoît les graces, aime à en faire, & en banniſſant l'ingratitude, le plaiſir de faire du bien demeure ſi pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas ſenſible. Leurs loix étoient ſimples, pleines d'équité, & propres à unir entr'eux les Citoyens. Celui qui pouvant ſauver un homme attaqué, ne le faiſoit pas, étoit puni de mort auſſi rigoureuſement que l'aſſaſſin. Que ſi on ne pouvoit ſecourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'Auteur de la violence, & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainſi les Citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat : la Loi aſſignoit à chacun ſon emploi, qui ſe perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profeſſion ; mais auſſi toutes les profeſſions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois & des perſonnes plus conſidérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur

Diod. lib. 1. Lett. 11.

Ibid.

Diod. l. 1 Sect. 2.

éclat ne fait pas mépriſer les pieds, ni les parties les plus baſſes. Ainſi, parmi les Egyptiens, les Prêtres & les Soldats avoient des marques d'honneur particulieres; mais tous les métiers, juſqu'aux moindres, étoient en eſtime: & on ne croyoit pas pouvoir, ſans crime, mépriſer les Citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fuſſent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les Arts venoient à leur perfection: l'honneur qui les nourrit s'y mêloit partout: on faiſoit mieux ce qu'on avoit toujours vû faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès ſon enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune, c'étoit l'étude des Loix & de la ſageſſe. L'ignorance de la Religion & de la Police du Pays n'étoit excuſée en aucun état. Au reſte, chaque profeſſion avoit ſon canton qui lui étoit aſſigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un Pays dont la largeur n'étoit pas grande; & dans un ſi bel ordre, les fainéans ne ſçavoient où ſe cacher.

Herod. lib. II. *Diod. lib. I. Sect. 2.* *Plat. de Leg. II.* *Diod. l. I. Sect. 2.*

Parmi de ſi bonnes Loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt que tout le monde étoit nourri dans l'eſprit de les obſerver. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte: tout s'y faiſoit toujours de même; & l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choſes, maintenoit les grandes. Auſſi n'y eut-il jamais de Peuple qui ait conſervé plus longtems ſes uſages & ſes Loix. L'ordre des jugemens ſervoit à entretenir cet eſprit. Trente Juges étoient tirés des principales Villes pour compoſer la compagnie qui jugeoit tout le Royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du Pays & les plus graves. Le Prince leur aſſignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domeſtiques, ils puſſent donner tout leur tems à faire obſerver les Loix. Ils ne tiroient rien des Procès, & on ne s'étoit pas encore aviſé de faire un métier de la Juſtice. Pour éviter les ſurpriſes, les affaires étoient traitées par écrit dans cette Aſſemblée. On y craignoit la fauſſe éloquence, qui ébloüit les eſprits, & émeut les paſſions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop ſéche. Le Préſident du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où pendoit une figure ſans yeux, qu'on appelloit la vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il l'appliquoit au Parti qui devoit gagner ſa cauſe, & c'étoit la forme de prononcer les Sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conſerver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les impri-

moient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion ; & l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévère Tribunal. Mais il y avoit en Egypte une espéce de Jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, & de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de loüer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, & il étoit privé de la sépulture. Le Peuple admiroit le pouvoir des Loix, qui s'étendoit jusqu'après la mort, & chacun touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire & sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement, on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Egypte étoit noble, & d'ailleurs on n'y goûtoit de loüange que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ibid.

Chacun sçait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle : les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le Public avoit reconnues, & s'excitoient à aimer les Loix qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes & la chicanne, l'Ordonnance du Roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété & une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; & celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la sépulture.

Herod. lib. II.

Diod. l. I. Sect. 2.

Le Royaume étoit héréditaire ; mais les Rois étoient obligés plus que tous les autres à vivre selon les Loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roi avoit digérées, & qui faisoient une partie des Livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux Rois, ou que personne eût droit de les contraindre : au contraire, on les respectoit comme des Dieux ; mais c'est qu'une coutume ancienne

avoit tout réglé, & qu'ils ne s'aviſoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainſi ils ſouffroient ſans peine, non-ſeulement que la qualité des viandes & la meſure du boire & du manger leur fût marquée : (car c'étoit une choſe ordinaire en Egypte où tout le monde étoit ſobre, & où l'air du Pays inſpiroit la frugalité,) mais encore que toutes leurs heures fuſſent deſtinées. En s'éveillant au point du jour, lorſque l'eſprit eſt le plus net, & les penſées les plus pures, ils liſoient leurs Lettres, pour prendre une idée plus droite & plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient ſacrifier au Temple. Là, environnés de toute leur Cour, & les Victimes étant à l'Autel, ils aſſiſtoient à une priere pleine d'inſtruction, où le Pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les vertus royales, enſorte qu'il fût religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, modéré, juſte, magnanime, ſincère & éloigné du menſonge, libéral, maître de lui-même, puniſſant au-deſſous du mérite, & récompenſant au-deſſus. Le Pontife parloit enſuite des fautes que les Rois pouvoient commettre ; mais il ſuppoſoit toujours qu'ils n'y tomboient que par ſurpriſe, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les Miniſtres qui leur donnoient de mauvais conſeils, & leur déguiſoient la vérité. Telle étoit la maniere d'inſtruire les Rois. On croyoit que les reproches ne faiſoient qu'aigrir leurs eſprits, & que le moyen le plus efficace de leur inſpirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des loüanges conformes aux Loix, & prononcées gravement devant les Dieux. Après la priere & le ſacrifice, on liſoit au Roi dans les ſaints Livres, les conſeils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât ſon Etat par leurs maximes, & maintînt les Loix qui avoient rendu ſes prédéceſſeurs heureux auſſi-bien que leurs Sujets.

Herod. lib. II.

Diod. l. I. Sect. 2.

Ibid.

Ce qui montre que ces remontrances ſe faiſoient, & s'écoutoient ſérieuſement, c'eſt qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'eſt-à-dire, dans la Dynaſtie principale, celle où les Loix étoient en vigueur, & qui devint à la fin la maîtreſſe de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les Rois. Les deux Mercures, Auteurs des ſciences, & de toutes les inſtitutions des Egyptiens, l'un voiſin des tems du Déluge, & l'autre qu'ils ont appellé le Triſmégiſte, ou le trois fois grand, contemporain de Moyſe, ont été tous deux Rois de Thébes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres, & Thébes doit à leurs inſtructions d'avoir eu peu de mauvais Princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie ;

Herod. lib. II.

Diod. l. I. Sect. 2.

le

le repos public le vouloit ainſi ; mais ils n'étoient pas exemts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la ſépulture, mais on en voit peu d'exemples ; & au contraire la plûpart des Rois ont été ſi chéris des Peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de ſon pere ou de ſes enfans.

Discours sur l'Histoire Universelle.

Ibid.

Cette coutume de juger les Rois après leur mort, parut ſi ſainte au Peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Ecriture que les méchans Rois étoient privés de la ſépulture de leurs Ancêtres, & nous apprenons de Joſéphe que cette coutume duroit encore du tems des Aſmonéens. Elle faiſoit entendre aux Rois, que ſi leur majeſté les met au-deſſus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

An. XIII. 23.

Les Egyptiens avoient l'eſprit inventif, mais ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laiſſer aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Oſiris, d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout tems dans les Pays voiſins de la terre d'où le genre-humain s'eſt répandu, & on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Auſſi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une ſi grande antiquité à Oſiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu ſon tems avec celui des commencemens de l'Univers, & qu'ils ont voulu lui attribuer les choſes dont l'origine paſſoit de bien loin tous les tems connus dans leurs Hiſtoires. Mais ſi les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le Déluge, ils les ont tellement perfectionnés, & ont pris un ſi grand ſoin de les rétablir parmi les Peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'eſt guère moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Diod. l. 1. Sect. 2. Plut. de Iſid. & Oſir.

Il y en a même de très-importants, dont on ne peut leur diſputer l'invention. Comme leur Pays étoit uni, & leur Ciel toujours pur & ſans nuage, ils ont été les premiers à obſerver le cours des Aſtres. Ils ont auſſi les premiers réglé l'année. Ces obſervations les ont jettés naturellement dans l'Arithmétique ; & s'il eſt vrai, comme dit Platon, que le Soleil & la Lune aient enſeigné aux hommes la ſcience des Nombres, c'eſt-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois

Plat. Epin. Diod. l. 1. Sect. 2. Herod. lib. II. Plat. in Tim.

& des ans, les Egyptiens ſont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les Planétes & les autres Aſtres ne leur ont pas été moins connus, & ils ont trouvé cette grande année qui raméne tout le Ciel à ſon premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'Arpentage qui leur a bientôt appris la Géométrie. Ils étoient grands obſervateurs de la Nature, qui, dans un air ſi ſerein, & ſous un Soleil ſi ardent, étoit forte & féconde parmi eux. C'eſt auſſi ce qui leur a fait inventer, ou perfectionner la Médecine. Ainſi toutes les ſciences ont été en grand honneur parmi eux. Les Inventeurs des choſes utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort, de dignes récompenſes de leurs travaux. C'eſt ce qui a conſacré les Livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des Livres divins. Le premier de tous les Peuples où on voie des Bibliothéques, eſt celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit, inſpiroit l'envie d'y entrer, & d'en pénétrer les ſecrets : on les appelloit, *le Tréſor des remédes de l'Ame.* Elle s'y guériſſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de ſes maladies, & la ſource de toutes les autres.

Diod. l. I. Sect. 2.

Diod. l. I. Sect. 2.

Herod. III. init.

Diod. l. I. Sect. 2.

Une des choſes qu'on imprimoit le plus fortement dans l'eſprit des Egyptiens, étoit l'eſtime & l'amour de leur Patrie. Elle étoit, diſoient-ils, le ſéjour des Dieux : ils avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes & des animaux, que la terre d'Egypte arroſée du Nil avoit enfantés, pendant que le reſte de la Nature étoit ſtérile. Les Prêtres qui compoſoient l'Hiſtoire d'Egypte de cette ſuite immenſe de ſiécles, qu'ils ne rempliſſoient que de Fables & des généalogies de leurs Dieux, le faiſoient pour imprimer dans l'eſprit des Peuples l'antiquité & la nobleſſe de leur Pays. Au reſte leur vraie Hiſtoire étoit renfermée dans des bornes raiſonnables ; mais ils trouvoient beau de ſe perdre dans un abyſme infini de tems qui ſembloit les approcher de l'étetnité.

Plat. in. Tim.

Diod. l. I. Sect. 2.

Cependant l'amour de la Patrie avoit des fondemens plus ſolides. L'Egypte étoit en effet le plus beau Pays de l'Univers, le plus abondant par la Nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, & le plus orné par les ſoins & la magnificence de ſes Rois.

Il n'y avoit rien de plus grand dans leurs deſſeins & dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil eſt incroyable. Il pleut rarement

en Egypte ; mais ce Fleuve qui l'arroſe toute par ſes déborde-mens réglés, lui apporte les pluies & les neiges des autres Pays. Pour multiplier un Fleuve ſi bienfaiſant, l'Egypte étoit traverſée d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyable. Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ſes eaux ſalutaires, uniſſoit les Villes entre elles, & la grande mer avec la mer Rouge, entretenoit le commerce au-dedans & au-dehors le Royaume, & le fortifioit contre l'ennemi : de ſorte qu'il étoit tout enſemble & le nourricier & le Défenſeur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne ; mais les Villes rehauſſées avec des travaux immenſes, & s'élevant comme des Iſles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée, & tout enſemble fertiliſée par le Nil. Lorſqu'il s'enfloit outre meſure, de grands Lacs creuſés par les Rois, tendoient leur ſein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées : de grandes écluſes les ouvroient ou les fermoient ſelon le beſoin : & les eaux ayant leur retraite, ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer.

Herod. lib. II. Diod. l. I. Sect. 2.

Tel étoit l'uſage de ce grand Lac, qu'on appelloit *le Lac de Myris* ou de *Mœris* : c'étoit le nom du Roi qui l'avoit fait faire. On eſt étonné quand on lit, ce qui néanmoins eſt certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creuſant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valoit au Prince des ſommes immenſes : & ainſi quand la terre ne produiſoit rien, on en tiroit des Tréſors en la couvrant d'eaux ; deux Pyramides, dont chacune portoit ſur un Thrône deux ſtatues coloſſales, l'une de Myris, & l'autre de ſa femme, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du Lac, & occupoient ſous les eaux un pareil eſpace. Ainſi elles faiſoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un Lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme ſous un ſeul Prince.

Herod. & Diod. ibid.

Ceux qui ne ſçavent pas juſqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des Villes d'Egypte. La richeſſe n'en étoit pas moins incroyable. Il n'y en avoit point qui ne fût remplie de Temples magnifiques & de ſuperbes Palais. L'Architecture y montroit par-tout cette noble ſimplicité, & cette grandeur qui remplit l'eſprit. De longues galeries y étaloient des ſculptures que la Gréce prenoit pour mo-

Herod. lib. II. Diod. l. I. ſect. 2. Herod. ibid. Diod. ibid.

Discours sur l'Histoire Universelle.

déles. Thèbes le pouvoit diſputer aux plus belles Villes de l'Univers. Ses cent portes chantées par Homère ſont connues de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaſte, & on a dit qu'elle pouvoit faire ſortir enſemble dix mille combattans par chacune de ſes portes. Qu'il y ait, ſi l'on veut, de l'exagération dans ce nombre, toujours eſt-il aſſûré que ſon Peuple étoit innombrable. Les Grecs & les Romains ont célébré ſa magnificence & ſa grandeur, encore qu'ils n'en euſſent vû que les ruines : tant les reſtes en étoient auguſtes.

Pomp. Mela. I.
Strab. XVII.
Tac. Ann. II. 60.

Si nos voyageurs avoient pénétré juſqu'au lieu où cette Ville étoit bâtie, ils auroient ſans doute encore trouvé quelque choſe d'incomparable dans ſes ruines : car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le tems. Leurs ſtatues étoient des coloſſes. Leurs colomnes étoient immenſes. L'Egypte viſoit au grand, & vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la juſteſſe des proportions. On a découvert dans le Sayd (vous ſçavez bien que c'eſt le nom de la Thébaïde) des Temples & des Palais preſqu'encore entiers où ces colomnes & ces ſtatues ſont innombrables. On y admire ſur-tout un Palais dont les reſtes ſemblent n'avoir ſubſiſté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vûe, & bornées de part & d'autres par des Sphinx d'une matiere auſſi rare, que leur grandeur eſt remarquable, ſervent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence, & quelle étendue ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice, n'ont-ils pas eu le tems d'en faire le tour, & ne ſont pas même aſſûrés d'en avoir vû la moitié : mais tout ce qu'ils y ont vû étoit ſurprenant. Une ſalle, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe Palais, étoit ſoutenue de ſix-vingts colomnes de ſix braſſées de groſſeur, grande à proportion, & entremêlées d'Obéliſques que tant de ſiécles n'ont pû abattre. Les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, ce qui éprouve le plûtôt le pouvoir du tems, ſe ſoutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, & y conſervent leur vivacité ; tant l'Egypte ſçavoit imprimer le caractère d'immortalité à tous ſes ouvrages. Maintenant que le nom du Roi pénétre aux parties du monde les plus inconnues, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature & de l'art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans

Herod. & Diod. loc. cit.
Voyages imp. par M. Thevenot.

ſes déſerts, & d'enrichir notre Architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puiſſance & quel art a pû faire d'un tel Pays la merveille de l'Univers? & quelles beautés ne trouveroit-on pas ſi on pouvoit aborder la Ville Royale, puiſque ſi loin d'elle, on découvre des choſes ſi merveilleuſes?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dreſſer des monumens pour la poſtérité. Ses Obéliſques ſont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; & la puiſſance Romaine déſeſpérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur d'emprunter les monumens de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore vû de grands édifices que la Tour de Babel, quand elle imagina ſes Pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur triomphent du tems & des Barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la ſolidité & la régularité toute nûe. N'eſt-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air ſimple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardieſſes biſarres? Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardieſſe réglée: ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la variété infinie de la nature; & ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui avoient fait comme les Dieux des ouvrages immortels. Les inſcriptions des Pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux ſpectateurs. Une de ſes Pyramides bâtie de brique avertiſſoit par ſon titre qu'on ſe gardât bien de la comparer aux autres, & *qu'elle étoit autant au-deſſus de toutes les autres Pyramides, que Jupiter étoit au-deſſus de tous les Dieux.*

Herod. lib. II.

Mais quelques efforts que faſſent les hommes, leur néant paroît par-tout. Ces Pyramides étoient des Tombeaux; encore les Rois qui les ont bâties, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés; & ils n'ont pas joüi de leur ſépulcre.

Herod. ibid. Diod. l. I. Sect. 2.

Je ne parlerois pas de ce beau Palais qu'on appelloit *le Labyrinthe*, ſi Hérodote, qui l'a vû, ne nous aſſûroit qu'il étoit plus ſurprenant que les Pyramides. On l'avoit bâti ſur le bord du Lac de Myris, & on lui avoit donné une vûe proportionnée à ſa grandeur. Au reſte, ce n'étoit pas tant un ſeul Palais qu'un magnifique amas de douze Palais diſpoſés réguliérement, & qui communiquoient enſemble. Quinze cens chambres mêlées de terraſſes s'arrangeoient autour de douze ſales, & ne laiſſoient point

Herod. & Diod. ibid.

de ſortie à ceux qui s'engageoient à les viſiter. Il y avoit autant de bâtimens par deſſous terre. Ces bâtimens ſouterrains étoient deſtinés à la ſépulture des Rois, & encore (qui le pourroit dire ſans honte & ſans déplorer l'aveuglement de l'eſprit humain ?) à nourrir les Crocodiles ſacrés dont une Nation, d'ailleurs ſi ſage, faiſoit ſes Dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les Sépulcres de l'Egypte. C'eſt qu'outre qu'on les érigeoit comme des Monumens ſacrés pour porter aux ſiécles futurs la mémoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maiſons étoient appellées *des Hôtelleries* où l'on n'étoit qu'en paſſant, & pendant une vie trop courte pour terminer tous nos deſſeins ; mais les maiſons véritables étoient les Tombeaux que nous devions habiter durant des ſiécles infinis.

Diod. ibid.

Au reſte, ce n'étoit pas ſur les choſes inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux & ſon plus bel art conſiſtoit à former les hommes. La Gréce en étoit ſi perſuadée, que ſes plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même & Solon, ces deux grands Légiſlateurs, & les autres qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, allerent apprendre la ſageſſe en Egypte : Dieu a voulu que Moyſe même *fût inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens* : c'eſt par-là qu'il a commencé *à être puiſſant en parole & en œuvres.* La vraie ſageſſe ſe ſert de tout, & Dieu ne veut pas que ceux qu'il inſpire, négligent les moyens humains qui viennent auſſi de lui à leur maniere.

Diod. ibid. Plut. de Iſid.

Act. VII. 22.

Ces Sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les eſprits ſolides, les corps robuſtes, les femmes fécondes, & les enfans vigoureux. Par ce moyen le Peuple croiſſoit en nombre & en forces. Le Pays étoit ſain naturellement ; mais la Philoſophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps auſſi-bien que les eſprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau deſſein la frugalité & les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vû par Hérodote, les crânes des Perſes aiſés à percer, & ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la molleſſe des uns, & la robuſte conſtitution, qu'une nourriture frugale, & de vigoureux exercices donnoient aux autres. La courſe à pied, la courſe à cheval,

Diod. l. I. Sect. I.

Herod. l. III.

la courſe dans les chariots ſe pratiquoit en Egypte avec une adreſſe admirable, il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejettoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuſe & peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des Athlétes, que la Gréce elle-même, qui la couronnoit dans ſes Jeux, avoit blâmée, comme peu convenable aux perſonnes libres; mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens, & Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les régles, auſſi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet Auteur touchant la Muſique. Celle qu'il fait mépriſer aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit ſans doute cette Muſique molle & efféminée qui n'inſpire que les plaiſirs & une fauſſe tendreſſe. Car pour cette Muſique généreuſe, dont les nobles accords élévent l'eſprit & le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriſer, puiſque, ſelon Diodore même, leur Mercure l'avoit inventée, & avoit auſſi inventé le plus grave des inſtrumens de Muſique. Dans la proceſſion Solemnelle des Egyptiens, où l'on portoir en cérémonie les Livres de Triſmégiſte, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un Symbole de la Muſique*, (je ne ſçai pas ce que c'eſt,) *& le Livre des Hymnes ſacrés.* Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'eſprit, ennoblir le cœur, fortifier le corps. Quatre cens mille Soldats qu'elle entretenoit, étoient ceux de ſes Citoyens qu'elle exerçoit avec plus de ſoin. Les Loix de la Milice ſe conſervoient aiſément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans: car la profeſſion de la guerre paſſoit de pere en fils comme les autres; & après les familles Sacerdotales, celles qu'on eſtimoit les plus illuſtres étoient, comme parmi nous, les familles deſtinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues: on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats: il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui faſſent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la juſtice, & n'avoit des Soldats que pour ſa défenſe. Contente de ſon Pays où tout abondoit, elle ne ſongeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte, en envoyant ſes Colonies par toute la terre, & avec elle

Diod. l. I. Sect. 2.

Id. lib. I. Sect. 1.

Id. l. I. Sect. 2.

Diod. l. I. Sect. 1.

Clem. Alex. Strom. lib. VI.

la politeſſe & les Loix. Les Villes les plus célébres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, & la ſource de leurs plus belles inſtitutions. On la conſultoit de tous côtés ſur les régles de la ſageſſe. Quand ceux d'Elide eurent établi les Jeux Olympiques, les plus illuſtres de la Gréce, ils rechercherent par une ambaſſade ſolemnelle l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Egypte regnoit par ſes conſeils, & cet Empire d'eſprit lui parut plus noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thèbes fuſſent ſans comparaiſon les plus puiſſans de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris ſur les Dynaſties voiſines qu'ils ont occupées ſeulement quand elles eurent été envahies par les Arabes; de ſorte qu'à vrai dire, ils les ont plûtôt enlevées aux Etrangers, qu'ils n'ont voulu dominer ſur les naturels du Pays. Mais quand ils ſe ſont mêlés d'être Conquérans, ils ont ſurpaſſé tous les autres. Je ne parle point d'Oſiris, vainqueur des Indes; apparemment c'eſt Bacchus, ou quelque autre Héros auſſi fabuleux. Le pere de Séſoſtris, (les Doctes veulent que ſe ſoit Aménophis, autrement Memnon,) ou par inſtinct, ou par humeur, ou, comme le diſent les Egyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le deſſein de faire de ſon fils un Conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'eſt-à-dire, avec de grandes penſées. Tous les enfans qui nâquirent le même jour que Séſoſtris, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme ſes enfans, & avec les mêmes ſoins que Séſoſtris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fidéles Miniſtres, ni des compagnons plus zélés de ſes combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire ſon apprentiſſage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à ſupporter la faim & la ſoif, & ſoumit cette Nation, juſqu'alors indomptable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, ſon pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte: il attaqua la Libye, & la plus grande partie de cette vaſte région fut ſubjuguée. En ce tems ſon pere mourut, & le laiſſa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre deſſein que celui de la conquête du monde; mais avant que de ſortir de ſon Royaume, il pourvût à la ſûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ſes Peuples par la libéralité & par la juſtice, & réglant au reſte le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faiſoit ſes préparatifs: il levoit

Plat. in Tim.

Herod. lib. II.

Diod. l. I. Sect. 2.

Diod. ibid.

Ibid.

des

des troupes, & leur donnoit pour Capitaines les jeunes gens que ſon pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-ſept cens capables de répandre dans toute l'armée le courage, la diſcipline, & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il ſe rendit tributaire. Il continua ſes victoires dans l'Aſie. Jéruſalem fut la premiere à ſentir la force de ſes armes. Le téméraire Roboam ne put lui réſiſter ; & Séſoſtris enleva les richeſſes de Salomon. Dieu, par un juſte jugement, les avoit livrées entre ſes mains. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule, que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puiſqu'il ſoumit le Pays au-delà du Gange. Jugez par-là ſi les Pays plus voiſins lui réſiſtèrent. Les Scythes obéirent juſqu'au Tanaïs : l'Arménie & la Cappadoce lui furent ſujettes. Il laiſſa une Colonie dans l'ancien Royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte ſont toujours demeurées depuis. Hérodote a vû dans l'Aſie Mineure, d'une mer à l'autre, les Monumens de ſes victoires, avec les ſuperbes Inſcriptions de Séſoſtris, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs. Il y en avoit juſques dans la Thrace, & il étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint, après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les Peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageuſement leur liberté : d'autres céderent ſans réſiſtance. Séſoſtris eut ſoin de marquer dans ſes Monumens la différence de ces Peuples en figures hiéroglyphiques, à la maniere des Egyptiens. Pour décrire ſon Empire, il inventa les Cartes de Géographie. Cent Temples fameux érigés en action de graces aux Dieux tutélaires de toutes les Villes, furent les premieres, auſſi-bien que les plus belles marques de ſes victoires, & il eut ſoin de publier par les Inſcriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés ſans fatiguer ſes Sujets. Il mettoit ſa gloire à les ménager, & à ne faire travailler aux Monumens de ſes victoires que les Captifs. Salomon lui en avoit donné l'exemple. Ce ſage Prince n'avoit employé que les Peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu ſon regne immortel. Les Citoyens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Séſoſtris ne pouvoit pas ſe régler ſur un plus parfait modéle. Il regna trente-trois ans, & joüit long-tems de ſes triomphes, beaucoup plus digne de gloire, ſi la vanité ne lui eût pas fait traîner ſon char par les Rois vaincus. Il ſemble qu'il ait dédaigné de mourir comme les

Ibid.

Herod. l. II. & Diod. lib. I. Sect. 2.

II. Par. VIII. 9.

Diod. l. 1. Sect. 2.

autres hommes. Devenu aveugle dans ſa vieilleſſe, il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Egypte riche à jamais. Son Empire pourtant ne paſſa pas la quatriéme génération. Mais il reſtoit encore du tems de Tibère des Monumens magnifiques, qui en marquoient l'étendue, & la quantité des Tributs. L'Egypte retourna bien-tôt à ſon humeur pacifique. On a même écrit que Séſoſtris fut le premier à ramollir, après ſes conquêtes, les mœurs de ſes Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ſes Succeſſeurs. Car pour lui, ſage & abſolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes Peuples qui l'adoroient. Au reſte, cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince, & c'étoit mal pourvoir à la ſûreté de ſes conquêtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes Sujets. Il eſt vrai que ce grand Empire ne dura guère. Il faut périr par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis l'aveugle, l'Ethiopien Sabacon envahit le Royaume : il en traita auſſi-bien les Peuples, & y défit d'auſſi grandes choſes qu'aucun des Rois naturels. Jamais on ne vit une modération pareille à la ſienne, puiſqu'après cinquante ans d'un regne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertiſſemens qu'il crut divins. Le Royaume abandonné, tomba entre les mains de Séthon, Prêtre de Vulcain, Prince Religieux à ſa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la Milice, en maltraitant les Gens de guerre. Depuis ce tems l'Egypte ne ſe ſoutint plus que par des Milices étrangères. On trouve une eſpéce d'Anarchie. On trouve douze Rois choiſis par le Peuple, qui partagèrent entre eux le gouvernement du Royaume. C'eſt eux qui ont bâti ces douze Palais qui compoſoient le Labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ſes magnificences, elle fut foible & diviſée ſous ces douze Princes. Un d'eux (ce fut Pſammétique,) ſe rendit le maître par le ſecours des Etrangers. L'Egypte ſe rétablit, & demeura aſſez puiſſante pendant cinq ou ſix regnes. Enfin cet ancien Royaume, après avoir duré environ ſeize cens ans, affoibli par les Rois de Babylone, & par Cyrus, devint la proie de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuſe ; vous en avez vû les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Séſoſtris. Auſſi malgré ſa Milice ſi ſoigneuſement entretenue, nous voyons ſur la fin que les Trou-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Tac. Ann. II.

Nymphod. lib. XIII. rer. barb. poſt Herod.

Herod. l. II. & Diod. lib. I. Sect. 2.

Strab. lib. XVII.

pes étrangères ſont toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Etat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites, & il eſt mal-aiſé d'avoir enſemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiécles. Quelques Ethiopiens ont regné à Thébes dans cet intervalle, entr'autres Sabacon, &, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente conſtitution de ſon Etat, que les Etrangers qui la conquéroient, entroient dans ſes mœurs, plûtôt que d'y introduire les leurs; ainſi changeant de maître elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecoüer le joug. Mais elle n'étoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoutenir par ſa propre force contre une ſi grande puiſſance, & les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner, de ſorte qu'elle retomboit toujours ſous ſes premiers maîtres; mais toujours opiniâtrement attachée à ſes anciennes coutumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques & Aſiatiques y fut ſi grand qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les tems des anciens Rois d'Egypte ſont fort incertains, même dans l'Hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voyons de ſi magnifiques Monumens dans Diodore, & de ſi belles marques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'aient pas connu le pere de Séſoſtris qu'Hérodote & Diodore n'ont pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les Monumens qu'il a laiſſés dans toute la terre, que par les mémoires de ſon Pays, & ces raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquités, ait toujours été auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puiſqu'elle même eſt ſi incertaine des tems les plus éclatans de ſa Monarchie.

Diod. l. 1. Sect. 2.

CHAPITRE IV.

Les Aſſyriens anciens & nouveaux ; les Médes & Cyrus.

LE grand Empire des Egyptiens eſt comme détaché de tous les autres, & n'a pas, comme vous voyez, une longue ſuite. Ce qui reſte à dire eſt plus ſoutenu, & a des dates plus préciſes.

Nous avons néanmoins encore très-peu de choſes certaines touchant le premier Empire des Aſſyriens : mais enfin en quelque tems qu'on en veuille placer les commencemens, ſelon les diverſes opinions des Hiſtoriens, vous verrez que lorſque le monde étoit partagé en pluſieurs petits Etats, dont les Princes ſongeoient plûtôt à ſe conſerver qu'à s'accroître, Ninus plus entreprenant & plus puiſſant que ſes voiſins, les accabla les uns après les autres, & pouſſa bien loin ſes Conquêtes du côté de l'Orient. Sa femme Sémiramis qui joignit à l'ambition, aſſez ordinaire à ſon ſexe, un courage & une ſuite de conſeils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, ſoutint les vaſtes deſſeins de ſon mari, & acheva de former cette Monarchie.

Diod. II. Juſt. I.

Elle étoit grande ſans doute, & la grandeur de Ninive, qu'on met au-deſſus de celle de Babylone, le montre aſſez. Mais comme les Hiſtoriens les plus judicieux ne font pas cette Monarchie ſi ancienne que les autres nous la repréſentent, ils ne la font pas non plus ſi grande. On voit durer trop long-tems les petits Royaumes dont il la faudroit compoſer, ſi elle étoit auſſi ancienne & auſſi étendue que le fabuleux Ctéſias, & ceux qui l'en ont cru ſur ſa parole, nous la décrivent. Il eſt vrai que Platon curieux obſervateur des antiquités fait le Royaume de Troye du tems de Priam une dépendance de l'Empire des Aſſyriens. Mais on n'en voit rien dans Homère, qui dans le deſſein qu'il avoit de relever la gloire de la Gréce, n'auroit pas oublié cette circonſtance, & on peut croire que les Aſſyriens étoient peu connus du côté de l'Occident, puiſqu'un Poëte ſi ſçavant & ſi curieux d'orner ſon Poëme de tout ce qui appartenoit à ſon ſujet, ne les fait point paroître.

Strab. XVI. Herod. I. Dion. Hal. I. App. Init. op. Gen. XIV. 1, 2. Jud. III. 8. Plat. de leg. III.

Cependant, ſelon la ſupputation que nous avons jugé la plus raiſonnable, le tems du ſiége de Troye étoit le beau tems des Aſſyriens, puiſque c'eſt celui des conquêtes de Sémiramis : mais c'eſt qu'elles s'étendirent ſeulement vers l'Orient. Ceux qui la flattent le plus, lui font tourner ſes armes de ce côté-là. Elle avoit eu trop de part aux conſeils & aux victoires de Ninus pour ne pas ſuivre ſes deſſeins, ſi convenables d'ailleurs à la ſituation de ſon Empire ; & je ne crois pas qu'on puiſſe douter que Ninus ne ſe ſoit attaché à l'Orient, puiſque Juſtin qui même le favoriſe autant qu'il peut, lui fait terminer aux frontieres de la Libye les entrepriſes qu'il fit du côté de l'Occident.

Discours sur l'Hiſtoire Universelle.

Juſt. I. Diod. II.

Je ne ſçai donc plus en quels tems Ninive auroit pouſſé ſes conquêtes juſqu'à Troye, puiſqu'on voit ſi peu d'apparence que Ninus & Sémiramis aient rien entrepris de ſemblable ; & que tous leurs Succeſſeurs, à commencer depuis leur fils Nynias, ont vécu dans une telle molleſſe & avec ſi peu d'action, qu'à peine leur nom eſt-il venu juſqu'à nous, & qu'il faut plûtôt s'étonner que leur Empire ait pû ſubſiſter, que de croire qu'il ait pû s'étendre.

Herod. 2.

Il fut ſans doute beaucoup diminué par les conquêtes de Séſoſtris : mais comme elles furent de peu de durée, & peu ſoutenues par ſes ſucceſſeurs, il eſt à croire que les Pays qu'elles enleverent aux Aſſyriens, accoutumés de long-tems à leur domination, y retournerent naturellement : de ſorte que cet Empire ſe maintint en grande puiſſance, & en grande paix, juſqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la molleſſe de ſes Rois ſi long-tems cachée dans le ſecret du Palais, Sardanapale, célébre par ſes infamies, devint non-ſeulement mépriſable, mais encore inſupportable à ſes Sujets.

Vous avez vû les Royaumes qui ſont ſortis du débris de ce premier Empire des Aſſyriens : entre autres celui de Ninive & celui de Babylone. Les Rois de Ninive retinrent le nom de Rois d'Aſſyrie, & furent les plus puiſſans. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi leſquelles on compte celle du Royaume des Iſraëlites, ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu, & un miracle viſible pour les empêcher d'accabler la Judée ſous Ezéchias ; & on ne ſçut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puiſſance, quand on leur vit envahir un peu après dans

leur voiſinage le Royaume de Babylone, où la famille Royale étoit défaillie.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Babylone ſembloit être née pour commander à toute la terre. Ses Peuples étoient pleins d'eſprit & de courage. De tout tems la Philoſophie regnoit parmi eux avec les beaux arts, & l'Orient n'avoit guère de meilleurs Soldats que les Chaldéens L'antiquité admire les riches moiſſons d'un Pays que la négligence de ſes habitans laiſſe maintenant ſans culture; & ſon abondance le fit regarder ſous les anciens Rois de Perſe, comme la troiſiéme partie d'un ſi grand Empire. Ainſi les Rois d'Aſſyrie, enflés d'un accroiſſement qui ajoûtoit à leur Monarchie une Ville ſi opulente, conçurent de nouveaux deſſeins. Nabuchodonoſor I. crut ſon Empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'Univers. Nabuchodonoſor II. ſuperbe plus que tous les Rois ſes prédéceſſeurs, après des ſuccès inoüis & des conquêtes ſurprenantes, voulut plûtôt ſe faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, & quelle enceinte y vit-on paroître? Il ſembloit que l'ancienne Tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuſe du Temple de Bel, & que Nabuchodonoſor voulût de nouveau menacer le Ciel. Son orgueil quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laiſſa pas de revivre dans ſes ſucceſſeurs. Ils ne pouvoient ſouffrir autour d'eux aucune domination; & voulant tout mettre ſous le joug, ils devinrent inſupportables aux Peuples voiſins. Cette jalouſie réunit contr'eux avec les Rois de Médie & les Rois de Perſe, une grande partie des Peuples d'Orient. L'orgueil ſe tourne aiſément en cruauté. Comme les Rois de Babylone traitoient inhumainement leurs Sujets, des Peuples entiers, auſſi-bien que des principaux Seigneurs de leur Empire ſe joignirent à Cyrus & aux Médes. Babylone trop accoutumée à commander & à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contr'elle, pendant qu'elle ſe croit invincible, devient captive des Médes qu'elle prétendoit ſubjuguer, & périt enfin par ſon orgueil.

Xen. Cyr. III, IV.

Herod. I.

Xen. Cyrop. III, IV.

Herod. I.

La deſtinée de cette Ville fut étrange, puiſqu'elle périt par ſes propres inventions. L'Euphrate faiſoit à peu près dans ſes vaſtes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte; mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art & plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Eu-

phrate étoit droit dans ſon cours, & jamais ne ſe débordoir. Il lui fallut faire dans tout le Pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroſer les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce ſecours. Pour rompre la violence de ſes eaux impétueuſes, il fallut le faire couler par mille détours, & lui creuſer de grands Lacs qu'une ſage Reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mere de Labynithe, autrement nommé Nabonide, ou Baltaſar, dernier Roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux: ce fut d'élever ſur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la Ville que l'immenſe largeur de ce fleuve ſéparoit trop, puſſent communiquer enſemble. Il fallut donc mettre à ſec une riviere ſi rapide & ſi profonde, en détournant ſes eaux dans un Lac immenſe que la Reine avoit fait creuſer. En même tems on bâtit le pont, dont les ſolides matériaux étoient préparés, & on revêtit de brique les deux bords du fleuve juſqu'à une hauteur étonnante, en y laiſſant des deſcentes revêtues de même, & d'un auſſi bel ouvrage que les murailles de la Ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une Reine ſi prévoyante ne ſongea pas qu'elle apprenoit à ſes ennemis à prendre ſa Ville. Ce fut dans le même Lac qu'elle avoit creuſé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand déſeſpérant de réduire Babylone, ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la Ville le paſſage que nous avons vû tant marqué par les Prophétes. *Herod. I.* *Ibid.*

Si Babylone eût pû croire qu'elle eût été périſſable comme toutes les choſes humaines, & qu'une confiance inſenſée ne l'eût pas jettée dans l'aveuglement: non-ſeulement elle eût pû prévoir ce que fit Cyrus, puiſque la mémoire d'un travail ſemblable étoit récente, mais encore en gardant toutes les deſcentes, elle eût accablé les Perſes dans le lit de la riviere où ils paſſoienr. Mais on ne ſongeoit qu'aux plaiſirs & aux feſtins: il n'y avoit ni ordre, ni commandement réglé. Ainſi périſſent non-ſeulement les plus fortes places, mais encore les plus grands Empires. L'épouvante ſe mit par-tout, le Roi impie fut tué; & Xénophon qui donne ce titre au dernier Roi de Babylone, ſemble déſigner par ce mot les ſacriléges de Baltaſar, que Daniel nous fait voir punis par une chûte ſi ſurprenante. *Xenoph. VII.*

Les Médes qui avoient détruit le premier Empire des Aſſy-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

riens, détruiſirent encore le ſecond, comme ſi cette Nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Aſſyrienne. Mais cette derniere fois la valeur & le grand nom de Cyrus fit que les Perſes ſes Sujets, eurent la gloire de cette conquête.

Xenoph. I.

En effet, elle eſt dûe entiérement à ce Héros, qui ayant été élevé ſous une diſcipline ſévère & réguliere, ſelon la coutume des Perſes, Peuples alors auſſi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès ſon enfance à une vie ſobre & militaire. Les Médes autrefois ſi laborieux & ſi guerriers, mais

Pol. V. 44. X. 24.

à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient beſoin d'un tel Général. Cyrus ſe ſervit de leurs richeſſes & de leur nom, toujours reſpecté en Orient; mais il mettoit l'eſ-

Xen. Cyr. I. 5.

pérance du ſuccès dans les Troupes qu'il avoit amenées de Perſe. Dès la premiere bataille le Roi de Babylone fut tué, & les Aſſyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nou-

Ibid. 5.

veau Roi; & en montrant ſon courage, il ſe donna la réputation d'un Prince clément, qui épargne le ſang des Sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un ſi beau Pays, qu'il regardoit déja comme ſa conquête; il fit réſoudre que les laboureurs ſeroient épargnés de part & d'autre. Il ſçut réveiller la jalouſie des Peuples voiſins contre l'orgueilleuſe puiſſance de Babylone qui alloit tout envahir; & enfin la gloire qu'il s'étoit acquiſe autant par ſa généroſité & par ſa juſtice, que par le bonheur de ſes armes, les ayant tous réunis ſous ſes étendards, avec de grands ſecours; il ſoumit cette vaſte entendue de terre dont il compoſa ſon Empire.

C'eſt par-là que s'éleva cette Monarchie. Cyrus la rendit ſi puiſſante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître ſous ſes Succeſſeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perſes & les Succeſſeurs de Cyrus avec les Grecs & leurs Généraux, ſur-tout avec Alexandre.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Les Perſes, les Grecs, & Alexandre.

CAMBYSE, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit les mœurs des Perſes. Son pere ſi bien élevé parmi les ſoins de la guerre, n'en prit pas aſſez de donner au Succeſſeur d'un ſi grand Empire une éducation ſemblable à la ſienne ; & par le ſort ordinaire des choſes humaines, trop de grandeur nuiſit à la vertu. Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui d'une vie privée fut élevé ſur le Thrône, apporta de meilleures diſpoſitions à la ſouveraine puiſſance, & fit quelques efforts pour réparer les déſordres. Mais la corruption étoit déja trop univerſelle, l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs ; & Darius n'avoit pas lui-même conſervé aſſez de force pour être capable de redreſſer tout-à-fait les autres. Tout dégénéra ſous ſes Succeſſeurs, & le luxe des Perſes n'eut plus de meſure. *Plat. de leg. III.*

Mais encore que ces Peuples devenus puiſſans euſſent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaiſirs, ils avoient toujours conſervé quelque choſe de grand & de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice honteux & bas. Ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le menſonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable qu'elle portoit à mentir. Par une généroſité naturelle à leur Nation, ils traitoient honnêtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces Princes fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſſoient commander dans leur Pays avec preſque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perſes étoient honnêtes, civils, libéraux envers les Etrangers, & ils ſçavoient s'en ſervir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas arrivés à la connoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand Empire fut régi toujours avec quelque confuſion. Ils ne ſçurent jamais trouver ce bel art, depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand Etat, & d'en *Plat. Alcib. I. Herod. lib. I.* *Herod. III.*

faire un tout parfait. Auſſi n'étoit-il preſque jamais ſans révoltes conſidérables. Ils n'étoient pourtant pas ſans politique, les régles de la juſtice étoient connues parmi eux, & ils ont eu de grands Rois qui les faiſoient obſerver avec une admirable exactitude. Les crimes étoient ſévérement punis ; mais avec cette modération, qu'en pardonnant aiſément les premieres fautes, on réprimoit les rechûtes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes Loix, preſque toutes venues de Cytus, & de Darius, fils d'Hyſtaſpe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conſeils réglés pour les maintenir, & une grande ſubordination dans tous les Emplois. Quand on diſoit que les Grands qui compoſoient le conſeil, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertiſſoit tout enſemble & le Prince, qu'il avoit ſes Miniſtres, comme nous avons les organes de nos ſens, non pas pour ſe repoſer, mais pour agir par leur moyen ; & les Miniſtres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur Chef, & pour tout le corps de l'Etat. Ces Miniſtres devoient être inſtruits des anciennes maximes de la Monarchie. Le Regiſtre qu'on tenoit des choſes paſſées, ſervoit de régle à la poſtérité. On y marquoit les ſervices que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du Prince, & au grand malheur de l'Etat, ils ne demeuraſſent ſans récompenſe. C'étoit une belle maniere d'attachet les Particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais ſacrifier pour eux ſeuls, mais pour leur Roi & pour tout l'Etat où chacun ſe trouvoit avec tous les autres. Un des premiers ſoins du Prince étoit de faire fleurir l'agriculture ; & les Satrapes, dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit auſſi pour veillet aux travaux ruſtiques : c'étoit deux charges ſemblables, dont l'une prenoit ſoin de gardet le Pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection preſque égale, & les faiſoit concourir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le reſpect qu'on inſpiroit aux Perſes dès leur enfance pour l'autorité Royale, alloit juſqu'à l'excès, puiſqu'ils y mêloient de l'adoration, & paroiſſoient plûtôt des eſclaves que des Sujets ſoumis par raiſon à un Empire légitime : c'étoit l'eſprit des Orientaux & peut-être que le naturel vif & violent de ces Peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus abſolu.

Herod. I.

Plat. de leg. III.

Eſt. I. 13.

Xenop. Cyrop. VIII.

Eſth. I. 15.

Ibid. 6.

Herod. I.

Xenoph. Oecon.

Herod. I.

La maniere dont on élevoit les enfans des Rois eſt admirée par Platon, & propoſée aux Grecs comme le modéle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de ſept ans, on les tiroit des mains des Eunuques pour les faire monter à cheval, & les exercer à la chaſſe. A l'âge de quatorze ans lorſque l'eſprit commence à ſe former, on leur donnoit pour leur inſtruction quatre hommes des plus vertueux & des plus ſages de l'Etat. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la Magie, c'eſt-à-dire, dans leur langage, le culte des Dieux, ſelon les anciennes maximes, & ſelon les Loix de Zoroaſtre, fils d'Oromaſe. Le ſecond les accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la juſtice. Le troiſiéme leur enſeignoit à ne ſe pas laiſſer vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres & vraîment Rois, maîtres d'eux-mêmes & de leurs déſirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des eſclaves, & leur eût ôté la confiance, ſi néceſſaire au commandement. Les jeunes Seigneurs étoient élevés à la porte du Roi avec ſes enfans. On prenoit un ſoin particulier qu'ils ne viſſent, ni n'entendiſſent rien de mal-honnête. On rendoit compte au Roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendoit, étoit ſuivi, par ſon ordre, de châtimens & de récompenſes. La jeuneſſe qui les voyoit, apprenoit de bonne heure avec la vertu, la ſcience d'obéir & de commander. Avec une ſi belle inſtitution, que ne devoit-on pas eſpérer des Rois de Perſe, & de leur nobleſſe, ſi on eût eu autant de ſoin de les bien conduire dans le progrès de leur âge, qu'on en avoit de les bien inſtruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la Nation les entraînoient bien-tôt dans les plaiſirs, contre leſquelles nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confeſſer que, malgré cette molleſſe des Perſes, malgré le ſoin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en ſont toujours piqués, & ils en ont donné d'illuſtres marques. L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſçurent ce que peut dans une armée la ſévérité, la diſcipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion, & à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un Peuple immenſe qui alloit au combat aſſez réſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles

Plat. Alcib. I.

Xenoph. de exped. Cyri Inſt. lib. I.

Xenoph. Oecon.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

que le Roi & les Grands traînoient après eux ſeulement pour le plaiſir. Car leur molleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire; de ſorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles précieux ſuivoient dans une abondance prodigieuſe; & enfin, tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée compoſée de cette ſorte, & déja embarraſſée de la multitude exceſſive de ſes ſoldats, étoit ſurchargée par le nombre démeſuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confuſion, on ne pouvoit ſe mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à tems; & dans une action tout alloit comme à l'aventure, ſans que perſonne fût en état de pourvoir à ce déſordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, paſſer rapidement dans un Pays: car ce corps immenſe & avide, non-ſeulement de ce qui étoit néceſſaire pour la vie, mais encore de ce qui ſervoit au plaiſir, conſumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer ſa ſubſiſtence.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perſes étonnoient les peuples qui ne ſçavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la ſçavoient, ſe trouverent ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis; & c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit, & de ſon antiquité & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Séſoſtris, devint ſujette des Perſes. Il ne leur fut pas mal aiſé de dompter l'Aſie Mineure, & même les Colonies Grecques que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Gréce même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vû, une milice réglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail; que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux, où il ſemble que tout ſoit nerfs, & où tout eſt plein d'eſprits; au reſte ſi bien commandées & ſi ſouples aux ordres de leurs Généraux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Gréce avoit de plus grand, étoit une politique ferme & prévoyante, qui ſçavoit abandonner, hazarder &

défendre ce qu'il falloit : & ce qui eſt plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs naturellement pleins d'eſprit & de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers tems en divers endroits du pays, avoient répandu par-tout cette excellente Police des Egyptiens. C'eſt de-là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la courſe à pied, la courſe à cheval & ſur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuſes couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles, & à ſe laiſſer former par les Loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublée. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'Etat; les peres nourriſſoient leurs enfans dans cet eſprit, & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déférence mutuelle qui rend les hommes ſociables: l'homme civil n'étoit autre choſe qu'un bon Citoyen qui ſe regarde toujours comme membre de l'Etat, qui ſe laiſſe conduire par les Loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens Rois que la Gréce avoit eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, une Théſée, un Codrus, un Téméne, un Creſphonte, un Euryſthène, un Patrocles, & les autres ſemblables, avoient répandu cet eſprit dans toute la Nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant ſon bien, & en faiſant regner la Loi. *Plat. de leg. III.*

Que dirai-je de la ſévérité des jugemens? Quel plus grave Tribunal y eût-il jamais que celui de l'Aréopage ſi révéré dans toute la Gréce, qu'on diſoit que les Dieux mêmes y avoient comparu? Il a été célébre dès les premiers tems, & Cécrops apparemmenr l'avoit fondé ſur le modéle des Tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conſervé ſi long-tems la réputation de ſon ancienne ſévérité, & l'éloquence trompeuſe en a toujours été bannie.

Les Grecs ainſi policés peu à peu ſe crurent capables de ſe

gouverner eux-mêmes, & la plûpart des Villes ſe formerent en Républiques. Mais de ſages Légiſlateurs qui s'éleverent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurge, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'Hiſtoire marque, empêcherent que la liberté ne dégénérât en licence. Des Loix ſimplement écrites & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la Loi, c'eſt-à-dire, à la raiſon même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutés durant le tems de leur miniſtères, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maîtreſſe, c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration.

Il n'eſt pas ici queſtion d'examiner ſi ces idées ſont auſſi ſolides que ſpécieuſes. Enfin la Gréce en étoit charmée, & préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la ſujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ſes avantages, celui que la Gréce tiroit du ſien, étoit que les Citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la Gréce, n'eſt pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les régles des mœurs, & celles de la ſociété. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres remplirent la Gréce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de Philoſophes; mais ceux qui étoient ſuivis, étoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'intérêt particulier, & même la vie à l'intérêt général & au ſalut de l'Etat, & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes, qu'il falloit ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des conquérans regardoit

Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien regner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon Citoyen. Lui, & tant d'autres Poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célébrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Gréce ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure & leur beauté, semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour régle que la volonté du Prince, maîtresse de toutes les Loix, & même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eut toute la Gréce, étoient les Barbares.

Isaac. Panog.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la Poësie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Gréce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Venus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours & la mollesse : du côté de la Gréce étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux & brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur : du côté de la Gréce étoit Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire & la valeur conduite par l'esprit. La Gréce depuis ce tems avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; & en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, & le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Gréce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe, & par Xerxès avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les Villes de Gréce fissent autant de Républiques, l'intérêt commun les réunit, & il ne s'agissoit entr'elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur Ville au pillage & à l'incendie : & après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour

arrêter quelques jours l'armée Perſienne à un paſſage difficile, & pour lui faire ſentir ce que c'étoit que la Gréce, une poignée de Lacédémoniens courut avec ſon Roi à une mort aſſûrée, contens en mourant d'avoir immolé à leur Patrie un nombre infini de ces barbares, & d'avoir laiſſé à leurs Compatriotes l'exemple d'une hardieſſe inoüie. Contre de telles armées & une telle conduite, la Perſe ſe trouva foible, & éprouva pluſieurs fois à ſon dommage ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion: & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuoſité aveugle.

Plat. de leg. III.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincue, que de mettre la diviſion parmi les Grecs: & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entrepriſe facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puiſſance des Perſes, ils ſe tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, & ce ſecret de la Politique Perſienne.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit compoſée, Athènes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athènes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athènes vouloit le plaiſir: la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté; mais à Athènes la liberté tendoit naturellement à la licence; & contrainte par des Loix ſévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au-dehors. Athènes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt ſe mêloit à la gloire. Ses Citoyens excelloient dans l'art de naviger; & la mer où elle regnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maîtreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir; & ſes richeſſes qui lui inſpiroient ce déſir, lui fourniſſoient le moyen de le ſatisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent étoit mépriſé. Comme toutes ſes Loix tendoient à en faire une République guerriere, la gloire des armes étoit le ſeul charme dont les eſprits de ſes Citoyens fuſſent poſſédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au-deſſus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone par ſa vie réglée étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athènes étoit plus vive, & le Peuple y étoit trop

trop maître. La Philoſophie & les Loix faiſoient à la vérité de beaux effets dans des naturels ſi exquis ; mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage Athénien, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon Pays, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres; & qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut raſſûrés contre les Perſes. *Plat. de leg. III.*

Alors deux choſes les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la ſûreté où ils croyoient être. Les Magiſtrats n'étoient plus écoutés ; & comme la Perſe étoit affligée par une exceſſive ſujétion, Athènes, dit Platon, reſſentit les maux d'une liberté exceſſive.

Ces deux grandes Républiques ſi contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Gréce ; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les Villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car outre que chacun ſouhaitoit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'Empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans ſon Peuple je ne ſçai quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoit les eſprits trop fiers, trop auſtères & trop impérieux : joint qu'il falloit ſe réſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une Ville qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver qu'en la continuant ſans relâche. Ainſi les Lacédémoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent. Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur Ville, où les fêtes & les jeux étoient perpétuels ; où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs Alliés, & étoit encore plus inſupportable à leurs Sujets. Il falloit eſſuyer les biſarreries d'un Peuple flatté : c'eſt-à-dire, ſelon Platon, quelque choſe de plus dangereux que celles d'un Prince gâté par la flatterie. *Ariſt. Pol. VIII. 4. Id. VII. 14. Xenophon. de rep. Lac. Plat. de rep. VIII.*

Ces deux Villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. Vous avez vû la guerre du Péloponnèſe, & les autres toujours cauſées ou entretenues par les jalouſies de Lacédémone & d'Athènes. Mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la

Gréce, la ſoutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Discours sur l'Histoire Universelle.

Les Perſes apperçurent bien-tôt cet état de la Gréce. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies, & de fomenter ces diviſions. Lacédémone qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maîtres de toute la Nation: & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déja les Villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu'elles appelloient le grand Roi ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes; mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Gréce ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon Empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûe, Agéſilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perſes dans l'Aſie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abattre. Les ſeules diviſions de la Gréce arrêterent ſes conquêtes: mais il arriva dans ces tems-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxe, ſe révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ſes Troupes, qui ſeuls ne purent être rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la bataille, & de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteurs au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxe victorieux ne pût ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon Empire, pour retourner en leur Pays, & ils en vinrent à bout. C'eſt la belle Hiſtoire qu'on trouve ſi bien racontée par Xénophon dans ſon Livre de la Retraite des dix mille, ou de l'expédition du jeune Cyrus. Toute la Gréce vit alors plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une Milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter, quand elle ſeroit unie. Philippe, Roi de Macédoine, également habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de Villes & de Républiques diviſées, un Royaume petit, à la vérité, mais uni, & où la puiſſance Royale étoit abſolue; qu'à la fin moitié par adreſſe, & moitié par force,

Plat. de leg. III. Iſoc. Paneg. &c.

Polib. lib. III. 1, 6.

il ſe rendit le plus puiſſant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes Etendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre, ſon fils, ſuccéda à ſon Royaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macédoniens non-ſeulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de ſuccès preſqu'autant ſupérieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au-deſſus des Perſes & de leurs ſemblables.

Darius qui regnoit en Perſe, de ſon tems, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes Peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais ſi vous le comparez avec Alexandre, ſon eſprit avec ce génie perçant & ſublime : ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible qui ſe ſentoit animé par les obſtacles, avec cette ardeur immenſe d'accroître tous les jours ſon nom qui lui faiſoit préférer à tous les périls, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre dégré de gloire : enfin, avec cette confiance qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres : confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore au moindre de ſes Soldats qu'il élevoit par ce moyen au-deſſus des difficultés, & au-deſſus d'eux-mêmes : vous jugerez aiſément auquel des deux appartenoit la victoire. Et ſi vous joignez à ces choſes les avantages des Grecs & des Macédoniens au-deſſus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perſe attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître ; ainſi vous découvrirez en même tems ce qui a ruiné l'Empire des Perſes & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perſe perdit le ſeul Général qu'elle pût oppoſer aux Grecs ; c'étoit Memnon, Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un ſi fameux Capitaine, il pût ſe glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de haſarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur diſputât tous les paſſages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuſe on les forçât à venir défendre leur Pays. Alexandre y avoit pourvû, & les troupes qu'il avoit laiſſées à Antipater, ſuffiſoient pour garder la Gréce. Mais ſa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diver- *Diod. XVII. Seſt.*

ſion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ſes pieds.

Ce Prince fit ſon entrée dans Babylone avec un éclat qui ſurpaſſoit tout ce que l'Univers avoit jamais vû; & après avoir vengé la Gréce, après avoir ſubjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Perſienne, pour aſſûrer de tout côté ſon nouvel Empire, ou plûtôt pour contenter ſon ambition, & rendre ſon nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes où il pouſſa ſes conquêtes plus loin que ce célébre Vainqueur. Mais celui que les déſerts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ſes Soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à ſe contenter des ſuperbes monumens qu'il laiſſa ſur le bord de l'Araſpe, il ramena ſon armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, & dompta tous les Pays qu'il trouva ſur ſon paſſage.

Il revint à Babylone craint & reſpecté, non pas comme un Conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus long-tems que ſa vie qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vaſtes deſſeins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus juſtes eſpérances d'un heureux ſuccès, il mourut ſans avoir eu le loiſir d'établir ſolidement ſes affaires, laiſſant un frere imbécille, & des enfans en bas âge, incapables de ſoutenir un ſi grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeſte pour ſa Maiſon & pour ſon Empire, eſt qu'il laiſſoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne reſpirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils ſe porteroient quand il ne ſeroit plus au monde. Pour les retenir, de peur d'en être dédit, il n'oſa nommer ni ſon ſucceſſeur, ni le tuteur de ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funérailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein des triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, vous avez vû le partage de ſon Empire, & la ruine affreuſe de ſa Maiſon. La Macédoine, ſon ancien Royaume, tenu par ſes Ancêtres depuis tant de ſiécles, fut envahie de tous côtés comme une ſucceſſion vacante, & après avoir été long-tems la proie du plus fort, il paſſa enfin à une autre famille. Ainſi ce grand Conquérant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fût jamais, a été le dernier Roi de ſa race. S'il fût demeuré paiſible

dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pû laiſſer à ſes enfans le Royaume de ſes Peres. Mais parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens : & voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la ſeule cauſe de cette grande révolution. Car il faut dire à ſa gloire, que ſi jamais homme a été capable de ſoutenir un ſi vaſte Empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été ſans doute Alexandre, puiſqu'il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ſes fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chûte de ſa famille, mais à la ſeule mortalité; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire qu'un homme de ſon humeur, & que ſon ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loiſir d'établir les choſes.

Quoi qu'il en ſoit, nous voyons par ſon exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'eſt-à-dire, celles qu'ils font par emportement, ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable inſéparablement attaché aux deſſeins humains, & c'eſt la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là; ce qui nous force d'avoüer que comme le vice le plus inhérent, ſi je puis parler de la ſorte, & le plus inſéparable des choſes humaines, c'eſt leur propre caducité; celui qui ſçait conſerver & affermir un état, a trouvé un plus haut point de ſageſſe que celui qui ſçait conquérir & gagner des batailles.

Il n'eſt pas beſoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les Royaumes formés du débris de l'Empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire, celui de Syrie, celui de Macédoine, & celui d'Egypte. La cauſe commune de leur ruine eſt qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puiſſance, qui fut la puiſſance Romaine. Si toutefois nous voulions conſidérer le dernier état de ces Monarchies, nous trouverions aiſément les cauſes immédiates de leur chûte; & nous verrions entre autres choſes que la plus puiſſante de toutes, c'eſt-à-dire, celle de Syrie après avoir été ébranlée par la molleſſe & le luxe de la Nation, reçut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

CHAPITRE VI.

L'Empire Romain : & en paſſant, celui de Carthage, & ſa mauvaiſe conſtitution.

NOUS ſommes enfin venus à ce grand Empire qui a englouti tous les Empires de l'Univers, d'où ſont ſortis les plus grands Royaumes du monde que nous habitons, dont nous reſpectons encore les Loix ; & que nous devons par conſéquent mieux connoître que tous les autres Empires. Vous entendez bien que je parle de l'Empire Romain. Vous en avez vû la longue & mémorable Hiſtoire dans toute ſa ſuite. Mais pour entendre parfaitement les cauſes de l'élévation de Rome, & celles des grands changemens qui ſont arrivés dans ſon état : conſidérez attentivement avec les mœurs des Romains les tems d'où dépendent tous les mouvemens de ce vaſte Empire.

De tous les Peuples du monde le plus fier & le plus hardi, mais tout enſemble le plus réglé dans ſes conſeils, le plus conſtant dans ſes maximes, le plus aviſé, le plus laborieux, & enfin le plus patient, a été le Peuple Romain.

De tout cela s'eſt formée la meilleure Milice & la politique la plus prévoyante, la plus ferme, & la plus ſuivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainſi parler, étoit l'amour de ſa liberté & de ſa patrie. Une de ces choſes lui faiſoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit ſa liberté, il aimoit auſſi ſa patrie comme une mere qui le nourriſſoit dans des ſentimens également généreux & libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains ſe figuroient avec les Grecs un état où perſonne ne fût ſujet que de la loi, & où la loi fût plus puiſſante que les hommes.

Au reſte, quoique Rome fût née ſous un gouvernement Royal, elle avoit même ſous ſes Rois une liberté qui ne convient guère à une Monarchie réglée. Car outre que les Rois étoient électifs, & que l'élection s'en faiſoit par tout le Peuple, c'étoit encore au Peuple aſſemblé à confirmer les loix, & à réſoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les Rois défé-

roient au Peuple le jugement ſouverain : témoin Tullus Hoſtilius, qui n'oſant ni condamner ni abſoudre Horace comblé tout enſemble & d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, & de honte pour avoir tué ſa ſœur, le fit juger par le Peuple. Ainſi les Rois n'avoient proprement que le commandement des armées, & l'autorité de convoquer les aſſemblées légitimes, d'y propoſer les affaires, de maintenir les loix, & d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le deſſein que vous avez vû de réduire Rome en République, il augmenta dans un Peuple déja ſi libre l'amour de la liberté ; & de-là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux, quand ils l'eurent goûtée toute entiere ſous leurs Conſuls.

On frémit encore en voyant dans les Hiſtoires la triſte fermeté du Conſul Brutus, lorſqu'il fit mourir à ſes yeux ſes deux enfans, qui s'étoient laiſſés entraîner aux ſourdes pratiques que les Tarquins faiſoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un Peuple qui voyoit ce Conſul ſévère immoler à la liberté ſa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner, ſi on mépriſa dans Rome les efforts des Peuples voiſins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le Roi Porſena les prit en ſa protection. Les Romains preſque affamés, lui firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le Peuple fut encore plus ferme que le Sénat ; & Rome entiere fit dire à ce puiſſant Roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il ceſſât d'intercéder pour les Tarquins, puiſque réſolue de tout haſarder pour ſa liberté, elle recevroit plûtôt ſes ennemis que ſes Tyrans. Porſena, étonné de la fierté de ce Peuple, & de la hardieſſe plus qu'humaine de quelques particuliers, réſolut de laiſſer les Romains joüir en paix d'une liberté qu'ils ſçavoient ſi bien défendre.

Dion. Hal. lib. V.

Tit. Liv. II. 13, 15.

La liberté leur étoit donc un tréſor qu'ils préféroient à toutes les richeſſes de l'Univers. Auſſi avez-vous vû que dans leurs commencemens, & même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entiere, n'y ayant rien de plus libre, ni de plus indépendant, qu'un homme qui ſçait vivre de peu, & qui ſans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde ſa ſubſiſtence que ſur ſon induſtrie & ſur ſon travail.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

C'eſt ce que faiſoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, ſe dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne & de travail : voilà quelle étoit leur vie : c'eſt de quoi ils ſoutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de ſemblables travaux.

Tite-Live a raiſon de dire qu'il n'y eut jamais de Peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-tems en honneur. Les Sénateurs les plus illuſtres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des Payſans, & n'avoient d'éclat ni de Majeſté qu'en public & dans le Sénat. Du reſte on les trouvoit occupés du labourage & des autres ſoins de la vie ruſtique, quand on les alloit querir pour commander les armées. Ces exemples ſont fréquens dans l'Hiſtoire Romaine. Curius & Fabrice, ces grands Capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un Roi ſi riche, n'avoient que de la vaiſſelle de terre ; & le premier à qui les Samnites en offroient d'or & d'argent, répondit que ſon plaiſir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, & avoir enrichi la République des dépouilles de ſes ennemis, ils n'avoient pas de quoi ſe faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la premiere on voit Régulus, Général des armées Romaines, demander ſon congé au Sénat pour aller cultiver ſa métairie abandonnée pendant ſon abſence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la premiere ſimplicité. Emilius Paulus qui augmenta le Tréſor public par le riche Tréſor des Rois de Macédoine, vivoit ſelon les régles de l'ancienne frugalité, & mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richeſſes de cette Ville opulente & voluptueuſe. Ainſi les richeſſes étoient mépriſées : la modération & l'innocence des Généraux Romains faiſoient l'admiration des Peuples vaincus.

Tit. Liv. Ep. lib. XVIII.

Cic. XXI. Off.

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur & pour la beauté de leur Ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis même qu'elle ſe vit Maîtreſſe du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le Superbe, & le Temple qu'il éleva à Jupiter dans cette fortereſſe, étoient dignes dès-lors de la Majeſté du plus grand des Dieux, & de la gloire future du Peuple Romain. Tout le reſte répondoit à cette grandeur. Les principaux Temples, les marchés, les bains, les places publiques, les

Tit. Liv. I. 53, 45, 56. VI. 5.

Dion. Hal. III, IV.

Tac. Hiſt. III. 72.

Plin. XXXVI. 15.

les grands chemins, les aquéducs, les cloaques mêmes & les égoûts de la Ville avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, ſi elle n'étoit atteſtée par tous les Hiſtoriens, & confirmée par les reſtes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes & des cérémonies de la Religion, des jeux & des ſpectacles qu'on donnoit au Peuple ? En un mot tout ce qui ſervoit au Public, tout ce qui pouvoit donner au Peuple une grande idée de leur commune Patrie, ſe faiſoit avec profuſion autant que le tems le pouvoit permettre. L'épargne regnoit ſeulement dans les maiſons particulieres. Celui qui augmentoit ſes revenus & rendoit ſes terres plus fertiles par ſon induſtrie & par ſon travail, qui étoit le meilleur économe, & prenoit le plus ſur lui-même, s'eſtimoit le plus libre, le plus puiſſant, & le plus heureux.

Diod. Hal. VII. Ant. Rom.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la molleſſe. Tout tendoit plûtôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Auſſi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque choſe, non-ſeulement de rude & de rigide, mais encore de ſauvage & de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour ſe réduire eux-mêmes ſous de bonnes loix; & le Peuple le plus jaloux de ſa liberté, que l'Univers ait jamais vû, ſe trouva en même tems le plus ſoumis à ſes Magiſtrats & à la puiſſance légitime.

La Milice d'un tel Peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puiſqu'on y trouvoit avec des courages fermes, & des corps vigoureux, une ſi prompte & ſi exacte obéiſſance.

Les loix de cette Milice étoient dures, mais néceſſaires. La victoire étoit périlleuſe, & ſouvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-ſeulement à fuir, à quitter ſes armes, à abandonner ſon rang; mais encore à ſe remuer, pour ainſi dire, & à branler tant ſoit peu ſans le commandement du Général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux ſe laiſſer prendre que de mourir glorieuſement pour ſa Patrie, étoit jugé indigne de toute aſſiſtance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les priſonniers parmi les Citoyens, & on les laiſſoit aux ennemis comme des membres retranchés de la République. Vous avez vû dans Florus & dans Cicéron l'Hiſtoire de Régulus, qui perſuada au Sénat aux dépens de ſa propre vie, d'abandonner les priſonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, & après la perte de la bataille de Cannes, c'eſt-à-dire, dans le tems où Rome épuiſée par tant de pertes manquoit le

Florus. II. 2. Cic. de Off. III. Polyb. VI. 56.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

plus de Soldats le Sénat aima mieux armer contre ſa coutume huit mille eſclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle Milice qu'il fallut lever. Mais dans la néceſſité des affaires on établit plus que jamais, comme une loi inviolable, qu'un Soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

Tit. Liv. XXII. 57, 58.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites & rompues, combattoient & ſe rallioient juſqu'à la derniere extrémité; &, comme remarque Salluſte, il ſe trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu ſans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied & quitté ſon poſte: de ſorte que le courage avoit plus beſoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avoit beſoin d'être excitée.

Cic. de Off. III.

Salluſt. de Bello Catil. IX.

Ils joignirent à la valeur l'eſprit & l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués & ingénieux, ils ſçavoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres Peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défenſe. Vous avez vû dans Salluſte & dans les autres Auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voiſins & de leurs ennemis mêmes. Qui ne ſçait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des Galères par leſquelles ils les ont battus, & enfin qu'ils ont tiré de toutes les Nations qu'ils ont connues de quoi les ſurmonter toutes?

En effet, il eſt certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les ſurpaſſoient en force de corps, & ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre déciſive, les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrerent plus de hardieſſe que les Romains, quelque déterminés qu'ils fuſſent; & nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains inférieurs en tout le reſte, l'emporter ſur les Gaulois, parce qu'ils ſçavoient choiſir de meilleures armes, ſe ranger dans un meilleur ordre, & mieux profiter du tems dans la mêlée. C'eſt ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe, & vous avez ſouvent remarqué vous même dans les Commentaires de Céſar, que les Romains commandés par ce grand homme ont ſubjugué les Gaulois plus encore par les adreſſes de l'art militaire, que par leur valeur.

Polyb. II. 28, & ſeq.

Les Macédoniens ſi jaloux de conſerver l'ancien ordre de leur Milice, formée par Philippe & par Alexandre, croyoient leur Phalange invincible, & ne pouvoient ſe perſuader que l'eſprit hu-

main fût capable de trouver quelque choſe de plus ferme. Cependant le même Polybe & Tite-Live après lui ont démontré, qu'à conſidérer ſeulement la nature des armées Romaines & de celles des Macédoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la Phalange Macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit ſe mouvoir que tout d'une piéce : au lieu que l'armée Romaine diſtinguée en petit corps, étoit plus prompte & plus diſpoſée à toute ſorte de mouvemens.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Pol XVII. in excerp. cap. 24, & ſeq. Tit. Liv. IX. 19, 31, 39, &c.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bien-tôt appris l'art de diviſer les armées en pluſieurs bataillons & eſcadrons, & de former les corps de réſerve, dont le mouvement eſt ſi propre à pouſſer ou à ſoutenir ce qui s'ébranle de part & d'autre. Faites marcher contre des Troupes ainſi diſpoſées la Phalange Macédonienne : cette groſſe & lourde machine ſera terrible à la vérité à une armée ſur laquelle elle tombera de tout ſon poids : mais, comme parle Polybe, elle ne peut conſerver long-tems ſa propriété naturelle ; c'eſt-à-dire, ſa ſolidité & ſa conſiſtence, parce qu'il lui faut des lieux propres, &, pour ainſi dire, faits exprès, & qu'à faute de les trouver, elle s'embarraſſe elle-même, ou plûtôt elle ſe rompt par ſon propre mouvement. Joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne ſçait plus ſe rallier. Au lieu que l'armée Romaine diviſée en petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode : on l'unit & on la ſépare comme on veut : elle défile aiſément & ſe raſſemble ſans peine : elle eſt propre aux détachemens, aux rallimens, à toute ſorte de converſions ou d'évolutions qu'elle fait, ou toute entiere, ou en partie, ſelon qu'il eſt convenable : enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conſéquent plus d'action & plus de force que les Phalanges. Concluez donc avec Polybe, qu'il falloit que la Phalange lui cédât, & que la Macédoine fut vaincue.

Il y a plaiſir, MONSEIGNEUR, à vous parler de ces choſes dont vous êtes ſi bien inſtruit par d'excellens maîtres, & que vous voyez pratiquées ſous les ordres de Loüis le Grand, d'une maniere ſi admirable, que je ne ſçai ſi la Milice Romaine a jamais rien eu de plus beau : mais ſans vouloir ici la mettre aux mains avec la Milice Françoiſe, je me contente que vous ayez vû que la Milice Romaine, ſoit qu'on regarde la ſcience même de prendre ſes avantages, ou qu'on s'attache à conſidérer ſon extrême ſévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a ſurpaſſé de beau-

coup tout ce qui avoit paru dans les ſiécles précédens.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Gréce : vous avez vû que la Macédoine y tenoit le deſſus, & ainſi elle vous apprend à juger du reſte. Athènes n'a plus rien produit depuis les tems d'Alexandre. Les Etoliens qui ſe ſignalerent en diverſes guerres, étoient plûtôt indociles que libres, plûtôt brutaux que vaillans. Lacédémone avoit fait ſon dernier effort pour la guerre, en produiſant Cléoméne; & la Ligue des Achéens, en produiſant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands Capitaines : mais le dernier qui vivoit du tems d'Annibal & de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Gréce alloit expirer, & qu'il ne lui reſtoit plus qu'à reculer le moment de ſa chûte. Ainſi les Peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage & de l'art dans les Grecs, & de tout cela ſoutenus de la conduite la plus rafinée, en triomphant d'Annibal; de ſorte que rien n'égala jamais la gloire de leur Milice.

Plut. in Philop.

Auſſi n'ont-ils rien eu dans tout le gouvernement dont ils ſe ſoient tant vantés que de leur diſcipline militaire. Ils l'ont toujours conſidérée comme le fondement de leur Empire. La diſcipline militaire eſt la choſe qui a paru la premiere dans leur Etat, & la derniere qui s'y eſt perdue : tant elle étoit attachée à la conſtitution de leur République.

Une des plus belles parties de la Milice Romaine étoit qu'on n'y loüoit point la fauſſe valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étoient pas ſeulement connues dans une Nation ſi avide de gloire. On remarque de Scipion & de Céſar, les deux premiers hommes de guerre & les plus vaillans qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne ſe ſont jamais expoſés qu'avec précaution & lorſqu'un grand beſoin le demandoit. On n'attendoit rien de bon d'un Général qui ne ſçavoit pas connoître le ſoin qu'il devoit avoir de conſerver ſa perſonne, & on réſervoit pour le vrai ſervice les actions d'une hardieſſe extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles haſardées mal-à-propos, ni de victoires qui coûtaſſent trop de ſang; de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout enſemble de plus ménagé qu'étoient les armées Romaines.

Pol. X. 13.

Ibid. 29.

Mais comme il ne ſuffit pas d'entendre la guerre, ſi on n'a un ſage conſeil pour l'entreprendre à propos, & tenir le dedans de

l'Etat dans un bon ordre, il faut encore vous faire obſerver la profonde politique du Sénat Romain. A le prendre dans les bons tems de la République, il n'y eut jamais d'aſſemblée où les affaires fuſſent traitées plus mûrement, ni avec plus de ſecret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, & avec un plus grand zéle pour le bien public.

Le Saint-Eſprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence & les conſeils vigoureux de cette ſage compagnie, où perſonne ne ſe donnoit de l'autorité que par la raiſon, & dont tous les membres conſpiroient à l'utilité publique ſans partialité & ſans jalouſie. *I. Mach. VIII. 15. & 16.*

Pour le ſecret, Tite-Live nous en donne un exemple illuſtre. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Perſée, Eumenes, Roi de Pergame, ennemi de ce Prince, vint à Rome pour ſe liguer contre lui avec le Sénat. Il y fit ſes propoſitions en pleine aſſemblée, & l'affaire fut réſolue par les ſuffrages d'une compagnie compoſée de trois cens hommes. Qui croiroit que le ſecret eût été gardé, & qu'on n'ait jamais rien ſçu de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée; mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt que Perſée avoit à Rome ſes Ambaſſadeurs pour obſerver Eumenes. Toutes les Villes de Gréce & d'Aſie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient auſſi envoyé les leurs, & tous enſemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conſéquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le Sénat fut impénétrable. Pour faire garder le ſecret, on n'eut jamais beſoin de ſupplices, ni de défendre le commerce avec les Etrangers ſous des peines rigoureuſes. Le ſecret ſe recommandoit comme tout ſeul, & par ſa propre importance. *Tit Liv. XLII. 14.*

C'eſt une choſe ſurprenante dans la conduite de Romé, d'y voir le peuple regarder preſque toujours le Sénat avec jalouſie, & néanmoins lui déférer tout dans les grandes occaſions, & ſur-tout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux ſur cette ſage compagnie, & attendre ſes réſolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains que de-là étoient ſortis tous les conſeils qui avoient ſauvé l'Etat. C'étoit dans le Sénat que ſe conſervoient les anciennes maximes, & l'eſprit, pour ainſi parler, de la République. C'étoit là que ſe formoient les deſſeins qu'on voyoit ſe ſoutenir par leur propre ſuite; & ce qu'il y avoit de plus grand dans le Sénat, eſt qu'on n'y pre-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

noit jamais des réſolutions plus vigoureuſes que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triſte état de la République, lorſque foible encore & dans ſa naiſſance, elle ſe vit tout enſemble & diviſée au dedans par les Tribuns, & preſſée au dehors par les Volſques, que Coriolan irrité menoit contre ſa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le Sénat parut le plus intrépide. Les Volſques toujours battus par les Romains, eſpérerent de ſe venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injuſtice, mais le plus dur, le plus difficile, & le plus aigri. Ils vouloient ſe faire Citoyens par force ; & après de grandes Conquêtes, maîtres de la campagne & du pays, ils menaçoient de tout perdre, ſi on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chef ; & néanmoins dans ce triſte état, & pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit ſortir tout à coup ce hardi décret du Sénat, qu'on périroit plûtôt que de rien céder à l'ennemi armé, qu'on lui accorderoit des conditions équitables, après qu'il auroit retiré ſes armes.

Dion. Hal. VIII.
Tit. Liv. II. 36.

La mere de Coriolan qui fut envoyée pour le fléchir, lui diſoit entre autres raiſons, *Ne connoiſſez-vous pas les Romains ? Ne ſçavez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les priéres, & que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite choſe par la force ?* Le ſévère Coriolan ſe laiſſa vaincre : il lui en coûta la vie, & les Volſques choiſirent d'autres Généraux ; mais le Sénat demeura ferme dans ſes maximes, & le décret qu'il donna de ne rien accorder par force, paſſa pour une loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un ſeul exemple que les Romains ſe ſoient départis dans tous les tems de la République. Parmi eux, dans les états les plus triſtes, jamais les foibles conſeils n'ont été ſeulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le Sénat ſçavoit maintenir les anciennes maximes de la République, & tant il y ſçavoit confirmer le reſte des Citoyens.

Dion. Hal. VIII.
Polyb. VI. 56.
Excerp. de leg. LXIX.
Dion. Hal. VIII.

De ce même eſprit ſont ſorties les réſolutions priſes tant de fois dans le Sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, ſans y employer les ruſes ou les artifices, même ceux qui ſont permis à la guerre : ce que le Sénat ne faiſoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les loix de la guerre ; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux, que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ſes forces, afin que vaincu juſques dans le cœur, il ne vît plus de ſalut que dans la clémence du vainqueur.

C'eſt ainſi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La créance répandue par-tout que rien ne leur réſiſtoit, faiſoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, & donnoit à leurs alliés un invincible ſecours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Europe une ſemblable opinion des armes Françoiſes, & le monde étonné des Exploits du Roi, confeſſe qu'il n'appartenoit qu'à lui ſeul de donner des bornes à ſes Conquêtes.

La conduite du Sénat Romain ſi forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces Sages Sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juſte condeſcendance, comme lorſque dans une extrême néceſſité, non-ſeulement ils ſe taxerent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire; mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impôt, ajoûtant *que les pauvres payoient un aſſez grand tribut à la République, en nourriſſant leurs enfans.* *Tit. Liv. II. 9.*

Le Sénat montra par cette Ordonnance qu'il ſçavoit en quoi conſiſtoient les vraies richeſſes d'un Etat; & un ſi beau ſentiment joint au témoignage d'une bonté paternelle, fit tant d'impreſſion dans l'eſprit des peuples, qu'ils devinrent capables de ſoutenir les dernieres extrémités pour le ſalut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le Sénat le faiſoit auſſi avec une gravité & une vigueur digne de cette ſage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée & d'Aricie. L'hiſtoire en eſt mémorable & mérite de vous être racontée. Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin las de combattre, ils convinrent de ſe rapporter au jugement du peuple Romain, dont l'équité étoit révérée par tous les voiſins. Les Tribus furent aſſemblées, & le peuple ayant connu dans la diſcuſſion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit, ſe les adjugea. Le Sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put ſouffrir que les Romains euſſent démenti leur généroſité naturelle, ni qu'ils euſſent lâchement trompé l'eſpérance de leurs voiſins qui s'étoient ſoumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un ſi pernicieux exemple, où les Juges prenoient pour eux les terres conteſtées par les parties. Après que la Sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement ſi inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le Sénat ne fit *Tit. Liv. III. 71. IV. 7, 9, 10.*

point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit auſſi ſenſible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite, qu'à la vérité il ne pouvoit pas caſſer un déctet du peuple; mais que ſi après cette offenſe, ils vouloient bien ſe fier à la compagnie de la réparation qu'ils avoient raiſon de prétendre, le Sénat prendroit un tel ſoin de leur ſatisfaction, qu'il ne leur reſteroit aucun ſujet de plainte. Les Ardéates ſe fiérent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur Ville de fond en comble. Ils reçurent un ſi prompt ſecours par les ordres du Sénat, qu'ils ſe crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, & ne ſongeoient plus qu'à remercier de ſi fidéles amis. Mais le Sénat ne fut pas content, juſqu'à ce qu'en leur faiſant rendre la terre que le peuple Romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un ſi infâme jugement.

Pol. Tit. Liv. Cic. de off. III, &c.

Je n'entreprens pas ici de vous dire combien le Sénat a fait d'actions ſemblables; combien il a livré aux ennemis de Citoyens parjures, qui ne vouloient pas tenir leur parole, ou qui chicanoient ſur leurs ſermens; combien il a condamné de mauvais conſeils qui avoient eu d'heureux ſuccès : je vous dirai ſeulement que cette auguſte compagnie n'inſpiroit rien que de grand au peuple Romain, & donnoit en toutes rencontres une haute idée de ſes conſeils, perſuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des Etats.

On peut croire que dans un peuple ſi ſagement dirigé, les récompenſes & les châtimens étoient ordonnés avec grande conſidération. Outre que le ſervice & le zéle au bien de l'Etat étoient le moyen le plus ſûr pour s'avancer dans les charges : les actions militaires avoient mille récompenſes qui ne coûtoient rien au Public, & qui étoient infiniment précieuſes aux Particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire ſi chère à ce Peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, & le plus ſouvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit ineſtimable parmi les ſoldats, qui ne connoiſſoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble diſtinction que celle qui venoit des actions glorieuſes.

Le Sénat, dont l'approbation tenoit lieu de récompenſe, ſçavoit louer & blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les conſuls & les autres Généraux donnoient publiquement aux ſoldats & aux Officiers, la loüange ou le blâme qu'ils méritoient; mais

mais eux-mêmes ils attendoient en ſuſpens le jugement du Sénat qui jugeoit de la ſageſſe des conſeils, ſans ſe laiſſer ébloüir par le bonheur des événemens. Les loüanges étoient précieuſes, parce qu'elles ſe donnoient avec connoiſſance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, & retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui ſuivoient les mauvaiſes actions, tenoient les ſoldats en crainte, pendant que les récompenſes & la gloire bien diſpenſée les élevoit au-deſſus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'eſprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, & l'amour de la patrie, peut ſe vanter d'avoir trouvé la conſtitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'eſt ſans doute les grands hommes qui ſont la force de l'Empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des eſprits & des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achéve, ce ſont des ſentimens forts & de nobles impreſſions qui ſe répandent dans tous les eſprits, & paſſent inſenſiblement de l'un à l'autre. Qu'eſt-ce qui rend notre nobleſſe ſi fiére dans les combats, & ſi hardie dans les entrepriſes : c'eſt l'opinion reçue dès l'enfance, & établie par le ſentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme ſans cœur ſe dégrade lui-même, & n'eſt plus digne de voir le jour. Tous les Romains étoient nourris dans ces ſentimens, & le peuple diſputoit avec la nobleſſe à qui agiroit le plus par ces vigoureuſes maximes. Durant les bons tems de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre choſe que de la grandeur du nom Romain. Il falloit aller à la guerre quand la République l'ordonnoit, & là, travailler ſans ceſſe, camper Hyver & Eté, obéir ſans réſiſtance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfans dans ces maximes, & comme il falloit pour les rendre capables de ſervir l'Etat, étoient appellés en juſtice par les Magiſtrats, & jugés coupables d'un attentat envers le Public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes ſe font les uns les autres : & ſi Rome en a plus porté qu'aucune autre Ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hazard ; mais c'eſt que l'Etat Romain conſtitué de la maniere que nous avons vûe, étoit, pour ainſi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en Héros.

Un Etat qui ſe ſent ainſi formé, ſe ſent auſſi en même tems d'une force incomparable, & ne ſe croit jamais ſans reſſource.

Auſſi voyons-nous que les Romains n'ont jamais déſeſpéré dans leurs affaires, ni quand Porſena Roi d'Etrurie les affamoit dans leurs murailles, ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur Ville, inondoient tout leur Pays; & les tenoient ſerrés dans le Capitole; ni quand Pyrrhus Roi des Epirotes, auſſi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ſes Eléphans, & défaiſoit toutes leurs Armées; ni quand Annibal, déja tant de fois Vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes & leur meilleure Milice dans la Bataille de Cannes.

Ce fut alors que le Conſul Terentius Varro, qui venoit de perdre par ſa faute une grande bataille, fut reçu à Rome, comme s'il eût été victorieux, parce que ſeulement dans un ſi grand malheur, il n'avoit point déſeſpéré des affaires de la République. Le Sénat l'en remercia publiquement, & dès-lors on réſolut, ſelon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triſte état aucune propoſition de paix. L'ennemi fut étonné; le Peuple reprit cœur, & crut avoir des reſſources que le Sénat connoiſſoit par ſa prudence.

En effet, cette conſtance du Sénat, au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup ſur coup, ne venoit pas ſeulement d'une réſolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais encore d'une profonde connoiſſance des forces Romaines & des forces ennemies. Rome ſçavoit par ſon cens, c'eſt-à-dire, par le rolle de ſes Citoyens, toujours exactement continué depuis Servius Tullius; elle ſçavoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de Citoyens capables de porter les armes, & ce qu'elle pouvoit eſpérer de la jeuneſſe qui s'élevoit tous les jours. Ainſi elle ménageoit ſes forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique; que le tems devoit détruire tout ſeul dans un pays étranger où les ſecours qui étoient ſi tardifs, & à qui ſes Victoires mêmes, qui lui coûtoient tant de ſang, étoient fatales. C'eſt pourquoi quelque perte qui fût arrivée, le Sénat toujours inſtruit de ce qui lui reſtoit de bons Soldats, n'avoit qu'à temporiſer, & ne ſe laiſſoit jamais abattre. Quand par la défaite de Cannes, & par les révoltes qui ſuivirent, il vit les forces de la République tellement diminuées, qu'à peine eût-on pû ſe défendre, ſi les Ennemis euſſent preſſé; il ſe ſoutint par courage, & ſans ſe troubler de ſes pertes, il ſe mit à regarder les démarches du Vainqueur. Auſſitôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de pourſuivre ſa victoire, ne ſongeoit durant quelque tems qu'à en joüir, le Sé-

nat ſe raſſûra, & vit bien qu'un ennemi capable de manquer à ſa fortune, & de ſe laiſſer ébloüir par ſes grands ſuccès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains. Dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entrepriſes ; & Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il eſt aiſé de juger par ce ſeul événement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal enflé de ſes grands ſuccès, crut la priſe de Rome trop aiſée, & ſe relâcha. Rome au milieu de ſes malheurs, ne perdit ni le courage, ni la confiance, & entreprit de plus grandes choſes que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes qu'elle aſſiégea Syracuſe & Capoue, l'une infidelle aux traités & l'autre rebelle. Syracuſe ne put ſe défendre, ni par ſes fortifications, ni par les inventions d'Archiméde. L'Armée victorieuſe d'Annibal vint vainement au ſecours de Capoue. Mais les Romains firent lever à ce Capitaine le ſiége de Nole. Un peu après les Carthaginois défirent & tuerent en Eſpagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'étoit rien arrivé de plus ſenſible, ni de plus funeſte aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts : le jeune Scipion, fils d'un de ces Généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Eſpagne, alla porter la Guerre aux Carthaginois dans leur propre Ville, & donna le dernier coup à leur Empire.

L'état de cette Ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même réſiſtance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome : & vous en ſerez convaincu, ſi peu que vous regardiez la conſtitution de ces deux Villes.

Rome étoit dans ſa force, & Carthage qui avoit commencé de baiſſer, ne ſe ſoutenoit plus que par Annibal. Rome avoit ſon Sénat uni, & c'eſt préciſément dans ces tems que s'y eſt trouvé ce concert tant loüé dans le Livre des Machabées. Le Sénat de Carthage étoit diviſé par de vieilles factions irréconciliables ; & la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands Seigneurs. Rome encore pauvre, & attachée à l'agriculture, nourriſſoit une Milice admirable, qui ne reſpiroit que la gloire, & ne ſongeoit qu'à agrandir le nom Romain. Carthage enrichie par ſon trafic voyoit tous ſes Citoyens attachés à leurs richeſſes, & nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les Armées Romaines étoient preſque toutes compoſées de Citoyens, Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'avoir que des Troupes étrangères, ſouvent autant à craindre à ceux qui les payent qu'à ceux contre qui on les emploie.

Polyb. I, III, VI. 49, &c.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ces défauts venoient en partie de la premiere inſtitution de la République de Carthage, & en partie s'y étoient introduits avec le tems. Carthage a toujours aimé les richeſſes; & Ariſtote l'accuſe d'y être attachée juſqu'à donner lieu à ſes Citoyens de les préférer à la vertu. Par-là une République toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Ariſtote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce Philoſophe ne la reprend pas de n'avoir que des Milices étrangères; & il eſt à croire qu'elle n'eſt tombée que long-tems après dans ce défaut. Mais les richeſſes y ménent naturellement une République marchande : on veut joüir de ſes biens, & on croit tout trouver dans ſon argent. Carthage ſe croyoit forte, parce qu'elle avoit beaucoup de ſoldats, & n'avoit pû apprendre par tant de révoltes arrivées dans les derniers tems, qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un Etat qui ne ſe ſoutient que par les Etrangers, où il ne ſe trouve ni zéle, ni ſûreté, ni obéiſſance.

Ariſt. Pol. II. 11.

Polyb. XI. 17.

Il eſt vrai que le grand génie d'Annibal ſembloit avoir remédié aux défauts de ſa République. On regarde comme un prodige, que dans un Pays étranger, & durant ſeize ans entiers, il n'ait jamais vû, je ne dis pas de ſédition, mais de murmure dans une armée toute compoſée de Peuples divers, qui, ſans s'entendre entre eux, s'accordoient ſi bien à entendre les ordres de leur Général. Mais l'habileté d'Annibal ne pouvoit plus ſoutenir Carthage, lorſqu'attaquée dans ſes murailles par un Général comme Scipion, elle ſe trouva ſans forces. Il fallut rappeller Annibal, à qui il ne reſtoit plus que des troupes affoiblies, plus par leurs propres victoires, que par celles des Romains, & qui acheverent de ſe ruiner par la longueur du voyage. Ainſi Annibal fut battu, & Carthage autrefois maîtreſſe de toute l'Afrique, de la Mer Méditerranée, & de tout le commerce de l'Univers, fut contrainte de ſubir le joug que Scipion lui impoſa.

Voilà le fruit glorieux de la patience Romaine. Des Peuples qui s'enhardiſſoient & ſe fortifioient par leurs malheurs, avoient bien raiſon de croire qu'on ſauvoit tout, pourvû qu'on ne perdît pas l'eſpérance, & Polype a très-bien conclu, que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la ſeule nature des deux Républiques.

Que ſi les Romains s'étoient ſervis de ces grandes qualités politiques & militaires, ſeulement pour conſerver leur Etat en paix, ou pour protéger leurs Alliés opprimés, comme ils en faiſoient

le ſemblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur & leur prudence. Mais quand ils eurent goûté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, & ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premiérement leurs voiſins, & enſuite tout l'Univers ſous leurs loix.

Pour parvenir à ce but, ils ſçurent parfaitement conſerver leurs Alliés, les unir entre eux, jetter la diviſion & la jalouſie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conſeils, découvrir leurs intelligences, & prévenir leurs entrepriſes.

Ils n'obſervoient pas ſeulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voiſins: curieux ſurtout, ou de diviſer, ou de contrebalancer par quelqu'autre endroit les Puiſſances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obſtacles à leurs Conquêtes.

Ainſi les Grecs avoient tort de s'imaginer du tems de Polybe, que Rome s'agrandiſſoit plutôt par hazard que par conduite. Ils étoient trop paſſionnés pour leur Nation, & trop jaloux des Peuples qu'ils voyoient s'élever au-deſſus d'eux, ou peut-être que voyant de loin l'Empire Romain s'avancer ſi vîte, ſans pénétrer les conſeils qui faiſoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hazard, ſelon la coutume des hommes, les effets dont les cauſes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que ſon étroite familiarité avec les Romains faiſoit entrer ſi avant dans le ſecret des affaires, & qui obſervoit de ſi près la politique Romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, & a vû que les Conquêtes de Rome étoient la ſuite d'un deſſein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la Mer Méditerranée porter leurs regards par-tout aux environs juſqu'aux Eſpagnes, & juſqu'en Syrie; obſerver ce qui s'y paſſoit, s'avancer réguliérement, & de proche en proche, s'affermir avant que de s'étendre; ne ſe point charger de trop d'affaire; diſſimuler quelque tems, & ſe déclater à propos; attendre qu'Annibal fût vaincu pour déſarmer Philippe, Roi de Macédoine, qui l'avoit favoriſé; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las, ni contens, juſqu'à ce que tout fût fait; ne laiſſer aux Macédoniens aucuns momens pour ſe reconnoître, & après les avoir vaincus, rendre par un Décret public, à la Gréce, ſi long-tems captive, la liberté à laquelle elle ne penſoit plus; par ce moyen répandre d'un côté la terreur, & de l'autre la vénération de leur nom: c'en étoit aſſez pour conclurre que les Romains ne s'avançoient

Polyb. l. 3. 63.

pas à la Conquête du monde par hazard, mais par conduite.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

C'eſt ce qu'a vû Polybe dans le tems des progrès de Rome. Denys d'Halicarnaſſe, qui a écrit après l'établiſſement de l'Empire, & du rems d'Auguſte, a conclu la même choſe, en reprenant dès leur origine les anciennes inſtitutions de la République Romaine, ſi propres de leur nature à former un peuple invincible & dominant. Vous en avez aſſez vû pour entrer dans les ſentimens de ces ſages Hiſtoriens, & pour condamner Plutarque, qui, toujours trop paſſionné pour ſes Grecs, a attribué à la ſeule fortune la grandeur Romaine, & à la ſeule vertu celle d'Alexandre.

Dion. Hal. ant. Rom. I, II.

Plut. lib. de fort. Alex. & de fort. Rom.

Mais plus ces Hiſtoriens font voir de deſſein dans les Conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injuſtice. Ce vice eſt inſéparable du déſir de dominer, qui, auſſi pour cette raiſon, eſt juſtement condamné par les régles de l'Evangile. Mais la ſeule Philoſophie ſuffit pour nous faire entendre que la force nous eſt donnée pour conſerver notre bien, & non pas pour uſurper celui d'autrui. Cicéron l'a reconnu, & les régles qu'il a données pour faire la guerre, ſont une manifeſte condamnation de la conduite des Romains.

Cic. de Off. III.

Il eſt vrai qu'ils parurent aſſez équitables au commencement de leur République. Il ſembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerriere, en la reſſerrant dans les bornes que l'équité preſcrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau, ni de plus ſaint que le Collége des Féciaux, ſoit que Numa en ſoit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnaſſe, ou que ce ſoit Ancus Martius, comme le veut Tite-Live? Ce Conſeil étoit établi pour juger ſi une guerre étoit juſte : avant que le Sénat la proposât, ou que le Peuple la réſolût, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la juſtice de la guerre étoit reconnue, le Sénat prenoit ſes meſures pour l'entreprendre, mais on envoyoit avant toutes choſes redemander dans les formes à l'Uſurpateur les choſes injuſtement ravies, & on n'en venoit aux extrémités qu'après avoir épuiſé les voies de douceur. Sainte inſtitution, s'il en fut jamais, & qui fait honte aux Chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choſes, n'a pû inſpirer la charité & la paix. Mais que ſervent les meilleures inſtitutions, quand enfin elles dégénèrent en pures cérémonies? La douceur de vaincre & de dominer, corrompit bientôt dans les Romains, ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; & encore qu'ils

Dion. Hal. III. ant. Rom. Tit. Liv. I. 32.

exerçaſſent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, & même de grande clémence, l'ambition ne permettroit pas à la juſtice de regner dans leurs Conſeils.

Au reſte leurs injuſtices étoient d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſçavoient mieux les couvrir du prétexte ſpécieux de l'équité, & qu'ils mettoient ſous le joug inſenſiblement les Rois & les Nations ſous couleur de les protéger, & de les défendre.

Ajoûtons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur réſiſtoient: autre qualité aſſez naturelle aux Conquérans, qui ſçavent que l'épouvante fait plus de la moitié des Conquêtes. Faut-il dominer à ce prix; & le commandement eſt-il ſi doux, que les hommes le veuillent acheter par des actions inhumaines? Les Romains, pour répandre par-tout la terreur, affectoient de laiſſer dans les Villes priſes des ſpectacles terribles de cruauté, & de paroître impitoyables à qui attendoit la force, ſans même épargner les Rois qu'ils faiſoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, & traînés à des chariots comme des eſclaves. *Pol. X. 15.*

Mais s'ils étoient cruels & injuſtes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les Nations ſubjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux Peuples ſoumis, & croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'aſſûrer leurs Conquêtes. Le Sénat tenoit en bride les Gouverneurs, & faiſoit juſtice aux Peuples. Cette Compagnie étoit regardée comme l'aſyle des oppreſſés: auſſi les concuſſions & les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers tems de la République, & juſqu'à ce tems, la retenue de leurs Magiſtrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces Conquérans brutaux & avares, qui ne reſpirent que le pillage, ou qui établiſſent leur domination ſur la ruine des Pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faiſant fleurir la juſtice, l'agriculture, le commerce, les arts même & les ſciences, après qu'ils les eurent une fois goûtées.

C'eſt ce qui leur a donné l'Empire le plus floriſſant, & le mieux établi, auſſi-bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate & le Tanaïs juſqu'aux Colomnes d'Hercule, & la Mer Atlantique, toutes les terres & toutes les mers leur obéiſſoient: du milieu & comme du centre de la Mer Méditerranée, ils embraſſoient toute l'étendue de cette Mer, pénétrant au long & au

large tous les Etats d'alentour, & la tenant entre deux pour faire la communication de leur Empire. On eſt encore effrayé, quand on conſidère que les Nations qui ſont à préſent des Royaumes ſi redoutables, toutes les Gaules, toutes les Eſpagnes, la grande Bretagne preſque toute entiere, l'Illyrie juſqu'au Danube, la Germanie juſqu'à l'Elbe, l'Afrique juſqu'à ſes Déſerts affreux & impénétrables, la Gréce, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Aſie Mineure, & ceux qui ſont enfermés entre le Pont-Euxin & la Mer Caſpie, & les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant pluſieurs ſiécles que des Provinces Romaines. Tous les Peuples de notre monde juſqu'aux plus barbares, ont reſpecté leur puiſſance, & les Romains y ont établi preſque par-tout avec leur Empire les Loix & la politeſſe.

C'eſt une eſpéce de prodige que dans un ſi vaſte Empire qui embraſſoit tant de Nations & tant de Royaumes, les Peuples ayent été ſi obéiſſans, & les révoltes ſi rares. La Politique Romaine y avoit pourvû par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les Colonies Romaines établies de tous côtés dans l'Empire, faiſoient deux effets admirables : l'un de décharger la Ville d'un grand nombre de Citoyens, & la plûpart pauvres; l'autre, de garder les poſtes principaux, & d'accoutumer peu-à-peu les Peuples étrangers aux mœurs Romaines.

Ces Colonies qui portoient avec elles leurs priviléges, demeuroient toujours attachées au corps de la République, & peuploient tout l'Empire Romain.

Mais outre les Colonies, un grand nombre de Villes obtenoient pour leurs Citoyens le droit de Citoyens Romains ; & unies par leur intérêt au Peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les Villes voiſines.

Il arriva à la fin que tous les Sujets de l'Empire ſe crurent Romains. Les honneurs du Peuple victorieux peu-à-peu ſe communiquerent aux Peuples vaincus : le Sénat leur fut ouvert, & ils pouvoient aſpirer juſqu'à l'Empire. Ainſi par la clémence Romaine, toutes les Nations n'étoient plus qu'une ſeule Nation, & Rome fut regardée comme la commune Patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation & au commerce cette merveilleuſe union de tous les Peuples du monde ſous un même Empire? La ſociété Romaine embraſſoit tout ; & à la réſerve

ſerve de quelques Frontieres inquiétées quelquefois par les voiſins, tout le reſte de l'Univers joüiſſoit d'une paix profonde. Ni la Gréce, ni l'Aſie Mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la plûpart des autres Provinces n'ont jamais été ſans guerre que ſous l'Empire Romain ; & il eſt aiſé d'entendre qu'un commerce ſi agréable des Nations ſervoit à maintenir dans tout le corps de l'Empire la concorde & l'obéiſſance.

Les Légions diſtribuées pour la garde des Frontieres, en défendant le dehors, affermiſſoient le dedans. Ce n'étoit pas la coutume des Romains d'avoir des Citadelles dans leurs Places, ni de fortifier leurs Frontieres ; & je ne vois guère commencer ce ſoin que ſous Valentinien I. Auparavant on mettoit la force & la ſûreté de l'Empire uniquement dans les troupes qu'on diſpoſoit de maniere qu'elles ſe prêtoient la main les unes les autres. Au reſte, comme l'ordre étoit qu'elles campaſſent toujours, les Villes n'en étoient point incommodées ; & la Diſcipline ne permettoit pas aux Soldats de ſe répandre dans la Campagne. Ainſi les armées Romaines ne troubloient ni le commerce, ni le labourage. Elles faiſoient dans leur Camp comme une eſpéce de Ville, qui ne différoit des autres que parce que les travaux y étoient continuels, la diſcipline plus ſévère, & le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement ; & c'étoit aſſez pour tenir les Peuples dans le devoir, que de leur montrer ſeulement dans le voiſinage cette Milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'Empire, que l'ordre de la juſtice. L'ancienne République l'avoit établi : les Empereurs & les Sages l'ont expliqué ſur les mêmes fondemens : tous les Peuples, juſqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration, & c'eſt par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reſte, ſi les Loix Romaines ont paru ſi ſaintes, que leur majeſté ſubſiſte encore, malgré la ruine de l'Empire : c'eſt que le bon ſens, qui eſt le maître de la vie humaine, y regne par-tout, & qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom *Romain*, malgré la politique profonde, & toutes les belles inſtitutions de cette fameuſe République, elle portoit en ſon ſein la cauſe de ſa ruine dans la jalouſie perpétuelle du Peuple contre le Sénat, ou plûtôt des Plébéyens contre les Patriciens. Romulus avoit établi cette diſtinction. Il falloit bien que les Rois euſſent des gens diſtingués qu'ils

Dion. Hal. II.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Ibid.

attachaſſent à leur Perſonne par des liens particuliers, & par leſquels ils gouvernaſſent le reſte du Peuple. C'eſt pour cela que Romulus choiſit les Peres dont il forma le corps du Sénat. On les appelloit ainſi, à cauſe de leur dignité, & de leur âge; c'eſt d'eux que ſont ſortis dans la ſuite les familles Patriciennes. Au reſte, quelque autorité que Romulus eût réſervée au Peuple, il avoit mis les Plébéyens en pluſieurs manieres dans la dépendance des Patriciens; & cette ſubordination néceſſaire à la Royauté avoit été conſervée non-ſeulement ſous les Rois, mais encore dans la République. C'étoit parmi les Patriciens qu'on prenoit toujours les Sénateurs. Aux Patriciens appartenoient les emplois, les commandemens, les dignités, même celle du Sacerdoce, & les Peres qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalouſie ſe mit bien-tôt entre les deux ordres. Car je n'ai pas beſoin de parler ici des Chevaliers Romains, troiſiéme ordre, comme mitoyens entre les Patriciens & le ſimple Peuple, qui prenoient tantôt un parti, & tantôt l'autre. Ce fut donc entre ces deux ordres que ſe mit la jalouſie: elle ſe réveilloit en diverſes occaſions, mais la cauſe profonde qui l'entretenoit étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la République étoit de regarder la liberté comme une choſe inſéparable du nom Romain. Un Peuple nourri dans cet eſprit, diſons plus, un Peuple qui ſe croyoit né pour commander aux autres Peuples, & que Virgile, pour cette raiſon, appelle ſi noblement *un Peuple-Roi*, ne vouloit recevoir de Loi que de lui-même.

L'autorité du Sénat étoit jugée néceſſaire pour modérer les Conſeils publics, qui ſans ce tempérament euſſent été trop tumultueux. Mais au fond, c'étoit au Peuple à donner les commandemens, à établir les Loix, à décider de la paix & de la guerre. Un Peuple qui joüiſſoit des droits les plus eſſentiels de la Royauté, entroit en quelque ſorte dans l'humeur des Rois. Il vouloit bien être conſeillé, mais non pas forcé par le Sénat. Tout ce qui paroiſſoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au-deſſus des autres, en un mot tout ce qui bleſſoit, ou ſembloit bleſſer l'égalité que demande un Etat libre, devenoit ſuſpect à ce Peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire & des conquêtes rendoient de tels eſprits difficiles à manier; & cette audace qui leur faiſoit tout entreprendre au-dehors, ne pouvoit manquer de porter la diviſion au-dedans.

Ainſi Rome ſi jalouſe de ſa liberté, par cet amour de la liberté, qui étoit le fondement de ſon Etat, a vû la diviſion ſe jetter entre tous les Ordres dont elle étoit compoſée. De-là ces jalouſies furieuſes entre le Sénat & le Peuple, entre les Patriciens & les Plébéyens; les uns alléguant toujours que la liberté exceſſive ſe détruit enfin elle-même; & les autres craignant au contraire que l'autorité, qui, de ſa nature, croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémités, un Peuple d'ailleurs ſi ſage, ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier qui fait que de part ou d'autre on pouſſe plus loin qu'il ne faut, même ce qu'on a commencé, pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conſeils modérés. Les eſprits ambitieux & remuans excitoient les jalouſies pour s'en prévaloir; & ces jalouſies, tantôt plus couvertes, & tantôt plus déclarées, ſelon les tems, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin cauſé ce grand changement qui arriva du tems de Céſar, & les autres qui ont ſuivi.

CHAPITRE VII.

La ſuite des Changemens de Rome eſt expliquée.

IL vous ſera aiſé d'en découvrir toutes les cauſes, ſi après avoir bien compris l'humeur des Romains, & la conſtitution de leur République, vous prenez ſoin d'obſerver un certain nombre d'événemens principaux, qui quoiqu'arrivés en des tems aſſez éloignés, ont une liaiſon manifeſte. Les voici ramaſſés enſemble pour une plus grande facilité.

Romulus, nourri dans la guerre, & réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramaſſés, Bergers, Eſclaves, Voleurs qui étoient venus chercher la franchiſe & l'impunité dans l'aſyle qu'il avoit ouvert à tous venans: il en vint auſſi quelques uns plus qualifiés & plus honnêtes.

Il nourrit ce Peuple farouche dans l'eſprit de tout entreprendre par la force, & ils eurent par ce moyen juſqu'aux femmes qu'ils épouſerent.

Peu-à-peu il établit l'ordre, & réprima les eſprits par des Loix très-ſaintes. Il commença par la Religion, qu'il regarda comme le

fondement des Etats. Il la fit auſſi ſérieuſe, auſſi grave, & auſſi modeſte que les ténébres de l'idolâtrie le pouvoient permettre. Les Religions Etrangères & les Sacrifices qui n'étoient pas établis par les Coutumes Romaines furent défendus. Dans la ſuite on ſe diſpenſa de cette Loi ; mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, & on en retint toujours quelque choſe.

Dion. Hal. II.

Il choiſit parmi tout le Peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le Conſeil public, qu'il appella *le Sénat*. Il le compoſa de deux ou trois cens Sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté : de-là ſortirent les familles nobles, qu'on appelloit *Patriciennes*. Les autres s'appelloient *les Plebéyens*, c'eſt-à-dire, le commun Peuple.

Le Sénat devoit digérer & propoſer toutes les affaires : il en régloit quelques-unes ſouverainement avec le Roi ; mais les plus générales étoient rapportées au Peuple qui en décidoit.

Romulus, dans une aſſemblée où il ſurvint tout-à-coup un grand orage, fut mis en piéces par les Sénateurs, qui le trouvoient trop impérieux ; & l'eſprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet Ordre.

Pour appaiſer le Peuple qui aimoit ſon Prince, & donner une grande idée du Fondateur de la Ville, les Sénateurs publierent que les Dieux l'avoient enlevé au Ciel, & lui firent dreſſer des Autels.

Numa Pompilius, ſecond Roi, dans une longue & profonde paix, acheva de former les mœurs, & de régler la Religion ſur les mêmes fondemens que Romulus avoit poſés.

Tullus Hoſtilius établit par de ſévères Réglemens la diſcipline militaire & les ordres de la guerre, que ſon ſucceſſeur Ancus Marcius accompagna de cérémonies ſacrées, afin de rendre la Milice ſainte & religieuſe.

Après lui Tarquin l'Ancien, pour ſe faire des créatures, augmenta le nombre des Sénateurs juſqu'au nombre de trois cens, où ils demeurerent fixés durant pluſieurs ſiécles, & commença les grands ouvrages qui devoient ſervir à la commodité publique.

Servius Tullius projetta l'établiſſement d'une République ſous le commandement de deux Magiſtrats annuels qui ſeroient choiſis par le Peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la Royauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient

de la rétablir ; & Brutus fit jurer au Peuple qu'il ſe maintiendroit éternellement dans ſa liberté.

Les Mémoires de Servius Tullius furent ſuivis dans ce changement. Les Conſuls élûs par le Peuple entre les Patriciens étoient égalés aux Roïs, à la réſerve qu'ils étoient deux, qui avoient entre eux un tour réglé pour commander, & qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé Conſul avec Brutus, comme ayant été avec lui l'auteur de la liberté, quoique mari de Lucréce dont la mort avoit donné lieu au changement, & intéreſſé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint ſuſpect, parce qu'il étoit de la famille Royale, & fut chaſſé.

Valère, ſubſtitué à ſa place, au retour d'une expédition où il avoit délivré ſa Patrie des Véïentes & des Etruriens, fut ſoupçonné par le Peuple d'affecter la tyrannie à cauſe d'une maiſon qu'il faiſoit bâtir ſur une éminence. Non-ſeulement il ceſſa de bâtir ; mais devenu tout populaire, quoique Patricien, il établit la Loi qui permet d'appeller au Peuple, & lui attribue en certains cas le jugement en dernier reſſort.

Par cette nouvelle Loi, la puiſſance conſulaire fut affoiblie dans ſon origine ; & le Peuple étendit ſes droits.

A l'occaſion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le Peuple ſoulevé contre la puiſſance des Conſuls & du Sénat, fit cette retraite fameuſe au Mont Aventin.

Il ne ſe parloit que de liberté dans ces Aſſemblées, & le Peuple Romain ne ſe crut pas libre, s'il n'avoit des voies légitimes pour réſiſter au Sénat. On fut contraint de lui accorder des Magiſtrats particuliers appellés *Tribuns du Peuple*, qui puſſent l'aſſembler & le ſecourir contre l'autorité des Conſuls par oppoſition ou par appel. *Dion. Hal. VI.*

Ces Magiſtrats, pour s'autoriſer, nourriſſoient la diviſion entre les deux ordres, & ne ceſſoient de flatter le Peuple, en propoſant que les terres des Pays vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les Citoyens.

Le Sénat s'oppoſoit toujours conſtamment à ces Loix ruineuſes à l'Etat, & vouloit que le prix des terres fût adjugé au Tréſor public.

Le Peuple ſe laiſſoit conduire à ſes Magiſtrats ſéditieux, &

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

conſervoit néanmoins aſſez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui réſiſtoient.

Contre ces diſſenſions domeſtiques, le Sénat ne trouvoit point de meilleur reméde que de faire naître continuellement des occaſions de guerres étrangères. Elles empêchoient les diviſions d'être pouſſées à l'extrémité, & réuniſſoient les ordres dans la défenſe de la Patrie.

Pendant que les guerres réuſſiſſent, & que les conquêtes s'augmentent, les jalouſies ſe réveillent.

Les deux Partis fatigués de tant de diviſions qui menaçoient l'Etat de ſa ruine, conviennent de faire des Loix pour donner le repos aux uns & aux autres, & établir l'égalité qui doit être dans une Ville libre.

Chacun des Ordres prétend que c'eſt à lui qu'appartient l'établiſſement de ces Loix.

La jalouſie augmentée par ces prétentions, fait qu'on réſout d'un commun accord une Ambaſſade en Gréce pour y rechercher les inſtitutions des Villes de ce Pays, & ſur-tout les Loix de Solon qui étoient les plus populaires. Les Loix des XII. Tables ſont établies, mais les Décemvirs qui les rédigerent, furent privés du pouvoir dont ils abuſoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, & que des Loix ſi équitables ſemblent établir pour jamais le repos public, les diſſenſions ſe réchauffent par les nouvelles prétentions du Peuple, qui aſpire aux honneurs & au Conſulat réſervé juſqu'alors au premier ordre.

La Loi pour les y admettre eſt propoſée. Plûtôt que de rabaiſſer le Conſulat, les Peres conſentent à la création de trois nouveaux Magiſtrats qui auroient l'autorité de Conſuls ſous le nom de *Tribuns militaires*, & le Peuple eſt admis à cet honneur.

Content d'établir ſon droit, il uſe modérément de ſa victoire; & continue quelque tems à donner le commandement aux ſeuls Patriciens.

Après de longues diſputes on revient au Conſulat, & peu-à-peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les Patriciens ſoient toujours plus conſidérés dans les élections.

App. Pref. ep. Les guerres continuent, & les Romains ſoumettent après cinq cens ans les Gaulois Ciſalpins leurs principaux ennemis & toute l'Italie.

Là, commencent les guerres Puniques, & les choſes viennent ſi avant, que chacun de ces deux Peuples jaloux croit ne pouvoir ſubſiſter que par la ruine de l'autre.

Rome prête à ſuccomber ſe ſoutient principalement durant ſes malheurs par la conſtance & par la ſageſſe du Sénat.

A la fin, la patience Romaine l'emporte : Annibal eſt vaincu, & Carthage ſubjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuſe s'étend prodigieuſement durant deux cens ans par mer & par terre, & réduit tout l'Univers ſous ſa puiſſance.

En ces tems & depuis la ruine de Carthage, les charges dont la dignité, auſſi-bien que le profit, s'augmentoit avec l'Empire, furent briguées avec fureur. Les prétendans ambitieux ne ſongerent qu'à flatter le Peuple, & la concorde des ordres entretenue par l'occupation des guerres Puniques ſe troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confuſion, & leurs ſéditieuſes propoſitions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes, & à agir par la force ouverte dans les aſſemblées du Peuple Romain ; où chacun auparavant vouloit l'emporter par les ſeules voies légitimes, & avec la liberté des opinions. *Velle. Paterc. II. 3.*

La ſage conduite du Sénat & les grandes guerres ſurvenues, modérerent les brouilleries.

Marius, Plébéyen, grand homme de guerre, avec ſon éloquence militaire & ſes harangues ſéditieuſes, où il ne ceſſoit d'attaquer l'orgueil de la Nobleſſe, réveilla la jalouſie du Peuple, & s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, Patricien, ſe mit à la tête du Parti contraire, & devint l'objet de la jalouſie de Marius.

Les brigues & la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la Patrie & le reſpect des Loix s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Aſie apprennent le luxe aux Romains & augmentent l'avarice.

En ce tems les Généraux commencerent à s'attacher leurs Soldats, qui ne regardoient en eux juſqu'alors que le caractère de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laiſſoit enrichir ſes Soldats pour les gagner.

Marius de ſon côté propoſoit à ſes partiſans des partages d'argent & de terres.

Par ce moyen maîtres de leurs troupes, l'un ſous prétexte de ſoutenir le Sénar, & l'autre ſous le nom du Peuple, ils ſe firent une guerre furieuſe juſques dans l'enceinte de la Ville.

Le parti de Marius & du Peuple fut tout-à-fait abattu, & Sylla ſe rendit ſouverain ſous le nom de *Dictateur*.

Il fit des carnages effroyables, & traita durement le Peuple & par voie de fait & de paroles, juſques dans les aſſemblées légitimes.

Plus puiſſant & mieux établi que jamais, il ſe réduiſit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le Peuple Romain pouvoit ſouffrir un maître.

Pompée que Sylla avoit élevé, ſuccéda à une grande partie de ſa puiſſance. Il flattoit tantôt le Peuple & tantôt le Sénat pour s'établir : mais ſon inclination & ſon intérêt l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des Pirates, des Eſpagnes & de tout l'Orient, il devient tout puiſſant dans la République, & principalement dans le Sénat.

Céſar qui veut du moins être ſon égal, ſe tourne du côté du Peuple, & imitant dans ſon Conſulat les Tribuns les plus ſéditieux, il propoſe avec des partages de terres, les Loix les plus populaires qu'il pût inventer.

La Conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire & la puiſſance de Céſar.

Pompée & lui s'uniſſent par intérêt, & puis ſe brouillent par jalouſie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que ſon ſeul nom ſoutiendra tout, & ſe néglige. Céſar actif & prévoyant remporte la victoire, & ſe rend le maître.

Il fait diverſes tentatives pour voir ſi les Romains pourroient s'accoutumer au nom de Roi. Elles ne ſervent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique le Sénat lui décerne des honneurs juſqu'alors inoüis dans Rome : de ſorte qu'il eſt tué en plein Sénat comme un Tyran.

Antoine ſa créature qui ſe trouva Conſul au tems de ſa mort, émût le Peuple, contre ceux qui l'avoient tué, & tâcha de profiter des brouilleries pour uſurper l'autorité ſouveraine. Lépidus qui avoit auſſi un grand commandement ſous Céſar, tâcha de le maintenir. Enfin le jeune Céſar à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de ſon Pere, & chercha l'occaſion de ſuccéder à ſa puiſſance.

Il ſçût ſe ſervir pour ſes intérêts des ennemis de ſa maiſon, & même de ſes Concurrens.

Les troupes de ſon pere ſe donnerent à lui touchées du nom de Céſar, & des largeſſes prodigieuſes qu'il leur fit.

Le Sénat ne peut plus rien; tout ſe fait par la force & par les Soldats, qui ſe livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeſte conjoncture le Triumvirat abattit tout ce que Rome nourriſſoit de plus courageux & de plus oppoſé à la tyrannie. Céſar & Antoine défirent Brutus & Caſſius: la liberté expira avec eux. Les Vainqueurs après s'être défait du foible Lépide, firent divers accords & divers partages où Céſar, comme plus habile, trouvant toujours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ſes intérêts, & prit le deſſus. Antoine entreprend en vain de ſe relever, & la bataille Actiaque ſoumet tout l'Empire à la puiſſance d'Auguſte Céſar.

Rome fatiguée & épuiſée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos eſt contrainte de renoncer à ſa liberté.

La maiſon des Céſars, s'attachant ſous le grand nom d'Empereur le commandement des armées, exerce une puiſſance abſolue.

Rome ſous les Céſars, plus ſoigneuſe de ſe conſerver que de s'étendre, ne fait preſque plus de Conquêtes que pour éloigner les Barbares qui vouloient entrer dans l'Empire.

A la mort de Caligula, le Sénat ſur le point de rétablir la liberté & la puiſſance conſulaire, en eſt empêché par les gens de guerre qui veulent un chef perpétuel, & que leur chef ſoit le maître.

Dans les révoltes cauſées par les violences de Néron, chaque armée élit un Empereur; & les gens de guerre connoiſſent qu'ils ſont maîtres de donner l'Empire.

Ils s'emportent juſqu'à le vendre publiquement au plus offrant; & s'accoûtument à ſecoüer le joug. Avec l'obéiſſance, la diſcipline ſe perd. Les bons Princes s'obſtinent en vain à la conſerver, & leur zéle, pour maintenir l'ancien ordre de la Milice Romaine, ne ſert qu'à les expoſer à la fureur des Soldats.

Dans les changemens d'Empereur, chaque armée entreprenant de faire le ſien, il arrive des guerres civiles & des maſſacres effroyables.

Ainſi l'Empire s'énerve par le relâchement de la diſcipline, & tout enſemble il s'épuiſe par tant de guerres inteſtines.

Au milieu de tant de déſordres, la crainte & la majeſté du nom Romain diminue. Les Parthes ſouvent vaincus deviennent redoutables du côté de l'Orient ſous l'ancien nom de *Perſes* qu'ils reprennent. Les Nations Septentrionales qui habitoient des terres froides & incultes, attirées par la beauté & par la richeſſe de celles de l'Empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un ſeul homme ne ſuffit plus à ſoutenir le fardeau d'un Empire ſi vaſte & ſi fortement attaqué.

La prodigieuſe multitude des guerres, & l'humeur des Soldats qui vouloient voir à leur tête des Empereurs & des Céſars, oblige à les multiplier.

L'Empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les Empereurs ſe multiplient naturellement par la multitude des enfans des Princes.

Marc-Auréle aſſocie ſon frere à l'Empire. Sévère fait ſes deux enfans Empereurs. La néceſſité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient & l'Occident entre lui & Maximien : chacun d'eux ſurchargé, ſe ſoulage en éliſant deux Céſars.

Par cette multitude d'Empereurs & de Céſars, l'Etat eſt accablé d'une dépenſe exceſſive, le corps de l'Empire eſt déſuni, & les guerres civiles ſe multiplient.

Conſtantin, fils de l'Empereur Conſtantius Chlorus, partage l'Empire comme un héritage entre ſes enfans : la poſtérité ſuit ſes exemples, & on ne voit preſque plus un ſeul Empereur.

La molleſſe d'Honorius, & celle de Valentinien III. Empereurs d'Occident fait tout périr.

L'Italie & Rome même ſont ſaccagées à diverſes fois, & deviennent la proie des Barbares.

Tout l'Occident eſt à l'abandon. L'Afrique eſt occupée par les Vandales, l'Eſpagne par les Viſigots, la Gaule par les Francs, la Grande-Bretagne par les Saxons, Rome & l'Italie même par les Hérules, & enſuite par les Oſtrogots. Les Empereurs Romains ſe renferment dans l'Orient, & abandonnent le reſte, même Rome & l'Italie.

L'Empire reprend quelque force ſous Juſtinien par la valeur de Béliſaire & de Narſes. Rome ſouvent priſe & repriſe, demeure enfin aux Empereurs. Les Saraſins devenus puiſſans par la diviſion de leurs voiſins, & par la nonchalance des Empereurs, leur enlévent la plus grande partie de l'Orient, & les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne ſongent plus à l'Italie. Les Lom-

bards y occupent les plus belles & les plus riches Provinces. Rome réduite à l'extrémité par leurs entrepriſes continuelles, & demeurée ſans défenſe du côté de ſes Empereurs, eſt contrainte de ſe jetter entre les bras des François : Pépin, Roi de France, paſſe les Monts, & réduit les Lombards. Charlemagne, après en avoir éteint la domination, ſe fait couronner Roi d'Italie, où ſa ſeule modération conſerve quelques petits reſtes aux Succeſſeurs des Céſars ; & en l'an 800. de Notre-Seigneur, élû Empereur par les Romains, il fonde le nouvel Empire.

Il vous eſt maintenant aiſé de connoître les cauſes de l'élévation & de la chûte de Rome.

Vous voyez que cet Etat fondé ſur la guerre, & par-là naturellement diſpoſé à empiéter ſur ſes voiſins, a mis tout l'Univers ſous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique & l'art militaire.

Vous voyez les cauſes des diviſions de la République, & finalement de ſa chûte dans les jalouſies de ſes Citoyens, & dans l'amour de la liberté pouſſé juſqu'à un excès & une délicateſſe inſupportable.

Vous n'avez plus de peine à diſtinguer tous les tems de Rome, ſoit que vous vouliez la conſidérer en elle-même, ſoit que vous la regardiez par rapport aux autres Peuples ; & vous voyez les changemens qui devoient ſuivre la diſpoſition des affaires en chaque tems.

En elle-même vous la voyez au commencement dans un Etat Monarchique établi ſelon ſes Loix primitives, enſuite dans ſa liberté, & enfin ſoumiſe encore une fois au gouvernement Monarchique, mais par force & par violence.

Il vous eſt aiſé de concevoir de quelle ſorte s'eſt formé l'Etat populaire enſuite des commencemens qu'il avoit dès le tems de la Royauté ; vous ne voyez pas dans une moindre évidence, comment dans la liberté s'établiſſoient peu-à-peu les fondemens de la nouvelle Monarchie.

Car de même que vous avez vû le projet de la République dreſſé dans la Monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au Peuple Romain ; vous avez auſſi obſervé que la tyrannie de Sylla, quoique paſſagère, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré ſa fierté, étoit autant capable de porter le joug, que les Peuples qu'elle tenoit aſſervis.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Pour connoître ce qu'a opéré ſucceſſivement cette jalouſie fu-
rieuſe entre les Ordres, vous n'avez qu'à diſtinguer les deux tems
que je vous ai expreſſément marqués; l'un, où le peuple étoit re-
tenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de
tous côtés; & l'autre, où n'ayant plus rien à craindre au dehors,
il s'eſt abandonné ſans réſerve à ſa paſſion.

Le caractère eſſentiel de chacun de ces deux tems, & que dans l'un l'amour de la patrie & des loix, retenoit les eſprits; & que dans l'autre tout ſe décidoit par l'intérêt & par la force.

De-là s'enſuivoit encore que dans le premier de ces deux tems les hommes de commandement qui aſpiroient aux honneurs par les moyens légitimes, tenoient les ſoldats en bride & attachés à la République; au lieu que dans l'autre tems où la violence emportoit tout, ils ne ſongeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs deſſeins malgré l'autorité du Sénat.

Par ce dernier état la guerre étoit néceſſairement dans Rome: & par le génie de la guerre, le commandement venoit naturellement entre les mains d'un ſeul chef: mais parce que dans la guerre où les loix ne peuvent plus rien, la ſeule force décide, il falloit que le plus fort demeurât le maître, par conſéquent que l'Empire retournât en la puiſſance d'un ſeul.

Polyb. VI, 1, & ſeq. 41, & ſeq. Et les choſes s'y diſpoſoient tellement par elles-mêmes, que Polybe, qui a vécu dans le tems le plus floriſſant de la République, a prévû par la ſeule diſpoſition des affaires, que l'Etat de Rome à la longue reviendroit à la Monarchie.

La raiſon de ce changement eſt que la diviſion entre les Ordres n'a pû ceſſer parmi les Romains que par l'autorité d'un maître abſolu, & que d'ailleurs la liberté étoit trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des prétextes ſpécieux, & faire par ce moyen qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, ſelon Ariſtote, devoit commencer en flattant le peuple, & devoit naturellement être ſuivie de la violence.

Polyb. V. 4. Mais de-là on devoit tomber dans un autre inconvénient par la puiſſance des gens de guerre, mal inévitable à cet Etat.

En effet, cette Monarchie que formerent les Céſars s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fût toute militaire, & c'eſt pourquoi elle s'établit ſous le nom d'Empereur, titre propre & naturel du commandement des armées.

Par-là vous avez dû voir, que comme la République avoit ſon

foible inévitable, c'eſt-à-dire la jalouſie entre le Peuple & le Sénat, la Monarchie des Céſars avoit auſſi le ſien, & ce foible étoit la licence des ſoldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas poſſible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement, & établi les Empereurs, fuſſent longtems ſans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui diſpoſoient de l'Empire.

Vous pouvez maintenant ajoûter au tems que vous venez d'obſerver, ceux qui vous marquent l'état & le changement de la milice, celui où elle eſt ſoumiſe & attachée au Sénat, & au peuple Romain; celui où elle s'attache à ſes Généraux; celui où elle les éléve à la puiſſance abſolue ſous le titre militaire d'Empereur; celui où maîtreſſe en quelque façon de ſes propres Empereurs qu'elle créoit, elle les fait & les défait à ſa fantaiſie. De-là le relâchement, de-là les ſéditions & les guerres que vous avez vûes, de-là enfin la ruine de la milice avec celle de l'Empire.

Tels ſont les tems remarquables qui nous marquent les changemens de l'Etat de Rome conſidérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples, ne ſont pas moins aiſés à diſcerner.

Il y a le tems où elle combat contre ſes égaux, & où elle eſt en péril. Il dure un peu plus de 500 ans, & finit à la ruine des Gaulois en Italie, & de l'Empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte & ſans péril, quelque grandes que ſoient les guerres qu'elle entreprend. Il dure 200 ans, & va juſqu'à l'établiſſement de l'Empire des Céſars.

Celui où elle conſerve ſon Empire & Sa Majeſté. Il dure 400 ans, & finit au regne de Théodoſe le grand.

Celui enfin, où ſon Empire entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet Etat qui dure auſſi 400 ans, commence aux enfans de Théodoſe, & ſe termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, qu'on pourroit ajoûter aux cauſes de la ruine de Rome beaucoup d'incidens particuliers. Les rigueurs des créanciers ſur leurs débiteurs ont excité de grandes & de fréquentes révoltes. La prodigieuſe quantité de gladiateurs & d'eſclaves dont Rome & l'Italie étoit ſurchargée, ont cauſé d'effroyables violences, & même des guerres ſanglantes. Rome épuiſée par tant de guerres civiles & étrangères, ſe fit tant de nouveaux Citoyens ou par brigue ou par raiſon, qu'à peine pou-

voit-elle ſe reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturaliſés. Le Sénat ſe rempliſſoit de Barbares : le ſang Romain ſe mêloit : l'amour de la patrie par lequel Rome s'étoit élevée au-deſſus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces Citoyens venus de dehors ; & les autres ſe gâtoient par le mélange. Les partialités ſe multiplioient avec cette prodigieuſe multiplicité de Citoyens nouveaux ; & les eſprits turbulens y trouvoient de nouveaux moyens de brouiller & d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit ſans fin par le luxe, par les débauches, & par la fainéantiſe qui s'introduiſoit. Ceux qui ſe voyoient ruinés n'avoient de reſſource que dans les ſéditions, & en tout cas ſe ſoucioient peu que tout périt après eux. On ſçait que c'eſt ce qui fit la conjuration de Catilina. Les Grands ambitieux, & les miſérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de Citoyens prévaloient dans Rome ; & l'état mitoyen, qui ſeul tient tout en balance dans les Etats populaires, étant le plus foible, il falloit que la République tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur & le génie particulier de ceux qui ont cauſé les grands mouvemens, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules Céſar, d'Antoine & d'Auguſte. J'en ai marqué quelque choſe, mais je me ſuis attaché principalement à vous découvrir les cauſes univerſelles & la vraie racine du mal, c'eſt-à-dire cette jalouſie entre les deux Ordres dont il vous étoit important de conſidérer toutes les ſuites.

CHAPITRE VIII.

Concluſion de tout le Diſcours précédent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.

MAIS ſouvenez-vous, MONSEIGNEUR, que ce long enchaînement des cauſes particulieres qui font & défont les Empires, dépend des ordres ſecrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Royaumes ; il

a tous les cœurs en ſa main : tantôt il retient les paſſions, tantôt il leur lâche la bride, & par-là il remue tout le genre-humain. Veut-il faire des Conquérans ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, & il inſpire à eux & à leurs ſoldats une hardieſſe invincible. Veut-il faire des Légiſlateurs ? Il leur envoie ſon eſprit de ſageſſe & de prévoyance, il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, & poſer les fondemens de la tranquillité publique. Il connoît la ſageſſe humaine toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ſes vûes, & puis il l'abandonne à ſes ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarraſſe dans ſes propres ſubtilités, & ſes précautions lui ſont un piége. Dieu exerce par ce moyen ſes redoutables jugemens, ſelon les régles de ſa juſtice toujours infaillible. C'eſt lui qui prépare les effets dans les cauſes les plus éloignées, & qui frappe ces grands coups, dont le contre-coup porte ſi loin. Quand il veut lâcher le dernier, & renverſer les Empires, tout eſt foible & irrégulier dans les conſeils. L'Egypte autrefois ſi ſage marche enivrée, étourdie & chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'eſprit de vertige dans ſes conſeils : elle ne ſçait plus ce qu'elle fait, elle eſt perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redreſſe, quand il lui plaît, le ſens égaré, & celui qui inſultoit à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténébres plus épaiſſes, ſans qu'il faille ſouvent autre choſe pour lui renverſer le ſens que ſes longues proſpérités.

C'eſt ainſi que Dieu regne ſur tous les peuples. Ne parlons plus de hazard, ni de fortune, ou parlons-en ſeulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui eſt hazard à l'égard de nos conſeils incertains, eſt un deſſein concerté dans un conſeil plus haut : c'eſt-à-dire, dans ce conſeil éternel qui renferme toutes les cauſes & tous les effets dans un même ordre. De cette ſorte tout concourt à la même fin, & c'eſt faute d'entendre le tout que nous trouvons du hazard, ou de l'irrégularité dans les rencontres particulieres.

Par-là ſe vérifie ce que dit l'Apôtre, que *Dieu eſt heureux & le ſeul Puiſſant, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs.* Heureux, dont le repos eſt inaltérable, qui voit tout changer, ſans changer lui-même, & qui fait tous les changemens par un conſeil immuable : qui donne, & qui ôte la puiſſance : qui la tranſporte d'un

1. Tim. VI. 15.

homme à un autre, d'une maiſon à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, & qu'il eſt le ſeul en qui elle réſide naturellement.

C'eſt pourquoi tous ceux qui gouvernent, ſe ſentent aſſujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne penſent, & leurs conſeils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévûs. Ni ils ne ſont maîtres des diſpoſitions que les ſiécles paſſés ont miſes dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puiſſent forcer. Celui-là ſeul tient tout en ſa main, qui ſçait le nom de ce qui eſt & de ce qui n'eſt pas encore, qui préſide à tous les tems & qui prévient tous les conſeils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ſes Capitaines, ni ruiner ſa maiſon par ſes Conquêtes. Quand Brutus inſpiroit au peuple Romain un amour immenſe de la liberté, il ne ſongeoit pas qu'il jettoit dans les eſprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la Tyrannie qu'il vouloit détruire, devoit être un jour rétablie plus dure que ſous les Tarquins. Quand les Céſars flattoient les ſoldats, ils n'avoient pas deſſein de donner des maîtres à leurs ſucceſſeurs & à l'Empire. En un mot, il n'y a point de puiſſance humaine qui ne ſerve malgré elle à d'autres deſſeins que les ſiens. Dieu ſeul ſçait tout réduire à ſa volonté. C'eſt pourquoi tout eſt ſurprenant à ne regarder que les cauſes particulieres, & néanmoins tout s'avance avec une ſuite réglée. Ce diſcours vous le fait entendre ; & pour ne plus parler des autres Empires, vous voyez par combien de conſeils imprévûs, mais toutefois ſuivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus juſqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, MONSEIGNEUR, qu'il auroit fallu vous dire quelque choſe de plus de vos François & de Charlemagne qui a fondé le nouvel Empire. Mais outre que ſon Hiſtoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, & que vous avez déja ſi fort avancée, je me réſerve à vous faire un ſecond diſcours où j'aurai une raiſon néceſſaire de vous parler de la France & de ce grand Conquérant, qui étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantés, les ſurpaſſe en piété, en ſageſſe & en juſtice.

Ce même diſcours vous découvrira les cauſes des prodigieux ſuccès de Mahomet & de ſes Succeſſeurs. Cet Empire qui a commencé

commencé deux cens ans avant Charlemagne, pouvoit trouver ſa place dans ce diſcours; mais j'ai crû qu'il valoit mieux vous faire voir dans une même ſuite ſes commencemens & ſa décadence.

Ainſi je n'ai plus rien à vous dire ſur la premiere partie de l'Hiſtoire Univerſelle. Vous en découvrez tous les ſecrets, & il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la ſuite de la Religion, & celle des grands Empires juſqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber preſque tous d'eux-mêmes, & que vous verrez la Religion ſe ſoutenir par ſa propre force, vous connoîtrez aiſément quelle eſt la ſolide grandeur, & où un homme ſenſé doit mettre ſon eſpérance.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

DE L'INSTRUCTION DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

AU PAPE INNOCENT XI.

NOUS avons ſouvent oüi dire au ROI, TRES-SAINT PERE, que MONSEIGNEUR LE DAUPHIN étant le ſeul enfant qu'il eût, le ſeul appui d'une ſi auguſte famille, & la ſeule eſpérance d'un ſi grand Royaume, lui devoit être bien cher : mais qu'avec toute ſa tendreſſe il ne lui ſouhaitoit la vie, que pour faire des actions dignes de ſes Ancêtres, & de la place qu'il devoit remplir ; & qu'enfin il aimeroit mieux ne l'avoir pas, que de le voir fainéant & ſans vertu.

C'eſt pourquoi, dès que Dieu lui eut donné ce Prince, pour ne le pas abandonner à la molleſſe, où tombe comme néceſſairement un enfant qui n'entend parler que de jeux, & qu'on laiſſe trop long-tems languir parmi les careſſes des femmes, & les amuſemens du premier âge ; il réſolut de le

LUDOVICUM MAGNUM, BEATISSIME PATER, ſæpè dicentem audivimus, ſibi quidem DELPHINUM, unicum pignus, tantæ familiæ regnique munimentum, meritò eſſe cariſſimum : cæterùm eâ lege ſuaviſſimo filio vitam imprecari, ut dignus majoribus tantoque imperio viveret ; atque omninò eum nullum eſſe malle quàm deſidem.

Quare, jam indè ab initio id in animo habuit, ut Princeps Auguſtiſſimus, non ſocordiæ aut otio, non muliebribus blanditiis, non ludo aut nugis puerilibus, ſed labori ac virtuti inſueſceret ; atque à teneris, ut aiunt,

unguiculis, primùm timorem Dei quo vita humana nititur, quoque ipſis regibus ſua majeſtas & auctoritas conſtat : tum egregias omnes diſciplinas arteſque, quæ tantum decerent Principem, accuratè perdiſceret ; maximè quidem eas, quæ regendo ac firmando imperio eſſent ; verùm & eas quæ quomodocumque animum perpolire, ornare vitam, homines litteratos conciliare Principi poſſent : ut ipſe Delphinus, & morum exemplar ac flos juventutis, & præclarus ingeniorum fautor, & tanto demùm Parente dignus haberetur.

Eam itaque legem ſtudiis Principis fixit, ut nulla dies vacua efflueret : aliud enim ceſſare omninò, aliud oblectare ac relaxare animum : ac puerilem ætatem ludis jociſque excitandam, non tamen penitùs permittendam, ſed ad graviora ſtudia quotidie revocandam, ne intermiſſa langueſcerent : negotioſiſſimam Principum vitam nullo die vacare ab ingentibus curis ; pueritiam quoque ità exercendam, ut è ſingulis diebus aliquot horæ decerperentur rebus ſeriis addicendæ : ſic, ipſis jam ſtudiis ad gravitatem inflexum, atque aſſuefac-

former de bonne heure au travail, & à la vertu. Il voulut que dès ſa plus tendre jeuneſſe, &, pour ainſi dire, dès le berceau, il apprît premiérement la crainte de Dieu, qui eſt l'appui de la vie humaine, & qui aſſûre aux Rois mêmes leur Puiſſance & leur Majeſté : & enſuite toutes les ſciences convenables à un ſi grand Prince, c'eſt-à-dire, celles qui peuvent ſervir au Gouvernement, & à maintenir un Royaume ; & même celles qui peuvent, de quelque maniere que ce ſoit, perfectionner l'eſprit, donner de la politeſſe, attirer à un Prince l'eſtime des hommes ſçavans : enſorte que Monſeigneur le Dauphin pût ſervir d'exemple pour les mœurs, de modéle à la jeuneſſe, de protecteur aux gens d'eſprit : & en un mot, ſe montrer digne fils d'un ſi grand Roi.

I. La Régle ſur les études donnée par le Roi.

La Loi qu'il impoſa aux études de ce Prince, fut de ne lui laiſſer paſſer aucun jour ſans étudier. Il jugea qu'il y a bien de la différence entre demeurer tout le jour ſans travailler, & prendre quelque divertiſſement pour relâcher l'eſprit. Il faut qu'un enfant joue, & qu'il ſe réjoüiſſe, cela l'excite : mais il ne faut pas l'abandonner de ſorte au jeu & au plaiſir, qu'on ne le rappelle chaque jour à des choſes plus ſérieuſes, dont l'étude ſeroit languiſſante, ſi elle étoit interrompue. Comme toute la vie des Princes eſt occupée, & qu'aucun de leurs jours n'eſt exempt de grands ſoins, il eſt bon de les exercer dès l'enfance à ce qu'il y a de plus ſérieux, & de les y faire appliquer chaque jour pendant

quelques heures : afin que leur eſprit ſoit déja rompu au travail, & tout accoutumé aux choſes graves, lorſqu'on les met dans les affaires. Cela même fait une partie de cette douceur, qui ſert tant à former les jeunes eſprits : car la force de la coutume eſt douce, & l'on n'a plus beſoin d'être averti de ſon devoir, depuis qu'elle commence à nous en avertir d'elle-même.

Ces raiſons porterent le Roi à deſtiner chaque jour certaines heures à l'étude, qu'il crut pourtant devoir être entremêlées de choſes divertiſſantes : afin de tenir l'eſprit de ce Prince dans une agréable diſpoſition, & de ne lui point faire paroître l'étude ſous un viſage hideux & triſte qui le rebutât. En quoi certes il ne s'eſt pas trompé : car en ſuivant cette méthode, il eſt arrivé que le Prince averti par la ſeule coutume, retournoit gaiement & comme en ſe jouant à ſes exercices ordinaires, qui ne lui étoient en effet qu'un nouveau divertiſſement, pour peu qu'il y voulût appliquer ſon eſprit.

Mais le principal de cette inſtitution fut ſans doute d'avoir donné pour Gouverneur à ce jeune Prince *M. le Duc de Montauſier*, illuſtre dans la Guerre & dans les Lettres, mais plus illuſtre encore par ſa piété ; & tel, en un mot, qu'il ſembloit né pour élever le fils d'un Héros. Depuis ce tems, le Prince a toujours été ſous ſes yeux, & comme dans ſes mains : il n'a ceſſé de travailler à le former, toujours veillant à l'entour de lui, pour éloigner ceux qui euſſent pû corrom-

tum animum, negotiis tradi : id quoque pertinere ad eam lenitatem, quæ formandis ingeniis adhibenda eſſet ; lenem enim eſſe vim conſuetudinis, neque importuno monitore opus, ubi ultrò ipſa monitoris officio fungeretur.

His rationibus adductus Rex prudentiſſimus, certas quotidie horas litterarum ſtudiis aſſignavit : has quidem interdum aſperſis jocis ad hilariorem habitum componendas, ne triſtis & horrida doctrinæ facies puerum detterret. Neque falſus animi fuit : ſic nempe factum eſt, ut ipſâ conſuetudine admonitus, lætus & alacer, ac ludibundo ſimilis, Puer Regius ſolita repeteret ſtudia, aliud ludi genus, ſi promptum animum adhiberet.

Sed caput inſtitutionis fuit, Ducem Montauſerium præfeciſſe, virum militari gloriâ nec non litterariâ clarum, pietatis verò laude clariſſimum : unum omnium & naturâ & ſtudio ad id factum, ut tanti Heroïs filium viriliter educaret. Is igitur Principem numquam ab oculis manibuſque dimittere ; aſſiduè fingere, à licentioribus quoque dictis puras aures tueri, praviſque

ingeniis præſtare inacceſſas ; ad omnem virtutem, maximè ad Dei cultum, monitis accendere, exemplo præire, invictâ conſtantiâ opus urgere, iiſdemque veſtigiis ſemper inſiſtere : nihil denique prætermittere, quo Regius Juvenis quàm valentiſſimo & corpore & animo eſſet. Quem nos virum ubique conjunctiſſimum habuiſſe gloriamur : atque optimis quibuſque artibus præcellentem, in re quoque litterariâ & adjutorem nacti, & auctorem ſecuti ſumus.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

pre ſon innocence, ou par de mauvais exemples, ou même par des diſcours licencieux. Il l'exhortoit ſans relâche à toutes les vertus, principalement à la piété : il lui en donnoit en lui-même un parfait modéle, preſſant & pourſuivant ſon ouvrage avec une attention, & une conſtance invincible ; & en un mot, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit ſervir à donner au Prince toute la force de corps & d'eſprit dont il a beſoin. Nous tenons à gloire d'avoir toujours été parfaitement d'accord avec un homme ſi excellent en toute choſe, que même en ce qui regarde les Lettres, il nous a non-ſeulement aidés à exécuter nos deſſeins, mais il nous en a inſpirés que nous avons ſuivis avec ſuccès.

Quotidiana ſtudia, matutinis æquè ac pomeridianis horis, ab rerum divinarum doctrinâ ſemper incœpta : quæ ad eam pertinerent, Princeps detecto capite ſummâ cum reverentiâ audiebat.

II. La Religion.

L'étude de chaque jour commençoit ſoir & matin par les choſes ſaintes, & le Prince qui demeuroit découvert pendant que duroit cette leçon, les écoutoit avec beaucoup de reſpect.

Cùm Catechiſmi doctrinam quam memoriâ teneret exponeremus, iterùm atque iterùm monebamus præter communes chriſtianæ vitæ leges, multa eſſe quæ ſingulis pro variâ rerum perſonarumque ratione incumberent : hinc ſua Principibus propria & præcipua munera, quæ prætermittere ſine gravi noxâ non poſſent. Horum ſumma capita tum delibavimus, alia graviora & reconditiora maturiori æ-

Lorſque nous expliquions le Catéchiſme qu'il ſçavoit par cœur, nous l'avertiſſions ſouvent, qu'outre les obligations communes de la vie Chrétienne, il y en avoit de particulieres pour chaque profeſſion ; & que les Princes, comme les autres, avoient de certains devoirs propres, auſquels ils ne pouvoient manquer ſans commettre de grandes fautes. Nous nous contentions alors de lui en montrer les plus eſſentiels ſelon ſa portée, & nous réſervions à un âge plus mûr, ce qui nous ſembloit ou trop

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

profond, ou trop difficile pour un enfant.

Mais dès-lors à force de répéter, nous fimes que ces trois mots, Piété, Bonté, Juſtice, demeurerent dans ſa mémoire avec toute la liaiſon qui eſt entr'eux. Et pour lui faire voir que toute la vie Chrétienne, & tous les devoirs des Rois étoient contenus dans ces trois mots : nous diſions, que celui qui étoit pieux envers Dieu, étoit bon auſſi envers les hommes que Dieu a créés à ſon image, & qu'il regarde comme ſes enfans : enſuite nous remarquions, que qui vouloit du bien à tout le monde, rendoit à chacun ce qui lui appartenoit, empéchoit les méchans d'opprimer les gens de bien, puniſſoit les mauvaiſes actions, réprimoit les violences, pour entretenir la tranquillité publique. D'où nous tirions cette conſéquence, qu'un bon Prince étoit pieux, bienfaiſant envers tous par ſon inclination, & jamais fâcheux à perſonne, s'il n'y étoit contraint par le crime & par la rébellion. C'eſt à ces principes que nous avons rapporté tous les préceptes, que nous lui avons donnés depuis plus amplement : il a vû que tout venoit de cette ſource, que tout aboutiſſoit là ; & que ſes études n'avoient point d'autre objet, que de le rendre capable de s'acquitter aiſément de tous ces devoirs.

tati conſideranda, docebamus.

Sanè repetendo effecimus, ut hæc tria vocabula aptiſſimè inter ſe connexa hærerent memoriæ, Pietas, Bonitas, Juſtitia : his vitam chriſtianam, his regii imperii officia contineri. Hæc verò ita colligebamus, ut qui pius in Deum eſſet, idem erga homines ad Dei imaginem conditos, Deique filios, eſſet optimus; tum qui bene omnibus vellet, eum & ſua cuique tribuere, & à bonis arcere ſceleratorum injurias, & propter publicam pacem malefacta coërcere, perverſoſque homines ac turbulentos in ordinem cogere. Principem ergo pium atque ideò bonum, omnibus benefacere, per ſe ſe nemini gravem, niſi ſcelere & contumaciâ provocatum. Ad ea capita, quæ deinde copioſè tradidimus, præcepta retulimus : ab eo fonte manare, eò redire omnia : ideò Principem optimis diſciplinis imbuendum, ut hæc promptè & facilè præſtare poſſit.

Il ſçavoit dès-lors toutes les Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament : il les récitoit ſouvent : nous lui faiſions remarquer les graces que Dieu avoit faites aux Princes pieux, & combien ſes jugemens a-

Sacram Hiſtoriam quæ Utroque Teſtamento continetur, jam indè ab initio, & memoriter tenebat & ſæpè memorabat : in eâ maximè, quæ in pios Principes Deus

ultrò contulerit ; quàm tremenda judicia de impiis, & contumacibus tulerit.

Paulò jam adultior legit Evangelium, Actuſque Apoſtolorum, atque Eccleſiæ naſcentis exordia. His Jeſum Chriſtum amare docebatur : puerum amplexari : cum ipſo adoleſcere, parentibus obedientem, Deo hominibuſque gratum, novaque in dies ſapientiæ argumenta proferentem. Hinc audire prædicantem : admirari ſigna ſtupenda facientem : colere beneficum : hærere morienti, ut & reſurgentem, & ad cœlos aſcendentem ſequi daretur. Tum Eccleſiam amore pariter & honore complecti : humilem, patientem, jam indè à primordio curis exercitam, probatam ſuppliciis, ubique victricem. In eâ intueri, ex Chriſti placitis regentes Apoſtolos, ac verbo pariter & exemplo præeuntes : in omnibus auctorem ac præſidentem Petrum : plebem dicto audientem, nec poſt Apoſtolica decreta quidquam inquirentem. Cætera denique, quæ & fundare Fidem, & Spem erigere, & Caritatem inflammare queant : Mariam quoque colere, & impensè venerari, piam apud Chriſtum hominum advocatam ; quæ tamen doceat non niſi Chriſto obe-

voient été terribles contre les impies, ou contre ceux qui avoient été rebelles à ſes ordres.

Etant un peu plus avancé en âge, il a lû l'Evangile, les Actes des Apôtres, & les commencemens de l'Egliſe. Il y apprenoit à aimer Jeſus-Chriſt ; à l'embraſſer dans ſon enfance ; à croître, pour ainſi dire, avec lui, en obéiſſant à ſes parens, en ſe rendant agréable à Dieu & aux hommes, & en donnant chaque jour de nouveaux témoignages de ſageſſe. Après il écoutoit ſes prédications, il étoit ravi de ſes miracles, il admiroit la bonté, qui le portoit à faire du bien à tout le monde ; il ne le quittoit pas mourant, afin d'obtenir la grace de le ſuivre reſſuſcitant, & montant aux Cieux. Dans les Actes, il apprenoit à aimer & à honorer l'Egliſe, humble, patiente, que le monde n'a jamais laiſſée en repos, éprouvée par les ſupplices, toujours victorieuſe. Il voyoit les Apôtres la gouvernant ſelon les ordres de Jeſus-Chriſt ; & la formant par leurs exemples plus encore que par leur parole ; ſaint Pierre y exerçant l'autorité principale, & y tenant par-tout la premiere place : les Chrétiens ſoumis aux décrets des Apôtres, ſans ſe mettre en peine de rien, dès qu'ils étoient rendus. Enfin nous lui faiſions remarquer tout ce qui peut établir la Foi, exciter l'Eſpérance, & enflammer la Charité. La lecture de l'Evangile nous ſervoit auſſi à lui inſpirer une dévotion particuliere pour la ſainte Vierge, qu'il voyoit s'intéreſſer pour les hom-

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

mes, les recommander à ſon Fils comme leur avocate, & leur montrer en même tems, que ce n'eſt qu'en obéiſſant à Jeſus-Chriſt, qu'on en peut obtenir des graces. Nous l'exhortions à penſer ſouvent à la merveilleuſe récompenſe qu'elle eut de ſa chaſteté & de ſon humilité, par le gage précieux qu'elle reçut du Ciel, quand elle devint Mere de Dieu, & qu'il ſe fit une ſi ſainte alliance entr'elle & le Pere Eternel. Nous lui faiſions obſerver en cet endroit, combien les Myſtères de la Religion étoient purs, que Jeſus-Chriſt devoit être Vierge, qu'il ne pouvoit être donné qu'à une Vierge de devenir ſa Mere: & qu'il s'enſuivoit de-là que la chaſteté devoit être le fondement de la dévotion envers Marie; puiſqu'elle devoit à cette vertu toute ſa grandeur, & même toute ſa fécondité.

dientibus beneficia divina contingere: ſæpè multúmque cogitare, quanta caſtitatis & humilitatis præmia tulerit, ſuaviſſimo pignore è cœlis dato, Dei mater effecta, æternoque Parenti ſanctè ſociata. Hîc chriſtianæ Religionis pura & caſta myſteria: Virginem Chriſtum; neque alteri quàm Virgini dandum: colendam ergo in primis caſtitatem Mariæ cultoribus, ipſâ caſtitate ad ſummam dignitatem & fœcunditatem evectæ.

Que ſi en liſant l'Evangile, il paroiſſoit ſonger à autre choſe, ou n'avoir pas toute l'attention & le reſpect que mérite cette lecture, nous lui ôtions auſſi-tôt le Livre, pour lui marquer qu'il ne le falloit lire qu'avec révérence. Le Prince qui regardoit comme un châtiment d'être privé de cette lecture, apprenoit à lire ſaintement le peu qu'il liſoit, & à y penſer beaucoup. Nous lui expliquions clairement & ſimplement les paſſages. Nous lui marquions les endroits qui ſervent à convaincre les Hérétiques, & ceux qu'ils ont malicieuſement détournés de leur véritable ſens. Nous l'avertiſſions ſouvent, qu'il y avoit bien des choſes en ce Livre qui paſſoient ſon âge, & beaucoup même qui paſſoient l'eſprit hu-

In legendo Evangelio, ſi fortè evagaretur animus, aut debita reverentia tantiſper excideret, librum amovere, ſanctè illum nec niſi ſummâ veneratione lectitandum: id Princeps graviſſimi ſupplicii loco ducere: hinc paulatim aſſueſcere, ut attentè & ſanctè pauca perlegeret, multa cogitaret. Nos planè & ſimpliciter explicare ſententias, quæ Hæreticos convincerent, quæ ipſi improbè à vero detorſiſſent, ſuo loco notare, interim admonere, multa eſſe quæ ætatem, multa quæ humanum captum exſuperent: his ſuperbiam frangi, his exerceri fidem: nec fas in re tantâ

ſuo

ſuo ingenio indulgere, ſed omnia accipienda ex majorum ſenſu, Eccleſiæque decretis : Novatoribus certam imminere perniciem : nec niſi fucatam, falſamque pietatem, quæ ab eâ regulâ deflexiſſet.

régle, n'avoient main : qu'elles y étoient pour abattre l'orgueil des hommes & pour exercer leur foi : qu'il n'étoit pas permis en choſe ſi haute de croire à ſon ſens ; mais qu'il falloit tout expliquer ſelon la Tradition ancienne, & les Decrets de l'Egliſe : que tous les Novateurs ſe perdoient infailliblement ; & que tous ceux qui s'écartoient de cette qu'une piété fauſſe & pleine de fard.

Lectis relectiſque Evangeliis, Veteris Teſtamenti, ac Regum præſertim Hiſtoriam aggreſſi ſumus. In regibus Deum ſeveriſſimæ ultionis edere monimenta : quo enim excelſiore faſtigio eſſent, ſummæ rerum Deo jubente præpoſiti, eo arctiore ſubjectione teneri, atque omnibus documento eſſe, quàm fragiles, imo nullæ humanæ vires eſſent, niſi divino præſidio niterentur.

Après avoir lû pluſieurs fois l'Evangile, nous avons lû les Hiſtoires du Vieux Teſtament, & principalement celle des Rois : où nous remarquions, que c'eſt ſur les Rois que Dieu exerce ſes plus terribles vengeances ; que plus le faîte des honneurs, où Dieu même les éléve en leur donnant la ſouveraine puiſſance, eſt haut, plus leur ſujétion devient grande à leur égard ; & qu'il ſe plaît à les faire ſervir d'exemple, du peu que peuvent les hommes, quand le ſecours d'enhaut leur manque.

Ex Apoſtolicis Epiſtolis, certa capita ſelegimus, quæ mores Chriſtianos informarent. Quin ex Prophetis quoque quædam delibavimus ; quâ auctoritate, quâ majeſtate, ſuperbos Reges compellaret Deus : quàm ipſo ſpiritu immenſos diſſlaret exercitus, imperia everteret, victos victoreſque pari æquaret excidio. Quæ Chriſtum prædicerent vaticinia Prophetarum, ubi in Evangeliis occurrebant, ea in ipſo fonte quæ-

Quant aux Epîtres des Apôtres, nous en avons choiſi les endroits qui ſervent à former les mœurs Chrétiennes. Nous lui avons auſſi fait voir dans les Prophétes, avec quelle autorité, & quelle majeſté Dieu parle aux Rois ſuperbes : comment d'un ſouffle il diſſipe les armées, renverſe les Empires, & réduit les vainqueurs au ſort des vaincus, en les faiſant périr comme eux. Lorſque nous trouvions dans l'Evangile les Prophéties qui regardent Jeſus-Chriſt, nous prenions ſoin de montrer au Prince dans les Prophétes mêmes, les lieux d'où

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

elles étoient tirées. Il admiroit ce rapport de l'Ancien & du nouveau Teſtament : l'accompliſſement de ces Prophéties nous ſervoit de preuve certaine pour établir ce qui regarde le ſiécle à venir. Nous montrions que Dieu toujours véritable, qui avoit accompli à nos yeux tant de grandes choſes prédites de ſi loin, n'accompliroit pas moins fidélement tout ce qu'il nous faiſoit encore attendre : de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus aſſûré que les biens qu'il nous promettoit, & les maux dont il nous menaçoit après cette vie. A cette lecture nous avons ſouvent mêlé les Vies des Saints, les Actes les plus illuſtres des Martyrs, & l'Hiſtoire Religieuſe ; afin de divertir le Prince en l'inſtruiſant. Voilà ce qui regarde la Religion.

ſita demonſtrabamus. Hæc admirari Princeps : nos admonere, quàm nova cum antiquis aptè cohærerent, neque unquam vanas pollicitationes Dei aut minas futuras, firmaque omninò eſſe, quæ venturo ſæculo aſſignârit ; verax ubique Deus, futurorum ex antè actis approbatâ fide. His ſæpè inſperſimus Vitas Patrum, ſplendidiora Martyrum Acta, religioſam Hiſtoriam, quæ & erudirent pariter & oblectarent. Atque hæc de Religione.

III. La Grammaire : Les Auteurs Latins, & la Géographie.

Nous ne nous arrêterons pas à parler de l'étude de la Grammaire. Notre principal ſoin a été de lui faire connoître premiérement la propriété, & enſuite l'élégance de la Langue Latine, & de la Françoiſe. Pour adoucir l'ennui de cette étude, nous lui en faiſions voir l'utilité ; & autant que ſon âge le permettoit, nous joignions à l'étude des mots la connoiſſance des choſes.

Par ce moyen il eſt arrivé, que tout jeune, il entendoit fort aiſément les meilleurs Auteurs Latins : il en cherchoit même les ſens les plus cachés, & à peine y héſitoit-il, dès qu'il y vouloit un peu penſer. Il apprenoit par cœur les plus agréables & les plus utiles endroits de ces Auteurs,

Grammatica ſtudia enarrare quid attinet ? Id quidem maximè curavimus, ut Latini pariter Patriique Sermonis proprietatem primùm, tum etiam elegantiam noſſet. Hujus diſciplinæ tædia temperavimus demonſtratâ utilitate, rerumque ac verborum, quoad ferebat ætas, cognitione conjunctâ.

His perfectum eſt, ut vel puer, optimos latinitatis Auctores promptè intelligeret, arcanos etiam ſenſus rimaretur, vixque hæreret unquam ubi animum intendiſſet : ex iis, præſertim ex Poëtis, jucundiſſima quæque & utiliſſima

memoriæ commendata perſæpè recitaret, atque occaſione datâ, rebus ipſis quæ inciderent, aptè accommodaret.

In his verò Auctoribus perlegendis nunquam ab inſtituto noſtro diſceſſimus, quo pietatem ſimul morumque doctrinam, ac civilem prudentiam traderemus. Gentilis Theologiæ religioniſque fabulas, & infanda Myſteria, documento eſſe quàm altâ caligine per ſe ſe homines merſi degerent: politiſſimas quaſque Gentes, ac civilis ſapientiæ conſultiſſimas, Ægyptios, Græcos, Romanos, eaſdem in ſummâ rerum divinarum ignoratione verſatas, abſurdiſſima portenta coluiſſe; neque ex his unquam niſi Chriſto duce emerſiſſe: hinc veram Religionem divinæ gratiæ totam eſſe tribuendam.

& ſur-tout des Poëtes : il les récitoit ſouvent, & dans les occaſions il les appliquoit à propos aux ſujets qui ſe préſentoient.

En liſant ces Auteurs, nous ne nous ſommes jamais écartés de notre principal deſſein, qui étoit de faire ſervir toutes ſes études à lui acquérir tout enſemble, la piété, la connoiſſance des mœurs, & celle de la Politique. Nous lui faiſions connoître par les Myſtères abominables des Gentils, & par les fables de leur Théologie, les profondes ténébres où les hommes demeuroient plongés, en ſuivant leurs propres lumieres. Il voyoit que les Nations les plus polies & les plus habiles en tout ce qui regarde la vie civile, comme les Egyptiens, les Grecs, & les Romains, étoient dans une ſi profonde ignorance des choſes Divines, qu'ils adoroient les plus monſtrueuſes créatures de la Nature : & qu'elles ne ſe ſont retirées de cet abyſme, que depuis que Jeſus-Chriſt a commencé de les conduire. D'où il lui étoit aiſé de conclurre, que la véritable Religion étoit un don de la Grace.

Neque eò ſeciùs Gentiles purè ſanctéque, quoad res ſineret, ſua ſacra habuiſſe ratos, his maximè ſtare rem publicam: multa quoque morum, multa juſtitiæ exempla præbuiſſe, quibus premi Chriſtianos, ſi nec à Deo docti virtutem retinuiſſent. Hæc quidem plerumque, non præci-

Nous lui faiſions auſſi remarquer que les Gentils, bien qu'ils ſe trompaſſent dans la leur, avoient néanmoins un profond reſpect pour les choſes qu'ils eſtimoient ſacrées : perſuadés qu'ils étoient que la Religion étoit le ſoutien des Etats. Les exemples de modération & de juſtice que nous trouvions dans leurs Hiſtoires, nous ſervoient à confondre tout Chrétien,

qui n'auroit pas le courage de pratiquer la vertu, après que Dieu même nous l'a appriſe. Au reſte, nous faiſions le plus ſouvent ces obſervations, non comme des leçons, mais comme des entretiens familiers; & cela les faiſoit entrer plus agréablement dans ſon eſprit : de ſorte qu'il faiſoit ſouvent de lui-même de ſemblables réflexions. Et je me ſouviens qu'ayant un jour loüé Alexandre, d'avoir entrepris avec tant de courage la défenſe de toute la Gréce contre les Perſes; le Prince ne manqua pas de remarquer qu'il feroit bien plus glorieux à un Prince Chrétien de repouſſer & d'abattre l'ennemi commun de la Chrétienté, qui la menace & la preſſe de toutes parts.

pientium ſpecie, ſed familiariter monebamus, quæ ſemel animo hauſta, ſæpe ipſe Delphinus ſponte memorabat : meminimuſque, laudato Alexandro, qui adversùs Perſas communem Græciæ cauſam tanto animo ſuſcepiſſet, ultrò advertiſſe, quàm longè eſſet glorioſiùs Principi Chriſtiano, communem Chriſtianitatis hoſtem, ipſius jam cervicibus imminentem, propulſare ac debellare.

Nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire les Ouvrages des Auteurs par parcelles; c'eſt-à-dire, de prendre un Livre de l'Enéïde, par exemple, ou de Céſar, ſéparé des autres. Nous lui avons fait lire chaque Ouvrage entier, de ſuite, & comme tout d'une haleine; afin qu'il s'accoûtumât peu-à-peu, non à conſidérer chaque choſe en particulier, mais à découvrir tout d'une vûe le but principal d'un Ouvrage, & l'enchaînement de toutes ſes parties : étant certain que chaque endroit ne s'entend jamais clairement, & ne paroît avec toute ſa beauté, qu'à celui qui a regardé tout l'Ouvrage comme on regarde un Edifice, & en a pris tout le deſſein & toute l'idée.

Æquum autem diximus, Auctorum Opera non minutatim inciſa, hoc eſt, non unum aut alterum, Æneïdos puta aut Cæſaris librum à reliquis avulſum & abruptum, ſed integrum Opus continenter, & quaſi uno ſpiritu legere : ut Princeps paulatim aſſueſceret, non ſingula quæque, ſed ipſam rerum ſeriem atque Operis ſummam intueri : cum nec ſingulis ſua lux aut pulchritudo conſtet, niſi univerſi Operis, velut ædificii, rationem atque ideam animo informaris.

Entre les Poëtes, ceux qui ont plû davantage à Monſeigneur le Dauphin,

In Poëtis, Virgilio maximè ac Terentio eſt delectatus :

in Hiſtoricis, Salluſtio ac Cæſare. Hunc verò egregium & ſcribendi & agendi magiſtrum vehementer admirari: belli adminiſtrandi ducem adhibere: nos cum ſummo Imperatore iter agere, caſtra deſignare, aciem inſtruere, inire atque expedire conſilia, laudare, coërcere militem, opere exercere, ſpe erigere, promptum, & alacrem habere, fortem & abſtinentem exercitum agere; hunc diſciplinâ, ſocios fide ac tutelâ in officio retinere; locis atque hoſtibus univerſam belli accommodare rationem, cunctari interdùm, urgere ſæpiùs, ipsâque celeritate non conſilia hoſtibus, non fugam relinquere; victis parcere, comprimere rebellantes, debellatas gentes æquitate ac prudentiâ componere: his lenire ſimul & confirmare victoriam.

ſont Virgile & Térence; & entre les Hiſtoriens, ç'a été Salluſte & Céſar. Il admiroit le dernier, comme un excellent Maître pour faire de grandes choſes, & pour les écrire. Il le regardoit comme un homme de qui il falloit apprendre à faire la Guerre. Nous ſuivions ce grand Capitaine dans toutes ſes marches, nous lui voyïons faire ſes campemens, mettre ſes troupes en bataille, former & exécuter ſes deſſeins, loüer & châtier à propos les Soldats, les exercer au travail, leur élever le cœur par l'eſpérance, les tenir toujours en haleine, conduire une puiſſante Armée ſans endommager le pays, retenir dans le devoir ſes Troupes par la diſcipline, & ſes Alliés par la foi & la protection; changer ſa maniere ſelon les lieux où il faiſoit la guerre, & ſelon les Ennemis qu'il avoit en tête; aller quelquefois lentement, mais uſer le plus ſouvent d'une ſi grande diligence, que l'Ennemi ſurpris & ſerré de près, n'ait ni le tems de délibérer, ni celui de fuir; pardonner aux vaincus, abattre les Rebelles, gouverner avec adreſſe les Peuples ſubjugués, & leur faire ainſi trouver ſa Victoire douce pour la mieux aſſûrer.

Quid memorem, ut in Terentio ſuaviter atque utiliter luſerit: quantaque ſe hîc rerum humanarum exempla præbuerint, intuenti fallaces voluptatum ac mulierculârum illecebras, adoleſcentulorum impotentes & cæcos impetus; lubricam ætatem

On ne peut dire combien il s'eſt diverti agréablement & utilement dans Térence, & combien de vives images de la vie humaine lui ont paſſé devant les yeux en le liſant. Il a vû les trompeuſes amorces de la volupté & des femmes: les aveugles emportemens d'une jeuneſſe, que la flatterie & les intrigues d'un valet ont

engagée dans un pas difficile & gliſſant; qui ne ſçait que devenir, que l'amour tourmente, qui ne ſort de peine que par une eſpéce de miracle, & qui ne trouve le repos qu'en retournant à ſon devoir. Là, le Prince remarquoit les mœurs & le caractère de chaque âge, & de chaque paſſion exprimé par cet admirable ouvrier, avec tous les traits convenables à chaque perſonnage, des ſentimens naturels, & enfin avec cette grace & cette bienſéance que demandent ces ſortes d'Ouvrages. Nous ne pardonnions pourtant rien à ce Poëte ſi divertiſſant, & nous reprenions les endroits où il a écrit trop licencieuſement. Mais en même tems nous nous étonnions, que pluſieurs de nos Auteurs euſſent écrits pour le Théâtre avec beaucoup moins de retenue; & condamnions une façon d'écrire ſi déshonnête, comme pernicieuſe aux bonnes mœurs.

ſervorum miniſteriis atque adulatione per devia præcipitatam, tum ſuis exagitatam erroribus, atque amoribus cruciatam, nec niſi miraculo expeditam, vix tandem conquieſcentem ubi ad officium redierit. Hîc morum, hîc ætatum, hîc cupiditatum naturam à ſummo artifice expreſſam; ad hæc perſonarum formam ac lineamenta, veroſque ſermones, denique venuſtum illud ac decens, quo artis opera commendetur. Neque interim jucundiſſimo Poëtæ, ſi quæ licentiùs ſcripſerit, parſimus: ſed è noſtris plurimos intemperantiùs quoque luſiſſe, mirati, horum laſciviam exitioſam moribus, ſeveris imperiis coërcemus.

Il faudroit faire un gros volume, pour rapporter toutes les remarques que nous avons faites ſur chaque Auteur, & principalement ſur Cicéron, que nous avons admiré dans ſes diſcours de Philoſophie, dans ſes Oraiſons, & même lorſqu'il railloit librement & agréablement avec ſes amis.

In immenſum creverit opus, ſi exponere aggredimur quæ in quoque auctore notata, præſertim in Cicerone, quem jocantem, philoſophantem, perorantem audivimus.

Parmi tout cela, nous voyïons la Géographie en joüant & comme en faiſant voyage: tantôt en ſuivant le courant des Fleuves, tantôt raſant les Côtes de la Mer, & allant terre à terre; puis tout d'un coup cinglant en haute Mer, nous traverſions dans

Geographiam intereà ludendo, & quaſi peregrinando tranſgeſſimus: nunc ſecundo delapſi Flumine, nunc oras maritimas legentes, mox in altum Pelagus invecti aut Mediterranea penetrantes,

Urbes ac Portus, non tamen feſtinatis itineribus neque incurioſi hoſpites peragramus; ſed omnia luſtramus, mores inquirimus, maximè in Galliâ; diverſiſſimos populos, bellicoſiſſimam gentem, ſæpè & mobilem, populoſiſſimas Urbes, tantam imperii molem ſummâ arte regendam & continendam.

les Terres, nous voyïons les Ports & les Villes, non en les courant comme feroient des Voyageurs ſans curioſité, mais examinant tout, recherchant les mœurs, ſur-tout celles de la France, & nous arrêtant dans les plus fameuſes Villes pour connoître les humeurs oppoſées de tant de divers Peuples qui compoſent cette Nation belliqueuſe & remuante: ce qui joint à la vaſte étendue d'un Royaume ſi peuplé, faiſoit voir qu'il ne pouvoit être conduit qu'avec une profonde ſageſſe.

IV. L'Hiſtoire: Celle de France compoſée par Monſeigneur le Dauphin, en Latin & en François.

Porro Hiſtoriam, humanæ vitæ magiſtram, ac civilis prudentiæ ducem, ſummâ diligentiâ tradidimus: ſed præcipuam in eo operam collocavimus, ut Francicam maximè, hoc eſt, ſuam teneret. Nec libros tamen operosè evolvendos puero dedimus: (quanquam & nonnulla ex vernaculis auctoribus, Comineo præſertim ac Bellæo, legenda decerpſimus:) ſed nos ipſi, ex fontibus ac probatiſſimis quibuſque Scriptoribus ea ſelegimus, quæ ad rerum ſeriem animo complectendam maximè pertinerent. Ea nos Principi vivâ voce narrare, quantum ipſe memoriâ facilè retineret; mox eadem recitanda repoſcere: is poſteà Gallico ſermone pauca conſcribere, mox in Latinum vertere; id thematis loco eſſe; nos utraque pari dili-

Enfin, nous lui avons enſeigné l'Hiſtoire. Et comme c'eſt la maîtreſſe de la vie humaine & de la politique, nous l'avons fait avec une grande exactitude: mais nous avons principalement eu ſoin de lui apprendre celle de la France, qui eſt la ſienne. Nous ne lui avons pas néanmoins donné la peine de feuilleter les Livres; & à la réſerve de quelques Auteurs de la Nation, comme Philippe de Commines & du Bellay, dont nous lui avons fait lire les plus beaux endroits; nous avons été nous-mêmes dans les ſources, & nous avons tiré des Auteurs les plus approuvés, ce qui pouvoit le plus ſervir à lui faire comprendre la ſuite des affaires. Nous en récitions de vive voix autant qu'il en pouvoit facilement retenir: nous le lui faiſions répéter; il l'écrivoit en françois, & puis il le mettoit en latin: cela lui ſervoit de thème, & nous corrigions auſſi ſoigneuſement ſon françois que ſon latin. Le Samedi, il reliſoit tout d'une ſuite ce qu'il

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

avoit compoſé durant la ſemaine ; & l'ouvrage croiſſant, nous l'avons diviſé par Livres, que nous lui faiſions relire très-ſouvent.

L'aſſiduité avec laquelle il a continué ce travail l'a mené juſqu'aux derniers regnes : ſi bien que nous avons preſque toute notre Hiſtoire en Latin & en François du ſtyle & de la main de ce Prince. Depuis quelque tems, comme nous avons vû qu'il ſçavoit aſſez de Latin, nous l'avons fait ceſſer d'écrire l'Hiſtoire en cette Langue. Nous la continuons en François avec le même ſoin ; & nous l'avons diſpoſée de ſorte qu'elle s'étendît à proportion que l'eſprit du Prince s'ouvroit, & que nous voyïons ſon jugement ſe former ; en récitant fort en abrégé ce qui regarde les premiers tems, & beaucoup plus exactement ce qui s'approche des nôtres. Nous ne deſcendons pas néanmoins dans un trop grand détail des petites choſes, & nous ne nous amuſons pas à rechercher celles qui ne ſont que de curioſité : mais nous remarquons les mœurs de la Nation bonnes & mauvaiſes : les Coutumes anciennes, les Loix fondamentales : les grands changemens & leurs cauſes : le ſecret des Conſeils : les événemens ineſpérés, pour y accoutumer l'eſprit, & le préparer à toutes les fautes des Rois & les calamités qui les ont ſuivies : la foi qu'ils ont conſervée pendant ce grand eſpace de tems qui s'eſt paſſé

gentiâ emendare : ultimo hebdomadis die, quæ per totam ſcripta eſſent, uno tenore relegere : in libros dividere, libros ipſos iterum iterumque revolvere.

Hinc aſſiduitate ſcribendi factum eſt, ut Hiſtoria noſtra Principis manu ſtyloque gallicè ſimul & latinè confecta, ad poſtrema jam regna devenerit : & Latina quidem, ex quo ea lingua ſatis Principi nota, omiſimus : reliquam Hiſtoriam gallicè eodem ſtudio perſequimur. Sic autem egimus, ut cum Principis judicio, noſtra quoque Hiſtoria creſceret : ac tempora quidem antiqua ſtrictiùs, noſtris proxima explicatiùs traderemus : non tamen minuta quæque & curioſa ſectati, ſed mores gentis bonos pravoſque, majorum inſtituta, legeſque præcipuas : rerum converſiones, earumque cauſas : arcana conſiliorum, inopinatos eventus, quibus animus aſſuefaciendus eſſet, atque ad omnia componendus : Regum errata ac ſecutas calamitates : ipſorum jam indè à Clodoveo per tanta ſpatia temporum inconcuſſam fidem, atque in tuendâ Catholicâ Religione conſtantiam : huic conjunctam Sedis Apoſtolicæ

ſtolicæ obſervantiam ſingularem, eâ enim maximè gloriatos: hinc Regnum ipſum à tot ſæculis firmum conſtitiſſe: poſtquam ſubortæ Hæreſes, ubique turbidos inſanoſque motus, imminutam Regum majeſtatem, ac florentiſſimum Imperium tantùm non acciſum, nec priſtinas vires, niſi perculsâ demùm fractâque hæreſi recepiſſe.

depuis Clovis juſqu'à nous : cette conſtance à défendre la Religion Catholique, & tout enſemble le profond reſpect qu'ils ont toujours eu pour le S. Siége, dont ils ont tenu à gloire d'être les enfans les plus ſoumis. Que ç'a été cet attachement inviolable à la Religion & à l'Egliſe, qui a fait ſubſiſter le Royaume depuis tant de ſiécles. Ce qu'il nous étoit aiſé de faire voir par les épouvantables mouvemens que l'Héréſie a cauſé dans tout le corps de l'Etat, en affoibliſſant la Puiſſance & la Majeſté Royale, & en réduiſant preſque à la derniere extrémité un Royaume ſi floriſſant : ſans qu'il ait pû reprendre ſa premiere force, qu'en abattant l'Héréſie.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

Ut autem Principi, ex ipsâ Hiſtoriâ, rerum agendarum conſtaret ratio; in iis exponendis, periculorum ſtatu conſtituto, velut initâ deliberatione, ſolemus omnia momenta perpendere, ab eoque exquirere quid deindè decerneret, tùm eventus exſequimur, peccata notamus: rectè facta laudamus: atque experientiâ duce, certam conſiliorum capiendorum expediendorumque rationem ſtabilimus.

Mais afin que le Prince apprît de l'Hiſtoire la maniere de conduire les affaires; nous avons coutume, dans les endroits où elles paroiſſent en péril, d'en expoſer l'état, & d'en examiner toutes les circonſtances, pour délibérer, comme on feroit dans un Conſeil, de ce qu'il y auroit à faire en ces occaſions : nous lui demandons ſon avis; & quand il s'eſt expliqué, nous pourſuivons le récit pour lui apprendre les événemens. Nous marquons les fautes, nous loüons ce qui a été bien fait : & conduits par l'expérience, nous établiſſons la maniere de former les deſſeins, & de les exécuter.

Cæterum, cùm ex universâ Regum noſtrorum Hiſtoriâ, vitæ, morumque exempla ſumamus; tùm SANCTUM LUDOVICUM

Au reſte, ſi nous prenons de toute l'Hiſtoire de nos Rois des exemples pour la vie & pour les mœurs; nous ne propoſons que le ſeul Saint Louis, comme le modéle d'un Roi parfait.

V. Saint Louis modéle d'un Roi parfait.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

Perſonne ne lui conteſte la gloire de la ſainteté : mais après l'avoir fait paroître vaillant, ferme, juſte, magnifique, grand dans la Paix & dans la Guerre ; nous montrons en découvrant les motifs de ſes actions & de ſes deſſeins, qu'il a été très-habile dans le Gouvernement des affaires. C'eſt de lui que nous tirons la plus grande gloire de l'Auguſte Maiſon de France, dont le principal honneur eſt de trouver tout enſemble dans celui à qui elle doit ſon origine, un parfait modéle pour les mœurs, un excellent maître pour leur apprendre à regner, & un interceſſeur aſſûré auprès de Dieu.

unum proponimus, abſolutiſſimi Regis exemplar. Eum non modò ſanctitatis gloriâ, quod nemo neſcit, ſed laude etiam militari, fortitudine, conſtantiâ, æquitate, magnificentiâ, civili prudentiâ præſtitiſſe, retectis geſtorum conſiliorumque fontibus, demonſtramus. Hinc gloriam Francicæ Domûs, atque id Auguſtiſſimæ Familiæ ſummo decori extitiſſe : quòd, quo auctore prognata ſit, eo, exemplo morum, regiarumque artium magiſtro, ac certiſſimo apud Deum deprecatore uteretur.

VI. L'Exemple du Roi.

Après Saint Louis, nous lui propoſons les actions de Louis le Grand, & cette Hiſtoire vivante qui ſe paſſe à nos yeux : l'Etat affermi par de bonnes Loix, les Finances bien ordonnées, toutes les fraudes qu'on y faiſoit découvertes, la Diſcipline Militaire établie avec autant de prudence que d'autorité : ces Magazins, ces nouveaux moyens d'aſſiéger les Places & de conduire les Armées en toute ſaiſon, le courage invincible des Chefs & des Soldats, l'impétuoſité naturelle de la Nation ſoutenue d'une fermeté & d'une conſtance extraordinaire ; cette ferme croyance qu'ont tous les François, que rien ne leur eſt impoſſible ſous un ſi grand Roi : & enfin le Roi même qui vaut tout ſeul une grande armée, la force, la ſuite, le ſecret impénétrable de ſes

Secundùm eum, res LUDOVICI MAGNI, *vivamque eam quam oculis intuemur Hiſtoriam : Rempublicam optimis legibus conſtitutam : ærarii rationes ordinatas : revelata fraudium latibula : militarem diſciplinam pari prudentiâ atque auctoritate firmatam : annonæ comparandæ, obſidendarum Urbium, regendorum Exercituum, novas artes : invictos Ducum ac Militum animos ; nec tantùm impetum, ſed robur atque conſtantiam, Gentique infixum, ſub tanto Rege omnia pervincenda : Regem ipſum magni inſtar Exercitûs : hinc conſiliorum vim, & cohæren-*

tiam, atque occulta molimina, non niſi ſtupendis rerum eventibus eruptura : eluſos Hoſtes ac territos: Socios ſummâ fide conſtantiâque defenſos : partâ jam tutâque Victoriâ, æquis conditionibus datam Pacem : denique, incredibile ſtudium tuendæ atque amplificandæ Religionis, & Parentis maximi ad optima quæque capeſſenda conatus, obſequentiſſimo Filio commendamus.

Conſeils, & ces reſſorts cachés dont l'artifice ne ſe découvre que par les effets qui ſurprennent toujours : les Ennemis confus & dans l'épouvante ; les Alliés fidélement défendus ; la Paix donnée à l'Europe à des conditions équitables après une Victoire aſſûrée : enfin, cet incroyable attachement à défendre la Religion, cette envie de l'accroître, & ces efforts continuels de parvenir à tout ce qu'il y a de plus grand & de meilleur. Voilà ce que nous remarquons dans le Pere, & ce que nous recommandons au Fils d'imiter de tout ſon pouvoir.

Philoſophica ità diſtribuimus, ut quæ fixa eſſent, vitæque humanæ utilia, ſeriò certiſque rationibus firmata traderemus, quæ opinionibus diſſentionibuſque jactata, hiſtoricè referremus : æquum ac benevolum utrique parti Principem præſtituri, ac formaturi regendis rebus, natum, non ad litigandum, ſed ad judicandum.

VII. La Philoſophie. Traité de la connoiſſance de Dieu & de ſoi-même.

Pour les choſes qui regardent la Philoſophie, nous les avons diſtribuées de ſorte, que celles qui ſont hors de doute, & utiles à la vie, lui puiſſent être montrées ſérieuſement, & dans toute la certitude de leurs principes. Pour celles qui ne ſont que d'opinion, & dont on diſpute, nous nous ſommes contentés de les lui rapporter hiſtoriquement, jugeant qu'il étoit de ſa dignité d'écouter les deux Parties, d'en protéger également les Défenſeurs, ſans entrer dans leurs querelles ; parce que celui qui eſt né pour le commandement, doit apprendre à juger, & non à diſputer.

Cùm autem intelligeremus, eo philoſophiam maximè contineri, ut animum primùm ad ſeſe revocatum, hinc quaſi firmato gradu, ad Deum erigeret ; ab eo initio exorſi ſumus. Eam enim veram eſſe philoſophiam, maximèque parabilem, quâ ſcilicet homo

Mais après avoir conſidéré, que la Philoſophie conſiſte principalement à rappeller l'eſprit à ſoi-même, pour s'élever enſuite, comme par un dégré ſûr, juſqu'à Dieu ; nous avons commencé par-là, comme par la recherche la plus aiſée, auſſi-bien que la plus ſolide & la plus utile qu'on ſe puiſſe propoſer. Car ici pour devenir parfait

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

Philoſophe, l'homme n'a beſoin d'étudier autre choſe que lui-même, & ſans feuilleter tant de Livres, ſans faire de pénibles Recueils de ce qu'ont dit les Philoſophes, ni aller chercher bien loin des expériences; en remarquant ſeulement ce qu'il trouve en lui, il reconnoît par-là l'Auteur de ſon être. Auſſi avions-nous, dès les premieres années, jetté les ſemences d'une ſi belle & ſi utile Philoſophie; & nous avions employé toute ſorte de moyens pour faire que le Prince ſçût dès-lors diſcerner l'eſprit d'avec le corps, c'eſt-à-dire, cette partie qui commande en nous, de celle qui obéit; afin que l'ame commandant au corps, lui repréſentât Dieu commandant au monde entier, & à l'ame même. Mais lorſque le voyant plus avancé en âge, nous avons cru qu'il étoit tems de lui enſeigner méthodiquement la Philoſophie: nous en avons formé le plan ſur ce précepte de l'Evangile *Conſidérez-vous attentivement vous-mêmes.* Et ſur cette parole de David: *O Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuſe connoiſſance de ce que vous êtes.* Appuyés ſur ces deux paſſages, nous avons fait un Traité, de la connoiſſance de Dieu, & de ſoi-même; où nous expliquons la ſtructure du corps, & la nature de l'eſprit, par les choſes que chacun expérimente en ſoi; & nous faiſons voir qu'un homme qui ſçait ſe rendre préſent à lui-même, trouve Dieu plus préſent que tout autre choſe; puiſque ſans lui il n'auroit ni mouvement, ni eſprit,

Luc. XXI. 34.

Pſ. CXXXVIII.

ipſe, non lectione librorum, ac philoſophorum placitis operosè collectis, aut experimentis longè conquiſitis, ſed ipſâ ſui experientiâ nixus, ad Auctorem ſuum ſe deinde converteret. Hujus pulcherrimæ utiliſſimæque Philoſophiæ jam indè à primis annis ſemina jecimus, omnique induſtriâ niſi ſumus, uti puer quàm maximè animum à corpore ſecerneret, hoc eſt, eam partem quæ imperaret, ab eâ quæ ſerviret: tùm ſub mentis corpori imperantis imagine, Deum orbi univerſo, ipſique adeò menti, imperantem agnoſceret. Adultiore verò ætate, cùm tempus admoneret jam viâ ac ratione tradendam eſſe philoſophiam, memores dominici præcepti: Attendite vobis, *Davidicæque ſententiæ:* Mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me; *Tractatum inſtituimus* de Cognitione Dei & ſuî: *quo ſtructuram corporis, animique naturam, ex his maximè quæ in ſe quiſque experitur, exponimus, idque omninò agimus, ut cùm homo, ſibi ſit præſentiſſimus, tùm ſibi in omnibus præſentiſſimum contempletur Deum, ſine quo illi nec motus, nec ſpiritus, nec vita, nec ratio conſtet; juxta illam ſententiam ma-*

ximè philoſophicam Apoſtoli Athenis, hoc eſt, in ipſâ philoſophiæ arce diſputantis : Non longè eſt ab uno quoque noſtrûm, in ipſo enim vivimus, & movemur, & ſumus; *& iterùm;* Cùm ipſe det omnibus vitam, & inſpirationem & omnia. *Quæ cùm Apoſtolus ut philoſophiæ nota aſſumat ad ulteriora animos provecturus, nos illum à naturâ humanis ingeneratum mentibus Divinitatis ſenſum, ex ipſâ noſtrî cognitione eliciendum, excitandumque ſuſcepimus : certiſque argumentis effecimus, ut qui ſe belluis nihil præſtare vellent, mortalium omnium vaniſſimi pariter ac turpiſſimi, necnon nequiſſimi judicarentur.*

Quid plura, hinc Dialecticam, Moralemque Philoſophiam adornavimus, excolendis animi, quas in nobis experiebamur, ſublimioribus partibus, intelligendi nimirùm ac volendi facultate. Ac Dialecticam quidem, ex Platone & Ariſtotele, non ad umbratilem verborum pugnam, ſed ad judicium ratione formandum : eam maximè partem oratione complexi, quæ topica argumenta rebus gerendis apta componeret, eaque per ſeſe invali-

ni vie, ni raiſon : ſelon cette parole vraîment Philoſophique de l'Apôtre prêchant à Athènes, c'eſt-à-dire, dans le lieu où la Philoſophie étoit comme dans ſon fort. *Il n'eſt pas loin de chacun de nous : puiſque c'eſt en lui que nous vivons, que nous ſommes mûs & que nous ſommes.* Et encore, *puiſqu'il nous donne à tous la vie, la reſpiration, & toutes choſes.* A l'exemple de Saint Paul, qui ſe ſert de cette vérité, comme connue aux Philoſophes, pour les mener plus loin ; nous avons entrepris d'exciter en nous par la ſeule conſidération de nous-mêmes ce ſentiment de la Divinité, que la Nature a mis dans nos ames en les formant de ſorte qu'il paroiſſe clairement, que ceux qui ne veulent point reconnoître ce qu'ils ont au-deſſus des bêtes, ſont tout enſemble les plus aveugles, les plus méchans, & les plus impertinens de tous les hommes.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

Act. XVII. 27, 28.

Ibid. 25.

VIII. La Logique : La Rhétorique, & la Morale.

Delà nous avons paſſé à la Logique, & à la Morale, pour cultiver ces deux principales parties que nous avions remarquées en notre eſprit ; c'eſt-à-dire, la faculté d'entendre, & celle de vouloir. Pour la Logique nous l'avons tirée de Platon & d'Ariſtote, non pour la faire ſervir à de vaines diſputes de mots, mais pour former le jugement par un raiſonnement ſolide : nous arrêtant principalement à cette partie qui ſert à trouver les argumens probables, parce que ce ſont ceux que l'on emploie dans les affaires. Nous avons expliqué comment il les faut lier les uns aux autres ; deſorte que

tout foibles qu'ils ſont chacun à part, ils deviennent invincibles par cette liaiſon. De cette ſource nous avons tiré la Rhétorique, pour donner aux argumens nuds que la Dialectique avoit aſſemblés comme des os & des nerfs, de la chair, de l'eſprit & du mouvement. Ainſi nous n'en avons pas fait une diſcoureuſe dont les paroles n'ont que du ſon : nous ne l'avons pas faite enflée & vuide de choſes, mais ſaine & vigoureuſe : nous ne l'avons point fardée, mais nous lui avons donné un teint naturel & une vive couleur : enſorte qu'elle n'eut d'éclat, que celui qui ſort de la vérité même. Pour cela nous avons tiré d'Ariſtote, de Cicéron, de Quintilien & des autres, les meilleurs préceptes ; mais nous nous ſommes beaucoup plus ſervis d'exemples que de préceptes, & nous avions coutume en liſant les diſcours qui nous émouvoient le plus, d'en ôter les figures & les autres ornemens de paroles, qui en ſont comme la chair & la peau ; de ſorte que n'y laiſſant que cet aſſemblage d'os & de nerfs dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire, les ſeuls argumens, il étoit aiſé de voir ce que la Logique faiſoit dans ces ouvrages, & ce que la Rhétorique y ajoûtoit.

Pour la Doctrine des mœurs, nous avons cru qu'elle ne ſe devoit pas tirer d'une autre ſource que de l'Ecriture, & des maximes de l'Evangile, & qu'il ne falloit pas, quand on peut puiſer au milieu d'un fleuve, aller chercher des ruiſſeaux bourbeux. Nous n'a-

da, alia aliis nectendo firmaret. Quo demùm ex fonte Rhetoricam exurgere juſſimus, quæ nudis argumentis, quaſi oſſibus nerviſque, à Dialectica compactis, & carnem & ſpiritum & motum inderet: eamque adeò non ſtridulam & canoram, non timidam & evanidam, ſed ſanam vigentemque fecimus; neque fuco depinximus, ſed verum colorem nitoremque dedimus, ex ipſâ veritate efflorescentem. Eò ſanè ſelecta Ariſtotelis, Ciceronis, Quintiliani, aliorumque præcepta contulimus; ſed exemplis magis quàm præceptis egimus : ſolebamuſque orationes quæ maximè afficerent, percellerentque animum, ſublatis figuris, ornamentiſque verborum, quaſi detractâ cute, ad illam, quam modò diximus, oſſium nervorumque compagem, hoc eſt, ad ſimplicia nudaque argumenta redigere; ut quid Logica præſtaret, quid Rhetorica adderet, quaſi oculis cerneretur.

Moralem verò Doctrinam non alio ex fonte quàm ex Scripturâ, Chriſtianæque Religionis decretis, repetendam oſtendimus : neque committendum, ut qui pleno flumine irrigari poſſit, turbidos rivu-

los conſectetur. Neque eò ſeciùs Ariſtotelis moralia perſecuti ſumus, quibus adjunximus Socratica illa mira & pro tempore ſublimia dogmata, quæ & fidem ab incredulis, & ab obduratis ruborem exprimerent. Interim docebamus, quid in horum decretis Chriſtiana Philoſophia reprehenderit, quid addiderit; probata verò, quâ auctoritate firmârit, quâ Doctrinâ illuſtravit, ut philoſophicam gravitatem tantæ ſapientiæ comparatam, meram eſſe infantiam confiteri oporteret.

vons pas néanmoins laiſſé d'expliquer la Morale d'Ariſtote : à quoi nous avons ajoûté cette doctrine admirable de Socrate, vraîment ſublime pour ſon tems, qui peut ſervir à donner de la foi aux incrédules, & à faire rougir les plus endurcis. Nous marquions en même tems ce que la Philoſophie Chrétienne y condamnoit : ce qu'elle y ajoûtoit : ce qu'elle y approuvoit : avec quelle autorité elle en confirmoit les dogmes véritables, & combien elle s'élevoit au-deſſus, en ſorte qu'on fût obligé d'avoüer, que la Philoſophie, toute grave qu'elle paroît, comparée à la ſageſſe de l'Evangile, n'étoit qu'une pure enfance.

Neque abs re duximus, ex Romanis legibus aliquid delibare : quid jus ipſum & quotuplex, quæ conditio perſonarum, quæ rerum diviſiones, quæ ratio contractuum, quæ teſtamentorum hæreditatumque, magiſtratuum quoque poteſtatem, judiciorumque auctoritatem : alia ejuſmodi quibus vitæ civilis principia continentur.

IX. Les principes de la Juriſprudence.

Nous avons cru qu'il ſeroit bon de donner au Prince quelque teinture des Loix Romaines ; en lui faiſant voir, par exemple, ce que c'eſt que le droit, de combien de ſortes il y en avoit, la condition des perſonnes, la diviſion des choſes ; ce que c'eſt que les Contrats, les Teſtamens, les ſucceſſions, la puiſſance des Magiſtrats, l'autorité des Jugemens, & les autres principes de la vie Civile.

Metaphyſicam ſanè quæ in antè dictis maximè verſatur, commemorare non vacat. Phyſica bene multa in explicando corpore humano tradidimus : cætera ex noſtro inſtituto hiſtoricè potiùs quàm dogmaticè, Ariſtotelis placitis minimè prætermiſſis. Ex-

X. Les autres parties de la Philoſophie.

Nous ne dirons rien ici de la Métaphyſique, parce qu'elle eſt toute répandue dans ce qui précéde. Nous avons mêlé beaucoup de Phyſique en expliquant le corps humain ; & pour les autres choſes qui regardent cette étude, nous les avons traitées ſelon notre projet, plus hiſtoriquement que dogmatiquement. Nous n'avons pas

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

oublié ce qu'en a dit Ariſtote; & pour l'expérience des choſes naturelles, nous avons fait faire devant le Prince les plus néceſſaires, & les plus belles. Il n'y a pas moins trouvé de divertiſſement que de profit. Elles lui ont fait connoître l'induſtrie de l'eſprit humain, & les belles inventions des Arts, ſoit pour découvrir les ſecrets de la Nature, ou pour l'embellir, ou pour l'aider. Mais ce qui eſt plus conſidérable, il y a découvert l'art de la Nature même, ou plûtôt la providence de Dieu qui eſt à la fois ſi viſible & ſi cachée.

perimenta verò rerum naturalium ſic exhibere fecimus, ut in his Princeps ludo ſuaviſſimo atque utiliſſimo, humanæ mentis induſtriam, præclaraque artium inventa, quibus naturam & retegerent, & ornarent, interdum adjuvarent; ipſam denique naturæ artem, imò ſummi opificis & patentiſſimam & occultiſſimam providentiam miraretur.

XI. Les Mathématiques.

Les Mathématiques qui ſervent le plus à la juſteſſe du raiſonnement, lui ont été montrées par un excellent maître, qui ne s'eſt pas contenté, comme c'eſt l'ordinaire, de lui apprendre à fortifier des Places, à les attaquer, à lui faire des campemens; mais qui lui a encore appris à conſtruire des Forts, à les deſſiner de ſa propre main, à mettre une armée en bataille, & à la faire marcher. Il lui a enſeigné les Méchaniques, le poids des liquides & des ſolides, les différens ſyſtêmes du monde, & les premiers Livres d'Euclide: ce qu'il a compris avec tant de promptitude, que ceux qui le voyoient en étoient ſurpris. Au reſte, toutes ces choſes ne lui ont été enſeignées que peu-à-peu, chacune en ſon lieu. Et notre ſoin principal a été qu'on les lui donnât à propos, & chaque choſe en ſon tems: afin qu'il les digérât plus aiſément, & qu'elles ſe tournaſſent en nourriture.

Mathematicas diſciplinas argumentandi magiſtras ab optimo doctore accepit; nec tantùm, ut fit, munire & oppugnare urbes, metari caſtra; ipſe induſtriâ manu munimenta deſcribere, aciem inſtruere, circumducere; ſed etiam machinarum conſtruendarum artem, liquidorum, ſolidorumque librationes, varia mundi ſyſtemata, atque Euclidis elementa, primos certè libros, tam promto animo hauſit, ut ſpectantibus miraculo eſſet. Hæc quidem omnia, ſuo ordine locoque ſenſim inſtillata: ac præcipua cura fuit, uti adtemperatè omnia præberentur, quo faciliùs incoquerentur, & coaleſcerent.

Nunc

Nunc propè jam confecto curſu, tria in primis præſtanda ſuſcepimus.

Hiſtoriam univerſam, antiquam, novamque: illam ab origine mundi ad Carolum Magnum, atque everſum antiquum Romanum Imperium; hanc, ab condito novo per Francos Imperio, ordinatam: jamque antè perlectam ità revolvimus, ut & perpetuam religionis ſeriem & imperiorum vices, earumque cauſas ex alto repetitas, liquidò demonſtremus. Et quidem Religionem, utriuſque Teſtamenti conſertis inter ſe coaptatiſque myſteriis ſemper immotam, ipſo ævo creviſſe, ac nova antiquis ſuperſtructa vim roburque addidiſſe: quo pondere victas proſtrataſque Hæreſes, ipſam veritatem ejuſque propugnatricem ac magiſtram Eccleſiam, Petrâ ſcilicet nixam, firmo gradu conſtitiſſe: imperia verò ipſo ævo fatiſcentia, ac velut mutuis confecta cædibus, alterum in alterum corruiſſe. Illius ergo firmitudinis, harum ruinarum cauſas aperimus. Ægyptiorum, atque Aſſyriorum, Perſarum, poſteà Græcorum, Romanorum, ſequentis deindè ævi, nec longo tamen ſermone, inſtituta perſequimur:

Maintenant que le cours de ſes études eſt preſque achevé, nous avons cru devoir travailler principalement à trois choſes.

Premiérement, à une Hiſtoire Univerſelle, qui eût deux parties: dont la premiere comprît depuis l'origine du monde, juſqu'à la chûte de l'ancien Empire Romain, & au couronnement de Charlemagne; & la ſeconde, depuis ce nouvel Empire établi par les François. Il y avoit déja longtems que nous l'avions compoſée, & même que nous l'avions fait lire au Prince: mais nous la repaſſons maintenant, & nous y avons ajoûté de nouvelles réflexions, qui font entendre toute la ſuite de la Religion, & les changemens des Empires, avec leurs cauſes profondes que nous reprenons dès leur origine. Dans cet ouvrage, on voit paroître la Religion toujours ferme, & inébranlable, depuis le commencement du monde: le rapport des deux Teſtamens lui donne cette force; & l'Evangile qu'on voit s'élever ſur les fondemens de la Loi, montre une ſolidité qu'on reconnoît aiſément être à toute épreuve. On voit la vérité toujours victorieuſe, les Héréſies renverſées, l'Egliſe fondée ſur la pierre les abattre par le ſeul poids d'une autorité ſi bien établie, & s'affermir avec le tems: pendant qu'on voit au contraire les Empires les plus floriſſans, non-ſeulement s'affoiblir par la ſuite des années, mais encore ſe défaire mutuellement, & tomber les uns ſur les autres. Nous

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

XII. Trois derniers Ouvrages, pour recueillir le fruit des études.

I°. L'Hiſtoire Univerſelle, pour expliquer la ſuite de la Religion, & les changemens des Empires.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

montrons d'où vient d'un côté une ſi ferme conſiſtence ; & de l'autre, un Etat toujours changeant, & des ruines inévitables. Cette derniere recherche nous a engagés à expliquer en peu de mots les Loix & les Coutumes des Egyptiens, des Aſſyriens, & des Perſes ; celles des Grecs, celles des Romains, & celles des tems ſuivans : ce que chaque Nation a eu dans les ſiennes qui ait été fatal aux autres, & à elles-mêmes ; & les exemples que leurs progrès ou leur décadence ont donnés aux ſiécles futurs. Ainſi nous tirons deux fruits de l'Hiſtoire Univerſelle. Le premier eſt de faire voir tout enſemble l'autorité, & la ſainteté de la Religion, par ſa propre ſtabilité & par ſa durée perpétuelle. Le ſecond eſt, que connoiſſant ce qui a cauſé la ruine de chaque Empire, nous pouvons ſur leur exemple trouver les moyens de ſoutenir les Etats, ſi fragiles de leur nature, ſans toutefois oublier que ces ſoutiens même ſont ſujets à la Loi commune de la mortalité, qui eſt attachée aux choſes humaines ; & qu'il faut porter plus haut ſes eſpérances.

quid una quæque gens, & fatale aliis, ſibique ipſi peſtiferum aluerit, quæque ſecuturis documenta præbuerit. Sic rerum humanarum, univerſæque hiſtoriæ duplicem fructum capimus : primùm, ut Religioni, ipſâ perennitate, ſua auctoritas ac ſanctitas conſtet : tùm, ut imperiis ſponte lapſuris, ex priſcis exemplis fulcimenta quæramus : ſic ſanè, ut cogitemus ipſis fulcimentis innatam, rebus humanis hærere mortalitatem, ſpemque ad cœleſtia transferendam.

XIII. II°. Politique tirée des propres paroles de la ſainte Ecriture.

Par le ſecond ouvrage, nous découvrons les ſecrets de la Politique, les maximes du gouvernement, & les ſources du Droit dans la Doctrine & dans les exemples de la ſainte Ecriture. On y voit non-ſeulement avec quelle piété il faut que les Rois ſervent Dieu, ou le fléchiſſent, après l'avoir offenſé ; avec quel zéle ils ſont obligés à défendre la foi de l'Egliſe, à maintenir ſes droits, & à choiſir ſes Paſteurs ; mais encore l'origine de la vie civile ; comment les hommes ont commencé à former leur ſociété,

Alterum opus noſtrum, inſtituta politica, civilemque prudentiam ipſoſque juris fontes, ex Sacræ Scripturæ decretis & exemplis reſerat : neque tantum, quâ pietate colendus Regibus, ac placandus Deus ; quâ ſollicitudine ac reverentiâ tutanda Eccleſiæ fides, ſervanda jura, paſtores deſignandi ; verùm etiam undè ipſa civilitas, quibuſque initiis cœtus humani coaluerint, quâ arte tractandi a-

nimi, ineunda consilia, bella administranda, componenda pax, sanciendæ leges, vindicanda autoritas, constituenda Respublica. Planumque omninò fit, Scripturas divinas aliis omnibus libris qui vitam civilem instituunt, quantùm autoritate, tantùm prudentiâ, ac rerum gerendarum ratione præstare.

Tertium opus nostrum, Regni Gallicani peculiaria instituta complectitur: quæ cum aliis imperiis composita & collata, universæ Reipublicæ Christianæ totiusque adeò Europæ designant statum.

His demum perfectis, quoad tempus & industria nostra tulerit, reposcenti Regi amantissimum Filium, ejus jussu ductuque, bonis omnibus artibus exornatum, atque perpolitum reddere parati sumus: meliore magistro, ipso scilicet Rege, ipsoque rerum usu, ad majora studia promovendum.

Nos quidem hæc, BEATISSIME PATER, pro nostri officii ratione, summâ fide ac diligentiâ fecimus, plantavimus, rigavimus, det incrementum Deus: Sanè, ex quo Ille Te,

avec quelle adreſſe il faut manier les eſprits; comment il faut former le deſſein de conduire une guerre; ne l'entreprendre pas ſans bon ſujet; faire une paix; ſoutenir l'autorité; faire des Loix & régler un Etat. Ce qui fait voir clairement, que l'Ecriture Sainte ſurpaſſe autant en prudence qu'en autorité, tous les autres Livres qui donnent des préceptes pour la vie civile; & qu'on ne voit en nul autre endroit des maximes auſſi ſûres pour le gouvernement.

LETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

XIV. IIIe. l'Etat du Royaume, & de toute l'Europe.

Le troiſiéme ouvrage comprend les Loix, & les Coutumes particulieres du Royaume de France. En comparant ce Royaume avec tous les autres, on met ſous les yeux du Prince, tout l'état de la Chrétienté, & même de toute l'Europe.

Nous achéverons tous ces deſſeins, autant que le tems & notre induſtrie le pourra permettre. Et quand le Roi nous demandera ce Fils ſi cher, que nous avons tâché par ſon commandement & ſous ſes ordres d'inſtruire dans tous les beaux Arts; nous ſommes prêts à le remettre entre ſes mains, pour faire des études plus néceſſaires ſous de meilleurs maîtres, qui ſont le Roi même, & l'uſage du monde & des affaires.

Voilà, TRES-SAINT PERE, ce que nous avons fait pour nous acquitter de notre devoir. Nous avons planté, nous avons arroſé: plaiſe à Dieu de donner l'accroiſſement. Au reſte, depuis que celui dont vous tenez la place ſur la terre, vous a inſ-

L'ETTRE AU PAPE INNOCENT XI.

piré parmi tant de ſoins, de jetter un regard paternel ſur nos travaux; nous nous ſervons de l'autorité de VOTRE SAINTETE' même, pour porter le Prince à la vertu; & nous éprouvons avec joie, que les exhortations, que nous lui faiſons de votre part, font impreſſion ſur ſon eſprit. Que nous ſommes heureux, TRES-SAINT PERE, d'être ſecourus dans un ouvrage ſi grand par un ſi grand Pape, dans lequel nous voyons revivre Saint Léon, S. Grégoire, & S. Pierre même.

cujus vices geris, impulit, ut tot inter, unus noſtris laboribus paternum animum adhibeas TUÆ *quoque* SANCTITATIS *nomine ad optima quæque principem adhortamur: idque perſpeximus, maximo ad virtutem incitamento fuiſſe. Beatos verò nos, qui tantâ in re tantum Pontificem, Leonem alterum, alterum Gregorium, imò Petrum, adjutorem habeamus.*

TRE'S-SAINT PERE,

DE VOTRE SAINTETE'

A S. Germain en Laye, le 8 de Mars 1679.

Le fils très-obéiſſant, & très-dévot.

†J. BENIGNE, ancien Evêque de Condom.

ainſi ſigné;
Et au-deſſus,

A notre très-Saint Pere le Pape Innocent XI.

BEATISSIME PATER,

VESTRÆ SANCTITATIS,

In Palatio San-Germa-*nensi*, VIII Martis 1679.

Devotiſſimus & obedientiſſimus filius.

†*J. BENIGNUS, Epiſcopus Condo-*
ſic ſignatum,
Et hæc erat inſcriptio,
menſis.

Sanctiſſimo Domino Domino noſtro Innocentio Papæ XI.

INNOCENT P. P. XI.

VEnerabilis Frater, Salutem, & Apoſtolicam benedictionem. Rationem, ac methodum, quâ præclaram Delphini indolem optimis artibus, ab ineunte ætate, imbuendam ſuſcepit Fraternitas Tua, & feliciter adoleſcentem in præſens imbuit; eleganter copioſéque deſcriptam in tuis litteris, dignam judicavimus, cui perlegendæ tempus aliquod graviſſimis Chriſtianæ Reipublicæ curis ſubtraheremus. Et quidem jacta à te quaſi in fertili ſolo, ſemina virtutum in ejus Principis animo, quem maximi, & clariſſimi imperii hæredem olim futurum jam ſuſpicit, & ſub inclyti Parentis diſciplinâ defenſorem, propagatoremque fidei expectat Eccleſia univerſa, uberem publicæ felicitatis, ac lætitiæ meſſem pollicentur. Inter plurima autem liberalis doctrinæ, & veræ ſapientiæ monita, quibus Regiam Delphini mentem informas; illa in primis laudandæ, ac ſæpiùs inculcanda videntur, quæ regni rectè adminiſtrandi regulas, & utilitatem populorum, cum Regis ipſius rationibus, ac laude conjunctam reſpiciunt: quem induſtriæ ac pietati tuæ ſcopum propoſitum à te fuiſſe non dubitamus. Intelliget profectò ſuo tempore, & magno ſanè cum fructu Reipublicæ, gratâque hauſtæ à te diſciplinæ recordatione Delphinus, non tam pulchrum, & præclarum eſſe

VENERABLE Frere, ſalut & bénédiction Apoſtolique. La méthode que vous vous êtes propoſée, pour former dès ſes plus tendres années aux bonnes choſes le Dauphin de France; & que vous continuez d'employer avec tant de ſuccès auprès de ce jeune Prince, pendant qu'il s'avance à un âge plus mûr, nous a paru mériter que nous dérobaſſions quelque tems aux importantes affaires de la Chrétienté, pour lire la Lettre où vous avez ſi élégamment & ſi pleinement décrit cette méthode. La félicité publique ſera le fruit de la bonne ſemence que vous jetterez, comme dans une terre fertile, dans l'eſprit d'un Prince, que toute l'Egliſe reſpecte déja comme l'héritier d'un ſi grand Royaume, & qu'elle voit ſous la conduite d'un illuſtre Pere, ſe rendre digne, non-ſeulement de protéger la Foi Catholique, mais encore de l'étendre. Entre tant d'inſtructions de la véritable Sageſſe, dont vous rempliſſez l'eſprit du Dauphin, celles-là ſans doute ſont les plus belles & les plus dignes d'être inculquées ſans ceſſe, qui apprennent à unir enſemble, comme choſes inſéparables, les intérêts & la gloire des Rois avec le bien de leurs Peuples, & les régles d'un bon Gouvernement. Le Prince que vous inſtruiſez connoîtra un jour avec un grand accroiſſement du bien public, & un agréable reſſouvenir de l'éducation qu'il aura reçue de vous, qu'il n'eſt point ſi beau ni ſi glorieux d'être né dans la Royauté, que de ſçavoir s'en bien ſervir; & que le plus digne emploi qu'un Prince puiſſe faire de cette Puiſſance ſouveraine qu'il reçoit de Dieu, c'eſt de la faire uniquement ſervir, non pas à contenter ſes paſſions, ou le déſir d'une gloire vaine, mais à procurer le bonheur du genre-humain. Il connoîtra qu'il ne doit jamais for-

mer de deſſeins, ni commencer d'entrepriſes qui s'éloignent de la voie de la Juſtice, & qui ne ſe rapportent à l'avancement de la gloire de Dieu : penſant ſouvent en lui-même que les biens dont nous joüiſſons en cette vie, comme ils ſont des préſens de Dieu, doivent être rapportés à celui qui nous les a donnés, & devant qui s'élévent ou tombent, comme il lui plaît, les plus triomphans, & les plus floriſſans Empires. Au reſte, pour ce qui regarde le Siége Apoſtolique, nous eſpérons que ce Prince ſera puiſſamment excité à lui donner dans toutes les occaſions des marques d'une obéiſſance filiale, tant par l'exemple des Rois de France ſes Prédéceſſeurs, qui, par le reſpect qu'ils ont toujours eu pour le Saint Siége, ont attiré ſur ce Royaume d'infinis tréſors de la libéralité du Ciel ; que par la tendreſſe & l'affection véritablement maternelle, que nous reſſentons pour lui dans notre cœur. Cependant nous ne ceſſons de rendre graces à la bonté de Dieu, qu'il ſe ſoit trouvé un homme tel que vous, digne d'élever & d'inſtruire un Prince né pour de ſi grandes choſes ; & nous lui demandons ſoigneuſement dans nos Prieres, que cette Ame naturellement portée au bien que le Dauphin a reçue en partage, y faſſe chaque jour, par vos inſtructions & par vos ſoins, de nouveaux progrès ; & qu'ainſi puiſſent être inſtruits à l'avenir tous ceux qui gouvernent la Terre. Quant à vous, vénérable Frere, nous vous donnons de bon cœur notre Bénédiction Apoſtolique, comme une marque de l'amitié que nous vous portons, & de la grande eſtime que nous faiſons de votre vertu. Donné à Rome, à S. Pierre, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 19 Avril 1679. & le troiſiéme de notre Pontificat.

Regiâ ediſorte, quàm uti ſapienter : nihil Regiâ dignitate, ac magnitudine dignius, quàm traditam à Deo ampliſſimam poteſtatem, non ad explendas cupiditates ſuas, & ad inanis gloriæ ambitum, ſed in præſidium, ac patrocinium generis humani unicè conferre : nihil cogitare, nullum opus aggredi, quod vel ab æquitatis & juſtitiæ ſemitâ deflectat, vel ad divini honoris incrementum non dirigatur ; animo identidem reputando, bona omnia quibus in præſenti vitâ fruimur, à Deo profecta in Deum ipſum refundi debere, ad cujus nutum oriuntur, & occidunt invictiſſima, ac florentiſſima quæque Imperia. Porrò ad Apoſtolicam Sedem colendam, & omnibus filialis obſervantiæ officiis proſequendam, magno illi incitamento ſemper fore confidimus, tum Religioſiſſimorum Galliæ Regum majorum ſuorum exempla, undè perennes in iſtud Regnum fluxêre cœleſtis beneficentiæ theſauri : tum mutuam, ac planè maternam ejuſdem Sedis in ipſo amplectendo charitatem. Nos interim Dei benignitati debitas habemus gratias, quòd tanta ſpei Adoleſcenti par Educator, Inſtitutorque contigerit : & accuratas fundimus preces, ut anima bona, quam Delphinus ſortitus eſt, multò etiam inſtitutione, curâque tuâ melior fiat ; & pariter erudiantur omnes, qui judicant terram. Tibique, Venerabilis Frater, Apoſtolicam benedictionem, indicem amoris erga te noſtri animique præclarè de tuâ virtute exiſtimantis, peramanter impertimur. Datum Romæ apud S. Petrum ſub annulo Piſcatoris. Die XIX Aprilis. M. DC. LXXIX. Pontificatûs noſtri anni tertii.

Signé, MARIUS SPINULA.

Et au-deſſus, A notre Vénérable Frere l'Evêque de Condom.

Sic ſignatum, *MARIUS SPINULA.*
Et hæc erat Inſcriptio. *Venerabili Fratri Epiſcopo Condomenſi.*

ORAISONS FUNEBRES.

Digitized by Google

ORAISON

ORAISON FUNEBRE
DE MESSIRE
NICOLAS CORNET,
GRAND MAITRE
DU COLLEGE DE NAVARRE,

Prononcée dans la Chapelle du Collége, où il eſt inhumé, le 27 Juin 1663. par M. BOSSUET.

Simile eſt Regnum Cœlorum theſauro abſcondito.

Le Royaume des Cieux eſt ſemblable à un tréſor caché.
Matth. XIII. 44.

CEux qui ont vécu dans les Dignités & dans les places relevées, ne ſont pas les ſeuls d'entre les Mortels, dont la mémoire doit être honorée par des Eloges publics. Avoir mérité les dignités, & les avoir refuſées, c'eſt une nouvelle eſpéce de dignité, qui mérite d'être célébrée par toutes ſortes d'honneurs; & comme l'Univers n'a rien de plus grand que les grands Hommes modeſtes, c'eſt principalement en leur faveur, & pour conſerver leurs vertus, qu'il faut épuiſer toutes ſortes de loüanges. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner ſi cette Maiſon Royale ordonne un Panégyrique à *M. Nicolas Cornet*, ſon grand-maître, qu'elle auroit vû élevé aux premiers rangs de l'Egliſe, ſi, juſte en toutes autres

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

choſes, il ne s'étoit oppoſé en cette ſeule rencontre, à la juſtice de nos Rois. Elle doit ce témoignage à ſa vertu, cette reconnoiſſance à ſes ſoins, cette gloire publique à ſa modeſtie; & étant ſi fort affligée par la perte d'un ſi grand Homme, elle ne peut pas négliger le ſeul avantage qui lui revient de ſa mort, qui eſt la liberté de le loüer. Car comme, tant qu'il a vécu ſur la terre, la ſeule autorité de ſa modeſtie ſupprimoit les marques d'eſtime qu'elle eût voulu rendre auſſi ſolemnelles, que ſon mérite étoit extraordinaire; maintenant qu'il lui eſt permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de ſi près, elle ne peut manquer à ſes devoirs particuliers, ni envier au Public l'exemple d'une vie ſi réglée: & moi (ſi toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même,) moi, dis-je, qui ai trouvé en ce Perſonnage, avec tant d'autres rares qualités, un tréſor inépuiſable de ſages conſeils, de bonne foi, de ſincérité, d'amitié conſtante & inviolable, puis-je lui refuſer quelques fruits d'un eſprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès ſa premiere jeuneſſe, ou lui dénier quelque part dans mes diſcours, après qu'il en a été ſi ſouvent & le cenſeur & l'arbitre? Il eſt donc juſte, Meſſieurs, puiſqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende, comme je pourrai, à ce Collége Royal ſon Grand-Maître, aux Maiſons Religieuſes leur pere & leur protecteur, à la Faculté de Théologie l'une de ſes plus vives lumieres, & celui de tous ſes enfans, qui peut-être a autant ſoutenu cette ancienne réputation de doctrine & d'intégrité qu'elle s'eſt acquiſe par toute la terre; enfin, à toute l'Egliſe, & à notre ſiécle l'un de ſes plus grands ornemens. Sortez, grand Homme, de ce tombeau, auſſi-bien y êtes-vous deſcendu trop tôt pour nous; ſortez, dis-je, de ce tombeau, que vous avez choiſi inutilement dans la place la plus obſcure & la plus négligée de cette Nef. Votre modeſtie vous a trompé, auſſi-bien que tant de ſaints Hommes, qui ont cru qu'ils ſe cacheroient éternellement en ſe jettant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laiſſer joüir de cette noble obſcurité que vous avez tant aimée; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce tréſor de vos graces, d'autant plus riche qu'il eſt plus caché. Car, Meſſieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la Sageſſe céleſte, eſt de cacher ſes ouvrages, & que le deſſein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux, eſt ce qui lui fait déployer une ſi grande variété de conſeils profonds. Ainſi toute la gloire de cet Homme illuſtre, dont je dois

aujourd'hui prononcer l'Eloge, c'eſt d'avoir été un tréſor caché; & je ne le louerai pas ſelon ſes mérites, ſi, non content de vous faire part de tant de lumieres, de tant de grandeurs, de tant de graces du divin Eſprit, dont nous découvrons en lui un ſi bel amas, je ne vous montre encore un ſi bel artifice, par lequel il s'eſt efforcé de cacher au monde toutes ſes richeſſes. Vous verrez donc *Nicolas Cornet*, tréſor public, & tréſor caché plein de lumiere céleſte, & couvert autant qu'il a pû de nuages épais, illuminant l'Egliſe par ſa doctrine, & ne voulant lui faire ſçavoir que ſa ſeule ſoumiſſion; plus illuſtre, ſans comparaiſon, par le déſir de cacher toutes ſes vertus, que par le ſoin de les acquérir, & la gloire de les poſſéder. Enfin, pour réduire ce diſcours à quelque méthode, & vous déduire par ordre les myſtères qui ſont compris dans ce mot évangélique de *Tréſor caché*; vous verrez, Meſſieurs, dans le premier Point de ce Diſcours les recherches immenſes & ineſtimables qui ſont renfermées dans ce Tréſor; & vous admirerez dans le ſecond l'enveloppe myſtérieuſe, & plus riche que le Tréſor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propoſe, voilà le témoignage ſaint & véritable que je rendrai aujourd'hui devant les Autels, au mérite d'un ſi grand Homme. J'en prends à témoin ce grand Prélat, ſous la conduite duquel cette grande maiſon portera ſa réputation. Il a voulu paroître à l'Autel, il a voulu offrir à Dieu ſon ſacrifice pour lui. C'eſt ce grand Prélat que je prends à témoin de ce que je vais dire, & je m'aſſûre, Meſſieurs, que vous ne me refuſerez pas vos attentions.

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

Ce que JESUS-CHRIST Notre-Seigneur a été naturellement & par excellence, il veut bien que ſes ſerviteurs le ſoient par écoulement de lui-même, & par effuſion de ſa grace. S'il eſt Docteur du monde, ſes Miniſtres en ſont la fonction; & comme en qualité de Docteur du monde, *en lui*, dit l'Apôtre, *ont été cachés les tréſors de ſcience & de ſageſſe*: ainſi il a établi des Docteurs qu'il a remplis de grace & de vérité, pour en enrichir ſes Fidéles; & ſes Docteurs, illuminés par ſon Saint-Eſprit, ſont les véritables tréſors de l'Egliſe Univerſelle. En effet, Chrétiens, lorſque la Faculté de Théologie eſt, & a été ſi ſouvent conſultée en Corps, & que ſes Docteurs particuliers le ſont tous les jours, touchant le devoir de la conſcience, n'eſt-ce pas un témoignage authentique qu'autant qu'elle a de Docteurs, autant devroit-elle avoir de tréſors

Coloſ. 2, 3.

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

publics, d'où l'on puiſſe tirer, ſelon les beſoins & les occurrences différentes, de quoi relever les foibles, confirmer les forts, inſtruire les ſimples & les ignorans, confondre & réprimer les opiniâtres? Perſonne ne peut ignorer que ce ſaint homme dont nous parlons, ne ſe ſoit très-dignement acquitté d'un ſi divin miniſtère: ſes conſeils étoient droits, ſes ſentimens purs, ſes réflexions efficaces, ſa fermeté invincible. C'étoit un Docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne ſimplicité, de l'ancienne probité; également élevé au-deſſus de la flatterie & de la crainte, incapable de céder aux vaines excuſes des pécheurs, d'être ſurpris des détours des intérêts humains, aux inventions de la chair & du ſang; & comme c'eſt en ceci que conſiſte principalement l'exercice des Docteurs, permettez-moi, Chrétiens, de reprendre ici d'un plus haut principe la régle de cette conduite. Deux maladies dangereuſes ont affligé en nos jours le Corps de l'Egliſe; il a pris à quelques Docteurs une malheureuſe & inhumaine complaiſance, une pitié meurtriere, qui leur a fait porter des couſſins ſous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs paſſions, pour condeſcendre à leur vanité, & flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les conſciences captives ſous des rigueurs très-injuſtes; ils ne peuvent ſupporter aucune foibleſſe, ils traînent toujours l'Enfer après eux, & ne fulminent que des anathêmes. L'ennemi de notre ſalut ſe ſert également des uns & des autres, employant la facilité de ceux-là, pour rendre le vice aimable, & la ſévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuſe. Quels excès terribles, & quelles armes oppoſées! Aveugles enfans d'Adam, que le déſir de ſçavoir a précipités dans un abyſme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité où la juſtice, où la vérité, où la droite raiſon a poſé ſon thrône?

Certes, je ne vois rien dans le monde qui ſoit plus à charge à l'Egliſe que ces eſprits vainement ſubtils, qui réduiſent tout l'Evangile en problêmes, qui forment des incidens ſur l'exécution de ſes préceptes, qui fatiguent les Caſuiſtes, par des conſultations infinies; ceux-là ne travaillent, en vérité, qu'à nous envelopper la régle des mœurs; ce ſont des hommes, dit S. Auguſtin, qui ſe tourmentent beaucoup pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent, *nihil laborant, niſi non invenire quod quærunt*; &, comme dit le même Saint, qui tournant s'enveloppent eux-mêmes dans les ombres de leurs propres ténébres, c'eſt-à-dire, dans leur ignorance & dans leurs erreurs, & s'en font une couverture. Mais plus

malheureux encore les Docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentimens, & donnent poids à leur folie. Ce sont des Astres errans, comme parle l'Apôtre S. Jude, qui pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent & se détournent au gré des vanités, des intérêts, & des passions humaines. Ils confondent le Ciel & la terre, ils mêlent JESUS-CHRIST avec Bélial, ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Evangile, des lambeaux de mondanité avec la pourpre Royale; mélange indigne de la piété chrétienne, union monstrueuse qui déshonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du Christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent par un autre excès, l'esprit de la piété; qui trouvent par-tout des crimes nouveaux, & accablent la foiblesse humaine en ajoûtant au joug que Dieu nous impose? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe, & un esprit de fastueuse singularité, fait paroître la vertu trop pesante, l'Evangile excessif, le Christianisme impossible? O foiblesse & légéreté de l'esprit humain, sans point, sans consistence, seras-tu toujours le joüet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches, ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô Docteurs, & il vous sera bien aisé, pourvû que vous écoutiez le Docteur céleste, *Son joug est doux*, nous dit-il, *& son fardeau est léger*. Voyez, dit S. Chrysostôme, le tempérament; il ne dit pas simplement que son Evangile soit, ou pesant ou léger, mais il joint l'un & l'autre ensemble, afin que nous entendions que ce bon Maître, ni ne nous décharge, ni ne nous accable; & que si son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté veut en même tems ménager nos forces. Vous donc, Docteurs relâchés, puisque l'Evangile est un *joug*, ne le rendez pas si facile, de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement, & qu'ayant rejetté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, Docteurs trop austères, puisque l'Evangile doit être *léger*, n'entreprenez pas d'accroître son poids, n'y ajoûtez rien de vous-mêmes, ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main, il soutient de l'autre; ainsi tout ce qu'il impose est léger, mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable. Vous voyez donc, Chrétiens, que pour trouver la régle des mœurs, il faut tenir le

Matt. 11. 30.

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

milieu entre les deux extrémités ; & c'eſt pourquoi l'Oracle toujours ſage nous avertit de ne nous dérourner jamais ni à la droite ni à la gauche. Ceux-là ſe détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice, & favoriſent le parti de la corruption ; mais ceux qui mettent la vertu trop haute, à qui toutes les foibleſſes paroiſſent des crimes horribles, ou qui, des conſeils de perfection, font la Loi commune de tous les Fidéles, ne doivent pas ſe vanter d'aller droitement, ſous prétexte qu'ils ſemblent chercher une régularité plus ſcrupuleuſe : car l'Ecriture nous apprend que ſi l'on peut ſe détourner en allant à gauche, on peut auſſi s'égarer du côté de la droite, c'eſt-à-dire, en s'avançant à la perfection, en captivant les ames infirmes ſous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu, c'eſt dans ce ſentier, où la juſtice & la paix ſe baiſent de baiſers ſincères, c'eſt-à-dire, qu'on rencontre la véritable droiture, & le calme aſſûré des conſciences : *Miſericordia & veritas obviaverunt ſibi, juſtitia & pax oſculatæ ſunt.*

Pſ. 84. 11.

Il eſt permis aux enfans de loüer leur mere, & je ne dénierai point ici à l'Ecole de Théologie de Paris la loüange qui lui eſt dûe, & qu'on lui rend auſſi par toute l'Egliſe. Le tréſor de la vérité n'eſt nulle part plus inviolable ; les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles ; elles y ſemblent divinement être établies, avec une grace particuliere, pour tenir la balance droite, conſerver le dépôt de la Tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité, elle n'épargne ni ſes enfans, ni les étrangers ; & tout ce qui choque la régle n'évite pas ſa Cenſure.

Le ſage *Nicolas Cornet*, affermi dans ſes maximes, exercé dans ſes emplois, plein de ſon eſprit, nourri du meilleur ſuc de ſa Doctrine, a ſoutenu dignement ſa gloire & l'ancienne pureté de ſes maximes. Il ne s'eſt pas laiſſé ſurprendre à cette rigueur affectée, qui ne fait que des ſuperbes & des hypocrites ; mais auſſi s'eſt-il montré implacable à ces maximes moitié profanes & moitié ſaintes, moitié Chrétiennes & moitié mondaines ; ou plûtôt toutes mondaines & toutes profanes, parce qu'elles ne ſont qu'à demi-Chrétiennes & à demi-ſaintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la Simonie ; & pour entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique, il n'a pas connu d'autre porte que celle qui eſt ouverte par les ſaints Canons. Il a condamné l'uſure ſous tous ſes noms, & ſous tous ſes titres ; ſa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes des engagemens déshonnêtes, où il n'a pas

épargné le fer & le feu pour éviter les périls des occaſions prochaines. Les inventeurs trop ſubtils de vaines contentions, & de queſtions de néant, qui ne ſervent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité, lui ont paru, auſſi-bien qu'à S. Auguſtin, des hommes inconſidérés & volages, qui ſoufflent ſur de la pouſſiere, & ſe jettent de la terre dans les yeux : *Sufflantes pulverem, & excitantes terram in oculos ſuos.* Ces chicanes rafinées, ces ſubtilités en vaines diſtinctions, ſont véritablement de la pouſſiere ſoufflée, de la terre dans les yeux, qui ne font que troubler la vûe. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'eſprit & la chair, entre leſquels nous avons appris que la guerre doit être immortelle. Toute la France le ſçait, car il a éré conſulté de toute la France, & il faut même que ſes ennemis lui rendent ce témoignage, que ſes conſeils étoient droits, ſa doctrine pure, ſes diſcours ſimples, ſes réflexions ſenſées, ſes jugemens ſûrs, ſes raiſons preſſantes, ſes réſolutions préciſes, ſes exhortations efficaces, ſon autorité vénérable, & ſa fermeté invincible.

C'étoit donc véritablement un grand & riche *tréſor*, & tous ceux qui le conſultoient, parmi cette ſimplicité qui le rendoit vénérable, voyoient paroître avec abondance dans ce tréſor évangélique, les choſes vieilles & nouvelles, les avantages naturels & ſurnaturels, les richeſſes des deux Teſtamens, l'érudition ancienne & moderne, la connoiſſance profonde des Saints Peres & des Scholaſtiques, la ſcience des antiquités & de l'état préſent de l'Egliſe, & le rapport néceſſaire de l'un & de l'autre. Mais parmi tout cela, Meſſieurs, rien ne donnoit plus d'autorité à ſes déciſions, que l'innocence de ſa vie ; car il n'étoit pas de ces Docteurs licencieux dans leurs propres faits, qui, ſe croyans ſuffiſamment déchargés de bonnes œuvres par les bons conſeils, n'épargnent ni ne ménagent la bonne conſcience des autres, indignes proſtituteurs de leur intégrité. Au contraire, *Nicolas Cornet* ne ſe pardonnoit rien à lui-même, & pour compoſer ſes mœurs, il entroit dans les ſentimens de la juſtice, de la jalouſie, de l'exactitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable. Nous ſçavons que dans une affaire de ſes amis, *qu'il avoit recommandée comme juſte*, craignant que le Juge, qui le reſpectoit, n'eût trop déféré à ſon témoignage & à ſa ſollicitation, il a réparé de ſes deniers le tort qu'il reconnut quelque tems après avoir été fait à la Partie ; tant il étoit lui-même ſévère cenſeur de ſes bon-

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

nes intentions ! Que vous dirai-je maintenant, Meſſieurs, de ſa régularité dans tous ſes autres devoirs ? Elle paroît principalement dans cette admirable circonſpection qu'il avoit pour les Bénéfices. Bien loin de les déſirer, il crut qu'il en auroit trop, quand il en eut pour environs douze cens livres de rente. Ainſi il ſe défit bientôt de ſes titres, voulant honorer en tout la pureté des Canons, & ſervir à la ſainteté & l'ordre de la diſcipline Eccléſiaſtique. Tant qu'il les a tenus, les pauvres & les fabriques en ont preſque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchoit ſa perſonne, on voyoit qu'il prenoit à tâche d'honorer le ſeul néceſſaire, par un retranchement effectif de toutes les ſuperfluités ; tellement que ceux qui le conſultoient, voyant cette ſageſſe, cette modeſtie, cette légalité de ſes mœurs, le poids de ſes actions & de ſes paroles, enfin cette piété & cette innocence, qui, dans la plus grande chaleur des Partis, étoient toujours demeurées ſans reproche ; & admirant le conſentement de ſa vie & de ſa doctrine, croyoient que c'étoit la juſtice même qui parloit par ſa bouche, & ils révéroient ſes réponſes comme des oracles d'un *Gerſon*, d'un *Pierre d'Ailly*, & d'un *Henri de Gand* ; & plût à Dieu, Meſſieurs, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paiſible exercice ! Vous le ſçavez, juſte Dieu, vous le ſçavez, que c'eſt malgré lui que cet homme modeſte & pacifique a été contraint de ſe ſignaler parmi les troubles de votre Egliſe. Mais un Docteur ne peut pas ſe taire, dans la cauſe de la Foi ; & il ne lui étoit pas permis de manquer en une occaſion, où ſa ſcience exacte & profonde, & ſa prudence conſommée ont paru ſi fort néceſſaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le ſervice très-important qu'il a rendu à l'Égliſe, & je me ſens obligé de vous expoſer l'état de nos malheureuſes diſſenſions ; quoique je déſirerois beaucoup davantage de les voir enſevelies éternellement dans l'oubli & dans le ſilence. Quelle effroyable tempête s'eſt excitée en nos jours, touchant la Grace & le Libre-Arbitre ? Je crois que tout le monde ne le ſçait que trop, & il n'y a aucun endroit ſi reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu. Comme preſque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le tems qu'il étoit Syndic de la Faculté de Théologie, voyant les vents s'élever, les nues s'épaiſſir, les flots s'enfler de plus en plus ; ſage, tranquille & poſé qu'il étoit, il ſe mit à conſidérer attentivement quelle étoit cette nouvelle Doctrine, & quelles étoient les perſonnes qui la ſoutenoient. Il vit donc que Saint Auguſtin, qu'il tenoit

le

le plus éclairé & le plus profond de tous les Docteurs, avoit exposé à l'Egliſe une Doctrine toute ſainte & Apoſtolique touchant la grace Chrétienne, mais que, ou par la foibleſſe naturelle de l'eſprit humain, ou à cauſe de ſa profondeur ou de la délicateſſe des queſtions, ou plûtôt par la condition néceſſaire & inſéparable de notre Foi, durant cette nuit d'énigmes & d'obſcurités, cette Doctrine céleſte s'eſt trouvée néceſſairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables, ſi bien qu'il y avoit à craindre qu'on ne ſe fût jetté inſenſiblement dans des conſéquences ruineuſes à la liberté de l'homme ; enſuite il conſidéra avec combien de raiſon toute l'Ecole & toute l'Egliſe s'étoit appliquée à défendre les conſéquences, & il vit que la Faculté des nouveaux Docteurs en étoit ſi prévenue, qu'au lieu de la rejetter, ils en avoient fait une Doctrine propre ; ſi bien que la plûpart de ces conſéquences, que tous les Théologiens avoient toujours regardées juſques alors, comme des inconvéniens fâcheux, au-devant deſquels il falloit aller, pour bien entendre la Doctrine de Saint Auguſtin & de l'Egliſe ; ceux-ci la regardoient au contraire comme des fruits néceſſaires, qu'il en falloit recueillir ; & que ce qui avoit paru à tous les autres, comme des écueils contre leſquels il falloit craindre d'échoüer le vaiſſeau, ceux-ci ne craignoient point de nous le montrer comme le port ſalutaire auquel devoit aboutir la navigation. Après avoir ainſi regardé la face & l'état de cette Doctrine, que les Docteurs ſans doute reconnoîtront bien ſur cette idée générale, il s'appliqua à connoître le génie de ſes Défenſeurs. Saint Grégoire de Nazianze qui lui étoit fort familier, lui avoit appris que les troubles ne naiſſent pas dans l'Egliſe par des ames communes & foibles. Ce ſont, dit-il, de grands eſprits, mais ardens & chauds, qui cauſent ces mouvemens & ces tumultes ; mais enſuite les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle exceſſifs, inſatiables, & portés plus ardemment qu'il ne faut aux choſes de la Religion ; paroles vraîment ſenſées, & qui nous repréſentent au vif le naturel de tels eſprits. Vous êtes étonnés, peut-être, d'entendre parler de la ſorte un ſi ſaint Evêque. Car, Meſſieurs, nous devons entendre que ſi l'on ne peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la ſaine Doctrine, mais pour l'éplucher de trop près, & pour la rechercher trop ſubtilement ; la premiere partie d'un homme qui étudie les vérités ſaintes, c'eſt de ſçavoir diſcerner les endroits où il eſt permis de s'étendre, & où il faut s'arrêter tout court, & ſe ſouvenir des bornes étroites dans

ORAISON FUNEBRE DE N CORNET.

lesquelles est resserrée notre intelligence : de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur, est de vouloir réduire les choses à la derniere évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiéte, qui cause en nous cette intempérance & cette maladie de sçavoir, & être sages sobrement & avec mesure, selon le principe de l'Apôtre, & se contenter simplement des lumieres qui nous sont données, plûtôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout-à-fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appellés excessifs & insatiables. Notre sage & avisé Syndic jugea que ceux desquels nous parlons, étoient à peu près de ce caractère, grands hommes, éloquens, hardis, décisifs, esprits forts & lumineux, mais plus capables de pousser les choses à l'extrêmité, que de tenir le raisonnement sur le penchant, & plus propres à commettre ensemble les vérités Chrétiennes, qu'à les réduire à leur unité naturelle ; tels enfin, pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, & que c'est pour eux une grande grace de céder entiérement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Eglise & du Saint Siége. Cependant les esprits s'émeuvent, & les choses se mêlent de plus en plus. Ce Parti zélé & puissant charmoit du moins agréablement, s'il n'emportoit tout-à-fait la fleur de l'Ecole & de la Jeunesse. Enfin, il n'oublioit rien pour entraîner après soi toute la Faculté de Théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croyable combien notre sage Grand-Maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convaincant les uns par sa Doctrine, retenant les autres par son autorité, animant & soutenant tout le monde par sa constance ; & lorsqu'il parloit en Sorbonne dans les délibérations de la Faculté, c'est là qu'on reconnoissoit par expérience, la vérité de cet Oracle. La bouche de l'homme prudent est désirable dans les Assemblées, & chacun pése toutes ses paroles en son cœur, *Os prudentis quæritur in Ecclesiâ, & verba illius congregabunt in cordibus suis.* Eccli. 21. 20. Car il parloit avec tant de poids, dans une si belle suite, & d'une maniere si considérée, que même ses ennemis n'avoient point de prise. Au reste, il s'appliquoit également à démêler la Doctrine, & à prévenir les pratiques par sa sage & admirable prévoyance ; en quoi il se conduisoit avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avoit en tous les con-

ſeils, toutefois à peine auroit-il paru, n'étoit que ſes adverſaires, en le chargeant publiquement preſque de toute la haine, lui donnerent auſſi malgré lui-même, la plus grande partie de la gloire. Et certes, il eſt véritable qu'aucun n'étoit mieux inſtruit du point déciſif de la queſtion. Il connoiſſoit très parfaitement & les confins & les bornes de toutes les opinions de l'Ecole, juſqu'où elles couroient, & où elles commençoient à ſe ſéparer : ſur-tout il avoit grande connoiſſance de la Doctrine de Saint Auguſtin, & de l'Ecole de Saint Thomas : il connoiſſoit les endroits par où ces nouveaux Docteurs ſembloient tenir les limites certaines, par leſquelles ils s'en étoient diviſés. C'eſt de cette expérience, de cette exquiſe connoiſſance, & du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne que nous eſt né cet Extrait de ces Cinq Propoſitions, qui ſont comme les juſtes limites par leſquelles la vérité eſt ſéparée de l'erreur; & qui étant, pour ainſi parler, le caractère propre & ſingulier des nouvelles Opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inoüies. C'eſt donc ce conſentement qui a préparé les voies & ces grandes déciſions que Rome a données, à quoi notre très-ſage Docteur, par la créance qu'avoit même le Souverain Pontife à ſa parfaite intégrité, ayant ſi utilement travaillé, il en a auſſi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, ſans s'abattre, ſans ſe détourner, ſans ſe ralentir : ſi bien que par ſon travail, ſa conduite, & par celle de ſes fidéles Coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune ſortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle ſoit véritable ! O qu'elle ſoit effective ! O qu'elle ſoit éternelle : que nous puiſſions avoir appris par expérience combien il eſt dangereux de troubler l'Egliſe, & combien on outrage la ſaine Doctrine, quand on l'applique malheureuſement parmi des extrêmes conſéquences ! Puiſſent naître de ces conflits des connoiſſances plus nettes, des lumieres plus diſtinctes, des flammes de charité plus tendres & plus ardentes, qui raſſemblent bientôt en un par cette véritable concorde, les membres diſperſés de l'Egliſe !

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une ſi riche matiere de juſtes loüanges. Quelqu'un entendant ſon Panégyrique, voyant tant de grands ſervices qu'il a rendus à l'Egliſe, & découvrant en ce Perſonnage un ſi admirable tréſor de rares & excellentes qualités, murmurera peut-être en ſecret de ce qu'une

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

lumiere ſi vive n'a pas été expoſée plus haut ſur le chandelier ; & déclamera en ſon cœur contre l'injuſtice du ſiécle. Cette plainte paroît équitable, mais je dois néanmoins la faire ceſſer. Vous, qui paroiſſez indignés qu'une vertu ſi rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit au commencement de ce Diſcours, que ce grand homme s'étoit éloigné de toutes les Dignités ? Je l'ai dit, & je le dis encore une fois, le ſiécle n'a pas été injuſte ; mais *Nicolas Cornet* a été modeſte. On a recherché ſon humilité ; mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre. Nos Rois ont connu ſon mérite, l'ont voulu reconnoître, mais on n'a pû le réſoudre à recevoir, d'une main mortelle, quoique Royale ; les Miniſtres & les Prélats concourant également à l'eſtimer. Je pourrois ici alléguer cet illuſtre Prélat, qui fera paroître bientôt une nouvelle lumiere dans le Siége de Saint Denys & de Saint Marcel, & qui a cette noble ſatisfaction de voir croître tous les jours ſa gloire avec celle de notre Monarque. Quand je conſidère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeſte, & je ne vois pas dans notre ſiécle un plus bel exemple à imiter.

Les deux auguſtes Cardinaux qui ont ſoutenu la majeſté de cet Empire, ont voulu donner la récompenſe qui étoit dûe à ſon mérite ; mais il a tout refuſé.

Le premier l'ayant appellé, lui fit des offres dignes de ſon Eminence. Le ſecond l'ayant préſenté à notre auguſte Reine, Mere de notre invincible Monarque, lui propoſa ſes intentions pour une Prélature ; mais il remercia ſa Majeſté & ſon Eminence, déclarant qu'il n'avoit pas les qualités naturelles & ſurnaturelles, néceſſaires pour les grandes Dignités. Vous voyez par-là quelle a été ſon humilité, & combien il a été ſoigneux de cacher les illuſtres avantages qu'il avoit reçus de Dieu ; puiſque même il alloit juſqu'au devant des propoſitions qu'on lui vouloit faire. Et, Meſſieurs, permettez-moi que je faſſe une petite digreſſion. J'ai vû un grand Homme mépriſer ce qu'il y a de plus éclatant dans le ſiécle ; & cependant je vois une jeuneſſe emportée, qui n'a de toutes les qualités néceſſaires, que des déſirs violens pour s'élever aux Charges Eccléſiaſtiques, ſans conſidérer ſi elle pourra s'acquitter des obligations qui ſont attachées à ces Dignités. On emploie tous les amis, on brigue la faveur des Princes, on croit que c'eſt aſſez de monter ſur le thrône de Pharaon, comme Jo-

ſeph, pour gouverner l'Egypte; mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot, auparavant que d'être le favori de Pharaon. Ah! modération de Cornet, tu dois bien confondre cette Jeuneſſe aveuglée. On t'a préſenté des Dignités, & tu les a refuſées. *Rara virtus humilitas honorata!* Que c'eſt une choſe rare de voir une perſonne humble, quand elle eſt élevée dans l'honneur! Notre grand Maître a eu cette vertu pendant ſa vie; mais parce qu'il s'eſt humilié, il faut qu'il ſoit glorifié après ſa mort. Le Fils de Dieu qui n'a prononcé que des oracles, a dit que celui qui s'humilie ſera exalté, *Qui ſe humiliat exaltabitur. Nicolas Cornet* ayant été humble toute ſa vie, eſt, & ſera bientôt en poſſeſſion de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes les autres vertus dont elle eſt le fondement. Il a été ſage dès ſon enfance; la pudeur eſt née avec lui, il a voüé ſa virginité à Dieu dès ſes plus tendres années; il a ſuivi le conſeil de Saint Paul, qui ordonne à tous les Chrétiens de ſe conſacrer à Dieu, comme des hoſties ſaintes & vivantes: *Obſecro vos per viſcera miſericordiæ, ut exhibeatis vos hoſtiam ſanctam viventem, &c.* Il fit un ſacrifice de ſon corps & de ſon ame à Dieu; il conſacra ſon entendement à la foi, ſa mémoire au ſouvenir éternel de Dieu, ſa volonté à l'amour, ſon corps au jeûne & à la piété. Il fut ſimple dans ſes diſcours, inviolable dans ſa parole, incorruptible dans ſa foi, fidéle aux exercices de l'Oraiſon; & ſur-tout attaché aux affaires de notre ſalut. Ah! Sainte Vierge, je vous en prends à témoin. Vous ſçavez combien de nuits il a été proſterné aux pieds de vos Autels? combien il a imploré votre aſſiſtance pour le ſoulagement des pauvres peuples, & pour la conſolation des affligés. Ce grand Homme, cette ame forte & ſolide, qui ſçavoit que JESUS-CHRIST nous a recommandé d'être des lumieres, c'eſt-à-dire, de donner de bons exemples; & d'ailleurs que notre vie doit être cachée, c'eſt-à-dire, doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes, il fut humble & exemplaire: il faiſoit quelques petites aumônes en public, pour édifier le prochain; mais en particulier, il en faiſoit de grandes: il étoit le Protecteur des pauvres, & le ſoulagement des Hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées. Je ne parle point du reſpect envers notre Monarque, de ſa ſoumiſſion à l'Egliſe, de ſon amour immenſe envers ſon Prochain. Il eſt certain que la France n'a pas eu d'ame plus françoiſe que la ſienne; & que l'Etat n'a pas eu d'eſ-

Luc. 14. 11.

R. 12, 1.

ORAISON FUNEBRE DE N. CORNET.

prit plus attaché à ſon Prince, que le ſien. Mais il ne s'eſt pas contenté de cette fidélité, qui a duré toute ſa vie, il a, avant que de mourir, inſpiré ſon eſprit à cette Maiſon Royale. Je ne finirois jamais, Meſſieurs, ſi je voulois faire le dénombrement de toutes ſes belles qualités. Finiſſons & retenons ce torrent, mais avant que de finir, voyons à quelle fin on m'a obligé de faire cet Eloge funébre. Quel fruit faut-il tirer de ce diſcours? Ah, Meſſieurs, je ne ſuis monté en cette Chaire, que pour vous propoſer ſes vertus pour exemple! Heureux ſeront ceux qui vivront comme il a vécu! heureux ſeront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées! heureux ſeront ceux qui mépriſeront les Charges & les Titres que le monde recherche! heureux ſeront ceux qui retranchent les choſes ſuperflues! heureux ſeront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du ſiécle! heureux ſeront ceux qui ne vont pas ſe plonger dans la boue des plaiſirs du monde! C'eſt ce que ce grand Homme a fait, & que vous devez faire. Pourquoi, homme du monde, vous arrêter à un plaiſir d'un moment? Pourquoi occuper tous vos ſoins & toutes vos penſées, pour amaſſer des choſes que vous n'emporterez pas? Pourquoi aſſiéger tous les matins la porte des Grands? Ne penſez qu'à une ſeule choſe. C'eſt le Fils de Dieu qui l'a dit, *Porro unum*
Luc. 10. 42. *eſt neceſſarium*, il n'y a qu'une choſe néceſſaire; il n'y a qu'une choſe importante, qui eſt notre ſalut; *in me unicum negotium eſt*, dit Saint Auguſtin, je n'ai qu'une affaire, & cette affaire eſt bien ſecrette, elle eſt dans le fond de mon cœur, c'eſt une affaire qui ſe doit paſſer entre Dieu & moi, & comme elle eſt de ſi grande importance, elle doit toute ma vie, tous les jours, toutes les heures, à tout moment, occuper mes ſoins & mes penſées.

Voilà, Meſſieurs, l'affaire à laquelle s'eſt occupé *Nicolas Cornet*. Entrez dans le ſentiment de ce grand Homme, imitez ſes vertus, pratiquez l'humilité comme lui, aimez l'obſcurité comme il l'a aimée. Mais avant que de finir, il faut que je m'adreſſe à toi, Royale Maiſon, & que je te diſe deux mots. Célébre ſa mémoire, conſerve ſon ſouvenir, & ſi je puis demander quelque récompenſe pour ſes travaux, imite ſes vertus, va croiſſant de perfection en perfection. Ce grand exemple eſt digne d'être imité. Mais je me trompe, tu l'imites, & dans la Doctrine & dans ſes mœurs;

continue & perſévère. Et vous, grandes Manes, je vous appelle, ſortez de ce tombeau. Je crois que vous êtes dans la gloire ; mais ſi vous n'êtes pas encore dans le Sanctuaire, vous y ſerez bientôt. Nous allons tous offrir à Dieu des Sacrifices pour votre repos. Souvenez-vous de cette Maiſon Royale que vous avez ſi tendrement chérie, & lui procurez les bénédictions du Ciel. C'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit.

AMEN.

ORAISON FUNEBRE
DE HENRIETTE-MARIE
DE FRANCE,
REINE
DE LA
GRAND' BRETAGNE.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Et nunc, Reges, intelligite : erudimini qui judicatis terram. *Pſal. II.*

Maintenant, ô Rois, apprenez : inſtruiſez-vous, Juges de la Terre.

* *Monſieur, Frere du Roi.* MONSEIGNEUR*,

CELUI qui regne dans les Cieux, & de qui relévent tous les Empires, à qui ſeul appartient la gloire, la Majeſté, & l'indépendance, eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie de faire la Loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plaît, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éléve les Thrônes, ſoit qu'il les abaiſſe ; ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux Princes, ſoit qu'il la retire

tire à lui-même, & ne leur laiſſe que leur propre foibleſſe : il leur apprend leurs devoirs d'une maniere ſouveraine & digne de lui. Car en leur donnant ſa puiſſance, il leur commande d'en uſer comme il fait lui-même pour le bien du monde ; & il leur fait voir en la retirant que toute leur Majeſté eſt empruntée, & que pour être aſſis ſur le Thrône, ils n'en ſont pas moins ſous ſa main, & ſous ſon autorité ſuprême. C'eſt ainſi qu'il inſtruit les Princes, non-ſeulement par des diſcours & par des paroles, mais encore par des effets, & par des exemples. *Et nunc, Reges, intelligite ; eruditimini qui judicatis terram.* Pſ. 2. 10.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mere de Rois ſi puiſſans, & Souveraine de trois Royaumes, appelle de tous côtés à cette triſte cérémonie ; ce diſcours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde ſa vanité toute entiere. Vous verrez dans une ſeule vie toutes les extrémités des choſes humaines : la félicité ſans bornes, auſſi bien que les misères ; une longue & paiſible joüiſſance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naiſſance & la grandeur accumulé ſur une tête, qui enſuite eſt expoſée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cauſe d'abord ſuivie de bons ſuccès, & depuis, des retours ſoudains, des changemens inoüis ; la rébellion long-tems retenue, à la fin tout-à-fait maîtreſſe ; nul frein à la licence ; les Loix abolies ; la Majeſté violée par des attentats juſques alors inconnus ; l'uſurpation & la tyrannie ſous le nom de liberté ; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois Royaumes, & à qui ſa propre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu d'exil ; neuf voyages ſur Mer entrepris par une Princeſſe malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de ſe voir traverſé tant de fois en des appareils ſi divers, & pour des cauſes ſi différentes : un Thrône indignement renverſé, & miraculeuſement rétabli. Voilà les enſeignemens que Dieu donne aux Rois : ainſi fait-il voir au monde le néant de ſes pompes, & de ſes grandeurs. Si les paroles nous manquent, ſi les expreſſions ne répondent pas à un ſujet ſi vaſte, & ſi relevé, les choſes parleront aſſez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une ſi longue ſuite de proſpérités, & puis plongé tout à coup dans un abyſme d'amertumes, parlera aſſez haut : & s'il n'eſt pas permis aux Particuliers de faire des leçons aux Princes ſur des événemens ſi étranges, un Roi me prête ſes paroles pour leur dire ;

Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram : Entendez, ô Grands de la terre, inſtruiſez-vous, arbitres du monde.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Mais la ſage & religieuſe Princeſſe qui fait le ſujet de ce diſcours, n'a pas été ſeulement un ſpectacle propoſé aux hommes, pour y étudier les conſeils de la divine Providence, & les fatales révolutions des Monarchies; elle s'eſt inſtruite elle-même, pendant que Dieu inſtruiſoit les Princes par ſon exemple fameux. J'ai déja dit que ce grand Dieu les enſeigne, & en leur donnant, & en leur ôtant leur puiſſance. La Reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons ſi oppoſées, c'eſt-à-dire qu'elle a uſé chrétiennement de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Dans l'une elle a été bienfaiſante, dans l'autre elle s'eſt montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuſe, elle a fait ſentir ſon pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus : tellement qu'elle a perdu pour ſon propre bien cette puiſſance Royale qu'elle avoit pour le bien des autres; & ſi ſes Sujets, ſi ſes Alliés, ſi l'Egliſe univerſelle a profité de ſes grandeurs, elle-même a ſçu profiter de ſes malheurs & de ſes diſgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute ſa gloire. C'eſt ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente, & très-puiſſante Princeſſe HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE BRETAGNE.

Quoique perſonne n'ignore les grandes qualités d'une Reine, dont l'Hiſtoire a rempli tout l'Univers, je me ſens obligé d'abord à les rappeller en votre mémoire, afin que cette idée nous ſerve pour toute la ſuite du diſcours. Il ſeroit ſuperflu de parler au long de la glorieuſe naiſſance de cette Princeſſe : on ne voit rien ſous le Soleil qui en égale la grandeur. Le Pape Saint Grégoire a donné dès les premiers ſiécles cet éloge ſingulier à la Couronne de France, qu'elle eſt autant au-deſſus des autres Couronnes du monde, que la dignité Royale ſurpaſſe les fortunes particulieres. Que s'il a parlé en ces termes du tems du Roi Childebert, & s'il a élevé ſi haut la race de Mérovée : jugez ce qu'il auroit dit du ſang de S. Louis, & de Charlemagne. Iſſue de cette race, fille de Henri le Grand, & de tant de Rois, ſon grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance. Toute autre place qu'un Thrône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi ſatisfaire à ſa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maiſon de France, à la Royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la ſucceſſionde la Cou-

Lib. V. Ep. VI.

ronne d'Angleterre par une fille de Henri VII. mais qui tenoient de leur Chef, depuis pluſieurs ſiécles, le Sceptre d'Ecoſſe, & qui deſcendoient de ces Rois Antiques, dont l'origine ſe cache ſi avant dans l'obſcurité des premiers tems. Mais ſi elle eut de la joie de regner ſur une grande Nation, c'eſt parce qu'elle pouvoit contenter le déſir immenſe, qui ſans ceſſe la ſollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence Royale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidelle dépoſitaire des plaintes & des ſecrets, elle diſoit que les Princes doivent garder le même ſilence que les Confeſſeurs, & avoir la même diſcrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de ſa parole, ni déſeſpéré de ſa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on ſe rabaiſſe ſans ſe dégrader, & qui accorde ſi heureuſement la liberté avec le reſpect? Douce, familiere, agréable autant que ferme & vigoureuſe, elle ſçavoit perſuader & convaincre, auſſi-bien que commander, & faire valoir la raiſon non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; & une main ſi habile eût ſauvé l'Etat, ſi l'Etat eût pû être ſauvé. On ne peut aſſez loüer la magnanimité de cette Princeſſe. La fortune ne pouvoit rien ſur elle; ni les maux qu'elle a prévûs, ni ceux qui l'ont ſurpriſe, n'ont abattu ſon courage. Que dirai-je de ſon attachement immuable à la Religion de ſes Ancêtres? Elle a bien ſçu reconnoître que cet attachement faiſoit la gloire de ſa Maiſon, auſſi-bien que celle de toute la France, ſeule Nation de l'Univers, qui depuis douze ſiécles preſque accomplis, que ſes Rois ont embraſſé le Chriſtianiſme, n'a jamais vû ſur le Thrône que des Princes enfans de l'Egliſe. Auſſi a-t-elle toujours déclaré que rien ne ſeroit capable de la détacher de la Foi de Saint Louis. Le Roi ſon mari lui a donné juſqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le ſeul point de la Religion, où leurs cœurs fuſſent déſunis; & confirmant par ſon témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même tems à toute la terre, la tendreſſe, l'amour conjugal, la ſainte & inviolable fidélité de ſon Epouſe incomparable.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Dieu qui rapporte tous ſes conſeils à la conſervation de ſa ſainte Egliſe, & qui fécond en moyens, emploie toutes choſes à ſes fins cachées, s'eſt ſervi autrefois des chaſtes attraits de deux ſaintes Héroïnes pour délivrer ſes Fidéles des mains

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

de leurs ennemis. Quand il voulut ſauver la Ville de Béthulie, il tendit en la beauté de Judith un piége imprévû & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les graces pudiques de la Reine Eſther eurent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari, & fit d'un Prince infidéle, un illuſtre protecteur du Peuple de Dieu. Par un conſeil à-peu-près ſemblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon Epouſe. Comme elle poſſédoit ſon affection, (car les nuages qui avoient paru au commencement, furent bientôt diſſipés) & que ſon heureuſe fécondité redoubloit tous les jours les ſacrés liens de leur amour mutuel, ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle employoit ſon crédit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ſes ſoins : & ſeize années d'une proſpérité accomplie, qui coulérent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le crédit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier & preſque incroyable, d'être gouvernés ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques, qui leur apportoient les conſolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le Saint Siége. Le Pape S. Grégoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repréſente en ces termes les devoirs des Rois Chrétiens : *Sçachez, ô grand Empereur, que la Souveraine Puiſſance vous eſt accordée d'en-haut, afin que la vertu ſoit aidée, que les voies du Ciel ſoient élargies, & que l'Empire de la terre ſerve à l'Empire du Ciel.* C'eſt la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puiſſance, que de ſecourir la vertu ? A quoi la force doit-elle ſervir, qu'à défendre la raiſon ? Et pourquoi commandent les hommes, ſi ce n'eſt pour faire que Dieu ſoit obéi ? Mais ſur-tout, il faut remarquer l'obligation ſi glorieuſe que ce grand Pape impoſe aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. JESUS-CHRIST a dit dans ſon Evangile, que le chemin qui méne à la vie eſt étroit ; & voici ce qui le rend ſi étroit. C'eſt que le Juſte, ſévère à lui-même, & perſécuteur irréconciliable de ſes propres paſſions, ſe trouve encore perſécuté par les injuſtes paſſions des autres ; & ne peut pas même obtenir que le monde le laiſſe en repos dans ce ſentier ſolitaire & rude, où il grimpe plûtôt qu'il ne marche. Accourez,

Ad hoc enim poteſtas Dominorum meorum pietati cœlitùs data eſt ſuper omnes homines, ut quæ bona appetunt adjuventur, ut cœlo via largiùs pateat, ut terreſtre regnum cœleſti regno famuletur. Greg. lib. II. Ep. LXII. Maur. Aug.

dit Saint Grégoire, Puiſſances du ſiécle; voyez dans quel ſentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la perſécutent : ſecourez-la, tendez-lui la main : puiſque vous la voyez déja fatiguée du combat qu'elle ſoutient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des inſultes du dehors. Ainſi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que ſa hauteur & ſon âpreté rendront toujours aſſez difficile.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Mais ſi jamais l'on peut dire que la voie du Chrétien eſt étroite, c'eſt, MESSIEURS, durant les perſécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conſerver la foi, ſans s'expoſer au ſupplice, ni ſacrifier ſans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur & la nouveauté ſe faiſoient entendre dans toutes les Chaires; & la doctrine ancienne, qui ſelon l'oracle de l'Evangile, *doit être prêchée juſques ſur les toits*, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de miſéricorde, qui juſtifient ceux qui s'accuſent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même ſoin qu'on eût fait les crimes; & JESUS-CHRIST même ſe voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles & d'autres ténébres, que ces voiles & ces ténébres myſtiques, dont il ſe couvre volontairement dans l'Euchariſtie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur ſe ralentit, & les Catholiques reſpirerent. Cette Chapelle Royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans ſon Palais de Sommerſet, rendoit à l'Egliſe ſa premiere forme. HENRIETTE, digne fille de Saint Louis, y animoit tout le monde par ſon exemple; & y ſoutenoit avec gloire par ſes retraites, par ſes prieres, & par ſes dévotions, l'ancienne réputation de la Très-Chrétienne Maiſon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avoit conduits avec elle, & après eux les Peres Capucins, y donnerent, par leur piété, aux Autels, leur véritable décoration, & au Service Divin, ſa Majeſté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zélés & infatigables Paſteurs de ce Troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, traveſtis, *deſquels* auſſi *le monde n'étoit pas digne*, venoient reprendre avec joie les marques glorieuſes de leur profeſſion dans la Chapelle de la Reine; & l'Egliſe déſolée, qui autrefois pouvoit à peine

Matth. X. 27.

Heb. XI. 38.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

gémir librement, & pleurer ſa gloire paſſée, faiſoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainſi la pieuſe Reine conſoloit la captivité des Fidéles, & relevoit leur eſpérance.

Apoc. IX. 1.

Quand Dieu laiſſe ſortir du puits de l'abyſme la fumée qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apocalypſe, c'eſt-à-dire, l'erreur & l'héréſie; quand pour punir les ſcandales, ou pour réveiller les Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſprit de ſéduction de tromper les ames hautaines, & de répandre par-tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, & un eſprit de révolte: il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprends pas, Chrétiens, de vous dire la deſtinée des Héréſies de ces derniers ſiécles, ni de marquer le terme fatal, dans lequel Dieu a réſolu de borner leurs cours. Mais ſi mon jugement ne me trompe pas, ſi rappellant la mémoire des ſiécles paſſés, j'en fais un juſte rapport à l'état préſent; j'oſe croire, & je vois les ſages concourir à ce ſentiment, que les jours d'aveuglement ſont écoulés, & qu'il eſt tems déſormais que la lumiere revienne. Lorſque le Roi HENRI VIII. Prince en tout le reſte accompli, s'égara dans les paſſions qui ont perdu Salomon, & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Egliſe: les Sages lui dénoncerent qu'en remuant ce ſeul point, il mettoit tout en péril, & qu'il donnoit contre ſon deſſein une licence effrénée aux âges ſuivans. Les Sages le prévirent; mais les Sages ſont-ils crus en ces tems d'emportement, & ne ſe rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuſe prévoyance n'a pû mettre dans l'eſprit des hommes, une maîtreſſe plus impérieuſe, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la Religion a de plus ſaint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne ſçait plus elle-même à quoi s'en tenir; & plus agitée en ſa terre & dans ſes ports même, que l'Océan qui l'environne, elle ſe voit inondée par l'effroyable débordement de mille Sectes bizarres. Qui ſçait ſi étant revenue de ſes erreurs prodigieuſes touchant la Royauté, elle ne pouſſera pas plus loin ſes réflexions; & ſi ennuyée de ſes changemens, elle ne regardera pas avec complaiſance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a ſçu ſi bien conſerver les précieux reſtes de tant de perſécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cauſe de la Foi, ont

ſubſiſté pendant tout le cours de ſa vie par l'immenſe profuſion de ſes aumônes ? Elles ſe répandoient de toutes parts juſqu'aux dernieres extrémités de ſes trois Royaumes ; & s'étendant par leur abondance, même ſur les ennemis de la foi, elles adouciſſoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Egliſe. Ainſi non-ſeulement elle conſervoit, mais encore elle augmentoit le Peuple de Dieu. Les converſions étoient innombrables ; & ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris, que pendant trois ans de ſéjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi ſon Fils, ſa ſeule Chapelle Royale a vû plus de trois cens convertis, ſans parler des autres, abjurer ſaintement leurs erreurs entre les mains de ſes Aumôniers. Heureuſe d'avoir conſervé ſi ſoigneuſement l'étincelle de ce feu Divin que JESUS eſt venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à ſoi ; ſi ce levain précieux vient un jour à ſanctifier toute cette maſſe où il a été mêlé par ces Royales mains, la poſtérité la plus éloignée n'aura pas aſſez de loüange pour célébrer les vertus de la religieuſe HENRIETTE, & croira devoir à ſa piété l'ouvrage ſi mémorable du rétabliſſement de l'Egliſe.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Luc. XII. 49.

Que ſi l'Hiſtoire de l'Egliſe garde chèrement la mémoire de cette Reine ; notre Hiſtoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à ſa Maiſon & à ſa Patrie. Femme & Mere très-chérie & très-honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi ſon mari, & le Roi ſon fils. Qui ne ſçait qu'après la mémorable action de l'Iſle de Ré, & durant ce fameux ſiége de la Rochelle, cette Princeſſe prompte à ſe ſervir des conjonctures importantes, fit conclurre la Paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer ſon ſecours aux Calviniſtes révoltés ? & dans ces dernieres années, après que notre grand Roi, plus jaloux de ſa parole & du ſalut de ſes Alliés que de ſes propres intérêts, eut déclaré la Guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une ſage & heureuſe médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux Royaumes ? Et depuis encore ne s'eſt-elle pas appliquée en toutes rencontres à conſerver cette même intelligence ? Ces ſoins regardent maintenant vos ALTESSES ROYALES : & l'exemple d'une grande Reine, auſſi-bien que le ſang de France & d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inſpirer le déſir de travailler ſans ceſſe à l'union de deux Rois qui vous ſont ſi proches, & de qui la puiſſance & la vertu peuvent faire le deſtin de toute l'Europe.

MONSEIGNEUR, ce n'eſt plus ſeulement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

calme d'une profonde Paix vous aurez des moyens de vous ſignaler; & vous pouvez ſervir l'Etat, ſans l'allarmer, comme vous avez fait tant de fois, en expoſant au milieu des plus grands hazards de la Guerre une vie auſſi précieuſe & auſſi néceſſaire que la vôtre. Ce ſervice, MONSEIGNEUR, n'eſt pas le ſeul qu'on attend de vous; & l'on peut tout eſpérer d'un Prince que la ſageſſe conſeille, que la valeur anime, & que la juſtice accompagne dans toutes ſes actions. Mais où m'emporte mon zéle ſi loin de mon triſte ſujet? Je m'arrête à conſidérer les vertus de PHILIPPE, & ne ſonge pas que je vous dois l'hiſtoire des malheurs d'HENRIETTE.

J'avoue en la commençant, que je ſens plus que jamais la difficulté de mon entrepriſe. Quand j'enviſage de près les infortunes inoüies d'une ſi grande Reine, je ne trouve plus de paroles; & mon eſprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la Majeſté & à la Vertu, ne ſe réſoudroit jamais à ſe jetter parmi tant d'horreurs, ſi la conſtance admirable avec laquelle cette Princeſſe a ſoutenu ces calamités, ne ſurpaſſoit de bien loin les crimes qui les ont cauſées. Mais en même tems, Chrétiens, un autre ſoin me travaille. Ce n'eſt pas un ouvrage humain que je médite. Je ne ſuis pas ici un Hiſtorien qui doit vous développer le ſecret des Cabinets, ni l'ordre des Batailles, ni les intérêts des Parties: il faut que je m'éléve au-deſſus de l'homme, pour faire trembler toute créature ſous les Jugemens de Dieu. *J'entrerai* avec David, *dans les puiſſances du Seigneur*, & j'ai à vous faire voir les merveilles de ſa main & de ſes conſeils; conſeils de juſte vengeance ſur l'Angleterre; conſeils de miſéricorde pour le ſalut de la Reine; mais conſeils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte eſt ſi vive & ſi manifeſte dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut réſiſter à cette lumiere.

Pſal. LXX. 15.

Quelque haut qu'on puiſſe remonter, pour rechercher dans les Hiſtoires les exemples des grandes mutations, on trouve que juſqu'ici elles ſont cauſées, ou par la molleſſe, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes négligeant de connoître leurs affaires & leurs Armées, ne travaillent qu'à la chaſſe, comme diſoit cet Hiſtorien; n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'eſprit que pour inventer des plaiſirs; ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni Loix ni meſures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faiſant que les maux qu'ils ſouffrent, leur paroiſſent plus inſupportables que ceux qu'ils prévoient

Q. Curt. lib. VIII, IX.

prévoient : alors ou la licence exceſſive, ou la patience pouſſée à l'extrémité, menacent terriblement les Maiſons regnantes. CHARLES I. Roi d'Angleterre étoit juſte, modéré, magnanime, très-inſtruit de ſes affaires, & des moyens de regner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Royauté, non-ſeulement vénérable & ſainte, mais encore aimable & chère à ſes Peuples. Que lui peut-on reprocher, ſinon ſa clémence? Je veux bien avoüer de lui ce qu'un Auteur célébre a dit de Céſar, qu'il a été clément, juſqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæſari proprium & peculiare ſit clementiæ inſigne, quâ uſque ad pœnitentiam omnes ſuperavit.* Que ce ſoit donc là, ſi l'on veut, l'illuſtre défaut de CHARLES auſſi bien que de Céſar : mais que ceux qui veulent croire que tout eſt foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne penſent pas pour cela nous perſuader que la force ait manqué à ſon courage, ni la vigueur à ſes conſeils. Pourſuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les ſiens, il ne s'eſt pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais ſuccès de ſes Armées infortunées, ſi on a pû le vaincre, on n'a pas pû le forcer : & comme il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſonnable, étant vainqueur; il a toujours rejetté ce qui étoit foible & injuſte, étant captif. J'ai peine à contempler ſon grand cœur dans ces dernieres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'eſt pas permis aux Rebelles de faire perdre la Majeſté à un Roi qui ſçait ſe connoître; & ceux qui ont vû de quel front il a paru dans la Salle de Weſtminſter, & dans la Place de Witthall, peuvent juger aiſément combien il étoit intrépide à la tête de ſes Armées, combien auguſte & majeſtueux au milieu de ſon Palais & de ſa Cour. Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres déſirs, quand je célébre ce Monarque; & ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, ſe réveille, tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux ſi cher, à qui ſes Ennemis mêmes accorderont le titre de ſage & celui de juſte, & que la poſtérité mettra au rang des grands Princes, ſi ſon Hiſtoire trouve des Lecteurs, dont le jugement ne ſe laiſſe pas maîtriſer aux événemens, ni à la fortune.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Plin. lib. VII. cap. 25.

Ceux qui ſont inſtruits des affaires, étant obligés d'avoüer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès ſacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accuſent la fierté indomptable de la Nation : & je confeſſe que la haine des parricides pourroit jetter les eſprits dans ce ſentiment. Mais quand

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

on conſidère de plus près l'Hiſtoire de ce grand Royaume, & particuliérement les derniers regnes, où l'on voit non-ſeulement les Rois majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines même ſi abſolues, & ſi redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la Religion a été ou renverſée, ou rétablie par Henri, par Edouart, par Marie, par Eliſabeth, on ne trouve, ni la Nation ſi rebelle, ni ſes Parlemens ſi fiers & ſi factieux: au contraire, on eſt obligé de reprocher à ces Peuples d'avoir été trop ſoumis, puiſqu'ils ont mis ſous le joug leur foi même & leur conſcience. N'accuſons donc pas aveuglément le naturel des Habitans de l'Iſle la plus célébre du monde, qui, ſelon les plus fidéles Hiſtoires, tirent leur origine des Gaules; & ne croyons pas que les Merciens, les Danois & les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon ſang, qu'ils ſoient capables de s'emporter à des procédés ſi barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres cauſes. Qu'eſt-ce donc qui les a pouſſés? Quelle force, quel tranſport, quelle intempérie a cauſé ces agitations & ces violences! N'en doutons pas, Chrétiens: les fauſſes Religions, le libertinage d'eſprit, la fureur de diſputer des choſes divines ſans fin, ſans régle, ſans ſoumiſſion, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combatre, & que ni ſa prudence, ni ſa douceur, ni ſa fermeté, n'ont pû vaincre.

J'ai déja dit quelque choſe de la licence où ſe jettent les eſprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remue les bornes une fois poſées. Mais comme la matiere que je traite me fournit un exemple manifeſte & unique dans tous les ſiécles, de ces extrémités furieuſes, il eſt, MESSIEURS, de la néceſſité de mon ſujet, de remonter juſqu'au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Egliſe, ont été capables de pouſſer les hommes.

Donc la ſource de tout mal eſt que ceux qui n'ont pas craint de tenter au ſiécle paſſé la réformation par le ſchiſme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la ſainte autorité de l'Egliſe, ils ont éré obligés de la renverſer. Ainſi les Décrets des Conciles, la Doctrine des Peres, & leur ſainte unanimité, l'ancienne Tradition du Saint Siége & de l'Egliſe Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix ſacrées & inviolables. Chacun s'eſt fait à ſoi-même un Tribunal où

il s'eſt rendu l'arbitre de ſa croyance ; & encore qu'il ſemble que les Novateurs aient voulu retenir les eſprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte ; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidéle en deviendroit l'interpréte, & croiroit que le Saint-Eſprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de Particulier qui ne ſe voie autoriſé par cette Doctrine à adorer ſes inventions, à conſacrer ſes erreurs, à appeller Dieu tout ce qu'il penſe. Dès-lors on a bien prévû que la licence n'ayant plus de frein, les Sectes ſe multiplieroient juſqu'à l'infini ; que l'opiniâtreté ſeroit invincible ; & que tandis que les uns ne ceſſeroient de diſputer, ou donneroient leurs rêveries pour inſpirations, les autres fatigués de tant de folles viſions, & ne pouvant plus reconnoître la majeſté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeſte, & une entiere indépendance, dans l'indifférence des Religions ; ou dans l'Athéiſme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la ſuite, ſont les effets naturels de cette nouvelle Doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que ſa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures : ainſi, quoique cet eſprit d'indocilité & d'indépendance ſoit également répandu dans toutes les Héréſies de ces derniers ſiécles, il n'a pas produit univerſellement les mêmes effets : il a reçu diverſes limites, ſuivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des Particuliers & des Nations, ou enfin la Puiſſance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes ſecrettes aux paſſions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'eſt montré tout entier à l'Angleterre, & ſi ſa malignité s'y eſt déclarée ſans réſerve, les Rois en ont ſouffert, mais auſſi les Rois en ont été cauſe. Ils ont trop fait ſentir aux Peuples que l'ancienne Religion ſe pouvoit changer. Les Sujets ont ceſſé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vû céder aux paſſions, & aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, & devenues incapables de réſiſtance, ſont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainſi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce ſoit ſeulement la querelle de l'Epiſcopat, ou quelques chicanes ſur la Liturgie Anglicane, qui aient ému les Communes. Ces diſputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces eſprits turbulens faiſoient comme un eſſai de leur liberté. Mais quel-

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

que choſe de plus violent ſe remuoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût ſecret de tout ce qui a de l'autorité, & une démangeaiſon d'innover ſans fin, après qu'on en a vû le premier exemple.

Ainſi les Calviniſtes plus hardis que les Luthériens, ont ſervi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils groſſiſſent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptiſtes ſont ſorties de cette même ſource ; & leurs opinions mêlées au Calviniſme ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de bornes ; parmi leſquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur ſont inſpirées ; & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cauſe que dix-ſept cens ans après JESUS-CHRIST, ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'eſt, MESSIEURS, en cette ſorte que les eſprits une fois émus tombant de ruines en ruines, ſe ſont diviſés en tant de Sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir ſur cette pente dangereuſe, en conſervant l'Epiſcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur Chaire, & la révérence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs prédéceſſeurs juſqu'à la ſource même de leur Sacre, c'eſt-à-dire, juſqu'au Pape Saint Grégoire, & au ſaint Moine Auguſtin ſon diſciple, & le premier Apôtre de la Nation Angloiſe ? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſépare de l'Egliſe, qui eſt ſon tout, auſſi-bien que du Saint Siége, qui eſt ſon centre, pour s'attacher contre la nature à la Royauté comme à ſon chef ? Ces deux puiſſances d'un ordre ſi différent ne s'uniſſent pas, mais s'embarraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble ; & la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrés, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits féconds en erreurs : & Dieu, pour punir l'irréligieuſe inſtabilité de ces Peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curioſité ; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées, & leur Religion arbitraire, eſt devenue la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté, & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles & opiniâtres. On énerve la Religion quand on la change, & on lui ôte un certain poids, qui ſeul eſt capable de tenir les Peuples. Ils ont dans

le fond du cœur je ne ſçai quoi d'inquiet qui s'échappe, ſi on leur ôte ce frein néceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à ménager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Religion. C'eſt de-là que nous eſt né ce prétendu regne de CHRIST, inconnu juſques alors au Chriſtianiſme, qui devoit anéantir toute Royauté, & égaler tous les hommes: ſonge ſéditieux des Indépendans, & leur chimère impie & ſacrilége: tant il eſt vrai que tout ſe tourne en révoltes, & en penſées ſéditieuſes, quand l'autorité de la Religion eſt anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte? Dieu même menace les Peuples qui altérent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par-là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du Prophéte Zacharie: *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion; *& je leur ai dit, Je ne ſerai plus votre Paſteur:* c'eſt-à-dire, je vous abandonnerai à vous-même & à votre cruelle deſtinée. Et voyez la ſuite: *Que ce qui doit mourir, aille à la mort; Que ce qui doit être retranché, ſoit retranché.* Entendez-vous ces paroles? *Et que ceux qui demeureront, ſe dévorent les uns les autres.* O Prophétie trop réelle, & trop véritablement accomplie! La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'Unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de ſiécles l'Egliſe & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus ſaintes Egliſes, & les plus illuſtres Monarchies du monde. Ainſi, quand cette pieuſe Princeſſe ſervoit l'Egliſe, elle croyoit ſervir l'Etat, & aſſûrer au Roi des ſerviteurs, en conſervant à Dieu des Fidéles. L'expérience a juſtifié ſes ſentimens; & il eſt vrai que le Roi ſon fils n'a rien trouvé de plus ferme dans ſon ſervice, que ces Catholiques ſi haïs, ſi perſécutés, que lui avoit ſauvés la Reine ſa mere. En effet, il eſt viſible que puiſque la ſéparation & la révolte contre l'autorité de l'Egliſe a été la ſource d'où ſont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remédes que par le retour à l'Unité, & par la ſoumiſſion ancienne. C'eſt le mépris de cette Unité qui a diviſé l'Angleterre. Que ſi vous me demandez, comment tant de factions oppoſées, & tant de Sectes incompatibles qui ſe devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pû ſi opiniâtrément conſpirer enſemble contre le Thrône Royal, vous l'allez apprendre.

ORAISON FUNÉBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Zach. XI. 9.

ORAISON FUNÈBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Un homme s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroyable, hypocrite rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoyance; mais au reſte ſi vigilant, & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a préſentées; enfin, un de ces eſprits remuans & audacieux, qui ſemblent être nés pour changer le monde. Que le ſort de tels eſprits eſt hazardeux, & qu'il en paroît dans l'Hiſtoire à qui leur audace a été funeſte! Mais auſſi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en ſervir? Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de prévaloir contre les Rois. Car comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de Sectes, qui n'avoient plus de régles certaines, le plaiſir de dogmatiſer ſans être repris ni contraint par aucune autorité Eccléſiaſtique ni ſéculiere, étoit le charme qui poſſédoit les eſprits; il ſçut ſi bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet aſſemblage monſtrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourvû qu'elle en entende ſeulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit tranſportés, alloient toujours, ſans regarder qu'ils alloient à la ſervitude; & leur ſubtil conducteur, qui en combattant, en dogmatiſant, en mêlant mille perſonnages divers, en faiſant le docteur & le prophéte, auſſi-bien que le ſoldat & le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pouſſer plus loin. Je ne vous rapporterai pas la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes, ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'Univers. C'étoit le conſeil de Dieu d'inſtruire les Rois à ne point quitter ſon Egliſe. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'Héréſie, combien elle eſt naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Royauté, & à toute autorité légitime. Au reſte, quand ce grand Dieu a choiſi quelqu'un pour être l'inſtrument de ſes deſſeins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui eſt capable de réſiſtance. *Je ſuis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie: *C'eſt moi qui ai fait la terre avec les hommes & les animaux, & je la mets entre les mains*

Apoc. XIII. 5, 7.

Jer. XXVII. 4 & 5, &c.

de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu ſoumettre ces terres à Nabuchodonoſor Roi de Babylone, mon ſerviteur. Il l'appelle ſon ſerviteur, quoiqu'infidéle, à cauſe qu'il l'a nommé pour exécuter ſes décrets. *Et j'ordonne*, pourſuit-il, *que tout lui ſoit ſoumis, juſqu'aux animaux :* tant il eſt vrai que tout ploie, & que tout eſt ſouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la ſuite de la Prophétie : *Je veux que ces Peuples lui obéiſſent, & qu'ils obéiſſent encore à ſon fils, juſqu'à ce que le tems des uns & des autres vienne.* Voyez, Chrétiens, comme les tems ſont marqués, comme les générations ſont comptées : Dieu détermine juſqu'à quand doit durer l'aſſoupiſſement, & quand auſſi ſe doit réveiller le monde.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Jer. XXVII. Ibid. Ibid.

Tel a été le ſort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confuſion de toutes choſes, il eſt beau de conſidérer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le ſalut de ce Royaume ; ſes voyages, ſes négociations, ſes traités, tout ce que ſa prudence & ſon courage oppoſoient à la fortune de l'Etat, & enfin ſa conſtance, par laquelle n'ayant pû vaincre la violence de la deſtinée, elle en a ſi noblement ſoutenu l'effort ! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des Rebelles ; & de peur qu'ils ne fuſſent malheureuſement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvaſſent leur refuge dans ſa bonté, & leur ſûreté dans ſa parole. Ce fut entre ſes mains que le Gouverneur de Scarborough remit ce Port, & ce Château inacceſſible. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refuſant au Roi même les portes de la Forteresſe & du Port de Hull, choiſirent la Reine pour médiatrice, & devoient rendre au Roi cette Place avec celle de Béverlei : mais ils furent prévenus, & décapités ; & Dieu qui voulut punir leur honteuſe déſobéiſſance par les propres mains des Rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres, dont le crédit étoit grand, & pluſieurs autres chefs de la Faction. Preſque tous ceux qui lui parloient, ſe rendoient à elle ; & ſi Dieu n'eût point été inflexible, ſi l'aveuglement des Peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les eſprits, & le parti le plus juſte auroit été le plus fort.

On ſçait, MESSIEURS, que la Reine a ſouvent expoſé ſa perſonne dans ces conférences ſecrettes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hazards. Les Rebelles s'étoient ſaiſis des arſenaux & des magazins ; & malgré la défection de tant de Sujets, mal-

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

gré l'infâme défection de la Milice même, il étoit encore plus aiſé au Roi de lever des ſoldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes & des munitions, non-ſeulement ſes joyaux, mais encore le ſoin de ſa vie. Elle ſe met en mer au mois de Février, malgré l'hyver & les tempêtes; & ſous prétexte de conduire en Hollande la Princeſſe Royale ſa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume Prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hyver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hyver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du Roi: mais le ſuccès n'en fut pas ſemblable. Je tremble au ſeul récit de la tempête furieuſe, dont ſa flotte fut battue durant dix jours. Les Matelots furent allarmés juſqu'à perdre l'eſprit, & quelques-uns d'entr'eux ſe précipiterent dans les ondes. Elle toujours intrépide, autant que les vagues étoient émûes, raſſûroit tout le monde par ſa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à eſpérer en Dieu, qui faiſoit toute ſa confiance; & pour éloigner de leur eſprit les funeſtes idées de la mort qui ſe préſentoient de tous côtés, elle diſoit avec un air de ſérénité qui ſembloit déja ramener le calme, que les Reines ne ſe noyoient pas. Hélas! elle eſt réſervée à quelque choſe de bien plus extraordinaire: Et pour s'être ſauvée du naufrage, ſes malheurs n'en ſeront pas moins déplorables. Elle vit périr ſes vaiſſeaux, & preſque toute l'eſpérance d'un ſi grand ſecours. L'Amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine ſur la profondeur de la mer, & qui dompte ſes flots ſoulevés, fut repouſſé aux Ports de Hollande; & tous les Peuples furent étonnés d'une délivrance ſi miraculeuſe.

Naufragio liberati, exinde repudium & navi & mari dicunt. Tertull. de Pœnit.

Ceux qui ſont échappés du naufrage, diſent un éternel adieu à la mer & aux vaiſſeaux; &, comme diſoit un ancien Auteur, ils n'en peuvent même ſupporter la vûe. Cependant onze jours après, ô réſolution étonnante! la Reine à peine ſortie d'une tourmente ſi épouvantable, preſſée du déſir de revoir le Roi, & de le ſecourir, oſe encore ſe commettre à la furie de l'Océan, & à la rigueur de l'hyver. Elle ramaſſe quelques vaiſſeaux qu'elle charge d'Officiers & de munitions, & repaſſe enfin en Angleterre. Mais qui ne ſeroit étonné de la cruelle deſtinée de cette Princeſſe? après s'être ſauvée des flots, une autre tempête lui fut preſque fatale. Cent piéces de canon tonnerent ſur elle à ſon arrivée, & la maiſon où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'aſ-

ſûrance

ſûtance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un ſi noir attentat ! On l'amena priſonnier peu de tems après ; elle lui pardonna ſon crime, le livrant pour tout ſupplice à ſa conſcience, & à la honte d'avoir entrepris ſur la vie d'une Princeſſe ſi bonne & ſi généreuſe : tant elle étoit au-deſſus de la vengeance, auſſi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui ſouhaite ſi ardemment ſon retour ? Elle brûle du même déſir, & déja je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un Général à la tête d'une Armée Royale, pour traverſer des Provinces que les Rebelles tenoient preſque toutes. Elle aſſiége & prend d'aſſaut en paſſant une Place conſidérable qui s'oppoſoit à ſa marche ; elle triomphe, elle pardonne, & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire ſignalée ſur le Général Eſſex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée : tout ſembloit proſpérer par ſa préſence ; les Rebelles étoient conſternés : & ſi la Reine en eût été crûe ; ſi au lieu de diviſer les Armées Royales, & de les amuſer, contre ſon avis, aux ſiéges infortunés de Hull & de Gloceſter, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, & cette Campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit ; & le Ciel, qui ſembloit ſuſpendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à ſe déclarer. *Tu ſçais vaincre*, diſoit un brave Africain au plus ruſé Capitaine qui fut jamais, *mais tu ne ſçais pas uſer de ta victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; & le deſtin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la penſée de la prendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla viſiblement en décadence, & les affaires furent ſans retour. La Reine qui ſe trouva groſſe, & qui ne pût par tout ſon crédit faire abandonner ces deux ſiéges, qu'on vit enfin ſi mal réuſſir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de ſe ſéparer d'avec le Roi, qui étoit preſque aſſiégé dans Oxford, & ils ſe dirent un adieu bien triſte, quoiqu'ils ne ſçuſſent pas que c'étoit le dernier. Elle ſe retire à Exeter ville forte, où elle fut elle-même bientôt aſſiégée. Elle y accoucha d'une Princeſſe, & ſe vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour ſe réfugier en France.

Tum Maharbal : vincere ſcis, Annibal ; victoriâ uti neſcis. Liv. Dec. III. liv. 2.

Potiunda urbis Roma, modò mentem non dari, modò fortunam. Ibid. lib. 6.

PRINCESSE, dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre Maiſon ! O Eternel, veillez ſur elle ; Anges ſaints, rangez à l'entour vos

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée. Elle est destinée au sage & valeureux PHILIPPES, & doit des Princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, & dignes de leurs ayeux. Dieu l'a protégée, MESSIEURS. Sa Gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfans des mains des Rebelles; & quoiqu'ignorant sa captivité, & sentant trop de grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée auprès de la Reine sa mere, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son Royaume. En effet, elle partit des Ports d'Angleterre à la vûe des vaisseaux des Rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris & leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du Sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, & soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu, & son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents, ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin, elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes & continuels qu'a couru cette Princesse sur la mer & sur la terre durant l'espace de près de dix ans, & que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une maniere surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, & aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes & plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa trois fois David sous la main du rebelle Absalon. *Le voyez-vous ce grand Roi*, dit le saint & éloquent Prêtre de Marseille, *le voyez-vous seul, abandonné; tellement déchû dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris*

Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam,

aux uns ; & , ce qui eſt plus inſupportable à un grand courage , un objet de pitié aux autres ; ne ſçachant , pourſuit Salvien , *de laquelle de ces deux choſes il avoit le plus à ſe plaindre , ou de ce que Siba le nourriſſoit , ou de ce que Séméi avoit l'inſolence de le maudire ?* Voilà , MESSIEURS, une image , mais imparfaite , de la Reine d'Angleterre , quand après de ſi étranges humiliations , elle fut encore contrainte de paroître au monde , & d'étaler , pour ainſi dire , à la France même , & au Louvre , où elle étoit née avec tant de gloire , toute l'étendue de ſa misère. Alors elle put bien dire avec le Prophéte Iſaïe : *Le Seigneur des armées a fait ces choſes , pour anéantir tout le faſte des grandeurs humaines , & tourner en ignominie ce que l'Univers a de plus auguſte.* Ce n'eſt pas que la France ait manqué à la fille de HENRI LE GRAND. ANNE la magnanime, la pieuſe , que nous ne nommerons jamais ſans regret, la reçut d'une maniere convenable à la Majeſté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette ſage Régente pût proportionner le reméde au mal , jugez de l'état de ces deux Princeſſes. HENRIETTE , d'un ſi grand cœur , eſt contrainte de demander du ſecours. ANNE , d'un ſi grand cœur , ne put en donner aſſez. Si l'on eût pû avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux ; LOUIS, qui entend de ſi loin les gémiſſemens des Chrétiens affligés ; qui aſſûré de ſa gloire , dont la ſageſſe de ſes conſeils , & la droiture de ſes intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens , entreprend lui ſeul la cauſe commune , & porte ſes armes redoutées à travers des eſpaces immenſes de mer & de terre ; auroit-il refuſé ſon bras à ſes Voiſins , à ſes Alliés , à ſon propre Sang , aux droits ſacrés de la Royauté , qu'il ſçait ſi bien maintenir ? Avec quelle puiſſance l'Angleterre l'auroit-elle vû invincible défenſeur , ou vengeur préſent de la Majeſté violée ? Mais Dieu n'avoit laiſſé aucune reſſource au Roi d'Angleterre , tout lui manque , tout lui eſt contraire. Les Ecoſſois , à qui il ſe donne , le livrent aux Parlementaires Anglois ; & les Gardes fidéles de nos Rois , trahiſſent le leur. Pendant que le Parlement d'Angleterre ſonge à congédier l'armée , cette armée toute indépendante , réforme elle-même à ſa mode le Parlement , qui eût gardé quelques meſures , & ſe rend maîtreſſe de tout. Ainſi le Roi eſt mené de captivité en captivité ; & la Reine remue en vain la France , la Hollande , la Pologne même , & les Puiſſances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecoſſois qui arment trente mille hommes : elle fait avec

vel , quod gravius , miſericordiam , ut vel Siba eum paſceret , vel ei maledicere Semei publicè non timeret. Salv. lib. II. de guber. Dei.

Iſ. XXIII. 9.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

le Duc de Lorraine une entrepriſe pour la délivrance du Roi ſon Seigneur, dont le ſuccès paroît infaillible, tant le concert en eſt juſte. Elle retire ſes chers enfans, l'unique eſpérance de ſa Maiſon; & confeſſe à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on eſt encore capable de joie. Elle conſole le Roi qui lui écrit de ſa priſon même, qu'elle ſeule ſoutient ſon eſprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune baſſeſſe, parce que ſans ceſſe il ſe ſouvient qu'il eſt à elle. O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quelque choſe! Enfin il faut céder à votre ſort. Vous avez aſſez ſoutenu l'Etat, qui eſt attaqué par une force invincible & divine: il ne reſte plus déſormais, ſinon que vous teniez ferme parmi ſes ruines.

Comme on voit une colomne, ouvrage d'une antique architecture, qui paroît le plus ferme appui d'un Temple ruineux, lorſque ce grand édifice qu'elle ſoutenoit, fond ſur elle ſans l'abattre: ainſi la Reine ſe montre le ferme ſoutien de l'Etat, lorſqu'après en avoir long-tems porté le faix, elle n'eſt pas même courbée ſous ſa chûte.

Qui cependant pourroit exprimer ſes juſtes douleurs? Qui pourroit raconter ſes plaintes? Non, MESSIEURS, Jérémie lui-même, qui ſeul ſemble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne ſuffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce Prophéte. *Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'eſt fortifié, & mes enfans ſont perdus. Le cruel a mis ſa main ſacrilége ſur ce qui m'étoit le plus cher. La Royauté a été profanée, & les Princes ſont foulés aux pieds. Laiſſez-moi, je pleurerai amérement, n'entreprenez pas de me conſoler. Le glaive a frappé au-dehors, mais je ſens en moi-même une mort ſemblable.*

Lam. I. 16. *Ibid.* I. 10. *Ibid.* II. 2. *Iſ.* XXII. 4. *Lam.* I. 20.

Mais après que nous avons écouté ſes plaintes, ſaintes filles, ſes chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainſi) vous qui l'avez vûe ſi ſouvent gémir devant les Autels de ſon unique Protecteur, & dans le ſein deſquelles elle a verſé les ſecrettes conſolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce diſcours, en nous racontant les ſentimens Chrétiens dont vous avez été les Témoins fidéles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces: l'une, de l'avoir fait Chrétienne; l'autre, MESSIEURS, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi ſon fils? Non. C'eſt de l'avoir fait Reine malheureuſe. Ha! je commence à regretter les bornes étroites du

lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, & faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue : Que ses douleurs l'ont rendue sçavante dans la science de l'Evangile, & qu'elle a bien connu la Religion, & la vertu de la Croix, quand elle a uni le Christianisme avec les malheurs. Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les sentimens de la foi. Delà naissent des monstres de crimes, des rafinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jesus-Christ a prononcées dans son Evangile : *Malheur à vous qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins & contens du monde.* Au contraire, comme le Christianisme a pris sa naissance de la Croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au Ciel ; là on perd tout le goût du monde, & on cesse de s'appuyer sur soi-même, & sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnions aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés, & les plus habiles quand nous sommes les plus élevés & les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux ; nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire ; & nous ne sçavons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; & en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singuliére consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

Luc. VI. 25.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de graces) lui faisant étudier sous sa main ces dures mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux & par son humble patience, il a rétabli la Maison Royale. CHARLES II. est reconnu, & l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pû vaincre, ni les con-

ORAISON FUNEBRE DE HENR. MARIE DE FRANCE.

ſeils ramener, ſont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin déteſté l'excès, honteux d'avoir tant pû & leurs propres ſuccès leur faiſant horreur. Nous ſçavons que ce Prince magnanime eût pû hâter ſes affaires en ſe ſervant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fuſſent les Rois, il étoit de leur Majeſté de n'agir que par les Loix, ou par les armes. Ces Loix qu'il a protégées, l'ont rétabli preſque toutes ſeules : il regne paiſible & glorieux ſur le Thrône de ſes Ancêtres, & fait regner avec lui la juſtice, la ſageſſe, & la clémence.

Il eſt inutile de vous dire combien la Reine fut conſolée par ce merveilleux événement ; mais elle avoit appris par ſes malheurs, à ne changer pas dans un ſi grand changement de ſon état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans ſon cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu qui avoit rendu inutiles tant d'entrepriſes & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main, le Roi ſon Fils, pour le conduire à ſon Thrône. Elle ſe ſoumit plus que jamais à cette main ſouveraine, qui tient du plus haut des Cieux les Reines de tous les Empires, & dédaignant les Thrônes qui peuvent être uſurpés, elle attacha ſon affection au Royaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens. Touchée de ces ſentimens, elle aima cette humble Maiſon plus que ſes Palais. Elle ne ſe ſervit plus de ſon pouvoir que pour protéger la Foi Catholique, pour multiplier ſes aumônes, & pour ſoulager plus abondamment les familles réfugiées de ſes trois Royaumes, & de tous ceux qui avoient été ruinés pour la cauſe de la Religion, ou pour le ſervice du Roi. Rappellez en votre mémoire avec quelle circonſpection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'averſion pour les diſcours empoiſonnés de la médiſance. Elle ſçavoit de quel poids eſt non-ſeulement la moindre parole, mais le ſilence même des Princes ; & combien la médiſance ſe donne d'empire, quand elle a oſé ſeulement paroître en leur auguſte préſence. Ceux qui la voyoient attentive à peſer toutes ſes paroles, jugeoient bien qu'elle étoit ſans ceſſe ſous la vûe de Dieu, & que fidéle imitatrice de l'Inſtitut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la ſainte préſence de la Majeſté divine. Auſſi rappelloit-elle ſouvent ce précieux ſouvenir par l'Oraiſon, & par la lecture du Livre de l'Imitation de

Plus amant illud regnum in quo non timent habere conſortes. S. Aug. de Civ. cap. 24.

JESUS, où elle apprenoit à se conformer au véritable modéle des Chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux & tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un rigoureux examen ; & soigneuse de les expier par la pénitence & par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pû la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande Reine ; & par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à MONSIEUR & à MADAME, qui fidéles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgraces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son Histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines ; & avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la Croix au Thrône, & qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, & content de ses maux, épargner désormais à sa famille & au monde de si terribles leçons !

ORAISON FUNEBRE
DE HENRIETTE-ANNE
D'ANGLETERRE,
DUCHESSE D'ORLEANS.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : Vanitas vanitatum, & omnia vanitas. *Eccl. I. 2.*

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : Vanité des vanités ; & tout est vanité.

* *M. le Prince.*

MONSEIGNEUR*;

JE TOIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à Très-haute & Très-Puissante Princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLEANS. Elle, que j'avois vûe si attentive, pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa mere, devoit être si-tôt après le sujet d'un discours semblable ; & ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorans de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? Et vous, MESSIEURS, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si-tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? PRINCESSE, le digne objet de l'admiration de deux grands Royaumes,

Royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, & de si belles espérances? *Vanité des vanités, & tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste & si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris sans étude & sans choix les premieres paroles que me présente l'Ecclésiaste, où quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre-humain, & dans une seule mort faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les événemens de notre vie, par une raison particuliére devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les graces & les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, & le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Eccléſ. 1, 2.

Mais, dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que JESUS-CHRIST est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit, & l'espérance publique frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où regne le hazard, il ne marche sans régle & sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, & conclut tout son discours, en lui disant: *Crains Dieu, & garde ses*

Eccl. XII. 13, 14.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Commandemens ; car c'eſt là tout l'homme : & ſçache que le Seigneur examinera dans ſon Jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal. Ainſi tout eſt vain dans l'homme, ſi nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout eſt important, ſi nous conſidérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons le cours de ſa vie mortelle ; mais tout eſt précieux, tout eſt important, ſi nous contemplons le terme où elle aboutit, & le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vûe de cet autel & de ce tombeau, la premiere & la derniere parole de l'Eccléſiaſte ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit ſa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvû que cet Autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un ſi grand prix, nous apprenne en même tems notre dignité. La Princeſſe que nous pleurons ſera un témoin fidéle de l'un & de l'autre. Voyons ce qu'une mort ſoudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une ſainte mort lui a donné. Ainſi nous apprendrons à mépriſer ce qu'elle a quitté ſans peine, afin d'attacher toute notre eſtime à ce qu'elle a embraſſé avec tant d'ardeur, lorſque ſon ame épurée de tous les ſentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vû la lumiere toute manifeſte. Voilà les vérités que j'ai à traiter, & que j'ai cru dignes d'être propoſées à un ſi grand Prince, & à la plus illuſtre aſſemblée de l'Univers.

II. Reg. XIV. 14.

Nous mourons tous, diſoit cette femme dont l'Ecriture a loüé la prudence au ſecond Livre des Rois, *& nous allons ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe perdent ſans retour.* En effet, nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; & cette origine eſt petite. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement comme des flots : ils ne ceſſent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de Pays les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abyſme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualités ſuperbes qui diſtinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlés dans l'Océan avec les Rivieres les plus inconnues.

Et certainement, MESSIEURS, ſi quelque choſe pouvoit élever les hommes au-deſſus de leur infirmité naturelle : ſi l'origine qui nous eſt commune, ſouffroit quelque diſtinction ſolide & durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre : qu'y auroit-il

dans l'Univers de plus diſtingué que la Princeſſe dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-ſeulement la naiſſance & la fortune, mais encore les grandes qualités de l'eſprit pour l'élévation d'une Princeſſe, ſe trouve raſſemblé, & puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je ſuive les traces de ſa glorieuſe origine, je ne découvre que des Rois, & par-tout je ſuis ébloüi de l'éclat des plus auguſtes Couronnes. Je vois la Maiſon de France, la plus grande ſans comparaiſon de tout l'Univers, & à qui les plus puiſſantes Maiſons peuvent bien céder ſans envie, puiſqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette ſource. Je vois les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, qui ont regné depuis tant de ſiécles ſur une des plus belliqueuſes Nations de l'Univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princeſſe née ſur le Thrône, avoit l'eſprit & le cœur plus haut que ſa naiſſance. Les malheurs de ſa Maiſon n'ont pû l'accabler dans ſa premiere jeuneſſe; & dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous diſions avec joie, que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi ſon pere, pour la donner à la France: don précieux, ineſtimable préſent, ſi ſeulement la poſſeſſion en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce ſouvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux ſur la gloire de la Princeſſe, ſans que la mort s'y mêle auſſi-tôt pour tout offuſquer de ſon ombre. O mort, éloigne-toi de notre penſée, & laiſſe-nous tromper pour un peu de tems la violence de notre douleur par le ſouvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, MESSIEURS, de l'admiration que la Princeſſe d'Anglererre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des bénédictions de tous les Peuples; & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa mere, dont elle a toujours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit ANNE d'Eſpagne. ANNE, vous le ſçavez, MESSIEURS, ne trouvoit rien au-deſſus de cette Princeſſe. Après nous avoir donné une Reine ſeule capable par ſa piété, & par ſes autres vertus Royales, de ſoutenir la réputation d'une tante ſi illuſtre, elle voulut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE ſon ſecond fils épousât la Princeſſe HENRIETTE; & quoique le Roi d'Angleterre, dont

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

le cœur égale la ſageſſe, ſçût que la Princeſſe ſa ſœur recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un Thrône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Royaume peut mettre en comparaiſon avec les premieres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eu raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des ouvrages de l'eſprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſçu plaire à MADAME. Je pourrois encore ajoûter, que les plus ſages & les plus expérimentés admiroient cet eſprit vif & perçant, qui embraſſoit ſans peine les plus grandes affaires, & pénétroit avec tant de facilité dans les plus ſecrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre ſur une matiere où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement eſt une régle toujours ſûre, a eſtimé la capacité de cette Princeſſe, & l'a miſe par ſon eſtime au-deſſus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette eſtime, ni tous ces grands avantages, n'ont pû donner atteinte à ſa modeſtie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point préſumé de ſes connoiſſances; & jamais ſes lumieres ne l'ont ébloüie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princeſſe a honorés de ſa confiance. Quel eſprit avez-vous trouvé plus élevé? Mais quel eſprit avez-vous trouvé plus docile? Pluſieurs dans la crainte d'être trop faciles, ſe rendent inflexibles à la raiſon, & s'affermiſſent contre elle. MADAME s'éloignoit toujours autant de la préſomption que de la foibleſſe; également eſtimable, & de ce qu'elle ſçavoit trouver de ſages conſeils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les ſçait bien connoître, quand on fait ſérieuſement l'étude qui plaiſoit tant à cette Princeſſe. Nouveau genre d'étude, & preſque inconnu aux perſonnes de ſon âge & de ſon rang; ajoûtons, ſi vous voulez, de ſon ſexe. Elle étudioit ſes défauts; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons ſincères: marque aſſûrée d'une ame forte que ſes fautes ne dominent pas, & qui ne craint point de les enviſager de près par une ſecrette confiance des reſſources qu'elle ſent pour les ſurmonter. C'étoit le deſſein d'avancer dans cette étude de la ſageſſe, qui la tenoit ſi attachée à la lecture de l'Hiſtoire, qu'on appelle avec raiſon la ſage conſeillere des Princes. C'eſt là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils vien-

nent ſubir ſans cour & ſans ſuite, le jugement de tous les Peuples & de tous les ſiécles. C'eſt là qu'on découvre que le luſtre qui vient de la flatterie eſt ſuperficiel, & que les fauſſes couleurs, quelqu'induſtrieuſement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là, notre admirable Princeſſe étudioit les devoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire: elle y perdoit inſenſiblement le goût des Romans, & de leurs fades héros; & ſoigneuſe de ſe former ſur le vrai, elle mépriſoit ces froides & dangereuſes fictions. Ainſi ſous un viſage riant, ſous cet air de jeuneſſe qui ſembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un ſens & un ſérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient ſurpris.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Auſſi pouvoit-on ſans crainte lui confier les plus grands ſecrets. Loin du commerce des affaires, & de la ſociété des hommes, ces ames ſans force, auſſi-bien que ſans foi, qui ne ſçavent pas retenir leur langue indiſcréte. *Ils reſſemblent*, dit le Sage, *à une Ville ſans murailles, qui eſt ouverte de toutes parts*, & qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au-deſſus de cette foibleſſe! Ni la ſurpriſe, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce converſation, qui ſouvent épanchant le cœur, en fait échapper le ſecret, n'étoit capable de lui faire découvrir le ſien; & la ſûreté qu'on trouvoit en cette Princeſſe, que ſon eſprit rendoit ſi propre aux grandes affaires, lui faiſoit confier les plus importantes. *Prov. XXV. 28.*

Ne penſez pas que je veuille, en interpréte téméraire des ſecrets d'Etat, diſcourir ſur le voyage d'Angleterre; ni que j'imite ces politiques ſpéculatifs, qui arrangent, ſuivant leurs idées, les conſeils des Rois, & compoſent ſans inſtruction les annales de leur ſiécle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec tranſport de la bonté de cette Princeſſe, qui, malgré les diviſions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les eſprits. On ne pouvoit aſſez loüer ſon incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui ſouvent les tiennent en ſuſpens, & à terminer tous les différends d'une maniere qui concilioit les intérêts les plus oppoſés. Mais qui pourroit penſer, ſans verſer des larmes, aux marques d'eſtime & de tendreſſe que lui donna le Roi ſon frere? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le ſang, ne ſe laſſoit point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irrémédiable! ce qui fut en ce voyage le ſujet d'une ſi juſte

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

admiration, eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. PRINCESSE, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été ſi-tôt ravie? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent; c'eſt l'effet des ſoins de MADAME; ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux; & qu'une Princeſſe ſi chérie de tout l'Univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La grandeur & la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, MESSIEURS, je ne puis plus ſoutenir ces grandes paroles, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir ſon néant. Il eſt tems de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoi qu'on ajoûte par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une école, ou d'un Religieux qui médite dans un Cloître: je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner pour le convaincre que des Docteurs aſſis ſur le Thrône. *O Dieu*, dit le Roi Prophéte, *vous avez fait mes jours meſurables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous.* Il eſt ainſi, CHRETIENS: tout ce qui ſe meſure finit; & tout ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout-à-fait ſorti du néant où il eſt ſi-tôt replongé. Si notre être, ſi notre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroiſſe plus effective que celle qui reléve le victorieux au-deſſus des vaincus qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant ce vainqueur enflé de ſes titres, tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur; & du creux de leur tombeau ſortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs: *Vous voilà bleſſé comme nous; vous êtes devenu ſemblable*

Pſal. XXXVIII. 6.

Iſ. XIV. 10.

à nous. Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la baſſeſſe de notre nature.

Mais peut-être au defaut de la fortune, les qualités de l'eſprit, les grands deſſeins, les vaſtes penſées pourront nous diſtinguer du reſte des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos penſées, qui n'ont pas Dieu pour objet, ſont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit le Roi Prophéte, *& en ce jour periront toutes leurs penſées.* C'eſt-à-dire, les penſées des Conquérans, les penſées des Politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des deſſeins où le monde entier ſera compris. Ils ſe ſeront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévû, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs penſées. C'eſt pour cela que l'Eccléſiaſte, le Roi Salomon fils du Roi David, (car je ſuis bien aiſe de vous faire voir la ſucceſſion de la même doctrine dans un même Thrône) c'eſt, dis-je, pour cela que l'Eccléſiaſte faiſant le dénombrement des illuſions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la ſageſſe même. *Je me ſuis*, dit-il, *appliqué à la ſageſſe, & j'ai vû que c'étoit encore une vanité;* parce qu'il y a une fauſſe ſageſſe, qui ſe renfermant dans l'enceinte des choſes mortelles, s'enſevelit avec elles dans le néant. Ainſi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai repréſenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts deſſeins où une Princeſſe puiſſe s'élever. Juſqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une ſi illuſtre Princeſſe ne paroîtra dans ce diſcours, que comme un exemple le plus grand qu'on ſe puiſſe propoſer, & le plus capable de perſuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de ſe diſtinguer, ni par leur naiſſance, ni par leur grandeur, ni par leur eſprit; puiſque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, & que d'une main ſi prompte & ſi ſouveraine elle renverſe les têtes les plus reſpectées.

Pſ. CXLV. 4.

Eccl. II. 12, 15.

Conſidérez, MESSIEURS, ces grandes puiſſances que nous regardons de ſi bas. Pendant que nous tremblons ſous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en eſt la cauſe; & il les épargne ſi peu, qu'il ne craint pas de les ſacrifier à l'inſtruction du reſte des hommes. CHRETIENS, ne murmurez pas ſi MADAME a été choiſie pour nous donner une telle inſtruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puiſque, comme vous le verrez dans la ſuite, Dieu la ſauve par le même coup qui nous inſtruit.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand & assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, MADAME se meurt, MADAME est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Par-tout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur & le désespoir, & l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; & il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophéte : *Le Roi pleurera, le Prince sera désolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

Ezech. VII. 27.

Mais, & les Princes & les Peuples gémissoient en vain. En vain Monsieur, en vain le Roi même tenoit MADAME serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam ;* je serrois les bras, mais j'avois déja perdu ce que je tenois. La Princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, & la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces Royales mains. Quoi donc, elle devoit périr si-tôt ! Dans la plûpart des hommes les changemens se font peu à peu, & la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle florissoit, avec quelles graces, vous le sçavez : le soir nous la vîmes séchée, & ces sortes expressions, par lesquelles l'Ecriture Sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette Princesse si précises & si littérales. Hélas ! nous composions son Histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé & le présent nous garantissoit l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans Royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible, autant que généreuse & bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vû s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidéle pour le Roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos

Orat. de pb. Sat. fr.

jours,

jours, que l'eſtime ſe puiſſe joindre avec le devoir; & qu'on puiſſe autant s'attacher au mérite & à la perſonne du Prince, qu'on en révère la puiſſance & la majeſté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ſes autres devoirs. La paſſion qu'elle reſſentoit pour la gloire de MONSIEUR, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant ſur les pas de ſon invincible frere, ſecondoit avec tant de valeur & de ſuccès ſes grands & héroïques deſſeins dans la Campagne de Flandres, la joie de cette Princeſſe étoit incroyable. C'eſt ainſi que ſes généreuſes inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; & ſi quelque choſe manquoit encore à ſon bonheur, elle eût tout gagné par ſa douceur & par ſa conduite. Telle étoit l'agréable Hiſtoire que nous faiſions pour MADAME; & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de ſa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car, qui eût pû ſeulement penſer que les années euſſent dû manquer à une jeuneſſe qui ſembloit ſi vive? Toutefois c'eſt par cet endroit que tout ſe diſſipe en un moment. Au lieu de l'Hiſtoire d'une belle vie, nous ſommes réduits à faire l'Hiſtoire d'une admirable, mais triſte mort. A la vérité, MESSIEURS, rien n'a jamais égalé la fermeté de ſon ame, ni ce courage paiſible, qui ſans faire effort pour s'élever, s'eſt trouvé par ſa naturelle ſituation au-deſſus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté: contente de l'enviſager ſans émotion, & de la recevoir ſans trouble. Triſte conſolation, puiſque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'eſt la grande vanité des choſes humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainſi dire, ſurmonté la mort, elle éteint en nous juſqu'à ce courage par lequel nous ſemblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princeſſe ſi admirée, & ſi chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite, encore ce reſte, tel quel, va-t-il diſparoître: cette ombre de gloire va s'évanoüir, & nous l'allons voir dépouillée même de cette triſte décoration. Elle va deſcendre à ces ſombres lieux, à ces demeures ſoûterraines, pour y dormir dans la pouſſiere avec les Grands de la terre, comme parle Job; avec ces Rois & ces Princes anéantis, parmi leſquels à peine peut-on la placer, tant les

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

rangs y ſont preſſés, tant la mort eſt prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuſe encore. La mort ne nous laiſſe pas aſſez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui faſſent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom : même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-tems : il devient un je ne ſçai quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il eſt vrai que tout meurt en lui, juſqu'à ces termes funébres par leſquels on exprimoit ſes malheureux reſtes.

Cadit in originem terram, & cadaveris nomen, ex iſto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. Tertull. de Reſurr. carnis.

C'eſt ainſi que la Puiſſance divine juſtement irritée contre notre orgueil le pouſſe juſqu'au néant, & que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir ſur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand deſſein ſur ces débris inévitables des choſes humaines? Mais quoi, MESSIEURS, tout eſt-il donc déſeſpéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, juſqu'à les réduire en poudre, ne nous laiſſe-t-il aucune eſpérance? Lui aux yeux de qui rien ne ſe perd, & qui ſuit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, ou le hazard les jette, verra-t-il périr ſans reſſource, ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi : les ombres de la mort ſe diſſipent : *Les voies me ſont ouvertes à la véritable vie.* MADAME n'eſt plus dans le tombeau; la mort qui ſembloit tout détruire, a tout établi : voici le ſecret de l'Eccléſiaſte, que je vous avois marqué dès le commencement de ce Diſcours, & dont il faut maintenant découvrir le fond.

Pſ. XV. 10.

Il faut donc penſer, CHRETIENS, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, & une ſecrette affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque choſe en nous, qui peut confeſſer la vérité de ſon Etre, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque choſe qui peut ſe ſoumettre à ſa ſouveraine puiſſance, s'abandonner à ſa haute & incompréhenſible ſageſſe, ſe confier en ſa bonté, craindre ſa juſtice, eſpérer ſon éternité. De ce côté, MESSIEURS, ſi l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne ſe trompera pas. Car comme il eſt néceſſaire que chaque choſe ſoit réunie à ſon principe, & que c'eſt pour cette raiſon, dit l'Eccléſiaſte, *Que le corps retourne à*

la terre dont il a été tiré ; il faut, par la ſuite du même raiſonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui eſt capable de s'unir à Dieu, y ſoit auſſi rappellé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui eſt la grandeur primitive & eſſentielle, n'eſt-il pas grand & élevé ? C'eſt pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de ſens & de choſes, je regardois le mauvais uſage que nous faiſons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute ſon étendue, ce n'eſt ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques : au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, ſi nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faiſons, n'eſt donc pas de nous être ſervis de ces noms, c'eſt de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chryſoſtôme a bien compris cette vérité, quand il a dit : *Gloire, richeſſes, nobleſſe, puiſſance, pour les hommes du monde ne ſont que des noms ; pour nous, ſi nous ſervons Dieu, ce ſeront des choſes : au contraire la pauvreté, la honte, la mort, ſont des choſes trop effectives & trop réelles pour eux : pour nous, ce ſont ſeulement des noms ;* parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ſes biens, ni ſon honneur, ni ſa vie. Ne vous étonnez donc pas ſi l'Eccléſiaſte dit ſi ſouvent : *Tout eſt vanité.* Il s'explique, *tout eſt vanité ſous le Soleil ;* c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt meſuré par les années, tout ce qui eſt emporté par la rapidité du tems. Sortez du tems & du changement ; aſpirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus aſſervis. Ne vous étonnez pas ſi le même Eccléſiaſte mépriſe tout en nous, juſqu'à la ſageſſe, & ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de ſon travail. La ſageſſe dont il parle en ce lieu, eſt cette ſageſſe inſenſée, ingénieuſe à ſe tourmenter, habile à ſe tromper elle-même, qui ſe corrompt dans le préſent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raiſonnemens & de grands efforts, ne fait que ſe conſumer inutilement en amaſſant des choſes que le vent emporte. *Hé !* s'écrie ce ſage Roi, *y a-t-il rien de ſi vain ?* Et n'a-t-il pas raiſon de préférer la ſimplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux ſoucis & aux chagrins des avares, aux ſonges inquiets des ambitieux ? Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *eſt encore une vanité ;* parce que la mort trouble & emporte tout. Laiſſons-lui donc mépriſer tous les états

Ecc. XII. 7.
Ibid.
Hom. XIX. in Matt.
Ecc. I. 3. 14, 11. II. 17.
Ecc. I. 17, 18. II. 12, 24.
Ecc. II. 19.
Ecc. II. 1, 11. VIII. 10.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

de cette vie, puiſqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténébres tous nos plus beaux jours. Laiſſons-lui égaler le fou & le ſage; & même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette Chaire, laiſſons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus eſt hominis, & jumentorum.* En effet, juſqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable Sageſſe; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, ſans y démêler par l'intelligence ce ſecret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit néceſſairement y retourner; que verrons-nous autre choſe dans notre vie, que de folles inquiétudes? & que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des eſprits qui s'épuiſent, que des reſſorts qui ſe démontent & ſe déconcertent; enfin, qu'une machine qui ſe diſſout & qui ſe met en piéces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand & de ſolide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernieres paroles de l'Eccléſiaſte; & bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernieres actions de ſa vie : *Crains Dieu, & obſerve ſes Commandemens; car c'eſt là tout l'homme:* comme s'il diſoit, Ce n'eſt pas l'homme que j'ai mépriſé, ne le croyez pas, ce ſont les opinions, ce ſont les erreurs par leſquelles l'homme abuſé ſe déshonore lui-même. Voulez-vous ſçavoir en un mot ce que c'eſt que l'homme? Tout ſon devoir, tout ſon objet, toute ſa nature, c'eſt de craindre Dieu : tout le reſte eſt vain, je le déclare; mais auſſi tout le reſte n'eſt pas l'homme. Voici ce qui eſt réel & ſolide, & ce que la mort ne peut enlever : car, ajoûte l'Eccléſiaſte, *Dieu examinera dans ſon jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Il eſt donc maintenant aiſé de concilier toutes choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort périront toutes nos penſées;* oui, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanoüit. Car encore que notre eſprit ſoit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles; de ſorte que nos penſées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable? Donnez à Dieu vos affections : nulle force ne vous ravira ce que vous aurez dépoſé en ſes mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de notre Héroïne chrérienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut

Eccl. III. 19.

Eccl. XII. 13.

Ibid. n. 14.

donner, entrons dans une profonde conſidération des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le myſtère de la Prédeſtination & de la Grace.

ORAISON FUNÈBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Vous ſçavez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre ſalut eſt une ſuite continuelle de miſéricordes : mais le fidéle Interpréte du myſtère de la Grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'apprend cette véritable & ſolide Théologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniere, que la Grace ſe montre grace; c'eſt-à-dire, que c'eſt dans la vocation qui nous prévient, & dans la perſévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve, paroît toute gratuite & toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant premiérement des ténébres à la lumiere, & enſuite de la lumiere imparfaite de la foi, à la lumiere conſommée de la gloire; comme c'eſt la vocation qui nous inſpire la foi, & que c'eſt la perſévérance qui nous tranſmet à la gloire, il a plû à la divine bonté de ſe marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impreſſion illuſtre & particuliere; afin que nous confeſſions que toute la vie du Chrétien, & dans le tems qu'il eſpére, & dans le tems qu'il joüit, eſt un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le ſalut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE ! Pour la donner à l'Egliſe, il a fallu renverſer tout un grand Royaume. La grandeur de la Maiſon d'où elle eſt ſortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le Schiſme de ſes Ancêtres; diſons des derniers de ſes Ancêtres, puiſque tout ce qui les précéde, à remonter juſqu'aux premiers tems, eſt ſi pieux & ſi catholique. Mais ſi les Loix de l'Etat s'oppoſent à ſon ſalut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces Loix. Il met les ames à ce prix; il remue le ciel & la terre pour enfanter ſes Elûs ; & comme rien ne lui eſt cher que ces Enfans de ſa dilection éternelle, de ces Membres inſéparables de ſon Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvû qu'il les ſauve. Notre Princeſſe eſt perſécutée avant que de naître, délaiſſée auſſi-tôt que miſe au monde, arrachée en naiſſant, à la piété d'une mere catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de ſa Maiſon; & ce qui étoit plus déplorable, captive des Ennemis de l'Egliſe; par conſéquent deſtinée premiérement par ſa glorieuſe naiſſance, & enſuite par ſa malheureuſe captivité,

ORAISON FUNÈBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

à l'erreur & à l'héréſie. Mais le ſceau de Dieu étoit ſur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophéte : *Mon pere & ma mere m'ont abandonnée ; mais le Seigneur m'a reçue en ſa protection.* Délaiſſée de toute la terre dès ma naiſſance, *je fus comme jettée entre les bras de ſa providence paternelle, & dès le ventre de ma mere il ſe déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidelle que la Reine ſa mere commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans ſa confiance. Deux ans après, un coup imprévû & qui tenoit du miracle, délivra la Princeſſe des mains des Rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, & les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant ſur ſes aîles, comme l'Aigle prend ſes petits, la porta lui-même dans ce Royaume ; lui-même la poſa dans le ſein de la Reine ſa mere, ou plûtôt dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les inſtructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuſe Reine. Elle a imité ſes pieuſes libéralités. Ses aumônes toujours abondantes ſe ſont répandues principalement ſur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidelle Protectrice. Digne fille de ſaint Edouard & de ſaint Louis, elle s'attacha du fond de ſon cœur à la Foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit aſſez exprimer le zéle dont elle brûloit pour le rétabliſſement de cette Foi dans le Royaume d'Angleterre, où l'on en conſerve encore tant de précieux monumens ? Nous ſçavons qu'elle n'eût pas craint d'expoſer ſa vie pour un ſi pieux deſſein : & le ciel nous l'a ravie ! O Dieu ! que prépare ici votre éternelle Providence ? Me permettrez-vous, ô Seigneur, d'enviſager en tremblant, vos ſaints & redoutables conſeils ? Eſt-ce que les tems de confuſion ne ſont pas encore accomplis ? Eſt-ce que le crime qui fit céder vos vérités ſaintes à des paſſions malheureuſes eſt encore devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas aſſez puni par un aveuglement de plus d'un ſiécle ? Nous raviſſez-vous HENRIETTE par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la Reine Marie, & ſon regne ſi favorable à l'Egliſe ? Ou bien voulez-vous triompher ſeul ? Et en nous ôtant les moyens dont nos déſirs ſe flattoient, réſervez-vous dans les tems marqués par votre prédeſtination éternelle, de ſecrets retours à l'Etat & à la Maiſon d'Angleterre ? Quoi qu'il en ſoit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuſes prémices en la perſonne de cette Princeſſe. Puiſſe toute ſa Maiſon & tout le Royaume ſuivre l'exemple de ſa

Pſ. XXVI. 10.

Pſ. XI. 11.

foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le Thrône de ſes Ancêtres, & fait loüer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zéle, ſi nous ſouhaitons devant Dieu que lui & tous ſes Peuples ſoient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, ſed etiam omnes fieri tales, qualis & ego ſum.* Ce ſouhait eſt fait pour les Rois, & ſaint Paul étant dans les fers, le fit la premiere fois en faveur du Roi Agrippa; mais ſaint Paul en exceptoit ſes liens, *exceptis vinculis his :* & nous, nous ſouhairons principalement, que l'Angleterre, trop libre dans ſa croyance, trop licencieuſe dans ſes ſentimens, ſoit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ſes penſées, en le captivant ſous l'autorité du Saint-Eſprit & de l'Egliſe.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Act. XXVI. 29.

Après vous avoir expoſé le premier effet de la Grace de JESUS-CHRIST en notre Princeſſe, il me reſte, MESSIEURS, de vous faire conſidérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'eſt par cette derniere Grace que la mort change de nature pour les Chrétiens, puiſqu'au lieu qu'elle ſembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, & à nous aſſûrer éternellement la poſſeſſion des biens véritables. Tant que nous ſommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons aſſujettis aux changemens; parce que, ſi vous me permettez de parler ainſi, c'eſt la Loi du Pays que nous habitons, & nous ne poſſédons aucun bien, même dans l'ordre de la Grace, que nous ne puiſſions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos déſirs. Mais auſſi-tôt qu'on ceſſe pour nous de compter les heures, & de meſurer notre vie par les jours & par les années; ſortis des figures qui paſſent, & des ombres qui diſparoiſſent, nous arrivons au regne de la vérité, où nous ſommes affranchis de la loi des changemens. Ainſi notre ame n'eſt plus en péril; nos réſolutions ne vacillent plus; la mort, ou plûtôt la Grace de la perſévérance finale, a la force de les fixer : & de même que le Teſtament de Jeſus-Chriſt, par lequel il ſe donne à nous, eſt confirmé à jamais, ſuivant le droit des Teſtamens & la Doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin Teſtateur; ainſi la mort du fidéle fait que ce bienheureux Teſtament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, MESSIEURS, ſi je vous fais voir encore une fois MADAME aux priſes avec la mort, n'appréhendez rien pour

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

elle : quelque cruelle que la mort vous paroiſſe, elle ne doit ſervir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la Grace, & ſceller en cette Princeſſe le conſeil de ſon éternelle prédeſtination. Voyons donc ce dernier combat ; mais encore un coup affermiſſons-nous. Ne mêlons point de foibleſſe à une ſi forte action, & ne déshonorons point par nos larmes une ſi belle victoire. Voulez-vous voir combien la Grace qui a fait triompher MADAME, a été puiſſante ? Voyez combien la mort a été terrible. Premiérement, elle a plus de priſe ſur une Princeſſe qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeuneſſe ! que de joie elle enléve à cette fortune ! que de gloire elle ôte à ce mérite ! D'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'eſt ramaſſer toutes ſes forces, c'eſt unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévûe. Mais, quoique ſans menacer, & ſans avertir, elle ſe faſſe ſentir toute entiere dès le premier coup, elle trouve la Princeſſe prête. La Grace plus active encore, l'a déja miſe en défenſe. Ni la gloire, ni la jeuneſſe n'auront un ſoupir. Un regret immenſe de ſes péchés ne lui permet pas de regretter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit vû expirer la Reine ſa belle-mere, comme pour y recueillir les impreſſions de conſtance & de piété, que cette ame vraîment Chrétienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoupirs. A la vûe d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiés & magnifiques : une ſainte ſimplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle ſe raſſûre, elle confeſſe humblement, & avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle commence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parût au-deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confeſſion ; qui ne reçoivent les ſaints Sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce myſtère de piété, qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance ! MADAME, appelle les Prêtres plûtôt que les Médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe ; la Pénitence avec componction ; l'Euchariſtie avec crainte, & puis avec confiance ; la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut

veut la recevoir avec connoiſſance : elle écoute l'explication de ces ſaintes cérémonies, de ces prieres apoſtoliques ; qui par une eſpéce de charme divin ſuſpendent les douleurs les plus violentes ; qui font oublier la mort (je l'ai vû ſouvent) à qui les écoute avec foi : elle les ſuit, elle s'y conforme ; on lui voit paiſiblement préſenter ſon corps à cette Huile ſacrée, ou plûtôt au Sang de Jeſus, qui coule ſi abondamment avec cette précieuſe liqueur. Ne croyez pas que ſes exceſſives & inſupportables douleurs aient tant ſoit peu troublé ſa grande ame. Ah ! je ne veux plus tant admirer les Braves, ni les Conquérans. MADAME m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage : *Le patient vaut mieux que le fort, & celui qui dompte ſon cœur, vaut mieux que celui qui prend des Villes.* Combien a-t-elle été maîtreſſe du ſien ? Avec quelle tranquillité a-t-elle ſatisfait à tous ſes devoirs ? Rappellez en votre penſée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force ! quelle tendreſſe ! O paroles qu'on voyoit ſortir de l'abondance d'un cœur qui ſe ſent au-deſſus de tout ; paroles que la mort préſente, & Dieu plus préſent encore, ont conſacrées ; ſincère production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des Hommes, mais ſur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME ne peut plus réſiſter aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de ſe retirer, parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vû ? Qu'avons-nous oüi ? Elle ſe conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ſes ſouffrances en expiation de ſes fautes ; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la réſurrection des morts, cette précieuſe conſolation des Fidéles mourans. Elle excitoit le zéle de ceux qu'elle avoit appellés pour l'exciter elle-même, & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des vérités Chrétiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau, c'étoit un nouveau langage que la Grace lui apprenoit. Nous ne voyions en elle ni cette oſtentation, par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame allarmée, par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit ſolide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le Saint-Eſprit.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

Prov. XVI. 32.

En cet état, MESSIEURS, qu'avions-nous à demander à Dieu

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

pour cette Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de la Grace ? Ce grand Dieu nous exauçoit ; mais ſouvent, dit Saint Auguſtin, en nous exauçant, il trompe heureuſement notre prévoyance. La princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniere plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une piété ſi ſincère ; il a fait ce que dit le Sage : *Il s'eſt hâté.* En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage eſt accompli. *Il s'eſt hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand Saint Ambroiſe, la merveille de la mort dans les Chrétiens. Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés, & les périls où ils ſont expoſés. Nous nous ſommes plaints que la mort ennemie des fruits que nous promettoit la Princeſſe, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainſi dire, ſous le pinceau même, un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence dont les premiers traits, dont le ſeul deſſein montroit déja tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne diſons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'hiſtoire qui ſe commençoit le plus noblement : diſons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame Chrétienne peut être aſſaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies, qui attaquent à chaque pas la foibleſſe humaine : quel péril n'eût point trouvé cette Princeſſe dans ſa propre gloire ? La gloire : qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux & de plus mortel ? Quel appas plus dangereux ? Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleurs têtes ? Conſidérez la Princeſſe, repréſentez-vous cet eſprit, qui répandu par tout ſon extérieur en rendoit les graces ſi vives : tout étoit eſprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle ſçavoit eſtimer les uns ſans fâcher les autres ; & quoique le mérite fût diſtingué, la foibleſſe ne ſe ſentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il ſembloit qu'elle eût oublié ſon rang pour ne ſe ſoutenir que par ſa raiſon. On ne s'appercevoit preſque pas qu'on parlât à une perſonne ſi élevée ; on ſentoit ſeulement au fond de ſon cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépouilloit ſi obligeamment. Fidelle en ſes paroles, incapable de déguiſement, ſûre à ſes amis, par la lumiere & la droiture de ſon eſprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laiſſoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoiſſante des ſervices, elle aimoit à prévenir les injures par ſa bonté ; vive

Cap. IV. 14.

Finis factus eſt erroris, quia culpa non natura defecit. De bono mortis.

à les ſentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de ſa libéralité? Elle donnoit non-ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout enſemble, & le mépris du don, & l'eſtime de la perſonne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par ſon ſilence, elle relevoit ſes préſens; & cet art de donner agréablement, qu'elle avoit ſi bien pratiqué durant ſa vie, l'a ſuivie, je le ſçai, juſqu'entre les bras de la mort. Avec tant de graces & tant d'aimables qualités qui eût pû lui refuſer ſon admiration? Mais avec ſon crédit, avec ſa puiſſance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs? c'eſt-à-dite, la ſeule choſe qu'ont à gagner ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemblent tout donner; & ſi cette haute élévation eſt un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, MESSIEURS, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire*? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées? La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes; mais la gloire les défend t-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas ſecrettement? Ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? Et que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'eſt-ce pas là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, & la vertu, & la Religion, & le nom de Dieu? La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité: elle ne ſert qu'à les cacher, & plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même; & on dit au fond de ſon cœur: *Je ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre.* Et cet état, MESSIEURS, la vie n'eſt-elle pas un péril? La mort n'eſt-elle pas une grace? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, ſi les bonnes qualités ſont ſi dangereuſes? Neſt-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abbrégé les tentations avec les jours de MADAME? De l'avoir arrachée à ſa propre gloire, avant que cette gloire par ſon excès eût mis en haſard ſa modération? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de dévotion plus fréquens, ſon application plus forte à la piété dans les derniers tems de ſa vie: ce peu d'heures ſain-

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

In ipſam gloriam præceps agebatur.

ORAISON FUNEBRE DE HENR. ANNE D'ANGLETERRE.

tement passées parmi les plus rudes épreuves, & dans les sentimens les plus purs du Christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le tems a été court, je l'avoue, mais l'opération de la Grace a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; & la Grace, cette excellente ouvriere, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sçai que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas racourci, & sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour MADAME en cette miséricorde, qu'elle a si sincérement & si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jesus; les bras lui ont manqué plûtôt que l'ardeur d'embasser la Croix. J'ai vû sa main défaillante chercher encore en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lévres ce bienheureux signe de notre Rédemption: n'est-ce pas mourir entre les bras & dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de MADAME, avec une pieuse confiance. Ce Jesus en qui elle a espéré, dont elle a porté la Croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son Sang dont elle est déja toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses Sacremens, & par la Communion avec ses souffrances. Mais en priant pour son ame, Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Et quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit suffire pour nous convertir. Car si nous sçavons nous connoître, nous confesserons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, & non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de regner sur nous, ces saintes & salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper & des sens & du présent & du monde? La Providence

divine pouvoit-elle nous mettre en vûe, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choſes humaines? Et ſi nos cœurs s'endurciſſent après un avertiſſement ſi ſenſible, que lui reſte-t-il autre choſe, que de nous frapper nous-mêmes ſans miſéricorde? Prévenons un coup ſi funeſte, & n'attendons pas toujours des miracles de la Grace. Il n'eſt rien de plus odieux à la ſouveraine Puiſſance, que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ſes graces & de ſes faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puiſſe nous empêcher de recevoir, ſans différer, ſes inſpirations? Quoi! le charme de ſentir eſt-il ſi fort que nous ne puiſſions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines ſeront-ils ſatisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire paſſera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que ſi nous ſommes aſſûrés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confeſſer toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriſer par raiſon ce qu'il faudra un jour mépriſer par force? Et quel eſt notre aveuglement, ſi toujours avançant vers notre fin, & plûtôt mourans que vivans, nous attendons les derniers ſoupirs pour prendre les ſentimens que la ſeule penſée de la mort nous devroit inſpirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriſer les faveurs du monde; & toutes les fois que vous ſerez dans ces lieux auguſtes, dans ces ſuperbes Palais à qui MADAME donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez qu'elle y manque: ſongez que cette gloire que vous admiriez, faiſoit ſon péril en cette vie, & que dans l'autre elle eſt devenue le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſûrer que cette ſincère réſignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Pénitence.

ORAISON FUNEBRE
DE MARIE-THERESE
D'AUTRICHE,
INFANTE D'ESPAGNE,
REINE DE FRANCE,
ET DE NAVARRE.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Sine macula enim ſunt ante thronum Dei. *Apoc. XIV. 5.*

Ils ſont ſans tache devant le thrône de Dieu.

Paroles de l'Apôtre S. Jean dans ſa révélation, *Chap.* 14.

* *Monſeigneur le Dauphin.*

MONSEIGNEUR*,

QUELLE aſſemblée l'Apôtre S. Jean nous fait paroître! Ce grand Prophéte nous ouvre le Ciel, & notre foi y découvre *ſur la ſainte montagne de Sion*, dans la partie la plus élevée de la Jéruſalem bienheureuſe, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce ſont ceux dont il eſt écrit au commencement de l'Apocalypſe : *Il y a dans l'Egliſe de Sardis un petit nombre de Fidéles*, pauca nomina, *qui n'ont pas ſouillé leurs vê-*

Apoc. III. 4. *Gal. III. 27.*

temens : ces riches vêtemens dont le Baptême les a revêtus ; vêtemens qui ne ſont rien moins que Jeſus-Chriſt même, ſelon ce que dit l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptiſés, vous avez été revêtus de Jeſus-Chriſt.* Ce petit nombre chéri de Dieu pour ſon innocence, & remarquable par la rareté d'un don ſi exquis, a ſçû conſerver ce précieux vêtement, & la grace du Baptême. Et quelle ſera la récompenſe d'une ſi rare fidélité ? Ecoutez parler le Juſte & le Saint : *Ils marchent*, dit-il, *avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en ſont dignes ;* dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau ſans tache, & de marcher toujours avec lui, puiſque jamais ils ne l'ont quitté, depuis qu'il les a mis dans ſa compagnie : ames pures & innocentes : *ames Vierges*, comme les appelle ſaint Jean, au même ſens que ſaint Paul diſoit à tous les Fidéles de Corinthe : *Je vous ai promis, comme une Vierge pudique, à un ſeul homme, qui eſt Jeſus-Chriſt.* La vraie chaſteté de l'ame, la vraie pudeur Chrétienne eſt de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jeſus-Chriſt, & de tenir toujours ſes ſens épurés de la corruption du ſiécle. C'eſt dans cette troupe innocente & pure que la REINE a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché, lui a mérité cet honneur. La Foi qui pénétre juſqu'aux Cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuſe compagnie. Il me ſemble que je reconnois cette modeſtie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inſpiroit du reſpect pour Dieu & pour elle. Dieu ajoûte à ces ſaintes diſpoſitions le tranſport d'une joie céleſte. La mort ne l'a point changée, ſi ce n'eſt qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante & mortelle. Cette éclatante blancheur, ſymbole de ſon innocence & de la candeur de ſon ame, n'a fait, pour ainſi parler, que paſſer au-dedans où nous la voyons réchauffée d'une lumiere divine. *Elle marche avec l'Agneau, car elle en eſt digne.* La ſincérité de ſon cœur ſans diſſimulation & ſans artifice, la range au nombre de ceux dont ſaint Jean a dit dans les paroles qui précédent celles de mon texte, que *le menſonge ne s'eſt point trouvé en leur bouche*, ni aucun déguiſement dans leur conduite ; *ce qui fait qu'on les voit ſans tache devant le Thrône de Dieu*, SINE *maculâ ſunt enim ante Thronum Dei.* En effet elle eſt ſans reproche devant Dieu & devant les hommes : la médiſance ne peut attaquer aucun endroit de ſa vie depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort, & une gloire ſi pure, une ſi belle réputation eſt un parfum précieux, qui rejoüit le Ciel & la terre.

Apoc. III. 4.

Apoc. XIV. 4.

II. Cor. II. 2.

Apoc. III. 4.

Ibid. XIV. 5.

ORAISON FUNEBRE DE M. THERESE D'AUTRICHE.

MONSEIGNEUR, ouvrez les yeux à ce grand ſpectacle. Pouvois-je mieux eſſuyer vos larmes, celles des Princes qui vous environnent, & de cette auguſte Aſſemblée, qu'en vous faiſant voir au milieu de cette troupe reſplendiſſante, & dans cet état glorieux une mere ſi chérie & ſi regrettée? LOUIS même dont la conſtance ne peut vaincre ſes juſtes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette penſée. Mais ce qui doit être votre unique conſolation, doit auſſi, MONSEIGNEUR, être votre exemple; & ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours ſi réglée, & toujours ſi irréprochable, vous devez en faire paſſer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il eſt rare, Chrétiens, qu'il eſt rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! Mais ſur-tout, qu'il eſt rare de la trouver parmi les Grands! *Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là*, dit S. Jean, *viennent d'une grande affliction*, DE *tribulatione magna*; afin que nous entendions que cette divine blancheur ſe forme ordinairement ſous la Croix, & rarement dans l'éclat trop plein de tentation des grandeurs humaines.

Apoc. VII. 13. 14.

Et toutefois il eſt vrai, MESSIEURS, que Dieu par un miracle de ſa grace, ſe plaît à choiſir parmi les Rois de ces ames pures. Tel a été ſaint Loüis, toujours pur & toujours ſaint dès ſon enfance, & MARIE-THERESE ſa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, MESSIEURS, dans le deſſein de la Providence, & admirons les bontés de Dieu, qui ſe répandent ſur nous & ſur tous les Peuples dans la prédeſtination de cette Princeſſe. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire. Ainſi ſa vie & ſa mort également pleines de ſainteté & de grace deviennent l'inſtruction du genre-humain. Notre ſiécle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une ſi haute élévation une pareille pureté. C'eſt ce rare & merveilleux aſſemblage que nous aurons à conſidérer dans les deux parties de ce Diſcours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuſe des Reines, & tel eſt le digne abbrégé de ſon Eloge. Il n'y a rien que d'auguſte dans ſa Perſonne; il n'y a rien que de pur dans ſa vie. Accourez, peuples: venez contempler dans la premiere place du monde la rare & majeſtueuſe beauté d'une vertu toujours conſtante. Dans une vie ſi égale, il n'importe

pas

pas à cette Princeſſe où la mort frappe; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être ſurpriſe: toujours vigilante, toujours attentive à Dieu & à ſon ſalut, ſa mort ſi précipitée & ſi effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainſi ſon élévation ne ſervira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans ſon enceinte, cette importante vérité: Qu'il n'y a rien de ſolide, ni de vraîment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; & que la ſeule précaution contre les attaques de la mort, c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, MESSIEURS, l'inſtruction que nous donne dans ce tombeau, ou plûtôt du plus haut des Cieux, TRE'S-HAUTE, TRE'S-EXCELLENTE, TRE'S-PUISSANTE, ET TRE'S-CHRETIENNE PRINCESSE MARIE-THERESE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que c'eſt Dieu qui donne les grandes naiſſances, les grands mariages, les enfans, la poſtérité. C'eſt lui qui dit à Abraham: *Les Rois ſortiront de vous*, & qui fait dire par ſon Prophéte à David: *Le Seigneur vous fera une maiſon. Dieu qui d'un ſeul homme a voulu former tout le genre-humain*, comme dit S. Paul, & de cette ſource commune *le répandre ſur toute la face de la terre*, en a vû & prédeſtiné dès l'éternité les alliances & les diviſions, *marquant les tems*, pourſuit-il, *& donnant des bornes à la demeure des peuples*, & enfin un cours réglé à toutes ces choſes. C'eſt donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguſte naiſſance à un auguſte mariage; afin que nous la viſſions honorée au-deſſus de toutes les femmes de ſon ſiécle, pour avoir été chérie, eſtimée, & trop tôt, hélas, regrettée par le plus grand de tous les hommes!

Gen. XVII. 6. II. Reg. VII. 2. Act. XVII. 24, 26, 28, 30.

Que je mépriſe ces Philoſophes, qui meſurant les conſeils de Dieu à leurs penſées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reſte ſe développe comme il peut! Comme s'il avoit à notre maniere des vûes générales & confuſes, & comme ſi la ſouveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ſes deſſeins les choſes particulieres, qui ſeules ſubſiſtent véritablement. N'en doutons pas, CHRETIENS: Dieu a préparé dans ſon conſeil éternel les premieres familles qui ſont la ſource des Nations, & dans toutes les Nations les qualités dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a auſſi ordonné dans les Nations les famil-

ORAISON FUNEBRE DE M. THERESE D'AUTRICHE.

les particulieres dont elles ſont compoſées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces Nations, & en particulier dans ces familles tous les hommes par leſquels elles devoient ou s'élever, ou ſe ſoutenir, ou s'abattre.

C'eſt par la ſuite de ces conſeils que Dieu a fait naître les deux puiſſantes Maiſons d'où la Reine devoit ſortir; celle de France, & celle d'Autriche, dont il ſe ſert pour balancer les choſes humaines, juſqu'à quel dégré & juſqu'à quel tems il le ſçait, & nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture, que Dieu donne aux Maiſons Royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Iſraël, leur attribuent par ces paroles; *Nous avons appris que les Rois de la Maiſon d'Iſraël ſont clémens.* III. Reg. XX. 31.

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux Maiſons de France & d'Autriche; & ſans dire que l'on redoutoit davantage les conſeils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque choſe de plus vigoureux dans les armes & dans le courage de celle de France, maintenant que par une grace particuliere ces deux caractères ſe réuniſſent viſiblement en notre faveur, je remarquerai ſeulement ce qui faiſoit la joie de la Reine, c'eſt que Dieu avoit donné à ces deux maiſons d'où elle eſt ſortie, la piété en partage; de ſorte que *ſanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'eſt-à-dire, conſacrée à la ſainteté par ſa naiſſance, ſelon la Doctrine de ſaint Paul, elle diſoit avec cet Apôtre: *Dieu que ma famille a toujours ſervi*, & à qui je ſuis dédiée *par mes Ancêtres: Deus cui ſervio à progenitoribus.* I. Cor. VIII. 14. II. Tim. I. 3.

Que s'il faut venir au particulier de l'auguſte Maiſon d'Autriche, que peut-on voir de plus illuſtre que ſa deſcendance immédiate, où durant l'eſpace de quatre cens ans on ne trouve que des Rois & des Empereurs, & une ſi grande affluence de Maiſons Royales, avec tant d'Etats & tant de Royaumes, qu'on a prévû il y a long-tems qu'elle en ſeroit ſurchargée?

Qu'eſt-il beſoin de parler de la Très-Chrétienne Maiſon de France, qui par ſa noble conſtitution eſt incapable d'être aſſujettie à une famille étrangère: qui eſt toujours dominante dans ſon Chef: qui ſeule dans tout l'Univers & dans tous les ſiécles ſe voit après ſept cens ans d'une Royauté établie (ſans compter ce que la grandeur d'une ſi haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux Obſervateurs des antiquités) ſeule, dis-je, ſe voit après tant

de ſiécles encore dans ſa force & dans ſa fleur, & toujours en poſſeſſion du Royaume le plus illuſtre qui fût jamais ſous le Soleil, & devant Dieu, & devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la Foi : & devant les hommes, d'une ſi grande dignité, qu'il a pû perdre l'Empire ſans perdre ſa gloire ni ſon rang ?

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

La Reine a eu part à cette grandeur, non-ſeulement par la riche & fiere Maiſon de Bourgogne, mais encore par Iſabelle de France ſa mere, digne fille de Henri le Grand, & de l'aveu de l'Eſpagne, la meilleure Reine, comme la plus regrettée qu'elle eût jamais vûe ſur le thrône : triſte rapport de cette Princeſſe avec la Reine ſa fille : elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Eſpagne la pleura ; & pour notre malheur la vie de MARIE-THERESE n'a guère eu un plus long cours. Mais la ſage, la courageuſe & la pieuſe Iſabelle devoit une partie de ſa gloire aux malheurs de l'Eſpagne, dont on ſçait qu'elle trouva le remède par un zéle & par des conſeils qui ranimerent les Grands & les Peuples, &, ſi on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, CHRETIENS, de ce que la Reine ſa fille dans un Etat plus tranquille donne auſſi un ſujet moins vif à nos diſcours, & contentons-nous de penſer que dans des occaſions auſſi malheureuſes dont Dieu nous a préſervés, nous y euſſions pû trouver les mêmes reſſources.

Avec quelle application & quelle tendreſſe Philippe IV. ſon pere ne l'avoit-il pas élevée ? On la regardoit en Eſpagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant ; car c'eſt ainſi qu'on y appelle la Princeſſe qu'on reconnoît comme héritiere de tant de Royaumes. Dans cette vûe on approcha d'elle tout ce que l'Eſpagne avoit de plus vertueux & de plus habile. Elle ſe vit, pour ainſi parler, dès ſon enfance, toute environnée de vertus ; & on voyoit paroître en cette jeune Princeſſe plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de Couronnes. Philippe l'éléve ainſi pour ſes Etats : Dieu qui nous aime, la deſtine à LOUIS.

Ceſſez, Princes & Potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour qui ſemble auſſi le vouloir troubler, céde lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des Héros du monde ; il peut bien y ſoulever des tempêtes, & y exciter des mouvemens qui faſſent trembler les politiques, & qui donnent des eſpérances aux inſenſés : mais il y a des ames d'un ordre ſupérieur à ſes loix, à qui il ne peut inſpirer des ſentimens in-

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

dignes de leur rang. Il y a des meſures priſes dans le Ciel qu'il ne peut rompre; & l'Infante non-ſeulement par ſon auguſte naiſſance, mais encore par ſa vertu & par ſa réputation, eſt ſeule digne de LOUIS.

Prov. XIX. 14.

C'étoit *la femme prudente qui eſt donnée proprement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoi *donnée proprement par le Seigneur*, puiſque c'eſt le Seigneur qui donne tout? Et quel eſt ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon ſi particuliere à la divine bonté? Il ne faut, pour l'entendre, que conſidérer ce que peut dans les Maiſons la prudence tempérée d'une femme ſage pour les ſoutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable ſageſſe, & pour calmer des paſſions violentes qu'une réſiſtance emportée ne feroit qu'aigrir.

Iſle pacifique où ſe doivent terminer les différends de deux grands Empires à qui tu ſers de limites: Iſle éternellement mémorable par les Conférences de deux grands Miniſtres, où l'on vit développer toutes les adreſſes & tous les ſecrets d'une politique ſi différente; où l'un ſe donnoit du poids par ſa lenteur, & l'autre prenoit l'aſcendant par ſa pénétration: auguſte journée où deux fiéres Nations long-tems ennemies, & alors réconciliées par MARIE-THERESE, s'avancent ſur leurs confins, leurs Rois à leur tête, non plus pour ſe combattre, mais pour s'embraſſer; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politeſſe, & d'une magnificence auſſi-bien que d'une conduite ſi différente, furent l'un à l'autre, & à tout l'Univers, un ſi grand ſpectacle: fêtes ſacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, ſacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies & vos pompes avec ces pompes funébres, & le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Eſpagne perdit ce que nous gagnions: maintenant nous perdons tout les uns & les autres; & MARIE-THERESE périt pour toute la terre. L'Eſpagne pleuroit ſeule: maintenant que la France & l'Eſpagne mêlent leurs larmes, & en verſent des torrens, qui pourroit les arrêter? Mais ſi l'Eſpagne pleuroit ſon Infante qu'elle voyoit monter ſur le Thrône le plus glorieux de l'Univers, quels ſeront nos gémiſſemens à la vûe de ce tombeau, où tous enſemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taiſons-nous, ce n'eſt pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je poſe les fondemens des inſtructions que je veux graver dans vos cœurs: auſſi-bien la vanité des choſes humaines tant de fois étalées dans cette

Chaire ; ne ſe montre que trop d'elle-même ſans le ſecours de ma voix, dans ce ſceptre ſi-tôt tombé d'une ſi royale main, & dans une ſi haute majeſté ſi promptement diſſipée.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Mais ce qui en faiſoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine ſi grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi, & par le continuel accroiſſement de ſa gloire. Sous lui la France a appris à ſe connoître. Elle ſe trouve des forces que les ſiécles précédens ne ſçavoient pas : l'ordre & la diſcipline militaire s'augmentent avec les Armées. Si les François peuvent tout, c'eſt que leur Roi eſt par-tout leur Capitaine ; & après qu'il a choiſi l'endroit principal qu'il doit animer par ſa valeur, il agit de tous côtés par l'impreſſion de ſa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puiſqu'en mépriſant les ſaiſons, il a ôté juſqu'à la défenſe à ſes ennemis. Les Soldats ménagés & expoſés quand il faut, marchent avec confiance ſous ſes étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle fortereſſe ne les effraie. On ſçait que LOUIS foudroie les villes plûtôt qu'il ne les aſſiége, & tout eſt ouvert à ſa puiſſance.

Les Politiques ne ſe mêlent plus de deviner ſes deſſeins. Quand il marche, tout ſe croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ſes ennemis. Gand tombe avant qu'on penſe à le munir : LOUIS y vient par de longs détours ; & la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hyver, joint au plaiſir de le ſuivre, celui de ſervir ſecrettement à ſes deſſeins.

Par les ſoins d'un ſi grand Roi, la France entiere n'eſt plus, pour ainſi parler, qu'une ſeule fortereſſe, qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle eſt capable de tenir la paix avec ſûreté dans ſon ſein ; mais auſſi de porter la guerre par-tout où il faut, & de frapper de près & de loin avec une égale force. Nos Ennemis le ſçavent bien dire, & nos Alliés ont reſſenti dans le plus grand éloignement, combien la main de LOUIS étoit ſecourable.

Avant lui, la France preſque ſans vaiſſeaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voir couvertes depuis le Levant juſqu'au Couchant de nos flottes victorieuſes, & la hardieſſe Françoiſe porte par-tout la terreur avec le nom de LOUIS. Tu céderas, ou tu tomberas ſous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu diſois en ton cœur avare : Je tiens la Mer ſous

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

mes loix, & les Nations ſont ma proie. La légéreté de tes vaiſſeaux te donnoit de la confiance : mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiſeau raviſſant qu'on iroit chercher parmi ſes rochers & dans ſon nid, où il partage ſon butin à ſes petits. Tu rends déja tes Eſclaves. LOUIS a briſé les fers dont tu accablois ſes Sujets, qui ſont nés pour être libres ſous ſon glorieux Empire. Tes maiſons ne ſont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, & tu ne ſçais comment aſſouvir ta rage impuiſſante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les Pilotes étonnés s'écrient par avance : *Qui eſt ſemblable à Tyr ? Et toutefois elle s'eſt tue dans le milieu de la mer ;* & la navigation va être aſſûrée par les armes de LOUIS.

Ezech. XXVII. 32.

L'éloquence s'eſt épuiſée à loüer la ſageſſe de ſes Loix & l'ordre de ſes finances. Que n'a-t-on pas dit de ſa fermeté à laquelle nous voyons céder juſqu'à la fureur des duels ? La ſévère Juſtice de LOUIS, jointe à ſes inclinations bienfaiſantes, fait aimer à la France l'autorité ſous laquelle heureuſement réunie, elle eſt tranquille & victorieuſe. Qui veut entendre combien la raiſon préſide dans les Conſeils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille, quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les ſages Miniſtres des Cours étrangères, qui le trouvent auſſi convaincant dans ſes diſcours que redoutable par ſes armes. La nobleſſe de ſes expreſſions vient de celle de ſes ſentimens, & ſes paroles préciſes ſont l'image de la juſteſſe qui regne dans ſes penſées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur ſurprenante lui ouvre les cœurs, & donne, je ne ſçai comment, un nouvel éclat à la Majeſté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faiſoit la joie de la Reine. LOUIS eſt le rempart de la Religion : c'eſt à la Religion qu'il fait ſervir ſes armes redoutées par mer & par terre. Mais ſongeons qu'il ne l'établit par-tout au dehors que parce qu'il la fait regner au dedans & au milieu de ſon cœur. C'eſt là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de Puiſſances jalouſes de ſa grandeur, & l'Europe entiere pourroient armer contre lui. Nos vrais ennemis ſont en nous-mêmes, & LOUIS combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les Temples de l'Héréſie : ce qu'il renverſe au-dedans eſt un ſacrifice bien plus agréable ; & l'ouvrage du Chrétien, c'eſt de détruire les paſſions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que ſerviroit à LOUIS d'avoir étendu ſa gloire par-tout où s'étend le genre-humain ? Ce

ne lui eſt rien d'être l'homme que les autres hommes admirent: il veut être avec David, *l'homme ſelon le cœur de Dieu.* C'eſt pourquoi Dieu le bénit. Tout le Genre-humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, ſi ce n'eſt qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, & les bornes qu'il a données à ſa puiſſance. Adorez donc, ô GRAND ROI, celui qui vous fait regner, qui vous fait vaincre, & qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inſpire, des ſentimens ſi modérés. Puiſſe la Chrétienté ouvrir les yeux, & reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juſte punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle eſt ravagée par les Infidéles qui pénétrent juſqu'à ſes entrailles; que tarde-t-elle à ſe ſouvenir & des ſecours de Candie, & de la fameuſe journée du Raab, où LOUIS renouvella dans le cœur des Infidéles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoiſes, fatales à leur tyrannie, & par des exploits inoüis devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur?

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Ouvrez donc les yeux, CHRETIENS, & regardez ce Héros, dont nous pouvons dire, comme ſaint Paulin diſoit du Grand Théodoſe, que nous voyons en LOUIS, *non un Roi, mais un ſerviteur de Jeſus-Chriſt, & un Prince qui s'élève au-deſſus des hommes, plus encore par ſa foi que par ſa Couronne. In Theodoſio non Imperatorem, ſed Chriſti ſervum, nec regno ſed fide principem prædicamus.*

Paul. Ep. IX. ad Sev.

C'étoit, MESSIEURS, d'un tel Héros que MARIE-THERESE devoit partager la gloire d'une façon particuliere, puiſque non contente d'y avoir part, comme compagne de ſon Thrône, elle ne ceſſoit d'y contribuer par la perſévérance de ſes vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illuſtre de toutes les Reines, vous la faiſiez, MONSEIGNEUR, la plus illuſtre de toutes les meres. Vos reſpects l'ont conſolée de la perte de ſes autres enfans. Vous les lui avez rendus: elle s'eſt vûe renaître dans ce Prince qui fait vos délices & les nôtres; & elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguſte Princeſſe, qui par ſon rare mérite, autant que par les droits d'un nœud ſacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement, & maintenant devenue, malgré ſes ſouhaits, la principale décoration d'une Cour, dont un ſi grand Roi fait le ſoutien, elle eſt la conſolation de toute la France.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Ainſi notre Reine, heureuſe par ſa naiſſance, qui lui rendoit la piété, auſſi-bien que la grandeur, comme héréditaire, par ſa ſainte éducation, par ſon mariage, par la gloire & par l'amour d'un ſi grand Roi, par le mérite & par les reſpects de ſes enfans, & par la vénération de tous les Peuples, ne voyoit rien ſur la terre qui ne fût au-deſſous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, & mes penſées, & ma voix. Que je puiſſe repréſenter à cette auguſte Audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre Eſprit ſaint*, qui jamais n'a perdu *le goût du don céleſte*, afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verſer ſur nous-mêmes un torrent de larmes; & que ravis des chaſtes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous laſſions d'en pleurer la perte.

Eph. IV. 30.
Hebr. VI. 4.

A la vérité, CHRETIENS, quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue, préférée par le bon Paſteur à tout le reſte du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du Prodigue retrouvé, & ce tranſport d'un pere attendri qui met en joie toute ſa famille: on eſt tenté de croire que la pénitence eſt préférée à l'innocence même, & que le Prodigue retourné reçoit plus de graces que ſon aîné, qui ne s'eſt jamais échappé de la maiſon paternelle. Il eſt l'aîné toutefois, & deux mots que lui dit ſon pere, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ſes avantages, *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi; & tout ce qui eſt à moi eſt à vous.* Cette parole, MESSIEURS, ne ſe traite guère dans les Chaires, parce que cette inviolable fidélité ne ſe trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puiſque notre illuſtre ſujet nous y conduit, & qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente Doctrine de ſaint Thomas nous la fait entendre, & concilie toutes choſes. Dieu témoigne plus d'amour au Juſte toujours fidéle; il en témoigne davantage auſſi au Pécheur réconcilié; mais en deux manieres différentes. L'un paroîtra plus favoriſé, ſi l'on a égard à ce qu'il eſt; & l'autre, ſi l'on remarque d'où il eſt ſorti. Dieu conſerve au Juſte un plus grand don; il retire le Pécheur d'un plus grand mal. Le Juſte ſemblera plus avantagé, ſi l'on péſe ſon mérite; & le Pécheur plus chéri, ſi l'on conſidére ſon indignité. Le pere du Prodigue l'explique lui-même: *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, & tout ce qui eſt à moi eſt à vous*; c'eſt ce qu'il dit à celui à qui il conſerve un plus grand don: *Il falloit ſe réjoüir, parce que votre frere étoit mort, &*

Luc. XV. 4, 20.
Luc. XV. 31.
Luc. XV. 31.
Ibid. 32.

& il eſt reſſuſcité ; c'eſt ainſi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abyſme de maux. Ainſi les cœurs ſont ſaiſis d'une joie ſoudaine par la grace ineſpérée d'un beau jour d'hyver, qui après un tems pluvieux vient réjoüir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laiſſe pas de lui préférer la conſtante ſérénité d'une ſaiſon plus bénigne : &, s'il nous eſt permis d'expliquer les ſentimens du Sauveur par ces ſentimens humains, il s'émeut plus ſenſiblement ſur les Pécheurs convertis, qui ſont ſa nouvelle conquête : mais il réſerve une plus douce familiarité aux Juſtes qui ſont ſes anciens & perpétuels amis : puiſque s'il dit, parlant du Prodigue : *Qu'on lui rende ſa premiere robe*, il ne lui dit pas toutefois : *Vous êtes toujours avec moi* ; ou, comme ſaint Jean le répéte dans l'Apocalypſe : *Ils ſont toujours avec l'Agneau, & paroiſſent ſans tache devant ſon thrône.* SINE *maculâ ſunt ante thronum Dei.*

ORAISON FUNEBRE DE M. THERESE D'AUTRICHE.

Ibid. 22.

Apoc. XIV. 4, 5.

Comment ſe conſerve cette pureté dans ce lieu de tentations, & parmi les illuſions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle eſt de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypſe : *Celui qui ſera victorieux, je le ferai comme une colomne dans le Temple de mon Dieu.* FACIAM *illum columnam in Templo Dei mei.* Il en ſera l'ornement, il en ſera le ſoutien par ſon exemple : il ſera haut, il ſera ferme. Voilà déja quelque image de la Reine : *Il ne ſortira jamais du Temple.* FORAS *non egredietur ampliùs.* Immobile comme une colomne, il aura ſa demeure fixe dans la Maiſon du Seigneur, & n'en ſera jamais ſéparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit JESUS-CHRIST : & c'eſt l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colomne ? Ecoutez, voici le myſtère : & *j'écrirai deſſus*, pourſuit le Sauveur : j'éléverai la colomne ; mais en même tems je mettrai deſſus une inſcription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms ſeulement, afin que l'inſcription ſoit auſſi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, la nouvelle Jéruſalem, & mon nouveau nom.* Ces noms, comme la ſuite le fera paroître, ſignifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les ſaintes obſervances de l'Egliſe, & la fréquentation des ſaints Sacremens : trois moyens de conſerver l'innocence, & l'abbrégé de la vie de notre ſainte Princeſſe. C'eſt ce que vous verrez écrit ſur la colomne, & vous lirez dans ſon inſcription les cauſes de ſa fermeté ; & d'abord : *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inſpirant une foi vive. C'eſt, MESSIEURS, par une telle foi, que le nom de Dieu eſt

Apoc. III. 12.

Ibid.

Ibid.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive eſt le fondement de la ſtabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconſtances, ſi ce n'eſt de notre foi chancelante ? Parce que ce fondement eſt mal affermi, nous craignons de bâtir deſſus, & nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi ſeule a de quoi fixer l'eſprit vacillant ; car écoutez les qualités que
Hebr. XI 1. Saint Paul lui donne : *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum.* La *foi*, dit-il, *eſt une ſubſtance*, un ſolide fondement, un ferme ſoutien. Mais de quoi ? de ce qui ſe voit dans le monde ? Comment donner une conſiſtence, ou, pour parler avec Saint Paul, *une ſubſtance*, & un corps à cette ombre fugitive ? La foi eſt donc un ſoutien, mais des choſes *qu'on doit eſpérer.* Et quoi encore ? *Argumentum non apparentium :* C'EST *une pleine conviction de ce qui ne paroît pas.* La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en ſçai la cauſe ; c'eſt que vous craignez de l'avoir, au-lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'eſt pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, & vos ſens trop déciſifs emportent ſi facilement votre raiſon incertaine & irréſolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, ſi ce n'eſt, comme
II. Cor. X. 5. il dit ailleurs, une ſoumiſſion de *l'intelligence entièrement captivée* ſous l'autorité d'un Dieu qui parle ? Conſidérez la pieuſe Reine devant les Autels : voyez comme elle eſt ſaiſie de la préſence de Dieu : ce n'eſt pas par ſa ſuite qu'on la connoît, c'eſt par ſon attention & par cette reſpectueuſe immobilité, qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le Sacrement adorable approche : ah ! la foi du Centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas
Matt. VIII. 8, 10. plus vive, & il ne dit pas plus humblement : *Je ne ſuis pas digne.* Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle ſe reproche les moindres péchés, comme elle abaiſſe cette tête auguſte devant laquelle s'incline l'Univers. La terre, ſon origine & ſa ſépulture, n'eſt pas encore aſſez baſſe pour la recevoir : elle voudroit diſparoître toute entiere devant la Majeſté du Roi des Rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce
Iſaï. II. 10. que diſoit Iſaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur & devant la gloire d'une ſi haute Majeſté.*

Ne vous étonnez donc pas ſi elle eſt ſi humble ſur le Thrône. O ſpectacle merveilleux, & qui ravit en admiration le Ciel & la terre ! Vous allez voir une Reine, qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés ſa propre grandeur, & tout l'orgueil qu'elle

inſpire : vous verrez dans les paroles de ce grand Roi la vive peinture de la Reine, & vous en reconnoîtrez tous les ſentimens : *Domine, non eſt exaltatum cor meum. O Seigneur, mon cœur ne s'eſt point hauſſé.* Voilà l'orgueil attaqué dans ſa ſource. *Neque elati ſunt oculi mei ;* MES *regards ne ſe ſont pas élevés :* en voilà l'oſtentation & le faſte réprimé. Ha ! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jetter les yeux ſur les mortels trop rampans, & qui fait dire à l'ame arrogante : *Il n'y a que moi ſur la terre.* Combien étoit éloignée la pieuſe Reine de ces regards dédaigneux ! & dans une ſi haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princeſſe ou le moindre ſentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris ? David pourſuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me :* JE *ne marche point dans de vaſtes penſées, ni dans des merveilles qui me paſſent.* Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puiſſances. L'orgueil, qui *monte toujours*, après avoir porté ſes prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus ſolide, ou plutôt de moins ruineux, pouſſe ſes deſſeins juſqu'à l'extravagance, & donne témérairement dans des projets inſenſés, comme faiſoit ce Roi ſuperbe (digne figure de l'Ange rebelle) lorſqu'*il diſoit en ſon cœur : Je m'éleverai au-deſſus des nues, je poſerai mon thrône ſur les aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-haut.* Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès ; & voilà l'orgueil mépriſé dans ſes égaremens. Mais après l'avoir ainſi rabattu dans tous les endroits par où il ſembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles : *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles ſentimens, & que j'aie exalté mon ame :* SI *non humiliter ſentiebam, ſed exaltavi animam meam ;* ou, comme traduit ſaint Jérôme : *Si non ſilere feci animam meam :* SI *je n'ai pas fait taire mon ame :* ſi je n'ai pas impoſé ſilence à ces flatteuſes penſées qui ſe préſentent ſans ceſſe pour enfler nos cœurs. Et enfin, il conclut ainſi ce beau Pſeaume : *Sicut ablactatus ad matrem ſuam, ſic ablactata eſt anima mea.* MON *ame a été*, dit-il, *comme un enfant ſevré.* Je me ſuis arraché moi-même aux douceurs peu capables de me ſoutenir, pour donner à mon eſprit une nourriture plus ſolide. Ainſi l'ame ſupérieure domine de tous côtés cette impérieuſe grandeur, & ne lui laiſſe dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Freres, les Philiſtins défaits, & les Ours même déchirés de ſes mains, ne ſont rien en comparaiſon de ſa grandeur qu'il a domptée. Mais la ſainte Princeſſe que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un ſi beau triomphe.

Pſ. CXXX. 1.

Pſ. CXXX. 1.

Pſ. LXXIII. 23.

Iſai XIV. 14.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Elle ſçut pourtant ſe prêter au monde avec toute la dignité que demandoit ſa grandeur. Les Rois doivent cet éclat à l'Univers, comme le Soleil lui doit ſa lumiere, & pour le repos du Genre-humain, ils doivent ſoutenir une majeſté, qui n'eſt qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aiſé à la Reine de faire ſentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la majeſté ſe plaît à paroître avec tout ſon appareil, & d'un pere qui ſçut conſerver avec une grace, comme avec une jalouſie particuliere, ce qu'on appelle en Eſpagne les coutumes de qualité & les bienſéances du Palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majeſté, & l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainſi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, & s'enfoncer dans ſon Oratoire, où malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le déſert de Jean, & la montagne ſi ſouvent témoin des gémiſſemens de JESUS.

J'ai appris de S. Auguſtin que *l'ame attentive ſe fait à elle-même une ſolitude.* GIGNIT *enim ſibi ipſa mentis intentio ſolitudinem.* Mais, mes Freres, ne nous flattons pas; il faut ſçavoir ſe donner des heures d'une ſolitude effective, ſi l'on veut conſerver les forces de l'ame. C'eſt ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertiſſemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faiſoit perdre ces heures particulieres qu'elle deſtinoit à la méditation & à la priere. Auroit-elle été ſi perſévérante dans cet exercice, ſi elle n'y eût goûté *Apoc. III. 17.* la manne cachée que *nul ne connoît que celui qui en reſſent les ſaintes douceurs?* MANNA *abſconditum quod nemo ſcit, niſi qui accipit.* C'eſt *II. Reg. VII. 27.* là qu'elle diſoit avec David: *O Seigneur, votre ſervante a trouvé ſon cœur pour vous faire cette priere:* INVENIT *ſervus tuus cor ſuum, ut oraret te oratione hâc.* Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi, même pendant la priere, vous laiſſez errer votre imagination vagabonde; vos ambitieuſes penſées vous reviennent devant Dieu; elles font même le ſujet de votre priere! Par l'effet du même tranſport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire ſervir le ciel & la terre à vos intérêts. Ainſi votre ambition que la priere devoit éteindre, s'y *Pſ. XXXVIII. 4.* échauffe: feu bien différent de celui que *David ſentoit allumer dans ſa méditation.* Ha! plûtôt puiſſiez-vous dire avec ce grand Roi, & avec la pieuſe Reine que nous honorons: *O Seigneur, votre ſerviteur a trouvé ſon cœur.* J'ai rappellé ce fugitif, & le voilà tout entier devant votre face.

Ange ſaint, qui préſidiez à l'Oraiſon de cette ſainte Princeſſe, & qui portiez cet encens au-deſſus des nues pour le faire brûler ſur l'autel que ſaint Jean a vû dans le Ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur bleſſé de l'amour divin : faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine verſoit devant Dieu pour ſes péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles auſſi les pleurs & les amertumes de la pénitence ? Oui ſans doute, puiſqu'il eſt écrit que *Rien n'eſt pur ſur la terre*, & que *celui qui dit qu'il ne péche pas, ſe trompe lui-même.* Mais c'eſt des péchés légers, légers par comparaiſon, je le confeſſe : légers en eux-mêmes ; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'eſt ce que porte en ſon fond toute ame innocente. La moindre ombre ſe remarque ſur ces vêtemens qui n'ont pas encore été ſalis, & leur vive blancheur en accuſe toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop ſçavans. Chrétien, tu ſçais trop la diſtinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne ſuffira pas pour te les faire déteſter les uns & les autres ? Sçais-tu que ces péchés qui ſemblent légers, deviennent accablans par leur multitude & par les funeſtes diſpoſitions qu'ils mettent dans les conſciences ? C'eſt ce qu'enſeignent d'un commun accord tous les ſaints Docteurs après S. Auguſtin & S. Grégoire. Sçais-tu que les péchés qui ſeroient véniels par leur objet peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaiſirs innocens le deviennent bien, ſelon la doctrine des Saints ; & ſeuls ils ont pû damner le mauvais Riche, pour avoir été trop goûtés. Mais qui ſçait le dégré qu'il faut pour leur inſpirer ce poiſon mortel ? Et n'eſt-ce pas une des raiſons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit ? Qui peut connoître ſes péchés ?* Que je hais donc ta vaine ſcience, & ta mauvaiſe ſubtilité, ame téméraire, qui prononce ſi hardiment : Ce péché que je commets ſans crainte eſt véniel. L'ame vraîment pure n'eſt pas ſi ſçavante. La Reine ſçait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enſeigne : mais la foi ne lui enſeigne pas que les ſiens le ſoient. Deux choſes vous vont faire voir l'éminent dégré de ſa vertu. Nous le ſçavons, CHRETIENS, & nous ne donnons point de fauſſes loüanges devant ces autels. Elle a dit ſouvent dans cette bienheureuſe ſimplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un ſeul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne diſoit donc pas, Il eſt véniel : elle diſoit, Il eſt péché, & ſon cœur innocent ſe ſoulevoit. Mais comme il

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Apoc. VIII. 3.

Job. XV. 15. *I. Joan. I.* 8.

Pſal. XVIII. 13.

ORAISON FUNEBRE DE M. THERESE D'AUTRICHE.

échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas, Il eſt léger: encore une fois, Il eſt péché, diſoit-elle. Alors pénétrée des ſiens, s'il arrivoit quelque malheur à ſa Perſonne, à ſa Famille, à l'Etat, elle s'en accuſoit ſeule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur & dans un ſi long cours de proſpérités? Vous croyez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre? Ou qu'un Royaume eſt un reméde univerſel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conſeil de la Providence divine, qui ſçait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque choſe au-deſſus de l'homme, touche moins quand on y eſt né, ou ſe confond elle-même dans ſon abondance, & qu'il ſe forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle ſenſibilité pour les déplaiſirs, dont le coup eſt d'autant plus rude, qu'on eſt moins préparé à le ſoutenir.

Il eſt vrai que les hommes apperçoivent moins cette malheureuſe délicateſſe dans les ames vertueuſes. On les croit inſenſibles, parce que non-ſeulement elles ſçavent taire, mais encore ſacrifier leurs peines ſecrettes. Mais le Pere céleſte ſe plaît à les regarder dans ce ſecret; & comme il ſçait leur préparer leur croix, il y meſure auſſi leur récompenſe. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuſes campagnes qui nous apportoient coup-ſur-coup tant de ſurprenantes nouvelles? Non, MESSIEURS, elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuſe vie dont la ſienne dépendoit, trop facilement hazardée. Vous avez vû ſes terreurs, vous parlerai-je de ſes pertes, & de la mort de ſes chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Repréſentons-nous ce jeune Prince que les graces ſembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expreſſions. Il me ſemble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triſte meſſager d'un événement ſi funeſte, je fus auſſi le témoin, en voyant le Roi & la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, & de l'autre des plaintes les plus lamentables; & ſous des formes différentes, je vis une affliction ſans meſure. Mais je vis auſſi des deux côtés la foi également victorieuſe; je vis le ſacrifice agréable de l'ame humiliée ſous la main de Dieu, & deux victimes Royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jetter les yeux ſur la terrible menace du Ciel irrité, lorſqu'il ſembla ſi long-tems vouloir frapper ce Dauphin

même, notre plus chère eſpérance? Pardonnez-moi, MESSIEURS, pardonnez-moi, ſi je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, & je le puis dire, que je me faſſe à moi-même cette violence, puiſque je ne puis montrer qu'à ce prix la conſtance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princeſſe, au milieu des allarmes d'une mere, la foi d'une Chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Iſaac, & quelques traits de Marie quand elle offrit ſon Fils Jeſus. Ne craignons point de le dire, puiſqu'un Dieu ne s'eſt fait homme que pour aſſembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne ſe propoſe pas un moindre modéle que Marie: Dieu lui rend auſſi ſon fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais ſoumis; & veut que nous lui devions encore une fois un ſi grand bien.

On ne ſe trompe pas, CHRETIENS, quand on attribue tout à la priere. Dieu qui l'inſpire, ne lui peut rien refuſer. *Un Roi*, dit David, *ne ſe ſauve pas par ſes armées, & le Puiſſant ne ſe ſauve pas par ſa valeur.* Ce n'eſt pas auſſi aux ſages conſeils qu'il faut attribuer les heureux ſuccès. *Il s'éléve*, dit le Sage, *pluſieurs penſées dans le cœur de l'homme*: reconnoiſſez l'agitation & les penſées incertaines des conſeils humains: *Mais*, pourſuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme;* & pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il réſout. *Le terrible*, le Tout-puiſſant, *qui ôte* quand il lui plaît *l'eſprit des Princes*, le leur laiſſe auſſi quand il veut, pour les confondre davantage, & les *prendre dans leurs propres fineſſes. Car il n'y a point de prudence, il n'y a point de ſageſſe, il n'y a point de conſeils contre le Seigneur.* Les Machabées étoient vaillans; & néanmoins il eſt écrit, qu'*ils combattoient par leurs prieres* plus que par leurs armes: *Per orationes congreſſi ſunt*: aſſurés par l'exemple de Moyſe, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à LOUIS, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes; tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croyoient voir partir de ſon Oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Pſ. XXXII. 16.

Prov. XIX. 21.

Pſ. LXXV. 12, 13.

Job. V. 13. I. Cor. III. 19.

Prov. XXI. 30.

II. Math. XV. 26.

Que ſi Dieu accorde aux prieres les proſpérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'eſt-à-dire, les vertus? Elles ſont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraiſon. L'oraiſon qui nous les obtient nous apprend à les pratiquer, non-ſeulement comme néceſſaires, mais encore comme reçues *du Pere des lumieres, d'où deſcend ſur nous tout don parfait:* & c'eſt là

Jac. I. 17.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

le comble de la perfection, parce que c'eſt le fondement de l'humilité. C'eſt ainſi que MARIE-THERESE attira par la priere toutes les vertus dans ſon ame. Dès ſa premiere jeuneſſe elle fut, dans les mouvemens d'une Cour alors aſſez turbulente, la conſolation & le ſeul ſoutien de la vieilleſſe infirme du Roi ſon pere. La Reine ſa belle-mere, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-ſeulement un reſpect, mais encore une tendreſſe, que ni le tems, ni l'éloignement n'ont pû altérer. Auſſi pleure-t-elle ſans meſure, & ne veut point recevoir de conſolation. Quel cœur, quel reſpect, quelle ſoumiſſion n'a-t-elle pas eu pour le Roi? Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouſe de ſa gloire, uniquement attachée aux intérêts de ſon Etat, infatigable dans les voyages, & heureuſe pourvû qu'elle fût en ſa compagnie : Femme enfin où ſaint Paul auroit vû l'Egliſe occupée de JESUS-CHRIST, & unie à ſes volontés par une éternelle complaiſance? Si nous oſions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, Quelle mere il a perdue, il nous répondroit par ſes ſanglots, & je vous dirai en ſon nom ce que j'ai vû avec joie, ce que je répéte avec admiration, que les tendreſſes inexplicables de MARIE-THERESE tendoient toutes à lui inſpirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miſéricorde pour les malheureux, une immuable perſévérance dans tous ſes devoirs, & tout ce que nous loüons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ſes domeſtiques, & ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de ſa Maiſon déſolée? Et vous, pauvres de JESUS-CHRIST, pour qui ſeuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dît que ſes tréſors étoient épuiſés; vous premiérement, pauvres volontaires, victimes de JESUS-CHRIST, Religieux, Vierges ſacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne; & vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades, impotens, eſtropiés, *reſtes d'hommes*, pour parler avec ſaint Grégoire de Nazianze, car la Reine reſpectoit en vous tous les caractères de la Croix de JESUS-CHRIST : vous donc qu'elle aſſiſtoit avec tant de joie, qu'elle viſitoit avec de ſi ſaints empreſſemens, qu'elle ſervoit avec tant de foi, heureuſe de ſe dépouiller d'une majeſté empruntée, & d'adorer dans votre baſſeſſe la glorieuſe pauvreté de JESUS-CHRIST : quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémiſſemens à la gloire de cette Princeſſe, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguſte

Eph. V. 24.

Orat. XVI.

guſte aſſemblée? Recevez, pere Abraham, dans votre ſein cette héritiere de votre foi; comme vous, ſervante des pauvres, & digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais JESUS-CHRIST même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot: fille, femme, mere, maîtreſſe, Reine telle que nos vœux l'auroient pû faire, plus que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ſes devoirs ſans préſomption, & fut humble non-ſeulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits ſur la colomne myſtérieuſe de l'Apocalypſe, & dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *ſainte Cité de Dieu la nouvelle Jéruſalem*, vous voyez bien, MESSIEURS, qu'il faut entendre le nom de l'Egliſe Catholique, Cité ſainte dont toutes *les pierres ſont vivantes*, dont JESUS-CHRIST eſt le fondement, qui *deſcend du Ciel* avec lui, parce qu'elle y eſt renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui ſe répand par toute la terre, & s'éléve juſqu'aux cieux pour y placer ſes Citoyens. Au ſeul nom de l'Egliſe, toute la foi de la Reine ſe réveilloit. Mais une vraie fille de l'Egliſe, non contente d'en embraſſer la ſainte doctrine, en aime les obſervances, où elle fait conſiſter la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

Apoc. III. 12.

I. Pet. II. 4, 5. Apoc. III. 12.

L'Egliſe inſpirée de Dieu, & inſtruite par les ſaints Apôtres, a tellement diſpoſé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les Myſtères, avec la prédication & la doctrine de JESUS-CHRIST, le vrai fruit de toutes ces choſes dans les admirables vertus de ſes ſerviteurs, & dans les exemples de ſes Saints; & enfin un myſtérieux abrégé de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & de toute l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Par-là toutes les ſaiſons ſont fructueuſes pour les Chrétiens; tout y eſt plein de JESUS-CHRIST, qui eſt toujours *admirable*, ſelon le Prophéte, & non-ſeulement en lui-même, mais encore *dans ſes Saints*. Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité ſainte tant recommandée par JESUS-CHRIST, l'ame innocente & pieuſe trouve avec des plaiſirs céleſtes une ſolide nourriture, & un perpétuel renouvellement de ſa ferveur. Les jeûnes y ſont mêlés dans les tems convenables, afin que l'ame toujours ſujette aux tentations & au péché, s'affermiſſe & ſe purifie par la pénitence. Toutes ces pieuſes obſervances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Egliſe même demande: elle ſe renouvelloit dans toutes les Fêtes, elle ſe ſacrifioit dans tous les jeûnes & dans toutes les abſtinences. L'Eſpagne ſur ce ſujet a

Iſ. IX. 6. Pſ. LXVII. 96. Luc. X. 42.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

des Coutumes que la France ne ſuit pas; mais la Reine ſe rangea bientôt à l'obéiſſance : l'habitude ne put rien contre la régle, & l'extrême exactitude de cette Princeſſe marquoit la délicateſſe de ſa conſcience. Quel autre a mieux profité de cette parole : *Qui vous écoute, m'écoute,* JESUS-CHRIST nous y enſeigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu ſous la conduite particuliere de ſes ſerviteurs qui exercent ſon autorité dans ſon Egliſe. Les Confeſſeurs de la Reine pouvoient tout ſur elle dans l'exercice de leur miniſtère, & il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par ſon obéiſſance. Quel reſpect n'avoit-elle pas pour le ſouverain Pontife, Vicaire de J. C. & pour tout l'Ordre Eccléſiaſtique? Mais ſur-tout qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces diviſions toujours trop longues, & dont on ne peut demander la fin avec trop de gémiſſemens? Le nom même & l'ombre de diviſion faiſoit horreur à la Reine, comme à toute ame pieuſe. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le Saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au Saint Siége. Et ceux, qui pour leurs intérêts particuliers, couverts ſelon les maximes de leur Politique, du prétexte de piété, ſemblent vouloir irriter le Saint Siége contre un Royaume qui en a toujours été le principal ſoutien ſur la terre, doivent penſer, qu'une Chaire ſi éminente, à qui JESUS-CHRIST a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée ſelon la régle avec une ſoumiſſion profonde : qu'elle eſt faite pour attirer tout l'Univers à ſon unité, & y rappeller à la fin tous les Hérétiques; & que ce qui eſt exceſſif, loin d'être le plus attirant, n'eſt pas même le plus ſolide, ni le plus durable.

Luc. X. 16.

Avec le ſaint nom de Dieu & avec le nom de la Cité ſainte la nouvelle Jéruſalem, je vois, MESSIEURS, dans le cœur de notre pieuſe Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel eſt, Seigneur, votre nom nouveau, ſinon celui que vous expliquez, quand vous dites : *Je ſuis le pain de vie;* &, *Ma chair eſt vraîment viande;* &, *Prenez, mangez, ceci eſt mon Corps?* Ce nom nouveau du Sauveur eſt celui de l'Euchariſtie, nom compoſé de biens & de graces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une ſource de miſéricorde, un miracle d'amour, un mémorial & un abrégé de toutes les graces, & le Verbe même tout changé en grace & en douceur pour ſes Fidéles. Tout eſt nouveau dans ce myſtère : c'eſt le *Nouveau Teſtament* de notre Sauveur, & on commence à y boire ce *vin nouveau* dont la céleſte Jéruſalem eſt tranſportée. Mais

Joan. VI. 48, 56.

Matt. XXVI. 26.

Matt. XXVI. 28, 29

pour le boire dans ce lieu de tentation & de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princeſſe ſe ſentoit dans ſon état naturel, quand elle étoit comme pécheresſe aux pieds d'un Prêtre, y attendant la miſéricorde & la ſentence de JESUS-CHRIST. Mais l'Euchariſtie étoit ſon amour : toujours affamée de cette viande céleſte, & toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût aſſez communier pour ſon déſir, elle ne ceſſoit de ſe plaindre humblement & modeſtement des Communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pû refuſer l'Euchariſtie à l'innocence, & JESUS-CHRIST à une foi ſi vive & ſi pure ? La régle que donne Saint Auguſtin, eſt de modérer l'uſage de la Communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, & cette excellente pratique de chercher dans la Communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la Communion même. Par ces admirables pratiques cette Princeſſe eſt venue à ſa derniere heure, ſans qu'elle eût beſoin d'apporter à ce terrible paſſage une autre préparation que celle de ſa ſainte vie; & les hommes toujours hardis à juger les autres, ſans épargner les Souverains, car on n'épargne que ſoi-même dans ſes jugemens ; les hommes, dis-je, de tous les états, & autant les gens de bien que les autres, ont vû la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de ſon âge, ſans être en inquiétude pour ſon ſalut. Apprenez donc, CHRETIENS, & vous principalement, qui ne pouvez vous accoûtumer à la penſée de la mort : en attendant que vous mépriſiez celle que JESUS-CHRIST a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés, & nous introduit à la vraie vie; apprenez à la déſarmer d'une autre ſorte, & embraſſez la belle pratique, où ſans ſe mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a beſoin que de s'appliquer à ſanctifier ſa vie.

La France a vû de nos jours deux Reines plus unies encore par la piété que par le ſang, dont la mort également précieuſe devant Dieu, quoiqu'avec des circonſtances différentes, a été d'une ſinguliere édification à toute l'Egliſe. Vous entendez bien que je veux parler d'ANNE D'AUTRICHE, & de ſa chère niéce, ou plûtôt de ſa chère fille MARIE-THERESE-ANNE dans un âge déja avancé, & MARIE-THERESE dans ſa vigueur ; mais toutes deux d'une ſi heureuſe conſtitution, qu'elle ſembloit nous promettre le bonheur de les poſſéder un ſiécle entier, nous ſont enlevées contre

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

notre attente, l'une par une longue maladie, & l'autre par un coup imprévû. ANNE avertie de loin par un mal auſſi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, & ſous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuſe : MARIE-THERESE auſſitôt emportée que frappée par la maladie, ſe trouve toute vive & toute entiere entre les bras de la mort ſans preſque l'avoir enviſagée. A ce fatal avertiſſement, ANNE, pleine de foi, ramaſſe toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquiſes, & regarde ſans ſe troubler toutes les approches de la mort. Humiliée ſous la main de Dieu, elle lui rend graces de l'avoir ainſi avertie : elle multiplie ſes aumônes toujours abondantes ; elle redouble ſes dévotions toujours aſſidues ; elle apporte de nouveaux ſoins à l'examen de ſa conſcience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi & d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le ſaint Viatique ? Dans de ſemblables actions, il ne fallut à MARIE-THERESE que ſa ferveur ordinaire : ſans avoir beſoin de la mort pour exciter ſa piété, ſa piété s'excitoit toujours aſſez elle-même, & prenoit dans ſa propre force un continuel accroiſſement. Que dirons-nous, CHRETIENS, de ces deux Reines ? Par l'une, Dieu nous apprit comment il faut profiter du tems ; & l'autre nous a fait voir que la vie vraîment chrétienne n'en a pas beſoin. En effet, CHRETIENS, qu'attendons-nous ? Il n'eſt pas digne d'un Chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle ſe préſente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ſes paſſions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre : *Quotidie morior.* Un Chrétien n'eſt jamais vivant ſur la terre, parce qu'il y eſt toujours mortifié, & que la mortification eſt un eſſai, un apprentiſſage, un commencement de la mort. Vivons-nous, CHRETIENS, vivons-nous ? Cet âge que nous comptons, & où tout ce que nous comptons, n'eſt plus à nous, eſt-ce une vie ? Et pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons ſans ceſſe avec les années ? Le repos & la nourriture ne ſont-ils pas de foibles remédes de la continuelle maladie qui nous travaille ? Et celle que nous appellons la derniere, qu'eſt-ce autre choſe, à le bien entendre, qu'un redoublement, & comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naiſſant ? Quelle ſanté nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le ſein ? De combien près la menace a-t-elle été ſuivie du coup ? Et où en étoit cette grande Reine avec toute la Majeſté qui l'environnoit, ſi elle eût été moins préparée ? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle

I. Cor. XV. 31.

que des pleurs. Que peuvent tant de fidéles Domeſtiques empreſſés autour de ſon lit ? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, MESSIEURS, lui qui ſuccomboit à la douleur avec toute ſa puiſſance, & tout ſon courage ? Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monſieur, Madame venoient partager ſes déplaiſirs, & les augmentoient par les leurs. Et vous, MONSEIGNEUR, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos ſanglots ? Il l'avoit aſſez percé par le tendre reſſouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure : voilà ce que peut la terre pour une Reine ſi chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prieres ; nous avons ce ſaint Sacrifice, rafraîchiſſement de nos peines, expiation de nos ignorances & des reſtes de nos péchés. Mais ſongeons que ce ſacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de JESUS eſt renfermée, ce ſacrifice ſeroit inutile à la Reine, ſi elle n'avoit mérité par ſa bonne vie que l'effet en pût paſſer juſqu'à elle : autrement, dit S. Auguſtin, qu'opère un tel ſacrifice ? Nul ſoulagement pour les morts ; une foible conſolation pour les vivans. Ainſi tout le ſalut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours : *Je viens*, dit JESUS-CHRIST, *comme un voleur*. Il a fait ſelon ſa parole ; il eſt venu ſurprendre la Reine dans le tems que nous la croyïons la plus ſaine, dans le tems qu'elle ſe trouvoit la plus heureuſe. Mais c'eſt ainſi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations & une telle malignité dans tous les plaiſirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ſes Elûs. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours ſurprenant, & impénétrable dans ſes démarches. C'eſt lui-même qui s'en glorifie dans toute ſon Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaiſon ! N'importe qu'elle ſoit indigne de lui, pourvû qu'elle nous effraye, & qu'en nous effrayant, elle nous ſauve. Tremblons donc, CHRETIENS, tremblons devant lui à chaque moment, car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il ſe cache ? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtiſſoient, ils faiſoient des mariages aux jours de Noé, & aux jours de Loth*, & une ſubite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils ſe marioient. C'étoit des occupations innocentes : que ſera-ce, quand en contentant nos impudiques déſirs, en aſſouviſſant nos vengeances & nos ſecrettes jalouſies, en accumulant dans nos coffres des tréſors d'iniquité, ſans jamais vouloir ſépa-

ORAISON FUNEBRE DE M. THERESE D'AUTRICHE.

Apoc. III. 3. XVI. 15.

Luc. XVII. 26, 28.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

rer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaiſirs, par nos jeux, par notre ſanté, par notre jeuneſſe, par l'heureux ſuccès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi leſquels il faudroit peut-être compter des Directeurs infidéles que nous avons choiſis pour nous ſéduire ; & enfin par nos fauſſes pénitences qui ne ſont ſuivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour ? La ſentence partira d'en-haut : *La fin eſt venue, la fin eſt venue.* FINIS *venit, venit finis.* LA *fin eſt venue ſur nous.* NUNC *finis ſuper te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez.* FAC *concluſionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'eſt plus bon que pour le feu : *Coupez l'arbre, arrachez ſes branches, ſecouez ſes feuilles, abattez ſes fruits :* périſſe par un ſeul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'éléveront des frayeurs mortelles, & des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ha ! mes Freres, n'attendons pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la Reine, eſt encore levé ſur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en mains, dit le Seigneur notre Dieu, eſt aiguiſé & poli : il eſt aiguiſé, afin qu'il perce ; il eſt poli & limé, afin qu'il brille.* Tout l'Univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en eſt étonnée. Mais que nous ſert ce brillant qui nous étonne, ſi nous ne prévenons le coup qui tranche ? Prévenons-le, CHRETIENS, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas émû à ce ſpectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? Un dernier endurciſſement, parce qu'à force d'être touchés inutilement, on ne ſe laiſſe plus toucher d'aucun objet. Le ſommes-nous des maux de la Hongrie & de l'Autriche ravagées ? Leurs Habitans paſſés au fil de l'épée, & ce ſont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux & pour le corps & pour l'ame : ces Habitans déſolés ne ſont-ce pas des Chrétiens & des Catholiques, nos freres, nos propres membres, enfans de la même Egliſe, & nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit ſa parole : *Le jugement commence par ſa Maiſon*, & le reſte de la maiſon ne tremble pas ! CHRETIENS, laiſſez-vous fléchir, faites pénitence : appaiſez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuſe Reine qui parle plus haut que tous les Prédicateurs. Ecoutez-la, Princes ; écoutez-la, peuples ; écoutez-la, MONSEIGNEUR, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, & par une voix qui vous eſt connue, que la grandeur eſt un ſonge, la joie une erreur, la jeuneſſe une fleur qui tombe, & la ſanté

Ezech. VII. 2.
Ibid. 23.
Dan. IV. 11.
Ezech. XXI. 9. & 10.
I. Pet. IV. 17.

un nom trompeur. Amaſſez-donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves diſcours que ſaint Grégoire de Nazianze adreſſoit aux Princes & à la Maiſon regnante. *Reſpectez*, leur diſoit-il, *votre pourpre*, reſpectez votre puiſſance qui vient de Dieu, & ne l'employez que pour le bien. *Connoiſſez ce qui vous a été confié, & le grand myſtère que Dieu accomplit en vous. Il ſe réſerve à lui ſeul les choſes d'en-haut : il partage avec vous celles d'en-bas : montrez-vous Dieux aux Peuples ſoumis*, en imitant la bonté & la munificence divine. C'eſt, MONSEIGNEUR, ce que vous demandent ces empreſſemens de tous les Peuples, ces perpétuels applaudiſſemens & tous ces regards qui vous ſuivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la Sageſſe qui vous rendra digne de l'amour des Peuples & du Thrône de vos ancêtres; & quand vous ſongerez à vos devoirs, ne manquez pas de conſidérer à quoi vous obligent les immortelles actions de LOUIS LE GRAND, & l'incomparable piété de MARIE-THERESE.

ORAISON FUNEBRE DE M. THÉRESE D'AUTRICHE.

Orat. XXVII.

Sap. IX.

ORAISON FUNEBRE
D'ANNE DE GONZAGUE
DE CLEVES,
PRINCESSE PALATINE.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Apprehendi te ab extremis terræ, & à longinquis ejus vocavi te : elegi te, & non abjeci te ; ne timeas, quia ego tecum ſum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appellé des lieux les plus éloignés : je t'ai choiſi, & je ne t'ai pas rejetté : ne crains point, parce que je ſuis avec toi. C'eſt Dieu même qui parle ainſi. *Iſai. XLI. 9, 10.*

* *Monſeigneur le Duc,*

MONSEIGNEUR*,

JE voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu ; que tous ceux qui ſe perſuadent qu'on ne peut ſe vaincre ſoi-même, ni ſoutenir ſa conſtance parmi les combats & les douleurs ; tous ceux enfin qui déſeſpèrent de leur converſion ou de leur perſévérance, fuſſent

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

fuſſent préſens à cette aſſemblée. Ce diſcours leur feroit connoître, qu'une ame fidelle à la Grace, malgré les obſtacles les plus invincibles, s'éléve à la perfection la plus éminente. La Princeſſe à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant, ſelon ſa coutume, l'Office divin, liſoit les paroles d'Iſaïe, que j'ai rapportées. Qu'il eſt beau de méditer l'Ecriture Sainte; & que Dieu y ſçait bien parler, non-ſeulement à toute l'Egliſe, mais encore à chaque fidéle ſelon ſes beſoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'eſt elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur, que c'étoit à elle qu'il les adreſſoit. Elle crut entendre une voix douce & paternelle qui lui diſoit: *Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés*; des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre ſens, ſi loin de la céleſte patrie, & de la véritable voie qui eſt JESUS-CHRIST. Pendant que tu diſois en ton cœur rebelle; Je ne puis me captiver; j'ai mis ſur toi ma puiſſante main; *& j'ai dit, Tu ſeras ma ſervante: je t'ai choiſie* dès l'éternité, *& je n'ai pas rejetté* ton ame ſuperbe & dédaigneuſe. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait ſentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez, comme il l'encourage parmi les dures épreuves, où il met ſa patience: *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te ſens accablée, *parce que je ſuis ton Dieu* qui te fortifie: *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puiſque je ſuis avec toi*: jamais je ne ceſſerai de te ſecourir, *& le Juſte que j'envoie au monde*, ce Sauveur miſéricordieux, ce Pontife compatiſſant, *te tient par la main: Tenebit te dextera Juſti mei.* Voilà, MESSIEURS, le paſſage entier du ſaint Prophéte Iſaïe, dont je n'avois récité que les premieres paroles. Puis-je mieux vous repréſenter les conſeils de Dieu ſur cette Princeſſe, que par des paroles dont il s'eſt ſervi pour lui expliquer les ſecrets de ces admirables conſeils? Venez maintenant, Pécheurs, quels que vous ſoyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos paſſions vous ait jettés; fuſſiez-vous dans ces terres ténébreuſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, & dans l'ombre de la mort: s'il vous reſte quelque pitié de votre ame malheureuſe, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princeſſe ANNE, venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princeſſe d'un ſi haut rang, dans une Princeſſe qui fut niéce d'une Impératrice, & unie par ce lien à tant d'Empereurs, ſœur d'une puiſſante Reine, épouſe d'un fils de Roi, mere de deux grandes Princeſſes, dont l'une eſt un ornement dans l'auguſte

Iſ. XLI. 9; 10.

Ibid.

Ibid.

Pſ. 138. 10.

Iſ. IX. 2.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Maiſon de France, & l'autre s'eſt fait admirer dans la puiſſante Maiſon de Brunſwic; enfin, dans une Princeſſe, dont le mérite paſſe la naiſſance, encore que ſortie d'un pere & de tant d'ayeux Souverains, elle ait réuni en elle avec le ſang de Gonzague & de Cléves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, & celui de France par tant de côtés: quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & qu'il choiſit une perſonne d'un ſi grand éclat pour être l'objet de ſon éternelle miſéricorde, il ne ſe propoſe rien moins, que d'inſtruire tout l'Univers. Vous donc qu'il aſſemble en ce ſaint lieu; & vous principalement, Pécheurs, dont il attend la converſion avec une ſi longue patience, n'endurciſſez pas vos cœurs: ne croyez pas qu'il vous ſoit permis d'apporter ſeulement à ce diſcours des oreilles curieuſes. Toutes les vaines excuſes, dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la Princeſſe Palatine portera la lumiere dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu ſur vos têtes. Mon diſcours dont vous vous croyez peut-être les Juges, vous jugera au dernier jour: ce ſera ſur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophétes: *Onus verbi Domini ſuper Iſraël;* & ſi vous n'en ſortez plus Chrétiens, vous en ſortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choſes à n'être pas ébloüis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualités, qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus, dont l'enfer eſt rempli, qui nourriſſent le péché & l'impénitence, & qui empêchent l'horreur ſalutaire, que l'ame péchereſſe auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la Divine Providence, & ne craignons pas de faire paroître notre Princeſſe dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des Ames ſaintes, qui ne ſçavent pas combien eſt puiſſant le bras de Dieu, pour faire ſervir ces défauts non-ſeulement à ſa gloire, mais encore à la perfection de ſes Elûs. Pour nous, mes Freres, qui ſçavons à quoi ont ſervi à S. Pierre ſes reniemens, à S. Paul les perſécutions qu'il a fait ſouffrir à l'Egliſe, à S. Auguſtin ſes erreurs, à tous les ſaints Pénitens leurs péchés: ne craignons pas de mettre la Princeſſe Palatine dans ce rang, ni de la ſuivre juſques dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'eſt de-là que nous la verrons ſortir pleine de gloire & de vertu, & nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée: heureux, ſi la conduite que Dieu tient ſur elle, nous fait

Zach. XII. 1.

craindre la juſtice qui nous abandonne à nous-mêmes, & déſirer la miſéricorde, qui nous en arrache. C'eſt ce que demande de vous, TRE'S-HAUTE, ET TRE'S-PUISSANTE PRINCESSE, ANNE DE GONZAGUE DE CLEVES, PRINCESSE DE MANTOUE ET DE MONTFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de ſoin, ni ne ſe vit plûtôt couronnée de fleurs & de fruits que la Princeſſe ANNE. Dès ſes plus tendres années elle perdit ſa pieuſe mere, Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, & depuis Duc de Mantoue ſon pere, lui en trouva une digne d'elle; & ce fut la vénérable Mere Françoiſe de la Châtre, d'heureuſe & ſainte mémoire, Abbeſſe de Faremonſtier, que nous pouvons appeller la reſtauratrice de la Régle de ſaint Benoît, & la lumiere de la Vie monaſtique. Dans la ſolitude de ſainte Fare, autant éloignée des voies du ſiécle, que ſa bienheureuſe ſituation la ſépare de tout commerce du monde : dans cette ſainte montagne, que Dieu avoit choiſie depuis mille ans; où les Epouſes de JESUS-CHRIST faiſoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les veſtiges des hommes du monde, des curieux & des vagabonds ne paroiſſoient pas : ſous la conduite de la ſainte Abbeſſe, qui ſçavoit donner le lait aux enfans, auſſi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la Princeſſe ANNE étoient heureux. Les Myſtères lui furent révélés : l'Ecriture lui devint familiere : on lui avoit appris la Langue Latine, parce que c'étoit celle de l'Egliſe; & l'Office divin faiſoit ſes délices. Elle aimoit tout dans la Vie religieuſe, juſqu'à ſes auſtérités & à ſes humiliations; & durant douze ans qu'elle fut dans ce Monaſtère, on lui voyoit tant de modeſtie & tant de ſageſſe, qu'on ne ſçavoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la ſage Abbeſſe qui la crut capable de ſoutenir ſa réforme, la deſtinoit au gouvernement; & déja on la comptoit parmi les Princeſſes qui avoient conduit cette célébre Abbaye, quand ſa famille trop empreſſée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous ſera-t-il permis de le dire? La Princeſſe MARIE, pleine alors de l'eſprit du monde, croyoit, ſelon la coûtume des grandes Maiſons, que ſes jeunes ſœurs devoient être ſacrifiées à ſes grands deſſeins. Qui ne ſçait où ſon rare mérite & ſon éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ſes eſpérances? Et d'ailleurs dans les plus puiſſantes Maiſons, les partages ne ſont-ils pas regardés comme une eſpéce de diſſipation, par où elles ſe

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

détruiſent d'elles-mêmes : tant le néant y eſt attaché ! La Princeſſe BENEDICTE, la plus jeune des trois ſœurs, fut la premiere immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbeſſe, ſans que dans un âge ſi tendre elle ſçût ce qu'elle faiſoit ; & la marque d'une ſi grave dignité fut comme un joüet entre ſes mains. Un ſort ſemblable étoit deſtiné à la Princeſſe ANNE. Elle eût pû renoncer à ſa liberté, ſi on lui eût permis de la ſentir ; & il eût fallu la conduire, & non pas la précipiter dans le bien. C'eſt ce qui renverſa tout-à-coup les deſſeins de Faremonſtier. Avenai parut avoir un air plus libre, & la Princeſſe BENEDICTE y préſentoit à ſa ſœur une retraite agréable. Quelle merveille de la Grace ! Malgré une vocation ſi peu réguliere, la jeune Abbeſſe devint un modéle de vertu. Ses douces converſations rétablirent dans le cœur de la Princeſſe ANNE, ce que d'importuns empreſſemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelloit avec tant d'attraits à la vie religieuſe ; & l'aſyle qu'elle avoit choiſi pour défendre ſa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princeſſes, la même nobleſſe dans les ſentimens ; le même agrément, &, ſi vous me permettez de parler ainſi, les mêmes inſinuations dans les entretiens : au-dedans les mêmes déſirs, au-dehors les mêmes graces ; & jamais ſœurs ne furent unies par des liens, ni ſi doux, ni ſi puiſſans. Leur vie eût été heureuſe dans leur éternelle union, & la Princeſſe ANNE n'aſpiroit plus qu'au bonheur d'être une humble Religieuſe d'une ſœur dont elle admiroit la vertu. En ce tems le Duc de Mantoue leur pere mourut : les affaires les appellerent à la Cour : la Princeſſe BENEDICTE qui avoit ſon partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeſte pour la Princeſſe ANNE ! la pieuſe Abbeſſe mourut dans ce beau travail, & dans la fleur de ſon âge. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien le cœur tendre de la Princeſſe ANNE fut profondément bleſſé par cette mort. Mais ce ne fut pas là ſa plus grande plaie. Maîtreſſe de ſes déſirs, elle vit le monde ; elle en fut vûe : bientôt elle ſentit qu'elle plaiſoit ; & vous ſçavez le poiſon ſubtil, qui entre dans un jeune cœur avec ces penſées. Ces beaux deſſeins furent oubliés. Pendant que tant de naiſſance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le Prince EDOUARD de Baviere, fils de l'Electeur FRIDERIC V. Comte Palatin du Rhin, & Roi de Bohême, jeune Prince qui s'étoit réfugié en France, durant les malheurs de ſa

Maiſon, la mérita. Elle préféra aux richeſſes les vertus de ce Prince, & cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La Princeſſe ANNE l'invite à ſe faire inſtruire : il connut bientôt les erreurs, où les derniers de ſes Peres, déſerteurs de l'ancienne Foi, l'avoient engagé. Heureux préſages pour la Maiſon Palatine ! Sa converſion fut ſuivie de celle de la Princeſſe LOUISE ſa ſœur, dont les vertus font éclater par toute l'Egliſe la gloire du ſaint Monaſtère de Maubuiſſon ; & ces bienheureuſes prémices ont attiré une telle bénédiction ſur la Maiſon Palatine, que nous la voyons enfin Catholique dans ſon chef. Le mariage de la Princeſſe ANNE fut un heureux commencement d'un ſi grand ouvrage. Mais hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince ſon Epoux lui fut ravi, & lui laiſſa trois Princeſſes, dont les deux qui reſtent, pleurent encore la meilleure mere qui fut jamais, & ne trouvent de conſolation que dans le ſouvenir de ſes vertus. Ce n'eſt pas encore le tems de vous en parler. La Princeſſe Palatine eſt dans l'état le plus dangereux de ſa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle ſaint Paul, qui *vraîment veuves & déſolées*, s'enſeveliſſent, pour ainſi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leur époux ; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries ; & délaiſſées ſur la terre, *mettent leur eſpérance en Dieu, & paſſent les nuits & les jours dans la priere !* Voilà l'état d'une Veuve Chrétienne, ſelon les préceptes de ſaint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité eſt regardée, non plus comme un état de déſolation, car ces mots ne ſont plus connus, mais comme un état déſirable, où affranchi de tout joug on n'a plus à contenter que ſoi-même : ſans ſonger à cette terrible ſentence de S. Paul : *La Veuve qui paſſe ſa vie dans les plaiſirs ;* remarquez qu'il ne dit pas, La Veuve qui paſſe ſa vie dans les crimes ; il dit, *La Veuve qui la paſſe dans les plaiſirs ; elle eſt morte toute vive :* parce qu'oubliant le deuil éternel & le caractère de déſolation, qui fait le ſoutien, comme la gloire de ſon état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces Veuves jeunes & riantes, que le monde trouve ſi heureuſes ! Mais ſur-tout, quand on a connu JESUS-CHRIST, & qu'on a eu part à ſes graces ; quand la Lumiere divine s'eſt découverte, & qu'avec des yeux illuminés on ſe jette dans les voies du ſiécle : qu'arrive-t-il à une ame, qui tombe d'un ſi haut état, qui renouvelle contre JESUS-CHRIST, & encore contre JESUS-CHRIST connu & goûté, tous les outrages des Juifs, &

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

I. Tim. V. 5.

I. Tim. V. 6.

Heb. VI. 4, 5, 6.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

le crucifie encore une fois? Vous reconnoiſſez le langage de S. Paul. Achevez donc, grand Apôtre, & dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte ſi déplorable. *Il eſt impoſſible*, dit-il, *qu'une telle ame ſoit renouvellee par la pénitence.* Impoſſible : quelle parole! ſoit, MESSIEURS, qu'elle ſignifie, que la converſion de ces ames autrefois ſi favoriſées, ſurpaſſe toute la meſure des dons ordinaires, & demande, pour ainſi parler, le dernier effort de la Puiſſance divine : ſoit que l'impoſſibilité dont parle S. Paul, veuille dire, qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premieres douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoiſſance; de ſorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace, que par des chemins difficiles & avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en ſoit, CHRETIENS, l'un & l'autre s'eſt vérifié dans la Princeſſe Palatine. Pour la plonger entiérement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur : quoi? la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaiſirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus ſérieux ni enſemble de plus enjoüé. Enfoncez : vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalouſies délicates qui cauſent une extrême ſenſibilité, & dans une ardente ambition, des ſoins & un ſérieux auſſi triſte qu'il eſt vain. Tout eſt couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne ſonge qu'à s'y divertir. Le génie de la Princeſſe Palatine ſe trouva également propre aux divertiſſemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; & ſans parler de ſa pénétration, ni de la fertilité infinie de ſes expédiens, tout cédoit au charme ſecret de ſes entretiens. Que vois-je durant ce tems? Quel trouble! Quel affreux ſpectacle ſe préſente ici à mes yeux! La Monarchie ébranlée juſqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans & au-dehors; les remédes de tous côtés plus dangereux que les maux : les Princes arrêtés avec grand péril, & délivrés avec un péril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardoit comme le Héros de ſon ſiécle, rendu inutile à ſa patrie dont il avoit été le ſoutien; & enſuite, je ne ſçai comment, contre ſa propre inclination, armé contre elle : un Miniſtre perſécuté, & devenu néceſſaire, non-ſeulement par l'importance de ſes ſervices, mais encore par ſes malheurs, où l'autorité ſouveraine étoit engagée. Que dirai-je? Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le Ciel a beſoin de ſe décharger quelquefois; & le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit cé-

der la place à l'autorité légitime? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le regne miraculeux de LOUIS? Non, non : c'eſt Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, & qu'il reſſuſcite; qu'il plonge juſqu'aux enfers, & qu'il en retire; qu'il ſecoue la terre, & la briſe; qu'il guérit en un moment toutes ſes briſures. Ce fut là, que la Princeſſe Palatine ſignala ſa fidélité, & fit paroître toutes les richeſſes de ſon eſprit. Je ne dis rien qui ne ſoit connu. Toujours fidéle à l'Etat & à la grande Reine ANNE D'AUTRICHE, on ſçait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs! Elle déclaroit aux chefs des partis juſqu'où elle pouvoit s'engager; & on la croyoit incapable, ni de tromper, ni d'être trompée. Mais ſon caractère particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, & en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, & comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui ſervirent ſes rares talens? Que lui ſervit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? d'en ſoutenir le Miniſtre deux fois éloigné, contre ſa mauvaiſe fortune, contre ſes propres frayeurs, contre la malignité de ſes ennemis, & enfin contre ſes amis ou partagés, ou irréſolus, ou infidéles? Que ne lui promit-on pas dans ces beſoins; mais quel fruit lui en revint-il, ſinon de connoître par expérience le foible des grands Politiques; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuſes; la diverſe face des tems; les amuſemens des promeſſes; l'illuſion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années & les intérêts; & la profonde obſcurité du cœur de l'homme, qui ne ſçait jamais ce qu'il voudra, qui ſouvent ne ſçait pas bien ce qu'il veut, & qui n'eſt pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des ſiécles, qui poſſédez ſeul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui ébloüit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la Princeſſe Palatine avoit les vertus que le monde admire, & qui font qu'une ame ſéduite s'admire elle-même : inébranlable dans ſes amitiés, & incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine ſa ſœur en fit l'épreuve dans un tems où leurs cœurs étoient déſunis. Un nouveau Conquérant s'éléve en Suéde. On y voit un autre Guſtave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Guſtave parut à la Pologne ſurpriſe & trahie, comme un lion qui tient ſa proie dans ſes on-

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

I. Reg. XI. 6.

Pſ. LIX. 4.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

gles tout prêt à la mettre en piéces. Qu'eſt devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre ſur l'ennemi avec la vîteſſe d'un aigle? Où ſont ces ames guerrieres, ces marteaux d'armes tant vantés, & ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne ſont vîtes, ni les hommes ne ſont adroits, que pour fuir devant le Vainqueur. En même tems, la Pologne ſe voit ravagée par le rebelle Coſaque, par le Moſcovite infidéle, & plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à ſon ſecours dans ſon déſeſpoir. Tout nâge dans le ſang, & on ne tombe que ſur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le Royaume après de courageux, mais de vains efforts, le Roi eſt contraint de la ſuivre: réfugiés dans la Siléſie, où ils manquent des choſes les plus néceſſaires, il ne leur reſte qu'à conſidérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains & frappé de tant de coups à ſa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit diſpoſé autrement. La Pologne étoit néceſſaire à ſon Egliſe, & lui devoit un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puiſſante raméne en arriere le Suédois indompté, tout frémiſſant qu'il étoit. Il ſe venge ſur le Danois dont la ſoudaine invaſion l'avoit rappellé, & déja il l'a réduit à l'extrêmité. Mais l'Empire & la Hollande ſe remuent, contre un Conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la ſervitude. Pendant qu'il raſſemble de nouvelles forces, & médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des Cieux: le redouté Capitaine tombe au plus beau tems de ſa vie, & la Pologne eſt délivrée. Mais le premier rayon d'eſpérance vint de la Princeſſe Palatine: honteuſe de n'envoyer que cent mille livres au Roi & à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce ſecours vint ſi à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que ſans chercher d'excuſe dans le mauvais état où ſe trouvoient ſes affaires, la Princeſſe Palatine s'ôta tout pour ſoulager une ſœur qui ne l'aimoit pas? Les deux Princeſſes ne furent plus qu'un même cœur: la Reine parut vraîment Reine par une bonté & par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; & la Princeſſe Palatine joignit au reſpect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang & de ce mérite, une éternelle reconnoiſſance.

Dan. IV. 11, 20. Ezech. XXXI. 12.

IV. Reg. XIX. 28.

Quel eſt, MESSIEURS, cet aveuglement dans une ame chrétienne, & qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, & de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme

comme ſi le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les ſçavez, toutes les grandes qualités de la Princeſſe Palatine; faites-nous voir, ſi vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'inſinuoit dans les cœurs par des tours ſi nouveaux & ſi naturels; dites qu'elle étoit généreuſe, libérale, reconnoiſſante, fidelle dans ſes promeſſes, juſte: vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le Prodigue de l'Evangile, qui veut avoir ſon partage, qui veut joüir de ſoi-même & des biens que ſon pere lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maiſon paternelle, *dans un Pays écarté*, où il diſſipe tant de rares tréſors, & en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, & ſe contentoit elle-même, la Princeſſe Palatine n'étoit pas heureuſe; & le vuide des choſes humaines ſe faiſoit ſentir à ſon cœur. Elle n'étoit heureuſe, ni pour avoir avec l'eſtime du monde, qu'elle avoit tant déſirée, celle du Roi même; ni pour avoir l'amitié & la confiance de PHILIPPE, & des deux Princeſſes, qui ont fait ſucceſſivement avec lui la ſeconde lumiere de la Cour: de PHILIPPE, dis-je, ce grand Prince que ni ſa naiſſance, ni ſa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle ſe donne à lui avec tous ſes avantages, ne peuvent enfler; & de ces deux grandes Princeſſes, dont l'on ne peut nommer l'une ſans douleur, ni connoître l'autre ſans l'admirer. Mais peut-être que le ſolide établiſſement de la famille de notre Princeſſe achevera ſon bonheur. Non, elle n'étoit heureuſe, ni pour avoir placé auprès d'elle la Princeſſe ANNE ſa chère fille & les délices de ſon cœur, ni pour l'avoir placée dans une Maiſon où tout eſt grand. Que ſert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce ſeulement le nom de LOUIS DE BOURBON, Prince de Condé, & d'HENRI-JULES DE BOURBON Duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vû les grands dons, & le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, ſe plaire à le reconnoître par de dignes diſtinctions. C'eſt ce qu'elle devoit attendre du mariage de la Princeſſe ANNE. Celui de la Princeſſe BENEDICTE ne fut guère moins heureux, puiſqu'elle épouſa JEAN FRIDERIC Duc de Brunſwic & d'Hanovre, Souverain puiſſant, qui avoit joint le ſçavoir avec la valeur, la Religion Catholique avec les vertus de ſa Maiſon, & pour comble de joie à notre Princeſſe, le ſervice de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans ſa Famille;

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Luc. XV. 12, 13.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

& la Princeſſe MARIE ſa fille n'auroit eu à déſirer ſur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat, la tranquillité & la douceur, elle trouvoit dans un Prince auſſi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter ſa délicateſſe; & dans la Ducheſſe ſa chère fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le ſien, un eſprit qui ſe fait ſentir ſans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'eſtime du monde, & comme une vive lumiere percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais ſombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle & étroite liaiſon avec le Prince qui de tout tems avoit le plus ravi ſon eſtime: Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'Univers attentif ne voit plus rien à déſirer, & s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un ſeul homme. Que falloit-il davantage, & que manquoit-il au bonheur de notre Princeſſe? Dieu qu'elle avoit connu; & tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu ſon cœur. Les douceurs céleſtes qu'elle avoit goûtées ſous les ailes de Sainte Fare, étoient revenues dans ſon eſprit. Retirée à la campagne, ſéqueſtrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler ſa conſcience & ſes affaires. Un million qu'elle retira du Duché de Rethelois ſervit à multiplier ſes bonnes œuvres; & la premiere fut d'acquitter ce qu'elle devoit avec une ſcrupuleuſe régularité, ſans ſe permettre ces compoſitions ſi adroitement colorées, qui ſouvent ne ſont qu'une injuſtice couverte d'un nom ſpécieux. Eſt-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis ſi long-tems? Non, MESSIEURS: vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conſeils de la Providence, ni l'état de la Princeſſe ne permettoient qu'elle partageât tant ſoit peu ſon cœur: une ame comme la ſienne ne ſouffre point de tels partages; & il falloit ou tout-à-fait rompre, ou ſe rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappellerent: ſa piété s'y diſſipa encore une fois: elle éprouva que J. C. n'a pas dit en vain: *Fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus: L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier.* Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez ſi ſouvent à la grace de la pénitence: tremblez, puiſque chaque chûte creuſe ſous vos pas de nouveaux abyſmes: tremblez enfin, au terrible exemple de la Princeſſe Palatine. A ce coup le Saint Eſprit irrité ſe retire: les ténebres s'épaiſſiſſent, la Foi s'éteint. Un ſaint Abbé, dont la Doctrine & la vie ſont un ornement de notre ſiécle, ravi

Luc. XI. 26.

d'une converſion auſſi admirable & auſſi parfaite que celle de notre Princeſſe, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Egliſe. Elle commence ce récit, en confeſſant ſon erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grace de les reconnoître : recevez l'humble confeſſion de votre Servante, & en mémoire d'un tel ſacrifice, s'il lui reſte quelque choſe à expier après une ſi longue pénitence, faites-lui ſentir aujourd'hui vos miſéricordes. Elle confeſſe donc, CHRETIENS, qu'elle avoit tellement perdu les lumieres de la Foi, que lorſqu'on parloit ſérieuſement des Myſtères de la Religion, elle avoit peine à retenir ce ris dédaigneux, qu'excitent les perſonnes ſimples lorſqu'on leur voit croire des choſes impoſſibles : *Et*, pourſuit-elle, *c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire croire fermement le Chriſtianiſme.* Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le tems où elle devoit être livrée à elle-même, pour mieux ſentir dans la ſuite la merveilleuſe victoire de la Grace. Ainſi elle gémiſſoit dans ſon incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte juſqu'à la dériſion, qui eſt le dernier excès, & comme le triomphe de l'orgueil ; & qu'elle ne ſe trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement eſt ſi proche*, ſelon la parole du Sage : *Parata ſunt deriſoribus judicia.* Déplorable aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cauſe, & ne tenant qu'à lui ſeul, remplit tous les tems & tous les lieux, & porte par toute la terre, avec l'impreſſion de ſa main, le caractère de ſon autorité : c'eſt JESUS-CHRIST & ſon Egliſe. Il a mis dans cette Egliſe une autorité, ſeule capable d'abaiſſer l'orgueil & de relever la ſimplicité ; & qui également propre aux ſçavans & aux ignorans, imprime aux uns & aux autres un même reſpect. C'eſt contre cette autorité que les libertins ſe révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vû, ces rares génies, qu'ont-ils vû plus que les autres ? Quelle ignorance eſt la leur ! & qu'il ſeroit aiſé de les confondre, ſi foibles & préſomptueux ils ne craignoient d'être inſtruits ! Car penſent-ils avoir mieux vû les difficultés à cauſe qu'ils y ſuccombent, & que les autres qui les ont vûes, les ont mépriſées ? Ils n'ont rien vû : ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils eſpèrent après cette vie ; & ce miſérable partage ne leur eſt pas aſſûré. Ils ne ſçavent s'ils trouveront un Dieu pro-

Prov. XIX. 29.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

pice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice & à la vertu : quelle idole ! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé capable d'un bon & d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offenſe, ou ce qui l'appaiſe ? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on penſe de ce premier Etre ſoit indifférent ; & que toutes les Religions qu'on voit ſur la terre, lui ſoient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fauſſes, s'enſuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable : ou qu'on ne puiſſe plus connoître l'ami ſincère, parce qu'on eſt environné de trompeurs ? Eſt-ce peut-être que tous ceux qui errent ſont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, ſelon ſa coûtume, s'en impoſer à lui-même ? Mais quel ſupplice ne méritent pas les obſtacles qu'il aura mis par ſes préventions à des lumieres plus pures ? Où a-t-on pris que la peine & la récompenſe ne ſoient que pour les jugemens humains ; & qu'il n'y ait pas en Dieu une juſtice, dont celle qui reluit en nous ne ſoit qu'une étincelle ? Que s'il eſt une telle juſtice, ſouveraine, & par conſéquent inévitable ; divine, & par conſéquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agiſſe jamais ſelon ſa nature, & qu'une juſtice infinie ne s'exerce pas à la fin par un ſupplice infini & éternel ? Où en ſont donc les impies, & quelle aſſûrance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin ſe plonger dans l'abyſme de l'athéiſme, & mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve preſque point de place dans les eſprits ? Qui leur réſoudra ces doutes, puiſqu'ils veulent les appeller de ce nom ? Leur raiſon, qu'ils prennent pour guide, ne préſente à leur eſprit que des conjectures & des embarras. Les abſurdités où ils tombent, en niant la Religion, deviennent plus inſoutenables que les vérites, dont la hauteur les étonne ; & pour ne pas vouloir croire des Myſtères incompréhenſibles, ils ſuivent l'une après l'autre d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc après tout, MESSIEURS, qu'eſt-ce que leur malheureuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témérité qui hazarde tout, un étourdiſſement volontaire, & en un mot un orgueil qui ne veut ſouffrir ſon reméde, c'eſt-à-dire, une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne ſoit emporté que par l'intempérance des ſens. L'intempérance de l'eſprit n'eſt pas moins flatteuſe. Comme l'autre, elle ſe fait des plaiſirs cachés, & s'irrite par la défenſe. Ce ſuperbe croit s'élever au-deſſus de tout, & au-deſſus de lui-même, quand il s'éléve, ce lui ſemble au-deſſus de la Religion, qu'il a ſi long-

tems révérée : il ſe met au rang des gens déſabuſés : il inſulte en ſon cœur aux foibles eſprits qui ne font que ſuivre les autres, ſans rien trouver par eux-mêmes, & devenu le ſeul objet de ſes complaiſances, il ſe fait lui-même ſon Dieu. C'eſt dans cet abyſme profond que la Princeſſe Palatine alloit ſe perdre. Il eſt vrai qu'elle déſiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où eſt la vérité ſans la Foi, qui lui paroiſſoit impoſſible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui ſervoit d'avoir conſervé la connoiſſance de la Divinité? Les eſprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à ſe reprocher un aveuglement trop viſible. Un Dieu qu'on fait à ſa mode, auſſi patient, auſſi inſenſible que nos paſſions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on ſe donne de penſer tout ce qu'on veut, fait qu'on croit reſpirer un air nouveau. On s'imagine joüir de ſoi-même, & de ſes déſirs; & dans le droit qu'on penſe acquérir de ne ſe rien refuſer, on croit tenir tous les biens, & on les goûte par avance.

En cet état, CHRETIENS, où la Foi même eſt perdue, c'eſt-à-dire, où le fondement eſt renverſé; que reſtoit-il à notre Princeſſe? que reſtoit-il à une ame, qui par un juſte jugement de Dieu étoit déchûe de toutes les graces, & ne tenoit à JESUS-CHRIST par aucun lien? qu'y reſtoit-il, CHRETIENS, ſi ce n'eſt ce que dit Saint Auguſtin? Il reſtoit la ſouveraine misère, & la ſouveraine miſéricorde : *Reſtabat magna miſeria, & magna miſericordia.* Il reſtoit ce ſecret regard d'une Providence miſéricordieuſe, qui la vouloit rappeller des extrêmités de la terre ; & voici quelle fut la premiere touche. Prêtez l'oreille, MESSIEURS, elle a quelque choſe de miraculeux. Ce fut un ſonge admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le miniſtère des Anges, dont les images ſont ſi nettes & ſi démêlées, où l'on voit je ne ſçai quoi de céleſte. Elle crut, c'eſt elle-même qui le raconte au ſaint Abbé : Ecoutez, & prenez garde ſur-tout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins, & la conduite de la Grace. Elle crut, dis-je, *que marchant ſeule dans une Forêt, elle y avoit rencontré un Aveugle dans une petite Loge. Elle s'approche pour lui demander, s'il étoit aveugle de naiſſance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle né. Vous ne ſçavez donc pas*, reprit-elle, *ce que c'eſt que la lumiere, qui eſt ſi belle & ſi agréable, & le Soleil qui a tant d'éclat & de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joüi de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée.* In Pſ. L.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Je ne laiſſe pas de croire, continua-t-il, qu'il eſt d'une beauté raviſſante. L'Aveugle parut alors changer de voix & de viſage, & prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choſes très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vûe, & qui n'en ſont ni moins vraies, ni moins déſirables, quoiqu'on ne les puiſſe ni comprendre, ni imaginer. C'eſt en effet qu'il manque un ſens aux Incrédules comme à l'Aveugle; & ce ſens, c'eſt Dieu qui le donne, ſelon ce que dit Saint Jean : *Il nous a donné un ſens pour connoître le vrai Dieu, & pour être en ſon vrai Fils : Dedit nobis ſenſum, ut cognoſcamus verum Deum, & ſimus in vero filio ejus.* Notre Princeſſe le comprit. En même tems, au milieu d'un ſonge ſi myſtérieux, *elle fit l'application de la belle comparaiſon de l'Aveugle aux vérités de la Religion & de l'autre vie :* ce ſont ſes mots que je vous rapporte. Dieu qui n'a beſoin ni de tems, ni d'un long circuit de raiſonnemens pour ſe faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une ſoudaine illumination, *elle ſe ſentit ſi éclairée*, c'eſt elle-même qui continue à vous parler, *& tellement tranſportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long-tems, qu'elle ne pût s'empêcher d'embraſſer l'Aveugle, dont le diſcours lui découvroit une plus belle lumiere que celle dont il étoit privé : Et*, dit-elle, *il ſe répandit dans mon cœur une joie ſi douce, & une Foi ſi ſenſible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, CHRETIENS, quel ſera le réveil d'un ſommeil ſi doux & ſi merveilleux. Ecoutez, & reconnoiſſez que ce ſonge eſt vraîment divin. *Elle s'éveilla là-deſſus*, dit-elle, *& ſe trouva dans le même état où elle s'étoit vûe dans cet admirable ſonge, c'eſt-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit eſt arrivé : elle croit, elle qui jugeoit la Foi impoſſible : Dieu la change par une lumiere ſoudaine, & par un ſonge qui tient de l'extaſe. Tout ſuit en elle de la même force. *Je me levai*, pourſuit-elle, *avec précipitation : mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaire.* Vous le voyez : cette nouvelle vivacité qui animoit ſes actions, ſe reſſent encore dans ſes paroles. *Tout ce que je liſois ſur la Religion, me touchoit juſqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la Meſſe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être.* Car c'étoit de tous les myſtères celui qui lui paroiſſoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me ſembloit ſentir la préſence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on ſent les choſes viſibles, & dont l'on ne peut douter.* Ainſi elle paſſa tout-à-coup d'une profonde obſcurité à une lumiere

I. Joan. V. 20.

manifeſte. Les nuages de ſon eſprit ſont diſſipés : miracle auſſi étonnant que celui où JESUS-CHRIST fit tomber en un inſtant des yeux de Saul converti cette eſpéce d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écriroit à un ſi ſoudain changement : *Le doigt de Dieu eſt ici ?* La ſuite ne permet pas d'en douter, & l'opération de la Grace ſe reconnoît dans ſes fruits. Depuis ce bienheureux moment, la Foi de notre Princeſſe fut inébranlable ; & même cette joie ſenſible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque tems. Mais au milieu de ces céleſtes douceurs, la Juſtice divine eut ſon tour. L'humble Princeſſe ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des Saints Sacremens. Trois mois entiers furent employés à repaſſer avec larmes ſes ans écoulés parmi tant d'illuſions, & à préparer ſa Confeſſion. Dans l'approche du jour déſiré où elle eſpéroit de la faire, elle tomba dans une ſyncope qui ne lui laiſſa ni couleur, ni pouls, ni reſpiration. Revenue d'une ſi longue & ſi étrange défaillance, elle ſe vit replongée dans un plus grand mal ; & après le coup de la mort, elle reſſentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Egliſe, qui, donnés ou différés, font ſentir à l'ame la miſéricorde de Dieu, ou tout le poids de ſes vengeances. Son Confeſſeur, qu'elle appelle, la trouve ſans force, incapable d'application, & prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la Confeſſion au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle paſſa dans cette attente. Qui ſçait ſi la providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit ? *Il eſt*, dit-elle, *impoſſible de s'imaginer les étranges peines de mon eſprit ſans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma ſyncope, c'eſt-à-dire, ma mort, & ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miſéricorde que j'avois ſi long-tems négligée : & je diſois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de ſa juſtice ; mais qu'enfin, choſe inſupportable ! je ne le verrois jamais ; que je ſerois éternellement avec ſes ennemis, éternellement ſans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je ſentois tendrement ce déplaiſir, & je le ſentois même, comme je crois*, ce ſont ſes propres paroles, *entiérement détaché des autres peines de l'enfer.* Le voilà, MES CHERES SŒURS, vous le connoiſſez, le voilà ce pur amour, que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ſes délicateſſes & dans toute ſa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'eſclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux ; mais la crainte

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Act. IX. 18. Exod. VIII. 19.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

d'une chaſte épouſe qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces ſentimens tendres mêlés de larmes & de frayeurs aigriſſoient ſon mal juſqu'à la derniere extrémité. Nul n'en pénétroit la cauſe, & on attribuoit ces agitations à la fiévre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle ſe regardoit comme une perſonne réprouvée & preſque ſans eſpérance de ſalut: Dieu qui ſait entendre ſes vérités en telle maniere & ſous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'inſtruire, comme il a fait Joſeph & Salomon; & durant l'aſſoupiſſement que l'accablement lui cauſa, il lui mit dans l'eſprit cette parabole ſi ſemblable à celles de l'Evangile. Elle voit paroître ce que JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de ſa tendreſſe, une poule devenue mere, empreſſée autour des petits qu'elle conduiſoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même tems on lui crie d'un autre côté qu'il le falloit rendre au raviſſeur, dont on excitoit l'ardeur en lui enlevant ſa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais.* En ce moment elle s'éveilla; & l'application de la figure qui lui avoit été montrée ſe fit en un inſtant dans ſon eſprit, comme ſi on lui eût dit: *Si vous qui êtes mauvaiſe, ne pouvez vous réſoudre à rendre ce petit animal que vous avez ſauvé; pourquoi croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de ſa puiſſance? Eſpérez, & prenez courage.* A ces mots elle demeura dans un calme & dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme ſi un Ange lui eût appris*, ce ſont encore ſes paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas.* Ainſi tomba tout-à-coup la fureur des vents & des flots à la voix de JESUS-CHRIST qui les menaçoit; & il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre ſainte Pénitente, lorſque parmi les frayeurs d'une conſcience allarmée, & *les douleurs de l'enfer*, il lui fit ſentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémiſſion de ſes péchés, cette *paix qui ſurpaſſe toute intelligence.* Alors une joie céleſte ſaiſit tous ſes ſens, *& les os humiliés treſſaillirent.* Souvenez-vous, ô ſacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la ſainte Victime qui ôte les péchés du monde; ſouvenez-vous de ce miracle de ſa Grace. Et vous, Saints Prêtres, venez; & vous ſaintes Filles, & vous Chrétiens: venez auſſi, ô pécheurs: tous enſemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, & ne ceſſons de répéter avec David: *Que Dieu eſt bon, que ſa miſéricorde eſt éternelle!* Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec molleſſe

Matt. XXIII. 37.

Matth. VII. 11.

Marc. IV. 39.

Luc. VIII. 24.

Pſ. XVII. 6.

Philip. IV. 7.

Pſ. L. 10.

Pſ. CXXXV.

molleſſe. La Princeſſe Palatine change en un moment toute entiere : nulle parure que la ſimplicité, nul ornement que la modeſtie. Elle ſe montre au monde à cette fois ; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ſes vanités. Car auſſi quelle erreur à une Chrétienne, & encore à une Chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'eſt digne que de ſon mépris? de peindre, & de parer l'idole du monde ? de retenir comme par force, & avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le tems? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit; ſans craindre, comme autrefois, ce vain fantôme des ames infirmes dont les Grands ſont épouvantés plus que tous les autres; la Princeſſe Palatine parut à la Cour ſi différente d'elle-même : & dès-lors elle renonça à tous les divertiſſemens, à tous les jeux juſqu'aux plus innocens; ſe ſoumettant aux ſévères loix de la Pénitence chrétienne, & ne ſongeant qu'à reſtreindre & à punir une liberté qui n'avoit pû demeurer dans ſes bornes. Douze ans de perſévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent dégré de ſainteté. La régle qu'elle ſe fit dès le premier jour fut immuable : toute ſa Maiſon y entra : chez elle on ne faiſoit que paſſer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'Oraiſon ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle ſçavoit que dans ce commerce ſacré tout conſiſte à s'humilier ſous la main de Dieu, & moins à donner qu'à recevoir. Ou plûtôt, ſelon le précepte de JESUS-CHRIST, ſon Oraiſon fut perpétuelle pour être égale au beſoin. La lecture de l'Evangile & des Livres ſaints en fourniſſoit la matiere : ſi le travail ſembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre ſorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le tems, on guériſſoit la langueur de la pareſſe & les pernicieuſes rêveries de l'oiſiveté. L'eſprit ſe relâchoit pendant que les mains induſtrieuſement occupées s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le deſſein : c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les Autels. Les Pſeaumes avoient ſuccédé aux Cantiques des joies du ſiécle. Tant qu'il n'étoit point néceſſaire de parler, la ſage Princeſſe gardoit le ſilence : la vanité & les médiſances, qui ſoutiennent tout le commerce du monde, lui faiſoient craindre tous les entretiens ; & rien ne lui paroiſſoit ni agréable, ni ſûr que la ſolitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où ſortoient toutes ſes paroles, ſe communiquoit à ceux qui converſoient avec elle ; & les nobles expreſſions qu'on remarquoit dans ſes diſcours,

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Luc. XVIII. 1.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

ou dans ſes écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choſes divines. Sa foi ne fut pas moins ſimple que vive : dans les fameuſes queſtions qui ont troublé en tant de manieres le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Egliſe. Si elle eût eu la fortune des Ducs de Nevers ſes peres, elle en auroit ſurpaſſé la pieuſe magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire juſqu'au Ciel, *& que les Egliſes des Saints publient leurs aumônes.* Le Duc ſon pere avoit fondé dans ſes terres de quoi marier tous les ans ſoixante filles : riche oblation, préſent agréable. La Princeſſe ſa fille en marioit auſſi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas aſſez honorer les libéralités de ſes ancêtres, ſi elle ne les imitoit. On ne peut retenir ſes larmes, quand on lui voit épancher ſon cœur ſur de vieilles femmes qu'elle nourriſſoit. Des yeux ſi délicats firent leurs délices de ces viſages ridés, de ces membres courbés ſous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidéle miniſtre de ſes charités ; & dans un même diſcours apprenez à goûter la ſimplicité & la charité chrétienne. *Je ſuis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles ſoit ſi avancée. Achevons vîte au nom de Notre-Seigneur ; ôtons vîtement cette bonne femme de l'étable où elle eſt, & la mettons dans un de ces petits lits.* Quelle nouvelle vivacité ſuccéde à celle que le monde inſpire ! Elle pourſuit : *Dieu me donnera peut-être de la ſanté, pour aller ſervir cette paralytique : au moins je le ferai par mes ſoins, ſi les forces me manquent ; & joignant mes maux aux ſiens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture & les uſtenſiles de ces pauvres femmes ; peu-à-peu nous les mettrons à leur aiſe.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les diſcours les plus magnifiques, & je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les néceſſités extraordinaires, ſa charité faiſoit de nouveaux efforts. Le rude hyver des années dernieres acheva de la dépouiller de ce qui lui reſtoit de ſuperflu : tout devint pauvre dans ſa Maiſon & ſur ſa Perſonne : elle voyoit diſparoître avec une joie ſenſible les reſtes des pompes du monde ; & l'aumône lui apprenoit à ſe retrancher tous les jours quelque choſe de nouveau. C'eſt en effet la vraie grace de l'aumône, en ſoulageant les beſoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres beſoins ; c'eſt-à-dire, ces beſoins honteux qu'y fait la délicateſſe, comme ſi la nature n'étoit pas aſſez accablée de néceſſités. Qu'attendez-vous, CHRETIENS, à vous convertir ; & pourquoi dé-

Eccli. XXXI. 11.

ſeſpérez-vous de votre ſalut? Vous voyez la perfection où s'éléve l'ame pénitente, quand elle eſt fidelle à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une perſonne ſi ſenſible & ſi délicate, qui ne pouvoit ſeulement entendre nommer les maux, a ſouffert douze ans entiers, & preſque ſans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuiſoient le corps & l'eſprit : & cependant durant tout ce tems, & dans les tourmens inoüis de ſa derniere maladie, où ſes maux s'augmenterent juſques aux derniers excès, elle n'a eu à ſe repentir que d'avoir une ſeule fois ſouhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible déſir, en diſant auſſi-tôt après avec JESUS-CHRIST la priere du ſacré myſtère du Jardin : c'eſt ainſi qu'elle appelloit la priere de l'agonie de notre Sauveur; *O mon Pere, que votre volonté ſoit faite, & non pas la mienne.* Ses maladies lui ôterent la conſolation qu'elle avoit tant déſirée d'accomplir ſes premiers deſſeins, & de pouvoir achever ſes jours ſous la diſcipline & dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plûtôt rendu à ce Monaſtère, où elle avoit goûté les premieres graces, a témoigné ſon déſir, & ſa volonté a été aux yeux de Dieu un ſacrifice parfait. C'eût été un ſoutien ſenſible à une ame comme la ſienne d'accomplir de grands ouvrages pour le ſervice de Dieu : mais elle eſt menée par une autre voie; par celle qui crucifie davantage; qui ſans rien laiſſer entreprendre à un eſprit courageux, le tient accablé & anéanti ſous la rude loi de ſouffrir. Encore s'il eût plû à Dieu de lui conſerver ce goût ſenſible de la piété qu'il avoit renouvellé dans ſon cœur au commencement de ſa pénitence : mais, non; tout lui eſt ôté; ſans ceſſe elle eſt travaillée de peines inſupportables : *O Seigneur*, diſoit le ſaint homme Job, *vous me tourmentez d'une maniere merveilleuſe!* C'eſt que ſans parler ici de ſes autres peines, il portoit au fond de ſon cœur une vive & continuelle appréhenſion de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté ſa ſainte juſtice, devant laquelle les Anges ont peine à ſoutenir leur innocence. Il le voyoit, avec ces yeux éternellement ouverts, obſerver toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur, & *garder ſes péchés comme ſous le ſceau*, pour les lui repréſenter au dernier jour : *Signaſti quaſi in ſacculo delicta mea.* D'un autre côté, il reſſentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme : *Je craignois*, dit-il, *toutes mes œuvres.* Que vois-je? le péché! le péché par-tout! Et il s'écrioit jour & nuit : *O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés?* Et que ne retranchez-vous une fois

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Luc. XXII. 42.

Job. X, 16.

Ibid. XIV. 16, 17.

Job. IX. 28.

Ibid. VII. 21.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenſer ; afin qu'il ne ſoit pas dit, *Que je ſois contraire à la parole du Saint* ? Tel étoit le fond de ſes peines ; & ce qui paroît de ſi violent dans ſes diſcours, n'eſt que la délicateſſe d'une conſcience qui ſe redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princeſſe Palatine ſouffrit quelque choſe de ſemblable. Quel ſupplice à une conſcience timorée ! Elle croyoit voir par-tout dans ſes actions un amour-propre déguiſé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainſi Dieu l'humilioit par ce qui a coûtume de nourrir l'orgueil, & lui faiſoit un remède de la cauſe de ſon mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arrivoit aux délices de la ſainte Table ? Mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'eſt ce qu'elle écrit au S. Prêtre que Dieu lui avoit donné pour la ſoutenir dans ſes peines : *Enfin je ſuis parvenue au divin Banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur : mais lui ſeul ſçait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée ſe paſſoit dans ce cruel exercice. *Mais à la fin*, pourſuit-elle, *malgré mes foibleſſes je me ſuis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur ; & j'ai connu qu'il falloit, puiſque tout s'eſt fait en moi par la force de la divine bonté, que je reçuſſe encore avec une eſpèce de force ce dernier & ſouverain bien.* Dieu lui découvroit dans ces peines l'ordre ſecret de ſa juſtice ſur ceux qui ont manqué de fidélité aux graces de la pénitence. *Il n'appartient pas*, diſoit-elle, *aux eſclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, & les ramener comme malgré eux, de s'aſſeoir au feſtin avec les enfans & les amis ; & c'eſt aſſez qu'il leur ſoit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs Seigneurs.* Ne vous étonnez pas, CHRETIENS, ſi je ne fais plus, foible Orateur, que de répéter les paroles de la Princeſſe Palatine, c'eſt que j'y reſſens la manne cachée, & le goût des Ecritures divines, que ſes peines & ſes ſentimens lui faiſoient entendre. Malheur à moi, ſi dans cette Chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre ſalut, & ſi je préfère à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princeſſe, qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laiſſe, & je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il eſt bien croyable*, diſoit-elle, *qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de ſon amour, & à l'infinité de ſa puiſſance : & ce qui eſt propre à la toute-puiſſance d'un Dieu, paſſe de bien loin la capacité de notre foible*

Ibid. VI. 10.

raiſon. C'eſt, ajoûte-t-elle, *ce que je me dis à moi-même, quand les Démons tâchent d'étonner ma foi ; & depuis qu'il a plû à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *Que ſon amour eſt la cauſe de tout ce que nous croyons, cette réponſe me perſuade plus que tous les livres.* C'eſt en effet l'abtégé de tous les ſaints Livres, & de toute la Doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, ſortez du bienheureux ſein de votre Pere, & venez annoncer aux hommes le ſecret que vous y voyez. Il l'a fait, & durant trois ans il n'a ceſſé de nous dire le ſecret des conſeils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit eſt renfermé dans ce ſeul mot de ſon Evangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné ſon Fils unique.* Ne demandez plus ce qui a uni en JESUS-CHRIST le Ciel & la terre, & la croix avec les grandeurs. *Dieu a tant aimé le monde.* Eſt-il incroyable que Dieu aime, & que la bonté ſe communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuſes l'amour de la gloire ; aux ames les plus vulgaires l'amour des richeſſes ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : & voilà tous les prodiges dont l'homme eſt capable. Que ſi l'homme, qui n'eſt que foibleſſe, tente l'impoſſible, Dieu, pour contenter ſon amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Diſons donc pour toute raiſon dans tous les myſtères : *Dieu a tant aimé le monde.* C'eſt la Doctrine du Maître, & le Diſciple bien-aimé l'avoit bien compriſe. De ſon tems un Cérinthe, un Héréſiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pû ſe faire homme, & ſe faire la victime des Pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre vierge, ce Prophéte du nouveau Teſtament, cet Aigle, ce Théologien par excellence : ce ſaint Vieillard, qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, & pour dire, *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur ;* que répondit-il à cet Héréſiarque ? Quel ſymbole, quelle nouvelle confeſſion de foi oppoſa-t-il à ſon Héréſie naiſſante ? Ecoutez, & admirez. *Nous croyons*, dit-il, *& nous confeſſons l'amour que Dieu a pour nous : Et nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'eſt là toute la foi des Chrétiens : c'eſt la cauſe & l'abrégé de tout le ſymbole. C'eſt là que la Princeſſe Palatine a trouvé la réſolution de ſes anciens doutes. Dieu a aimé : c'eſt tout dire. S'il a fait, diſoit-elle, de ſi grandes choſes pour déclarer ſon amour dans l'Incarnation : que n'aura-t-il pas fait, pour le conſommer dans l'Euchariſtie, pour ſe donner, non plus en général à la nature humaine,

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Joan. I. 18.

Joan. III. 16.

1. Joan. V. 17.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

mais à chaque Fidéle en particulier? Croyons donc avec S. Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit ſi tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la maniere des Hérétiques, dont l'un en retranche une choſe, & l'autre une autre ; l'un le myſtère de l'Incarnation, & l'autre celui de l'Euchariſtie ; chacun ce qui lui déplaît : foibles eſprits, ou plûtôt cœurs étroits & entrailles reſſerrées, que la Foi & la Charité n'ont pas aſſez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons ſans réſerve, & prenons le reméde entier, quoi qu'il en coûte à notre raiſon. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un ſeul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O Ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau ! C'eſt que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules & tant d'inſenſibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croiſſant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuſe incrédulité, & ne faites pas une excuſe de votre crime. Dieu a des remédes pour vous guérir, & il ne reſte qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a ſçu prendre la ſainte Princeſſe dont nous parlons, par le moyen qui lui a plû : il en a d'autres pour vous juſqu'à l'infini ; & vous n'avez rien à craindre, que de déſeſpérer de ſes bontés. Vous oſez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vûe? Cependant, ſi quelquefois elle déſiroit d'en être un peu ſoulagée, elle ſe le reprochoit à elle-même : *Je commence*, diſoit-elle, *à m'appercevoir que je cherche le Paradis terreſtre à la ſuite de* JESUS-CHRIST, *au lieu de chercher la montagne des Olives & le Calvaire, par où il eſt entré dans ſa gloire.* Voilà ce qu'il lui ſervit de méditer l'Evangile nuit & jour, & de ſe nourrir de la parole de vie. C'eſt encore ce qui lui fit dire cette admirable parole, *Qu'elle aimoit mieux vivre & mourir ſans conſolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ces ſentimens juſqu'à l'agonie ; & prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle diſoit d'une voix mourante : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; mais j'eſpére en ſes miſericordes.* Cette parole de confiance emporta ſon ame ſainte au ſéjour des Juſtes. Arrêtons ici, CHRETIENS : & vous, Seigneur, impoſez ſilence à cet indigne Miniſtre, qui ne ſait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur inviſible, & faites que chacun ſe parle à ſoi-même. Parlez, MES FRERES, parlez : je ne ſuis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure derniere : elle appro-

II. Cor. VI. 11, 12.

che, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec ANNE DE GONZAGUE : Il n'y a plus ni Princeſſe, ni Palatine; ces grands noms, dont on s'étourdit, ne ſubſiſtent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je ſuis emportée par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout diſparoît à mes yeux. Il ne reſte plus à l'homme que le néant & le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquiſition, le péché. Le reſte, qu'on croyoit tenir, échappe : ſemblable à de l'eau gelée, dont le vil cryſtal ſe fond entre les mains qui le ſerrent, & ne fait que les ſalir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achevera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera;* dans un moment, je ſerai entre ces mains, dont S. Paul écrit en tremblant : *Ne vous y trompez pas, on ne ſe moque pas de Dieu :* & encore : *C'eſt une choſe horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant;* entre ces mains, où tout eſt action, où tout eſt vie; rien ne s'affoiblit, ni ne ſe relâche, ni ne ſe ralentit jamais : Je m'en vais voir ſi ces mains toutes-puiſſantes me ſeront favorables ou rigoureuſes; ſi je ſerai éternellement, ou parmi leurs dons, ou ſous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire néceſſairement avec notre Princeſſe. Mais pourrons-nous ajoûter avec une conſcience auſſi tranquille, *J'eſpère en ſa miſericorde?* Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir? Quand aurons-nous écouté *la voix de celui qui crie dans le déſert, Préparez les voies du Seigneur?* Comment? par la pénitence? Mais ſerons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vû aucun fruit; d'une pénitence imparfaite, d'une pénitence nulle; douteuſe, ſi vous le voulez; ſans forces, ſans réflexion, ſans loiſir pour en réparer les défauts? N'en eſt-ce pas aſſez pour être pénétré de crainte juſques dans la moëlle des os? Pour celle dont nous parlons, ah, MES FRERES, toutes les vertus qu'elle a pratiquées ſe ramaſſent dans cette derniere parole, dans ce dernier acte de ſa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ſes jugemens, & cet amour plein de confiance, qui ſeul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, ſi le ſaint Paſteur qui l'aſſiſta dans ſa derniere maladie, & qui recueillit ſes derniers ſoupirs, pénétré de tant de vertus, les porta juſques dans la Chaire, & ne pût s'empêcher de les célébrer dans l'aſſemblée des Fidéles. Siécle vainement ſubtil, où l'on veut pécher avec raiſon, où la foibleſſe veut s'autoriſer par des maximes, où

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

Galat. VI. 7.

Heb. X. 31.

Luc. III. 4.

Ibid. 8.

ORAISON FUNEBRE D'ANNE DE GONZ. DE CLEVES.

tant d'ames inſenſées cherchent leur repos dans le naufrage de la Foi, & ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs paſſions, les remords de leur conſcience: la Princeſſe Palatine t'eſt donnée *comme un ſigne & un prodige : in ſignum & in portentum.* Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence & tes vaines excuſes. Tu la verras ſe joindre à ces ſaintes Filles & à toute la troupe des Saints: & qui pourra ſoutenir leurs redoutables clameurs? Mais que ſera-ce quand JESUS-CHRIST paroîtra lui-même à ces malheureux; quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophéte; dont ils auront t'ouvert toutes les plaies: & qu'il leur dira d'une voix terrible: *Pourquoi me déchirez-vous par vos blaſphêmes*, Nation impie? *Me confligitis Gens tota.* Ou ſi vous ne le faiſiez pas par vos paroles, pourquoi le faiſiez-vous par vos œuvres? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme ſi mon autorité étoit douteuſe? Race infidelle, me connoiſſez-vous à cette fois? Suis-je votre Roi, ſuis-je votre Juge, ſuis je votre Dieu? Apprenez-le par votre ſupplice. Là commencera ce pleur éternel; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux ſeront confondus, vous Fidéles *qui tremblez à ſa parole*, en quelque endroit que vous ſoyez de cet Auditoire, peu connus des hommes & connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête. Si touchés des ſaints exemples que je vous propoſe, vous laiſſez attendrir vos cœurs; ſi Dieu a béni le travail, par lequel je tâche de vous enfanter en JESUS-CHRIST; & que trop indigne Miniſtre de ſes conſeils je n'y aye pas été moi-même un obſtacle: vous bénirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funébre de cette pieuſe Princeſſe, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, PRINCE, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui favorable interpréte de ſes moindres déſirs, continuez votre protection & vos ſoins à tout ce qui lui fut cher, & qui lui donnez les dernieres marques de piété avec tant de magnificence & tant de zéle: vous, PRINCESSE, qui gémiſſez en lui rendant ce triſte devoir, & qui avez eſpéré de la voir revivre dans ce diſcours: que vous dirai-je pour vous conſoler? Comment pourrai-je, MADAME, arrêter ce torrent de larmes, que le tems n'a pas épuiſé, que tant de juſtes ſujets de joie n'ont pas tari? Reconnoiſſez ici le monde; reconnoiſſez ſes maux toujours plus réels

Iſ. VIII. 15.

Zach. XII. 10.

Malach. III. 9.

Matth. VIII. 12.

Iſ. LXVI. 2, 5.

Luc. XXI. 28.

réels que ſes biens, & ſes douleurs par conſéquent plus vives & plus pénétrantes que ſes joies. Vous avez perdu ces heureux momens, où vous joüiſſiez des tendreſſes d'une mere, qui n'eut jamais ſon égale : vous avez perdu cette ſource inépuiſable de ſages conſeils : vous avez perdu ces conſolations, qui par un charme ſecret faiſoient oublier les maux dont la vie humaine n'eſt jamais exempte. Mais il vous reſte ce qu'il y a de plus précieux : l'eſpérance de la rejoindre dans le jour de l'Eternité, & en attendant ſur la terre, le ſouvenir de ſes inſtructions, l'image de ſes vertus, & les exemples de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE
DE MESSIRE
MICHEL LE TELLIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Poſſide Sapientiam, acquire Prudentiam : arripe illam, & exaltabit te : glorificaberis ab eâ, cùm eam fueris amplexatus.

Poſſédez la Sageſſe, & acquérez la Prudence : ſi vous la cherchez avec ardeur, elle vous élévera, & vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embraſſée. Prov. IV. 7.

* *Meſſeigneurs les Evêques qui étoient préſens.*

MESSEIGNEURS*,

En loüant l'homme incomparable dont cette illuſtre Aſſemblée célébre les funérailles & honore les vertus, je louerai la ſageſſe même : & la ſageſſe que je dois loüer dans ce Diſcours, n'eſt pas celle qui éléve les hommes, & qui aggrandit les maiſons ; ni celle qui gouverne les Empires, qui régle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui diſpenſe les graces. Car encore que ce grand Miniſtre, choiſi par la divine Providence pour préſider aux Conſeils du plus ſage de tous les Rois, ait été le digne

instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vûs ; encore que la Sageſſe, après l'avoir gouverné dès ſon enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs, & au comble des félicités humaines : ſa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conſeils. Ce que nous lui avons vû quitter ſans peine, n'étoit pas l'objet de ſon amour. Il a connu la Sageſſe que le monde ne connoît pas : cette Sageſſe *qui vient d'en-haut, qui deſcend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les ſentiers de la juſtice. C'eſt elle dont la prévoyance s'étend aux ſiécles futurs, & enferme dans ſes deſſeins l'Eternité toute entiere. Touché de ſes immortels & inviſibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur ſelon le précepte du Sage. *La Sageſſe vous élévera*, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embraſſée.* Mais ce ſera une gloire que le ſens commun ne peut comprendre. Comme ce ſage & puiſſant Miniſtre aſpiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il ſe voyoit environné ſur la terre. C'eſt pourquoi ſa modération l'a toujours mis au-deſſus de ſa fortune. Incapable d'être ébloüi des grandeurs humaines, comme il y paroît ſans oſtentation, il y eſt vû ſans envie : & nous remarquons dans ſa conduite ces trois caractères de la véritable Sageſſe ; qu'élevé ſans empreſſement aux premiers honneurs, il a vécu auſſi modeſte que grand ; que dans ſes importans emplois, ſoit qu'il nous paroiſſe, comme Chancelier, chargé de la principale adminiſtration de la Juſtice, ou que nous le conſidérions dans les autres occupations d'un long miniſtère, ſupérieur à ſes intérêts, il n'a regardé que le bien public ; & qu'enfin dans une heureuſe vieilleſſe prêt à rendre avec ſa grande ame le ſacré dépôt de l'autorité, ſi bien confié à ſes ſoins, il a vû diſparoître toute ſa grandeur avec ſa vie ſans qu'il lui en ait coûté un ſeul ſoupir : tant il avoit mis en lieu haut & inacceſſible à la mort, ſon cœur & ſes eſpérances. De ſorte qu'il nous paroît, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être ſoumis aux loix de la véritable Sageſſe, & pour avoir fait céder à la modeſtie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, & la vie même au déſir des biens éternels : C'eſt la gloire qu'a remporté TRE'S-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR, MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Jac. III. 19.

Le grand Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtère, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prévoyante conduite, la puiſſance d'Autriche ceſſoit

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

d'être redoutée, & la France ſortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celles d'Italie, & ſans parler des autres raiſons, LOUIS XIII. de glorieuſe & triomphante mémoire, devoit ſa protection à la Ducheſſe de Savoye ſa ſœur, & à ſes enfans. Jules Mazarin, dont le nom devoit être ſi grand dans notre Hiſtoire, employé par la Cour de Rome en diverſes négociations, s'étoit donné à la France; & propre par ſon génie & par ſes correſpondances à ménager les eſprits de ſa nation, il avoit fait prendre un cours ſi heureux aux conſeils du Cardinal de Richelieu, que ce Miniſtre ſe crut obligé de l'élever à la pourpre. Par-là il ſembla montrer ſon ſucceſſeur à la France; & le Cardinal Mazarin s'avançoit ſecrétement à la premiere place. En ces tems, MICHEL LE TELLIER, encore Maître des Requêtes, étoit Intendant de Juſtice en Piémont. Mazarin, que ſes négociations attiroient ſouvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une ſi grande capacité, & d'une conduite ſi sûre dans les affaires: car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambaſſadeur à concerter toutes choſes avec l'Intendant, à qui la divine Providence faiſoit faire ce léger apprentiſſage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie ſi perçant, pour l'introduire bien avant dans les ſecrets de la politique. Mais ſon eſprit modéré ne ſe perdoit pas dans ces vaſtes penſées; & renfermé à l'exemple de ſes Peres dans les modeſtes emplois de la Robe, il ne jettoit pas ſeulement les yeux ſur les engagemens éclatans, mais périlleux, de la Cour. Ce n'eſt pas qu'il ne parût toujours ſupérieur à ſes emplois. Dès ſa premiere jeuneſſe tout cédoit aux lumieres de ſon eſprit, auſſi pénétrant & auſſi net qu'il étoit grave & ſérieux. Pouſſé par ſes amis, il avoit paſſé du grand Conſeil, ſage compagnie où ſa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande Ville ſe ſouvient de l'avoir vû, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand Magiſtrat, oppoſé non-ſeulement aux brigues & aux partialités qui corrompent l'intégrité de la Juſtice, & aux préventions qui en obſcurciſſent les lumieres, mais encore aux voies irrégulieres & extraordinaires où elle perd avec ſa conſtance la véritable autorité de ſes jugemens. On y vit enfin tout l'eſprit & les maximes d'un Juge, qui attaché à la régle, ne porte pas dans le Tribunal ſes propres penſées, ni des adouciſſemens, ou des rigueurs arbitraires, & qui veut que les Loix gouvernent, & non pas les hommes. Telle eſt l'idée qu'il avoit de

la Magiſtrarure. Il apporta ce même eſprit dans le Conſeil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus abſolu, ſemble ouvrir un champ plus libre à la juſtice; & toujours ſemblable à lui-même, il y ſuivit dès-lors la même régle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef. ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Et certainement, MESSIEURS, je puis dire avec confiance, que l'amour de la juſtice étoit comme né avec ce grave Magiſtrat, & qu'il croiſſoit avec lui dès ſon enfance. C'eſt auſſi de cette heureuſe naiſſance que ſa modeſtie ſe fit un rempart contre les loüanges qu'on donnoit à ſon intégrité, & l'amour qu'il avoit pour la juſtice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, diſoit-il, en quelque maniere dans le ſang. Mais Dieu qui l'avoit prédeſtiné à être un exemple de juſtice dans un ſi beau regne, & dans la premiere charge d'un ſi grand Royaume, lui avoit fait regarder le devoir de Juge où il étoit appellé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de ſon ſalut. C'étoit la ſainte penſée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche; & par-là il faiſoit aſſez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun ſe fait à ſon gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu; mais à ſe ſanctifier dans ſon état, & *chacun dans les emplois de ſa vocation*: UNUSQUISQUE *in quâ vocatione vocatus eſt.* Mais ſi, ſelon la Doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la ſainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un Eſclave s'éléve à la perfection dans le ſervice d'un maître mortel, pourvû qu'il y ſçache regarder l'ordre de Dieu: à quelle perfection l'ame chrétienne ne peut-elle pas aſpirer dans l'auguſte & ſaint miniſtère de la juſtice, puiſque, ſelon l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement non des hommes, mais du Seigneur même?* Ouvrez les yeux, CHRETIENS; contemplez ces auguſtes Tribunaux où la juſtice rend ſes oracles: vous y verrez avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme des hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, ſans crainte, ſans paſſion, ſans intérêt; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton ſi ſublime dans ce divin Pſeaume: *Dieu aſſiſte*, dit-il, *à l'aſſemblée des Dieux, & au milieu il juge les Dieux.* O Juges, quelle majeſté de vos ſéances! quel Préſident de vos aſſemblées! mais auſſi quel cenſeur de vos jugemens! Sous ces yeux redoutables notre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche

I. Cor. VII. 20.

II. Paral. XIX. 5. Pſ. LXXXI. 6. & 7. Ibid. v. 1.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

& le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la juſtice, que ſans porter ſes regards ſur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit ſon élévation comme ſon étude à ſe rendre parfait dans ſon état. Non, non, ne le croyez pas, que la juſtice habite jamais dans les ames, où l'ambition domine. Toute ame inquiette & ambitieuſe eſt incapable de régle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où ſemblable à un ſépulcre blanchi, un Juge artificieux ne garde que les apparences de la juſtice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à ſe reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une juſtice arbitraire, qui ſans régle & ſans maxime ſe tourne au gré de l'ami puiſſant. Parlons de la complaiſance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuſe. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la juſtice, comme autrefois aux Démons, des oracles ambigus & captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on ſuſcite dans l'exécution, lorſqu'on n'a pû refuſer la juſtice à un droit trop clair ? *La loi eſt déchirée*, comme diſoit le Prophéte, *& le jugement n'arrive jamais à ſa perfection :* NON *pervenit uſque ad finem judicium.* Lorſque le Juge veut s'aggrandir, & qu'il change en une ſoupleſſe de cour, le rigide & inexorable miniſtère de la juſtice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ſes jugemens qu'une injuſtice imparfaite ; ſemblable, je ne craindrai pas de le dire, à la juſtice de Pilate : juſtice qui fait ſemblant d'être vigoureuſe à cauſe qu'elle réſiſte aux tentations médiocres, & peut-être aux clameurs d'un Peuple irrité ; mais qui tombe & diſparoît tout-à-coup, lorſqu'on allégue, ſans ordre même & mal à propos, le nom de Céſar. Que dis-je le nom de Céſar ? Ces ames proſtituées à l'ambition ne ſe mettent pas à ſi haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide ; & la juſtice ſe retire d'avec elles. Que ſi elle s'eſt conſtruit un ſanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du ſage MICHEL LE TELLIER, c'eſt que libre des empreſſemens de l'ambition, il ſe voit élevé aux plus grandes places, non par ſes propres efforts, mais par la douce impulſion d'un vent favorable ; ou plûtôt, comme l'événement l'a juſtifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de ſon Maître qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement paſſé fut odieux : ainſi de tous les Miniſtres le Cardinal Mazarin, plus néceſſaire & plus important, fut le ſeul dont le crédit ſe ſou-

Habac. I. 4.

tint ; & le Sécretaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à ſon attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la ſolitude, ou flatté d'une ſecrette eſpérance de ſe voir plus avantageuſement rappellé par la néceſſité de ſes ſervices, ou agité de ces je ne ſçai quelles inquiétudes dont les hommes ne ſçavent pas ſe rendre raiſon à eux-mêmes, ſe réſolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le tems étoit arrivé que notre ſage Miniſtre devoit être montré à ſon Prince & à ſa Patrie. Son mérite ſe fit chercher à Turin ſans qu'il y penſât. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappella au Roi ſes agréables ſervices ; & le rapide moment d'une conjoncture imprévûe, loin de donner lieu aux ſollicitations, n'en laiſſa pas même aux déſirs : LOUIS XIII. rendit au Ciel ſon ame juſte & pieuſe ; & il parut que notre Miniſtre étoit réſervé au Roi ſon fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, & je vois ici quelque choſe de ce qu'on lit dans Iſaïe. La ſentence partit d'en-haut, & il fut dit à Sobna, chargé d'un miniſtère principal : *Je t'ôterai de ton poſte, & je te dépoſerai de ton miniſtère :* EXPELLAM *te de ſtatione tuâ, & de miniſterio tuo deponam te.* EN *ce tems j'appellerai mon ſerviteur Eliakim, & je le revêtirai de ta puiſſance.* Mais un plus grand honneur lui eſt deſtiné : le tems viendra que par l'adminiſtration de la juſtice, *il ſera le pere des Habitans de Jeruſalem & de la Maiſon de Juda :* ERIT *pater Habitantibus Jeruſalem.* LA *clef de la Maiſon de David*, c'eſt-à-dire, de la maiſon regnante, *ſera attachée à ſes épaules : il ouvrira, & perſonne ne pourra fermer : il fermera, & perſonne ne pourra ouvrir :* il aura la ſouveraine diſpenſation de la juſtice & des graces.

Iſ. XXII. 19.

Ibid. 22.

Parmi ces glorieux emplois, notre Miniſtre a fait voir à toute la France, que ſa modération durant quarante ans étoit le fruit d'une ſageſſe conſommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante ſe tient ſi cachée qu'à peine ſe connoît-elle elle-même. Lorſqu'on ſe voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, & que je ne ſçai quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de ſi grands honneurs, qu'ils ſont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne ſe poſſéde plus ; & ſi vous me permettez de vous dire une penſée de Saint Chryſoſtôme, c'eſt aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de ſe refuſer à cette éclatante beauté qui ſe donne à eux. Mais notre ſage Miniſtre ne s'y laiſſa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

capable des grandes affaires? Qui connoiſſoit mieux les hommes & les tems? Qui prévoyoit de plus loin, & qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entrepriſes ſont environnées? Mais dans une ſi haute capacité & dans une ſi belle réputation, qui jamais a remarqué ou ſur ſon viſage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ſes paroles? Toujours libre dans la converſation, toujours grave dans les affaires, & toujours auſſi modéré que fort & inſinuant dans ſes diſcours, il prenoit ſur les eſprits un aſcendant que la ſeule raiſon lui donnoit. On voyoit & dans ſa maiſon & dans ſa conduite, avec des mœurs ſans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin meſuré par la Sageſſe. S'il ſçut ſoutenir le poids des affaires, il ſçut auſſi les quitter & reprendre ſon premier repos. Pouſſé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant pluſieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain: il perſiſte dans ſa paiſible retraite, tant que l'état des affaires le pût ſouffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant ſon abſence; & il ne parut pas moins grand en demeurant ſans action, qu'il l'avoit paru en ſe ſoutenant au milieu des mouvemens les plus hazardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, auſſi-tôt qu'il lui fut permis de ſe repoſer des occupations de ſa charge ſur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût ſenti capable de le bien ſervir; après qu'il eut reconnu que le nouveau Sécretaire d'Etat ſçavoit avec une ferme & continuelle action ſuivre les deſſeins, & exécuter les ordres d'un Maître ſi entendu dans l'art de la guerre: ni la hauteur des entrepriſes ne ſurpaſſoit ſa capacité, ni les ſoins infinis de l'exécution n'étoient au-deſſus de ſa vigilance; tout étoit prêt aux lieux deſtinés; l'ennemi également menacé dans toutes ſes places; les Troupes auſſi vigouteuſes que diſciplinées, n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ſes yeux inſpirent; tout tombe ſous ſes coups, & il ſe voit l'arbitre du monde: alors le zélé Miniſtre dans une entiere vigueur d'eſprit & de corps, crut qu'il pouvoit ſe permettre une vie plus douce. L'épreuve en eſt hazardeuſe pour un homme d'Etat; & la retraite preſque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'eſpérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les Conſeils où il aſſiſtoit lui laiſſoient preſque tout ſon tems; & après cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même réduit à une eſpéce d'oiſiveté & de ſolitude: mais il la ſçut ſoutenir. Les heures qu'il avoit libres

bres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, & sur les vains travaux des Politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'éternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, & renfermé dans un doux commerce avec ses amis aussi modestes que lui, car il sçavoit les choisir de ce caractère, & il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance; il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, joüissant en sujet fidéle des prospérités de l'Etat, & de la gloire de son maître. La Charge de Chancelier vaqua, & toute la France la destinoit à un Ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, *Autant que le Ciel s'éleve, & que la terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur des Rois est impénétrable.* Enfin, le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; & le tranquille Ministre qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, & les sages tempéramens des conseils des Rois, sçut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels réglent tous ces mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser ébloüir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plûtôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, & un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siécle qui n'avoit point vû de Chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération & de douceur que de dignité & de force, pendant qu'il ne cessoit de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort: exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort & plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, & sur le désordre extrême que causeroit dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vû arriver à tant de sages vieillards qui semblóient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif

Prov. XXVI. 3.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux; de sorte que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abysme, sans avoir pû remarquer le fatal moment d'un insensible déclin: & il conjuroit ses enfans par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoissance, qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure; quand ils verroient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affoiblir, afin que par un reste de force il pût garantir le public & sa propre conscience des maux dont les menaçoit l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas: car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa derniere maladie: & plûtôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient, il se condamnoit en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût; au hazard de s'ensevelir tout vivant, & de vivre peut-être assez pour se voir long-tems traversé par la dignité qu'il auroit quittée: tant il étoit au-dessus de sa propre élévation & de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos loüanges, c'est la force de son génie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Ministre étranger un homme d'un ferme génie & d'une égale sûreté, qui nourri dans les Compagnies, connût les ordres du Royaume & l'esprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux Provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts: Paris & le cœur du Royaume demandoient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, & sans troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événemens, & les différens intérêts faisoient hazarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire? Enfin, il falloit un homme, qui pour ne

pas irriter la haine publique déclarée contre le miniſtère, ſçût ſe conſerver de la croyance dans tous les partis, & ménager les reſtes de l'autorité. Cet homme ſi néceſſaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Miniſtre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernieres extrémités par le déſeſpoir : vous me prévenez, MESSIEURS, c'eſt celui dont nous parlons. C'eſt donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; & comme un ſage Pilote, ſans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de ſon propre péril; aller droit comme au terme unique d'une ſi périlleuſe navigation, à la conſervation du corps de l'Etat, & au rétabliſſement de l'autorité Royale. Pendant que la Cour réduiſoit Bourdeaux & que GASTON laiſſé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conſeils; LE TELLIER fut le Chuſaï qui les confondit, & qui aſſûra la victoire à l'OINT DU SEIGNEUR. Fallut-il éventer les Conſeils d'Eſpagne, & découvrir le ſecret d'une paix trompeuſe que l'on propoſoit, afin d'exciter la ſédition pour peu qu'on l'eût différée? LE TELLIER en fit d'abord accepter les offres : notre Plénipotentiaire partit; & l'Archiduc forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au Peuple émû, ſi toutefois un Peuple émû connoît quelque choſe, qu'on ne faiſoit qu'abuſer de ſa crédulité. Mais s'il y eût jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance & un courage intrépide, ce fut lorſqu'il s'agit d'aſſûrer la garde des trois illuſtres captifs. Quelle cauſe les fit arrêter : ſi ce fut ou des ſoupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, & dans un pas ſi gliſſant des précautions néceſſaires : qui le poutra dire à la poſtérité? Quoi qu'il en ſoit, l'Oncle du Roi eſt perſuadé : on croit pouvoir s'aſſûrer des autres Princes, & on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes; pendant que chacun s'efforce de les avoir en ſa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de ſon ambition ou de ſes vengeances? GASTON que la Cour avoit attiré dans ſes ſentimens, étoit-il inacceſſible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui pour faire ſervir les Princes à leurs intérêts cachés, ne ceſſoient de lui inſpirer qu'il devoit s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au-dedans & au-dehors d'être le maître du ſort du PRINCE DE CONDE'! Ne craignons pas de le nommer, puiſqu'enfin tout eſt ſurmonté par la gloire de ſon grand nom &

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

II. Reg. XVII. Prov. XX. 5.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

de ſes actions immortelles. L'avoir entre ſes mains, c'étoit y avoir la victoire même qui le ſuit éternellement dans les combats. Mais il étoit juſte que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, & il lui appartenoit de garder une ſi noble partie de ſon ſang. Pendant donc que notre Miniſtre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Royauté & du ſalut de l'Etat, il fut ſeul en butte aux factieux. Lui ſeul, diſoient-ils, ſçavoit dire & taire ce qu'il falloit. Seul il ſçavoit épancher & retenir ſon diſcours : impénétrable, il pénétroit tout ; & pendant qu'il tiroit le ſecret des cœurs, il ne diſoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les ſecrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entrepriſes les plus cachées & les plus ſourdes machinations. C'étoit ce ſage dont il eſt écrit : *Les conſeils ſe recèlent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abyſme, ſous une eau dormante : mais l'homme ſage les épuiſe ;* il en découvre le fond ; *Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri : vir ſapiens exhauriet illud.* Lui ſeul réuniſſoit les gens de bien, rompoit les liaiſons des factieux, en déconcertoit les deſſeins, & alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y reſtoit quelquefois de bonnes intentions. GASTON ne croyoit que lui ; & lui ſeul ſçavoit profiter des heureux momens, & des bonnes diſpoſitions d'un ſi grand Prince. *Venez, venez : faiſons contre lui de ſecrettes menées :* VENITE, *cogitemus adversùs eum cogitationes.* Uniſſons-nous pour le décréditer, tous enſemble, *frappons-le de notre langue, & ne ſouffrons plus qu'on écoute tous ſes beaux diſcours :* PERCUTIAMUS *eum linguâ, neque attendamus univerſos ſermones ejus.* Mais on faiſoit contre lui de plus funeſtes complots. Combien reçût-il d'avis ſecrets, que ſa vie n'étoit pas en ſûreté ? Et il connoiſſoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuſe & l'eſprit extrême ôſe tout, & ſçait trouver des exécuteurs. Mais ſa vie ne lui fut pas précieuſe, pourvû qu'il fût fidéle à ſon miniſtère. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau ſacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de ſon ſiécle, & dévouée à ſon Prince & à ſa Patrie ? JESUS nous a montré l'exemple : les Juifs même le reconnoiſſoient pour un ſi bon Citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en diſant à notre Sauveur : *Il aime notre Nation.* Jérémie a-t-il plus verſé de larmes que lui ſur les ruines de ſa Patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miſéricordieux pour prévenir les malheurs de ſes Citoyens ? Fidéle au Prince comme à ſon Pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie

Prov. XX. 5.

Jer. XVIII. 18.

Luc. VII. 5.

des Phariſiens en défendant les droits de Céſar : & lorſqu'il eſt mort pour nous ſur le Calvaire, victime de l'Univers, il a voulu que le plus chéri de ſes Evangéliſtes remarquât qu'il mouroit ſpécialement *pour ſa Nation :* QUIA *moriturus erat pro Gente.* Si notre zélé Miniſtre touché de ces vérités, expoſa ſa vie, craindroit-il de hazarder ſa fortune ? Ne ſçait-on pas qu'il falloit ſouvent s'oppoſer aux inclinations du Cardinal ſon bienfaicteur ? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori ſçut céder au tems, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire : toujours il y vouloit revenir trop tôt. LE TELLIER s'oppoſoit à ſes impatiences juſqu'à ſe rendre ſuſpect ; & ſans craindre ni ſes envieux, ni les défiances d'un Miniſtre également ſoupçonneux & ennuyé de ſon état, il alloit d'un pas intrépide où la raiſon d'Etat le déterminoit. Il ſçut ſuivre ce qu'il conſeilloit. Quand l'éloignement de ce grand Miniſtre eut attiré celui de ſes confidens : ſupérieur par cet endroit au Miniſtre même, dont il admiroit d'ailleurs les profonds conſeils, nous l'avons vû retiré dans ſa maiſon, où il conſerva ſa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée ; & réſigné à la Providence, il vit ſans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités ; & parce qu'il ſouhaitoit le rétabliſſement du Miniſtre, comme un ſoutien néceſſaire de la réputation & de l'autorité de la Régence, & non pas, comme pluſieurs autres, pour ſon intérêt, que le poſte qu'il occupoit, lui donnoit aſſez de moyens de ménager d'ailleurs : aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frere ſacrifié malgré ſes ſervices lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il ſçavoit, crime irrémiſſible dans les Cours, qu'on écoutoit des propoſitions contre lui-même, & peut-être que ſa place eût été donnée, ſi on eût pû la remplir d'un homme auſſi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Miniſtre des eſpérances trompeuſes ; les autres lui inſpiroient de vaines terreurs, & en s'empreſſant beaucoup, ils faiſoient les zélés & les importans. LE TELLIER lui montroit la vérité, quoique ſouvent importune ; & induſtrieux à ſe cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Miniſtre, ſans craindre dans le même tems de ſe charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit néceſſaires. Et c'eſt de-là qu'il eſt arrivé, qu'en mépriſant par raiſon la haine de ceux dont il lui falloit combattre les prétentions, il en acquéroit l'eſtime, & ſouvent même l'amitié & la confiance. L'hiſtoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas beſoin de les rapporter ; & content

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Matt. XXII. 21. Joan. II. 51.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

de remarquer des actions de vertu dont les ſages Auditeurs puiſſent profiter, ma voix n'eſt pas deſtinée à ſatisfaire les Politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par-tout dans le récit de nos malheurs? Cet homme ſi fidéle aux Particuliers, ſi redoutable à l'Etat, d'un caractère ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vû, en ébranlant l'Univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainſi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la Chrétienté, & enfin comme peu capable de contenter ſes déſirs; tant il connut ſon erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriſer, il remua tout par de ſecrets & puiſſans reſſorts; & après que tous les partis furent abattus, il ſembla encore ſe ſoutenir ſeul, & ſeul encore menacer le favori victorieux, de ſes triſtes & intrépides regards. La Religion s'intéreſſe dans ſes infortunes; la Ville Royale s'émeut; & Rome même menace. Quoi donc, n'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons attaqués au-dedans & au-dehors par toutes les puiſſances temporelles? Faut-il que la Religion ſe mêle dans nos malheurs, & qu'elle ſemble nous oppoſer de près & de loin une autorité ſacrée? Mais par les ſoins du ſage MICHEL LE TELLIER, Rome n'eut point à reprocher au Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu: les affaires Eccléſiaſtiques prirent une forme réglée: ainſi le calme fut rendu à l'Etat: on revoit dans ſa premiere vigueur l'autorité affoiblie: Paris & tout le Royaume avec un fidéle & admirable empreſſement reconnoît ſon Roi gardé par la Providence, & réſervé à ſes grands ouvrages: le zéle des Compagnies, que de triſtes expériences avoient éclairées, eſt inébranlable: les pertes de l'Etat ſont réparées: le Cardinal fait la paix avec avantage: au plus haut point de ſa gloire, ſa joie eſt troublée par la triſte apparition de la mort: intrépide, il domine juſqu'entre ſes bras, & au milieu de ſon ombre: il ſemble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que ſa faveur attaquée par tant d'endroits, eſt ſi hautement rétablie, que tout devient foible contre elle, juſqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triſte conſolation; & nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut aſſez admirer le cours glorieux. Cependant la grande & pieuſe ANNE D'AUTRICHE rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Miniſtre, où parmi tant de divers mouvemens

elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès ſon enfance l'avoit vû toujours attentif au bien de l'Etat, & tendrement attaché à ſa Perſonne ſacrée, prenoit confiance en ſes conſeils; & le Miniſtre conſervoit ſa modération, ſoigneux ſur-tout de cacher l'important ſervice qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faiſant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur rendant à propos des offices qu'ils ne ſçavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Miniſtre, puiſque le Prince, quelque grand qu'il ſoit, ne connoît ſa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en ſon tems pour le ſeconder? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus non plus que les loüanges, ne ſont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le ſage, le docte & le pieux LAMOIGNON, que notre Miniſtre propoſoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la juſtice dans le plus majeſtueux de ſes Tribunaux. La juſtice, leur commune amie, les avoit unis: & maintenant ces deux ames pieuſes, touchées ſur la terre du même déſir de faire regner les loix, contemplent enſemble à découvert les loix éternelles d'où les nôtres ſont dérivées; & ſi quelque légère trace de nos foibles diſtinctions paroît encore dans une ſi ſimple & ſi claire viſion, elles adorent Dieu en qualité de juſtice & de régle.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Ecce in juſtitiâ regnabit Rex, & Principes in judicio præerunt: LE *Roi regnera ſelon la juſtice, & les Juges préſideront en jugement.* Iſ. XXXII. 1.

La juſtice paſſe du Prince dans les Magiſtrats, & du thrône elle ſe répand ſur les tribunaux. C'eſt dans le regne d'Ezéchias, le modéle de nos jours. Un Prince zélé pour la juſtice nomme un principal & univerſel Magiſtrat, capable de contenter ſes déſirs. L'infatigable Miniſtre ouvre des yeux attentifs ſur tous les Tribunaux: animé des ordres du Prince, il y établit la régle, la diſcipline, le concert, l'eſprit de juſtice. Il ſçait que ſi la prudence du ſouverain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoyance des loix, c'eſt toujours en prenant leur eſprit; & enfin qu'on ne doit ſortir de la régle, qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire, à la régle même. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité; & le langage des loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'étendue du Royaume chacun peut faire ſes plaintes, aſſûré de la protection du Prince; & la juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée, ni ſi ſecourable. Vous voyez

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

comme ce ſage Magiſtrat modère tout le corps de la juſtice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphère où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'eſt-on plaint que les affaires n'avoient ni régle ni fin; que la force des choſes jugées n'étoit preſque plus connue; que la compagnie où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens; enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, & que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu où elle devoit être foudroyée? Sous le ſage MICHEL LE TELLIER, le Conſeil fit ſa véritable fonction; & l'autorité de ſes Arrêts, ſemblable à un juſte contre-poids, tenoit par tout le Royaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans crédit: leur nom ne ſervit qu'à rendre la juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magiſtrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus hazardeux, que de le ſurprendre; & dès le commencement de ſon miniſtère, cette irrévocable Sentence ſortit de ſa bouche, que le crime de le tromper ſeroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité ſe couvrît, il en pénétroit les détours; & d'abord il ſçavoit connoître, même ſous les fleurs, la marche tortueuſe de ce ſerpent. Sans châtiment, ſans rigueur, il couvroit l'injuſtice de confuſion, en lui faiſant ſeulement ſentir qu'il la connoiſſoit; & l'exemple de ſon inflexible régularité, fut l'inévitable cenſure de tous les mauvais deſſeins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ſes diſcours & par ſes ordres, qu'il établit dans le Conſeil une pureté & un zéle de la juſtice, qui attire la vénération des peuples, aſſûre la fortune des Particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce regne. Sa juſtice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallût le preſſer, les gémiſſemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive ſollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magiſtrat, qu'il travaille plus que ſon grand âge ne le peut ſouffrir: vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Eſt-on, diſoit-il, dans les places pour ſe repoſer & pour vivre? ne doit-on pas ſa vie à Dieu, au Prince & à l'Etat? Sacrés autels, vous m'êtes témoins, que ce n'eſt pas aujourd'hui par ces artificieuſes fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles. Sçache la poſtérité, ſi le nom d'un ſi grand Miniſtre fait aller mon diſcours

diſcours juſqu'à elle, que j'ai moi-même ſouvent entendu ces ſaintes réponſes. Après de grandes maladies cauſées par de grands travaux, on voyoit revivre cet ardent déſir de reprendre ſes exercices ordinaires, au hazard de retomber dans les mêmes maux; & tout ſenſible qu'il étoit aux tendreſſes de ſa famille, il l'accoûtumoit à ces courageux ſentimens. C'eſt, comme nous l'avons dit, qu'il faiſoit conſiſter avec ſon ſalut le ſervice particulier qu'il devoit à Dieu, dans une ſainte adminiſtration de la juſtice. Il en faiſoit ſon culte perpétuel, ſon ſacrifice du matin & du ſoir, ſelon cette parole du Sage : *La juſtice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes.* Car quelle plus ſainte hoſtie, quel encens plus doux, quelle priere plus agréable, que de faire entrer devant ſoi la cauſe de la veuve, que d'eſſuyer les larmes du pauvre oppreſſé, & de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux Miniſtre étoit touché de ces vérités, ſes paiſibles audiences le faiſoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'eſprit; l'autre avec un viſage inquiet, & des regards incertains, vous ferme le cœur : celui-là ſe préſente à vous par coûtume ou par bienſéance, & il laiſſe vaguer ſes penſées ſans que vos diſcours arrêtent ſon eſprit diſtrait; celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ſes préventions; & incapable de donner entrée aux raiſons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans ſon cœur. A la facile audience de ce ſage Magiſtrat, & par la tranquillité de ſon favorable viſage, une ame agitée ſe calmoit. C'eſt là qu'on trouvoit *ces douces réponſes qui appaiſent la colère*, & *ces paroles qu'on préfère aux dons :* VERBUM *melius quàm datum.* Il connoiſſoit les deux viſages de la juſtice : l'un facile dans le premier abord; l'autre ſévère & impitoyable quand il faut conclurre. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis : ici elle ne craint, ni d'offenſer le puiſſant, ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magiſtrat éroit ravi d'avoir à commencer par la douceur; & dans toute l'adminiſtration de la juſtice, il nous paroiſſoit un homme que ſa nature avoit fait bienfaiſant, & que la raiſon rendoit inflexible. C'eſt par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Royaume faiſoit des vœux pour la prolongation de ſes jours : on ſe repoſoit ſur ſa prévoyance : ſes longues expériences étoient pour l'Etat un tréſor inépuiſable de ſages conſeils; & ſa juſtice, ſa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération & l'amour de tous les peuples.

Prov. XXI. 3.

Prov. XV. 1. Eccl. XVIII. 16.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde, & l'oreille qui écoute.* Vous donc qui donnez aux Juges ces regards benins, ces oreilles attentives, & ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interprétes des loix, fidéles dépositaires de leurs secrets, & implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'Univers a les yeux sur vous : affranchis des intérêts & des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes : ou plûtôt images de Dieu, vous en imitez l'indépendance. Comme lui vous n'avez besoin ni des hommes, ni de leurs présens ; comme lui vous faites justice à la veuve & au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain votre secours : assurés que vous exercez la puissance du Juge de l'Univers, vous n'épargnez personne dans vos jugemens. Puisse-t-il avec ses lumieres & avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention, & cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandoit pour juger son peuple !

Prov. XX. 12.

Deut. X. 17, 18.

III. Reg. III. 9.

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce, & l'exemple du grand Ministre dont je célébre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, ce sont les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particuliere aux foibles, aux orphelins, aux épouses délaissées, & aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, & que redoutable est le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main ! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes & les incrédules ne ressentent pas le *double tranchant* Elle est fille du Tout-puissant, mais son Pere qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; & à l'exemple de J. C. elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée ?* Son époux est le plus puissant, comme le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joüi de sa douce & désirable présence qu'un moment : tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide, *& plus vîte qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes.* Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, & le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère & comme errante sur la terre,

Apoc. I. 16. Heb. IV. 12.

Matt. XXVII. 46. Ps. XLIV. Joan. III. 29.

Cant. VIII. 14.

où elle vient recueillir les enfans de Dieu ſous ſes aîles; & le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne ceſſe de traverſer ſon pélerinage. Mere affligée, elle a ſouvent à ſe plaindre de ſes enfans qui l'oppriment : on ne ceſſe d'entreprendre ſur ſes droits ſacrés : ſa puiſſance céleſte eſt affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On ſe venge ſur elle de quelques-uns de ſes Miniſtres trop hardis uſurpateurs des droits temporels : à ſon tour la puiſſance temporelle a ſemblé vouloir tenir l'Egliſe captive, & ſe récompenſer de ſes pertes ſur J. C. même : les Tribunaux ſéculiers ne retentiſſent que des affaires Eccléſiaſtiques : on ne ſonge pas au don particulier qu'a reçu l'Ordre Apoſtolique pour les décider; don céleſte que nous ne recevons qu'une fois *par l'impoſition des mains;* mais que S. Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller, & de rallumer ſans ceſſe en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en ſoit immortelle. Ce don nous eſt-il ſeulement accordé pour annoncer la ſainte parole, ou pour ſanctifier les ames par les Sacremens ? N'eſt-ce pas auſſi pour policer les Egliſes, pour y établir la diſcipline, pour appliquer les Canons inſpirés de Dieu à nos ſaints Prédéceſſeurs, & accomplir tous les devoirs du miniſtère Eccléſiaſtique ? Autrefois & les Canons, & les Loix, & les Evêques, & les Empereurs, concouroient enſemble à empêcher les Miniſtres des Autels de paroître, pour les affaires même temporelles, devant les Juges de la terre : on vouloit avoir des interceſſeurs purs du commerce des hommes, & on craignoit de les rengager dans le ſiécle d'où ils avoient été ſéparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'eſt pour les affaires Eccléſiaſtiques, qu'on les y voit entraînés : tant le ſiécle a prévalu, tant l'Egliſe eſt foible & impuiſſante ! Il eſt vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguſte Conſeil & le premier Parlement donnent du ſecours à ſon autorité bleſſée : les ſources du droit ſont révélées : les ſaintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Egliſe, & toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuſe de lui ôter, opère ce changement heureux : ſon ſage & intelligent Chancelier ſeconde ſes déſirs : ſous la conduite de ce Miniſtre, nous avons comme un nouveau Code favorable à l'Epiſcopat; & nous vanterons déſormais, à l'exemple de nos Peres, les Loix unies aux Canons. Quand ce ſage Magiſtrat renvoie les affaires Eccléſiaſtiques aux Tribunaux ſéculiers, ſes doctes Arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, & le reméde qu'il pourra donner à leurs en-

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Cant. II. 12.

II. Tim. I. 6.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

trepriſes. Ainſi la ſainte Clôture, protectrice de l'humilité & de l'innocence, eſt établie : ainſi la puiſſance ſéculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas, & la ſainte ſubordination des Puiſſances Eccléſiaſtiques, image des céleſtes Hiérarchies & le lien de notre unité, eſt conſervée : ainſi la Cléricature joüit par tout le Royaume de ſon privilége : ainſi ſur le ſacrifice des vœux & ſur *ce grand Sacrement de* l'indiſſoluble *union de* JESUS-CHRIST *avec ſon Egliſe*, les opinions ſont plus ſaines dans le Barreau éclairé, & parmi les Magiſtrats intelligens, que dans les Livres de quelques Auteurs qui ſe diſent Eccléſiaſtiques & Théologiens. Un grand Prélat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agréable interceſſeur auprès d'un pere porté par lui-même à favoriſer l'Egliſe, il ſçait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand Miniſtre, & il repréſente les droits de Dieu ſans bleſſer ceux de Céſar. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin eſpérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Egliſe toujours employées contre elle-même ? Ame pieuſe du ſage MICHEL LE TELLIER, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces Autels ce témoignage ſincère de votre foi & de notre reconnoiſſance, de la bouche d'un Evêque trop-tôt obligé à changer en ſacrifices pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie ſi précieuſe. Et vous, ſaints Evêques, Interprétes du Ciel, Juges de la Terre, Apôtres, Docteurs, & Serviteurs des Egliſes ; vous qui ſanctifiez cette Aſſemblée par votre préſence, & vous qui diſperſés par tout l'Univers, entendrez le bruit d'un Miniſtère ſi favorable à l'Egliſe, offrez à jamais de ſaints ſacrifices pour cette ame pieuſe. Ainſi puiſſe la Diſcipline Eccléſiaſtique être entiérement rétablie ; ainſi puiſſe être rendue la majeſté à vos Tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité & le poids à vos Cenſures. Puiſſiez-vous ſouvent, aſſemblés au nom de JESUS-CHRIST, l'avoir au milieu de vous, & revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me ſoit permis du moins de faire des vœux devant ces Autels ; de ſoupirer après les antiquités devant une compagnie ſi éclairée, & d'annoncer la Sageſſe entre les Parfaits ! Mais, Seigneur, que ce ne ſoient pas ſeulement des vœux inutiles ! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, ſi comme nos Prédéceſſeurs nous faiſons nos chaſtes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la Prédication de votre parole, & notre félicité de la ſanctification de votre Peuple ; ſi

Eph. v. 32.

I. Cor. III. 6.

attachés à nos Troupeaux par un ſaint amour, nous craignons d'en être arrachés; ſi nous ſommes ſoigneux de former des Prêtres que Louis puiſſe choiſir pour remplir nos Chaires; ſi nous lui donnons le moyen de décharger ſa conſcience de cette partie la plus périlleuſe de ſes devoirs; & que par une régle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'Epiſcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apoſtoliques? Car auſſi, comment pourrions-nous ſans ce ſecours incorporer tout-à-fait à l'Egliſe de JESUS-CHRIST, tant de Peuples nouvellement convertis, & porter avec confiance un ſi grand accroiſſement de notre fardeau? Ha! ſi nous ne ſommes infatigables à inſtruire, à reprendre, à conſoler, à donner le lait aux infirmes, & le pain aux forts; enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau Peuple la ſainte Parole, dont, hélas! on s'eſt tant ſervi pour le ſéduire: *Le fort armé chaſſé de ſa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec ſept eſprits plus malins que lui, & notre état deviendra pire que le précédent.* Ne laiſſons pas cependant de publier ce miracle de nos jours: faiſons-en paſſer le récit aux ſiécles futurs. Prenez vos plumes ſacrées, vous qui compoſez les annales de l'Egliſe: agiles inſtrumens *d'un prompt Ecrivain & d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louis avec les Conſtantins & les Théodoſes. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les Loix euſſent ôté les aſſemblées aux Hérétiques, les Sectes demeuroient unies, & s'entretenoient long-tems. Mais*, pourſuit Sozomène, *depuis que Dieu ſuſcita des Princes Chrétiens, & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la Loi ne permettoit pas aux Hérétiques de s'aſſembler en public; & le Clergé qui veilloit ſur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette ſorte, la plus grande partie ſe réuniſſoit, & les opiniâtres mouroient ſans laiſſer de poſtérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enſeigner librement leurs Dogmes.* Ainſi tomboit l'Héréſie avec ſon venin; & la diſcorde rentroit dans les Enfers, d'où elle étoit ſortie. Voilà, MESSIEURS, ce que nos Peres ont admiré dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Mais nos Peres n'avoient pas vû comme nous une Héréſie invétérée tomber tout-à-coup: les troupeaux égarés revenir en foule, & nos Egliſes trop étroites pour les recevoir: leurs faux Paſteurs les abandonner, ſans même en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alléguer leur banniſſement pour excuſe: tout calme, dans un ſi grand mouvement, l'Univers

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Luc. XI. 21, 24, 25, 26.

Pſ. XLIV.

Soz. lib. II. cap. 32.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

étonné de voir dans un événement ſi nouveau la marque la plus aſſûrée, comme le plus bel uſage de l'autorité, & le mérite du Prince plus reconnu & plus révéré que ſon autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs ſur la piété de LOUIS. Pouſſons juſqu'au Ciel nos acclamations; & diſons à ce nouveau Conſtantin, à ce nouveau Théodoſe, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les ſix cens trente Peres dirent autrefois dans le Concile de Chalcédoine: *Vous avez affermi la Foi; vous avez exterminé les Hérétiques: c'eſt le digne ouvrage de votre regne; c'en eſt le propre caractère. Par vous l'Héréſie n'eſt plus; Dieu ſeul a pû faire cette merveille. Roi du Ciel, conſervez le Roi de la terre: c'eſt le vœu des Egliſes; c'eſt le vœu des Evêques.*

Concil. Chal. Act. VI.

Quand le ſage Chancelier reçut l'ordre de dreſſer ce pieux Edit, qui donne le dernier coup à l'Héréſie, il avoit déja reſſenti l'atteinte de la maladie dont il eſt mort. Mais un Miniſtre ſi zélé pour la juſtice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foibleſſe qu'il commençoit de ſentir, il écouta, il jugea, & il goûta le repos d'un homme heureuſement dégagé, à qui ni l'Egliſe, ni le monde, ni ſon Prince, ni ſa Patrie, ni les Particuliers, ni le Public, n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réſervoit l'accompliſſement du grand ouvrage de la Religion; & il dit en ſcellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la Foi & un ſi beau monument de la piété du Roi, il ne ſe ſoucioit plus de finir ſes jours. C'eſt la derniere parole qu'il ait prononcée dans la fonction de ſa Charge; parole digne de couronner un ſi glorieux miniſtère. En effet, la mort ſe déclare: on ne tente plus de reméde contre ſes funeſtes attaques: dix jours entiers il la conſidère avec un viſage aſſûré, tranquille, toujours aſſis, comme ſon mal le demandoit: on croit aſſiſter juſqu'à la fin ou à la paiſible audience d'un Miniſtre, ou à la douce converſation d'un ami commode. Souvent il s'entretient ſeul avec la mort: la mémoire, le raiſonnement, la parole ferme, & auſſi vivant par l'eſprit qu'il étoit mourant par le corps, il ſemble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit & jour toujours préſente; car il ne connoiſſoit plus le ſommeil, & la froide main de la mort pouvoit ſeule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut ſi attentif: *Je ſuis*, diſoit-il, *en faction*; car il me ſemble que je lui vois prononcer encore cette

courageuſe parole. Il n'eſt pas tems de ſe repoſer : à chaque attaque il ſe tient prêt, & il attend le moment de ſa délivrance. Ne croyez pas que cette conſtance ait pû naître tout-à-coup entre les bras de la mort : c'eſt le fruit des méditations que vous avez vûes, & de la préparation de toute la vie. La mort révéle les ſecrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, ſi vous ſçaviez avec quelle facilité vous vous laiſſez prendre aux richeſſes que vous croyez poſſéder ; ſi vous ſçaviez par combien d'imperceptibles liens, elles s'attachent, & , pour ainſi dire, elles s'incorporent à votre cœur, & combien ſont forts & pernicieux ces liens que vous ne ſentez pas : vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches, & vous pouſſeriez,* comme dit ſaint Jacques, *des cris lamentables, & des hurlemens à la vûe de vos misères.* Mais vous ne ſentez pas un attachement ſi déréglé. Le déſir ſe fait mieux ſentir, parce qu'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la poſſeſſion, on trouve, comme dans un lit, un repos funeſte, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre ſans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'eſt, MES FRERES, où tombe celui qui met ſa confiance dans les richeſſes ; je dis même dans les richeſſes bien acquiſes. Mais l'excès d'un attachement que nous ne ſentons pas dans la poſſeſſion, ſe fait, dit ſaint Auguſtin, ſentir dans la perte. C'eſt là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie ſa grandeur & ſes plaiſirs : *Siccine ſeparat amara mors!* EST-CE *ainſi que la mort amère vient rompre tout-à-coup de ſi doux liens!* Le cœur ſaigne : dans la douleur de la plaie, on ſent combien ces richeſſes y tenoient ; & le péché que l'on commettoit par un attachement ſi exceſſif, ſe découvre tout entier : *Quantùm amando deliquerint, perdendo ſenſerunt.* Par une raiſon contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connoît pas les diſgraces : qui élevé ſans envie aux plus grands honneurs, heureux dans ſa Perſonne & dans ſa Famille, pendant qu'il voit diſparoître une vie ſi fortunée, bénit la mort, & aſpire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *ſon cœur dans le tréſor que les voleurs peuvent enlever,* & que comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que *dans la Cité permanente?* Un fils conſacré à Dieu s'acquitte courageuſement de ſon devoir comme de toutes les autres parties de ſon miniſtère, & il va porter la triſte parole à un pere ſi tendre & ſi

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Luc. VI. 24. Jac. v. 1.

Aug. de Civ. lib. I. cap. 10. I. Reg. XV. 32.

Matth. VI. 19, 20, 21. Hebr. XI. 10.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

chéri : il trouve ce qu'il eſpéroit, un Chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de ſa piété. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce Philoſophe Chrétien, excite autant ſa piété, qu'avoit fait le ſaint Viatique : les ſaintes prieres des Agonizans réveillent ſa foi : ſon ame s'épanche dans les céleſtes Cantiques ; & vous diriez qu'il ſoit devenu un autre David par l'application qu'il ſe fait à lui-même de ſes divins Pſeaumes. Jamais Juſte n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job déſiroit pour graver ſur l'airain & ſur le marbre cette parole ſortie de ſa bouche en ces derniers jours : Que depuis quarante-deux ans qu'il ſervoit le Roi, il avoit la conſolation de ne lui avoir jamais donné de conſeil que ſelon ſa conſcience, & dans un ſi long miniſtère de n'avoir jamais ſouffert une injuſtice qu'il pût empêcher ? La juſtice demeure conſtante, &, pour ainſi dire, toujours vierge & incorruptible parmi des occaſions ſi délicates : quelle merveille de la Grace ! Après ce témoignage de ſa conſcience, qu'avoit-il beſoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de ſa tranquillité ? Quelle maladie ou quelle mort peut trouver celui qui porte au fond de ſon cœur un ſi grand calme ? Que vois-je durant ce tems ? des enfans percés de douleur : car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, & c'eſt la ſeule loüange qu'ils peuvent écouter ſans peine. Que vois-je encore ? Une femme forte, pleine d'aumônes & de bonnes œuvres, précédée, malgré ſes déſirs, par celui que tant de fois elle avoit crû devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère & plus précieuſe partie d'elle-même : tantôt elle rentre auprès du malade, non par foibleſſe, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard joüit juſqu'à la fin des tendreſſes de ſa famille, où il ne voit rien de foible : mais pendant qu'il en goûte la reconnoiſſance, comme un autre Abraham, il la ſacrifie, & en l'invitant à s'éloigner : *Je veux*, dit-il, *m'arracher juſqu'aux moindres veſtiges de l'humanité.* Reconnoiſſez-vous un Chrétien qui achéve ſon ſacrifice ; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les lieus de la chair & du ſang, & ne tient plus à la terre ? Ainſi parmi les ſouffrances & dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame chrétienne. Ainſi elle ſe dépouille de ce qu'il y a de terreſtre & de trop ſenſible, même dans les affections

affections les plus innocentes. Telles ſont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'eſt quand on l'a ſouvent méditée; quand on s'y eſt long-tems préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'inſenſibilité, ou un ſecret déſeſpoir, ou dans ſes juſtes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuſe, & enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la conſommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après parmi ſes langueurs, & percé de douleurs aiguës, le courageux Vieillard ſe léve, & les bras en haut, après avoir demandé la perſévérance : *Je ne déſire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je déſire de voir Dieu.* Que vois-je ici, CHRETIENS? La foi véritable, qui d'un côté ne ſe laſſe pas de ſouffrir : vrai caractère d'un Chrétien : & de l'autre, ne cherche plus qu'à ſe développer de ſes ténébres, & en diſſipant le nuage, ſe changer en pure lumiere & en claire viſion. O moment heureux où nous ſortirons des ombres & des énigmes pour voir la vérité manifeſte! Courons-y, MES FRERES, avec ardeur : hâtons-nous de *purifier notre cœur, afin de voir Dieu*, ſelon la promeſſe de l'Evangile. Là eſt le terme du voyage : là ſe finiſſent les gémiſſemens : là s'achéve le travail de la foi, quand elle va, pour ainſi dire, enfanter la vûe. Heureux moment encore une fois! Qui ne te déſire pas n'eſt pas Chrétien. Après que ce pieux déſir eſt formé par le Saint-Eſprit dans le cœur de ce Vieillard plein de foi, que reſte-t-il, CHRETIENS, ſinon qu'il aille joüir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'ame : *Je rens graces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon eſprit.* Touché d'un ſi grand bienfait, & ravi de pouvoir pouſſer ſes reconnoiſſances juſqu'au dernier ſoupir, il commença l'Hymne des divines miſéricordes : *Miſericordias Domini in æternum cantabo :* JE *chanterai*, dit-il, *éternellement les miſéricordes du Seigneur.* Il expire en diſant ces mots, & il continue avec les Anges le ſacré Cantique. Reconnoiſſez maintenant que ſa perpétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde, & réjoüiſſez-vous en notre Seigneur, de ce que riche il a mérité les graces & la récompenſe de la pauvreté. Quand je conſidère attentivement dans l'Evangile la parabole, ou plûtôt l'Hiſtoire du mauvais Riche, & que je vois de quelle ſorte JESUS-CHRIST y parle des fortunés de la terre : il me ſemble d'abord qu'il ne leur laiſſe aucune eſpérance au ſiécle futur. Lazare pauvre & couvert d'ulcères, *eſt porté par les Anges au*

I. Cor. XIII. 12.

Matt. v. 8.

Pſal. LXXXVIII.

Luc. XVI. 22.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

ſein d'Abraham; pendant que le Riche toujours heureux dans cette vie, *eſt enſeveli dans les enfers.* Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment eſt-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cauſe? *Le Riche*, dit-il, *a reçu ſes biens, & le Pauvre ſes maux dans cette vie:* & de-là quelle conſéquence? Ecoutez, Riches, & tremblez: *Et maintenant*, pourſuit-il, *l'un reçoit ſa conſolation, & l'autre ſon juſte ſupplice.* Terrible diſtinction! Funeſte partage pour les Grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'eſt le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans ſon ſein; & il vous montre, ô Riches du ſiécle, à quelle gloire vous pouvez aſpirer, ſi *pauvres en eſprit*, & détachés de vos biens, vous vous tenez auſſi prêts à les quitter, qu'un Voyageur empreſſé à déloger de la tente où il paſſe une courte nuit. Cette grace, je le confeſſe, eſt rare dans le nouveau Teſtament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent ſans ceſſe repréſenter à toute l'Egliſe un JESUS-CHRIST ſur la croix; & cependant, CHRETIENS, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriſer les charmes de la grandeur, même préſente, & que les Pauvres apprennent à ne déſirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce Miniſtre ſi fortuné & ſi détaché tout enſemble, leur doit inſpirer ce ſentiment. La mort a découvert le ſecret de ſes affaires; & le Public, rigide cenſeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien vû que de modéré. On a vû ſes biens accrûs naturellement par un ſi long miniſtère & par une prévoyante économie; & on ne fait qu'ajoûter à la loüange de grand Magiſtrat & de ſage Miniſtre, celle de ſage & vigilant pere de famille, qui n'a pas été jugée indigne des ſaints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté ſans peine ce qu'il avoit acquis ſans empreſſement: ſes vrais biens ne lui ſont pas ôtés; & ſa juſtice demeure aux ſiécles des ſiécles. C'eſt d'elle que ſont découlées tant de graces & tant de vertus que ſa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes ſi bien cachées dans le ſein du pauvre, ont prié pour lui: ſa main droite les cachoit à ſa main gauche; & à la réſerve de quelque ami qui en a été le miniſtre ou le témoin néceſſaire, ſes plus intimes confidens les ont ignorées, mais le *Pere qui les a vûes dans le ſecret, lui en a rendu la récompenſe.* Peuples, ne le pleurez plus; & vous qui ébloüis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une ſi longue & ſi belle vie, portez

Ibid. 15.
Ibid.
Matth. v. 3.
Eccl. XXIX. 15.
Matth. VI. 3, 4.

plus haut vos penſées. Quoi donc ! quatre-vingt-trois ans paſſés au milieu des proſpérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance, où l'homme ne ſe connoît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni tout le tems dont on a toujours tant de ſujet de ſe repentir, paroîtront-ils quelque choſe à la vûe de l'Eternité où nous nous avançons à ſi grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob amené au Roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de ſon laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de ſon pere Iſaac, ni de ſon ayeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham & d'Iſaac, qui ont fait paroître ſi courts ceux de Jacob, s'évanoüiſſent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que ſi le tems comparé au tems, la meſure à la meſure, & le terme au terme, ſe réduit à rien : que ſera-ce ſi l'on compare le tems à l'éternité, où il n'y a ni meſure ni terme? Comptons donc comme très-court, CHRETIENS, ou plûtôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit; puiſqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, viſiblement ce ne ſera rien, quand nous ſerons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque choſe cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans ſa famille qu'on croira laiſſer ſolidement établie. Qui ne voit, MES FRERES, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles ſont encore ces ſecondes vies que notre foibleſſe nous fait inventer pour couvrir en quelque ſorte l'horreur de la mort? Dormez votre ſommeil, Riches de la terre, & demeurez dans votre pouſſiere. Ah! ſi quelques générations, que dis-je? ſi quelques années après votre mort, vous reveniez hommes; oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, & votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, & plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans! Eſt-ce là le fruit du travail, dont vous vous êtes conſommés ſous le ſoleil, vous amaſſant un tréſor de haine & de colère éternelle au juſte jugement de Dieu? Surtout, mortels, déſabuſez-vous de la penſée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous ſera plus douce & plus facile. Ce ne ſont pas les années, c'eſt une longue préparation qui vous donnera de l'aſſûrance. Autrement un Philoſophe vous dira en vain que vous devez être raſſaſiés d'années & de jours, & que vous avez aſſez vû les ſaiſons ſe renouveller, & le monde rouler

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

Gen. XLVII. 9.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

autour de vous; ou plûtôt, que vous vous êtes assez vû rouler vous-même & passer avec le monde. La derniere heure n'en sera pas moins insupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses, que vous enverrez devant vous au siécle futur, qui vous inspireront de la force; & c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux MICHEL LE TELLIER vous en a donné l'exemple: la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété; toute la troupe sacrée des vertus, qui veilloient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, & ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNEBRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
PRINCE DE CONDÉ.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

Dominus tecum, virorum fortiſſime..... Vade in hac fortitudine tuâ.... Ego ero tecum.

Le Seigneur eſt avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je ſerai avec vous. Aux Juges. VI. 12, 14, 16.

MONSEIGNEUR*,

* *M. le Prince.*

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, je me ſens également confondu, & par la grandeur du ſujet, &, s'il m'eſt permis de l'avoüer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas oüi les victoires du Prince de Condé, & les merveilles de ſa vie? On les raconte par-tout: le François qui les vante, n'apprend rien à l'Etranger; & quoi que je puiſſe aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos penſées j'aurai encore à répondre au ſecret reproche que vous me ferez,

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

d'être demeuré beaucoup au deſſous. Nous ne pouvons rien, foibles Orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires : le Sage a raiſon de dire, Que *leurs ſeules actions les peuvent loüer* : toute autre loüange languit auprès des grands noms ; & la ſeule ſimplicité d'un récit fidéle pourroit ſoutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'Hiſtoire, qui doit ce récit aux ſiécles futurs, le faſſe paroître ; il faut ſatisfaire, comme nous pourrons, à la reconnoiſſance publique, & aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le Royaume à un Prince qui a honoré la Maiſon de France, tout le nom François, ſon ſiécle, &, pour ainſi dire, l'humanité toute entiere ? LOUIS LE GRAND eſt entré lui-même dans ces ſentimens. Après avoir pleuré ce grand Homme, & lui avoir donné par ſes larmes, au milieu de toute ſa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir : il aſſemble dans un Temple ſi célébre, ce que ſon Royaume a de plus auguſte pour y rendre les devoirs publics à la mémoire de ce Prince ; & il veut que ma foible voix anime toutes ces triſtes repréſentations & tout cet appareil funébre. Faiſons donc cet effort ſur notre douleur. Ici un plus grand objet, & plus digne de cette Chaire, ſe préſente à ma penſée. C'eſt Dieu qui fait les Guerriers & les Conquérans. *C'eſt vous*, lui diſoit David, *qui avez inſtruit mes mains à combattre, & mes doigts à tenir l'épée.* S'il inſpire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles & ſurnaturelles, & du cœur & de l'eſprit. Tout part de ſa puiſſante main : c'eſt lui qui envoie du Ciel les généreux ſentimens, les ſages conſeils, & toutes les bonnes penſées. Mais il veut que nous ſçachions diſtinguer entre les dons qu'il abandonne à ſes ennemis, & ceux qu'il réſerve à ſes ſerviteurs. Ce qui diſtingue ſes amis d'avec tous les autres, c'eſt la piété : juſqu'à ce qu'on ait reçu ce don du Ciel, tous les autres non-ſeulement ne ſont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en ſont ornés. Sans ce don ineſtimable de la piété, que ſeroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur & ce grand génie ? Non, MES FRERES, ſi la piété n'avoit comme conſacré ſes autres vertus, ni ces Princes ne trouveroient aucun adouciſſement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ſes prieres, ni moi-même aucun ſoutien aux loüanges que je dois à un ſi grand Homme. Pouſſons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruiſons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces Autels. Mettons-en un aujourd'hui, car nous

Prov. XXXI. 31.

Pſ. CXLIII. 1.

le pouvons dans un ſi noble ſujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; & à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'Univers, que ce qui fait les Héros, ce qui porte la gloire du monde juſqu'au comble ; valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur & ſublimité de génie ; voilà pour l'eſprit : ne ſeroient qu'une illuſion, ſi la piété ne s'y étoit jointe : & enfin, que la piété eſt le tout de l'homme. C'eſt, MESSIEURS, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de TRES-HAUT, ET TRES-PUISSANT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDE', PREMIER PRINCE DU SANG.

Dieu nous a révélé que lui ſeul il fait les Conquérans, & que ſeul il les fait ſervir à ſes deſſeins. Quel autre a fait un Cyrus, ſi ce n'eſt Dieu, qui l'avoit nommé deux cens ans avant ſa naiſſance dans les Oracles d'Iſaïe ? Tu n'es pas encore, lui diſoit-il, *mais je te vois, & je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus : je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les Rois en fuite : je briſerai les portes d'airain : c'eſt moi qui étend les Cieux, qui ſoutiens la terre, qui nomme ce qui n'eſt pas comme ce qui eſt ;* c'eſt-à-dire, c'eſt moi qui fais tout, & moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pû former un Alexandre, ſi ce n'eſt ce même Dieu, qui en a fait voir de ſi loin & par des figures ſi vives l'ardeur indomtable à ſon Prophéte Daniel ? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce Conquérant ; avec quelle rapidité il s'éléve de l'Occident comme par bonds, & ne touche pas à terre ?* Semblable dans ſes ſauts hardis & dans ſa légère démarche à ces animaux vigoureux & bondiſſans, il ne s'avance que par vives & impétueuſes ſaillies, & n'eſt arrêté ni par montagnes, ni par précipices. Déja le Roi de Perſe eſt entre ſes mains : *à ſa vûe il s'eſt animé : efferatus eſt in eum*, dit le Prophéte ; *il l'abbat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher ſa proie.* A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, MESSIEURS, ſous cette figure, Alexandre ou le Prince de Condé ? Dieu donc lui avoit donné cette indomtable valeur pour le ſalut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laiſſez-le croître ce Roi chéri du Ciel : tout cédera à ſes exploits : ſupérieur aux ſiens comme aux ennemis, il ſçaura tantôt ſe ſervir, tantôt ſe paſſer de ſes plus fameux Capitaines ; & ſeul ſous la main de Dieu, qui ſera continuelle-

Iſa. XLV. 1, 2, 3, 4, 7.

Dan. VIII. 5, 21.

Ibid. 6, 7, 20.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

ment à ſon ſecours, on le verra l'aſſûré rempart de ſes Etats. Mais Dieu avoit choiſi le Duc d'Anguien pour le défendre dans ſon enfance. Auſſi vers les premiers jours de ſon regne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un deſſein où les Vieillards expérimentés ne peuvent atteindre : mais la victoire le juſtifia devant Rocroy. L'armée ennemie eſt plus forte, il eſt vrai : elle eſt compoſée de ces vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Eſpagnoles, qu'on n'avoit pû rompre juſqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inſpiroit à nos troupes le beſoin preſſant de l'Etat, les avantages paſſés, & un jeune Prince du Sang qui portoit la victoire dans ſes yeux ? Dom Franciſco de Mellos l'attend de pied-ferme ; & ſans pouvoir reculer, les deux Généraux & les deux armées ſemblent avoir voulu ſe renfermer dans des bois & dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un ſi digne objet, ſa grande ame ſe déclara toute entiere : ſon courage croiſſoit avec les périls, & ſes lumieres avec ſon ardeur. A la nuit, qu'il fallut paſſer en préſence des Ennemis, comme un vigilant Capitaine il repoſa le dernier : mais jamais il ne repoſa plus paiſiblement. A la veille d'un ſi grand jour, & dès la premiere bataille, il eſt tranquille ; tant il ſe trouve dans ſon naturel : & on ſçait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond ſommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Auſſi-tôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit preſque en même tems pouſſer l'aile droite des ennemis, ſoutenir la nôtre ébranlée, rallier le François à demi vaincu, & mettre en fuite l'Eſpagnol victorieux, porter par-tout la terreur, & étonner de ſes regards étincelans ceux qui échappoient à ſes coups. Reſtoit cette redoutable Infanterie de l'armée d'Eſpagne, dont les gros bataillons ſerrés, ſemblables à autant de tours, mais à des tours qui ſçauroient réparer leurs bréches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reſte en déroute, & lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune Vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans : trois fois il fut repouſſé par le valeureux Comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans ſa chaiſe, & malgré ſes infirmités montrer qu'une ame guerriere eſt maîtreſſe du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'eſt en vain qu'à travers des bois avec ſa cavalerie toute fraîche, Bek précipite ſa marche

marche pour tomber ſur nos ſoldats épuiſés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le Duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air aſſûré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la ſurpriſe de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le ſang enivre le ſoldat, juſqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émûs, & joignit au plaiſir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes & de leurs braves Officiers, lorſqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regarderent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoûtoit de nouvelles graces ? Qu'il eût encore volontiers ſauvé la vie au brave Comte de Fontaines ! Mais il ſe trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Eſpagne ſent encore la perte. Elle ne ſçavoit pas que le Prince, qui lui fit perdre tant de ſes vieux Régimens à la journée de Rocroy, en devoit achever les reſtes dans les plaines de Lens. Ainſi la premiere victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, & dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à ſa honte ; la Régence affermie, la France en repos ; & un regne qui devoit être ſi beau, commencé par un ſi heureux préſage. L'armée commença l'action de graces : toute la France ſuivit : on y élevoit juſqu'au Ciel le coup d'eſſai du Duc d'Anguien : c'en ſeroit aſſez pour illuſtrer une autre vie que la ſienne ; mais pour lui, c'eſt le premier pas de ſa courſe.

Dès cette premiere Campagne, après la priſe de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il paſſa pour un Capitaine également redoutable dans les ſiéges & dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque choſe qui n'eſt pas moins beau que la victoire. La Cour qui lui préparoit à ſon arrivée les applaudiſſemens qu'il méritoit, fut ſurpriſe de la maniere dont il les reçut. La Reine Régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ſes ſervices. C'eſt dans la bouche du Souverain la digne récompenſe de ſes travaux. Si les autres oſoient le louer, il repouſſoit leurs loüanges comme des offen-

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

ſes ; & indocile à la flatterie, il en craignoit juſqu'à l'apparence. Telle étoit la délicateſſe, ou plûtôt telle étoit la ſolidité de ce Prince. Auſſi avoit-il pour maxime : écoutez, c'eſt la maxime qui fait les grands Hommes : que dans les grandes actions il faut uniquement ſonger à bien faire, & laiſſer venir la gloire après la vertu. C'eſt ce qu'il inſpiroit aux autres, c'eſt ce qu'il ſuivoit lui-même. Ainſi la fauſſe gloire ne le tenoit pas : tout tendoit au vrai & au grand. De-là vient qu'il mettoit ſa gloire dans le ſervice du Roi, & dans le bonheur de l'Etat : c'étoit là le fond de ſon cœur ; c'étoient ſes premieres & ſes plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, & à l'Allemagne comme à la Flandre, le Défenſeur intrépide que Dieu nous donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il ſe prépare contre le Prince quelque choſe de plus formidable qu'à Rocroy ; & pour éprouver ſa vertu, la guerre va épuiſer toutes ſes inventions & tous ſes efforts. Quel objet ſe préſente à mes yeux ? Ce n'eſt pas ſeulement des hommes à combattre ; c'eſt des montagnes inacceſſibles ; c'eſt des ravines & des précipices d'un côté, c'eſt de l'autre un bois impénétrable, dont le fond eſt un marais ; & derriere des ruiſſeaux, de prodigieux retranchemens : c'eſt par-tout des forts élevés, & des forêts abattues qui traverſent des chemins affreux : & au dedans, c'eſt Merci avec ſes braves Bavarois enflés de tant de ſuccès & de la priſe de Fribourg ; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le Prince de Condé & le vigilant Turenne n'ont jamais ſurpris dans un mouvement irrégulier, & à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un ſeul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs deſſeins, comme s'il eût aſſiſté à leurs Conſeils. Ici donc durant huit jours, & à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut ſoutenir & entreprendre à la guerre. Nos troupes ſemblent rebutées autant par la réſiſtance des Ennemis que par l'effroyable diſpoſition des lieux ; & le Prince ſe vit quelque tems comme abandonné. Mais
Iſa. LXIII. 5 comme un autre Machabée, *Son bras ne l'abandonna pas, & ſon courage irrité par tant de périls vint à ſon ſecours.* On ne l'eut pas plûtôt vû pied à terre forcer le premier ces inacceſſibles hauteurs, que ſon ardeur entraîna tout après elle. Merci voit ſa perte aſſûrée : ſes meilleurs Régimens ſont défaits : la nuit ſauve les reſtes de ſon armée : mais que des pluies exceſſives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage &

tout l'art, toute la nature à combattre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi ; & dans quelque affreuſe montagne qu'il ſe retranche de nouveau, pouſſé de tous côtés, il faut qu'il laiſſe en proie au Duc d'Anguien, non-ſeulement ſon canon & ſon bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philiſbourg eſt aux abois en dix jours, malgré l'hyver qui approche : Philiſbourg qui tint ſi long-tems le Rhin captif ſous nos loix, & dont le plus grand des Rois a ſi glorieuſement réparé la perte. Vormes, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, & ne paroît plus devant ſon vainqueur : ce n'eſt pas aſſez : il faut qu'il tombe à ſes pieds, digne victime de ſa valeur : Norlingue en verra la chûte : il y ſera décidé qu'on ne tient non plus devant les François en Allemagne qu'en Flandre, & on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu Protecteur de la France, & d'un Roi qu'il a deſtiné à ſes grands ouvrages, l'ordonne ainſi.

Par ces ordres tout paroiſſoit sûr ſous la conduite du Duc d'Anguien : & ſans vouloir ici achever le jour à vous marquer ſeulement ſes autres exploits, vous ſçavez parmi tant de fortes Places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une ſeule qui pût échapper ſes mains ; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, & dès l'âge de vingt-ſix ans auſſi capable de ménager ſes troupes, que de les pouſſer dans les hazards, & de céder à la fortune que de la faire ſervir à ſes deſſeins. Nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obſtacles. La promptitude de ſon action ne donnoit pas le loiſir de la traverſer. C'eſt là le caractère des Conquérans. Lorſque David, un ſi grand guerrier, déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *Plus vîtes que les Aigles, plus courageux que les Lions.* C'eſt l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même tems à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorſqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent Officier qui porte ſes ordres, s'étonne d'être prévenu, & trouve déja tout ranimé par la préſence du Prince ; il ſemble qu'il ſe multiplie dans une action ; ni le fer, ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas beſoin d'armer cette tête qu'il expoſe à tant de périls ; Dieu lui eſt

II. Reg. I. 23.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

une armure plus assûrée : les coups semblent perdre force en l'approchant, & laisser seulement sur lui des marques de son courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang si nécessaire à l'Etat doit être épargnée : il répond qu'un Prince du Sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi & de la Couronne, doit dans le besoin de l'Etat être dévoüé plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi ; s'il fallut agir au-dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente : & puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat ; & dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des graces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire : je puis bien ici répéter devant ces Autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, & qu'il en étoit sorti le plus coupable : *Helas*, poursuivoit-il, *je ne respirois que le service du Roi, & la grandeur de l'Etat !* On ressentoit dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints Pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissoient plus ; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, & dans la suite si glorieusement réparées par de fidéles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince, qui s'en repentit, & la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa Maison chez les Etrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, & les Couronnes héréditaires attachées à cette Maison, même dans la Branche qui domine en Allemagne ; réfugié à Namur, soutenu de son seul courage & de sa seule réputation : il porta si loin les avantages d'un Prince de France, & de la premiere Maison de l'Univers, que tout ce qu'on pût obtenir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frere de l'Empereur, & fils de tant d'Empereurs, à con-

dition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Pays-bas. Le même traitement fut aſſûré au Duc d'Anguien, & la Maiſon de France garda ſon rang ſur celle d'Autriche, juſques dans Bruxelle. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince ſe ſoutenoit ſi hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre, & au Duc d'York, maintenant un Roi ſi fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dûs; & il apprit enfin à l'Eſpagne trop dédaigneuſe, quelle étoit cette majeſté que la mauvaiſe fortune ne pouvoit ravir à de ſi grands Princes. Le reſte de ſa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ſes intérêts apportoient au Traité des Pyrénées, écoutez quels futent ſes otdres; & voyez ſi jamais un Particulier traita ſi noblement ſes intérêts. Il mande à ſes Agens dans la conférence, qu'il n'eſt pas juſte que la paix de la Chrétienté ſoit retardée davantage à ſa conſidération : qu'on ait ſoin de ſes amis; & pour lui, qu'on lui laiſſe ſuivre ſa fortune. Ha, quelle grande victime ſe ſacrifie au bien public! Mais quand les choſes changerent, & que l'Eſpagne lui voulut donner ou Cambray & ſes environs, ou le Luxembourg, en pleine ſouveraineté; il déclara qu'il préféroit à ces avantages, & à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand : quoi? ſon devoir & les bonnes graces du Roi. C'eſt ce qu'il avoit toujours dans le cœur; c'eſt ce qu'il répétoit ſans ceſſe au Duc d'Anguien. Le voilà dans ſon naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, & avec ce je ne ſçai quoi d'achevé que les malheurs ajoûtent aux grandes vertus : elle le revit dévoüé plus que jamais à l'Etat & à ſon Roi. Mais dans ſes premieres guerres il n'avoit qu'une ſeule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui eſt plus chère que la ſienne. Après avoir, à ſon exemple, glorieuſement achevé le cours de ſes études, le Duc d'Anguien eſt prêt à le ſuivre dans les combats. Non content de lui enſeigner la guerre comme il a fait juſqu'à la fin par ſes diſcours, le Prince le méne aux leçons vivantes & à la pratique. Laiſſons le paſſage du Rhin, le prodige de notre ſiécle & de la vie de LOUIS LE GRAND. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déja fait en d'autres Campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerte aux côtés du Prince ſon pere. Au milieu de tant de périls il voit ce grand Prince renverſé dans un foſſé, ſous un cheval tout en ſang. Pendant qu'il lui offre le ſien & s'occupe à relever le Prince abattu, il eſt bleſſé entre les bras d'un pere

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

ſi tendre, ſans interrompre ſes ſoins, ravi de ſatisfaire à la fois à la piété & à la gloire. Que pouvoit penſer le Prince, ſi ce n'eſt que pour accomplir les plus grandes choſes, rien ne manqueroit à ce digne fils que les occaſions? Et ſes tendreſſes ſe redoubloient avec ſon eſtime.

Ce n'étoit pas ſeulement pour un fils, ni pour ſa famille qu'il avoit des ſentimens ſi tendres. Je l'ai vû, & ne croyez pas que j'uſe ici d'exagération : je l'ai vû vivement émû des périls de ſes amis : je l'ai vû, ſimple & naturel, changer de viſage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choſes comme dans les plus importantes; dans les accommodemens calmer les eſprits aigris avec une patience & une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur ſi vive ni d'une ſi haute élévation. Loin de nous les Héros ſans humanité. Ils pourront bien forcer les reſpects, & ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorſque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premiérement la bonté comme ſon propre caractère, & pour être comme la marque de cette main bienfaiſante dont nous ſortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, & devoit être en même tems le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-deſſus, loin d'affoiblir la bonté, n'eſt faite que pour l'aider à ſe communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on éléve pour la répandre. Les cœurs ſont à ce prix : & les Grands, dont la bonté n'eſt pas le partage, par une juſte punition de leur dédaigneuſe inſenſibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'eſt-à-dire des douceurs de la ſociété. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité bleſſât le reſpect. Eſt-ce là celui qui forçoit les Villes, & qui gagnoit les Batailles? Quoi, il ſemble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vû ſi bien défendre! Reconnoiſſez le Héros, qui toujours égal à lui-même, ſans ſe hauſſer pour paroître grand, ſans s'abaiſſer pour être civil & obligeant, ſe trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majeſtueux & bienfaiſant qui porte paiſiblement dans les Villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arroſant; qui ſe donne à tout le monde, & ne s'éléve & ne s'enfle que lorſqu'avec violence on s'oppoſe à la douce pente qui le porte à continuer ſon

tranquille cours, telle a été la douceur, & telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un ſecret important ? verſez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la ſienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince que les droits ſacrés de l'amitié. Lorſqu'on lui demande une grace, c'eſt lui qui paroît l'obligé ; & jamais on ne vit de joie ni ſi vive, ni ſi naturelle que celle qu'il reſſentoit à faire plaiſir. Le premier argent qu'il reçut d'Eſpagne avec la permiſſion du Roi, malgré les néceſſités de ſa Maiſon épuiſée, fut donné à ſes amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à eſpérer de leur ſecours : & quatre cens mille écus diſtribués par ſes ordres firent voir, choſe rare dans la vie humaine, la reconnoiſſance auſſi vive dans le Prince de Condé, que l'eſpérance d'engager les hommes l'eſt dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours ſon prix. Il la loüoit juſques dans ſes ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ſes actions, & même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conſeils de l'un, la hardieſſe de l'autre, chacun avoit ſon rang dans ſes diſcours ; & parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne ſçavoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, ſans fard, ſans oſtentation, toujours grand dans l'action & dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des Troupes. Qu'il embellît cette magnifique & délicieuſe Maiſon, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, & qu'il fortifiât une Place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ſes amis dans ces ſuperbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne ſe taiſoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, & ſa gloire le ſuivoit par-tout. Qu'il eſt beau, après les combats & le tumulte des armes, de ſçavoir encore goûter ces vertus paiſibles & cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le ſoldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme, & rien n'ébloüit : qu'on regarde ſans être étourdi ni par le ſon des trompettes, ni par le bruit des Canons, ni par les cris des bleſſés : où l'homme paroît tout ſeul auſſi grand, auſſi reſpecté que lorſqu'il donne des ordres, & que tout marche à ſa parole !

VENONS maintenant aux qualités de l'eſprit ; & puiſque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'eſt-à-dire, l'art militaire, eſt en même tems ce qu'elle a de plus ingénieux & de plus habile, conſidérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premiérement, quel Général

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

porta jamais plus loin ſa prévoyance ? C'étoit une de ſes maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, & ſe réjoüir à leur approche. Le voyez-vous comme il conſidère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? Avec quelle vivacité il ſe met dans l'eſprit en un moment, les tems, les lieux, les perſonnes, & non-ſeulement leurs intérêts & leurs talens, mais encore leurs humeurs & leurs caprices ? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie & l'infanterie des ennemis, par le naturel des Pays ou des Princes confédérés ? Rien n'échappe à ſa prévoyance. Avec cette prodigieuſe compréhenſion de tout le détail & du plan univerſel de la Guerre, on le voit toujours attentif à ce qui ſurvient : il tire d'un déſerteur, d'un transfuge, d'un priſonnier, d'un paſſant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il ſçait, &, pour ainſi dire, ce qu'il ne ſçait pas ; tant il eſt ſûr dans ſes conſéquences. Ses partis lui rapportent juſqu'aux moindres choſes : on l'éveille à chaque moment ; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui eſt pas permis d'être ſurpris. Auſſi lui devons-nous cette loüange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure & de quelque côté que viennent les Ennemis, ils le trouvent toujours ſur ſes gardes ; toujours prêt à fondre ſur eux, & à prendre ſes avantages : comme une Aigle qu'on voit toujours, ſoit qu'elle vole au milieu des airs, ſoit qu'elle ſe poſe ſur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, & tomber ſi ſûrement ſur ſa proie, qu'on ne peut éviter ſes ongles non plus que ſes yeux. Auſſi vifs étoient les regards, auſſi vîte & impétueuſe étoit l'attaque, auſſi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En ſon camp on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entieres pour les vrais périls : tout eſt prêt au premier ſignal ; &, comme dit le Prophéte, *Toutes les fléches ſont aiguiſées, & tous les arcs ſont tendus.* En attendant on repoſe d'un ſommeil tranquille, comme on feroit ſous ſon toit & dans ſon enclos. Que dis-je qu'on repoſe ? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puiſſances réunies avoient aſſemblé, c'étoit dans nos Troupes de continuels divertiſſemens : toute l'Armée étoit en joie, & jamais elle ne ſentit qu'elle fût plus foible que celle des Ennemis. Le Prince par ſon campement avoit mis en ſûreté non-ſeulement toute notre frontiere & toutes nos places, mais encore tous nos Soldats : il veille, c'eſt aſſez. Enfin l'Ennemi

Iſa. V. 28.

l'Ennemi décampe; c'eſt ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement: déja l'Armée Hollandoiſe avec ſes ſuperbes Etendards, ne lui échappera pas: tout nâge dans le ſang, tout eſt en proie: mais Dieu ſçait donner des bornes aux plus beaux deſſeins. Cependant les Ennemis ſont pouſſés par-tout. Oudenarde eſt délivrée de leurs mains: pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais: la terreur & la déſertion ſe mer dans leurs Troupes; on ne ſçait plus ce qu'eſt devenue cette formidable Armée. Ce fut alors que LOUIS, qui après avoir achevé le rude ſiége de Beſançon, & avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inoüie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ſes Armées de Flandre & d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alſace les merveilles que vous ſçavez, & parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en perſonne, que par ceux qu'il fit faire à ſes Généraux.

Quoiqu'une heureuſe naiſſance eut apporté de ſi grands dons à notre Prince, il ne ceſſoit de l'enrichir par ſes réflexions. Les campemens de Céſar firent ſon étude. Je me ſouviens qu'il nous raviſſoit, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux Capitaine par l'avantage des poſtes contraignit cinq Légions Romaines, & deux Chefs expérimentés à poſer les armes ſans combat; lui-même il avoit été reconnoître les rivieres & les montagnes qui ſervirent à ce grand deſſein: & jamais un ſi digne maître n'avoit expliqué par de ſi doctes leçons les Commentaires de Céſar. Les Capitaines des ſiécles futurs lui rendront un honneur ſemblable. On viendra étudier ſur les lieux ce que l'Hiſtoire racontera du campement de Piéton, & des merveilles dont il fut ſuivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, & le ruiſſeau dont il ſe couvrit ſous le canon du retranchement de Seleſtat. Là on lui verra mépriſer l'Allemagne conjurée; ſuivre à ſon tour les Ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles; & leur faire lever le ſiége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant, celui de Haguenau. C'eſt par de ſemblables coups, dont ſa vie eſt pleine, qu'il a porté ſi haut ſa réputation, que ce ſera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, & s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir ſervi ſous le Prince de Condé; & comme un titre pour commander, de l'avoir vû faire.

De Bel. civ. l. 1.

Mais ſi jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

éclairé, & voir tranquillement toutes choſes : c'eſt dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, & dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibère ; docile il prête l'oreille à tous les conſeils : ici, tout ſe préſente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'inſtant le parti eſt pris ; il commande & il agit tout enſemble, & tout marche en concours & en ſûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un ſi grand homme puiſſe être diminuée par cet aveu ? Ce n'eſt plus ces promptes ſaillies qu'il ſçavoit ſi vîte & ſi agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occaſions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui ſa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne ſe mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne ſçai quoi de ſi net, de ſi poſé, de ſi vif, de ſi ardent, de ſi doux, de ſi agréable pour les ſiens, de ſi hautain & de ſi menaçant pour les Ennemis, qu'on ne ſçait d'où lui peut venir ce mélange de qualités ſi contraires. Dans cette terrible journée, où aux Portes de la Ville & à la vûe de ſes Citoyens, le Ciel ſembla vouloir décider du ſort de ce Prince ; où avec l'élite des troupes, il avoit en tête un Général ſi preſſant ; où il ſe vit plus que jamais expoſé aux caprices de la fortune : pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit ſouvent, que ſi l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pû choiſir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui : tant ſon eſprit s'élevoit alors, tant ſon ame leur paroiſſoit éclairée comme d'en-haut en ces terribles rencontres : ſemblable à ces hautes montagnes dont la cîme au-deſſus des nues & des tempêtes, trouve la ſérénité dans ſa hauteur, & ne perd aucun rayon de la lumiere qui l'environne. Ainſi dans les Plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc, contre ſon deſſein, tiré d'un poſte invincible par l'appas d'un ſuccès trompeur ; par un ſoudain mouvement du Prince qui lui oppoſe des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, eſt contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périſſent ; ſon canon où il avoit mis ſa confiance eſt entre nos mains ; & Bek, qui l'avoit flatté d'une victoire aſſûrée, pris & bleſſé dans le combat, vient rendre en mourant un triſte hommage à ſon vainqueur par ſon déſeſpoir. S'agit-il, ou de ſecourir, ou de forcer une Ville ? le Prince ſçaura profiter de tous les momens. Ainſi, au premier avis que le hazard lui porta d'un Siége important, il traverſe, trop

promptement, tout un grand Pays; & d'une premiere vûe, il découvre un paſſage aſſûré pour le ſecours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pû encore aſſez munir. Aſſiége-t-il quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expoſe les troupes: il les ménage, en abrégeant le tems des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups ſurprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promeſſes qu'ils ont faites à leurs Généraux: Dunkerque eſt pris en treize jours, au milieu des pluies de l'Automne; & ſes Barques, ſi redoutées de nos Alliés, paroiſſent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos Etendards.

Mais ce qu'un ſage Général doit le mieux connoître, c'eſt ſes ſoldats & ſes chefs; car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un ſeul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, *comme un ſeul homme*: *Egreſſus eſt Iſraël tanquam vir unus.* Pourquoi comme un ſeul homme? parce que ſous un même chef, qui connoît & les ſoldats & les chefs comme ſes bras & ſes mains, tout eſt également vif & meſuré. C'eſt ce qui donne la victoire; & j'ai oüi dire à notre grand Prince, qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'aſſûroit du ſuccès, c'eſt qu'il connoiſſoit M. de Turenne, dont l'habileté conſommée n'avoit beſoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de ſon côté qu'il agiſſoit ſans inquiétude, parce qu'il connoiſſoit le Prince, & ſes ordres toujours ſûrs. C'eſt ainſi qu'ils ſe donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à ſon action; ainſi finit heureuſement la bataille la plus hazardeuſe & la plus diſputée qui fut jamais. *I. Reg. XI. 7.*

Ç'a été dans notre ſiécle un grand ſpectacle, de voir dans le même tems & dans les mêmes Campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiécles paſſés: tantôt à la tête de corps ſéparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance: comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardieſſes, que de précautions, que de périls, que de reſſources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des carac-

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

tères ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes; & l'autre, par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité? celui-là d'un air plus froid, ſans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par dégrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie : l'autre, comme un homme inſpiré, dès ſa premiere bataille s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un par de vifs & continuels efforts force l'admiration du genre-humain, & fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éléve au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le ciel envoie, & par une eſpéce d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins & forcer les deſtinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup ſoudain meurt pour ſon pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le peuple gémit; ſa piété eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le tems : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans ſon lit en publiant les loüanges de Dieu & inſtruiſant ſa famille; & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre! C'eſt ce qu'a vû notre ſiécle : &, ce qui eſt encore plus grand, il a vû un Roi ſe ſervir de ces deux grands chefs, & profiter du ſecours du Ciel; & après qu'il en eſt privé par la mort de l'un & les maladies de l'autre, concevoir de plus grands deſſeins, exécuter de plus grandes choſes, s'élever au-deſſus de lui-même, ſurpaſſer & l'eſpérance des ſiens, & l'attente de l'Univers : tant eſt haut ſon courage, tant eſt vaſte ſon intelligence, tant ſes deſtinées ſont glorieuſes.

I. Mach. XI. 18, 20.

Voilà, MESSIEURS, les ſpectacles que Dieu donne à l'Univers;

& les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, ſelon ſes conſeils éternels, ſa puiſſance ou ſa ſageſſe. Car ces divins attributs paroiſſent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ſes doigts, que dans ces rares talens qu'il diſtribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel aſtre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'étoit pas ſeulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat: ſon grand génie embraſſoit tout; l'antique comme le moderne, l'Hiſtoire, la Philoſophie, la Théologie la plus ſublime, & les arts avec les ſciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût: il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque ſpéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt: tous ſortoient plus éclairés d'avec lui, & rectifioient leurs penſées, ou par ſes pénétrantes queſtions, ou par ſes réflexions judicieuſes. Auſſi ſa converſation étoit un charme, parce qu'il ſçavoit parler à chacun ſelon ſes talens; & non-ſeulement aux gens de guerre de leurs entrepriſes, aux courtiſans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avoient découvert ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce, à l'artiſan de ſes inventions, & enfin aux ſçavans de toutes les ſortes de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'eſt de Dieu que viennent ces dons: qui en doute? Ces dons ſont admirables: qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'eſprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ſes ennemis. S. Auguſtin conſidère parmi les Payens tant de Sages, tant de Conquérans, tant de graves Légiſlateurs, tant d'excellens Citoyens, un Socrate, un Marc-Auréle, un Scipion, un Céſar, un Alexandre, tous privés de la connoiſſance de Dieu, & exclus de ſon Royaume éternel. N'eſt ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvoit faire, ſi ce n'eſt celui qui fait tout dans le ciel & dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? & quels étoient les deſſeins particuliers de cette Sageſſe profonde qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponſe de Saint Auguſtin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le ſiécle préſent: Ut ordinem ſæculi præſentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le ſoleil. Qui n'admire ce bel aſtre? qui n'eſt ravi de l'éclat de ſon midi, & de la ſuperbe parure de ſon levé & de ſon couché? Mais puiſque Dieu le fait luire ſur les bons & ſur les mauvais, ce n'eſt pas un ſi bel objet qui nous rend heureux:

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

Dieu l'a fait pour embellir & pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ſes ennemis, auſſi-bien que dans ſes ſerviteurs, ces belles lumieres d'eſprit, ces rayons de ſon intelligence, ces images de ſa bonté; ce n'eſt pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches préſens; c'eſt une décoration de l'Univers, c'eſt un ornement du ſiécle préſent. Et voyez la malheureuſe deſtinée de ces hommes qu'il a choiſis pour être les ornemens de leur ſiécle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, ſinon des loüanges & la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refuſera cette gloire à leurs vains déſirs. Non : il les confond mieux en la leur donnant, & même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il faut encore qu'il ſe trouve dans tous nos panégyriques; & il ſemble par une eſpéce de fatalité glorieuſe à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puiſſe recevoir de loüanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompenſe à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a ſçu trouver une convenable à leurs mérites, comme à leurs déſirs. Il leur donne pour récompenſe l'empire du monde, comme un préſent de nul prix: ô Rois, confondez-vous dans votre grandeur : Conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompenſe la gloire des hommes: récompenſe qui ne vient pas juſqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, à quoi? Peut-être à leurs médailles, ou à leurs ſtatues déterrées, reſte des ans & des Barbares; aux ruines de leurs monumens & de leurs ouvrages qui diſputent avec le tems; ou plûtôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, & dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, raſſaſiez-vous, Grands de la terre: ſaiſiſſez-vous ſi vous pouvez de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Auguſtin, cette gloire tant déſirée; & *vains ils ont reçû une récompenſe auſſi vaine que leurs déſirs. Receperunt mercedem ſuam, vani vanam.*

IL n'en ſera pas ainſi de notre grand Prince: l'heure de Dieu eſt venue, heure attendue, heure déſirée, heure de miſéricorde & de grace. Sans être averti par la maladie, ſans être preſſé par le tems, il exécute ce qu'il méditoit. Un ſage Religieux qu'il ap-

pelle exprès, régle les affaires de ſa conſcience : il obéit, humble Chrétien, à ſa déciſion ; & nul n'a jamais douté de ſa bonne foi. Dès-lors auſſi on le vit toujours ſérieuſement occupé du ſoin de ſe vaincre ſoi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ſes inſupportables douleurs, d'en faire, par ſa ſoumiſſion, un continuel ſacrifice. Dieu qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de ſon Ecriture, & dans ce livre divin la ſolide nourriture de la piété. Ses conſeils ſe régloient plus que jamais par la juſtice : on y ſoulageoit la Veuve & l'Orphelin ; & le Pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable Pere de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ſes enfans, il ne ceſſoit de leur inſpirer les ſentimens de la véritable vertu ; & ce jeune Prince ſon petit-fils ſe ſentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute ſa Maiſon profitoit de ſon exemple. Pluſieurs de ſes Domeſtiques avoient été malheureuſement nourris dans l'erreur, que la France tolétoit alors : combien de fois l'a t-on vû inquiété de leur ſalut, affligé de leur réſiſtance, conſolé par leur converſion ? Avec quelle incomparable netteté d'eſprit, leur faiſoit-il voir l'antiquité & la vérité de la Religion Catholique ? Ce n'étoit plus cet ardent Vainqueur, qui ſembloit vouloir tout emporter : c'étoit une douceur, une patience, une charité qui ſongeoit à gagner les cœurs, & à guérir des eſprits malades. C'eſt, MESSIEURS, ces choſes ſimples, gouverner ſa famille, édifier ſes Domeſtiques, faire juſtice & miſéricorde, accomplir le bien que Dieu veut, & ſouffrir les maux qu'il envoie ; c'eſt ces communes pratiques de la vie chrétienne, que JESUS-CHRIST louera au dernier jour devant ſes ſaints Anges, & devant ſon Pere céleſte. Les Hiſtoires ſeront abolies avec les Empires, & il ne ſe parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles ſont pleines. Pendant qu'il paſſoit ſa vie dans ces occupations, & qu'il portoit au-deſſus de ſes actions les plus renommées la gloire d'une ſi belle & ſi pieuſe retraite ; la nouvelle de la maladie de la Ducheſſe de Bourbon vint à Chantilli comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumiere naiſſante ? On appréhenda qu'elle n'eût le ſort des choſes avancées. Quels furent les ſentimens du Prince de Condé, lorſqu'il ſe vit menacé de perdre ce nouveau lien de ſa Famille avec la Perſonne du Roi ? C'eſt donc dans cette occaſion que devoit mourir ce Héros ! celui que tant de ſiéges & tant de batailles n'ont pû emporter, va périr par ſa tendreſſe ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

affreux, ſon cœur qui le ſoutient ſeul depuis ſi long-tems, achéve à ce coup de l'accabler : les forces qu'il lui fait trouver, l'épuiſent. S'il oublie toute ſa foibleſſe à la vûe du Roi qui approche de la Princeſſe malade ; ſi tranſporté de ſon zéle, & ſans avoir beſoin de ſecours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, & qu'il empêche enfin d'avancer : il va tomber évanoüi à quatre pas ; & on admire cette nouvelle maniere de s'expoſer pour ſon Roi. Quoique la Ducheſſe d'Anguien, Princeſſe dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à ſa famille & à ſes devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le ſoulager, la vigilance de cette Princeſſe ne calme pas les ſoins qui le travaillent ; & après que la jeune Princeſſe eſt hors de péril, la maladie du Roi va bien cauſer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit ? A voir la ſérénité qui reluiſoit ſur ce front auguſte, eût-on ſoupçonné que ce grand Roi, en retournant à Verſailles, allât s'expoſer à ces cruelles douleurs, où l'Univers a connu ſa piété, ſa conſtance, & tout l'amour de ſes Peuples ? De quels yeux le regardions-nous lorſqu'aux dépens d'une ſanté qui nous eſt ſi chère, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la conſolation de le voir ; & que maître de ſa douleur, comme de tout le reſte des choſes, nous le voyions tous les jours non-ſeulement régler ſes affaires ſelon ſa coûtume, mais encore entretenir ſa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ſes Jardins enchantés ? Béni ſoit-il de Dieu & des hommes, d'unir ainſi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ſes douleurs, il s'informoit avec ſoin de l'état du Prince de Condé ; & il marquoit pour la ſanté de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la ſienne. Il s'affoibliſſoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ſes approches. Lorſqu'on le crut en meilleur état, & que le Duc d'Anguien, toujours partagé entre les devoirs de fils & de ſujet, étoit retourné par ſon ordre auprès du Roi, tout change en un moment, & on déclare au Prince ſa mort prochaine. CHRETIENS, ſoyez attentifs, & venez apprendre à mourir : ou plûtôt, venez apprendre à n'attendre pas la derniere heure pour commencer à bien vivre. Quoi, attendre à commencer une vie nouvelle, lorſqu'entre les mains de la mort, glacés ſous ſes froides mains, vous ne ſçaurez ſi vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans ! Ha, prévenez par la pénitence cette heure de troubles & de ténébres ! Par-là, ſans

être

être étonné de cette derniere ſentence qu'on lui prononça, le Prince demeura un moment dans le ſilence; & tout-à-coup, *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez, votre volonté ſoit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grace de bien mourir.* Que déſirez-vous davantage ? Dans cette courte priere, vous voyez la ſoumiſſion aux ordres de Dieu; l'abandon à ſa providence, la confiance en ſa grace, & toute la piété. Dès-lors auſſi, tel qu'on l'avoit vû dans tous ſes combats, réſolu, paiſible, occupé ſans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les ſoutenir : tel fut-il à ce dernier choc; & la mort ne lui parut pas plus affreuſe, pâle & languiſſante, que lorſqu'elle ſe préſente au milieu du feu ſous l'éclat de la victoire qu'elle montre ſeule. Pendant que les ſanglots éclatoient de toutes parts, comme ſi un autre que lui en eût été le ſujet, il continuoit à donner ſes ordres; & s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ſes ſoins juſqu'aux moindres de ſes Domeſtiques. Avec une libéralité digne de ſa naiſſance & de leurs ſervices, il les laiſſe comblés de ſes dons, mais encore plus honorés des marques de ſon ſouvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers & de la plus haute importance, puiſqu'il y alloit de ſa conſcience & de ſon ſalut éternel, averti qu'il falloit écrire & ordonner dans les formes : quand je devrois, MONSEIGNEUR, renouveller vos douleurs, & r'ouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta ſi ſouvent : qu'il vous connoiſſoit, qu'il n'y avoit ſans formalité qu'à vous dire ſes intentions; que vous iriez encore au-delà, & ſupplériez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un Pere vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'eſt un ſentiment que la nature inſpire : mais qu'un Pere ſi éclairé vous ait témoigné cette confiance juſqu'au dernier ſoupir, qu'il ſe ſoit repoſé ſur vous de choſes ſi importantes, & qu'il meure tranquillement ſur cette aſſûrance, c'eſt le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter; & malgré tout votre mérite, VOTRE ALTESSE n'aura de moi aujourd'hui que cette loüange.

Ce que le Prince commença enſuite pour s'acquitter des devoirs de la Religion, mériteroit d'être raconté à toute la terre : non à cauſe qu'il eſt remarquable ; mais à cauſe, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt pas, & qu'un Prince ſi expoſé à tout l'Univers ne donne rien aux Spectateurs. N'attendez donc pas, MESSIEURS, de ces magnifiques paroles qui ne ſervent qu'à faire connoître, ſinon

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui diſſimule ſon trouble ſecret. Le Prince de Condé ne ſçait ce que c'eſt que de prononcer de ces pompeuſes ſentences; & dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute ſa grandeur. Sa confeſſion fut humble, pleine de componction & de confiance. Il ne lui fallut pas long-tems pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers tems, c'eſt de ne les attendre pas. Mais, MESSIEURS, prêtez l'oreille à ce qui va ſuivre. A la vûe du ſaint Viatique qu'il avoit tant déſiré, voyez comme il s'arrête ſur ce doux objet. Alors il ſe ſouvint des irrévérences, dont, hélas, on déshonore ce divin myſtère! Les Chrétiens ne connoiſſent plus la ſainte frayeur dont on étoit ſaiſi autrefois à la vûe du ſacrifice. On diroit qu'il eût ceſſé d'être terrible, comme l'appelloient les ſaints Peres; & que le ſang de notre Victime n'y coule pas encore auſſi véritablement que ſur le Calvaire. Loin de trembler devant les Autels, on y mépriſe JESUS-CHRIST préſent; & dans un tems où tout un Royaume ſe remue pour la converſion des Hérétiques, on ne craint point d'en autoriſer les blaſphêmes. Gens du monde, vous ne penſez pas à ces horribles profanations : à la mort vous y penſerez avec confuſion & ſaiſiſſement. Le Prince ſe reſſouvint de toutes les fautes qu'il avoit commiſes; & trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en ſentoit, il emprunta la voix de ſon Confeſſeur pour en demander pardon au monde, à ſes Domeſtiques, & à ſes Amis. On lui répondit par des ſanglots : ha, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple! les autres devoirs de la Religion furent accomplis avec la même piété & la même préſence d'eſprit. Avec quelle foi, & combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baiſant ſa Croix, que ſon Sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement? C'eſt ce qui juſtifie le Pécheur; c'eſt ce qui ſoutient le Juſte; c'eſt ce qui raſſûre le Chrétien. Que dirai-je des ſaintes Prieres des Agonizans, ou dans les efforts que fait l'Egliſe, on entend ſes vœux les plus empreſſés, & comme les derniers cris par où cette ſainte mere achéve de les enfanter à la vie céleſte? Il ſe les fit répéter trois fois, & il y trouva toujours de nouvelles conſolations. En remerciant ſes Médecins, *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais Médecins :* il montroit les Eccléſiaſtiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les Prieres; les Pſeaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il ſe plaignit, c'étoit ſeulement d'avoir ſi peu à ſouffrir pour expier ſes péchés : ſen-

ſible juſqu'à la fin à la tendreſſe des ſiens, il ne s'y laiſſa jamais vaincre; & au contraire il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ſes derniers entretiens avec le Duc d'Anguien? Quelles couleurs aſſez vives pourroient vous repréſenter & la conſtance du Pere, & les extrêmes douleurs du Fils? D'abord le viſage en pleurs, avec plus de ſanglots que de paroles, tantôt la bouche collée ſur ſes mains victorieuſes & maintenant défaillantes, tantôt ſe jettant entre ces bras & dans ce ſein paternel, il ſemble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ſes reſpects & de ſes tendreſſes. Les forces lui manquent: il tombe à ſes pieds. Le Prince, ſans s'émouvoir, lui laiſſe reprendre ſes eſprits: puis appellant la Ducheſſe ſa belle-fille qu'il voyoit auſſi ſans parole & preſque ſans vie, avec une tendreſſe qui n'eut rien de foible, il leur donne ſes derniers ordres où tout reſpiroit la piété. Il les finit en les béniſſant avec cette foi & avec ces vœux que Dieu exauce; & en béniſſant avec eux, ainſi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier: & on vit de part & d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô PRINCE, ſon cher neveu, & comme ſon ſecond fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu conſtamment à votre mérite, ni ſes tendres empreſſemens & la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roi, le plus cher objet de vos vœux, ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir ſi vivement occupé les dernieres heures d'une ſi belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les déſirs du Prince mourant, ni les généreux ſoins du Duc d'Anguien qui ménagea cette grace; ni le gré que lui ſçut le Prince d'avoir été ſi ſoigneux en lui donnant cette joie d'obliger un ſi cher parent. Pendant que ſon cœur s'épanche, & que ſa voix ſe ranime en loüant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoiſſance & de douleur. Les tendreſſes ſe renouvellent: les deux Princes oüirent enſemble ce qui ne ſortira jamais de leur cœur: & le Prince conclut, en leur conſirmant qu'ils ne ſeroient jamais ni grands Hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils ſeroient gens de bien, fidéles à Dieu & au Roi. C'eſt la derniere parole qu'il laiſſa gravée dans leur mémoire; c'eſt avec la derniere marque de ſa tendreſſe, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentiſſoit de cris, tout fondoit en larmes: le Prince ſeul n'étoit pas ému, & le trouble n'arrivoit pas dans l'aſyle où il s'étoit mis. O Dieu, vous étiez ſa force, ſon iné-

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

branlable refuge, &, comme disoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit sa constance ! Puis-je taire durant ce tems ce qui se faisoit à la Cour & en la présence du Roi ? Lorsqu'il y fit lire la derniere lettre que lui écrivit ce grand homme, & qu'on y vit dans les trois rems que marquoit le Prince, ses services qu'il y passoit si légèrement au commencement & à la fin de sa vie, & dans le milieu ses fautes, dont il faisoit une si sincère reconnoissance : il n'y eût cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; & cette lecture suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les Héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciment, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, & trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnoissance, son dévoüement, &, s'il l'osoit dire, sa tendresse : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens ; & ceux qui l'avoient oüi parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvoient assûrer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus respectueux & de plus tendre pour sa Personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disoit ce grand Prince, avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand Homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de son Dieu, où il s'étoit une fois jetté, il attendoit sa miséricorde & imploroit son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer & de vivre. C'est ici qu'il faudroit laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand Homme : mais pour l'amour de la vérité, & à la honte de ceux qui la méconnoissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son Confesseur, que si notre cœur n'étoit pas encore entierement selon Dieu, il falloit, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, & lui dire avec David ces tendres paroles, *O Dieu, créez en moi un cœur pur :* à ces mots le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appellant le saint Religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment, *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des Mystères de la Religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens, vous l'en devez croire ; & dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il avec une douceur ravissante, *se démêlent, & s'éclaircissent dans mon esprit. Oui*, dit-il, *nous ver-*

rons Dieu comme il eſt, face à face. Il répétoit en latin avec un goût merveilleux ces grands mots, *Sicuti eſt, facie ad faciem;* & on ne ſe laſſoit point de le voir dans ce doux tranſport. Que ſe faiſoit-il dans cette ame? quelle nouvelle lumiere lui apparoiſſoit? quel ſoudain rayon perçoit la nue, & faiſoit comme évanoüir en ce moment avec toutes les ignorances des ſens, les ténébres mêmes, ſi je l'oſe dire, & les ſaintes obſcurités de la Foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil eſt flatté? Dans l'approche d'un ſi beau jour, & dès la premiere atteinte d'une ſi vive lumiere, combien promptement diſparoiſſent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paroît ſombre! qu'on en mépriſe la gloire, & qu'on veut de mal à ces foibles yeux qui s'y ſont laiſſés ébloüir! Venez, Peuples, venez maintenant; mais venez plûtôt, Princes & Seigneurs; & vous qui jugez la terre, & vous qui ouvrez aux Hommes les portes du Ciel; & vous plus que tous les autres, Princes & Princeſſes, nobles rejettons de tant de Rois, lumieres de la France, mais aujourd'hui obſcurcies & couvertes de votre douleur comme d'un nuage: venez voir le peu qui nous reſte d'une ſi auguſte naiſſance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jettez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pû faire la magnificence & la piété pour honorer un Héros: des titres, des inſcriptions, vaines marques de ce qui n'eſt plus; des figures qui ſemblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une douleur que le tems emporte avec tout le reſte; des colomnes qui ſemblent vouloir porter juſqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant: & rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la vie humaine, pleurez ſur cette triſte immortalité que nous donnons aux Héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, Ames guerrieres & intrépides. Quel autre fût plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand Capitaine, & dites en gémiſſant: Voilà celui qui nous menoit dans les hazards; ſous lui ſe ſont formés tant de renommés Capitaines que ſes exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre: ſon ombre eût pû encore gagner des batailles; & voilà que dans ſon ſilence ſon nom même nous anime, & enſemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reſte de nos travaux, & n'arriver pas ſans reſſource à notre éter-

1. Joan. III. 2.

1. Cor. XIII. 12.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS DE BOURBON.

nelle demeure, avec le Roi de la terre, il faut encore ſervir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel & ſi plein de miſéricorde, qui vous comptera un ſoupir & un verre d'eau donné en ſon nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre ſang répandu; & commencez à compter le tems de vos utiles ſervices du jour que vous vous ſerez donnés à un maître ſi bienfaiſant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triſte monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ſes amis? Tous enſemble, en quelque dégré de ſa confiance qu'il vous ait reçûs, environnez ce tombeau; verſez des larmes avec des prieres; & admirant dans un ſi grand Prince une amitié ſi commode & un commerce ſi doux, conſervez le ſouvenir d'un Héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainſi puiſſe-t-il toujours vous être un cher entretien; ainſi puiſſiez-vous profiter de ſes vertus: & que ſa mort, que vous déplorez, vous ſerve à la fois de conſolation & d'exemple. Pour moi, s'il m'eſt permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô PRINCE, le digne ſujet de nos loüanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire: votre image y ſera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour ſous la main de Dieu, lorſque ſa gloire ſembla commencer à vous apparoître. C'eſt là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg & à Rocroy; & ravi d'un ſi beau triomphe, je dirai en action de graces ces belles paroles du bien-aimé diſciple, *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra: La véritable victoire, celle qui met ſous nos pieds le monde entier, c'eſt notre Foi.* Joüiſſez, PRINCE, de cette victoire, joüiſſez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce ſacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, GRAND PRINCE, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne ſainte: heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

1. *Joan.* 5. 4.

SERMON
PRONONCÉ
A LA PROFESSION
DE MADAME
DE LA VALLIERE,
DUCHESSE DE VAUJOUR.

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

Et dixit qui ſedebat in Throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui étoit aſſis ſur le Thrône a dit : Je renouvelle toutes choſes. Apoc. XXI. 5.

MADAME*,

* *La Reine.*

Ce ſera ſans doute un grand ſpectacle, quand celui qui eſt aſſis ſur le Thrône d'où releve tout l'univers, & à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par ſa parole, prononcera du haut de ſon Thrône à la fin des ſiécles, qu'il va renouveller toutes choſes, & qu'en même tems on verra toute

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

la nature changée, faire paroître un monde nouveau pour les Elûs; mais quand pour nous préparer à ces nouveautés ſurprenantes du ſiécle futur, il agit ſécrettement dans les œuvres par ſon Saint Eſprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; & que les remuant juſques au fond, il leur inſpire des déſirs juſqu'alors inconnus, ce changement n'eſt ni moins nouveau, ni moins admirable; & certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changemens. Qu'avons-nous vû, & que voyons-nous! quel état, & quel état! je n'ai pas beſoin de parler, les choſes parlent aſſez d'elles-mêmes. MADAME, voici un objet digne de la préſence & des yeux d'une ſi pieuſe Reine. Votre Majeſté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la ſolitude, ſon humilité la ſollicite à venir prendre part aux abaiſſemens de la vie religieuſe: & il eſt juſte que faiſant par votre état une partie ſi conſidérable des grandeurs du monde, vous aſſiſtiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à le mépriſer.

Admirez donc avec nous ces grands changemens de la main de Dieu; il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout eſt changé au-dehors, ce qui ſe fait au-dedans eſt encore plus nouveau: & moi, pour célébrer ces nouveautés ſaintes, je romps un ſilence de tant d'années, je fais entendre une voix que les Chaires ne connoiſſent plus. Afin donc que tout ſoit nouveau dans cette pieuſe cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce ſtyle nouveau du Saint Eſprit, qui commence à faire ſentir ſa force toute puiſſante dans la bouche des Apôtres: Que je prêche, comme un ſaint Pierre, la gloire de Jeſus-Chriſt crucifié; que je faſſe voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à ſon tour; que j'en efface tous les traits & toute la gloire; que je l'enſeveliſſe; que je l'enterre avec Jeſus-Chriſt; enfin, que je faſſe voir que tout eſt mort, & qu'il n'y a que Jeſus-Chriſt qui vit. Mes Sœurs, demandez cette grace pour moi: ſouvent ce ſont les auditeurs qui font les prédicateurs, & Dieu donne par ſes Miniſtres des enſeignemens convenables aux ſaintes diſpoſitions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prieres, le diſcours qui vous doit inſtruire, & obtenez-moi les lumieres du ſaint Eſprit, par l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave, Maria.*

C'étoit la troiſieme Fête de la Pentecôte.

Nous ne devons pas être curieux de connoître diſtinctement ces nouveautés merveilleuſes du ſiécle futur, comme Dieu les fera ſans nous, nous devons nous en repoſer ſur ſa puiſſance, & ſur ſa ſageſſe; mais

mais il n'en eſt pas de même des nouveautés ſaintes qu'il opere au fond de nos cœurs. Il eſt écrit : *Je vous donnerai un cœur nouveau*, & il eſt écrit : *Faites-vous un cœur nouveau* ; de ſorte que ce cœur nouveau qui nous eſt donné, c'eſt nous auſſi qui le devons faire, & comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement ſoit prévenu par la connoiſſance. Conſidérez donc, Chrétiens, quelle eſt cette nouveauté des cœurs, & quel eſt l'état ancien d'où le Saint Eſprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer ſoi-même ; & qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être ſoi-même ſon perſécuteur ? Mais celui qui ſe perſécute ſoi-même, doit avoir vû quelque choſe qu'il aime plus que ſoi-même. Ce ſont deux ſortes d'amour qui font ici toutes choſes. Saint Auguſtin les définit par ces paroles : *Amor ſui uſque ad contemptum Dei, Amor Dei uſque ad contemptum ſui.* L'un, eſt l'amour de ſoi-même pouſſé juſqu'au mépris de Dieu ; c'eſt ce qui fait la vie ancienne, & la vie du monde : l'autre, c'eſt l'amour de Dieu pouſſé juſqu'au mépris de ſoi-même, c'eſt ce qui fait la vie nouvelle du Chriſtianiſme ; & c'eſt ce qui étant porté à la perfection, fait la vie Religieuſe. Ces deux amours oppoſés feront tout le ſujet de ce Diſcours.

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

Ezéchiel XXXVI. 26. Ibid. XVIII. 31.

Mais prenez bien garde, Meſſieurs, qu'il faut ici obſerver plus que jamais le précepte que nous donne l'Eccléſiaſtique. Le Sage qui entend, dit-il, une parole ſenſée, la loue, & ſe l'applique à ſoi-même ; il ne regarde pas à droite ni à gauche à qui elle peut convenir ; il ſe l'applique, & en fait ſon profit. Ma Sœur, parmi les choſes que j'ai à dire, vous ſçaurez bien démêler ce qui vous eſt propre : faites-en de même, Chrétiens, ſuivez avec moi l'amour de ſoi-même dans tous ſes excès, & voyez juſqu'à quel point il vous a gagnés par ſes douceurs dangereuſes. Conſidérez enſuite une ame, qui, après s'être ainſi égarée par cet amour pernicieux, commence à revenir ſur ſes pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, & enfin qui laiſſant tout au-deſſous d'elle, ne ſe réſerve plus que Dieu ſeul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, & penſez en même tems ſi vous avez fait quelque progrès dans cette voie, voilà ce que vous avez à conſidérer. Entrons d'abord en matiere, & pour ne pas vous tenir longtems en ſuſpens : l'homme que vous voyez ſi attaché à lui-même par ſon amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans ſon origine Dieu l'avoit fait à ſon image, & ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour lui-même ; une image eſt toute faite pour ſon otiginal. Si un Portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne verroit en ſoi-

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

même aucun trait qui ne se rapportât à la personne qu'il représente, il ne vivroit que pour elle seule, & ne respireroit que pour sa gloire. Et toutefois ces Portraits que nous animons se trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, & le Peintre qui les a faits. Mais pour nous, nous ne sommes point dans cette peine; celui qui nous a fait, est celui qui nous a fait à sa ressemblance, nous sommes tout ensemble & les œuvres de ses mains, & ses images; ainsi, en toute maniere nous nous devons à lui seul, & c'est à lui seul que notre ame doit être attachée.

En effet, quoique cette ame soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons tous les anciens traits, nous reconnoîtrons, malgré sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, & que c'étoit pour Dieu qu'elle étoit faite. O ame, vous connoissez & vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, & c'est par-là que vous ressemblez à votre Auteur qui n'est que connoissance & qu'amour. Mais la connoissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui est la vérité même, & qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'ame est donc faite pour Dieu, & c'est à lui qu'elle devoit se tenir attachée, & comme suspendue par sa connoissance & par son amour: il se connoît soi-même, il s'aime soi-même, & c'est là sa vie: & l'ame raisonnable devoit vivre aussi en le connoissant & en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle étoit unie à son Auteur, & devoit faire sa félicité d'un être si parfait & si bienfaisant; c'est en cela que consistoit sa droiture & sa force. Enfin, c'est par-là qu'elle étoit riche, parce qu'encore qu'elle n'eut rien de son propre fonds, elle possédoit un bien infini par la libéralité de son Auteur, c'est-à-dire, qu'elle le possédoit lui-même, & le possédoit d'une maniere si assûrée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours; puisqu'aimer un si grand bien, c'est ce qui en assûre la possession, ou plûtôt c'est ce qui la fait. Mais elle n'est pas demeurée longtems en cet état; cette ame qui étoit heureuse, parce que Dieu l'avoit faite à son image, n'a pas voulu être son image; elle a voulu, non pas lui ressembler, mais être absolument comme lui: heureuse qu'elle étoit de connoître & d'aimer celui qui se connoît & s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas qu'elle s'est trompée, & que sa chûte a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur soi-même: que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui don-

nera ce qu'elle demande, ſe cherchant ſoi-même, elle ſe trouvera ſoi-même.

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

Mais en ſe trouvant ainſi ſoi-même, étrange confuſion! elle ſe perdra bien-tôt ſoi-même. Car voilà qu'elle commence déja à ſe méconnoître; tranſportée de ſon orgueil elle dit: Je ſuis un Dieu, & je me ſuis faite moi-même. C'eſt ainſi que le Prophéte fait parler ces ames hautaines qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur, & dans leur propre excellence. En effet, il eſt véritable que pour pouvoir dire: Je veux être content de moi-même, & me ſuffire à moi-même, il faut auſſi pouvoir dire: Je me ſuis fait moi-même, ou plûtôt, Je ſuis de moi-même. Mais l'ame taiſonnable veut être ſemblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à la créature, c'eſt-à-dire, par l'indépendance & par la plénitude de l'Etre, & étant ſortie de ſon état pour avoir voulu être heureuſe indépendamment de Dieu, ni elle ne conſomme ſon ancienne & naturelle félicité, ni elle n'arrive à celle qu'elle pourſuit vainement; mais comme ici ſon orgueil la trompe, il faut lui faire ſentir par quelqu'autre endroit ſa pauvreté & ſa misère. Il ne faut pour cela que la laiſſer quelque tems à elle-même; cette ame qui s'eſt tant aimée & tant cherchée ne ſe peut plus ſupporter, auſſi-tôt qu'elle eſt ſeule avec elle-même, ſa ſolitude lui fait horreur, elle trouve en ſoi-même un vuide infini que Dieu ſeul pouvoit remplir: ſi bien qu'étant ſéparée de Dieu, que ſon fond reclame ſans ceſſe, tourmentée par ſon indigence, le chagrin la dévore, l'ennui la tue, il faut qu'elle cherche des amuſemens au dehors, & jamais elle n'aura de repos, ſi elle ne trouve dequoi s'étourdir. Tant il eſt vrai que Dieu la punit par ſon propre déréglement, & que pour s'être cherchée ſoi-même, elle devient par-là ſon ſupplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triſte qu'il eſt; il faut qu'elle tombe encore plus bas; & voici comment.

Repréſentez-vous un homme né dans les richeſſes, mais qui les a diſſipées par ſes profuſions; il ne peut ſouffrir ſa pauvreté; ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maiſon preſqu'abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domeſtiques, lui fait peur: il emprunte de tous côtés pour ſe cacher à lui-même ſa misère, il remplit par ce moyen en quelque façon le vuide de ſa maiſon, & ſoutient l'éclat de ſon ancienne abondance. Aveugle & malheureux! qui ne ſonge pas que tout ce qui l'ébloüit, menace ſon repos & ſa liberté: ainſi l'ame raiſonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés ſon Auteur, & appauvrie volontairement pour s'être cherchée ſoi-même, réduite à ce fond & ſtétile & étroit, tâche de diſſi-

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

per le chagrin que lui cauſe ſon indigence, & de réparer ſes ruines, en empruntant de tous côtés dequoi ſe remplir.

Elle commence par ſon corps & par ſes ſens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui ſoit plus proche. Ce corps qui lui eſt uni ſi étroitement, mais qui toutefois eſt d'une nature ſi inférieure à la ſienne, devient le plus cher objet de ſes complaiſances : elle tourne tous ſes ſoins de ſon côté ; le moindre rayon de beauté qu'elle y apperçoit ſuffit pour l'arrêter, elle ſe mire, pour ainſi parler, & ſe conſidère dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ces regards & de ce viſage, la douceur d'une humeur paiſible ; dans la délicateſſe de ces traits, la délicateſſe de l'eſprit ; dans ce port & cette mine relevée, la grandeur & la nobleſſe du courage. Foible & trompeuſe image ſans doute : mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, Ame raiſonnable ? Toi qui étois née pour l'éternité & pour un objet immortel, tu deviens épriſe & captive d'une fleur que le Soleil deſſéche ; d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot d'un corps, qui par la mortalité, eſt devenu un empêchement & un fardeau à l'eſprit.

Elle n'eſt pas plus heureuſe en joüiſſant des plaiſirs que les ſens lui offrent, au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche, puiſqu'en pourſuivant le plaiſir, elle perd la raiſon. C'eſt un ſentiment qui nous tranſporte, qui nous enivre, qui nous ſaiſit indépendamment d'elle, & nous entraîne malgré ſes loix. Elle n'eſt jamais ſi foible que lorſque le plaiſir domine ; & ce qui marque entre l'un & l'autre une oppoſition éternelle, eſt, que pendant qu'elle demande une choſe, le plaiſir en exige une autre : ainſi l'ame devenue captive du plaiſir, devient en même tems ennemie de la raiſon. Voilà où elle eſt tombée, quand elle a voulu emprunter des ſens ; mais ce n'eſt pas encore là la fin de ſes maux : car ces ſens, dont elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés, ils tirent tout de leurs objets, & engagent par conſéquent à tous ces objets extérieurs l'ame, qui eſpérant en ſes ſens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici parler de tous les ſens pour vous faire avouer leur indigence : conſidérez ſeulement la vûe, à combien d'objets extérieurs elle nous attache, tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroît grand & magnifique devient l'objet de nos déſirs & de notre curioſité. Le Saint Eſprit nous en avoit bien averti, lorſqu'il avoit dit cette parole : *Nec ſequantur cogitationes ſuas, & oculos per res varias fornicantes.* Ne ſuivez pas vos penſées & vos yeux, vous ſoüillant & vous corrompant : diſons le mot du Saint Eſ-

prit; nous proſtituant nous-mêmes à tous les objets qui ſe préſentent. Nous faiſons tout le contraire de ce que Dieu commande, nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions beſoin que de Dieu, nous commençons à avoir beſoin de tout. Cet homme croit s'aggrandir avec ſon équipage qu'il augmente, avec ces appartemens qu'il rehauſſe, avec ſon domaine qu'il étend: Cette femme ambitieuſe & vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'eſt chargée d'or, de pierreries & de mille autres vains ornemens. Toute la nature s'épuiſe pour la parer, tous les arts ſuent, toute l'induſtrie ſe conſomme. Ainſi nous amaſſons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare, notre vanité ſe répaît de cette fauſſe abondance, & par-là nous tombons inſenſiblement dans les piéges de l'avarice: triſte & ſombre paſſion autant qu'elle eſt cruelle & inſatiable. C'eſt elle, dit ſaint Auguſtin, qui trouvant l'ame pauvre & vuide au dedans, la pouſſe au dehors, la partage en mille ſoucis, & la conſume par des efforts & laborieux & vains. Elle ſe tourmente comme dans un ſonge; on veut parler, la voix ne ſe ſuit pas; on veut faire de grands mouvemens, on ſent ſes membres engourdis. Ainſi l'ame veut ſe remplir, elle ne peut; ſon argent qu'elle appelle ſon bien eſt au dehors, & c'eſt le dedans qui eſt vuide & pauvre. Elle ſe tourmente de voir ſon bien ſi détaché d'elle-même, ſi expoſé au hazard, ſi ſoumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ſes mauvais déſirs avec ſes richeſſes. L'avarice, dit ſaint Paul, eſt la racine de tous les maux. *Radix omnium malorum eſt cupiditas.* En effet, les richeſſes ſont un moyen d'avoir preſque ſûrement tout ce qu'on déſire: par les richeſſes l'ambitieux ſe peut aſſouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaiſirs; chacun enfin de ce qu'il demande: tous les mauvais déſirs naiſſent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent les moyens de les ſatisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi la paſſion des richeſſes eſt ſi violente, puiſqu'elle ramaſſe en elle toutes les autres. Que l'ame eſt aſſervie! de quel joug elle eſt chargée! & pour s'être cherchée elle-même, combien elle eſt devenue pauvre & captive!

Mais peut-être que les paſſions plus nobles & plus généreuſes ſeront plus capables de la remplir: voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui faſſe plus de bruit parmi les hommes, & tout enſemble il n'y a rien de plus miſérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, conſidérons-là dans ce qu'elle a de plus grand & de plus magnifique. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des Conquérans, choiſiſſons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand Conquérant, cha-

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

cun penſe à Alexandre ; ce ſera donc, ſi vous voulez, ce même Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des Rois dans leurs Conquêtes. Qu'eſt-ce donc qu'il a ſouhaité ce grand Alexandre, & qu'a-t-il cherché par tant de travaux & tant de peines qu'il a ſouffertes lui-même & qu'il a fait ſouffrir aux autres ? Il a ſouhaité de faire tant de bruit dans le monde durant ſa vie & après ſa mort, il a tout ce qu'il a demandé, perſonne n'en a jamais tant fait, dans l'Egypte, dans la Perſe, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient & en Occident ; depuis plus de deux mille ans, on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes ſans que ſa gloire ſoit effacée ou diminuée, depuis tant de ſiécles, les Eloges ne lui manquent pas, mais c'eſt lui qui manque aux Eloges, il a eu tout ce qu'il demandoit ; en a-t-il été, ou en eſt-il plus heureux ? Tourmenté par ſon ambition durant ſa vie, & tourmenté maintenant dans les Enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu ſe faire adorer comme un Dieu, ſoit par orgueil, ſoit par politique. Il en eſt de même de tous ſes ſemblables. La gloire eſt ſouvent donnée à ceux qui la déſirent : mais en cela ils ont reçu leur récompenſe, dit le fils de Dieu, ils ont été payés ſelon leurs mérites. Ces grands Hommes, dit ſaint Auguſtin, ſi célébres parmi les Gentils, & j'ajoûte trop eſtimés parmi les Chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient, ils ont acquis cette gloire qu'ils déſiroient avec tant d'ardeur, & tous ces hommes vains ont reçu une récompenſe auſſi vaine que leurs déſirs : *Quærebant non à Deo, ſed ab hominibus, gloriam ad quam pervenientes acceperunt mercedem ſuam, vani vanam.*

In Pſal. CXVIII.

Vous voyez, Meſſieurs, l'ame raiſonnable déchue de ſa premiere dignité, parce qu'elle quitte Dieu, & que Dieu la quitte, menée de captivité en captivité, captive d'elle-même ; captive de ſon corps ; captive des ſens & des plaiſirs ; captive de toutes les choſes extérieures qui l'environnent, ſaint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainſi, *Venumdatus ſum peccato*, livré au péché, captif ſous ſes loix, accablé de ce joug honteux comme un eſclave vendu. A quel prix l'a-t-il acheté ? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés, & aſſervi par toutes les choſes qu'il croit poſſéder, il ne peut plus reſpirer, ni regarder le Ciel d'où il eſt venu. C'eſt ainſi que nous perdons Dieu, dont toutefois nous ne pouvons nous paſſer, car il y a au fond de notre ame un ſecret déſir qui le redemande ſans ceſſe. L'idée de celui qui nous a créés eſt empreinte profondément au-dedans de nous : mais ô malheur incroyable ! ô lamentable aveuglement, rien n'eſt gravé ſi avant dans le cœur de l'homme, &

rien ne lui ſert moins dans ſa conduite. Les ſentimens de religion ſont la derniere choſe qui s'efface dans l'homme, & la derniere que l'homme conſulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes : rien ne les remue davantage, & rien en même tems ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve. A préſent que je ſuis aſſis dans la Chaire de JESUS-CHRIST & des Apôtres, & que vous m'écoutez avec attention, ſi j'allois (ah ! plûtôt la mort) ſi j'allois vous enſeigner quelque erreur, je verrois tout mon Auditoire ſe révolter contre moi ; je vous prêche les vérités les plus importantes de la Religion, que feront-elles ? ô Dieu ! qu'eſt-ce donc que l'homme ? Eſt-ce un prodige ? eſt-ce un aſſemblage monſtrueux de choſes incompatibles ? eſt-ce une énigme inexplicable ; ou bien n'eſt-ce pas plûtôt, ſi je puis parler de la ſorte, un reſte de lui-même, une ombre de ce qu'il étoit dans ſon origine, un édifice ruiné, qui dans ſes maſures renverſées conſerve encore quelque choſe de la beauté & de la grandeur de ſa premiere forme. Il eſt tombé en ruine par ſa volonté dépravée, le comble s'eſt abattu ſur les murailles, & les murailles ſur le fondement : mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les reſtes de ce bâtiment renverſé & les traces des fondations, & l'idée du premier deſſein, & la marque de l'Architecte. L'impreſſion de Dieu y reſte encore ſi forte qu'il ne peut la perdre, & tout enſemble ſi foible qu'il ne peut la ſuivre, ſi bien qu'elle ſemble n'être reſtée que pour le convaincre de ſa faute, & lui faire ſentir ſa perte. Ainſi il eſt vrai qu'il a perdu Dieu, mais nous avons dit, & il eſt vrai, qu'il ne faut pas s'étonner, s'il s'eſt après cela perdu lui-même. L'ame qui s'eſt éloignée de la ſource de ſon être ne connoît plus ce qu'elle eſt ; elle s'eſt embarraſſée, dit ſaint Auguſtin, dans toutes les choſes qu'elle aime, & de-là vient que les perdant, elle ſe croit auſſi perdue. Ma maiſon eſt brulée, & on dit : Je ſuis perdu ; ma réputation eſt bleſſée, ma fortune eſt ruinée, je ſuis perdu. Mais ſur-tout quand le corps eſt attaqué, c'eſt alors qu'on s'écrie plus fort que jamais, Je ſuis perdu. L'homme ſe croit attaqué par-là dans le fond de ſon être, ſans vouloir jamais conſidérer que ce qui dit : Je ſuis perdu, n'eſt pas le corps ; car il eſt lui-même ſans ſentiment, & l'ame qui dit qu'elle eſt perdue ne ſent pas qu'elle eſt autre choſe que celui dont elle connoît la perte future, & ſe croit perdue en le perdant. Ah ! ſi elle n'avoit pas oublié Dieu ; ſi elle avoit toujours ſongé qu'elle eſt ſon image, elle ſe ſeroit tenue à lui, comme au ſeul appui de ſon être, & attachée à un principe ſi haut, elle n'auroit pas cru périr en voyant tomber une choſe qui eſt ſi fort

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

au-deſſous d'elle. Mais, comme dit ſaint Auguſtin, s'étant engagée toute entiere dans ſon corps & dans toutes les choſes ſenſibles, roulée & enveloppée parmi les objets qu'elle aime, & dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne ſçait plus ce qu'elle eſt, elle dit: Je ſuis une vapeur, je ſuis un ſouffle, je ſuis un air délié, ou un feu ſubtil; ſans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à ſon Image. O ame, voilà le comble de tes maux, en te cherchant tu t'es perdue, maintenant tu te méconnois en ce triſte & malheureux état! *Iſai.* 31. 6. Ecoutons les paroles de Dieu par la bouche de ſon Prophéte: *Convertimini, ſicut in profundum receſſeratis, domus Iſraël.* O Ame, réveille-toi, reviens à Dieu dont tu t'étois ſi profondément retirée.

Et en effet, Chrétiens, dans cet oubli profond & de Dieu & d'elle-même, où elle s'étoit plongée, ce grand Dieu ſçait bien la trouver, il fait entendre ſa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde, dans ſon plus grand éclat, & au milieu de toutes ſes pompes, il en découvre le fond, c'eſt-à-dire, la vanité & le néant. L'ame honteuſe de ſa ſervitude vient à conſidérer pourquoi elle eſt née, & recherchant en elle-même les reſtes de l'image de Dieu, elle ſonge à la rétablir en ſe réuniſſant à ſon Auteur. Touchée de ce ſentiment elle commence à rejetter les choſes extérieures. O richeſſes, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur, vous venez pour me remplir, mais j'ai un vuide infini où vous n'entrez pas: mes ſecrets déſirs qui demandent Dieu, ne peuvent pas être ſatisfaits de tous vos tréſors, il faut que je m'enrichiſſe par quelque choſe de plus grand & de plus intime; voilà les richeſſes mépriſées. L'ame regarde enſuite le corps auquel elle eſt unie; elle le voit revêtu de mille ornemens étrangers; elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornemens empruntés ſont un piége & pour les autres & pour elle-même. Alors elle eſt en état d'écouter les paroles que *Iſai.* 3. 16. le ſaint Eſprit adreſſe aux Dames mondaines. « J'ai vû les Filles de » Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des conte- » nances étudiées, & faiſant ſigne des yeux à droite & à gauche, » pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs cheveux. » Quelle ſorte de vengeance! Quoi, falloit-il fulminer & le prendre d'un ton ſi haut pour abattre ſi peu de choſe? ce grand Dieu, qui ſe vante de déraciner par ſon ſouffle les cédres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! eſt-ce là le digne effet d'une main toute-puiſſante? Dieu a deſſein de nous faire entendre combien il eſt honteux à l'homme d'être ſi fort attaché à des choſes vaines,

vaines, que leur perte lui ſoit un ſupplice, c'eſt pour cela qu'il paſſe encore plus avant. Après avoir dit: *Je ferai tomber leurs cheveux, je détruirai*, pourſuit-il, *& les colliers, & les braſſelets, & les anneaux, & les boëtes à parfums, & les veſtes & les manteaux, & les broderies, & les toiles ſi déliées, ces vaines couvertures qui ne cachent rien*, &c. Car le Saint Eſprit a voulu deſcendre dans un dénombrement exact de tous les ornemens de la vanité, s'attachant, pour ainſi parler, à ſuivre par ſa vengeance toutes les diverſes parures qu'une vaine curioſité a inventées. A ces menaces d'un Dieu tout-puiſſant, l'ame, qui s'eſt ſentie longtems attachée à ces ornemens, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller: entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

Iſai. 3. 17.

Ici cette ame dégoûtée du monde s'apperçoit que ces ornemens marquent dans les hommes quelque dignité; elle regarde ces honneurs que le monde vante, & auſſitôt elle en voit le fond, elle voit l'orgueil qu'ils inſpirent, & découvre dans cet orgueil & les diſputes & les jalouſies, & tous les maux qu'il entraîne; elle voit en même tems que ſi ces honneurs ont quelque choſe de ſolide, c'eſt qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple, mais on peut en les quittant en donner un plus utile, & il eſt beau, quand on les a, d'en faire un ſi bel uſage. Loin donc, honneurs de la terre, tout votre éclat couvre mal nos foibleſſes & nos défauts, il ne les cache qu'à nous ſeuls & les fait connoître aux autres. Ah! j'aime mieux avoir la derniere place dans la maiſon de mon Dieu que de tenir les plus hauts rangs dans les demeures des Pécheurs. L'ame ſe dépouille, comme vous voyez, des choſes extérieures; elle revient de ſon égarement, & commence à être plus proche d'elle-même; mais oſera-t-elle toucher à ce corps ſi tendre, ſi chéri, ſi ménagé? N'aura-t-on point pitié de cette complexion ſi délicate? au contraire, c'eſt à lui principalement que l'ame s'en prend, comme à ſon plus dangereux ſéducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime depuis que ce corps eſt devenu mortel, il ſembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras, & qu'un attrait pour me porter au mal, mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur uſage. Graces à la miſéricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes paſſées. Cette penſée la ſollicite à ne plus rien donner à ſes ſens; elle leur ôte tous leurs plaiſirs, elle embraſſe toutes les mortifications, elle donne au corps une nourriture peu agréable, & afin que la nature

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'ame pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là eſt la véritable prudence, car on apprend à tendre à ſa fin, c'eſt-à-dire, à Dieu, par la ſeule voie qui y méne, je veux dire, par l'amour. Là eſt la force & le courage, car il n'y a rien qu'on ne ſouffre pour l'amour de Dieu. Là ſe trouve la tempérance parfaite, car on ne peut plus goûter les plaiſirs des ſens qui dérobent à Dieu les cœurs & l'attention des eſprits. Là on commence à faire juſtice à Dieu, au prochain & à ſoi-même. A Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que ſoi-même. Au prochain, parce qu'après qu'on a fait l'effort de renoncer à ſoi-même, on commence à l'aimer véritablement, non pour ſoi-même, mais comme ſoi-même. Enfin on ſe fait juſtice à ſoi-même, parce qu'on ſe donne, de tout ſon cœur, à qui on appartient naturellement: mais en ſe donnant de la ſorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, & on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu. L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus, & pour les faire ſubſiſter éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque paſſion violente, s'ils conſervent quelque orgueil ou quelque fierté en préſence de ce qu'ils aiment, on ne ſe ſoumet que trop, on n'eſt que trop humble; l'ame donc poſſédée de l'amour de Dieu, tranſportée par cet amour hors de ſoi-même, n'a garde de ſonger à ſoi, ni par conſéquent de s'enorgueillir, car elle voit un objet au prix duquel elle ſe compte pour rien, & en eſt tellement épriſe qu'elle le préfère à ſoi-même, non-ſeulement par raiſon, mais par amour.

Mais voici de quoi s'humilier plus profondément encore: attachée à ce divin objet elle voit toujours au-deſſus d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle a été tirée, & un autre néant encore plus affreux, c'eſt le péché, où elle peut tomber ſans ceſſe ſi peu qu'elle quitte Dieu, & qu'elle l'oblige de le quitter. Elle conſidère que ſi elle eſt juſte, c'eſt Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Auguſtin ne veut pas qu'on diſe que Dieu nous a fait juſtes, mais il dit qu'il nous fait juſtes à chaque moment. Ce n'eſt pas, dit-il, comme un Médecin, qui ayant guéri ſon malade le laiſſe dans une ſanté qui n'a plus beſoin de ſecours; c'eſt comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer enſuite par ſoi-même, mais qui eſt fait tel continuellement par le Soleil. Ainſi l'ame attachée à Dieu, ſent continuellement ſa dépendance, & que la juſtice qui lui

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

eſt donnée ne ſubſiſte pas toute ſeule, mais que Dieu l'a créée en elle à chaque moment. De ſorte qu'elle ſe tient toujours attentive de ce côté-là, elle demeure toujours ſous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement & comme au rayon de ſa grace. En cet état elle ſe connoît, mais elle ne ſent plus de péril comme auparavant, & ſentant qu'elle eſt faite pour un objet éternel, elle ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la derniere perfection de l'amour de Dieu, il faudroit vous montrer cette ame détachée des chaſtes douceurs qui l'ont attirée à Dieu & poſſédée ſeulement de ce qu'elle découvre en Dieu même; c'eſt-à-dire, de ſes perfections infinies. Là ſe verroit l'union de l'ame avec un Jeſus délaiſſé, là s'entendroit la derniere conſommation de l'amour divin dans un endroit de l'ame ſi profond & ſi retiré que les ſens n'en ſoupçonnent rien, tant il eſt éloigné de leur région : mais pour s'expliquer ſur cette matiere, il faudroit un langage que le monde n'entendroit pas.

Finiſſons donc ce diſcours, & permettez qu'en finiſſant, je vous demande, Meſſieurs, ſi les ſaintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propoſe ſi pénitente, ſi mortifiée, ſi détachée des ſens & de nous-mêmes, vous paroît peut-être impoſſible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette ſorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut qu'on peut quelque choſe de plus difficile, puiſqu'on peut embraſſer tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu d'une maniere bien ſublime, & je ne ſçai ſi on peut le connoître aſſez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là-haut, qu'on en connoît aſſez pour l'aimer ſans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? oui ſans doute; il faut que le monde nous déſabuſe du monde, ſes appas ont aſſez d'illuſions, ſes faveurs aſſez d'inconſtance, ſes rebuts aſſez d'amertume: il y a aſſez d'injuſtice & de perfidie dans le procédé des hommes, aſſez d'inégalités & de bizarrerie dans leurs humeurs incommodes & contrariantes : c'en eſt aſſez ſans doute pour nous dégoûter. Hé, dites-vous, je n'en ſuis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux & inſupportable, mais trop ordinaire dans la vie pour en ſortir. Ames chrétiennes, ſçachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver, ſa parole y eſt expreſſe : Celui qui demande, on lui donne; celui qui cherche, il trouve; & on ouvre à

Elle étoit à la grille d'en-haut avec la Reine.

celui qui frappe. Si donc vous ne trouvez pas, ſans doute vous ne cherchez pas : remuez juſqu'au fond de votre cœur, ſes plaies ont cela qu'elles peuvent être ſondées juſques au fond, pourvû qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un ſecret orgueil, qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit & tous les ſages conſeils; vous trouverez un eſprit de raillerie inconſidérée qui naît parmi l'enjouement des converſations. Quiconque en eſt poſſédé croit que toute la vie n'eſt qu'un jeu : on ne veut que ſe divertir, & la face de la raiſon, ſi je puis parler de la ſorte, paroît trop ſérieuſe & trop chagrine.

Mais, pourquoi eſt-ce que je m'étudie à chercher des cauſes ſecrettes du dégoût que nous donne la piété ? Il y en a de plus groſſiéres & de plus palpables : on ſçait quelles ſont les penſées qui arrêtent ordinairement le monde. On n'aime point la piété véritable, parce que contente des biens éternels, elle ne donne point d'établiſſement ſur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la ſuivent : c'eſt l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu d'une maniere digne de lui, par la bouche du Prophéte Malachie. » Vos paroles ſe ſont élevées contre *Malachie, ch. III.*
» moi, dit le Seigneur, & vous avez répondu : Quelles paroles
» avons-nous proférées contre vous? Vous avez dit: Celui qui ſert
» Dieu ſe tourmente en vain. Quel bien nous eſt-il revenu d'avoir
» gardé ſes commandemens, & d'avoir marché triſtement devant
» ſa face ? Les hommes ſuperbes & entreprenans ſont heureux,
» car ils ſe ſont établis en vivant dans l'impiété, & ils ont
» tenté Dieu en ſongeant à ſe faire heureux malgré ſes loix, & ils
« ont fait leurs affaires. « Voilà l'objection des impies propoſée dans toute ſa force par le Saint Eſprit? » A ces mots, pour-
» ſuit le Prophéte, les gens de bien étonnés, ſe ſont parlé ſecrette-
» ment les uns aux autres. « Perſonne ſur la terre n'oſe entreprendre ce ſemble de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace ſi inſenſée; mais Dieu répondra lui-même : » Le Seigneur a
» prêté l'oreille à ces choſes, dit le Prophéte, & il les a ouïes, il a
» fait un livre, où il écrit les noms de ceux qui le ſervent, & en ce
» jour où j'agis, dit le Seigneur des Armées, c'eſt-à-dire, en ce der-
» nier jour, où j'achéve mes ouvrages, où je déploie ma miſéri-
» corde & ma juſtice : en ce jour, dit-il, les gens de Sion ſeront
» ma poſſeſſion particuliere, je les traiterai comme un bon Pere
» traite un fils obéiſſant. Alors vous retournerez, impies, vous ver-

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

„ rez de loin leur félicité, dont vous ſerez exclus pour jamais; & „ vous verrez quelle différence il y a entre le juſte & l'impie, entre „ celui qui ſert Dieu & celui qui mépriſe ſes loix. „

C'eſt ainſi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me ſervent puiſſent être heureux: vous n'en avez crû ni à ma parole, ni à l'expérience des autres, votre expérience vous en convaincra, vous les verrez heureux, & vous vous verrez miſérables, *Hæc dicit Dominus faciens hæc*, c'eſt ce que dit le Seigneur, il l'en faut croire: car lui-même qui le dit, c'eſt lui qui le fait, & c'eſt ainſi qu'il fait taire les ſuperbes & les incrédules. Serez-vous aſſez heureux pour profiter de cet avis & pour prévenir ſa colère: allez, Meſſieurs, & penſez-y: ne ſongez point au Prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit, qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un Prédicateur inviſible qui prêche dans le fond des cœurs, c'eſt celui-là que les Prédicateurs & les Auditeurs doivent écoutet. C'eſt lui qui parle intérieurement à celui qui parle au-dehors, & c'eſt lui que doivent entendre au-dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux diſcours ſacrés: le Prédicateur qui parle au-dehors ne fait qu'un ſeul ſermon pour tout un grand Peuple, mais le Prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Eſprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de perſonnes différentes dans un Auditoire; car il parle à chacun en particulier, & lui applique ſelon ſes beſoins la parole de la vie éternelle.

Ecoutons-le donc, Chrétiens, laiſſez-lui remuer au fond de vos cœurs, ce ſecret principe de l'amour de Dieu. Eſprit Saint, Eſprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole; ma voix a été ſemblable peut-être à ce bruit impétueux, qui a prévenu votre deſcente; deſcendez maintenant, ô feu inviſible, & que ces diſcours enflammés que vous ferez au-dedans des cœurs, les rempliſſent d'une ardeur céleſte; faites-leur goûter la vie éternelle, qui conſiſte à connoître & à aimer Dieu; donnez-leur un eſſai de la viſion dans la Foi, un avant-goût de la poſſeſſion dans l'Eſpérance, une goutte de ce torrent de délices qui enivre les Bienheureux dans les tranſports céleſtes de l'amour divin.

Et vous, ma ſœur, qui avez commencé à goûter ces chaſtes délices, deſcendez, allez à l'Autel; victime de la pénitence, allez achever votre ſacrifice, le feu eſt allumé, l'encens eſt prêt, le glaive eſt tiré; le glaive eſt la parole qui ſépare l'ame d'avec elle-même,

pour l'attacher uniquement à ſon Dieu.* Le ſacré Pontife vous attend avec ce voile myſtérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même, auſſi-bien qu'à tout le monde; & connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, ſortez de vous-même, & prenez un ſi noble eſſor que vous ne trouviez de repos que dans l'eſſence éternelle du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.

SERMON POUR MADAME DE LA VALLIERE.

* *Monſeigneur l'Archevêque de Paris.*

REMERCIMENT A L'ACADEMIE.

DISCOURS

DE M. BOSSUET, EVESQUE DE CONDOM, & depuis Evêque de Meaux, lorſqu'il fut reçu à la place de Monſieur du Châtelet. Prononcé le huit Juin mil ſix cent ſoixante & onze.

MESSIEURS,

JE ſens plus que jamais la difficulté de parler, aujourd'hui que je dois parler devant les Maîtres de l'Art du bien dire, & dans une Compagnie où l'on voit paroître avec un égal avantage l'érudition & la politeſſe. Ce qui augmente ma peine, c'eſt qu'ayant abrégé en ma faveur vos formes & vos délais ordinaires, vous me preſſez d'autant plus à vous témoigner ma reconnoiſſance, que vous vous êtes vous-mêmes preſſés de me faire ſentir les effets de vos bontés particulieres; ſi bien que m'ayant ôté, par la grandeur de vos graces, le moyen d'en parler dignement, la facilité de les accorder me prive encore du ſecours que je pouvois eſpérer de la méditation & du tems. A la vérité, MESSIEURS, s'il s'agiſſoit ſeulement de vous exprimer les ſentimens de mon cœur, il ne faudroit ni étude, ni application pour s'acquitter de ce devoir. Mais ſi je me contentois de vous donner ces marques de reconnoiſſance, que la nature apprend à tous les hommes, ſans expoſer les raiſons qui me font paroître ma réception dans cette illuſtre Compagnie ſi avantageuſe & ſi honorable, ne ſeroit-ce pas me rendre indigne d'entrer dans un Corps ſi célébre, & démentir en quelque ſorte l'honneur que vous m'avez fait par votre choix? Il faut donc vous dire, MESSIEURS, que je ne regarde pas ſeulement cette Académie comme une Aſſemblée d'Hommes Sçavans, que l'amour

REMERCIMENT A L'ACADEMIE.

l'amour & la connoiſſance des Belles-Lettres uniſſent enſemble. Quand je remonte juſqu'à la ſource de votre inſtitution, un ſi bel établiſſement éléve plus haut mes penſées. Oui, MESSIEURS, c'eſt cette ardeur infatigable qui animoit le grand Cardinal de Richelieu à porter au plus haut degré la gloire de la France; c'eſt, dis-je, cette même ardeur qui lui inſpira le deſſein de former cette Compagnie. En effet, s'il eſt véritable, comme diſoit l'Orateur Romain, que la gloire conſiſte, ou bien à faire des actions qui ſoient dignes d'être écrites, ou bien à compoſer des écrits qui méritent d'être lûs, ne falloit-il pas, MESSIEURS, que ce Génie incomparable joignît ces deux choſes, pour accomplir ſon ouvrage? C'eſt auſſi ce qu'il a exécuté heureuſement. Pendant que les François animés de ſes conſeils vigoureux, méritoient par des exploits inoüis, que les plumes les plus éloquentes publiaſſent leurs loüanges, il prenoit ſoin d'aſſembler dans la ville Capitale du Royaume l'élite des plus illuſtres Ecrivains de France, pour en compoſer votre Corps. Il entreprit de faire en ſorte que la France fournît tout enſemble, & la matiere & la forme des plus excellens diſcours; qu'elle fût en même tems docte & conquérante, qu'elle ajoutât l'empire des Lettres à l'avantage glorieux qu'elle avoit toujours conſervé de commander par les armes. Et certainement, MESSIEURS, ces deux choſes ſe fortifient & ſe ſoutiennent mutuellement. Comme les actions héroïques animent ceux qui écrivent, ceux-ci réciproquement vont remuer, par le déſir de la gloire, ce qu'il y a de plus vif dans les grands courages, qui ne ſont jamais plus capables de ces généreux efforts, par leſquels l'homme eſt élevé au-deſſus de ſes propres forces, que lorſqu'ils ſont touchés de cette belle eſpérance de laiſſer à leurs deſcendans, à leur Maiſon, à l'Etat, des exemples toujours vivans de leur vertu, & des monumens éternels de leurs mémorables entrepriſes. Hé quelles mains peuvent dreſſer ces monumens éternels, ſi ce n'eſt ces ſçavantes mains qui impriment à leurs ouvrages ce caractère de perfection que le tems & la poſtérité reſpectent? C'eſt le plus grand effet de l'éloquence. Mais, MESSIEURS, l'éloquence eſt morte; toutes ſes couleurs s'effacent, toutes ſes graces s'évanoüiſſent, ſi l'on ne s'applique avec ſoin à fixer en quelque ſorte les Langues & à les rendre durables. Car comment peut-on confier des actions immortelles à des Langues toujours incertaines & toujours changeantes; & la nôtre en particulier pouvoit-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voyons tous les jours

REMERCIMENT A L'ACADEMIE.

paſſer les beautés, & qui devenoit barbare à la France même dans le cours de peu d'années? Quoi donc? la Langue Françoiſe ne devoit-elle jamais eſpérer de produire des écrits qui puſſent plaire à nos deſcendans; & pour méditer des ouvrages immortels, falloit-il toujours emprunter le langage de Rome & d'Athènes? Qui ne voit qu'il falloit plûtôt pour la gloire de la Nation former la Langue Françoiſe, afin qu'on vît prendre à nos diſcours un tour plus libre & plus vif, dans une phraſe qui nous fût plus naturelle, & qu'affranchis de la ſujettion d'être toujours de foibles copies, nous puſſions enfin aſpirer à la gloire & à la beauté des Originaux. Vous avez été choiſis, MESSIEURS, pour ce beau deſſein, ſous l'illuſtre protection de ce grand homme, qui ne poſſéde pas moins les régles de l'éloquence, que de l'ordre de la Juſtice, & qui préſide depuis tant d'années aux Conſeils du Roi, autant par la ſupériorité de ſon Génie, que par l'autorité de ſa Charge. L'uſage, je le confeſſe, eſt appellé avec raiſon le pere des Langues. Le droit de les établir, auſſi-bien que de les régler, n'a jamais été diſputé à la multitude; mais ſi cette liberté ne veut pas être contrainte, elle ſouffre toutefois d'être dirigée. Vous êtes, MESSIEURS, un Conſeil réglé & perpétuel, dont le crédit, établi ſur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'uſage, & tempérer les déréglemens de cet Empire trop populaire. C'eſt le fruit que nous eſpérons recevoir bientôt de cet Ouvrage admirable que vous méditez; je veux dire, ce tréſor de la Langue, ſi docte dans ſes recherches, ſi judicieux dans ſes remarques, ſi riche & ſi fertile dans ſes expreſſions. Telle eſt donc l'inſtitution de l'Académie, elle eſt née pour élever la Langue Françoiſe à la perfection de la Langue Grecque & de la Langue Latine. Auſſi a-t-on vû par vos Ouvrages, qu'on peut, en parlant François, joindre la délicateſſe & la pureté Attique à la Majeſté Romaine. C'eſt ce qui fait que toute l'Europe apprend vos écrits, & quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout-à-fait l'Empire, elle eſt prête à vous céder celui de la politeſſe & des ſciences. Par vos travaux & par votre exemple, les véritables beautés du ſtyle ſe découvrent de plus en plus dans les Ouvrages François, puiſqu'on y voit la hardieſſe, qui convient à la liberté mêlée à la retenue, qui eſt l'effet du jugement & du choix. La licence eſt reſtreinte par les préceptes; & toutefois vous prenez garde qu'une trop ſcrupuleuſe régularité, qu'une délicateſſe trop molle, n'éteigne le feu des eſprits, & n'affoibliſſe la vigueur du ſtyle. Ainſi nous pouvons dire,

MESSIEURS, que la juſteſſe eſt devenue par vos ſoins le partage de notre Langue, qui ne peut plus rien endurer ni d'affecté, ni de bas : ſi bien qu'étant ſortie des jeux de l'enfance, & de l'ardeur d'une jeuneſſe emportée, formée par l'expérience, & réglée par le bon ſens, elle ſemble avoir atteint la perfection qui donne la conſiſtence. La réputation toujours fleuriſſante de vos Ecrits, & leur éclat toujours vif, l'empêcheront de perdre ſes graces; & nous pouvons eſpérer qu'elle vivra dans l'état où vous l'avez miſe, autant que durera l'Empire François, & que la Maiſon de Saint Louis préſidera à toute l'Europe. Continuez donc, MESSIEURS, à employer une langue ſi majeſtueuſe à des ſujets dignes d'elle. L'éloquence, vous le ſçavez, ne ſe contente pas ſeulement de plaire, ſoit que la parole retienne ſa liberté naturelle dans l'étendue de la Proſe, ſoit que reſſerrée dans la meſure des Vers, & plus libre encore d'une autre ſorte, elle prenne un vol plus hardi dans la Poëſie, toujours eſt-il véritable que l'éloquence n'eſt inventée, ou plûtôt qu'elle n'eſt inſpirée d'en-haut, que pour enflammer les hommes à la vertu; & ce ſeroit, dit ſaint Auguſtin, la rabaiſſer trop indignement, que de lui faire conſumer ſes forces dans le ſoin de rendre agréables des choſes qui ſont inutiles. Mais ſi vous voulez conſerver au monde cette grande, cette ſérieuſe, cette véritable éloquence, réſiſtez à une critique importune, qui tantôt flattant la pareſſe par une fauſſe apparence de facilité, tantôt faiſant la docte & la curieuſe par de bizarres rafinemens, ne laiſſeroit à la fin aucun lieu à l'art, & nous feroit retomber dans la Barbarie. Faites paroître à ſa place une critique ſévère, mais raiſonnable, & travaillez ſans relâche à vous ſurpaſſer tous les jours vous-mêmes, puiſque telle eſt tout enſemble la grandeur & la foibleſſe de l'eſprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées; tant celui qui nous a formés a pris ſoin de marquer ſon infinité. Au milieu de nos défauts, un grand objet ſe préſente pour ſoutenir la grandeur des penſées & la majeſté du ſtyle. Un Roi a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux, & ſous cent titres auguſtes; grand dans la paix & dans la guerre; au-dedans & au-dehors; dans le particulier & dans le public, on l'admire, on le craint, on l'aime. De loin il étonne, de près il attache; induſtrieux par ſa bonté à faire trouver mille ſecrets agrémens dans un ſeul bienfait; d'un eſprit vaſte, pénétrant, réglé, il conçoit tout, il dit ce qu'il faut, il connoît, & les affaires & les hommes, il les choiſit, il les for-

REMERCIMENT A L'ACADEMIE.

REMERCIMENT A L'ACADEMIE.

me, il les applique dans le tems, il ſçait les renfermer dans leurs fonctions; puiſſant, magnifique, juſte; veut-il prendre ſes réſolutions, la droite raiſon eſt ſa conſeillere, après il ſe ſoutient, il ſe ſuit lui-même, il faut que tout céde à ſa fermeté & à ſa vigueur invincible. Le voilà, MESSIEURS, ce digne ſujet de vos diſcours, & de vos chants héroïques. Le voyez-vous ce grand Roi dans ſes nouvelles Conquêtes, diſputant aux Romains la gloire des grands travaux, comme il leur a toujours diſputé celle des grandes actions? Des hauteurs orgueilleuſes menaçoient ſes places; elles s'abaiſſent en un moment à ſes pieds, & ſont prêtes à ſubir le joug qu'il impoſe. On éléve des montagnes dans les remparts, on creuſe des abyſmes dans les foſſés: la terre ne ſe reconnoît plus elle-même, & change tous les jours de forme ſous les mains de ſes ſoldats, qui trouvent ſous les yeux du Roi de nouvelles forces, & qui en faiſant les fortereſſes, s'animent à les défendre. Vous avez ſouvent admiré l'ordre de ſa Maiſon, conſidérez la diſcipline de ſes Troupes, où la licence n'eſt pas ſeulement connue, & qui ne ſont plus redoutées que par l'ennemi. Ces choſes ſont merveilleuſes, incroyables, inoüies; mais ſon Génie, ſon cœur, ſa fortune, lui promettent je ne ſçai quoi de plus grand encore. De quelque côté qu'il ſe tourne, ſes ennemis redoutent ſes moindres démarches; ils ſentent ſa force & ſon aſcendant, & leur fierté affectée couvre mal leur crainte & leur déſeſpoir. Finiſſons: car où m'emporteroit l'ardeur qui me preſſe? Il aime & les Sçavans & les Sciences, c'eſt à elles, pour ainſi dire, qu'il a voulu confier le plus précieux dépôt de l'Etat, il veut qu'elles cultivent l'eſprit le plus vif & le plus beau naturel du monde. Ce DAUPHIN, cet aimable Prince, ſurmonte heureuſement les premieres difficultés des études; & s'il n'eſt pas rebuté par les épines, quelle ſera ſon ardeur quand il pourra cueillir les fleurs & les fruits? On vous nourrit, MESSIEURS, un grand Protecteur, ſi nos vœux ſont exaucés, ſi nos ſoins proſpèrent, ce Prince ne ſera pas ſeulement un jour le digne ſujet de vos diſcours; il en connoîtra les beautés, il en aimera les douceurs, il en couronnera le mérite.

Fin du huitiéme Volume.